UNIVERSITÉ PARIS 8 – VINCENNES - SAINT-DENIS

ÉCOLE DOCTORALE PRATIQUES ET THÉORIES DU SENS
LEGS- CNRS - LABORATOIRE D'ÉTUDES DE GENRE ET DE SEXUALITÉ
EN COTUTELLE AVEC L'UNIVERSITÉ ESTADUAL DE CAMPINAS BRÉSIL – UNICAMP
DANS LE DÉPARTEMENT DE SCIENCES SOCIALES

Thèse de doctorat en Science Politique et Sciences Sociales

Michelle FRANCO REDONDO

RÉSUMÉ

TRAJECTOIRES DU *CARE :* DE JEUNE FILLE *AU PAIR* À NOUNOU

Thèse dirigée par : Patricia PAPERMAN (Université Paris VIII Vincennes Saint-Denis)
Liliana SEGNINI (Université de Campinas-UNICAMP)

Soutenue le : 7 mars 2018 à Campinas – SP
Unicamp Brésil

Jury :
Patricia PAPERMAN (Directrice de thèse - Université Paris VIII Vincennes- Saint-Denis)
Liliana SEGNINI (Co-directrice de thèse -Universidade Estadual de Campinas - UNICAMP)
Angela Carneiro ARAUJO (Professeure Université Estadual de Campinas - UNICAMP)
Guita Grin DEBERT (Professeure Université Estadual de Campinas - UNICAMP)
Helena Sumiko HIRATA (Directrice de recherche émérite au CNRS)
Nadya Araujo GUIMARÃES (Professeure Université de São Paulo- USP)
Pacale MOLINIER (Université Paris 13)

UNIVERSIDADE ESTADUAL DE CAMPINAS
INSTITUTO DE FILOSOFIA E CIENCIAS HUMANAS
EM COTUTELA COM A
UNIVERSITÉ PARIS 8 – VINCENNES - SAINT-DENIS
ECOLE DOCTORALE PRATIQUES ET THÉORIES DU SENS

Tese de doutorado em Ciências Sociais e Ciência Política

Michelle FRANCO REDONDO

RESUMO
TRAJETORIAS DO *CARE*
DE AU PAIR A *NOUNOU*

Tese dirigida por : Patricia PAPERMAN (Universidade Paris VIII Vincennes - Saint-Denis)
Liliana SEGNINI (Universidade Estadual de Campinas - UNICAMP)

Defendida em : 7 Março de 2018 em Campinas - SP
Unicamp Brasil

Banca:
Patricia PAPERMAN (Directrice de thèse - Université Paris VIII Vincennes- Saint Denis)
Liliana SEGNINI (Co-directrice de thèse -Universidade Estadual de Campinas - UNICAMP)
Angela Carneiro ARAUJO (Professeur Université Estadual de Campinas - UNICAMP)
Guita Grin DEBERT (Professeur Université Estadual de Campinas - UNICAMP)
Helena Sumiko HIRATA (Directrice de recherche émérite au CNRS)
Nadya Araujo GUIMARÃES (Professeure Université de São Paulo- USP)
Pacale MOLINIER (Université Paris 13)

RÉSUMÉ

A partir de l'épistémologie de la connaissance située, et orientée par la perspective du *care*, cette recherche porte des réflexions sur les travaux domestiques effacés des représentations sociales dominantes. Cette étude se fonde sur l'observation participante et présente, dans le prisme d'une auto-socio-analyse, des entretiens qui accompagnent le processus de transition du statut d'au pair à celui de nounou vécue par des brésiliennes à Paris et ses banlieues. Dans ce cadre, cette étude donne des outils pour réfléchir à la difficulté de s'identifier avec et comme une travailleuse domestique et présente la nécessité de distinction sociale comme un obstacle à la reconnaissance du travail du *care*. Le groupe de femmes étudiées diffère des représentations des travailleuses domestiques, étant donné que l'activité du *care* qu'elles exercent est considérée non pas comme leur destin, mais comme un véhicule. L'une des conséquences est une mobilité sociale plus importante comparée à celle d'autres nounous, elles, incluses dans les représentations sociales des travailleuses domestiques du *care.*

Mots-clés : *care,* marché du *care*, travail du *care*, travail domestique, programme d'échange au pair, jeunes filles « au pair », migration, travail des femmes, mobilité transnationale des femmes, sociologie du *care*.

ABSTRACT

Building on the epistemology of situated knowledge, this research draws from the perspective of *care* and is based on reflections on domestic work that is effaced from dominant social representations. The study was carried out by means of participant observation and, on the outlook of an auto-socio-analysis, relied on interviews that accompanied the process of transition of status, namely, from *au pair* to *nounou* experienced by Brazilian women in Paris and in its outskirts. The research offers sets of tools aiming to raise awareness of the difficulties in identifying oneself with and as a domestic worker, and sheds light on the need of social distinction that hinders recognition of the work of *care*. The group under scrutiny distinguishes itself from representations of domestic workers in that the *care* activities it performs is recognized as a vector and not as a fate. One of the implications of this is reflected in the higher level of social mobility enjoyed by the group when compared to other nannies who are encapsulated within social representations of *care* domestic workers.

Keywords: *Care*, Market of *care*, Work of *care*, Domestic work, Au pair exchange program, Au pair girl, Migration, Woman's labor, Transnational women mobility, *care* sociology

RESUMO

A partir da epistemologia do conhecimento situado, esta pesquisa orienta-se pela perspectiva do *care* e baseia-se em reflexões sobre trabalhos domésticos apagados das representações sociais dominantes. O estudo foi realizado por meio de observação participante e, dentro do prisma de uma autossocionálise, contou com entrevistas que acompanharam o processo de transição do estatuto de *au pair* para o de *nounou* vivida por brasileiras em Paris e seus subúrbios. A pesquisa oferece ferramentas para a conscientização da dificuldade em identificar-se com e como uma trabalhadora doméstica e apresenta a necessidade de distinção social como um obstáculo ao reconhecimento do trabalho do *care*. O grupo estudado difere-se das trabalhadoras domésticas convencionais, pois a atividade que exercem é considerada um veículo para outro destino. Uma das consequências retrata-se em uma maior mobilidade social em comparação a outras babás, incluídas nas representações de trabalhadoras domésticas do *care.*

Palavras chaves : *care*, mercado do *care*, trabalho do *care*, trabalho doméstico, programa de intercâmbio *au pair*, *au pair*, migração, trabalho feminino, mobilidade transnacional de mulheres, sociologia do *care*, sociologia do cuidado.

TABLE DE MATIÈRES

TABLE DE MATIERES **5**

INTRODUCTION **6**

PREMIÈRE PARTIE – LES PREOCCUPATIONS METHODOLOGIQUES **12**

L'origine du soin 12

Interdépendance 20

Vulnérabilité 24

Deux trajectoires familiales façonnées par le *care* 36

Ma famille est comme les autres 42

DEUXIÈME PARTIE – LE SOIN MIS EN QUESTION **51**

La distinction sociale, un symptôme qui rend la reconnaissance difficile 51

L'affection, comme une ressource de distinction 58

Système de résistances à la reconnaissance du travail du *care* 63

TROISIÈME PARTIE – LE SOIN COMME ACTIVITÉ **67**

Au cœur des expériences, les êtres 67

L'histoire d'une travailleuse du *care*, Deusa. 68

Quelques expériences préalables au Brésil 70

Deusa et quelques expériences en Italie 72

Un parcours de *care* 75

Entre les lignes, les efforts 80

Un changement « du tout au tout » 83

Marie, une fillette et ses nounous 85

Une heure quarante de crise 87

CONCLUSION **94**

ANNEXES **97**

ANNEXE I – Table de Matières **97**

INTRODUCTION

Ce travail de recherche a eu pour but de poursuivre les questionnements développés lors du mémoire de master à propos de la participation des brésiliennes au programme d'échange au pair. Dans cette première étude, il a été montré que le statut au pair est une des réponses possibles à la demande de travail du *care* et que la non-nomination des soins dispensés par la jeune fille au pair comme du travail domestique représentait aussi un attrait vers ce genre d'activité. Ces constatations ont déclenché les réflexions du présent travail, qui porte sur la difficulté à caractériser les activités de soins comme un travail domestique et sur le fait que ce dernier peut influencer la méconnaissance de ce domaine d'activité.

L'origine de l'intérêt pour ce sujet se trouve dans ma propre expérience en tant que jeune fille au pair et se poursuit avec mon expérience en tant que nounou. À la fin du programme au pair, je suis devenue nounou, comme d'autres brésiliennes qui sont restées en France. La présente recherche s'est déroulée grâce au partage des récits des expériences vécues par ces femmes et des rapports établis entre elles-mêmes. Cependant, l'aboutissement de ce travail est aussi le résultat de l'ensemble des autres vécus qui se rapportent au fait de soigner et aux soins domestiques. De cette façon, par le biais d'expériences variées, il a été possible de comparer et d'identifier des questions communes aux travailleuses de *care* dans des domaines différents. Également, des réflexions ont aussi été avancées autour de la question de l'invisibilité du travail de *care* accompli par des mères, des épouses, des tantes, des cousines, des jeunes-filles au pair et des travailleuses domestiques et de leur influence dans la reconnaissance du travail du *care*.

La constitution de l'échantillon utilisé dans ce travail, ainsi que l'analyse explicite de mon expérience, se soutient méthodologiquement dans l'idée de bricolage (LÉVI-STRAUSS, 1970) et dans la mise en place d'une auto-socioanalyse (BOURDIEU, 2003 & 2004b). Ces deux méthodes font partie des principes méthodologiques qui fondent cette étude sur la connaissance située. À son tour, cet ensemble de formes de connaissance est traversé par la ligne directrice de ce travail : la perspective du *care*, qui considère les expériences particulières comme source d'une connaissance pouvant être agrandie et qui ne considère pas les émotions comme un problème pour l'analyse.

L'idée de bricolage – pensée scientifique guidée par l'intuition et par l'envie de connaître ce qui est dans le monde (LÉVI-STRAUSS, 1970, p. 37) – est avancée dans la présentation faite par Claude Lévi-Strauss (1970) de son œuvre *La pensée sauvage*. Dans cet ouvrage, l'auteur démontre que tout acte ordonnateur peut être aussi prouvé par des actes

intuitifs et que, de cette manière, la connaissance n'est pas seulement constituée à partir de la raison pratique. Dans ce sens, l'auteur présente la « pensée magique » condensant des mythes et des rites comme formes d'observation et de réflexion constituées à partir de « l'organisation et de l'exploration spéculative du monde sensible en termes de sensible » (LÉVI-STRAUSS, 1970, p. 31). Inspiré de cet héritage, le présent travail fait usage de la présentation d'un mythe pour entreprendre la compréhension de la perspective du *care*, mettant en avant une construction à la façon du bricoleur à l'opposé de celle de l'ingénieur. C'est pourquoi cette recherche est construite à partir de sources et de matériaux diversifiés, en prenant en compte ce qu'affirme Lévi-Strauss à l'égard de la rigueur scientifique. Selon lui, avant l'existence de ce qui est couramment nommé comme rigueur scientifique (contrôle des variables et validation des procédures), il existe le savoir systématique, constitué par des observations et des expérimentations. Ce savoir, dans le contexte de notre travail de recherche, va à la rencontre des propositions de Kincheloe (2007) défendant le bricolage comme une posture qui rompt le réductionnisme, la division, la fragmentation et la neutralité scientifique des méthodes positivistes légitimant les rapports de pouvoir inégaux. En conséquence, en tant que résultat du processus de bricolage, la fragmentation du travail domestique a pu être aussi constatée. Ainsi, la méthode et la lecture politique se rejoignent en rendant possible la construction systématique du contenu ici présenté. Ce dernier, en confluence avec l'idée de « l'universel concret » (COLLINS, 2016), met en relief la valorisation des singularités par le biais d'individus « situés ».

Dans le but de prendre conscience de ma position, j'ai poursuivi les réflexions à propos de mon parcours, présentes dans mon mémoire de master, et j'ai réalisé une auto-socioanalyse. Dans ce processus, j'ai pris en considération ma relation avec mon passé, en recherchant ce que Bourdieu a nommé *« anamnèse libératrice »,* permettant à celui qui l'accompli se réconcilier avec soi-même et ses propres origines sociales (BOUVERESSE, 2003). En accord avec la théorie du *care*, dans l'auto-socioanalyse, j'ai eu pour but non seulement la recherche de la prise de conscience de ma place sociale, mais aussi l'explicitation des sentiments que j'éprouve par rapport à mes expériences vécues. Ainsi, au-delà de la présentation de mon origine familiale, de mon parcours universitaire et de ma participation au programme au pair, toutes ces informations correspondant à mon profil socio-économique, j'ai aussi rajouté à mon récit mes perceptions vis-à-vis de l'expérience et du travail domestique et du temps comme jeune fille au pair. En ce sens, j'ai adopté le principe de Collins (2006, p. 122) : « Apprendre les grands thèmes de la sociologie entraîne la réévaluation de ses propres expériences personnelles et culturelles ; et, pourtant, à leur tour,

ces expériences aident paradoxalement à mettre en lumière les anomalies de la sociologie. » Dans le présent travail, je fais ainsi souvent usage des grands thèmes de la sociologie pour éclairer mon auto-socioanalyse. Encore selon les affirmations de Collins (2006), je me suis servie de mes expériences en tant que source pour analyser des événements et des théories sociologiques, alors que la théorie sociologique m'a fourni de nouvelles façons de regarder mon propre vécu. Pour moi, l'auto-socioanalyse a été un exercice émotionnel donnant souvent lieu non seulement à la fatigue propre à ce genre d'activité et au besoin de discipline pour son accomplissement, mais aussi aux sentiments d'inadéquations apparentes qui lui sont propres. Le mouvement de l'intérieur vers l'extérieur et vice versa a exigé des négociations internes, des allers-retours qui m'ont fait souvent penser à ce qu'affirme Lowy (2006, p. 27) : « Un effort d'assimilation entrepris ayant pour but d'acquérir une liberté plus vaste peut, pourtant, entraîner la limitation de cette même liberté.[1] »

Dans ce cadre, le bricolage se constitue aussi comme une méthodologie nécessaire pour structurer ce qui se passait dans mon for intérieur. Ainsi, mon auto-socioanalyse a été motivée, soutenue et fortifiée en accord avec les principes du bricolage. Les deux m'ont permis de construire une connaissance située en explicitant à moi-même et à mes possibles lecteurs mes motivations. Ces dernières concernant non seulement l'intérêt porté au sujet d'étude, mais encore à mes propres origines. C'est pour cette raison que j'ai voulu agir d'après l'idée qu'une « science située peut ouvrir la voie à une autre définition de l'objectivité et de l'universalité, qui impliquerait la passion, la critique, la contestation, la solidarité et la responsabilité » (LOWY, 2006, p. 38)[2].

Ainsi, en me situant dans ma recherche, je donne au lecteur la possibilité d'envisager de nouvelles constructions pour cette étude. Cela devient possible, car en explicitant ma propre histoire au sein de mon travail de recherche, le lecteur peut analyser mes expériences et motivations, ce qui engendre des discussions sur mes réflexions, mes hypothèses et mes conclusions.

Le but principal de cette étude est d'encourager la réflexion sur le *care* comme forme de travail domestique qui fait partie de nos vies. Plus précisément, elle prétend encourager la pensée autour de notre propre difficulté à s'identifier avec et comme travailleuse domestique. Cette difficulté est démontrée, surtout, par le passage du statut de jeune fille au pair à celui de nounou chez les brésiliennes mobilisées dans nos analyses. Néanmoins, elle peut être aussi identifiée dans d'autres histoires qui composent ce travail, comme celle des femmes de la

[1] Traduction par nos soins.
[2] Traduction par nos soins.

famille Franco. Ainsi, par le biais des entretiens, des examens et des associations réalisées, il a été possible de constater la difficulté à s'identifier avec et comme une travailleuse domestique et aussi d'affirmer que cette non-association est à l'origine une peur de se trouver dans la même vulnérabilité sociale que celle des représentantes de cette catégorie.

La résistance à la vulnérabilité ne se produit pas seulement par rapport à la conscience de notre condition humaine (TRONTO, 2009), mais aussi par rapport à celle d'une condition sociale possible. Dans cette perspective, la peur de la vulnérabilité nous touche en ce que nous sommes : des êtres vivants et sociaux. Ainsi, nous nous éloignons de la reconnaissance du travail du *care*, parce que nous ne voulons pas nous voir comme des êtres humains ayant besoin d'être soignés et que nous ne voulons pas avoir conscience de notre vulnérabilité intrinsèque. De même, nous nous éloignons d'une identification avec et en tant que travailleurs du *care*, ce qui pourrait contribuer à la reconnaissance de ce type travail, car nous ne voulons pas être associés à la vulnérabilité sociale correspondant à ce dernier.

Nous avons aussi démontré qu'une des possibilités de distinction des représentations des travailleuses domestiques réside dans la réalisation du travail en tant que vecteur, c'est-à-dire en tant qu'activité qui les mènerait quelque part, renforcée par la présence de l'affection. Les femmes qui réalisent leurs activités en tant que vecteur sont effacées des représentations du travail domestique, car elles n'exercent pas cette fonction un temps suffisant pour devenir des représentantes de cette catégorie. On peut alors constater l'existence d'un cycle qui renforce les représentations du travail domestique et contribue, par conséquent, au maintien des lieux sociaux préétablis. L'affection est une partie composante de ce cycle, non en tant que problème dans la relation de *care*, mais en tant que ressource de distinction : plus les travailleuses se sentent proches des patrons, moins elles se prennent pour des travailleuses domestiques. Cette ressource est alors utilisée pour s'éloigner de celles occupant une place marginale dans la hiérarchie sociale.

La réflexion sur les représentations du travail domestique est une construction basée sur la difficulté à nommer les activités réalisées comme étant du travail domestique. Cette difficulté a été traitée par les récits des femmes de ma propre famille et d'autres que j'ai rencontrées au long de mon parcours et, surtout, par les témoignages des brésiliennes ex-jeunes filles au pair devenues des nounous en France.

L'intérêt des jeunes filles au pair à ne pas être identifiées au groupe des nounous soulignait le besoin de distinction vis-à-vis d'un groupe de travailleuses qui semble disparaître lorsqu'elles devenaient des nounous. Il est notable que ces brésiliennes, même en s'exprimant en portugais, utilisent le mot nounou à la place de *babá* pour faire le récit de leurs activités.

En outre, elles ne se servent pas des mots « patronne » ou « patron » pour faire référence à celles et ceux qui assuraient leurs revenus. Ainsi, m'appuyant sur l'existence de ces indicateurs de résistance, c'est-à-dire l'évitement des mots qui caractériseraient un lieu social déterminé, j'ai formulé l'hypothèse concernant la difficulté de la part de ces individus à s'identifier comme des travailleuses domestiques. Pour la vérifier, il a fallu examiner les changements ayant lieu dans le passage du statut de jeune fille au pair à celui de nounou. Cet intérêt, associé à la présentation du travail domestique du *care*, la description d'une partie de ses représentantes et la mise en évidence de quelques efforts nécessaires pour l'accomplissement de ce travail, ont dirigé la construction de cette étude en trois parties :

La première partie – **Les Préoccupations Méthodologiques** – introduit et développe la méthodologie de ce travail. Elle est divisée en deux chapitres. Le premier est intitulé **Symbole et Savoirs**, car il comporte l'appropriation du Mythe du Soin – dans le but de produire une allégorie de la conception et des fondements du *care* – et le parcours qui a conceptualisé le soin. Le but était d'illustrer l'idée de l'importance fondamentale du *care* pour la formation de l'Homme et à quel point sa théorie a influencé les réflexions et analyses des parties suivantes. Le deuxième chapitre – **Auto-socioanalyse** – explicite l'exercice de la méthodologie proposée pour le développement de ce travail. J'y présente mon expérience de travail, mes perceptions du travail domestique et le portrait de mon origine familiale ainsi que l'héritage qui m'est constituant. Le résultat de cet exercice d'auto-socioanalyse a souligné l'importance du bricolage dans le développement de cette recherche. Les questions liées au travail domestique, éveillées grâce à cet exercice, y ont aussi été examinées.

La deuxième partie de ce travail s'intitule **Le soin mis en question**. Dans son premier chapitre (**De jeune fille au pair à nounou : quels sont les changements ?)**, je présente le parcours de compréhension de la question motivant cette étude : qu'est-ce qui change pour les brésiliennes participantes du programme au pair lorsqu'elles abandonnent ce statut et deviennent des nounous ? Le deuxième chapitre (**Système de résistance)** repose sur les réflexions déployées à partir des constatations du chapitre précédent. Ce chapitre aborde quelques différences entre la France et le Brésil par rapport à leur peuvent aide à comprendre la conjoncture française par rapport difficulté de s'identifier comme et avec une travailleuse domestique et ses conséquences. Pour une meilleure compréhension des différences entre les logiques de travail aperçues par les ex-jeunes filles au pair dont les récits ont été explorés dans ce travail, nous avons dépeint un panorama général des conditions de travail en France et au Brésil. Les conditions de travail au Brésil ont été en outre illustrées par le film : *Une seconde mère.*

La dernière partie – **Le soin comme activité** – est animée par la question : « Qui s'occupe de quoi et de quelle façon ? » Il est composé des récits des expériences vécues dans les activités liées au *care* par les jeunes filles qui ont été au pair et nounous en France. Les expériences sont présentées à la lumière des aspects théoriques qui les remettent au clair. Ainsi, cette partie a pour but de mettre en évidence les efforts physiques et psychologiques mobilisés dans la relation de *care*, en prenant en considération le travail réalisé avec des enfants et des adultes. Elle a été divisée en deux chapitres : **Le travail du *care*** et **L'économie du *care***. Le premier, dans le cadre des aspects cités précédemment, veut détailler le processus de *care* et ses dimensions morales. Le second propose une réflexion sur les valeurs morales et financières de ce genre de travail.

Dans ce résumé, les contenus principaux de chacune des parties seront explicités.

PREMIÈRE PARTIE – LES PREOCCUPATIONS METHODOLOGIQUES

L'origine du soin

« Le mythe est le rien qui est tout.
Le soleil lui-même qui ouvre les cieux
Est un mythe brillant et muet. »
(Fernando Pessoa, *Ulysse*)

> En traversant un fleuve, Cura vit de la boue crayeuse, s'arrêta, pensive, et se mit à façonner un homme. Pendant qu'elle se demandait ce qu'elle avait fabriqué, survint Jupiter ; Cura lui demanda de lui donner l'esprit, ce qu'elle obtint facilement de Jupiter. 2. Comme Cura voulait lui imposer son nom, Jupiter l'interdit, et dit que c'était le sien qu'il fallait lui donner. Pendant que Cura et Jupiter se disputaient au sujet de ce nom, surgit la Terre en personne, pour dire qu'il fallait lui imposer son nom puisqu'aussi bien c'était son corps qu'elle avait offert. 3. Ils prirent Saturne pour juge ; Saturne paraît leur avoir rendu un jugement différent : "toi, Jupiter, puisque tu as donné l'esprit […] reçois le corps; puisque c'est Cura qui a, la première, façonné le corpos, tout le temps de sa vie c'est Cura qui en aura la possession, mais puisqu'il y a controverse sur son nom, il s'appellera homme, parce qu'il apparaît que c'est de l'*humus* qu'il a été fait. (BORIQUD, 1997, p. 146-147).

Écrit par *Gaius Iulius Hyginus* dans la période de la Rome antique[3], le mythe de Cura est le 220ème parmi les 270 qui intègrent son livre de Fables. Ce mythe est aussi connu comme le Mythe de Cura, en cohérence avec l'emploi courant de ce terme. En tant que mythe, il nous permet de raconter, de révéler et d'expliquer (BRUNEL, 1988, p. 8) une invention verbale de la réalité, rendant ainsi possible l'accès à une manière de penser (CAZIER, 1994, p. 16). Dans le cas présent, il s'agit de la manière de penser le soin et son rapport à l'homme. Ainsi, à travers ce mythe, on cherchera à révéler certaines facettes des études académiques qui ont permis d'objectiver le soin en lui donnant un nom spécifique : le *Care*.

Initiées aux États-Unis en 1980 par Carol Gilligan (2008), les études du *care* ont été diffusées en conservant leur orthographe originale, qui donne la possibilité d'exprimer à la fois l'idée du verbe (action) et l'idée du substantif (le nom) tous deux présents dans le terme

[3] Pour cette raison, nous choisirons la mythologie romaine et non pas la grecque.

anglais. Cette rigueur sera maintenue dans ce texte. En plus de cet aspect, la non-traduction du terme *care* suggère l'affiliation à la pensée féministe et met en évidence ce qui a été construit comme une perspective du *care* entre l'éthique, avec Carol Gilligan (2008), et la politique, avec Joan Tronto (2009).

Le *Care* réfléchit au soin comme une régence de la vie qui doit être mise en évidence. L'essence structurante du soin est soulignée par cette théorie, dans un cadre individuel comme dans la place qu'elle occupe dans le monde social (PAPERMAN 2005 ; TRONTO 2009). À la rencontre du *Care*, l'allégorie racontée dans le Mythe de Cura nous révèle que l'existence de l'être humain est soumise au soin dans son origine comme dans sa trajectoire et que l'interdépendance et la vulnérabilité nous sont intrinsèques. De la même manière, une réflexion sur ce mythe nous révèle l'importance d'un organe de régulation dans la résolution d'intérêts distincts qui peuvent surgir à partir de nombreuses questions collectives. Pour cela, grâce à ce mythe, il est possible d'expliciter les aspects du *Care*, ainsi que d'expliquer son rapport au travail domestique.

Les personnages présents dans ce scénario et leurs noms respectifs en latin sont : Cura *(cogitātus)*, Jupiter (*Iouis, Iupiter*), Terre (*Tellus*), Saturne (*Saturnus*) et Homme (*Homo*).

Cura n'a pas une histoire propre dans la mythologie Romaine ou Grecque. Il est traité par le sens de son nom – le soin –, diligence, direction, administration, traitement, inquiétude (FERREIRA 1995, p. 326). Dans sa forme originale, c'est un nom féminin et masculin (CUNHA, 1999, p. 234).

Jupiter est le dieu romain qui correspond à Zeus pour les Grecs. C'est le grand dieu du panthéon romain, évoqué comme la divinité du ciel, de la lumière divine, des conditions climatiques, ainsi que des éclairs et des tonnerres (GRIMAL, 2004, p. 261 ; HACQUARD, 1990, p. 197).

La Terre est la personnification de la Terre qui nourrit, la déesse Terre correspond à Gaya ou Geia pour les Grecques (GRIMAL, 2004, p. 435 ; HACQUARD, 1990, p. 294). Considérée comme le principe féminin de la fécondité, la mère par excellence est souvent associée à Jupiter (HACQUARD, 1990, p. 295), comme on peut le voir dans le dictionnaire d'étymologie « personnifiée et divinisée et unie à Jupiter » (ERNOUT, MEILLET, 2001 p. 679)[4].

[4] « Personnifiée et divinisée et unie à Jupiter » in ERNOUT Alfred, MEILLET Antoine. *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots.* Retirage de la 4°édition augmentée d'additions et de corrections par Jacques André. Paris Klincksieck, 2001.

Saturne est identifié à Chronos, le dieu grec. Il a été détrôné de l'Olympe par Jupiter et s'est installé où se situe Rome aujourd'hui. Pour cette raison, il est considéré par certains comme le fondateur de cette cité. Pendant son gouvernement, son royaume a connu l'ère de l'Or et sa population, les aborigènes[5], a eu ses premières lois (GRIMAL, 2004, p. 414) : « S'étant créé une famille et – une conduite – nouvelles, il était devenu père de Picus, ancêtre de Latinus » (HACQUARD, 1990, p. 280).

Et finalement l'Homme (homo), dont l'une des dérivations est le mot *humus* – l'homme dans le sens général d'humain –, est né de la terre ou terrestre, en opposition aux dieux, qui sont célestes (ERNOUT ; MEILLET, 2001, p. 297).

Parmi tous les personnages, Cura est celui qui relève de l'opposition entre le divin et l'humain ; il appartient à une troisième catégorie qui peut être vue comme intermédiaire entre le céleste et le terrestre. Si l'on s'appuie sur le processus de la création de l'Homme, on notera que ce dernier est la seule non-divinité impliquée. Pourtant, c'est lui qui stimule cette création et assure l'interaction entre les divinités concernées. Il est donc fondateur de toutes les instances.

Le mythe commence par la description suivante : *« Cura aperçût un peu d'argile, la prit soigneusement et commença à façonner un homme »*. Il précise que Cura vient avant les divinités Jupiter et Terre, car c'est lui qui façonne ce qui sera l'existence humaine à l'avenir. Jupiter et Terre peuvent correspondre respectivement au masculin et au féminin, ainsi qu'à l'esprit et à la matière. Dans les deux cas, Cura est nécessaire pour que cette union s'établisse et pour que l'Homme trouve son origine. Cette essentialité sera renforcée à la fin du mythe, lorsque l'homme sera confié à Cura. En d'autres termes, au début du mythe, nous voyons l'idée que la matière/le féminin et l'esprit/le masculin ont besoin d'un geste qui pointe vers l'homme, qui est Cura, l'être non-divin et non-terrestre, façonnant et intercédant en faveur de la vie de la nouvelle créature. C'est donc Cura qui transforme cette matière et l'achemine vers ce qu'elle peut devenir – l'humain – et ce qu'elle peut avoir – la vie[6]. À partir de cette idée, il est possible de déduire que Cura est essentiel à la formation de l'homme, cette essentialité étant renforcée par le fait que Cura soit destiné à l'Homme à la fin du mythe. C'est donc **à partir du soin que l'homme est fait et c'est à l'homme que le soin est destiné.**

De ce point de vue, il paraît évident que le *care* est lié à l'origine et à la trajectoire de l'homme. On souligne son importance fondamentale dans nos vies, et, par conséquent, le fait

[5] « Dans les légendes romaines, les aborigènes sont les habitants les plus anciens de l'Italie centrale. […] Ils vivent sans lois, sans cités, ils errent et s'alimentent de fruits sauvages » (GRIMAL, 2004, p. 1).
[6] En ce sens, Cura peut être comparé au Saint Esprit de l'Histoire du Christianisme, étant donné que c'est grâce à lui que l'union entre l'esprit (Dieu) et la matière (Marie) résulte dans l'homme (Jésus Christ).

que la vulnérabilité est constitutive de l'espèce humaine. Ces hypothèses construites à partir de ce mythe se retrouvent aussi dans la définition des soins proposée par Joan Tronto et Bérénice Fischer en 1990 :

« Une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie. » (TRONTO, 2009, p.143)

Par conséquent, à travers le mythe, il y a des prémisses qui indiquent la centralité du *care* dans la vie de l'homme et sa dimension essentielle dans la construction de son humanité. Dans la définition proposée par Tronto et Fischer, il y a aussi l'intégration de la façon dont les soins sont une activité de l'espèce elle-même et la base de la construction de l'humanité.

Pour Tronto (2009), le *care* ne se limite pas aux interactions entre humains ; il s'agit aussi de notre interaction avec l'environnement, devenant une pratique qui implique quatre phases : se soucier de (*caring out*), prendre en charge (*taking care of*), prendre soin (*care giving*) et recevoir le soin (*care receiving*). De ses quatre étapes dérivent les quatre éléments éthiques du *care* : l'attention, la responsabilité, la compétence et capacité de donner une réponse. Ces aspects moraux et leurs étapes correspondantes trouvent une illustration dans le mythe, car avant que le personnage de Cura agisse, l'argile était tout simplement située dans un endroit près de la rivière. Ce sont ses attitudes qui ont généré de nouvelles opportunités et la continuité dans le processus qui culmine dans les soins. Dans ce sens, les gestes du personnage Cura peuvent être décortiqués et exprimés par les synonymes du mot soin[7] et configurer ce qu'il fait, prendre soin. De cette manière sont illustrés les dimensions du soin et ses aspects moraux.

En convergence avec les **dimensions du *care*** (TRONTO, 2009), quand Cura a trouvé l'argile, on peut dire, en premier lieu, qu'il lui a donné de l'importance. En lui prêtant attention, il a vu une possibilité qui peut être représentée par **l'acte de s'identifier à la nécessité du *care***. Se configure ainsi la première étape du processus du *care*, dans laquelle Cura accueille l'argile. **Ensuite,** il décide de **prendre l'argile en charge** et ainsi faire quelque chose par rapport à ce à quoi il s'identifie. Cura s'engage dans cette démarche, même s'il n'y est pas obligé. Il mobilise donc sa **responsabilité** devant la situation. Cependant, il doit faire quelque chose avec cette matière à laquelle il s'identifie, ainsi qu'avec cette prise de responsabilité. Il concrétise de la sorte un travail effectif. C'est à ce moment-là que le

[7] FERNANDES, Francisco. Dicionário de Sinônimos e Antônimos da Língua Portuguesa. 6° Edição . Editora Globo. Porto Alegre 1953. p.223.

personnage principal du mythe « **prendra soin de** ». Sa **compétence**, c'est de modeler ; lorsque l'argile **reçoit ce soin**, elle lui répond en prenant la forme d'un être humain. C'est ainsi que se termine le processus du *care*, qui accomplit les quatre phases décrites par Tronto (2009) et donne lieu à la possibilité d'un nouveau processus. Un tel processus commence par l'identification de la possibilité de donner vie à une créature et s'engage à intervenir dans la concrétisation de cette nécessité et dans le travail effectif, concrétisé, à son tour, par une demande. Il finit par la réponse de la créature, au moment où elle se transforme en être humain. Le personnage Cura, à partir du mythe que j'utilise ici pour illustrer la perspective du *care*, condense ce qu'il représente – le soin – dans ses actes. De cette manière, ses actes montrent que **tout soin s'oriente vers une possibilité** et que la réalisation de ces possibilités culmine dans les quatre dimensions du *care* définies par Tronto (2009).

La description du moment où Cura prend l'argile jusqu'à l'interpellation qu'il réalise pour la vie qu'il a façonnée implique des sensations, des émotions et des actions qui illustrent ses efforts physiques et psychiques. Le résultat de cet ensemble d'efforts est le travail exécuté par Cura : celui de façonner un être et de montrer la possibilité d'une vie. Dans ce contexte, comme pour les études du *care*, le travail est compris dans un sens plus large, n'étant pas simplement lié à un contrat de travail. À travers le mythe, il est possible de souligner que le travail de Cura, tel qu'il est associé au travail du *care*, est quelque chose de fondamental, même s'il lui faut d'autres facteurs pour atteindre sa puissance maximale : l'humanisation. De cette manière, on peut affirmer que **c'est à partir du travail du soin (*care*) qu'on produit** et, par conséquent, qu'on peut montrer que ce travail est la base d'autres travaux. Dans le droit fil de cette idée, la perspective du *care* a comme stratégie méthodologique de mettre le travail du *care* au centre de l'organisation sociale (PAPERMAN, 2005 ; TRONTO, 2009), l'analysant comme un élément crucial et mettant en relief la sensibilité qu'il engendre. De cette manière, outre le fait de réitérer et d'insister sur l'importance de ce type de travail, la perspective du *care* ne discrédite pas les émotions impliquées, étant donné qu'elle les prend en considération dans ses analyses. Cette posture réaffirme l'impossibilité pour un individu de se soustraire complètement à ses émotions. Il s'agit de voir les émotions non pas comme un problème, mais comme une donnée de la condition humaine.

On peut dire, grâce à l'allégorie du travail du *care* proposée par le mythe, que Cura donne à son récepteur la possibilité d'une (autre) trajectoire. Pendant son exécution, il y a une séquence de contacts qui transforment les personnes concernées. Le travail du personnage Cura comporte une cible et un but spécifiques : c'est vers l'argile qu'il tourne son attention. Cependant, tous les autres personnages qui interagissent passent par une sorte de changement,

et même Cura n'est plus le même après l'exécution de son travail. Ainsi, dans la transposition du travail du personnage Cura au travail du *care*, il est possible de réfléchir aux activités pouvant être nommées de la sorte.

Le travail du *care* réalisé auprès des enfants et des personnes âgées peut être considéré comme du travail domestique, bien que cette conception élargie soit discutée par des chercheuses de ce domaine. Par conséquent, il est important de préciser que ce travail est souvent associé au terme « domestique » (laver, repasser, cuisiner, ranger, nettoyer etc.) et que, dans cette étude, il est ici considéré comme un travail du *care*. Cette considération est également illustrée dans le mythe de Cura, car le travail domestique est associé à la modélisation d'un être humain et correspond aux prémisses mises en évidence dans le mythe, notamment par le fait que l'**on produit à partir du travail du soin.**

Pour l'accomplissement des obligations sociales dans l'espace public, il est nécessaire de se nourrir, de porter des vêtements propres et, dans certains cas, il est également nécessaire de laisser les enfants avec quelqu'un. Ces nécessités, comme la préparation de la nourriture, le lavage des vêtements, ainsi que la garde des enfants, sont les soins donnés qui nous permettent d'effectuer d'autres tâches en dehors de nos maisons.

Les endroits fréquentés hors de la sphère domestique et intime, ceux appartenant à la sphère dite publique, sont ceux où, selon les conventions, on cherche l'« avoir », dans le sens de posséder quelque chose de matériel, et où l'on construit la plupart des relations qui constituent la vie et qui ont une influence directe sur l'humanisation. Ainsi, le travail domestique apparaît une condition basique pour toutes les autres activités sociales ; étant entièrement lié au développement de l'homme, il doit être considéré comme un travail du *care*.

Le mythe signale que la concrétisation du projet de Cura (imagination, façonnage et demande) n'atteint sa puissance majeure (la vie) que grâce aux autres personnages, donc, grâce à l'union de ceux-ci. Cela nous amène à affirmer que l'existence de l'Homme dépend de l'interaction entre plusieurs personnes ; l'existence humaine est donc relationnelle. Cet aspect évoque la question de l'interdépendance. En un mot, l'Homme se constitue à partir du soin, mais sa vie ne peut être concrétisée que dans l'union des autres êtres, c'est-à-dire que son existence même les rend interdépendants. En outre, lorsqu'on dit que **c'est à l'homme que le soin est destiné**, on explicite sa vulnérabilité et, par conséquent, son interdépendance.

Ainsi, la lecture du mythe de Cura nous permet également d'accéder à ces deux concepts – interdépendance et vulnérabilité – qui sont au cœur de la perspective du *care* et grâce auxquels les liens sociaux sont pensés. L'interdépendance met l'accent sur le contexte

relationnel où nous nous trouvons et qui nous est quelque part favorable. Dans le mythe, nous le voyons symbolisé par le cadre des relations qui ont façonné l'Homme. La vulnérabilité est propre à tout ce qui est vivant et établit donc un lien étroit avec le concept d'interdépendance.

Dans le mythe, la vulnérabilité est déterminée par la décision de Saturne[8] : *« Attention, tu as été le premier à lui donner une forme,* ***tu le posséderas donc tant qu'il sera en vie »***, ce qui attire l'attention sur l'exploit de Cura et lui confie la vie de l'Homme, établissant la vulnérabilité comme quelque chose qui le constitue. En ce sens, l'Homme sera toujours soumis à Cura. Une telle détermination est mise en évidence par la théorie du *care*, car elle insiste sur la reconnaissance de la vulnérabilité comme élément constitutif de l'être humain. Pour ce faire, sa proposition est de penser l'individu non seulement par rapport à son autonomie, mais par rapport à ses failles et à ce qui peut lui arriver d'imprévu[9]. De cette manière, l'autonomie est comprise dans sa complexité entre les mouvements de dépendance et d'interdépendance qui s'alternent. Quoique les proportions de ces mouvements varient d'un individu à l'autre, il y aurait une chose en commun : nous sommes tous vulnérables, c'est-à-dire que, du point de vue du mythe, nous sommes tous destinés au soin.

Il y a cependant une difficulté à se reconnaître vulnérable et, selon certaines théoriciennes du *care* comme Tronto (2009) ou Kittay (1998), c'est l'une des raisons pour lesquelles le travail du *care* serait dévalorisé, étant donné qu'il serait directement associé à l'inconfort généré par le manque d'autonomie. Le mythe nous aide aussi à penser à ce propos lorsque nous réfléchissons à son titre original – Cura.

Lorsqu'on compare les sens des mots « soin » et « cure », en portugais comme en français, on comprend que le premier est associé au deuxième[10]. Dans le dictionnaire étymologique de langue portugaise (CUNHA, 2010), le mot « cura » a clairement le sens de « cuidado ». Dans le verbe « cuidar », on trouve l'idée de « ter cuidado com a saúde, curar » (CUNHA, 2010, p. 193). Il en va de même pour la langue française : le mot « cure » a le sens de « soin ». De même, l'expression « prendre soin ou souci de » (ERNOUT ; MEILLET, 2001, p. 297) y est associée. En ce sens, le mot « cuidado » nous montre, dans une certaine mesure, qu'il est lié à la vulnérabilité. Celle-ci peut être associée à l'idée de « soin », en

[8] Pendant la période où Saturne a été roi du Latium, les hommes vivaient l'ère de l'Or, une période mythique de bonheur. Saturne est le dieu de la civilisation qui apprend aux hommes la culture des terres et est honoré comme le dieu des vignerons et des paysans.

[9] En français, le mot qu'on emploie le plus souvent est « accident », au lieu d'« imprévu ».

[10] Parmi les raisons qui font que Patrícia Paperman, Sandra Laugier et Pascale Molinier adoptent la position théorique de ne pas traduire le mot *care* par *soin*, il y a la connotation excessivement médicale que la pensée française associe à ce mot : « Celui qui dit ''soin'' (même avec toutes les précautions) dit maladie, quelque chose à traiter : la société, ou quelques membres de la société sont identifiés comme malades, dépendants… » (MOLINIER, 2004, p. 41).

français comme en portugais, car être vulnérable est souvent lié à l'idée d'être malade. Mais, indépendamment d'une telle association, on peut affirmer que la difficulté de s'admettre comme vulnérable part d'un rejet de l'état de celui qui a besoin d'aide, que cela soit dans le sens de « cure » ou de « soin ». Ce rejet est évoqué par Tronto comme un obstacle à la reconnaissance du travail même du *care*[11]. Dans cette recherche, cet obstacle est considéré dans son contexte social. En ce sens, on souligne la résistance à nous voir socialement vulnérables, au-delà de notre difficulté à faire face à notre vulnérabilité en tant qu'êtres vivants ; la condition de ces derniers, c'est d'avoir besoin de soin. Nous aurions ainsi une difficulté à reconnaître que nous sommes dans une position sociale considérée comme plus vulnérable que d'autres. La difficulté que nous avons à nous reconnaître vulnérables, individuellement ou socialement, rend difficile non seulement la reconnaissance du travail du *care*, mais aussi, par conséquent, notre ouverture à l'acceptation de cette interdépendance. Comme la vulnérabilité, cette interdépendance se manifeste au-delà de nos vies individuelles. Le mythe aide à mieux réfléchir à cette condition humaine, car il raconte la nécessité de la présence de Saturne dans la résolution du nom de la créature.

Malgré l'accomplissement de Cura dans toutes les instances que nous avons pointées ici, et malgré le lien qui fait que la créature que Cura a façonnée peut obtenir la vie, il n'y aurait pas de consensus dans sa dénomination sans une intervention extérieure. C'est Saturne, dieu réputé pour avoir fondé des lois, qui établit ce consensus entre les personnages concernés, en déterminant le nom Homme. Cet aspect peut être vu comme le déploiement de l'interdépendance qui résulte de la nécessité d'intervention dans les relations pour que l'on établisse un accord quand deux ou plusieurs intérêts doivent être alignés. En ce sens, Saturne représente la justice, et le fait qu'elle devienne indispensable pour résoudre un problème symbolise la nécessité d'un régulateur des forces, qui peut également être considéré comme un aspect de notre interdépendance.

La présence de Saturne dans le mythe permet de souligner le besoin de représentants de la médiation des intérêts entre les différentes parties en présence. Cet aspect est également abordé par la perspective du *care* qui défend la politisation du soin et demande aux gouvernements la réglementation des travailleurs du soin afin que ceux-ci soient moins fragiles devant leurs patrons. Ainsi, le mythe de Cura est une allégorie du *care* et du travail qui lui correspond. À cette fin, je souligne la définition possible de « soin » à travers ce mythe et je débute une réflexion sur le travail du *Care*. Les quatre idées directrices du mythe (**c'est à**

[11] J'emploie ici le mot *care* car, outre le fait de renvoyer à une théorie qui donne naissance à ce type de définition de travail, je distingue le travail du personnage Cura du mythe en question.

partir du soin que l'homme est fait ; c'est à l'homme que le soin est destiné ; tout soin s'oriente vers une possibilité ; **on produit à partir du travail du soin)** conduisent à la construction de la synthèse : **(l')Homme se fait avec (le) soin.** Il faut pour cela souligner que le soin est lié à notre origine et à la trajectoire humaine, et qu'il met en évidence son importance fondamentale dans nos vies, tout comme la vulnérabilité nous constitue. Dans ce sens, avec le mythe de Cura il est aussi possible de trouver des indications pour caractériser le travail. Car il nous permet de penser que le soin est une intention mise en action, que c'est le geste qui transforme le monde et indique les possibilités. Par conséquent, c'est à partir de lui que d'autres activités et/ou expériences sont possibles[12]. Ainsi, le *travail du care* a des caractéristiques propres, même s'il y a du soin dans tout travail.

Interdépendance

> *« […] Cura vit de la boue crayeuse, s'arrêta, pensive, et se mit à façonner un homme. Pendant qu'elle se demandait ce qu'elle avait fabriqué, survint Jupiter; Cura lui demanda de lui donner l'esprit, ce qu'elle obtint facilement de Jupiter. »* Mythe de Cura (BORIQUD, 1997, p. 146-147).

Le mythe de Cura nous montre que c'est à partir de l'interdépendance de Cura, de la Terre et de Jupiter que se fait l'homme. Dans ce sens, l'homme est fait grâce à l'interdépendance. Cela s'organise dans un schéma qui fonctionne comme une chaîne, où il suffit qu'un maillon ne corresponde pas à l'attendu[13] pour qu'un autre soit touché et ressente sa vulnérabilité, et ainsi de suite. À différents degrés, tous les maillons de la chaîne peuvent, s'il y en a un autre qui ne fonctionne pas bien, prendre conscience d'un aspect de leur propre vulnérabilité[14].

---

[12] Le fait que le travail du soin soit fondamental pour que d'autres activités puissent être réalisées permet que celui-ci soit caractérisé comme un travail immatériel, mais la non reconnaissance des minuties de ce concept restreint, aujourd'hui, l'affirmation catégorique d'une telle association.

[13] Ce n'est par hasard que le travail du *care* est un travail perceptible quand il n'est pas fait ou quand il est mal fait.

[14] Vulnérabilité : n.f. (1836), "fait d'être vulnérable" est littéraire. Vulnérable adj. Est emprunté (1676) au bas latin *vulnerabilis* "qui peut être blessé", et "qui blesse", dérivé de *vulnerare* "blesser" au propre et au figuré, lui-même de *vulnus, vulneris* "blessure, plaie", "coup porté", employé aussi au figuré. Dictionnaire historique de langue française. Par Alain REY, Marianne TOMI, Tristan HORDE, Chantal TANET. Tome 3 Pr-Z. 1992, Dictionnaire LE ROBERT, pour la première édition. Paris.

Une bonne métaphore de ce mode de fonctionnement est celui de l'orchestre. Les musiciens jouent chacun d'un instrument différent et si l'un d'eux fait une erreur, tous sont affectés, y compris au-delà des seuls musiciens de l'orchestre. Quelques auditeurs peuvent certainement plus le remarquer que d'autres, mais la fausse note est perçue par la grande majorité. Ce simple exemple illustre l'une des grandes avancées de la philosophie du *care*. Il s'agit d'une invitation à voir nos actes comme influençant une organisation plus large. Pour un orchestre, le bon déroulement de sa présentation est directement lié au jeu de chaque musicien. Les musiciens sont interdépendants les uns des autres. Si leur objectif est de réaliser une belle interprétation d'une œuvre, ils doivent prendre en compte et respecter leur interdépendance. De même, ils sont aussi vulnérables en raison de cette interdépendance intrinsèque à leur objectif. Il faut noter que les musiciens qui ne font pas partie d'un orchestre sont exposés à d'autres types de vulnérabilité.

Nous devons aussi considérer que l'interdépendance ne se limite pas au seul moment de la représentation. Il existe toute une chaîne qui doit bien fonctionner pour que tout soit prêt, de la confection et la préparation des instruments jusqu'à la salle où la représentation aura lieu. Nous ne devons pas oublier d'autres maillons de la chaîne qui influencent plus directement la préparation des musiciens. Le premier, bien sûr, concerne la sphère du travail domestique (le travail du *care*) qui s'occupe de bien faire "tourner" la maison pour que cela ne soit pas une préoccupation pour les musiciens, lesquels ont également besoin de beaucoup de temps pour leurs études. Donc, à l'occasion d'un concert, plusieurs réseaux du *care* sont mobilisés pour que le concert puisse se dérouler dans les meilleures conditions. C'est à partir d'un collectif et dans l'interdépendance qu'une belle représentation peut naître. Cet ensemble de remarques ne doit pas faire oublier la nécessaire autonomie, dans le sens de la liberté de comportement d'un individu. Ni déterministe ni individualiste, le *care* propose bien une autre lecture du monde. Car l'autonomie réside aussi dans la façon particulière de jouer de chaque musicien, dans la subjectivité, éléments que la théorie du *care* ne remet pas en cause. La théorie politique du *care* met au cœur de son projet la lutte pour l'égalité des droits – non le nivellement des individualités, lesquelles sont chacune porteuse d'une voix, donc différentes.
Or, dans notre société actuelle, le discours de l'autonomie et de l'individualisme est devenu intrinsèque à l'idée de savoir-faire et de savoir être, à l'exclusion de toute autre considération. En excluant la valorisation de la chaîne qui nous aide à être qui nous sommes et ce que nous faisons, penser une organisation de la société dans un sens plus collectif est alors compliqué et plus complexe. Ce n'est pas par hasard que Liliana Segnini nous rapporte que pour un musicien doté d'une formation en musique classique, il n'est pas trop prestigieux de travailler

dans un orchestre. Pour ces raisons, penser de façon collective devient difficile et on développe de petites astuces pour se sentir moins vulnérable. Mais, c'est ce même processus qui nous conduit à d'autres interdépendances.

Les « intermédiaires », un mécanisme pour diminuer le sentiment de la vulnérabilité

Il est possible d'observer des mécanismes qui ont pour ambition d'amoindrir le sentiment de vulnérabilité, de sorte que si « un maillon » de la chaîne d'interdépendance n'exécute pas bien son rôle, l'impact sur l'ensemble de la chaîne est réduit.

Le développement du secteur tertiaire, avec ses multiples offres de services à la personne, peut être envisagé de cette manière. Il substitue au traditionnel rapport employeur-employé, un rapport médié qui est censé assurer une garantie supérieure du point de vue du sentiment de vulnérabilité. C'est le cas des agences de gardes d'enfants qui, parmi les services proposés, s'engage par exemple à remplacer une nounou au pied levé en cas de défection de l'une d'entre elles. En théorie, l'argent qui rémunère le service inclut cette garantie et permettra de remplacer rapidement la nounou absente, le maillon manquant, pour rassurer le bénéficiaire du *care* et assurer la continuité du service. Mais, bien que ces mécanismes puissent aider à moins sentir la vulnérabilité, ils sont aussi faillibles.

Nous avons réalisé des entretiens avec des parents qui avaient besoin de déléguer la garde de leurs enfants, ainsi qu'avec des responsables d'agence de gardes d'enfants. À cette occasion, nous avons pu observer différents mécanismes (embauche d'agences, demande d'indications, ouverture de crèches) mis en œuvre par les parents pour essayer de moins ressentir le besoin de quelqu'un d'autre. Pourtant, ce besoin est à la fois constitutif et constituant de notre vulnérabilité. Il en va de même avec l'interdépendance. Dans ces deux cas, les mécanismes que nous développons afin de moins sentir les faiblesses liées à nos besoins nous conduisent à d'autres liens qui sont à l'origine d'autres interdépendances et par conséquent de nouvelles vulnérabilités. Malgré cela, la plupart des personnes, au moins au début, se sentent plus rassurées s'il existe des intermédiaires entre eux et la personne qui gardera leurs enfants. Nous avons constaté que l'idée d'interdépendance est souvent moins dérangeante si elle n'est pas associée directement à la figure de l'employé. Ce besoin de sécurité, retrouvé dans de nombreux entretiens, conduit les parents à s'entourer de précautions, de mécanismes d'assurance qui doivent permettre à la chaîne du *care* de ne pas se rompre. Ou si celle-ci venait à rompre, la responsabilité en incomberait à un intermédiaire, pourvoyeur de *care* et responsable de cette continuité rêvée.

En tout cas, les intermédiaires – une institution, une entreprise ou même une personne

qui met en contact la famille et la candidate au travail – permettent dans une certaine mesure une mise à distance de la famille avec la personne qui s'occupera de leur enfant et donc de moins ressentir l'interdépendance, surtout en cas de problème.

Cependant, ces intermédiaires constituent, de manière objective, un élément de plus dans la chaîne. Alors, pourquoi les introduire dans cette relation ? Y aurait-il un type d'interdépendance qui serait plus insupportable qu'un autre ? Sommes-nous incapables de distinguer interdépendance et dépendance ?

Quelle que soit la réponse, il nous semble que la peur de la vulnérabilité est toujours présente. Pour cette raison, on parle souvent de la difficulté de se reconnaître comme un bénéficiaire du *care*, autrement dit comme quelqu'un de vulnérable. Penser à la vulnérabilité rencontre des résistances, s'accompagne de dénis, car la simple évocation de cette situation nous conduit à nous envisager comme faible, blessé, voire malade.

Cette réflexion peut orienter vers l'étymologie du mot « attention » (dans le sens de donner de l'attention, un soin), qui prend son origine dans le mot « soin », et sous-entend l'idée d'être affaiblie, malade. Dans ce cas, il est alors évident que nous avons non seulement besoin de l'autre, mais aussi que ce dernier est notre finalité. Ainsi, je pense que la difficulté de se reconnaître vulnérable prend son origine dans le rejet de sa condition par celui qui a besoin de soin et d'attention et prend fin avec l'atteinte de l'autonomie.

Face à ce raisonnement, ce qui paraît uniquement personnel prend aussi une place dans le social. De cette façon se construit une dynamique qui favorise la non-reconnaissance de sa propre vulnérabilité. Ce raisonnement peut-être exprimé de la manière suivante : qui a besoin de soin est malade, un état spécifique qui nous rappelle que notre vie, mais aussi notre autonomie sont finies. De ce point de vue, nous avons individuellement un répertoire qui rend accablant le fait d'avoir besoin de soin. En plus de cela, existe une glorification sociale de l'autonomie, expliquée par le fait que nous sommes dans une société qui privilégie l'individualisme. Par ailleurs, l'autonomie vue comme une valeur trouve possiblement sa force dans le désir de s´'éloigner de la sensation de fin, d'être affaibli, qui met en évidence le besoin de l'autre. En conséquent, cette dynamique entre individu et société nous éloigne de la conscience de notre vulnérabilité. Ainsi, ce que nous séparons ici en individu et social se rétro-alimentent, établissant l'autonomie comme but, tout en étant un outil contre le sentiment de vulnérabilité face à la vie. Ces aspects justifient peut-être le fait que le mot (Cura) « soin » ait perdu son étendue et se soit réduit au mot « attention ». De fait, aujourd'hui, le mot « soin » est associé à la nécessité originelle d'un état lié à la maladie et le mot « attention » à des aspects associés à l'affect. Mais leurs sens liés nous entourent encore. Nous continuons à

chercher à fuir et pour cela nous cherchons des excuses, même illusoires, pour nous éloigner d'une relation directe d'interdépendance. Pourtant, quand il s'agit de l'homme, ce qui se produit, nous le verrons, ce sont des permutations des soins.

Tout se passe en réalité comme si les intermédiaires pouvaient résoudre la difficulté concrète de trouver de la main-d'œuvre qualifiée et également diminuer les risques de défaillance d'un des maillons de la chaîne d'interdépendance. Dans le cas des organisations collectives (crèches, jardins, haltes-garderies) ou des organisations payantes (agences), c'est à elles qu'incombe la responsabilité de mettre en place des solutions si une difficulté surgit avec un des professionnels. Dans ce cas, en allongeant la chaîne de l'interdépendance, les parents pensent diminuer leur dépendance vis-à-vis de la personne qui va garder leur enfant. Le fait d'allonger la chaîne et de prendre le risque de la rendre plus compliquée a pour but implicite, a priori paradoxal, de simplifier le processus, en le rendant moins personnel et en tentant de construire des mécanismes d'assurance. Par exemple, « d'autres maillons » peuvent assurer la garde de l'enfant en cas de manquements de la personne employée. Le remplacement des absences est le problème des intermédiaires et non celui des parents. Ainsi, en théorie, il n'est pas nécessaire de s'inquiéter si la travailleuse ne peut pas travailler.

Le besoin de s'assurer transparaît aussi dans les nombreux cas où l'embauche d'une nounou se fait par la recommandation d'un intermédiaire qui connaît à la fois la nounou et la famille. L'intermédiaire est alors investi d'une confiance qui permet de choisir une nounou en toute confiance. La famille est rassurée, car elle croit que la nounou indiquée va ressembler à l'intermédiaire et ne pas apporter de mauvaises surprises. De plus, l'intermédiaire peut toujours constituer un moyen efficace d'obtenir des informations sur les nounous, une sorte de « trace ». En effet, les parents ont toujours la crainte que la nounou, étant étrangère et n'ayant pas vraiment de références en France, puisse disparaître à tout instant.

Vulnérabilité

« Cura, vous êtes celui qui a commencé à lui donner forme, c'est pourquoi il vous poursuivra, tant qu'il vivra » (Higino - Mythe de Cura)

Les êtres vivants ont comme condition la vulnérabilité, et dans le Mythe de Cura nous la voyons symbolisée par sa relation avec l'Homme. Face à elle nous sommes tous égaux. Ce qui nous différencie l'un de l'autre est le degré de vulnérabilité auquel nous sommes soumis à

des moments et conditions déterminés au cours de la vie. Nous pouvons réfléchir à cette variation à partir de l'étude du Mythe de Cura, plus précisément sur le fait que Cura n'est ni une divinité, ni un homme, aspect qui déterminera la décision suivante de Saturne :

> « toi, Jupiter, puisque tu as donné l'esprit […] reçois le corps; puisque c'est Cura qui a, la première, façonné le corps, tout le temps de sa vie c'est Cura qui en aura la possession, mais puisqu'il y a controverse sur son nom, il s'appellera homme, parce qu'il apparaît que c'est de l'humus qu'il a été fait. » (BORIQUD, 1997, p. 146 e 147).

Saturne remet l'Homme à Cura pendant sa vie, puisque l'esprit et le corps, appartenant respectivement aux Dieux Jupiter et Terra, leur reviendront à sa mort. Ainsi, **l'homme est désigné pour le soin** et **c'est à l'homme que le soin est destiné.**

C'est dans le référentiel terrestre, celui de la vie ordinaire, que le Cura et l'Homme se rencontrent. Ainsi, nous pouvons conclure que la vie rend l'homme vulnérable et pour cela il a besoin de soin, affirmation qui nous rappelle notre peur de la fin. D'un autre côté, il y a aussi l'idée que parce que l'homme a besoin de soin, il est vulnérable, ce qui nous ramène à son tour à notre gêne face à l'interdépendance associée à la dépendance. Les deux contiennent notre peur de la vulnérabilité, c'est pourquoi nous n'arrivons pas à les différencier.

Nous reprendrons le mythe et l'intervention de Saturne et nous penserons à sa concrétisation dans les relations humaines, dans le but de mettre en évidence les relations du soin. À partir de cela, nous réfléchirons ultérieurement sur les intersections au sein d'une relation d'attention.

Revenant au Mythe, nous pouvons observer que le fait de déterminer que Cura possédera l'Homme suppose une hiérarchie dans cette relation. Mais le mythe peut être extrapolé pour dire que de la même façon que Cura a créé l'Homme, c'est l'Homme qui matérialisera l'entité, positionnant l'Homme et le Cura à un niveau de mutualité. En d'autres termes, si le Cura possède l'Homme, l'Homme est contenu dans Cura, mais comme le Cura est une entité, celui-ci s'exprimera à l'aide de l'Homme. Par conséquent, le soin est en chaque être humain et chacun d'entre nous aura le soin qu'il utilisera pour lui-même et pour les autres. Ainsi, penser que le Cura possèdera l'Homme nous ramène à la synthèse que **(l')Homme se**

fait avec (le) soin.[15] De ce fait, si l'on étend cette idée aux relations qui matérialisent le soin, on remarque les permutations qui lui correspondent et qui sont généralisées.

Bien que dans toutes les relations il y ait une attention, il existe une demande plus spécifique d'attention dans certaines relations qui, presque toujours, se configurent en une forme de travail. Dans ce cas, la relation d'attention traduit une nécessité évidente d'aide d'une personne ou d'un groupe à laquelle une autre personne, ou un groupe, répond. Cette réponse se produit en un temps et un espace déterminé, et en elle, est mise en évidence une asymétrie. Néanmoins, il n'y a pas une dichotomie immuable entre récepteur et donneur de l'attention quand cette relation est contextualisée de manière globale.

Dans la catégorie *care* direct-professionnel, un fournisseur (professionnel) du *care* dans une situation donnée est lui-même le receveur d'un *care* professionnel dans une autre situation, simultanément ou non. Par exemple, si nous observons une nounou et l'enfant dont elle s'occupe, on sait que l'enfant ne va pas pouvoir devenir la nounou dans cette dyade. Mais, la nounou, un jour ou l'autre, va avoir besoin d'une autre sorte de *care* professionnel, comme celui d'un médecin. À son tour, ce médecin va avoir besoin d'un autre médecin et ainsi de suite.

En passant à une autre catégorie, le *care* indirect-professionnel, ces médecins peuvent avoir besoin eux-mêmes du *care* d'une nounou pour leurs propres enfants. Le *care* que la nounou va donner à ces médecins, n'est pas le même que celui qu'elle va fournir à leurs enfants. La nounou, qui est une professionnelle, rend une sorte de *care* aux parents des enfants qu'elle garde. Indirectement, elle leur fournit du *care*, car c'est grâce à elle qu'ils peuvent, par exemple, travailler. De même, les médecins apportent une forme de *care* indirect de professionnel aux familles de leurs patients.

Cette sorte de *care* est nommée « indirect », car elle se déroule dans le cadre d'une relation du *care* professionnel que nous avons pris comme référence. Néanmoins, ce *care* indirect est tout aussi important que le *care* « direct ». Il est intrinsèque à la majorité des rapports du *care* et intervient souvent implicitement dans l'évaluation du « bon *care* ». En effet, quand le rapport entre les personnes impliquées se passe bien, au-delà de la « prestation technique », les bénéficiaires auront plus fréquemment tendance à considérer le *care giver*, comme un bon professionnel uniquement si le *care* indirect ne se passe pas bien. Les enquêtes montrent bien que si la relation entre la nounou et la famille se passe aussi bien qu'entre la

[15] Cette synthèse fut construite à partir des idées : toute attention montre une possibilité/production et, c'est à partir de l'attention que se fait l'homme. Lesquelles partent de la considération que l'attention est la base fondamentale de l'organisation sociale, aspect symbolisé par le mythe du Cura.

nounou et l'enfant, de même qu'entre le médecin et la famille du patient, alors le professionnel sera d'autant plus aisément considéré comme un « bon » professionnel.

Si le *care* (direct) professionnel comme le *care* indirect du professionnel sont liés directement aux échanges monétaires, il existe aussi du *care* sans échange monétaire. Ainsi, il se peut que la nounou ou le médecin laissent leurs enfants à la garde de quelqu'un en dehors d'un cadre salarial. Une sorte de *care* pour le *care*. Cela n'exclut pas le professionnalisme, mais change le cadre où le rapport s'installe. Dans ce cas, celui ou celle qui gardera les enfants le fera de façon bénévole.

De cette façon, en décomposant les rapports du *care*, on voit que les permutations possibles sont innombrables et que la dichotomie entre fournisseur et receveur n'est en réalité que conjoncturelle. Nous sommes tous, dans des situations différentes, des bénéficiaires du *care* et *« chacun de nous est le centre d'un réseau complexe de relations de care »*[16].

Cette intrication des réseaux du *care* ne supprime pas pour autant les asymétries, notamment les asymétries sociales. La permutation du *care* s'effectue dans le cadre de sociétés qui, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, restent inégalitaires.

Le travail domestique et moi

« L'homme est la mesure de
toutes choses : de celles qui sont, du fait
qu'elles sont ; de celles qui ne sont pas, du fait
qu'elles ne sont pas. »
Protagoras, Ve siècle av. J.C

Je suis entrée dans la chambre et j'ai trouvé un caleçon par terre. Son propriétaire, le fils de la famille où j'étais jeune fille au pair, avait 18 ans, et moi 28. J'ai été choquée par le fait qu'un « homme » laisse une « jeune femme » ramasser son caleçon par terre. C'est ainsi que j'ai compris que je n'étais pas une « jeune femme », mais une domestique. Quand j'ai fait le tour de la chambre, j'ai réalisé que beaucoup de choses n'étaient pas à leur place. Cela m'a fait réfléchir sur le travail domestique que je devais effectuer et sur mon propre rapport à ce travail.

J'ai pensé à Sandra, qui avait travaillé chez mes parents pendant 7 ans. L'image de son visage le jour où j'ai essayé de la convaincre de continuer à travailler pour nous lorsque nous avons déménagé pour « la nouvelle maison » m'est venue à l'esprit. J'ai réalisé à ce moment-

[16] TRONTO, Joan, « *Care* démocratique et démocraties du *care* », in MOLINIER Pascale; LAUGIER Sandra; PAPERMAN Patricia, *Qu'est-ce le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2009. p. 51.

là que son regard traduisait le fait qu'elle ne croyait pas la promesse que je m'occuperais moi-même de ma chambre. C'est comme ça que j'ai réellement compris cet épisode vécu à 10 ans, et pourquoi Sandra ne nous a pas accompagnés lors de notre déménagement de notre maison qui comportait une seule chambre à coucher vers une maison avec 3 chambres. Sandra savait qu'elle aurait beaucoup plus de travail et que je ne l'aiderais pas. J'ai vu Sandra comme détentrice de la connaissance de ceux pour qui elle travaillait. C'était la première fois, parmi tant d'autres par la suite, que je me suis mise à sa place et que j'ai pu mieux comprendre ses gestes et son choix, et même m'en inspirer.

Je ne voulais pas ranger la chambre du grand garçon. J'ai regardé son matériel scolaire sur son bureau et j'y ai vu un bazar qui ne m'appartenait pas, bien que très ressemblant au mien. Debout devant la table, j'ai remarqué la vue qu'il avait sur ma maisonnette au fond du jardin. Elle était mignonne. Devant ma fenêtre, il y avait un bel arbre qui me donnait une certaine intimité. Robert, le père de la famille, avait planté, pour moi, des fleurs devant l'entrée. Je dormais donc en dehors de leur maison, comme cela devait être ; ils étaient une famille, et moi, une sorte de domestique, la *jeune fille au pair*.

Je suis sortie de la chambre pour voir si ma gêne persistait et si j'allais réussir à faire ce que je devais faire. Je suis allée dans la chambre des parents et j'ai fait le lit. Je remarquai l'intimité du couple, leur habitude de lire avant de dormir. Lui, un livre ; elle, de nombreuses revues éparpillées par terre. Je les ai empilées, laissant une partie visible et une autre sous le lit, ainsi Hortência saurait où les revues se trouvaient sans qu'elle le dérange. J'espérais que mon attention serait remarquée. J'espérais que Hortência sourirait en voyant que j'avais trouvé un moyen pour ranger ses revues. J'ai ensuite pensé que Robert et elles s'aimaient et j'ai souri. Je me suis alors rendue compte que je m'inventais des histoires à partir du scénario qui m'était présenté et me suis demandé si toutes les domestiques faisaient cela.

Avec le temps j'ai remarqué que le quotidien rendait les mouvements plus routiniers et les petites choses qui surgissaient ou changeaient de place perdaient leur force comme source de fantaisie. Cela n'empêchait toutefois pas les spéculations faites avec les amies ou la femme de ménage. Ce que je vivais et observais était une sorte de film muet dans lequel je racontais à ceux qui ne l'avaient pas vu ce que je comprenais aussitôt sortie du cinéma. Personne à la maison, c'est le moment de décrocher le téléphone et de partager mon quotidien[17]. J'appelais toujours une amie qui faisait la même chose que moi. Je me souviens d'une fois, alors que je me plaignais d'être en train d'éplucher des légumes, entendre Carol me dire à l'autre bout du

[17]À cette époque, j'ai mieux compris une émission humoristique brésilienne dans laquelle, lorsque les patrons sortaient, les domestiques des immeubles voisins apparaissaient à la fenêtre et commençaient à parler entre elles.

fil : « Il vaut mieux couper des légumes que de s'occuper d'un enfant. » Elle, de son côté, s'occupait d'un bébé de moins d'un an, pour qui elle avait une grande affection.

Éplucher des légumes n'était pas une tâche habituelle pour une fille *au pair.* J'étais une *au pair* avec des tâches différentes de celles habituellement données aux participants de ce programme d'échange. L'obligation de base d'une *au pair* est de s'occuper des enfants et de ses affaires, ce qui peut signifier : ranger sa chambre, laver et repasser ses vêtements. La routine quotidienne est d'aller chercher les enfants à l'école et de s'occuper d'eux, y compris préparer leur dîner, jusqu'à l'arrivée des parents, sauf le mercredi, quand il n'y a pas cours, et que l'*au pair* passe la journée entière avec l'enfant.

Mes tâches en relation à l'« enfant » dont je m'occupais étaient de préparer le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner, tâches qui pouvaient s'étendre au reste de la famille. La spécificité de mes tâches pouvait être due au fait que je m'occupais d'une fille de 11 ans, et qui, de ce fait, n'avait pas besoin que quelqu'un aille la chercher à l'école ni d'autres petits soins, comme de lui donner le bain par exemple. Mais la grande différence résultait du fait que Léa ne pouvait pas manger à la cantine de l'école, qui n'avait pas l'option casher, option qui respecte les pratiques de la religion juive. De ce fait, même si Léa pouvait rentrer de l'école toute seule, elle avait besoin que son repas soit prêt à l'heure du déjeuner pour avoir le temps de s'alimenter et de retourner à ses études. La plupart du temps, son frère de 18 ans dînait avec nous. Le frère ainé, que l'on mentionnait toujours pour son intelligence, celui qui fait une *« grande école »*, habitait à Paris, à 20 minutes de RER de chez ses parents, et du coup, n'était jamais là durant la semaine, excepté le vendredi soir, pour le Chabbat[18].

La raison pour laquelle ils avaient une « jeune fille au pair » bien qu'ils aient de grands enfants, était entre autres, la compagnie qui pouvait être apportée à la plus jeune des enfants et la nécessité de préparer le repas. Dans ce sens, nous pouvons dire que la présence d'une *au pair* était pour cette famille un moyen qui lui permettait de vivre ses traditions culturelles et religieuses. Cela illustre le fait que la travailleuse domestique est un outil essentiel pour que la famille se situe dans le monde de la façon dont elle le souhaite. En d'autres mots, si nous nous référons au mythe de Cura, c'est l'attention qui leur est destinée qui leur permet d'être Homme.

Comme je l'ai raconté précédemment, l'attention que je donnais, en tant que *jeune fille au pair,* à Léa, se distinguait de ce qui est communément et idéalement attribué à une *au pair*.

[18] Il s'agit du nom donné au jour de cessation du travail dans le judaïsme, symbolisant le septième jour de la Genèse, après les six jours de création. Il commence au coucher du soleil le vendredi, quand ses pratiquants se réunissent autour d'un dîner, et se termine le samedi au coucher du soleil.

Mais la grande différence entre mon expérience et celle des autres filles se trouvent dans l'extension explicite (établie dès le début) du travail aux autres membres de la famille, en relation aux soins de la maison. Différence qui se matérialisait sous forme d'argent. Je recevais pratiquement le double du salaire conventionnel d'une fille *au pair* et ma paye m'était versée chaque mois – 600 euros –, et non chaque semaine – de 70 à 90 euros – comme pour les autres *au pair*. La valeur tout autant que la forme du paiement m'a permis de voir plus clairement que j'exerçais un travail domestique. En effet, l'argent que je recevais ne correspondait pas à l'idée qu'il s'agissait de quelque chose que je pouvais dépenser pour la semaine comme c'était le cas pour les autres *au pair*. Je savais que j'étais payée pour un travail et que je ne recevais de l'argent de poche pour pouvoir m'acheter de petites choses pour moi, comme cela est imposé par le programme d'échange *au pair.*

Dès notre première rencontre, les Tenenbaum[19] m'ont indiqué clairement que ma routine comporterait des tâches ménagères et que je serais payée pour cela. En effet, ils n'associèrent pas le travail, en dehors des soins donnés à Léa, aux tâches que n'importe qui de la famille pourrait réaliser. Ils n'ont pas non plus cherché à le justifier comme ma contribution au fait que j'habitais avec eux. Cet argument est fréquemment utilisé par les familles qui ont recours à une personne *au pair*.

C'est en prenant connaissance des détails de ma routine que prirent forme un certain nombre de réflexions. Ainsi, tous les jours, dans la matinée, j'ouvrais les volets des fenêtres de la maison, et les rideaux. Ils devaient être poussés du même côté que lorsque Hortência (la mère de famille) le faisait en mon absence. Cela contredisait son propre discours lors de mon premier jour de travail, au cours duquel elle me présenta les tâches à faire : *Fais comme tu veux !* tout en me disant que la règle numéro 1 pour faire un bon travail domestique : *il faut faire comme le veut la patronne*. Cette phrase me fut répétée à plusieurs reprises dans des circonstances et sur des tons différents. C'est aussi à partir de là que j'ai commencé à comparer le travail domestique avec d'autres types de travaux. C'est un prérequis de base du travailleur domestique que d'obéir aux ordres du patron, et cependant celui-ci exige une perception de la subtilité de certains ordres donnés, mais en réalité contradictoires avec ce qui a déjà été dit. La proximité entre patronne et domestique, particulièrement au sein d'un programme dit d'échange comme l'*au pair*, crée un type spécifique de dialogue et d'imposition d'ordres. Évidemment, ceci vaut uniquement dans le cas où le patron se soucie de l'image et de certains paramètres dans la relation, ce qui était le cas.

[19]En France, les personnes sont appelées par leur nom de famille, lequel ici est fictif.

Ainsi, après avoir laissé entrer la lumière du jour dans la maison, je partais préparer le petit-déjeuner, suivant précisément les consignes qui m'avaient été données : la machine à café devait être allumée seulement lorsque j'entendais Dalberto descendre les escaliers. De cette manière, il trouverait son café frais et prêt. « Je suis médecin et je dois penser à des moyens pour économiser du temps, pour pouvoir dormir le maximum que je peux », argumentait-il pour justifier le besoin de ne pas avoir à être lui-même devant la machine pour attendre la préparation du café. Hortência le critiquait en disant qu'il était la seule personne au monde incapable d'appuyer sur le bouton d'une machine. Il souriait, et, imitant son geste, je me cachais derrière un sourire. La phrase de Hortência était seulement une autre parmi toutes celles auxquelles je ne devais pas prêter attention, car cela ne changeait pas les tâches qui m'étaient imparties. Je comprenais que, dans mes expressions, je ne devais pas manifester mes jugements. Selon moi, de nombreuses tâches n'avaient pas besoin d'être réalisées par moi, mais cela n'était pas mon problème. Surgit alors la règle numéro 2 dont j'ai eu l'intuition dès le début, mais que j'ai pu formuler grâce à ma relecture des faits : rester neutre et discrète par rapport à mes propres jugements.

Le temps que Dalberto avait besoin d'économiser sur le temps de préparation de son propre café me faisait penser à la nécessité de toutes mes activités, désignées comme des activités *« vite faites »,* pour que Hortência et lui puissent développer leur fonction sociale de médecin. À partir de cet exemple, j'ai commencé à réfléchir à la relation entre pouvoir et temps : temps pour qui et temps pour faire quoi ?

Bien que connaissant la polémique autour de la production de plus-value dans le secteur des services, je me demandais, indépendamment de quelque définition que ce soit à ce sujet, combien de travailleurs, parmi ceux qui, de manière consensuelle, sont considérés comme productifs, recevaient une aide pour économiser leur temps afin de pouvoir exercer leurs activités dans l'espace public. Par le biais de ce raisonnement, excluant la possibilité de correspondre à quelque théorie jusqu'ici connue, je me disais que le temps que je passais à l'exécution des tâches domestiques était le temps économisé par mes patrons, qui serait utilisé pour d'autres activités socialement plus valorisées. Les discussions sur la plus-value du travail domestique trouvaient des illustrations dans ma propre vie. Surtout, j'étais amenée à considérer une chose à laquelle j'avais toujours réfléchi par ma relation avec mes parents : la valorisation des attentions vis-à-vis de la famille, le travail de base qui permettait à ses bénéficiaires d'exercer d'autres activités. De manière générale, je remarquais une hiérarchie des valeurs sociales pour chaque type de travail.

Je pouvais interpréter tout cela comme quelque chose de temporaire puisque j'étais là pour avoir une formation, l'apprentissage du français, et m'insérer dans la société en tant que professionnelle. En effet, notre différence de niveau était due au fait d'appartenir, pour moi, au groupe étudiant, et, pour eux, au groupe professionnel. Cette caractérisation ne me serait pas apparue si j'étais toujours restée chez mes parents. Cependant, je ne pouvais manquer de considérer que mes fonctions au sein de la famille Tenenbaum étaient les mêmes que celles d'autres personnes n'étant pas en processus de formation scolaire, et qui étaient déjà professionnels dans d'autres foyers, les professionnels du travail domestique. Suivant cette ligne, j'ai réfléchi aux différences et similitudes entre une *au pair* et une domestique, et à leurs différentes représentations au Brésil et en France. J'ai ainsi noté les raisons financières qui faisaient que la famille avait une personne *au pair* et une femme de ménage et non une domestique comme c'est courant au Brésil. De cette manière, je commençais à vivre certaines différences entre travail domestique français et travail domestique brésilien, et à trouver ma place au sein de cette expérience. Pour cela, j'essayais de m'organiser de manière astucieuse, très souvent conseillée par les Tenenbaum, afin d'exécuter au mieux mes tâches et avoir ainsi plus de temps libre pour ma formation et pour moi. Dans ce but, « cherchant une autonomie négociée »[20], tous les soirs, je préparais la machine à café avant d'aller dans ma chambre, pour que le matin suivant je n'aie pas besoin de m'inquiéter du temps que je mettrais à disposer la table du petit-déjeuner et à préparer la machine pour qu'elle soit prête au moment même où Dalberto descendrait les escaliers. Il me suffirait alors d'être attentive au bruit en mettant la table. Dans ces conditions, même s'il y avait encore besoin de faire quelque chose, le café serait prêt au moment souhaité et je serais soulagée de ne pas avoir à m'exprimer dans une langue presque inconnue.

La plupart du temps, je prenais le petit-déjeuner avec la famille, j'accompagnais Hortência jusqu'à la porte et, quand la maison était vide, je montais pour faire le ménage complet, ranger les chambres et faire les lits. J'ai pu alors apprendre à m'occuper des coussins et de leur housse. Le changement du linge de lit se faisait toujours avec Cristina, la femme de ménage portugaise. J'étais son bras droit et c'est avec elle que j'ai le mieux compris ma fonction. J'ai appris à bien nettoyer les lavabos, passer l'aspirateur correctement, à utiliser le produit adéquat en fonction de ce que je voulais nettoyer et aussi en fonction de la personnalité des membres de la famille. Pour tout cela, Cristina était ma formatrice des

[20]Cette expression est empruntée au texte de BESSIN, Marc. Le temps, une question de pouvoir. In *Mouvements*, no. 2, jan-fév, 1999, pp. 47-54.

services domestiques et de ses exigences. Notre dynamique de travail me permettait de mieux comprendre la nécessité de ma présence au sein de la maison.

Ainsi, après avoir fait les trois lits, je vidais « seulement » (comme ils me le disaient) les corbeilles à papier des chambres et la poubelle de la salle de bain, puis, je montais les vêtements sales au dernier étage de la maison, les mettais à laver (en séparant par couleurs et en lavant avec les produits correspondants), puis à sécher et les amenais dans la pièce utilisée par Cristina pour faire le repassage (certains vêtements sur cintre et tous les autres d'une façon qui empêchait qu'ils se froissent de nouveau). Ensuite, je retournais à la cuisine pour débarrasser la table du petit-déjeuner, mettais celle du déjeuner et préparais le repas. Cristina rajoutait quelques détails à mes tâches, comme passer l'éponge sur le lavabo de la salle de bain et les robinets de la douche pour qu'elle puisse s'occuper des tâches plus lourdes ensuite. Je pouvais aussi passer l'aspirateur pour elle. En conséquence, notre interdépendance était matérialisée à travers la distribution des tâches domestiques que nous réalisions.

Les Tenenbaum n'avaient pas une seule domestique comme il est de coutume au Brésil, mais une *au pair* et une femme de ménage. J'étais là pour qu'ils puissent économiser leur temps, liés aux tâches domestiques quotidiennes et celui consacré à s'occuper de Léa. Cristina, quant à elle, était là pour faire le travail plus lourd ; notre binôme accomplissait les activités réalisées par une domestique au Brésil. Un profil très coûteux en France.

De ce fait, Cristina et moi avions des tâches intégrées qui constituaient la relation complémentaire que nous avions avec Hortência, si l'on considère la division sexuelle du travail, qui désigne les femmes pour le travail de maison et les enfants. De manière générale, Cristina et moi étions la base qui permettait aux adolescents et aux adultes de ne pas avoir à se préoccuper des tâches ménagères de leur quotidien. Hortência l'admettait : « Cristina fait tourner la maison ! » Je comprenais parfaitement cette affirmation et j'imaginais les raisons pour lesquelles je n'étais pas incluse dedans. Pour réaliser correctement ma part des fonctions domestiques, j'ai commencé à chercher sur internet à en savoir plus sur cette pratique qui interdit de cuisiner la viande avec le lait, et ainsi, en plus d'apprendre de la culture juive, j'ai développé une certaine familiarité au sein de la cuisine où je passais tous mes vendredi après-midis à éplucher des légumes pour le repas du Chabbat.

Le jour de mon départ, j'ai entendu Dalberto dire : « Je n'ai jamais aussi bien mangé dans cette maison. » Pour moi, il s'agissait ici du début de la preuve que nous développons des aptitudes quand l'opportunité nous en est donnée ou quand cela est nécessaire. De la même manière, j'ai eu l'intuition que la perception d'un bon travail dépendait aussi des références de celui qui en bénéficiait. Par exemple, pour mes parents, il est bien possible que

même s'ils avaient l'occasion de goûter à un repas préparé par moi, ils trouvent ma cuisine moyenne, car ma mère est une très bonne cuisinière. Mariée à mon père depuis plus ou moins le même nombre d'années que mon âge, elle s'est perfectionnée en apprenant avec sa belle-mère qui préparait le déjeuner et le dîner pratiquement tous les jours de nos vies. De ce fait, ma mère a un CV bien plus étendu que celui de toutes les jeunes filles au pair qui sont passées chez les Tenenbaum et d'une femme qui n'est pas *femme au foyer*[21].

Mais, ce qui m'a paru le plus important au cours de cette expérience fut la nouvelle signification des tâches ménagères lorsqu'elles sont désignées à une tierce personne. Bien que je n'habite plus chez mes parents depuis 7 ans et que pendant toute cette période, je n'ai eu de femme de ménage que quelques mois, et que donc, je me suis occupée la plupart du temps seule de chez moi, de mes repas, de mes vêtements, ces activités prenaient une autre dimension, aussi bien en termes de valeur que de coût lors de leur exécution. Cette nouvelle dimension m'a permis d'identifier le processus entre les relations intersubjectives et les relations sociales, par conséquent, la production des classes sociales, de groupes ethnico-raciaux ainsi que la production de la catégorie de sexe.

C'est pourquoi, mon expérience comme au pair a transformé au fur et à mesure mon regard sur ce que je savais du travail domestique, de ses travailleuses et des relations qui l'imprègnent ; de plus, cette expérience me positionnait à l'opposé des travailleuses domestiques grâce à ma participation au programme d'échange au pair.

Appartenant à la classe moyenne brésilienne, je n'aurais probablement pas pu m'approcher d'aussi près de la vie d'une travailleuse domestique, et cela ne m'a été possible que parce que je suis devenue immigrante. C'est pourquoi être une *jeune* fille « au pair » représentait le fait d'être immigrante, travailleuse du *care* et de passer par un changement de classe sociale.

Mon sexe, ma « race » et ma classe, situés dans ce contexte, créaient en moi une autre autodéfinition. Cela impliquait en tant que tel de défier le processus de validation de la connaissance politique qui, dans ce cas spécifique, produisait des images stéréotypées des travailleuses domestiques définies de manière externe (COLLINS, 2016, p. 102). Si l'on pense en tant que catégorie, j'étais l'une d'entre elles. Moi aussi, j'étais une travailleuse du *care*.

[21] J'ai appris cette désignation (*dona de casa* en Portugais) avec Hortência, en répondant à sa question sur ce que faisait ma mère dans la vie au Brésil. Elle a écrit *femme au foyer* sur un papier et m'a expliqué que cela venait de feu, de l'idée de réchauffer la maison. Et, alors qu'elle gesticulait en se passant les mains sur les épaules bras croisés, je compris grâce à elle la signification du mot attention (soin), comme origine de ce qui va apporter le confort à toute une famille.

Cela signifiait-il que moi, femme blanche de classe moyenne, universitaire, originaire d'un pays où l'enrichissement de beaucoup de familles s'est fait à travers l'esclavage de noirs et qui a laissé en héritage une marginalisation socio-économique à ses descendants, lesquels quand ils sont de sexe féminin sont facilement associés aux domestiques (y compris les nourrices), je devenais l'une d'entre eux ?

La réponse est évidemment négative. Même si les au pair et nourrices brésiliennes devraient appartenir à la catégorie des travailleuses domestiques, puisqu'elles exercent des activités similaires, sous un angle historique et social, la comparaison est infondée. De plus, l'invisibilité des au pairs au sein de la catégorie des travailleuses domestiques illustre certains avantages qu'a ce groupe. Ainsi, du fait d'être au pair, je ne devenais pas domestique comme au Brésil. Comme individu appartenant à la catégorie blanche, je suis consciente de l'avantage que j'ai de passer inaperçue dans certaines situations et je dois reconnaître le caractère inapproprié de la comparaison suggérée.

Nous pouvons alors constater que les aspects historico-sociaux liés aux questions raciales renforcent la distinction entre l'expérience de personnes au pair en France et les nourrices du Brésil. Toutefois, les deux exercent des activités au sein de foyers de tiers : les premières ne sont pas reconnues comme employées, mais ont un objectif d'insertion dans un programme d'échange ; les secondes, bien que parfois sans revenu, sont identifiées comme employées. À ce propos, il est notable qu'il y a un choix de distinction de catégories, explicite dès la nomination au pair. La raison pour laquelle ces deux groupes de travailleuses domestiques sont identifiés par leurs différences et non par leurs similitudes, nous mène à réfléchir sur les représentations du travail domestique et sur l'usage des catégories.

Considérant les représentations du travail domestique, la question « étant au pair, puis-je me considérer comme une domestique brésilienne ? » a une finalité réflexive concernant les stratégies politiques de conscientisation et de valorisation du travail domestique/travail du *care*. En effet, la réponse ne doit pas seulement être basée sur des facteurs historico-sociaux et économiques, mais aussi sur les représentations qu'ils créent et sur les émotions qu'ils éveillent. À partir de cela, nous trouvons des valeurs sociales en faveur d'une réponse négative à ma question et ces valeurs sont nos stéréotypes.

Les participantes au programme elles-mêmes ne souhaitaient pas être associées à l'emploi domestique. Elles participent à ce programme, comme je l'ai démontré au cours de mes recherches en master[22], parce qu'elles sont inscrites dans une idée d'échange (échange

[22]« Se distinguer d'une domestique conventionnelle est important pour les au pairs brésiliennes et la position du programme au pair fait écho à cette idée de différenciation depuis sa dénomination *Programme d'Échange Au*

culturels) et non de travail. Cela montre que les représentations[23] que se font les autres des personnes qui réalisent le travail domestique ne correspondent pas aux représentations que ces personnes se font d'elles-mêmes, à leur autodéfinition. De ce fait, s'il était possible de les comparer à des domestiques, elles ne s'intéresseraient probablement pas au programme.

En effet, nous remarquons que le travail domestique comme emploi est associé à un groupe spécifique de personnes. Dans ce sens, le travail domestique en tant qu'emploi est encore compris comme l'attribut d'une catégorie ethno-raciale-sociale et non simplement défini par un concours de circonstances.

La réflexion qui en découle est alors la suivante : À quel point le travail domestique est-il naturalisé dans une catégorie ? Et quelles sont les conséquences de cette naturalisation ?

Deux trajectoires familiales façonnées par le *care*

La vie de mes grands-parents paternels comme celle de mes grands-parents maternels est communément définie par l'adjectif « simple ». De même, leur vie est définie par l'adjectif « difficile ». Quoique les termes « vie simple » et « vie difficile » s'appliquent de la même manière à ces deux familles, ces dernières possèdent des structures distinctes. Ces structures ont donné lieu à des possibilités d'avenir différentes pour leurs descendants, notamment pour les femmes. Dans cette étude, ces dernières seront la base de comparaison qui me mène à une telle affirmation.

Mes grands-parents paternels comme mes grands-parents maternels étaient donc des gens simples : c'est le mot qu'on emploie pour faire référence aux personnes peu aisées ou peu cultivées. De même, on reconnaît leur vie comme étant « difficile », car, pour survivre, ils devaient travailler dur, sans avoir un retour matériel à la hauteur de leurs efforts. La catégorie qui les définit est la pauvreté et des adjectifs tels que « simple » et « difficile » sont des euphémismes courants pour caractériser cette catégorie. Néanmoins, dans cette représentation sociale, mes grands-parents paternels avaient une dynamique différente de celle de mes grands-parents maternels, ce qui les distingue dans une hiérarchie sociale.

Pair qui transmet la vision de quelque chose de programmé , établi, qui traitera d'échanges culturels entre égaux. Loin de quelque image de soumission ou d'exploration, dénotant une expérience temporellement déterminée d'un vécu approfondi dans une autre culture, via laquelle la participante peut enrichir ses connaissances, de façon à vivre cette expérience avec égalité. La preuve de l'égalité obtenue ainsi que d'un bon accueil, réside dans le discours affectif qui englobe cette expérience, lequel dit que l'au pair sera traitée comme un membre de la famille, la rendant distincte d'une domestique conventionnelle. » (Traduction de REDONDO, 2010 p. 130)

[23]Mon travail de master porte sur le concept d'habitus chez Bourdieu et cherche à démontrer que l'habitus des au pair brésiliennes a une influence sur leur choix de programme et sur la distinction des domestiques. (REDONDO, 2010, p. 130.)

Mes grands-parents paternels ne vendaient pas leur force de travail. Ils étaient auto-exploités ; des commerçants qui, malgré leur condition de vie difficile, menaient leurs propres affaires. Mes grands-parents maternels, de leur côté, étaient paysans et travaillaient dans les champs. Il s'agit de l'un des métiers les plus exploités et fatigants dans la hiérarchie du travail.

On peut considérer la différence des conditions de vie de ces deux familles du point de vue des conditions matérielles, en observant comment celles-ci influent sur l'éducation des enfants. À titre d'exemple, dans l'organisation familiale de mes grands-parents maternels paysans, il était commun que d'autres membres de la famille prennent temporairement chez eux des enfants lorsque l'un d'eux tombait malade. La même situation n'avait pas lieu chez mes grands-parents paternels commerçants, même si, comme mes grands-parents maternels, ils avaient, eux aussi, une dizaine d'enfants. Les difficultés affrontées par ma famille maternelle étaient donc plus aigües que celles affrontées par ma famille paternelle. Ces différences relèvent du fait que la première famille a vécu plusieurs années à la campagne, tandis que l'autre a vécu la majorité de sa vie en ville. En ce sens, quoiqu'on puisse classer ces deux familles comme « simples » ayant eu une vie « difficile » – ces adjectifs sont employés dans ce contexte pour d'atténuer la gravité de leur situation sociale –, il y a une nette différence entre elles. Ma famille maternelle était clairement plus exposée à des difficultés socio-économiques et avait donc moins de possibilités pour s'organiser de manière indépendante.

Même si des adjectifs tels que « simple » et « difficile » sont susceptibles de décrire le mode de vie des deux côtés de ma famille, étant donné que les deux se trouvent dans une même catégorie sociale, ces définitions ne prennent pas en compte les spécificités de la vie de chacune d'elles et ne traduisent pas leurs différences sociales[24]. En dépit de ces différences, on note que les deux côtés de ma famille appartiennent à un même groupe social, et que leurs membres fréquentent les mêmes endroits – ce qui leur a d'ailleurs permis de faire connaissance et, dans le cas de mes parents, de se marier.

À partir de cette réflexion, il est possible de souligner deux observations. La première relève du fait que, dans un même groupe social, il y a des hiérarchies facilement perceptibles et que celles-ci influent sur les trajectoires diverses des personnes qui composent un groupe donné. Dans ce cas, il est possible de comprendre comment les personnes qui appartiennent à

[24] Cette affirmation renvoie au fait qu'il est important de distinguer les employées domestiques, les nounous et les jeunes filles au pair. Mon objectif est de comprendre les spécificités des expériences vécues par chacun de ces groupes, ainsi que de démontrer l'utilité, dans le cadre de cette étude, de les mettre dans un seul groupe.

un même groupe social peuvent occuper des positions sociales distinctes. Leurs trajectoires sont ainsi comprises au-delà des motivations dites individuelles. La deuxième observation relève du fait que nous devons savoir quand faire ces analyses sociologiques, en mettant l'accent sur ce qui sera considéré comme microsphère, c'est-à-dire quand la perspective devra être amplifiée par rapport à ce qui sera considéré comme macrosphère. Ce mouvement permettra d'englober la complexité des situations[25]. Pour illustrer cela, je parlerai brièvement de ma famille paternelle. Dans le cadre de mon étude, celle-ci représente la microsphère qui m'aidera à comprendre la trajectoire des femmes qui composent cette partie de la famille. Pour les femmes de ma famille paternelle, le travail domestique est absent, ce qui apparaît à l'opposé de la trajectoire des femmes de ma famille maternelle, pour lesquelles la présence du travail domestique est massive. Avec la construction de ces idées, mon objectif se situe au-delà d'une auto-socioanalyse. Il a pour vocation majeure de montrer, par le biais de ces deux modèles distincts de famille appartenant à une même classe sociale, comment le *care* façonne la trajectoire des personnes et comment, de ce point de vue se définit la catégorie sociale de ceux qui vivent le *care* dans l'environnement domestique.

Pedro, mon grand-père paternel, né le 1er juillet 1912 à Almeria, en Espagne, est arrivé au Brésil à l'âge de deux ans. Même s'il n'est jamais allé à l'école, il était doué pour les calculs mathématiques, une habilité qui, selon ceux qui en ont témoigné, a été déterminante pour la réussite de ses affaires. Ma grand-mère paternelle, fille d'Espagnols, est née le 6 février 1918 et était elle aussi illettrée. Elle mélangeait le portugais et l'espagnol et s'occupait à la fois du foyer et des enfants. Ceux-ci l'accompagnaient quand elle sortait faire ses ventes.
Ce couple de commerçants n'était ni propriétaire ni locataire du lieu où ils vendaient leurs produits qui pouvaient varier. Mes grands-parents paternels élevaient des porcs et des poules pour leur propre consommation et pour le commerce. Ils revendaient aussi des fruits et des tissus à des tierces personnes, pour que celles-ci fabriquent des serviettes et des vêtements. À la foire, ils n'avaient pas de stand ; leurs produits étaient exposés sur des cartons disposés par terre. Quand ils étaient dans la rue, ils se servaient d'une charrette. Ils vendaient aussi du popcorn à la sortie d'une école et des chaussures devant une usine.

Mes grands-parents paternels ont réussi à avoir une vie financièrement plus organisée et indépendante que celle de mes grands-parents maternels qui, de leur côté travaillaient dans les champs. La force de travail des premiers ne bénéficiait pas d'intermédiaire d'appropriation

[25] Si nous pensons au travail domestique, par exemple, il y a des moments qui doivent être considérés dans la totalité de cette catégorie. A d'autres moments, il est nécessaire de raisonner au niveau des groupes qui la composent.

– bien comme l'énergie physique qu'ils dépensaient pour une journée de travail – et ne pouvait donc pas être comparée à celle dépensée par mes grands-parents maternels. Même si les deux côtés de ma famille peuvent dire qu'ils ont eu une vie « simple et difficile[26] », il y a une nette différence dans leurs modes de vie. De cette différence, il résulte qu'aucune de mes cinq tantes paternelles n'a eu, jusqu'à l'âge adulte, l'expérience du travail domestique exécuté par des tierces personnes.

J'attire l'attention sur le terme « âge adulte », car l'une de mes tantes était concierge et s'occupait de la maison et de la nourriture de ses patrons. Mais cette expérience n'a eu lieu qu'après ses 40 ans, suite à la faillite des affaires de son compagnon, quand elle a dû commencer à travailler pour subvenir aux besoins de son couple. Ma tante a vécu une rupture familiale à cause de cette union, car son mari était déjà divorcé quand ils se sont rencontrés, ce qui était une chose inimaginable à l'époque. Ainsi, elle est sortie des modèles traditionnels, ce qui explique son parcours familial particulier et nous donne un exemple de comment le travail domestique peut avoir lieu de plusieurs façons, dans des contextes et des moments distincts dans la vie de chaque personne. Cette tante a été la seule fille de mes grands-parents qui n'a pas monté sa propre entreprise. Quoique, comme les autres, elle a commencé sa trajectoire dans le commerce vers l'âge de 13 ans, son destin ne s'est pas concrétisé comme celui des autres membres de sa fratrie.

Maria, l'aînée, avait une épicerie buvette où les familles du voisinage pouvaient acheter leurs provisions. Elle y élevait des porcs pour les vendre. Ensuite, il y a Alzira, qui avait un salon de coiffure. De leur côté, Araci et Isabel sont parties à la capitale et, après avoir travaillé pour des tiers, ont monté leur propre usine de textiles, possédant plusieurs boutiques. Parallèlement à leur profession, toutes ces femmes ont investi dans l'immobilier, une claire influence de mon grand-père, qui s'est toujours intéressé à ce domaine.

Pendant l'enfance, le quotidien de la famille était sans luxe et avec peu de confort. Les caractéristiques de ce mode de vie modeste étaient visibles à travers les vêtements de mon grand-père. Il y avait, dans sa manière de s'habiller, peu de traits de vanité, à l'exception d'un ornement, un chapeau qu'il portait régulièrement. Mon grand-père ne semblait pas donner d'importance à ce qu'il considérait comme vaniteux, privilégiant plutôt les investissements immobiliers dans le but de laisser un héritage à ses enfants. C'est ce qu'il a fait !

En effet, l'illettré doué pour les affaires qu'était mon grand-père a laissé un terrain en héritage à chacun de ses 10 enfants. L'argent obtenu pour l'acquisition de ces terrains est

venu de ses affaires, mais aussi des investissements immobiliers qui généraient un capital lui permettant d'investir dans d'autres affaires. De même, ma grand-mère l'a aidé : en plus de travailler avec les ventes, elle s'occupait de la maison, des enfants et ne s'opposait pas au point de vue de son mari. Ainsi, mes grands-parents paternels ont non seulement laissé un héritage matériel à leurs enfants, mais aussi la culture des affaires, l'une des caractéristiques communes les plus marquantes chez les membres de ma famille paternelle.

De leur côté, mes grands-parents maternels n'ont jamais été propriétaires de leur maison. Dans leur vieillesse, le paiement du loyer était assuré par les enfants célibataires avec lesquels ils habitaient. Plus tard, quand les enfants ont tous été mariés, ils ont déménagé chez l'une de leurs filles. On peut donc noter que dans ma famille paternelle et dans ma famille maternelle, les conditions structurelles sont distinctes. Ces différences se sont produites malgré certaines similitudes : on trouve, des deux côtés, le même nombre de membres, ainsi que le même nombre d'hommes et de femmes. Tous les membres de ma famille appartiennent à la même génération, celle du début du XX^{e} siècle. Ils sont tous originaires de l'État de São Paulo, de la ville de Bauru et du même quartier, Bela Vista. En outre, ils appartiennent tous à la « race » blanche. Ces conditions ont influencé la trajectoire des membres de la famille. Cependant la pratique du *care* à l'égard d'autrui a donné naissance à deux groupes différents de femmes.

Les femmes de ma famille maternelle ont eu une trajectoire au cours de laquelle le travail domestique fait par des tierces personnes est totalement absent. En d'autres termes, ces femmes ne sont pas aidées par une personne extérieure à la famille pour les tâches domestiques Dans ma famille paternelle, c'est l'opposé. Il en résulte que toutes mes tantes maternelles sont identifiées comme des femmes au foyer, contrairement à mes tantes paternelles. Ces dernières ne sont pas majoritairement associées à la définition de « femme au foyer ». Même si elles n'ont pas un lieu de travail fixe, des horaires d'activités précis et qu'elles réalisent leurs tâches domestiques chez elles, elles sont plus facilement associées aux affaires qu'aux services du foyer. À l'exception de Tereza, mes tantes paternelles sont reconnues pour leur capacité de réussite, une telle capacité étant symbolisée par leur aptitude à gagner de l'argent. . Même Alzira[27], la seule ayant réalisé un travail du *care* en tant que coiffeuse et ayant consacré la plupart de son temps à sa famille, est mentionnée par sa capacité à « faire de l'argent » (faire des affaires). Cela ne concerne jamais les femmes de ma

[27] À l'âge de 13 ans, Alzira commence à travailler dans un salon de coiffure. À 16 ans, elle loue une pièce où elle crée son propre salon. Par la suite, à 19 ans, elle transfère son affaire à l'arrière de la maison de ses parents. Elle raconte qu'elle pouvait avoir jusqu'à 60 clientes par weekend. « Je coupais les cheveux de 60 femmes dans un seul weekend. »

famille maternelle. Cette caractéristique peut, par ailleurs, influencer leurs relations intimes et, dans la plupart des cas, elles ont une voix prédominante au sein de leurs familles nucléaires. Quoique symboliquement, elles permettent à leurs maris d'occuper le poste du chef de famille, respectant de la sorte la hiérarchie sociale, tacitement, on sait que ce sont elles qui prennent les décisions. Cependant, chacune, à sa manière, doit négocier la position occupée dans cette relation hiérarchique[28].

Dans ma famille maternelle, les stéréotypes traditionnels sont plus évidents. Les hommes travaillent dans l'espace public et les femmes ne savent pas exactement quelles sont les conditions financières de leurs familles. Elles travaillent au foyer et n'ont de participation à la prise des décisions en dehors de l'espace privé que lorsque leur mari leur permet de le faire.

Les différences que j'observe entre les femmes de ma famille paternelle et celles de ma famille maternelle peuvent être concrètement justifiées à partir du travail sur lequel se base chacune de ces organisations familiales. Le fait que mes grands-parents paternels soient commerçants non seulement a permis que ces femmes aient plus d'argent pour subvenir aux besoins de la famille, mais leur a aussi donné l'occasion de mieux s'organiser dans leurs affaires. Même si leurs enfants devaient travailler pour aider aux dépenses de la maison, cela se passait de manière moins aigue que chez mes grands-parents maternels. Comme ces derniers travaillaient dans les champs, même avec l'aide de leurs enfants et sans avoir à les nourrir quotidiennement, étant donné qu'ils vivaient chez d'autres membres de la famille, ils étaient loin d'avoir le capital pour investir dans leur propre avenir ou dans celui de leurs descendants. Ainsi, les quotidiens de ma famille maternelle et de ma famille paternelle se sont construits de manière distincte.

Il est également possible de prendre en considération, au-delà du travail qui subvenait aux besoins de la famille, d'autres aspects tels que les facteurs issus des différences entre elles. L'un de ces aspects est le fait que mes grands-parents paternels étaient des immigrants, ce qui leur a peut-être permis d'avoir un mode d'organisation particulier (KRISTEVA, 1988). Le deuxième aspect est le fait que ma grand-mère maternelle a eu un problème de santé, ce qui peut être vu comme un facteur de difficulté pour la famille dans l'établissement d'un quotidien plus organisé. Si l'on pouvait analyser cette hypothèse de manière plus approfondie, il faudrait tenter de comprendre l'influence des femmes dans la construction de l'organisation

[28] J'exclus Tereza de cette analyse, étant donné que sa trajectoire est différente de celle de ses sœurs. Même si elle subvient actuellement aux besoins du couple, elle a été dépendante de son mari pendant plusieurs années. Le rapport de pouvoir entre elle et son mari est très différent de celui qu'ont vécu mes autres tantes.

familiale. Ainsi, il serait possible de prendre en considération le contexte de l'immigration et le rôle des femmes dans ces familles pour comprendre leurs différences. Cependant, ces aspects dépassent ce qui représente ici le cœur de mon auto-socioanalyse. Mon but est d'expliciter la position sociale de celles qui se consacrent au *care*. La configuration, qui résulte du fait qu'un côté de ma famille est commerçant et que l'autre travaille dans les champs, est fixe. Pour cela, je m'en tiens au constat suivant : le travail domestique réalisé pour des tiers a lieu chez les femmes de ma famille maternelle et ne se produit pas chez les femmes de ma famille paternelle, étant donné que les premières ont une situation financière plus difficile. Cela a des conséquences sur la manière dont elles sont socialement identifiées. Ainsi, les femmes de ma famille maternelle ne sont pas associées à des femmes de ménage, car elles travaillent au foyer et réalisent un travail domestique de type « vecteur ». Ce terme désigne un travail qui est un moyen et non pas une fin en soi. Il peut être vu de cette façon, car il est avant tout destiné aux membres de la famille. De ce fait, les femmes du côté maternel n'ont pas développé d'autres activités en dehors de l'organisation familiale. L'accent sur la trajectoire de ces femmes relève des différents types de travail du *care*. En même temps, quoique les femmes de ma famille paternelle s'occupent elles-mêmes de leur maison, dans les réseaux familiaux, elles sont associées à leur capacité à faire des affaires, ayant une voix active à ce propos au sein de la famille.

Ma famille est comme les autres

Quand j'avais 35 ans, j'ai appris que mes cinq tantes maternelles ont toutes eu des expériences de garde d'enfants lorsqu'elles avaient entre 10 et 18 ans. De même, elles ont travaillé comme femmes de ménage pour des tierces personnes. Je connaissais déjà l'histoire de l'une d'elles, car, en raison d'une grande difficulté financière, je la voyais faire du ménage chez ses sœurs. Mais après six ans de vie en France, j'ai appris que ma mère et deux de mes tantes maternelles avaient, elles aussi, travaillé comme femmes de ménage. Toute ma famille savait que j'étais partie en France, d'abord en tant que jeune fille au pair et que, après la fin du programme j'ai continué à garder des enfants. Aucune de mes tantes n'employait le terme « femme de ménage » quand elles parlaient de leurs expériences. Elles disaient plutôt « j'ai travaillé chez mon oncle… » ou « je m'occupais de leurs enfants… ». La description de leur travail correspondait à celui d'une travailleuse domestique. En outre, les tâches ménagères qu'elles accomplissaient n'étaient pas destinées à leurs enfants ou leurs maris.

Cette découverte a eu lieu lors d'une conversation banale, quand l'une de mes tantes m'a dit qu'elle s'occupait de certains parents. J'ai demandé pourquoi et, quand j'ai entendu « c'était pour aider mamy et papy », j'ai appris qu'une autre tante avait eu la même expérience. Ainsi, j'ai cherché à connaître l'histoire de chacune de mes tantes.

Quand ma mère m'a demandé pour quelle raison je m'intéressais à l'histoire de mes tantes, elle a fini par me raconter qu'elle avait travaillé comme femme de ménage quand elle était célibataire. Elle avait aussi travaillé chez quelqu'un de proche de la famille, une femme qui s'est mariée avec l'un de ses frères quelques années plus tard. « Je faisais du ménage chez eux et Rita (une autre sœur) travaillait comme vendeuse dans une boulangerie », m'a raconté ma mère. Elle avait déjà partagé avec moi une expérience de garde d'un bébé, mais ne m'avait jamais dit qu'elle faisait du ménage chez d'autres personnes. Quelques mois plus tard, la seule tante qui, à ma connaissance, n'avait jamais fait ce genre de travail, que j'ai questionnée sur son expérience dans la garde d'enfants, s'est rappelée de deux brèves expériences. C'est dans cette conversation que j'ai fait la distinction entre l'expérience du travail domestique pour des tierces personnes de celle du travail domestique pour les membres de la famille.

J'ai ainsi noté que, au sein de ma famille maternelle, toutes les femmes que j'avais connues comme femmes au foyer, esthéticiennes ou vendeuses avaient en commun le fait d'avoir vécu l'expérience de l'emploi domestique[29]. De manière diversifiée, il s'agissait d'aider à la maison, soit pour diminuer les dépenses soit pour aider à les payer.

Le point en commun entre toutes les expériences du travail domestique[30] vécues par ces femmes est le fait que ce travail a eu lieu soit chez les membres de la famille soit chez des proches. De cette manière, ces femmes, je les appellerai *travailleuses familiales*. « C'était commun à l'époque », m'ont dit plusieurs de ces femmes que j'ai interviewées. Cette constatation sonne pour moi comme une manière de justifier pourquoi une telle expérience n'était pas mise en relief dans leurs trajectoires. Pour moi, la raison pour laquelle cela paraissait évident ou banal était également liée au fait que cela se passe dans l'environnement familial, par lien de sang ou par proximité. Cet aspect peut être associé au programme d'échange *au pair* et à ses origines.

[29] J'ai choisi l'expression « emploi domestique » et non pas « travail domestique » pour distinguer cette activité de celle exécutée par les épouses et les mères.

[30] Dans ce texte, je ne montre pas le travail domestique comme un synonyme du travail du *care*. Il s'agit d'une nomenclature récente, qui ne fait pas partie du vocabulaire des personnes qui m'ont inspirée pour la rédaction de ce texte. Ainsi, les représentations discutées sont à propos de ce qu'on connaît sur le travail domestique, antérieurement à l'idée que je propose ici : celle d'agrégation de ce travail au travail du *care*.

L'origine exacte de ce programme n'est pas connue, mais on sait que, à la fin du XIX[e] siècle, des filles anglaises et allemandes séjournaient en France pour approfondir leurs connaissances en langue française et connaître la culture du pays. Après la Première Guerre mondiale (1914-1918), la pratique « au pair » a été mise en avant pour encourager les réconciliations internationales (REDONDO, 2016). Il est à souligner que, à cette époque, le programme « au pair » était un accord amiable entre des familles qui se connaissaient ou par recommandation. Si cette pratique a pris de nouvelles formes notamment après la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), ce n'est que dans les années 1960 que surgit une préoccupation politique plus prononcée à propos de sa législation. Aux yeux des dirigeants, il s'agissait d'une migration temporaire qui se devait d'être étudiée et réglementée. Pour cette raison, en 1968, le Conseil Européen a établi quelques bases de normes et de règles pour cette pratique[31].

On peut noter combien, depuis longtemps, le travail domestique est quelque chose de répandu lorsqu'il est fait pour des proches ou des personnes de la famille. De même, on voit comment cette pratique prend d'autres formes tout en gardant une même essence et que, finalement, elle peut exister dans divers pays. Ainsi, on peut observer la portée mondiale du travail domestique et porter notre attention sur les raisons pour lesquelles il n'est pas toujours désigné en tant que tel. Par conséquent, il est possible d'éclairer la discussion à propos de qui sont les travailleurs domestiques et combien ils sont éclipsés en raison de nos représentations de ce type de travail.

Les origines du programme au pair montrent que sa pratique a commencé chez des membres de la famille de la personne au pair ou bien chez des personnes connues. Il s'agissait ainsi d'un échange dans lequel une personne quittait le foyer parental pour aider aux tâches ménagères du foyer d'autres membres de sa famille élargie. Ce fait peut être observé dans l'histoire des femmes de ma famille maternelle. Actuellement, la pratique « au pair » se passe entre des personnes qui ne se connaissent pas, mais le discours qui promeut l'idée que les participantes sont « comme des membres de la famille » est toujours présent, ce qui approche la pratique « au pair » de celle des travailleuses familiales. Ces dernières, même si elles diffèrent entre elles, ont des points en commun : la difficulté d'accès aux données statistiques, la pratique réalisée entre les personnes d'une même famille, ne serait-ce que dans le discours. Ceux et celles qui réalisent ces activités ne sont pas nécessairement reconnus comme des

[31] « Accord européen sur le placement Au pair » in http://www.coe.int/fr/web/conventions/full-list/-/conventions/treaty/068. Consulté pour la dernière fois le 17 avril 2017.

employés domestiques, ce qui nous permet de penser aux représentations du travail domestique, ainsi qu'aux difficultés liées à sa reconnaissance.

Si l'on considère que la pratique « au pair » et celle des travailleuses domestiques ont des origines similaires, il est possible d'imaginer que l'une des motivations pour les distinguer a été la nécessité d'une régulation de la circulation de personnes entre les pays. Ainsi, grâce à cette nécessité de réglementation des questions migratoires, l'accord établi entre les familles a eu besoin de normes et de règles pour un contrôle gouvernemental. Nous pouvons imaginer qu'il y avait des participants (des familles et des jeunes filles au pair) qui avaient un certain intérêt à cette réglementation, mais il est évident que, afin de sortir cette pratique du cadre des relations interpersonnelles, il était nécessaire de rendre ce sujet visible aux autorités. Cela a eu lieu grâce à la progression du programme et au fait que celui-ci relève d'une relation entre des pays étrangers.

Néanmoins, la réglementation de la pratique « au pair » n'a pas rendu le nombre de ses participantes plus visible. La nomenclature du programme, qui le distingue d'emblée de l'idée de travail, a stimulé sa dissociation du travail domestique. En ce sens, les jeunes filles au pair comme les travailleuses domestiques contribuent à l'invisibilité très commune de ce travail. L'idée d'invisibilité peut être affinée, étant donné qu'il ne s'agit pas simplement d'un travail exécuté puis rendu invisible pour ne pas gêner ou responsabiliser ceux qui s'en servent. Il y a d'autres aspects, qui se concentrent sur l'exécution même de l'activité. Parfois, même les jeunes filles au pair ont un intérêt à l'invisibilité de leur travail, étant donné qu'elles ne se réfèrent pas à elles-mêmes[32] comme des employées domestiques. Cette autoréférence est basée sur l'interaction avec un autre qui, ne serait-ce qu'à travers la pratique d'un certain discours, maintient lui-aussi ces aspects de distinction : il y a les personnes qui réalisent une activité du *care* et il y en a d'autres qui, dans ce cas, seraient appelées « employées domestiques » ou même « travailleuses domestiques[33] ». On consolide ainsi une relation distinctive de celles qui, dans le discours comme dans la pratique, font un travail domestique. Ainsi, dans les cas illustrés par les jeunes filles au pair et par les travailleurs familiaux, une meilleure définition serait « effacement » du travail domestique, et non pas « invisibilité ». Cela servirait à différencier ce travail de celui réalisé par des employées domestiques.

Dans l'expérience d'une jeune fille au pair ou dans celle d'autres travailleuses qui s'occupent provisoirement de la famille d'autres personnes, le travail domestique est effacé en

[32] Ce manque d'autoréférence comme employée domestique n'a pas lieu isolément, car il y a toujours interaction avec autrui. Les personnes avec lesquelles ces personnes travaillent et le discours dans lequel elles s'insèrent contribuent à la perception distincte de celle d'une employée domestique.
[33] L'expérience de Tati, présentée dans la troisième partie de ce travail, illustre cette affirmation.

tant que tel, car il se dilue dans d'autres aspects de la relation humaine (vie commune avec la famille, relation affective). Lorsqu'on efface l'idée de travail, on l'empêche de s'élargir en tant qu'expérience commune à plusieurs personnes. Reconnaître une telle pratique comme travail servirait à diminuer l'invisibilité généralisée du travail domestique/du *care* et permettrait sa valorisation.

Certes, cet effacement a lieu pour des raisons diverses et spécifiques selon chaque groupe. Mais il est certain qu'il va à l'encontre de l'intérêt des personnes impliquées. Ces intérêts démontrent la représentation du travail domestique et le préjugé autour de celui-ci.
De manière générale, l'invisibilité des soins que nous recevons quotidiennement contribue au maintien du pouvoir et du fantasme de la charge affective autour de cette pratique. Si nous parlons spécifiquement du programme d'échange au pair, nous pouvons démontrer comment ces objectifs transitent dans le discours et captent l'ensemble des participants, débouchant sur les intérêts de chacune des parties qui produisent l'« effacement » de cette relation de travail (REDONDO, 2010).

Comme le souligne Evelyn Nakano Glenn, « l'idéologie dominante selon laquelle la famille constituait une sphère séparée de la vie publique, c'est-à-dire séparée également des relations de marché, s'est répercutée sur le travail rémunéré du *care* » (GLENN, 2009, p. 13). En ce sens, avoir une jeune fille au pair sans désigner le rapport de travail établi avec celle-ci permet le maintien de l'idée selon laquelle, dans l'espace privé, le travail du *care* est réalisé pour des raisons affectives. Non seulement cela empêche que la famille d'accueil soit consciente de bénéficier de ce type travail, mais cela éloigne également de l'espace privé la réalité des femmes qui font conventionnellement partie du groupe des nounous. À titre d'exemple, certaines immigrantes ont pu laisser leurs enfants dans leurs pays d'origine sans avoir nécessairement une situation légale sur le territoire français. Travailler chez des tierces personnes ne les aide pas à régler cette situation. En outre, ces femmes ont leur routine avec leur demande de tâches domestiques/familiales personnelles, ce qui les empêche, par exemple, d'avoir une flexibilité dans leurs horaires de travail (REDONDO, 2010). Pour les jeunes filles au pair, l'un des intérêts du programme est, justement, le fait qu'elles ne soient pas vues comme des travailleuses. Elles sont plutôt intéressées par une manière viable de voyager, et le fait qu'elles ne sont pas vues comme employées domestiques correspond à leur *habitus*. S'insérant, au cours de leur expérience, dans le discours classique sur le profil de la

jeune fille au pair, conscientes que cette expérience a une durée déterminée, ces travailleuses évitent des conflits à la fois avec leurs familles d'accueil, elles-mêmes et leur lieu social[34].

Ce qui mène à l'intérêt de l'effacement de l'expérience telle qu'elle est illustrée par les membres de ma famille m'échappe. Il m'a seulement été possible d'accéder à ce qui a été effacé de leurs récits, car je suis insérée dans ma famille et parce que je m'intéresse à ce thème. La plupart de mes cousins et cousines, par exemple, ne connaissaient pas l'histoire de nos tantes. Voici l'image comparative que je souhaite construire : je voudrais trouver le début d'un écheveau de laine et, ensuite, le suivre. Voir le début de l'écheveau de laine qui concerne d'autres groupes ne serait pas seulement compliqué, mais la quête des personnes qui réalisent le travail domestique pour des tierces personnes ne fait pas partie des objectifs de cette étude, même si ces personnes font partie des représentations sociales de ce travail. Pour cela, le portrait de ma famille n'est qu'un outil pour illustrer le fait que nous ignorons de nombreuses expériences liées au travail domestique. Ainsi, nous pouvons réfléchir aux intérêts et aux conséquences qui l'englobent.

Il est toutefois possible d'établir des points communs entre l'effacement du travail des jeunes filles au pair et celui des femmes de ma famille. Dans cas comme dans l'autre, l'expérience a eu lieu pendant un temps déterminé, avec des personnes de la famille ou des proches ; dans le cas des jeunes filles au pair, le discours diffuse cette idée de proximité avec la famille. Les personnes ayant vécu cette expérience ne se représentent pas elles-mêmes comme employées domestiques. Quand cela arrive, le travail domestique n'est pas réalisé par les membres de la famille. Il est vu comme un moyen, un passage, et non pas comme quelque chose à laquelle ces personnes seraient désignées. Dans ces cas, le travail domestique pour des tierces personnes serait un vecteur et non pas un travail tel que nous le reconnaissons, une activité qui nous placerait en dehors du cadre de la famille et pour laquelle nous recevrions un salaire. L'expérience des jeunes filles au pair comme l'expérience des travailleurs familiaux ne correspond pas à cette définition. Les deux relèvent d'un discours familier et, dans cette expérience, le logement et la nourriture sont partagés avec des « membres de la famille ». Elles exécutent ainsi des tâches comme si elles faisaient partie de la famille, sans recevoir pour cela un salaire d'employée domestique.

Même si cette conclusion indique l'une des caractéristiques qui constituent notre représentation du travail domestique et quoiqu'elle puisse être l'une des explications de

[34] Dans ma recherche en Master, j'ai exposé avec plus de détails les intérêts des familles d'accueil et des jeunes filles au pair dans la non désignation de cette relation comme un rapport de travail. J'ai également comparé les avantages dans le fait d'avoir une jeune fille au pair au lieu d'embaucher une nounou conventionnelle.

l'effacement de ce travail, elle n'explicite pas les forces sociales et de pouvoir qui construisent les représentations du travail domestique. Ces forces font que ce type de travail ne concerne que des personnes données, stimulant par là même le maintien de ce rapport de pouvoir.

Pour que nous puissions avancer dans ce sens, il est nécessaire de mieux comprendre ce qui compose une telle représentation et d'approfondir notre réflexion à propos de l'intérêt des personnes qui ne souhaitent pas être associées à ce type de travail. Ma quête d'information sur les activités des femmes du côté paternel de ma famille peut aider à illustrer les idées associées au travail domestique. À cette occasion, une phrase a retenu mon attention, car elle contredisait la perception de ce qui, à l'époque, semblait tout à fait normal pour la partie maternelle de ma famille : « À l'époque, c'était honteux d'être une domestique. Il n'y avait que *les petits pauvres* et les noires qui faisaient ce genre de travail. » Étant sûre que ma famille maternelle n'appartenait pas à cette catégorie sociale, au-delà de l'évidence de son appartenance à une classe sociale donnée, la représentation qu'elles avaient de ceux qui réalisaient ce type de travail était explicite. La non intersection de la catégorie de classe (les « petits pauvres ») et de la catégorie raciale (les « noires ») dans ma famille maternelle explicitait sociologiquement la raison pour laquelle les femmes de ma famille, des travailleuses familiales, n'étaient pas vues comme des domestiques. Pour ces femmes (« petites pauvres » et « blanches »), le travail domestique a été un vecteur et non pas une détermination sociale. Sous ces aspects, leur autoreprésentation ne correspondait pas à la représentation des domestiques. Le cas de ma tante Maria Aparecida (surnommée Fia) illustre bien ce propos : la non correspondance avec une représentation de domestique a fait qu'elle a pu sortir de ce cadre. Selon Fia, ses tantes « étaient arrogantes et ne voulaient pas que je travaille comme domestique. Pourquoi ? Elles disaient que j'étais trop jolie pour travailler pour les autres ». Ainsi, pour Fia comme pour sa famille, il n'était pas intéressant qu'elle soit associée à une domestique, non seulement à l'intérieur de leur maison, mais surtout à l'extérieur, chez les autres. La représentation des employées domestiques ne leur convenait pas.

En étant une travailleuse familiale, en restant inexistante, « effacée » dans la catégorie des employées domestiques, Fia maintient le privilège d'un passage social non stigmatisé en vertu de son appartenance raciale. Il est, en revanche, précisément ce type d'« avantage » qui naturalise les positions sociales et stimule les préjugés. Ceux-ci, à leur tour, touchent à la dévalorisation du travail domestique et dévalorisent de la sorte le travail du *care*.

On connaît l'existence des travailleurs familiaux et on sait qu'il y a des personnes qui réalisent le travail domestique pour les membres de leurs familles contre un logement. On sait, de même, qu'il y a des travailleurs familiaux qui n'appartiennent pas à la famille pour laquelle ils travaillent, mais qui vivent comme s'ils en faisaient partie[35]. À plusieurs reprises, par exemple, j'ai entendu des comparaisons entre des jeunes filles au pair et certaines « cousines » qui quittent la campagne pour travailler chez des parents plus ou moins éloignés à la capitale[36]. Il y a aussi le fait que, avant de connaître ce que nous connaissons aujourd'hui sur le programme d'échange au pair, il s'agissait auparavant d'un accord établi entre des familles connues, où l'une d'elles accueillait une jeune femme de l'autre famille pour qu'elle l'aide dans les tâches ménagères. Cela démontre que, même en Europe, cette pratique était commune et que les participants n'étaient pas désignés comme des travailleurs domestiques. Ayant cela en vue, l'histoire du rapport de ma famille maternelle au travail domestique n'est pas exclusive, mais le fait de méconnaître l'histoire de mes ascendantes m'a fait réfléchir sur le propos de l'invisibilité du travail domestique. Ainsi, j'ai réfléchi à la pratique sociale (terme que j'emprunte au concept de « praxis sociale » de Karl Marx) que nous avons de ce travail. Pour Bourdieu, les pratiques sociales tendent à se conformer à des schémas de perception et d'action qui sont incorporés par les individus dans leur processus de socialisation. Ces schémas de comportement préalables, le sociologue les appelle *habitus*.

Les *habitus* sont incorporés par les individus selon le champ social dans lequel a lieu une pratique sociale donnée. En ce sens, comme c'est le cas pour les jeunes filles au pair, il y avait dans ma famille un *habitus* qui empêchait la clarté du rapport de travail établi entre bénéficiaire et bénéficié. Il est possible que le fait d'être parmi les personnes de sa famille puisse camoufler ce rapport, de même que dans le cas des jeunes filles au pair le fait d'être immergées dans un discours d'échange camoufle la portée du travail qu'elles exécutent (REDONDO, 2010). En revanche, pour ce qui est de ma famille, je ne pourrais savoir exactement quel était le rapport établi entre l'ensemble des participants. Il est toutefois certain que l'expérience vécue n'est pas facilement décrite comme un travail domestique. Ainsi, il y a une naturalisation des activités effectuées. L'intérêt d'une telle naturalisation repose sur le

[35] Une femme qui s'appelait Lourdes habitait chez un couple d'amis de mes parents, avec leurs deux enfants. Elle allait avec eux aux fêtes d'anniversaire et n'a jamais été présentée comme leur domestique. Nous savions que Lourdes n'avait pas de famille et que, après avoir vécu dans un couvent, elle s'est installée chez eux et les aidait aux tâches ménagères. Elle avait une chambre dans la maison. Dans cette chambre, sur le lit, on pouvait voir plusieurs peluches, comme un symbole de puérilité – facilement repérée chez Lourdes par ailleurs – et contradictoire avec son âge avancé. Elle était plus âgée que le couple chez lequel elle habitait.

[36] Dans l'un des entretiens que je présente dans la troisième partie de ce travail, l'une des jeunes filles au pair, quand je lui ai demandé si elle se considérait comme une travailleuse domestique, m'a répondu qu'elle était comme une cousine qui était partie travailler pour sa propre famille.

maintien de la non désignation de ce travail, servant à garder la distinction des jeunes filles au pair de ceux qui sont effectivement classifiés comme des travailleurs domestiques. Ces travailleurs le sont « pour la vie », comme c'est le cas de Deusa, femme brésilienne, âgée de 50 ans, employée domestique depuis l'âge de 10 ans.

DEUXIÈME PARTIE – LE SOIN MIS EN QUESTION

La distinction sociale, un symptôme qui rend la reconnaissance difficile

La reconnaissance du travail domestique/du *care* passe notamment par la valorisation et la reconnaissance, ainsi que la prise en compte des efforts psychologique et physiques qu'il demande (PAPERMAN, 2009). Or, la perception de l'activité du *care* comme une disposition ou, en d'autres termes, comme une tendance ou une habilité, tend à masquer ces efforts. Une telle conception se justifierait par l'apprentissage naturalisé des tâches domestiques/du *care*, qui serait caractérisé par une reproduction spontanée d'actions observées et apprises au quotidien.

La naturalisation de ces gestes, complexifie l'identification et la description des efforts physiques et psychiques demandés pour la réalisation des tâches qui mettent en jeu le *care*, même pour celles et ceux qui réalisent cette activité. C'est pourquoi il a fallu non seulement questionner les participantes de cette étude sur la perception des efforts au cours de la réalisation des activités avec des enfants, mais également être attentif à ce qui était dit « entre les lignes », aux non-dits[37] des réponses collectées. C'est en procédant de cette manière, en nous intéressant aux non-dits dans le discours, qu'est ressorti le phénomène de résistance à une identification en tant que travailleuse domestique. Ce souhait de se distinguer des femmes de ménage et des nounous (nourrices), observé chez les personnes au pair, a ainsi pu commencer à être analysée comme un obstacle supplémentaire à la difficulté de reconnaître le travail domestique/du *care.*

Les participantes brésiliennes au programme au pair sont en effet attirée par des discours promettant davantage une expérience – vivre au sein d'une famille française – qu'un travail. Le maintien symbolique de cette distinction pourrait être compris comme l'expression d'un besoin plus général de se différencier des travailleurs socialement vulnérables (une catégorie à laquelle sont rattachés les autres travailleurs domestiques). Ce besoin est ici présenté comme une dimension inhérente aux difficultés de reconnaissance du travail du *care.* La mise en évidence l'embarras et la difficulté qu'il y a à se trouver associé aux travailleuses domestiques, contribue à une démarche de valorisation du travail de *care*. Dans ce sens, admettre notre besoin de distinction des employées domestiques permettrait que tous les travaux domestiques/du *care* réalisés par ceux qui ne sont pas inclus dans les représentations

[37] L'histoire de Deusa, que nous aborderons par la suite, souligne l'importance d'une lecture « entre les lignes » et des non-dits dans le discours des travailleuses.

sociales qui en général leur sont associées, ne soient pas effacés de l'imaginaire et des statistiques. Nous noterions alors combien notre représentation sociale des employées domestiques affecte la valorisation des tâches domestiques/du *care* et donc la reconnaissance du travail associé[38].

L'entretien réalisé avec Tati permet de réfléchir sur ce point. Souhaitant connaître les efforts physiques et psychiques exigés par le travail domestique/du *care*, j'ai souligné leur invisibilisation de la manière suivante :

> (...) La théorie du travail domestique, appelons-le comme cela, dit que le travail domestique est un travail invisible. Dans le sens où les gens ne savent pas réellement comment est ce travail (...)

Puis je lui ai demandé :

> (...) à quel moment, en faisant votre travail, avez-vous commencé à penser quelque chose comme : "je n'aurais jamais imaginé que cela demandait autant de travail" ou "je n'avais jamais pensé que cela était difficile à faire". Parce que, parfois, le fait d'être employée de maison ne rend pas possible la perception des efforts demandés au cours de l'exécution des activités exercées. Du coup, j'aimerais savoir si, à un moment quelconque, quand vous exerciez le travail de nounou, vous vous êtes rendue compte et avez pensé : "purée, alors c'est ça ?!". Ou si ça n'est jamais arrivé ?

Ainsi, utilisant l'expression « travail domestique », j'ai expliqué à Tati l'invisibilité du travail exécuté par les nounous et l'ai interrogée sur les changements de sa perception concernant les activités exécutées au travail. Sa réponse fût la suivante :

> Comme je t'ai déjà dit, je n'ai pas l'impression de faire un travail domestique. Je n'ai jamais été traitée comme telle non plus par les familles.

Une fois de plus, Il est intéressant de noter que Tati ne considère pas faire un travail domestique, une perception aussi liée au comportement de la famille qui l'accueille. De la

[38] Une fois que cette étude fût centrée sur le travail domestique/du *care,* j'ai essayé de maintenir le centre de la discussion sur ce sujet. Néanmoins, cette réflexion peut aussi toucher à des sujets comme les préjugés et la marginalisation d'un groupe.

même façon, lorsque je lui ai ensuite demandé de décrire ses activités quotidiennes auprès de la famille, elle a débuté sa réponse en adoptant une posture relativement similaire de celle qu'elle avait adoptée pour répondre à la question précédente.

> **Disons que j'étais une cousine ; que j'étais là pour m'occuper des enfants**[39]. Mais, bon, j'ai remarqué que les enfants donnaient beaucoup de travail. Je savais que ça donnait du travail, mais ça donne BEAUCOUP de travail ; ça donne beaucoup de travail. Il faut avoir beaucoup de patience aussi. Parce qu'il faut expliquer, pourquoi il est puni, pourquoi il ne peut pas faire ça... Que je crois que les gens, parfois, n'ont pas la patience de le faire, le pourquoi, je le comprends. Je le voyais nettement sur le visage de la mère. Parfois quand elle rentrait du travail, elle était responsable d'une grande entreprise française, je le voyais sur son visage, les enfants étaient calmes, mais ils demandaient de l'attention, du coup, ils commençaient à pleurer, à crier, à se bagarrer les uns avec les autres... Je voyais l'air désespéré de la mère, du genre : "mon Dieu, je voudrais juste dormir dans mon lit là, mais je dois m'occuper de vous !". C'est différent, ça donne beaucoup de travail de s'occuper d'enfants. Je crois que les hommes n'ont pas notion de la quantité de travail que ça donne, c'est pour ça qu'ils veulent tellement avoir des enfants, plus que la femme (...)

Même si Tati avait bien compris l'objectif de ma question concernant la perception de son travail, elle a choisi d'insister sur le fait que ce qu'elle faisait n'était pas un travail domestique. Ce faisant Tati montre, une fois de plus, la nécessité de distinction, qui était non seulement réitérée, mais aussi légitimée par son quotidien, puisqu'elle ne s'est jamais sentie traitée comme une employée par la famille.

En expliquant comment elle perçoit le fait de s'occuper d'enfants – activité qu'elle n'avait jamais exercée auparavant –, Tati démontre sa capacité d'empathie vis-à-vis de la famille. Ella parvient à comprendre les sentiments de la mère, perçoit la division sexuelle du travail dans le couple, réfléchit à ce sujet, mais ne s'identifie pas avec d'autres personnes qui, comme elle, sont payées pour exécuter l'activité dont elle parle. Comme elle l'explique, c'est comme si elle était une cousine et non une employée domestique. Par conséquent, son empathie est dirigée vers ceux avec qui elle peut créer une référence de proximité sociale, basée sur l'idée d'affectivité, ce qui, dans le même mouvement, la met à distance de ceux qui effectuent un travail domestique. Donc, même si Tati ne se voit pas comme une sœur, comme le suggère le programme d'échange au pair, elle s'est identifiée comme un membre de la famille. Ainsi, on en déduit l'intérêt de Tati pour le discours du programme, et on comprend

[39] Souligné par nos soins

mieux son choix pour ce dernier. Cela met également en évidence la relation de pouvoir qui lui permet de s'identifier avec un groupe (la famille pour qui elle travaille) et non avec un autre (les autres travailleuses domestiques).

Il est possible alors d'affirmer que l'activité du *care*, quand elle est pénétrée d'un discours affectif, gérant une idée d'échange et de responsabilité à l'intérieur d'une relation, est plus difficilement reconnue comme travail. Cependant, il ne s'agit pas de l'unique raison expliquant la difficulté de reconnaissance du travail domestique/du *care*. Le discours de Tati met en avant deux autres raisons, qui sont imbriquées : l'association de ce travail à un groupe déterminé de personnes et la nécessité de distinction par rapport à ce dernier. Ce sont ces deux aspects qui font que Tati insiste sur le fait qu'elle ne fait pas un travail domestique, lorsqu'elle dit que ce serait quelque chose d'inférieur (elle emploie le terme « *sub* » qui signifie « sous » en portugais). Dans l'intention de s'éloigner de cette association, elle se voit comme quelqu'un proche de la famille, une cousine[40]. On verra plus loin les significations, les présupposés et les implications de cette expression intraduisible – *sub*. Cependant, Tati sait que les activités qu'elle pratique la caractérisent comme nourrice. Sa gêne vient de l'image sociale qu'elle a des professionnelles, comme nous pouvons l'observer dans sa réponse à la question : «Si vous deviez expliquer à quelqu'un au Brésil ce que vous faites ici, comment le diriez-vous ? »

> Je suis nounou évidemment ! Je vais chercher les enfants à l'école... Mais la différence, c'est que contrairement au Brésil, ici, la vision de la nourrice n'est pas une vision « sous »... de... Comment dire, d'une personne qui vient forcément d'un endroit pauvre, qui vient d'un bidonville, qui ne connaît rien et qui est ignorante. Ici, normalement, celles qui sont nounous sont les étudiantes qui savent qu'elles ont besoin de ça pour payer le... et tout. Alors ils n'ont pas ce truc du genre... «ah, je suis...» Comment expliquer ? »…C'est pas comme ça être nourrice ou femme de ménage ici, aussi péjoratif qu'au Brésil.

La réponse de Tati montre qu'elle ne peut se nommer autrement que nounou. Malgré cela, elle se distancie des nounous qui travaillent dans son pays en faisant un parallèle entre les représentations des employées domestiques au Brésil et en France. Ainsi, Tati montre

[40] Cette association de Tati aux cousines démontre combien le déplacement des personnes de la famille pour s'occuper de tâches de soins chez les autres parents est commun dans l'imaginaire brésilien. Ce procédé se retrouve dans l'idée du statut de *au pair*, qui peut aussi être observé comme une histoire de famille, comme cela a été dit au cours de la première partie de ce travail.

comment elle perçoit ceux qui seraient désignés pour réaliser le travail domestique, mettant une distance entre elle et eux.

La réplique de Tati démontre également que son insistance à se distinguer de ce qu'elle imagine comme employée domestique se comprend mieux par rapport à la perception qu'elle a des travailleuses domestiques dans son pays. Une telle image rend difficile son appartenance au groupe des travailleuses domestiques et par conséquent, la reconnaissance du travail domestique/du *care*. C'est donc par une distance sociale que Tati se distingue des employées domestiques brésiliennes. Par ailleurs, l'activité qu'elle exerce en France ne lui permet pas d'autre traduction : elle est nounou. Tati s'approprie cette explication puisque, **selon elle,** dans ce pays, les nourrices n'appartiennent pas à une « sous-catégorie ». Ainsi, c'est comme si Tati ne pouvait être nourrice seulement en France, puisque dans ce pays, cela ne la met pas dans la même position sociale que si elle exerçait au Brésil.

Tati n'a pas été pas la seule parmi les personnes interrogées à souligner l'existence de cette différence entre la France et le Brésil dans l'image des nourrices. Sibelle, la seule personne interrogée qui affirme vouloir continuer à travailler comme nourrice en France, lorsque je lui demande si elle serait nourrice au Brésil, répond par la négative et ajoute :

> Même lorsque je dois m'occuper d'enfants brésiliens ici en France, je ne me sens pas bien. Je ne sais pas pourquoi. Je me sens… (pianote sur la table) inférieure. Il y a une énergie plus pesante au Brésil. Je le sais parce que mes neveux ont une nourrice et je suis allée passer des vacances là-bas… je sais comment ça se passe avec la nourrice au Brésil. Je parle de mon expérience, celle que j'ai vécue. Pas celle que bidule ou machin a eu, dont l'opinion est différente. Mais ici, c'était une expérience très bonne pour moi, j'ai eu des supers patrons, j'ai fait du *babysitting* avec des personnes gentilles. Même quand j'ai eu un léger souci avec Cecilia, quand j'étais *jeune fille au pair*, le traitement est différent. Vous comprenez ?[41]

Le discours de Sibelle montre l'image qu'elle a du travail domestique au Brésil. Au contraire de Tati, elle ne parle pas de la différence de classe des travailleuses, mais toutes les deux pointent du doigt la différence de traitement de la part des patrons brésiliens et français.

[41]J'ai compris ce que Sibelle voulait dire, au prisme de ma propre expérience de jeune fille au pair, en pensant aux différences que j'imaginais entre ce qu'était être nourrice au Brésil et ce que je vivais en France. Cependant, au cours d'un entretien avec une nourrice au Brésil, j'ai remarqué que toutes mes prévisions concernant son comportement lorsque sa patronne est arrivée se sont réalisées. J'étais capable d'anticiper ses actions qui, comme telle, devait avoir des comportements déterminés vis-à-vis de sa patronne. Alors, j'ai commencé à percevoir que les différences entre la France et le Brésil étaient surtout dans la manière de traiter le travail domestique en général, mais que les exigences pour la réalisation d'un bon travail était semblables.

De ce fait, Sibelle et Tati ont l'impression que les employées domestiques en France reçoivent un meilleur traitement que celles qui travaillent au Brésil. Même si cette vision est commune à toutes les personnes accompagnées lors de notre étude, il n'est pas possible d'affirmer que cela soit vécu de la même façon par tous les autres types de *nounous* en France. Aussi bien Tati que Sibelle appartiennent à un groupe de *nounou* qui se différencie du groupe facilement identifié comme nounou dans ce pays. Comme le montre le discours de Tati, les *au pair* sont vues davantage comme des étudiantes qui réalisent un travail temporaire. Il est important de se souvenir que Tati, Sibelle et le groupe des ex-*au pair-nounou* brésiliennes en France partagent les conditions d'une expérience où le travail domestique/du *care* est un vecteur (pour atteindre d'autres objectifs). C'est pourquoi les interrogées ont un vécu différent des autres travailleuses domestique/du *care*.

La vision du groupe étudié ici est celle de personnes étrangères, originaires d'un pays, le Brésil, ayant de bonnes relations avec la France et sans héritage historique de la colonisation – les choses sont par exemple différentes concernant les ex-colonies françaises (ALMEIDA, 2013). Ainsi, les ex-*au pair-nounou* brésiliennes ont quelques avantages par rapport aux autres personnes qui composent le groupe de travailleuses domestiques/du *care* en France. Cependant, bien qu'elles se distinguent des autres travailleuses et même si le travail domestique/du *care* comporte en France des différences avec le même travail effectué au Brésil, certaines similitudes peuvent les rattacher au quotidien de celles auxquelles elles se réfèrent lorsqu'elles pensent au travail domestique/du *care* au Brésil.

L'histoire de Marcela en est un bon exemple : brésilienne ayant acquis une formation en Lettres (portugais/anglais) à l'Université Catholique de São Paulo (PUC), elle déménage en 2011 en France, à l'âge de 29 ans, pour s'installer avec son mari français et reprendre ses études. Cette même année, elle s'inscrit à un cours de français appelé *Diplôme Universitaire de Langue Française* (DULF), à l'Université Paris 3, et travaille comme *nounou*. Elle s'occupe d'un petit garçon de huit ans et d'une petite fille de sept ans, les deux blonds aux yeux bleus. Ses missions consistent comme souvent à aller chercher les enfants à l'école, leur donner le goûter, les aider avec les devoirs, donner le bain et attendre le retour des parents. Elle raconte qu'un jour, à la sortie de l'école, la fille dont elle s'occupait lui a dit que son ancienne nourrice ne paraissait pas en être une, mais ressemblait plutôt une maman. Lorsque Marcela lui demande pourquoi, elle a répondu que les mamans sont blanches et les *nounous mates*, comme Marcela, ou d'une autre couleur.

Le phénotype de Marcela est blanc, sa peau est claire, ses cheveux sont lisses et noires, tout comme ses yeux. Au Brésil, elle serait certainement considérée comme une blanche et ne

serait pas associée au métier de nourrice. En revanche, en France, en tant qu'immigrée *à la peau mate*, elle était, selon l'enfant dont elle s'occupait, visiblement plus proche des autres nourrices et évidemment différente de ses parents – les deux ayant les cheveux clairs et les yeux bleus.

Aussi bien au Brésil qu'en France, il y a une certaine évidence vis à vis des représentations de ce que devrait être un travailleur domestique/du *care.* Dans les deux pays, le travail domestique est destiné à celles qui ne ressemblent pas au phénotype dominant du pays en question. Néanmoins, il y a toujours des travailleuses domestiques*/du care* qui échappent à ces attentes. Pour ceux qui sont nés dans le pays et font partie du groupe dominant, c'est comme si ces travailleuses avaient toujours été « l'autre ». Pourtant, cet « autre » est modifié selon les références. Ainsi, au Brésil, celles qui ne réaliseraient pas le travail domestique/du *care* pour un tiers, deviennent « autre » en tant qu'étrangère dans un pays tiers, et sont facilement associées au travail domestique/du *care*. Lorsque je mentionne les représentations du travail domestique/du *care* racontées par les ex-*au pair* interrogées, je prends en considération leurs références brésiliennes concernant les représentations sociales de ce travail. Dans ce sens, même si le fait que Tati, Sibelle, Marcela et les autres filles soient nourrices ne crée pas la surprise, il est possible de dire qu'elles ne font pas partie du groupe prédominant de travailleuses domestiques/du *care*. Le travail qu'elles réalisent est pour elle un moyen d'arriver à occuper une place qui leur correspond mieux socialement et cela permet une certaine mobilité sociale.

Les spécificités présentées par Tati comme caractéristiques des personnes qui réalisent un travail domestique au Brésil, bien qu'équivoques lorsqu'elles sont vues en détail, révèlent un symptôme social. Celui-ci reflète la difficulté à se voir rattaché à un groupe qui occupe une place inferieure dans la hiérarchie sociale, ou, pour reprendre la formulation de Tati : « sous ». Pour cette raison, même si Tati est une nounou, et donc une travailleuse domestique/du *care,* elle préfère se distinguer de ce groupe. Cette distinction n'est possible que parce qu'elle ne correspond pas dans la représentation sociale commune du groupe de ces travailleuses. Elle est un exemple de la difficulté de s'identifier avec et comme une travailleuse domestique.

Une conséquence de cette difficulté est l'augmentation manque de considération du travail domestique et l'invisibilité qui lui correspond. Puisque les activités du *care* ne sont pas reconnues comme travail, tout se passe comme si elles étaient effacées et n'étant pas partie prenante des connaissances sur le travail domestique, ni sur le plan quantitatif ni sur le plan qualitatif. Un cercle vicieux est ainsi renforcé, dans lequel le travail domestique, quand il est

reconnu de cette façon, est réalisé uniquement par ceux qui sont inclus dans la représentation sociale dominante – une représentation restant statique et restreinte. Les études quantitatives sur le travail domestique contribuent également à cette représentation restreinte : en s'intéressant uniquement à ce qui est statistiquement représentatif ou susceptible de se transformer en chiffre, elles concentrent la focale sur le groupe correspondant à la représentation sociale commune, et ce groupe finit par s'y établir.

Ne pas être identifiée comme travailleuse domestique n'est possible que lorsque ceux impliqués dans la relation du *care* différencient leur expérience de ce que l'on entend par travail. Cette différenciation se nourrit de la proximité physique et intime entre employeurs et employé – inhabituel dans d'autres emplois – faisant de l'affectivité une ressource, un outil pour la distinction entre travailleurs et pour une démarcation vis-à-vis des représentations communes du travail domestique.

L'affection, comme une ressource de distinction

Dans son ouvrage *La condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt (2004) dépeint un portrait de l'esclave en Grèce antique en tant qu'individu démuni des valeurs présentes dans le concept grec de «l'homme», sa fonction le contraignant à réaliser des tâches uniquement liées la survie de soi-même et des autres. À l'opposé de ceux qui étaient considérés comme des hommes à cette époque, les esclaves n'avaient le temps ni pour réfléchir ni pour contempler. Ainsi, contrairement aux activités des hommes libres – la réflexion, l'activité politique -, les activités ayant comme contrainte l'effort physique étaient dévalorisées et les agents qui les assumaient, étaient par conséquent marginalisés puisqu'ils ne pouvaient pas s'éloigner de la « vie active ».

Bien que l'esclavage en Grèce antique comporte des aspects différents de celui des temps modernes – la coercition n'étant plus désormais liée statut juridique d'esclave –, il est admis que dans les deux cas, l'existence des esclaves est indispensable pour assurer à leurs propriétaires un bon niveau de vie. Autrement dit, grâce à leurs servants, les grecs et les seigneurs d'esclaves pouvaient avoir plus de temps pour eux-mêmes, selon leur envie. Un exemple de l'importance du travail des esclaves dans la modernité qui contribuait à assurer la liberté des seigneurs, c'est l'existence des nourrices. Ces dernières, comme leur nom le suggère, nourrissaient les enfants des seigneurs, libérant ainsi leurs femmes de cette fonction. En ce sens, nous pouvons considérer que l'esclave nourrice représente l'origine de la fonction du travail spécialisé dans le soin des enfants dans l'imaginaire brésilien.

Ainsi, depuis la Grèce antique, le travail domestique n'est pas valorisé et l'esclavage des noirs renforce sa marginalisation dans l'imaginaire des brésiliens. Au Brésil, il est ainsi courant de considérer que, quel que soit la classe sociale d'appartenance, le travail domestique est associé à l'héritage de l'esclavage. Après l'abolition de l'esclavage, une partie de ceux qui avaient été libérés, dépourvus des moyens de vivre une vie d'homme libre, sont effet devenus des travailleurs domestiques. C'est pourquoi l'abolition de l'esclavage n'a pas entraîné de grands changements dans la pratique concrète du travail domestique. En ce sens, de nombreux esclaves sont restés avec leurs seigneurs, car ils n'avaient pas où s'installer. Cunha Gomes (2007) décrit cet aspect :

> En outre l'assujettissement, la subordination et la déshumanisation, qui rendaient intelligible l'expérience de l'emprisonnement, ont été requalifiés dans un cadre postérieur à la fin formelle de l'esclavage, dans laquelle les rapports de travail, de hiérarchies et du pouvoir rassemblant les identités sociales sont, sinon identiques, semblables à celles qu'une historiographie déterminée comme exclusives du rapport seigneur – esclave[42]. (CUNHA GOMES, 2007, p.1)

C'est cet héritage historique qui entraîne un sentiment de gêne autour de l'association des individus à l'ensemble de travailleurs domestiques, comme l'entretien avec Tati l'a mis en évidence dans ce travail de recherche. Cette jeune fille brésilienne, d'abord jeune-fille *au pair* lors de son arrivée en France, a ensuite directement exercer le métier de nounou. Pourtant, même en tant que nounou, elle ne s'est jamais considérée comme une travailleuse domestique. Elle souligne la différence de la position sociale qu'elle a occupée vis-à-vis de celle des autres nounous et les jeunes filles *au pair*, en insistant sur la façon dont elle a été traitée par la famille pour qui elle réalisait ce travail : « C'est ce que je viens de dire, je n'ai jamais été victime de discrimination. Quand il y avait des fêtes à la maison, j'étais invitée et j'y participais. Mais bien sûr, comme j'y habitais aussi, je sentais que je devais aussi aider… Pourtant, je n'ai jamais été exploitée. [43] »

À partir du témoignage de Tati, il est possible de percevoir sa définition du travail

[42] Traduction par nos soins

[43] La proximité avec la famille d'accueil d'une amie, grâce au temps qu'on a passé ensemble (un mois), m'a permis de fréquenter leur maison même après le départ de cette amie. Ainsi, lors d'une fête d'anniversaire chez eux, j'ai pu observer que mon amie et moi, nous ne nous comportions pas de la même façon que les autres invités : nous étions aussi celles qui aidaient dans les tâches en affichant toujours un sourire. M'interrogeant sur l'importance de l'intégration de cette habitude d'aider comme quelque chose de naturel, je l'ai reliée à une question culturelle – « Au Brésil, c'est comme ça » – et à une intériorisation de notre rôle social. J'ai conclu qu'il s'agissait de la rencontre de ces deux aspects qui faisaient de nous d'excellentes jeunes-filles *au pair*.

domestique et de comprendre son intérêt à s'éloigner de celles qui y sont généralement identifiées. Tati se distingue des employées domestiques car, du fait du sentiment de proximité qu'elle a éprouvé au sein de leur foyer, elle ne s'est jamais sentie exploitée par la famille. C'est grâce à ce type de perception que l'on peut affirmer que la proximité physique, souvent perçue comme affection, fonctionne comme unité de mesure pour former les jugements des travailleuses elles-mêmes sur leurs expériences. Dans le cas de Tati, c'est notamment l'invitation aux événements familiaux qui l'empêche de se sentir discriminée, ce sentiment de discrimination étant assez courant chez les travailleuses domestiques.

L'image des travailleuses domestiques construite par Tati devient perceptible lorsqu'elle compare ce qui représente socialement le métier de nounou au Brésil et en France. Selon elle, à l'opposé de ce que l'on peut constater chez elle au Brésil, il n'y a pas, en France, de préjugé autour du métier de nounou. Ce préjugé serait basé sur la constatation que dans son pays, le travailleur domestique est forcément issu d'un milieu défavorisé et qui n'a pas les moyens de s'assurer une bonne éducation. C'est de cette manière que Tati décrit l'héritage social des travailleurs domestiques et finit par condenser le préjugé. C'est dans cette perspective qu'il est possible de comprendre pourquoi Tati essaie d'éviter d'être associée à la catégorie des travailleuses domestiques. C'est pourquoi elle fait usage du terme "nounou" pour nommer son travail - « Je suis nounou ! » - dans le but de se mettre à l'écart du préjugé qui, selon elle, est lié à l'exercice du travail domestique dans son pays.

Même en tant que nounou, Tati ne s'identifie pas avec les nounous de son pays d'origine. En ce sens, ses affirmations nous amènent à penser que, bien que son discours comporte l'idée de lien affectif plus que de travail, cette association ne représente pas la seule raison qui complique la reconnaissance du travail réalisé. On peut en outre constater une espèce de gêne générée par la possibilité d'une association aux représentations sociales liées au travailleur domestique. Cette gêne peut être considérée comme le principal facteur justifiant l'emploi de l'affection pour dissimuler la présence du travail domestique. Cette logique, qui relie les soins domestiques à l'affection et à la proximité avec les destinataires des soins, permet de créer une espèce de distinction et d'éloignement entre les travailleurs domestiques eux-mêmes.[44]

[44] Nous avons choisi de maintenir le terme « travailleur domestique » au masculin, car dans cette phrase nous avons eu l'intention d'étendre notre propos à l'ensemble des professionnels en y incluant des types de fonctions exercées plutôt par des hommes, comme chauffeur, jardinier et majordome. Dans ce cas à l'opposé de notre comportement au long de ce travail, nous avons suivi la norme grammaticale qui détermine l'usage du terme au masculin quand il y a des hommes qui sont inclus dans l'ensemble de la catégorie.

L'affection engendre donc la distinction entre les patronnes et les employées domestiques, entre les nounous et les travailleuses domestiques. Pour le dire avec d'autres mots, les travailleurs susceptibles d'avoir une intimité interpersonnelle plus importante avec les destinataires des soins ont tendance à envisager leur rapport avec ce même sujet du point de vue affectif. De cette façon, ils finissent par s'éloigner de l'idée d'appartenance au groupe de travailleurs domestiques pour se rapprocher de celle de membre de la famille. En nous permettant de réfléchir sur notre conception du travail domestique et le rapport qu'elle entraîne avec d'autres activités, cette constatation est particulièrement importante.

L'affection n'est pas un problème en soi, car accomplir un travail de *care* s'accompagne couramment de l'instauration d'une relation entre les parties, différente de celles qui peuvent être constatées dans d'autres types de travail. Déjà constatée par d'autres travaux, cette importance de l'affection est constitutive du récit des travailleuses (MOLINIER, 2011). Ainsi, défendre sa dissociation du travail du *care* n'est pas cohérent avec ce qui peut être observé dans la pratique : l'affection contribue au bien-être qui résulte de l'accomplissement de ce travail, tout comme elle permet de le réaliser correctement. En ce sens, le problème ne serait pas la présence de l'affection, mais son usage pour séparer les travailleuses de l'image de ceux qui occupent une place plus marginale dans la société.

En déconstruisant la question de l'affection en tant que problème dans les rapports de *care* et en admettant qu'elle puisse être une ressource de distinction, on se trouve alors face à la difficulté de s'identifier en tant que travailleuse domestique. De cette manière, on est confronté à une critique des valeurs pouvant limiter les personnes dans les représentations sociales, ce qui diminue encore plus leur mobilité dans la société. Nous pouvons citer comme exemple l'association directe des « noirs » au travail domestique. Cela souligne également le recours à de petits pouvoirs qui motivent et naturalisent les différences sociales, sans que l'affection et les autres sentiments soient considérés comme le problème en soi, mais plutôt, nous l'avons vu, comme un genre de ressource permettant de s'éloigner des représentations déterminées. Dans ce contexte, l'affection est inversement proportionnelle à l'idée de travail. Elle a ainsi un aspect positif, transforme le travail en une activité agréable et peut même contribuer à sa réalisation. Cependant, en tant que ressource permettant la non-association aux représentations des travailleuses domestiques, l'affection rendrait difficile la reconnaissance de ce genre de travail. En tenant compte de ces aspects, nous proposons une analyse de la difficulté d'accepter que, dans une certaine mesure, nous sommes toutes des travailleuses de *care*. Finalement, il conviendrait de procéder à une critique de nos difficultés de valorisation du travail de *care*, plutôt qu'à une critique de la place de l'affection dans ce travail. De cette

façon, nous allons vers une critique des valeurs limitant des individus dans le domaine des représentations sociales, limitant également leur mobilité dans la société. Nous proposons de plus de comprendre l'affection dans le cadre de l'utilisation des petits pouvoirs renforçant et naturalisant les différences sociales et non comme un problème en soi, mais en tant que ressources pour nous éloigner des telles situations. En ce sens, l'affection se placerait de façon inversement proportionnelle à l'idée de travail. Cette dernière peut être vue comme un aspect positif et agréable du travail, mais représente aussi une façon d'éviter l'engagement du travail domestique. Pour considérer cet aspect à l'égard des représentations du *care*, il faut étudier l'affection au sein des représentations du travail domestique.

D'autres exemples illustrent l'importance de l'éloignement de la conception de travail domestique de la part des nounous, comme dans le cas de la famille Franco. Aucune des cinq femmes qui ont exercé en tant que jeune fille au pair au sein de cette famille, et avec qui elles habitaient, ne s'est ainsi considérée comme travailleuse domestique. À tel point qu'il leur était difficile de se souvenir de leurs expériences quand l'expression « travail domestique » et ses variations y étaient associées.

Le cas de Tante Fia est un exemple emblématique du maintien de la place distinctive par rapport à ce qui est traditionnellement considéré comme des activités rattachées aux travailleuses domestiques. Fia a vécu des années avec des membres de sa famille pour lesquels elle réalisait des activités domestiques, et les a quittés à l'âge de 19 ans pour se marier. Interrogée sur la possibilité de travailler dans un autre endroit, elle explique que cela pourrait être honteux pour sa famille et qu'elle était considérée « trop jolie » pour réaliser ce genre de travail. Par ailleurs, même en reconnaissant qu'elle faisait du travail domestique et que grâce à son travail ses parents recevaient une aide financière pour élever et éduquer ses frères et sœurs, elle ne se sentait pas comme une travailleuse domestique, plutôt comme une des patronnes de la maison. Ainsi, autant que Tati, Fia se distingue elle-même des travailleuses domestiques à cause de la proximité avec la famille pour qui le travail est réalisé, à cause du temps déterminé pour sa réalisation et des destinataires des soins.

Une des particularités contribuant à rendre difficile la reconnaissance du travail domestique et du *care* est la distinction engendrée par les travailleuses elles-mêmes par rapport aux représentations sociales préconçues de ceux qui accomplissent ce genre de travail. La proximité, souvent traduite par l'affection à l'égard des patrons devient leur critère de référence pour s'éloigner de l'identification avec les travailleurs domestiques. Dans ce cadre, l'affection établie dans les rapports de travail devient une ressource pour justifier l'éloignement de ce qui définit un travailleur domestique. Ce qu'elles cherchent précisément,

c'est de se mettre à l'écart à ce qui est vu comme une place inférieure dans la hiérarchie sociale du travail. À partir de cette constatation, la difficulté de se reconnaître comme socialement vulnérable peut être aperçue.

Ayant comme base le fait que la proximité joue un rôle important dans l'exercice du travail lié aux soins et qu'elle définit une certaine hiérarchie entre le travail de *care* et les autres emplois domestiques, et en considérant cette proximité comme traduite par l'affection, il est possible d'envisager la place occupée par les épouses et les mères au sein de cette même hiérarchie. En ce sens, en appartenant au sommet de l'échelle affective, les épouses et les mères entrevoient leurs activités de *care* encore plus éloignées de l'idée de travail en se plaçant aussi, par conséquent, encore plus loin des travailleuses domestiques et leurs particularités.

Système de résistances à la reconnaissance du travail du *care*

En s'interrogeant sur les résistances qui empêchent que le travail du *care* soit considéré comme un emploi équivalent aux autres, Glenn (2017)[45] présente l'entrecroisement/entrelacement de deux systèmes de hiérarchies sociales comme explication à l'exclusion du travail du *care* de la protection de la loi dont bénéficient d'autres emplois. Ces deux systèmes, le « devoir de statut » – composé par les obligations statuaires qui varient selon le genre – et la « servitude racialisée » – une forme d'obligation symbolique lié à un héritage des dominations raciales du passé – présentés par l'auteur, peuvent être observés dans l'expérience des brésiliennes *au pair*. Étant donné qu'ils touchent les caractéristiques du travail domestique, ils contribuent à la construction de la thèse selon laquelle l'un des éléments qui empêchent la reconnaissance du travail du *care* est la difficulté de s'identifier en tant que et avec les travailleuses domestiques. On résiste ainsi à se reconnaître comme socialement vulnérable. Cette résistance à la vulnérabilité sociale, traversée par les deux systèmes présentés par Glenn (2017), participe au système de résistance à la reconnaissance du travail du *care*. Il y a ainsi des facteurs déjà consolidés comme des obstacles à une telle reconnaissance : la difficulté de se reconnaître comme vulnérable, basé sur la condition humaine (TRONTO, 2009) ; le fait que le *care* est un travail tourné vers des personnes vulnérables (PAPERMAN, 2005) ; ou encore la méconnaissance des efforts physiques et psychiques qui composent cette activité (PAPERMAN, 2005 ; TRONTO, 2009).

Glenn (2017) présente l'entrecroisement du système du « devoir de statut » avec celui de la « servitude racialisée » et explique le lieu social du travail du *care*. Cet entrecroisement permet d'illustrer la logique sur laquelle se fonde le programme d'échange *au pair* et va à l'encontre de l'*habitus* des brésiliennes qui y participent. Grâce à cet entrecroisement, il est possible de comprendre les déploiements de la non-association d'une jeune fille *au pair* à la travailleuse domestique, l'un des points forts du programme d'échange.

Le système du « devoir de statut » est un système d'obligations statuaires qui varie selon le genre. Il délègue des fonctions aux individus par le simple fait qu'ils occupent un statut donné. Dans ce système, et sur la base de la division sexuelle du travail, les activités liées au foyer et aux enfants sont assignées aux femmes, étant donné qu'elles ont le statut d'épouses, de mères et de filles (GLENN, 2017). Un tel constat renvoie à la thèse suivante : les personnes qui partagent un même espace domestique doivent s'en occuper, ce qui ne dit pas encore qui et comment. De même, Glenn montre que, lorsqu'elle occupe symboliquement le statut de la grande sœur, la jeune fille *au pair* s'occupera forcément des personnes moins

[45] L'étude de Glenn porte sur les travailleurs du *care* qui s'occupent des personnes âgées et handicapées à domicile aux États-Unis.

âgées qu'elle. Il est ainsi possible de comprendre certains éléments qui contribuent à ce que la personne *au pair* elle-même naturalise ses tâches. Entrelacés avec les composants du système de formes racialisées de servitude, ces éléments expliquent la résistance à l'identification avec et en tant que travailleuse « conventionnelle » du *care*. Ces éléments montrent par conséquent les obstacles à la reconnaissance de ce travail.

Le système de « servitude racialisée » – le régime de propriété différencié selon la race – est dans la continuité des services coercitifs du travail. Ces services ont été formellement abolis, mais leur influence et l'héritage de leurs représentations continuent à modeler les relations contemporaines (GLENN, 2017). Dans cette recherche, je considère que l'assignation du travail domestique à un (des) groupe(s) spécifique(s) tient à ce système. Ainsi, en même temps qu'il corrobore l'établissement du contrat de service accepté par la personne *au pair*, le système de servitude racialisée explique que l'on soit séduit par le programme, puisque celui-ci ne définit pas la jeune fille *au pair* comme une travailleuse. De cette manière, l'entrecroisement du système du « devoir de statut » – la personne *au pair* ne fait qu'accomplir son devoir de grande sœur – avec le système de « servitude racialisée » – l'assignation du travail domestique du *care* à un groupe spécifique – configure la naturalisation de l'exécution de l'activité du *care* et la nécessité de l'éloigner de la représentation du travail domestique. Cet entrecroisement pourrait se défaire lors du passage du statut de jeune fille *au pair* à celui de *nounou*, le discours du programme – qui va à l'encontre du « devoir de statut » – n'ayant plus cours pour les *nounous*. Cependant, outre le fait que l'intégration de ce devoir aille au-delà du discours du programme – j'ai déjà pu montrer que le devoir de statut était avant tout lié à des questions de genre –, les anciennes *au pair*/*nounous* brésiliennes ne s'identifient pas aux travailleuses associées à ce système parce qu'elles ne correspondent pas à la représentation du travail domestique reposant sur le système de « servitude racialisée ». Nous pouvons dire que c'est de ce régime de propriété différenciée selon la race que les anciennes *au pair*/*nounous* prétendent s'éloigner en se distinguant d'autres travailleuses qui exécutent la même activité. Ainsi, étant donné qu'elles connaissent les représentations du système de « servitude racialisée », celles qui exercent le travail domestique du *care* comme un moyen, un vecteur, souhaitent s'en éloigner. Ce désir de se distinguer des travailleuses domestiques au sein du lieu social qu'elles occupent : celui de la vulnérabilité sociale. Nous constatons ainsi une difficulté à se reconnaître socialement vulnérable. En convergence avec le constat de Tronto (2009), la vulnérabilité sociale est l'une des composantes du système de résistance à la reconnaissance du travail du *care*.

Tronto (2009) se fonde sur la condition des êtres vivants pour affirmer que nous ne reconnaissons pas facilement notre propre vulnérabilité, en même temps qu'elle nous est intrinsèque. Cela se répercute sur la reconnaissance du travail du *care*. À travers le vécu des brésiliennes *au pair* en France, on constate qu'il y a une résistance à l'identification avec et en tant que travailleuse domestique/ du *care*, ce qui peut être généralisé comme une difficulté de se reconnaître socialement vulnérable. De cette manière, la résistance à la vulnérabilité ne se produit pas seulement par rapport à la conscience de notre condition humaine, mais aussi par rapport à celle d'un lieu social possible. Dans cette perspective, la peur de la vulnérabilité nous touche en ce que nous sommes : des êtres vivants et sociaux. Par conséquent, nous nous éloignons de la reconnaissance du travail du *care*, parce que nous ne voulons pas nous voir comme des êtres humains ayant besoin d'être soignés et que nous ne voulons pas avoir conscience de notre vulnérabilité intrinsèque. De même, nous nous éloignons d'une identification avec et en tant que travailleurs du *care*, ce qui pourrait contribuer à la reconnaissance de ce type travail, car nous ne voulons pas être associés à la vulnérabilité sociale correspondant à ce dernier. La peur des vulnérabilités, qu'elles soient intrinsèques ou sociales, et la méconnaissance des efforts physiques et psychiques qui constituent le travail du *care*, s'ajoutent au fait que ce travail se tourne vers les personnes vulnérables : tout cela compose le système de résistance à la reconnaissance du travail du *care*.

TROISIÈME PARTIE – LE SOIN COMME ACTIVITÉ

Au cœur des expériences, les êtres

"La connaissance des activités de care repose sur une compréhension de ce qui se passe dans ces relations et de ce qu'elles font aux formes de vie humaine." (Paperman, 2013, p. 52)

J'ai rencontré Deusa lors d'un vol entre Madrid et São-Paulo. Elle venait de Rome et allait à Goiâna tandis que je venais de Paris et allais à São-Paulo. Assise à côté de moi, elle commença à me raconter tout le chemin qu'elle allait parcourir jusqu'à son arrivée à Goiâna, ville où elle est née, a grandi et qu'elle a quitté à l'âge de 30 ans pour aller travailler en Europe dans la maison d'une famille italo-brésilienne. Voici comment a commencé sa vie comme travailleuse du *care* en Italie. Notre conversation me fit voyager à travers tout un parcours qui, depuis très tôt impliqua le fait de « prendre soin de l'autre » et, de ce fait, me montra le *care* comme quelque chose qui s'apprend, même s'il est très souvent perçu comme une manière d'être, inhérente à sa propre vie : être jeune fille, être la grande sœur, être femme, être mère, être croyante... tant d'êtres naturalisés dont on oublie la construction. Cependant, chaque être appartient à un temps et à un lieu définis socialement, et ce qui est social est un apprentissage, la plupart du temps perçu comme naturel. Dans le cas du *care*, sa non conscience est problématique, car elle rend difficile la valorisation des aptitudes nécessaires au développement du travail qui lui correspond. C'est pourquoi il est indispensable de démontrer son apprentissage et les efforts physiques et psychologiques inclus dans ce travail.
Pour cela, je relèverai une partie des parcours de travailleuses du *care* en cherchant à identifier cet apprentissage, car je crois que c'est par le biais de l'expérience que nous pouvons chercher à voir l'acquis et prouver la construction de l'être. Cependant, guidée par la perspective du *care* et par la recherche d'une analyse sociologique des émotions, je chercherai à identifier et comprendre les émotions et les sentiments dits individuels ou inappropriés à la situation. (PAPERMAN, 2013, p31)

Je suivrai cette méthode avec l'histoire de Deusa pour mettre en évidence les efforts requis pour la profession du *care*. Le texte est construit à partir de cette première conversation que j'ai eue avec Deusa ainsi qu'une interview téléphonique, au cours de laquelle les mêmes histoires ont été racontées à nouveau et où j'ai pu poser de nouvelles questions. En plus de ces deux échanges, Deusa et moi étions en contact sur *Whatsapp* et avons eu une dernière

conversation lorsque le texte fut presque prêt. Quand le texte fut achevé, il passa par son accord.

Deusa appartient à une classe sociale et à une génération différente de la mienne et de la majeure partie des jeunes filles que j'ai l'habitude d'interroger. Cependant, nous sommes toutes des brésiliennes immigrées qui voyageons pour la réalisation d´un travail du *care*. Il est bien possible que cette distinction soit ce qui nous permette de prouver que l'apprentissage du *care* nous rassemble en bien des points. En effet, les différences de catégories rencontrées entre Deusa et mon échantillon de départ est une illustration optimale de l'expérience du *care*, puisque malgré elles il est possible de rencontrer des similitudes qui nous guident à travers une réflexion sur la structure du travail du *care*.

L'histoire d'une travailleuse du *care*, Deusa.

Dans l'avion, ma voisine de fauteuil commença spontanément une conversation sur la durée qu'elle allait mettre pour arriver à sa ville de naissance et sur le prix du billet. Autant d'aspects qui l'amenèrent à la conclusion que, la prochaine fois, elle n'économisera pas pour pouvoir arriver plus vite à sa destination. « La prochaine fois, je paye pour faire Rome-São Paulo, São Paulo-Goiâna, peu importe le prix. J'ai toujours fait comme ça». Elle m'expliqua que sa sœur avait trouvé un billet moins cher, que ses bagages étaient prêts depuis un an ; alors elle a décidé d'accepter. « Mais la prochaine fois je vais m'organiser pour ne pas faire ces changements d'avion », conclut-elle. Étonnée par son affirmation que sa valise était prête depuis plus d'un an j'ai alors demandé le nom de mon interlocutrice. Elle répondit rapidement : "Deusa". J'eus à peine le temps d'être surprise qu'elle changea de sujet en disant qu'elle était quelqu'un de très organisé, qu'elle n'aimait pas laisser traîner les choses jusqu'à la dernière minute. Puis elle continua en racontant qu'elle s'était préparée l'année précédente, mais que le voyage n'avait pas eu lieu et comme elle n'avait pas défait sa valise, il ne lui suffisait plus que de faire les autres. Dans ce contexte, elle m'expliqua qu'elle habitait en Italie depuis plus de 20 ans et que chaque fois qu'elle retournait au Brésil elle emmenait avec elle beaucoup de choses qu'elle laissait là-bas. Elle me dit que deux valises étaient déjà à São Paulo, car elle avait demandé à des amies de les emmener. « Une bonne excuse pour aller leur rendre visite », elle réfléchissait à voix haute à ce sujet et termina en disant qu'elle avait toujours tout fait pour sa famille et qu'elle aimait les gâter.

C'est de cette manière que j'ai commencé à connaître l'histoire de Deusa, à travers des récits concernant son travail, sa famille, ses amis, les amis d'amis, jusqu'à arriver à ses dix

ans, quand elle a travaillé pour la première fois dans la maison d'une famille. Récits nourris des relations de soin et d'interdépendance qui traduisent l'apprentissage de l'intéressée. L'apprentissage de comment prendre soin de l'autre. Dans le cas de Deusa, et, comme dans la plupart des histoires, cet "apprendre", prend son origine dans les relations familiales.
«J'ai toujours aimé prendre soin de la maison et comme j'étais la plus vieille, maman allait à la campagne et je prenais soin de la maison. Il y avait une feuille, on appelle ça "*sambaíba*" ici, je l'aimais beaucoup et l'utilisais pour nettoyer les casseroles. » Elle m'expliqua que cette feuille avait l'air d'un papier de verre et compléta : « J'ai toujours aimé. Je suis née pour être femme au foyer. Malheureusement, je ne le suis pas encore. » Me précise-t-elle lors d'une conversation téléphonique.

Cadette d'une famille de neuf frères et sœurs (3 hommes et 6 femmes), Deusa me raconta que sa mère laissait les filles aller dans des familles de la ville voisine pour qu'elles puissent étudier. À cette époque, la famille de Deusa vivait dans une ferme et c'est pourquoi 4 de 5 sœurs de Deusa sont allées travailler dans des familles, à l'exception de la benjamine : « Luisa n'a jamais été travailler. On avait déjà les conditions de donner une aide différente » m'expliqua Deusa lors de notre entretien téléphonique, durant lequel elle détailla un peu plus son parcours professionnel.

Ce deuxième contact avec Deusa m'a aidée à réfléchir sur l'aspect de la construction de sa narration, y compris sur la façon dont les faits sont mémorisés sans la certitude du temps passé, mais dans un parcours qui en tant que tel, a un début, un milieu et une fin. Je dis cela, car Deusa ne se souvient pas avec précision de l'âge qu'elle avait à certains moments, ou de la durée de certaines expériences, mais elle a les repères de ce qu'elle a vécu et c'est à travers eux qu'elle construit sa narration.

En tant qu'intervieweuse, je cherche à transmettre le récit de mon interlocuteur en respectant sa construction temporelle, mais en sélectionnant les aspects qui, à mon avis, constituent l'intérêt de ce texte : l'apprentissage du « s'occuper de », l'interdépendance qui se construit à partir des relations de soins et des valeurs de Deusa qui illustrent ces aspects. Mon but est de montrer que prendre soin des autres est quelque chose qui s'apprend et est incorporé au sein d'une structure de travail, origine caractéristique qui peut s'étendre à d'autres relations. C'est pourquoi je commence le récit de Deusa avec la réponse à la question posée au téléphone qui portait sur la manière dont elle a connu la première famille pour laquelle elle a travaillé.

Quelques expériences préalables au Brésil

« Ils achetèrent une ferme près de la nôtre et comme ils étaient de la ville ils demandèrent à ma mère si je pouvais aller avec eux. Et comme je t'ai dit, maman nous laissait aller en ville pour que l'on puisse avoir accès à la culture. » Voilà comment Deusa explique comment elle a connu la première famille chez qui elle a travaillé. Lorsque je lui demande ce qu'elle y faisait, elle répond : «Tout. Tout ce qui est de la maison. Dès que je suis arrivée là, je suis devenue la maîtresse de maison ». Et les enfants Deusa ? Comment étaient les enfants ? À cette question elle répond :« il y avait deux garçons, deux démons, plein de vices. Ils faisaient toujours ce qu'ils voulaient. Les filles étaient plus mignonnes. Je m'occupais d'elles aussi. Mais plus de la maison. »

Deusa ne recevait pas de salaire, n'avait pas de chambre, et parfois elle devait dormir par terre. « Ça je ne l'ai jamais dit à ma mère, elle est morte sans le savoir. » Deusa ne se souvient pas exactement de l'âge qu'elle avait quand elle a quitté sa famille, mais elle pense qu'elle avait environ 16 ans. Elle sait que c'était pendant une période de vacances, quand elle alla rendre visite à ses parents et eut le courage de raconter à sa mère les détails de ce qu'elle vivait chez ses employeurs, y compris l'intérêt du patron pour elle. « (...) Alors maman me trouva rapidement une autre famille. »

« Dans cette autre famille, je gagnais de l'argent et j'aidais toujours à la maison là où je pouvais ». À partir de ce moment-là, Deusa travailla successivement dans plusieurs familles. L'histoire la plus marquante fut celle d'une famille avec 2 fils, dont la mère partit seulement avec un d'entre eux à São-Paulo laissant le benjamin de 7 ans à la maison avec Deusa. Le père était camionneur et de ce fait, Deusa passait une grande partie du temps seule avec ce jeune garçon. Elle raconte qu'elle le déposait à l'école, faisait le travail de maison, allait le chercher l'après-midi et le soir. Quand elle devait aller étudier, elle l'emmenait avec elle. Deusa se souvient de la sensation de grandes responsabilités qui l'habitait et raconta que, non seulement il fallait s'occuper de l'enfant sans le soutien des parents, mais aussi gérer l'intérêt que son patron lui portait. Elle ne se souvient pas comment la situation du petit fut résolu, mais lorsqu'il est parti, elle aussi s'en est allée.

Par rapport à la sensation de responsabilité, Deusa apporte la réflexion suivante, basée sur une autre expérience au cours de laquelle elle devait s'occuper plus de l'enfant, « une jeune fille remplie de vices » avec laquelle elle passa peu de temps :« Quand vous faites du baby-sitting vous devez être une autorité, une deuxième mère, je crois. Et c'est très difficile de l'être, parce que vous devez aussi éduquer l'enfant. »

En continuant son récit sur son parcours professionnel au Brésil, Deusa raconte qu‘à19 ans, elle écrivit une lettre pour un présentateur d'une radio. Dans cette lettre elle racontait son histoire et son désir d'étudier. « Il répondit quand je fêtais mes 20 ans. C'était le jour de mon anniversaire. » Il fut annoncé à la radio qu'ils avaient trouvé une famille pour Deusa, mais elle n'est jamais allée voir cette famille pour avoir plus d'informations. Elle me raconte qu'elle regrette encore aujourd'hui de ne pas y être allée, au moins pour remercier la famille. « C'est quelque chose que je porte en moi encore aujourd'hui. » La raison pour laquelle elle ignora la proposition de la radio fut qu'un oncle à elle avait aussi entendu l'émission et lui proposa de passer quelques temps chez lui. C'est ainsi qu'elle resta avec son oncle et sa tante jusqu'à trouver une autre famille pour laquelle travailler, puis une autre, et encore une autre…De ces expériences, une s'est démarquée des autres, au cours de laquelle Deusa raconte que le mari de la famille était très violent. « Il utilisait un vocabulaire que je n'aimais pas. J'étais habituée à la pauvreté, mais pas à la violence. » Elle retourna alors chez son oncle, mais il se produisit alors un épisode qu'elle caractérise comme une grande tristesse. « Ma tante est arrivée et m'a interrogée sur mes intentions. Sous-entendant que j'étais là pour profiter d'eux », relate Deusa et explique qu'elle ne payait pas le loyer, mais qu'elle aidait dès qu'elle le pouvait. Blessée, elle partit de nouveau de la maison de son oncle et sa tante et alla vivre chez une amie. Deusa trouva alors un emploi qui n'était pas de celui de domestique.

Au cours de la première conversation téléphonique, Deusa raconte qu'elle était l'assistante d'une dentiste, dont le mari médecin travaillait dans le même local et pour qui elle prenait les rendez-vous. De ce fait, cette nouvelle expérience, contenait des aspects différents de ce que Deusa collectionnait dans son curriculum vitae. Cependant, le fait d'être l'assistante d'un couple donnait à l'activité la caractéristique de travail de « s'occuper de », justifiant la capacité de Deusa à assumer cette nouvelle activité. En effet, sa formation professionnelle présente des caractéristiques aussi requises dans d'autres professions. En d'autres termes, bien que loin du contexte domestique, Deusa, assistait la femme/l'épouse, l'aidant directement, et l'homme/le mari, pour qui elle préparait une routine, en organisant son agenda, comme elle le ferait dans un contexte domestique, mais en exécutant d'autres tâches.

Néanmoins je me demandais comment Deusa avait réussi à se détacher de son expérience comme femme de ménage. Ce questionnement s'est basé sur d'autres récits écoutés et de vies accompagnées, lesquels me permettent de dire que pour laisser son image sociale de domestique il y a besoin d'avoir un épisode de rupture, avec un investissement dans une formation ou l'aide d'un tiers. Deusa n'avait jamais mentionné sous quelque aspect que ce soit cette reconversion professionnelle. C'est pourquoi j'ai eu l'intuition que Deusa était aussi la

femme de ménage du cabinet. J'ai essayé de me placer du point de vue des patrons. Il devait y avoir quelques avantages à recruter une domestique comme secrétaire. Même s'il n'est pas demandé d'une secrétaire une connaissance technique ou scolaire, il est connu que, dans notre organisation sociale, l'aide qu'elle porte est plus valorisée que celle portée par une domestique ; c'est-à-dire que le travail réalisé dans l'espace public est plus valorisé que celui réalisé dans l'espace domestique. Deusa me confirma ce cumul de fonction au cours d'un second entretien téléphonique : « oui, c'est ce que je faisais (*le nettoyage du cabinet*), et je faisais du baby-sitting aussi. Il y avait une petite fille qui restait là et je m'occupais d'elle. J'en ai eu une hernie discale de tant la prendre dans mes bras. »

Cette expérience se termina quand elle eut besoin de s'absenter pour être opérée de la vésicule. Quand elle reprit ses activités, elle trouva une autre famille avec laquelle elle a gardé un lien affectif très grand, étant la marraine du benjamin, et leur rend visite chaque fois qu'elle est au Brésil. « Ils sont une famille pour moi…C'est la famille avec qui j'étais avant de partir en Italie". Pendant qu'elle avait cet emploi, Deusa économisait, ce qui lui permit d'acheter un terrain et de se sentir bien. Aux alentours de 30 ans, Deusa reçut un coup de fil d'une amie qui allait travailler en Europe. « Elle me dit que je n'aurais pas le courage (*d'aller en Europe*), que j'étais déjà habituée à ma vie et aux personnes, mais je lui répondis que si elle me trouvait quelque chose j'irais. » Cinq mois plus tard, le contact fut fait pour que Deusa parte en Italie travailler dans une famille, qui paierait son billet d'avion. Trois mois après le premier contact, Deusa était chez une brésilienne et un italien. Elle, femme au foyer, lui, professeur universitaire. « Ils me donnèrent 2000 dollars pour rentrer dans le pays, mais j'ai eu tellement de chance qu'ils ne me demandèrent rien » dit Deusa pour raconter les précautions prises pour ne pas être arrêtée par l'immigration.

Quand je lui ai fait la réflexion qu'ils lui ont fait confiance pour lui avoir donné l'argent ainsi qu'un billet d'avion, elle m'explique que la famille pour qui elle travaillait au Brésil « étaient des gens respectables et influents » et que la famille en Italie les connaissait. C'est pourquoi en 2008, Deusa partit en Italie pour travailler au sein d'une famille grâce à une indication, comme il est commun chez les travailleurs domestiques.

Deusa et quelques expériences en Italie

La première chose qu'elle me raconta sur son expérience en Italie est que lorsqu'elle vit un reportage à la télé, elle surprit sa patronne et la mère de celle-ci avec les questions qu'elle fit. « Je comprenais tout de ce qui se passait à la télé, je m'en souviens encore

aujourd'hui, elle (la patronne) et sa mère ont été surprises. C'était un documentaire interrogeant des personnes à l'hôpital qui étaient abusées sexuellement, des personnes qui se réveillaient… et il y avait des femmes enceintes… on était toutes les trois dans la salle à regarder, et la "petite vieille" était là à me regarder et disait : "mais comment elle comprend ?" » Deusa raconte fièrement l'épisode qui s'est produit tout de suite en arrivant en Italie montrant ainsi sa facilité à comprendre la langue.

Quand elle se réfère à la patronne, Deusa utilise des adjectifs comme feignante, inutile, bonne à rien, pour illustrer ce qu'elle répétait toujours, qu'"elle ne savait rien faire". Deusa détaille alors : « elle était de ces femmes qui, si elle entrait 1000 fois dans la salle de bain, retirait sa culotte sale et la jetait par terre, et nous devions aller la ramasser. Avec ses affaires de sa garde-robe, même chose, elle jetait tout par terre, elle jetait tout. » Deusa compara : « son mari respectait les gens, le problème c'était elle". Puis elle ajouta :"Elle ne faisait rien à part rester allongée toute la journée et même comme ça elle râlait, elle était très exigeante. Elle ne faisait rien. » Deusa raconte aussi : « c'était le type de personnes qui n'avait rien à manger chez elle un jour, et qui, le lendemain, faisait une fête pour 30 personnes et nous devions alors travailler même si c'était notre jour de repos. »

En ce qui concerne le fait de devoir travailler même ses jours de repos, Deusa raconte que ça l'a beaucoup dérangée dans l'apprentissage de la langue italienne. « Mon jour de repos était le jeudi, je pouvais suivre un cours d'italien, mais je devais travailler. Elle concentrait le travail qui lui était attribué aussi bien le jeudi que le dimanche. Elle inventait toujours un thé pour des amies brésiliennes ou quelque chose, j'étais une esclave (les jeudis). Et le dimanche quand je sortais et que je rentrais on aurait dit qu'il y avait eu une tornade à la maison, vous n'imaginez pas ce que je retrouvais à la maison quand je rentrais, c'était de la vaisselle du petit-déjeuner jusqu'au dîner, bref... » La quantité de travail a augmenté après un an, quand les patrons ont adopté un petit garçon. « Je l'aimais tellement », mais les abus ne faisaient qu'augmenter et les limites furent imposées par Deusa lors d'une fête du nouvel an.

« Il y a eu un nouvel an au cours duquel j'avais prévu d'aller chez Cristina » (une amie de Deusa) et elle (*la patronne*) allait passer le nouvel an chez des amis à elle, elle ne m'avait pas prévenue et c'était mon jour de repos. Je lui ai dit que je n'allais pas rester avec le petit. Alors elle l'a emmené à la fête, « il est revenu tout enroué, et toussait… le pauvre». « Le jour même j'ai commencé à préparer mes affaires et je suis partie le lendemain matin. J'ai dit à ma patronne que je devais m'en aller et que j'étais désolée de ne pas avoir été la personne qu'elle espérait et elle m'a mal regardée. » C'est ainsi que Deusa laissa cette famille à Palerme et fut à Rome où elle trouva un travail de *care*.

« Là, en 3 mois j'ai réussi à trouver un bon travail : dame de compagnie pour une marquise. Elle me payait 4000 lires, aujourd'hui aux alentours de 200 € alors que là-bas (à Palerme) je gagnais 2500. Je ne sais plus bien, mais c'était pas mal d'argent, et si jamais je restais les jours de repos, elle me payait plus et j'étais seulement dame de compagnie. Elle vivait dans un hôtel et je restais avec elle. » La première année de travail, Deusa, réussit à louer une maison pour elle et pour un de ses frères où elle allait pendant ses jours de repos et où elle pouvait « cuisiner ce qu'elle voulait ».

Deusa parle de ce deuxième emploi avec de meilleurs sentiments que du premier. Sa blessure lors de cette expérience ne fut pas quelque chose de présent dans le quotidien, mais dû au fait de ne pas avoir été prévenue quand sa patronne mourut.

« Personne ne restait là-bas plus de 3 mois, je suis restée 3 ans ! 3 ans ! », raconte-t-elle en se remémorant les moments passés avec la marquise de presque 80 ans. Parmi ces moments, elle se rappelle qu'elle prenait le café tous les jours avec sa patronne et qu'elle était très contente quand ses amis venaient lui rendre visite. « Elle était très seule, alors quand une amie à moi venait elle était contente. Tout le monde l'aimait, elle était quelqu'un de très raffinée, très éduquée et elle aimait beaucoup être avec nous. » Deusa raconte aussi un voyage en voiture à Venise. « Je l'ai emmenée à Venise, mon ami la prenait par le bras pour monter les escaliers. » Ce fut le mari de la marquise qui finança le voyage, mais leur fils ignorait cette décision et Deusa se souvient : « après qu'elle soit morte, son fils a dit que je n'avais pas conscience du risque que j'avais couru ». Quand je la questionne au sujet de la permission du mari de la laisser voyager avec la marquise, elle répond :« il savait que je l'aimais ». Lors de conversation téléphonique, elle détailla :

« Au début ce fut difficile, mais après elle ne me résistait plus. Elle me griffait, elle était capricieuse ; j'ai dominé cela. J'ai même réussi à lui retirer ses médicaments, des médicaments qui la faisaient dormir. J'ai réussi à la faire dormir normalement, avec amour, parce qu'il y a besoin d'avoir de l'amour, de la patience, et des mots justes, c'est cela que j'avais. »

Dans cette description on peut noter comment Deusa s'implique lorsqu'elle s'occupe de quelqu'un, et les caractéristiques positives qu'elle reconnaît chez la personne, tout comme il est notable qu'elle met toujours en avant l'affection qui entoure cette relation.

En ce qui concerne les soins plus pratiques qu'elle devait appliquer à la marquise, elle répond toujours aux questions en gardant sa relation d'affection et avec implication. « Je lui donnais le bain, l'aidais à se changer (elle était très coquette). Elle avait Parkinson; elle ne restait jamais sans moi, m'emmenait partout avec elle, si on l'emmenait au restaurant elle m'emmenait avec elle, partout » et complète ces souvenirs en racontant : « une fois je suis

restée avec elle le mois entier chez elle, Elle m'a expliquée ce qu'elle voulait manger et m'enseignait ».

L'un des points communs entre le récit de ces deux expériences est l'empathie pour ceux dont elle s'occupe. Dans son expérience comme domestique/baby-sitter, Deusa disait avoir de la peine pour l'enfant, car sa mère ne savait pas s'occuper de lui et que si elle passa deux ans dans cette maison, c'était pour ne pas le laisser tout seul avec elle. En tant que dame de compagnie, Deusa disait comprendre la souffrance de sa patronne dans le fait d'avoir une maison "énorme" et de devoir vivre dans une chambre d'hôtel, tout comme elle avait aussi de la peine à cause de la solitude qu'elle ressentait de ne recevoir pratiquement aucune visite. « J'avais beaucoup de peine parce qu'elle avait seulement deux fils qui sont apparus une fois dans la vie, et une autre à sa mort. »

Après, elle a continué à travailler avec d'autres dames jusqu'à trouver son travail actuel de cuisinière. C'est le travail qui lui permit d'avoir les documents nécessaires pour pouvoir rester en Italie, ce qui pour elle symbolise « oh combien » elle a de la chance dans la vie aussi bien pour la façon dont elle a réussi à les avoir que pour le fait de se sentir aimée. Elle dit qu'elle aimerait faire de la gastronomie un peu plus sophistiquée, mais qu'elle adore cuisiner. Pourtant, maintenant Deusa prépare le repas pour un grand nombre de personnes, l'empêchant de construire un lien avec celles-ci, mais restant tout de même un travail de base.

Un parcours de *care*

La particularité de Deusa par rapport à mon échantillon est son âge, sa variation de types de travail du *care* et le fait d'avoir été une travailleuse dans ce domaine depuis son enfance. Les deux dernières expériences guident la réflexion sur une structure du travail du *care*, puisque même avec ces différences il est possible de trouver des aspects communs entre le récit de Deusa avec celui des au pair/baby-sitter. Le fait que Deusa ait été une domestique depuis l'enfance, m'a permis d'associer quelques-unes de ses caractéristiques, décrites dans l'histoire qu'elle raconte et son parcours d'une vie de soins. Les bagages de cadeaux emmenés à chaque voyage au Brésil sont un symbole de ce à quoi je me réfère, Deusa s'occupe toujours des autres et veut faire plaisir.

Elle a fait venir 5 de ses frères et sœurs en Italie (4 femmes et 1 homme), avec lesquels elle vit encore aujourd'hui dans une maison qu'elle loue. Dans son récit, il y a des épisodes de discussion avec ses frères et sœurs dans lesquels elle se place comme la sœur qui les a reçus et accueillis, mais qui n'a pas été reconnue pour cela:« Ma sœur, l'autre jour, m'a dit que je

n'avais rien fait pour eux en dehors du fait de les avoir amenés ici.» Elle dit qu'elle préfère ne pas répondre, car elle n'aime pas les disputes. Croyant en Dieu, elle pense que rien n'est lié au hasard et que tout vient en son temps. Pour illustrer cette caractéristique, j'ai recours à une histoire qu'elle m'a racontée au sujet d'un envoi d'argent pour l'achat d'une maison au Brésil. Chaque mois, Deusa envoyait de l'argent à «une personne», mais pour une raison qu'elle ne connait pas, l'argent ne fut jamais suffisant et en conséquence du déséquilibre financier que cela avait créé, elle ne put retourner au Brésil pendant 5 ans. Deusa préfère simplement ne plus penser à cette histoire. Lorsqu'elle me montre à un moment des photos dans son téléphone, elle sélectionne celle d'une jeune fille et dit que c'était sa nièce qui a disparu avec l'argent. Surprise par le fait que Deusa reçoive des photos de cette personne, elle marmonne quelque chose comme « laisse tomber ». Deusa me montre aussi la photo de son père. Il est assis sur une chaise de fer tressée avec des fils de plastique et est en train de regarder un petit espace vert dans le fond du jardin d'une maison. Deusa dit qu'elle est toujours émue en pensant à son père et cette fois, elle ne déroge pas à la règle. Elle dit qu'il est vieux et seul, que cette maison sur la photo, c'est elle qui lui a donné et que chaque fois qu'elle y va, elle s'occupe du jardin. « J'ai la main verte » dit-elle, « j'emmène toujours des graines d'ici pour planter là-bas. J'en ai quelques-unes dans la valise ». Elle raconte, heureuse, que sa nièce se moque gentiment en disant qu'elle ne supporte plus de manger des tomates provenant de ses plantations.

Deusa prend alors son téléphone pour me montrer la photo et les messages qu'elle reçoit du fils qu'elle n'avait jamais eu, Tiago[46]. À l'âge de 4 ans, il fut laissé à la porte d'un orphelinat avec sa sœur de 3 ans. « Main dans la main ils sortirent en marchant ». Un policier les trouva et ils furent ramenés à l'orphelinat. Mais plus tard, ce même policier adopta Tiago et lui promit d'adopter sa sœur si au bout de quelques jours elle ne trouvait pas un endroit où rester. Tiago ne reverra jamais sa sœur. Aujourd'hui, à 19 ans, il rêve d'être joueur de football et pour cela il est allé en Italie.

Une amie de Deusa la contacta, pour la simple raison qu'elle est « une personne qui aime aider les autres » et a demandé à ce qu'elle connaisse Tiago. Deusa raconte qu'il y avait une telle compréhension entre eux que cela a créé des jalousies dans sa famille et une dispute avec son frère. Ce même frère qui, en accord avec Deusa, venait chez elle chaque fois qu'il passait par des difficultés financières, faisant « des allers-retours à la maison qui lui est toujours ouverte ». Lui, comme ses autres frères et sœurs, par choix, ne sait pas exactement ce

que Deusa offre à Tiago, en plus de l'affection et de l'accueillir chez elle. Mais Deusa, présenta Tiago à un ami qui lui promit de lui envoyer des papiers pour faire un test pour un club de football en Italie. En plus de cela, comme le visa de Tiago allait se terminer et qu'il devait rentrer au Brésil, Deusa lui paya son billet et lui trouva un accueil à São-Paulo. Tiago ne voulait pas rentrer chez ses parents, car il ne le soutenait pas dans son rêve et refusaient de l'aider. « Sa mère trouait tous ses ballons, depuis tout petit », me raconte-t-elle. Alors Deusa a téléphoné à des amis de São-Paulo et leur a demandé de recevoir celui qu'elle considérait comme un fils. Ses amis ont accepté tout de suite, en disant que c'était impossible de lui refuser quoi que ce soit. Elle leur avait permis de rester chez elle quand il ne se connaissait pas encore. Deusa, celle qui aide/s'occupe de, était là, recevant et investissant dans ce qu'elle avait l'habitude de faire, les personnes, et dans les relations qui se construisent à partir d'elles.
Notons que le bénéfice de cet investissement pour Deusa est totalement abstrait, puisque ce n'est pas elle qui va profiter de l'accueil, mais celui qu'elle a choisi d'appeler fils et de s'occuper. Dans ce sens, le retour qu'elle reçoit de ses amis est aussi un investissement qu'elle fait en Tiago. Comme n'importe quel investissement, il n'y a pas de certitude de retour. Mais celui-là apporte plus d'incertitude qu'un investissement en action ou sur le marché immobilier par exemple, même si dans ce cas, il y a la parole de celui dans lequel vous investissez qu'il va vous restituer quelque chose. « Tiago me dit tout le temps que je suis sa mère et qu'un jour il prendra soin de moi ».

Du fait du manque de confiance habituel en ce qui concerne les investissements sur les personnes et pire, des personnes étrangères à notre milieu familial, j'ai réagi en demandant à Deusa ce que Tiago ferait s'il n'arrivait pas être joueur. Elle m'a répondu qu'elle ne savait pas et qu'elle ne lui demanderait jamais, puisque comme c'est un rêve, ça ne serait pas elle qui ouvrirait la porte à la possibilité de celui-ci ne pas se réaliser. « Ça ne se pose pas ce genre de question... » m'apprit-elle. Bien qu'encore prise de doute, je me suis tue malgré tout.
Mais à un autre moment de la conversation, Deusa reprit ce sujet, et j'ai réfléchi en disant que tant qu'il ne réaliserait pas son rêve, y compris pour ne pas être anxieux, dans l'attente, il serait positif de chercher des alternatives. Elle y réfléchit.

Lorsque je la questionne sur sa volonté d'avoir un fils après s'être toujours occupé de ceux des autres, Deusa raconte qu'elle aimerait en avoir eu un, mais pas sans père et qu'elle n'en a jamais rencontré un pour fonder une famille. Elle explique qu'elle a toujours eu comme priorité ses parents. Pour eux elle acheta une maison et envoyait de l'argent tous les ans de l'Italie.

Nous pouvons remarquer que dans ce résumé de l'histoire de Deusa, son parcours et ses expériences professionnelles sont mélangées, rendant plus difficile la distinction entre les unes et les autres. Cela est influencé par le fait que, pendant longtemps, son lieu de travail était aussi son lieu de vie. Mais aussi, nous pouvons constater que l'apprentissage de « s'occuper des gens », la fait apparaître aux yeux des autres, comme une personne qui réalise ce type d'action et la caractérise, même en dehors du contexte professionnel. Comme par exemple quand des amis demandent des services au nom d'un tiers, de toutes ces personnes qu'elle reçoit chez elle, qu'elle soit recommandée pour connaître Tiago, car elle aime aider. L'habitude qu'elle a de s'occuper des autres est aussi évidente dans son choix de s'occuper de quelqu'un comme si c'était son fils. Deusa raconte qu'elle a utilisé de l'argent, qu'elle avait économisé pour faire une chirurgie esthétique, pour aider Tiago, disant qu'elle aurait encore le temps de la faire. Mais elle se souvient que quand finalement elle crut pouvoir réaliser son rêve de se faire refaire la poitrine après une grande perte de poids, elle sentit le besoin de dépenser cet argent pour quelqu'un d'autre.

L'interdépendance que Deusa établit avec Tiago ne peut pas être analysée comme le résultat d'un caractère, comme si celui-ci avait été construit de manière indépendante des expériences sociales. Étant fille, sœur, femme de ménage ou amie, Deusa s'occupe de l'autre, c'est ce qu'elle a appris à faire et par conséquent est devenue. Mais il y a aussi quelque chose qui s'éloigne du classique sociologique dans son comportement, car il est connu qu'une autre personne réunirait toutes ces expériences de manière différente, occuperait, bien que dans une trajectoire de soin, une autre place. Cependant, ignorer la particularité de Deusa serait en quelque sorte la laisser en dehors de ce qui serait social et privilégier une forme de pensée au détriment d'une autre et abaisser ses sentiments dans la hiérarchie sociale.

Les attitudes de Deusa, sont pour moi une « voix différente », appartiennent à des valeurs dites altruistes, mais qui cependant, sont pour elle une manière de se faire du bien. Parce que mon intention est de penser le social comme ce qui façonne Deusa, je ne peux pas ignorer une telle particularité, mais dois réfléchir à son sujet et à son possible rôle de morale de *care.* À cela j'ajouterai que l'interdépendance dans la vie de Deusa fut une constante plus évidente que pour les autres personnes, puisqu'elle est une travailleuse du *care* et, en particulier, une personne qui habitait avec ses patrons. L'asymétrie qu'elle vit à travers ses relations, du fait d'être domestique et ne pas être « la femme au foyer » peut rendre le terme « interdépendance » équivoque, ne prenant pas en compte une relation de pouvoir qui modifie le principe d'une relation horizontale. Alors que l'usage du mot « dépendance » laisse de côté le fait que Deusa est salariée et reçoit aussi quelque chose dans les relations. L'impossibilité

de trouver le mot juste me pousse à choisir le premier, puisque Deusa peut alors être vue d'une manière plus complexe : Deusa est en effet formée à servir l'autre. À ceci, nous pouvons ajouter le fait que Deusa aide toujours sa famille financièrement, qu'elle regrette de ne pas avoir remercié la radio de l'avoir aidée à trouver un travail, qu'elle souhaite ne ne pas se disputer même dans les situations où elle pense avoir raison. Aussi nous savons que depuis très jeune Deusa a eu besoin de comprendre ce qu'était négocier un espace dont elle n'était pas propriétaire, pour avoir accès à "la Culture" comme elle dit. Ainsi, elle échangeait sa force de travail contre une maison et de la nourriture et ses liens affectifs aussi furent construits et intercalés avec ceux pour qui elle travaillait, faits aboutissant à un type d'interdépendance. Deusa sait aussi qu'à chaque démission et déménagement, elle a eu besoin de compter sur quelqu'un. Tierces personnes que sa façon d'être a captivées, tierces personnes avec qui elle a échangé des services.

Deusa n'utilise pas le terme interdépendance pour parler de ses relations, pour elle c'est quelque chose de naturel, elle construit ses relations avec comme base de « faire le bien sans regarder à qui ». Elle n'utilise pas la sociologie pour expliquer sa façon de voir le monde, mais Dieu. Son espoir est dans un retour dû aux regards célestes, mais son attention envers l'autre est quelque chose de concret, mesurable. Elle a quelque chose en retour. Sa relation avec Tiago est un investissement de plus basé sur sa morale. Investissement qui ne se limite pas à son espoir à lui de s'occuper d'elle quand il aura l'argent pour le faire, mais aussi basé sur ce qu'elle reçoit aujourd'hui. Tiago s'occupe effectivement de Deusa, la déclaration d'amour filiale, les innombrables photos qu'il prend avec elle, pour elle et d'elle, sont des preuves palpables de cette attention, et le fait que Deusa se sente aimée est le résultat de cette démonstration qui la pousse à s'occuper de Tiago ; gérant une interdépendance affective qui démontre que l'attention met en évidence que, si elle est perpétrée entre deux Hommes, cette relation humanise les deux. Je regrette toutefois que dans le monde individualiste dans lequel nous sommes, cela me paraisse étrange.

Analyser le parcours de Deusa nous a permis de noter que sa vie professionnelle constituait une grande partie de sa trajectoire de vie. L'intérêt commun à beaucoup de personnes, dans l'histoire d'une représentante du travail du *care,* est de montrer que c'est quelque chose qui s'apprend, se développe et s'opère de façon à ce que ce procédé ne soit rendu invisible, transformant ses actions en caractéristiques innées, mais que, comme dans les autres professions, c'est quelque chose d'acquis étendu au quotidien et communément compris comme une manière d'être. Deusa me permet d'illustrer ce fait, allant au-delà des catégories de sexe/genre (femme) et de filiation (la sœur la plus âgée) comme je pourrais le faire avec

certaines *au pair* que j'ai interrogées. Elle fut désignée pour vendre sa force de travail de soin et pas seulement à prendre soin comme le font la majeure partie des femmes. Illustrant l'apprentissage, c'est dans l'action d'être employée pour « s'occuper de », que s'est développé quelque chose chez Deusa, à partir de ses expériences. Dans le cas des *au-pairs* il y a toujours l'idée qu'elles possèdent des caractéristiques déterminées comme innées pour pouvoir s'occuper correctement des enfants, car elles n'ont jamais été employées avant.

Je précise qu'à aucun moment je n'affirme que toutes les travailleuses du *care* sont des Deusas, mais qu'il est possible de trouver une Deusa en chacune. C'est dans ce sens que Deusa est un miroir que j'utiliserai dans le récit des histoires des au *pair.* Sa référence m'aidera à montrer que ces expériences forment des êtres et ainsi le *care* pourrait être vu comme la colonne vertébrale des personnes qui furent éduquées à travers lui.

Entre les lignes, les efforts

On remarque que dans le récit de Deusa, le côté physique et mental est caché par la relation entre les personnes impliquées. Il est possible de savoir que Deusa aide sa patronne dans ses activités quotidiennes : se laver, s'alimenter, se promener, mais que son discours privilégie les relations (« elle m'emmenait partout avec elle »). De ce point de vue, les efforts physiques et psychologiques de l'activité du *care* sont dissouts dans la relation établie entre travailleuse et patronne, aspect commun justifié, de manière générale, par le manque d'intérêt dans la description de cette activité. Pour cela, il y a besoin de créer une écoute qui cherche à identifier les efforts physiques et psychologiques présents entre les lignes narratives.

Dans ce sens, le quotidien - récupérer à l'école, donner le goûter, préparer le dîner et attendre que les parents arrivent (dans le cas des nourrices), laver, repasser et cuisiner (dans le cas des domestiques), lever, donner le bain, emmener faire une promenade - sont des descriptions remplies d'efforts « non-dits ». Les choix de la construction narrative dissolvent et masquent les efforts physiques et psychologiques, c'est encore le cas dans l'histoire de Deusa, telle qu'elle la relate.

Deusa, comme la plupart des gens, pour des raisons historico-sociales, n'a pas été éduquée pour penser à son activité au moyen d'une description des efforts que cela représente. Cette caractéristique générique dépend de chaque expérience, mais peut se retrouver de manière identique à un groupe de personnes.

Dans le cas de Deusa, la façon dont elle construit sa narration doit aussi être due au fait d'avoir de meilleurs souvenirs de cette seconde expérience même si son travail n'a pas été

reconnu par tous les membres de la famille. Elle insiste sur son rôle dans la vie de la marquise, et il est possible de ressortir de son discours deux idées principales : Deusa a réussi à faire faire à la marquise des choses qu'aucune autre n'a su faire et la marquise vivait mieux avec Deusa auprès d'elle.

Afin de mieux situer son récit, il est important d'avoir en tête l'expérience antérieure de Deusa et le fait qu'elle soit une immigrante vivant chez ses patrons. Cette seconde expérience en Italie peut donc être analysée par comparaison avec la précédente, permettant d'affirmer que Deusa a trouvé dans sa seconde relation de travail un lieu plus confortable que dans le premier. Dans le discours de Deusa, la comparaison entre les deux expériences est mise en avant.

Dans la description qu'elle fait de la première patronne, on retrouvel'usage constant d'adjectifs négatifs et l'utilisation de l'expression « cela n'a pas été facile » à la fin du récit. Concernant le second emploi, en plus du choix de donner de l'importance aux expériences positives, Deusa laisse clairement entendre «qu'au début ce fut difficile ». Lorsque l'on mentionne les caractéristiques négatives de la patronne, elles a « su les contrôler », ne gardant au sujet de la marquise que des formules telles que « elle était très raffinée, très éduquée ». Le second aspect, être immigrante et, dans le cas de Deusa, dépendante en ce qui concerne le logement, influence la réaction au traitement reçu, puisqu'il augmente la vulnérabilité et en conséquence la sensibilité aux situations vécues. Sachant cela, nous savons aussi que, dans le second travail de Deusa en Italie, ella a une meilleure relation avec sa patronne : elle est dans le pays depuis plus longtemps et, à partir d'une certaine période, a une maison où aller lorsqu'elle ne travaille pas. De ce fait, Deusa a de meilleures conditions qui influencent son choix de narration. Toutefois il est possible que, du fait que les bénéficiaires indirects de Deusa, les enfants de la marquise, n'aient pas reconnu son engagement, elle ait construit une narration transparente et, d'une certaine façon, une reconnaissance de son action à travers le discours.

Pour une meilleure contextualisation, je précise que Deusa a attaqué les enfants de la marquise en justice pour ne pas avoir réalisé le paiement de son travail. D'après elle, ils ne payèrent pas les vacances ni le dernier salaire et le fils de la marquise a dit préférer dépenser des frais d'avocats que de lui donner un centime. Ainsi, les bénéficiaires indirects de la relation d'attention que Deusa avait avec sa patronne déconsidéraient le lien créé entre elles. Je me permets d'affirmer cela en m'appuyant sur le fait qu'ils n'ont pas prévenu Deusa, qui travaillait ailleurs lorsque la marquise a été internée, que cette dernière est décédée. Ainsi, il se peut que, aussi bien par l'affection qu'elle portait à sa patronne, que la non-reconnaissance

de son rôle auprès d'elle, ce contexte permette d'expliquer pourquoi Deusa donne autant d'importance à sa relation avec la marquise dans son discours.

La prétention de connaître une activité d'aide demande une attention particulière au narrateur de l'histoire, puisque c'est lui qui traduira les efforts psychologiques au sein du travail réalisé. Dans le cas de Deusa, ceux-ci rencontrent des synonymes du soin tel que « prévention, attention, sollicitation, vigilance, diligence » (FERNANDES, 1974). D'autre part, un des efforts psychologiques réalisés par Deusa au cours de sa première relation de travail, supporter une patronne qu'elle n'apprécie pas, et par laquelle elle se sent exploitée, est justifiée et pour cela aussi considéré comme un effort physique : « (...) si elle entrait mille fois dans la salle de bain, elle retirait chaque fois sa culotte sale et la jetait par terre, et nous devions la ramasser, et avec les affaires de sa garde-robe, même chose (...) ». Notons entre les lignes que Deusa réalisait l'effort physique de devoir récupérer à maintes reprises des affaires sur le sol, les plier et les organiser dans les armoires. Les efforts psychologiques évoluent entre patience et résignation, qui impliquent de savoir gérer ses propres sentiments au cours de ce type de situation, oscillant entre humiliation et dégoût.

Cette comparaison illustre que les efforts réalisés au cours des activités exercées se dissolvent dans le récit vécu et quand la relation entre patronne et employée est bonne, les efforts sont encore plus dilués dans le discours, étant alors moins évidents. Ceci est expliqué par le fait que prendre soin de l'autre est souvent associé à de l'amour, « qui n'attend rien en retour » et la gratuité (contraignante ou non). Dans ce sens, ce qui est fait pour l'entretien et le développement du soin normalement n'est pas, ou ne devrait pas être, vu comme un effort. L'exploitation dissimulée lui est intrinsèque, le pouvoir silencieusement exercé sur l'autre, la peur et la précarité étant les facteurs qui engendrent la subordination.

Il est possiblement pour cette raison que la relation entre les personnes est soulignée dans le discours de Deusa et c'est à travers ce discours-même que nous constatons ses efforts pour la réalisation des activités. En somme, l'héritage historique de cette fonction non rémunérée, exercée par les mères et les esclaves, donne lieu à l'invisibilisation[2] de l'activité de soin comme travail et de l'exploitation exercée à travers lui. Parmi cet héritage, nous voyons aussi que la hiérarchie entre patrons et employés instaure un pouvoir abusif dans la plupart des cas. Cependant, la nécessité en soi de l'existence de la relation et l'intimité induite par le travail du *care*, fait que, pour que cette relation ait une continuité, beaucoup

d'informations se trouvent dans ce qui n'est pas exactement dit, dans le "non-dit", ce qui n'est pas dit explicitement.

Pour des raisons distinctes, aussi bien pour les patrons que pour les employés, les efforts exigés pour le bon développement du travail de prise en charge et pour le maintien de la relation ne peuvent être mis en avant. Pour des raisons historiques, cela est directement lié au maintien du pouvoir. Le récit des travailleurs sur les efforts physiques et psychologiques requis pour le travail est effacé, de même, parce que nous n'avons pas été éduqués pour parler des activités de soin en ayant son répertoire d'efforts comme référence. De plus, pour des raisons spécifiques à chaque expérience, les efforts réalisés se trouvent dilués dans la narration du locuteur. Ainsi, pour que nous pensions aux efforts exigés par l'exécution du travail du *care*, il est nécessaire de savoir lire entre les lignes du récit de son exécuteur.

Un changement « du tout au tout »

Karina est devenue la baby-sitter puis la nounou de Marie, une fillette de 3 ans, grâce à sa deuxième famille d'accueil. Dans cette famille, Karina était *au pair* et s'occupait d'Arthur qui était dans la même école que Marie. Les deux enfants et leurs parents se connaissaient bien et étaient proches. C'est ainsi que Karina a fait la connaissance de la famille de Marie et est devenue sa baby-sitter. De ce fait, tout en étant la nounou d'Arthur, Karina était aussi occasionnellement la baby-sitter de Marie, lorsque ses parents sortaient le soir.

Lorsqu'il est devenu difficile de renouveler le contrat de Karina chez les parents d'Arthur, la mère de Marie lui a proposé de devenir sa nounou. Karina devait accomplir avec Marie les tâches qu'elle réalisait précédemment avec Arthur : assurer la sortie de l'école, le goûter, le bain et le dîner. La jeune fille ne craignait pas le changement d'enfant grâce à son expérience préalable dans le métier, et à sa familiarité avec les endroits fréquentés par les deux enfants. En plus, son expérience précédente en tant que baby-sitter de Marie la rassurait. Néanmoins, au quotidien, Karina a été étonnée par le comportement d'enfant gâté qu'a adopté Marie, au point de l'énerver au cours des mois qui ont suivi. Cette situation a duré jusqu'à ce que l'immersion aux valeurs du *care* apporte des changements dans le rapport enfant-nounou, ainsi que dans le comportement individuel de Marie.

En ce sens, l'expérience vécue par Karina et Marie nous a donné l'occasion d'illustrer un travail de *care* réussi. Dans ce cas, toutes les étapes du processus du *care* sont présentes, y compris les éléments éthiques qui peuvent y être associés, ce qui nous permet de décrire tous les efforts mobilisés dans ce travail.

Dans le but de mieux suivre le développement de la relation de *care* établie entre Karina et Marie, qui a été la raison de notre choix de cette situation pour illustrer les étapes du processus du *care*, il semble nécessaire de présenter la perception initiale de Karina lorsqu'elle est passée du statut de baby-sitter occasionnelle à celui nounou de la petite fille :

> Quand j'ai commencé à travailler avec eux, je me suis dit : Elle est gentille, alors ça va aller. Mon Dieu… pourtant elle était insupportable, je veux dire, vraiment insupportable ! Elle hurlait pour n'importe quelle raison, elle pleurait tout le temps, elle faisait des crises en se jetant par terre et en se tapant la tête contre le mur. Des choses… Et je me suis dit : « Le voisin va venir, il va appeler la police ». C'était désespérant. Après, je ne sais pas dire ce qui s'est vraiment passé, c'est comme si elle avait changé du tout au tout.

Cet extrait démontre trois moments différents de l'expérience de Karina comme professionnelle du *care*, parmi lesquels deux moments en tant que nounou. D'abord, Marie est baby-sitter et sa fonction primordiale est de préparer l'enfant à dormir et de veiller sur son sommeil[47]. Pendant cette expérience, Karina a un contact ponctuel avec Marie à la fin de sa journée. Ensuite, elle devient sa nounou en partageant avec elle ses activités quotidiennes, en faisant partie de son monde pendant plusieurs heures consécutives. Karina fait alors connaissance de son quotidien et constate des changements dans le comportement de la petite fille. C'est au cours de cette phase qu'il est possible d'envisager la concrétisation du travail du *care*.

L'expérience vécue par Karina avec Marie montre de quelle façon la relation entre la pourvoyeuse de *care* et celle ou celui qui le reçoit peut se modifier selon les tâches accomplies et le temps passé ensemble. Les circonstances du vécu par l'enfant dans le cadre du babysitting ne sont pas les mêmes que lorsque Karina occupe la place de nounou. Ainsi, les efforts physiques et psychologiques du *care* peuvent être mieux évalués lorsque l'analyse prend en compte l'évolution des interactions dans le temps. En ce sens, nous comprenons que les rapports d'interdépendance pris en considération lors d'une analyse vis-à-vis de la perspective du *care* comprennent non seulement les expériences vécues individuellement, mais encore ce qui a été partagé par les deux parties. Alors, en restant cohérent avec les

[47] Quatre ans après Karina, j'ai aussi réalisé quelques babysittings de Marie grâce à une autre brésilienne, Rita, qui travaillait aussi pour sa famille de temps en temps.

principes de l'éthique du *care*, ce qui a été vécu par Karina et Marie doit être examiné non de façon isolée, mais dans le cadre d'une relation d'interdépendance.

Ainsi, la description de cet épisode nous aide à comprendre le parcours de Karina et les réflexions qui l'ont menée à mieux faire son travail. Pour contextualiser les expériences vécues par les nounous, comme Karina, il nous semble d'abord pertinent de faire une présentation de l'enfant et du réseau des nounous brésiliennes.

Marie, une fillette et ses nounous

Marie est l'unique enfant d'un mariage entre une avocate et un célèbre architecte français. Depuis sa naissance, elle est entourée par des professionnelles du *care* : des nounous françaises, africaines et quelques brésiliennes. En plus des nounous, Marie a toujours eu aussi des baby-sitters qui s'occupent d'elle en l'absence de ses parents le soir. Parfois, c'est la nounou qui exerce aussi cette fonction selon sa disponibilité. Ainsi, Marie est habituée à interagir avec des professionnelles du *care* et les professionnelles brésiliennes qui l'ont gardée sont recommandées les unes par les autres.

Étant donnée la flexibilité de la demande du service de babysitting, il est courant que plus d'une personne garde les enfants d'une même famille. En général, la nounou elle-même conseille à la famille la personne qui peut la remplacer. Cela reste possible du fait de l'existence d'un réseau de professionnelles qui restent en contact grâce au programme *au pair*. Par conséquent, Marie est connue dans le groupe des brésiliennes ex-*au pair*. Parmi les cinq brésiliennes qui l'ont gardée, y compris moi-même, trois ont accepté d'être interviewées[48]. Ces interviews se sont déroulées alors que les professionnelles ne travaillaient plus chez Marie.

Toutes ces ex-*au pair* brésiliennes, sans exception, sont devenues des nounous. Ce réseau du *care* s'est prolongé au fil du temps, intercalant des travaux et des périodes

[48] La seule nounou brésilienne qui a refusé d'être interviewée a été Rosélia. Je l'ai contactée pour réaliser l'interview lorsqu'elle n'était plus la nounou de Marie. J'ai été encouragée à l'interviewer par Rita, qui m'a dit qu'on possédait toutes les deux une vision de monde semblable à cause de notre formation. En ce sens, j'ai trouvé que c'était une bonne idée d'entendre quelqu'un qui pourrait parler de son expérience en tant que professionnelle du *care*, mais encore davantage en tant qu'étrangère et noire habitant à Paris. Rosélia était la seule noire dans le groupe des 25 *au pair* que je connaissais. Je l'ai contactée 3 fois sans avoir de réponse. Alors, j'ai demandé à Rita ce qui s'était passé avec Rosélia et une autre intermédiaire nous a dit que, au cas où nous n'avions pas remarqué, Rosélia ne voulait pas collaborer à mon travail, dans ses propres mots : « Une chose que vous n'avez pas encore compris, c'est que Rosélia ne veut pas être 'capital culturel' pour une petite blanche bourgeoise. S'il faut qu'elle parle de son expérience en tant que femme noire et immigrée dans le travail domestique, c'est à elle-même de le faire ». Pour ma part, je n'ai fait aucune référence à Rosélia en me servant des catégories sociologiques et elle n'a jamais manifesté de prise de position par rapport à ma demande d'interview à propos de ses expériences en tant que jeune fille au pair et nounou en France.

distinctes. Karina a gardé Marie quand elle avait 3 ans, Rita l'a gardée quand elle avait à peu près 5 ans et Rosélia quand elle était âgée de 7 ans. Sibelle a été, elle aussi, sa baby-sitter au long de ces années. Actuellement, elle rend ce service plutôt chez la belle-mère de Marie, en s'occupant de la demi-sœur de cette dernière. J'ai fait connaissance de Marie quand elle avait 8 ans en la gardant sporadiquement pendant l'absence de sa mère le soir.

Un jour, j'ai essayé d'interviewer Marie avec la permission de sa mère. Elle ne s'est pas sentie à l'aise avec mes questions, contrairement à ce que j'attendais. Pourtant, il est devenu évident que, selon Marie, une bonne nounou était quelqu'un avec qui elle pouvait jouer et que l'avantage d'en avoir une était de ne pas devoir jouer seule. De cette façon, pour passer de bons moments différents, elle préférait que des professionnelles différentes s'occupent d'elle. C'était probablement pour cette raison que Marie n'était pas gênée d'avoir des filles différentes avec qui passer ses soirées de jeudi à samedi. En plus, Marie m'a raconté pendant cette interview qui a duré 20 minutes, qu'elle ne connaissait pas les prénoms de ses premières nounous et que pourtant elle était sûre d'en avoir toujours eu une. Elle se souvenait des chansons pour enfants en portugais, malgré le fait de n'avoir jamais envisagé d'étudier cette langue.

D'après ce que j'ai pu remarquer, je dirais que Marie est à l'aise avec la présence d'un étranger dans sa maison. Elle est d'autant plus à l'aise avec cette situation qu'elle sait dire et montrer ce qui doit être fait et comment le faire concernant elle-même et son espace. Lors de notre rencontre, je me souviens avoir été assez étonnée quand elle m'a demandé de ne pas sortir de la salle de bain pendant son bain pour lui tenir compagnie, « comme les autres le faisaient ». De la même façon, elle m'a demandé de la *care*sser à l'heure de se coucher. Je me souviens que le bisou de bonne nuit et l'histoire lue n'ont pas été suffisants. Elle m'a donné des instructions sur la façon de la *care*sser et, malgré le fait de ne pas avoir réussi à bien le faire cette fois-là, nous avons négocié le temps que je resterais à côté d'elle au lit. En ce sens, Marie, ainsi que d'autres enfants, ont attiré mon attention sur leur capacité à être des donneurs d'ordre. Cette réflexion m'a amenée à conclure que les enfants habitués à recevoir des soins d'une nounou apprennent à demander des services. En conséquence, j'ai également constaté qu'avoir une nounou est une des façons pour un enfant de comprendre sa position sociale et de se préparer à l'occuper.

Dans une conjoncture sociale dans laquelle les familles pouvant avoir une nounou sont privilégiées sur le plan financier, la présence d'une personne qui peut s'occuper exclusivement de l'enfant permet à ce dernier non seulement de voir ses privilèges comme naturels, mais lui apprend aussi à donner des ordres. Autrement dit, l'enfant pourra

développer des outils pour l'âge adulte et sera capable, à sa propre façon, de coordonner le travail d'un fonctionnaire par exemple.

Ainsi, la nounou et sa présence dans la vie de l'enfant peuvent non seulement apprendre et renforcer des enseignements d'ordre civique et moral, mais aussi lui apprendre à interagir dans le cadre micro-politique, ici sous la forme de l'espace domestique. Ces interactions représentent, à leur tour, les formes de pouvoirs qui peuvent être construites dans l'espace public.

Marie est issue d'une classe sociale aisée matériellement et culturellement. Habituée à vivre au milieu de personnes connues, puisque son père est un architecte célèbre non seulement en France, mais aussi à l'étranger et que parmi les amis de sa famille figure une styliste assez reconnue, Marie est à l'aise avec les soins que les travailleuses du *care* lui prodiguent. Cependant ces soins et les efforts qu'ils demandent semblent perdre une partie de leur importance. Afin d'éclaircir ce dernier aspect, je ferai la transcription d'un épisode de la vie de Marie raconté par Karina. Dans cet exemple, il sera possible d'identifier les quatre dimensions du *care* et ses aspects moraux, ce qui permettra de mieux comprendre le travail et les efforts demandés pour son accomplissement, ainsi que leur importance vis-à-vis de ceux qui sont privilégiés économiquement.

Une heure quarante de crise

Marie a eu plusieurs nounous tout au long de son enfance. Karina a été l'une d'elles. D'abord, elle s'est occupée de Marie le soir en tant que baby-sitter pendant l'absence de ses parents. Elle a ensuite gardé l'enfant de la sortie d'école jusqu'à l'arrivée de ses parents le soir. Par conséquent, nous pouvons considérer que Karina faisait un travail direct-professionnel du *care* avec Marie et un travail-indirect-professionnel pour ses parents. Ce contrat de travail a duré 2 ans, alors que Marie avait 4 ans au début et 6 ans à la fin de la période pendant laquelle Karina l'a gardée.

Selon Karina, les quatre premiers mois avec Marie n'ont pas été agréables. Elle la voyait comme une enfant gâtée et fatigante. Toutefois, Marie est passée par un changement important, que Karina a qualifié comme « du tout au tout ». Nous l'examinerons à la lumière de la théorie du *care* en considérant ce changement comme le résultat d'un travail de *care* bien accompli. Pour mettre en avant la trajectoire et l'importance des efforts de la part de Karina, nous transcrivons une partie de son récit :

> Une fois elle a fait une crise où elle est restée… Vous savez, à la « super *nanny* », quand on pense que ce genre de chose n'existe pas parce qu'on n'a jamais vu ? Alors, elle a pleuré pendant une heure quarante. Je ne vais jamais oublier cette scène. Elle a pleuré, toute nue. Parce que je lui donnais son bain et j'ai bouché la baignoire et elle voulait le faire elle-même, mais c'était moi qui l'avais fait… pendant qu'elle se déshabillait, j'ai pris la bonde, je l'ai mise à sa place et j'ai ouvert le robinet. Oh la la…
> (...) Et puis sa mère qui était au salon, est venue quand elle a commencé à pleurer. Alors, elle a commencé à crier sur elle tout de suite. Et là, ça a été pathétique ! Parce que la mère criait d'un côté et la fille de l'autre. La mère lui a donné des fessées et l'a envoyée dans sa chambre. Il n'y avait pas de clé pour fermer la porte, alors les deux la poussaient, chacune de son côté, l'une pour ouvrir et l'autre pour fermer la porte. Et moi, je regardais… assise sans rien comprendre. La fille, elle n'arrêtait pas de pleurer et la mère lui disait : « j'espère que tu t'excuseras auprès de Karina ! », et elle ne disait rien, elle ne faisait que pleurer…
> Une heure et quarante minutes après, je veux dire… je ne lui avais pas donné son bain, elle avait mordu, frappé et aussi griffé sa mère qui ne savait plus quoi faire et moi j'y étais aussi, je ne pouvais rien dire de peur de questionner son autorité, n'est-ce pas ? Une heure quarante après, le miracle : son père est arrivé plus tôt du travail. Parce que je ne le voyais presque jamais, tu sais ? Que quand il rentre le soir à la fin du baby-sitting. Pourtant, pendant la journée, je ne le vois presque jamais. Ça a été un miracle qu'il rentre plus tôt. Quand Marie a entendu le bruit de la porte, elle a tout de suite arrêté de pleurer et a couru pour que son père la prenne dans ses bras. Alors sa mère lui a dit « ne lui fais pas de câlins, elle a fait… » Il a demandé à Marie « pourquoi tu as fait ça ? ». Puis il lui a dit « demande des excuses » et elle a dit « pardon maman, pardon Karina ». Après une heure et quarante minutes !!

Ce passage illustre bien à quel point une activité quotidienne simple, celle de donner son bain à l'enfant, peut entraîner toute sorte de problèmes dont la gestion demande des efforts jusque-là imprévus du côté des adultes responsables.

Le geste simple de la part de Karina – celui de boucher la baignoire – nécessaire pour une des tâches de son travail, est devenu un problème dans un contexte spécifique où son action va au-devant de ce qui est désiré par un autre[49]. Il se peut qu'il y ait des aspects de la relation entre Karina et Marie qui n'ont pas pu être présentés dans la description de cet épisode, ainsi que des particularités de Marie et de ses sentiments qui n'ont pas pu y être

[49] La troisième étape du processus du *care* est associée à la compétence en tant que notion morale. Selon Tronto (2009), avoir l'intention de se soucier de l'autre et prendre des responsabilités sans répondre à sa demande veut dire que le professionnel n'a pas fait ce qu'il fallait faire. En ce sens, la réaction négative de Marie voudrait dire que Karina n'avait pas répondu effectivement à sa demande. Le contexte dans lequel l'événement s'est déroulé valide cette interprétation, en mettant en avant le caractère contextuel de la perspective du *care*. Autrement dit, le *care* en tant que pratique est localisé et contextualisé. En plus, il est important de relever que « les besoins de *care* dépassent inévitablement la possibilité de les satisfaire »

observés. Néanmoins, l'absence de ces aspects n'empêche pas l'analyse de cet épisode dans le cadre de la théorie du *care*.

Indépendamment de ce que qui n'a pas pu être considéré dans le récit de Karina, donner le bain à un enfant, dans le cadre d'un raisonnement abstrait et universel, se configure comme une activité quotidienne simple. Néanmoins, comme le montre l'épisode, dans des circonstances concrètes et dans un contexte relationnel particulier, ce moment peut devenir complexe.

Karina, en accomplissant une étape nécessaire à la réalisation de son travail n'est pas allée à la rencontre de la demande de celle à qui ces soins étaient destinés, ce qui a déclenché une crise durant une heure et quarante minutes. Une de ses actions, insérée dans un contexte déterminé, a été à l'origine d'une séquence d'événements qui ont échappé à son contrôle.

L'acte de s'éloigner de la scène principale dans un moment de crise et, par conséquent, d'éviter de s'impliquer dans la dynamique familiale est un savoir que le professionnel du *care* doit acquérir. Il faut garder sa place dans l'espace domestique pour ne pas franchir les frontières spécifiques à cet espace. Selon Karina la raison de sa non intervention était de ne pas questionner l'autorité de la mère. De ce fait, en restant en retrait de ce qui est intime pour la famille, Karina vise la préservation de l'ordre interactionnel. Ainsi, la jeune-fille reconnait sa place dans la triade - nounou, mère et enfant – tout en respectant la hiérarchie préconfigurée. Elle rajoute encore que, à un moment donné, l'événement échappe à ses possibilités d'interaction avec la petite-fille. De ce fait, nous pouvons affirmer que Karina a su évaluer le bon niveau d'engagement dans cette situation en particulier, puisque son éloignement se faisait nécessaire.

Le dilemme moral concernant la limite de l'engagement dans la prestation de soins est courant dans les relations du *care*. Dans la situation analysée, Karina a été consciente de sa place dans la triade. Néanmoins, le fait d'avoir réussi à prendre la distance nécessaire n'empêche pas qu'elle soit affectée par la situation. En rentrant chez elle, Karina affirme qu'elle éprouvait encore dans son corps des sensations provenant de ce moment vécu : « j'avais la tête sur le point d'exploser ».

Ainsi, cet événement a laissé des traces chez la jeune fille et l'a fait travailler ses émotions et ses impressions sur les actes de Marie. Dans ce sens, elle affirme :

> Après tout ça, j'ai changé mon opinion, avant je pensais ceci : « Elle se comporte comme ça parce qu'elle est trop gâtée en tant que fille unique ».

> Moi, j'ai aussi été fille unique jusqu'à l'âge de 10 ans, mais elle a du caractère et sa mère était toujours à la maison, alors je pensais « Elle est très privilégiée, sa mère est toujours là et elle se plaint tout le temps, elle n'est jamais contente ». Puis, j'ai commencé à comprendre que oui, sa mère était toujours là, mais c'était comme si elle n'y était pas, elle passait tout son temps sur Facebook…

C'est de cette façon que Karina commence le récit des décisions qu'elle a prises dans le but de mieux travailler avec Marie. Elle a fait attention à son quotidien, en abandonnant ses préjugés et en essayant de mieux percevoir ses particularités. C'est de cette manière que la pratique du *care* entamée par Marie a été déclenchée. L'expression des sentiments et actions de Karina permettent d'illustrer le schéma idéal pour décrire un acte de *care* proposé par Joan Tronto (2009).

Joan Tronto, dans son ouvrage *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, met en avant la conception d'une politique du *care*. Elle soutient l'argument que le *care* n'est pas seulement limité aux interactions entre les humains, mais qu'il comprend aussi les interactions avec l'environnement, comportant quatre étapes.

Ces quatre étapes identifiées par Joan Tronto et Béatrice Fischer sont les suivantes : se soucier de (*caring out*), prendre en charge (*taking care of*), prendre soin (*care giving*) et recevoir le soin (*care receiving*). De ses quatre étapes dérivent les quatre éléments éthiques du *care* : l'attention, la responsabilité, la compétence et la capacité de donner une réponse.

Tronto (2009) évoque la difficulté d'intégrer les éléments du *care* dans l'ensemble des principes moraux, car il ne suffit pas de **se soucier**, il faut **prêter attention** pour identifier une demande de soin. De même, il ne suffit pas de **prendre en charge** et d'accomplir ses tâches, il faut **se responsabiliser** vis-à-vis du besoin qui a été perçu, même s'il semble ne pas être en rapport direct avec soi-même. Après l'articulation de ses deux éléments, il faut **prendre soin**, qui est un travail effectif, mais il faut aussi avoir **la compétence** pour bien l'accomplir. Pourtant, même en réalisant ces étapes, le risque court que le soin donné ne corresponde pas au besoin du récepteur. Il faut donc aussi que ce dernier soit capable de **répondre positivement** au soin reçu. Ainsi, la complexité qui réside dans le fait de bien réaliser un travail du *care* devient évidente. Le travail du *care* bien réussi est un processus complexe, malgré le fait que le récit qui en est fait ne tienne pas toujours compte de toutes les difficultés rencontrées.

C'est par le biais du travail réalisé par Karina auprès de Marie que sera illustrée l'interaction des éléments moraux constituant la logique du *care*. Dans les pages suivantes, les

étapes de l'exécution du *care* et ses aspects moraux seront présentés, ainsi que la réflexion sur l'invisibilité du savoir naturalisé qui correspond aux valeurs du *care*.

Pour autant, il nous semble important de présenter la description que fait Karina de son expérience :

> Quand il faisait froid, c'était compliqué, parce que sa mère restait dans le salon et moi dans sa chambre. On faisait des dessins, on faisait du découpage et du collage, « Je vais montrer ça à mère », disait Marie en se dirigeant au salon. Sa mère répondait « Oui, ma chérie, ça c'est très joli… va dans ta chambre avec Karina, parce qu'elle t'attend ». L'enfant revenait après cinq minutes en dehors de sa chambre. »
> Alors j'ai commencé à faire attention à ça et je me suis rendue compte que c'était pire quand sa mère était là. Elle ne voulait pas trop lui parler. Puis j'ai commencé à comprendre et j'ai commencé à changer mon comportement, à m'énerver moins et elle a aussi changé. Maintenant, elle dit qu'elle m'aime et vient tout le temps vers moi.

Cet extrait montre non seulement que le travail indirect-professionnel de *care* réalisé par Karina avec la mère de Marie, peut être effacé pendant que sa fille reçoit les soins de la nounou, mais aussi que c'est un travail invisible qui demande des efforts psychiques. Ce dernier se déroule grâce à l'analyse que Karina fait de la « présence absente » de la mère.

Karina a perçu le comportement de la mère et a transformé sa perception de Marie et a changé son comportement vis-à-vis d'elle. À la fin, elle a concrétisé sa réponse à cette perception en changeant son propre comportement. Ce changement, à son tour, a influencé positivement le comportement de Marie, ce qui peut être considéré comme une bonne réalisation du travail de *care*. Ce parcours permet d'illustrer les quatre étapes du processus du *care* et ses aspects moraux avancés par Tronto (2009).

La première dimension proposée par Tronto est nommée **se soucier de** (caring about) et son élément éthique est **l'attention**. Dans cette étape, il y a un souci de l'autre qui entraîne la perception d'un besoin. Pour ce faire, l'attention est mobilisée, car c'est le fait d'être en état d'alerte par rapport à ce dont l'autre a besoin qui rend possible l'action du professionnel du *care*.

C'est en portant un regard attentif sur le quotidien de Marie et en percevant les caractéristiques de son rapport avec sa mère que Karina constate le besoin d'un *care* et parvient à identifier ce dont la fillette a besoin. Dans ce sens, Karina se soucie de Marie et dirige son attention vers elle. Karina accomplit cette action en arrêtant de considérer Marie comme n'importe quel enfant dont la mère est présente à la maison ou comme un enfant gâtée

et change son regard vers les particularités de son univers et ce que signifie pour elle d'avoir sa mère présente, mais non disponible à la maison.

Après avoir répondu à cette première exigence du *care* – reconnaître le besoin de l'autre – les actions de Karina illustre la prochaine étape de ce processus. Il s'agit de « **prendre en charge** » (*taking care of*) ayant comme notion morale **la responsabilité**.

C'est dans la deuxième étape du processus du *care* qu'a lieu la prise de responsabilité, en tant qu'implication de la reconnaissance de la possibilité d'agir en rapport avec un besoin non satisfait[50]. Concernant l'expérience de Karina, on remarque que la jeune fille a décidé de ne pas limiter son travail aux tâches à accomplir : aller chercher Marie à l'école, lui donner son goûter et attendre l'arrivée des parents. Au contraire, elle a pris aussi en charge la responsabilité de répondre à la demande de *care* de Marie, à laquelle elle s'est identifiée. De ce fait, le cas de Karina illustre la responsabilité comme une catégorie morale dans une approche de *care*.

D'après cette deuxième dimension du *care*, la responsabilité devient un élément éthique central qui dépasse les obligations liées au métier. En ce sens, le problème posé par la responsabilité est le suivant : « Quelque chose que nous avons fait, ou n'avons pas fait, a contribué à l'apparition du besoin de soin, et nous devons dès lors à nous en soucier » (TRONTO, 2009, p.178). Dans ce cadre, en allant au delà des tâches courantes de son métier, qui lui ont été attribuées dans son contrat de travail, Karina finit par étendre les limites de sa prestation vers des tâches qui n'ont pas été préétablies. Ainsi, elle a une conception contextuelle de son travail, non restreinte à sa description formelle. Finalement, puisque Karina n'est pas indifférente à la demande de soin de Marie, on peut considérer que ses actions sont en rapport avec les valeurs morales du *care*.

Karina aurait pu n'accomplir que les activités quotidiennes avec Marie. Elle aurait également, pu penser qu'elle ne pouvait rien changer à la situation de la fillette, puisque son besoin était d'avoir une mère plus présente, ce qui ne dépendait pas de son travail en tant que nounou. Pourtant, en adoptant un comportement plus attentif à la demande de *care* (« Alors j'ai commencé à faire attention à ça »), Karina a pris la responsabilité (« j'ai commencé à changer mon comportement »). De cette façon, elle a accompli deux des quatre dimensions de l'exercice du *care*, en mettant en avant sa responsabilité envers Marie.

[50] L'approche du *care* se différencie de la plupart des théories politiques contemporaines qui ne mettent pas autant en relief la question de la responsabilité. Selon Tronto « La difficulté à situer la notion de « responsabilité » dans la plupart de ces théories politiques met en évidence la différence entre théories morales contextuelles et la majorité des théories morales contemporaines » (TRONTO, 2009 p.177)

Dans de ce contexte, l'expérience de Karina se tourne vers la troisième étape du processus du *care* : « **prendre soin** » (*care giving*). C'est dans cette troisième extension du *care* que l'on peut voir si Karina a été capable de répondre au besoin perçu, car c'est dans cette étape qu'est présent le travail effectif qu'il faut réaliser. La **compétence** devient la notion morale centrale.

Karina, dans cet épisode et la façon dont elle a pris la responsabilité par rapport à la demande de Marie, a fait un effort pour réaliser le travail sur elle-même : « J'ai commencé à changer mon comportement », a-t-elle affirmé. Cette action de revenir vers soi-même s'accompagne d'un autre effort, celui de sortir du cadre de la simple analyse et d'interagir avec Marie : « j'ai commencé à m'énerver moins », a-t-elle affirmé. Autrement dit, Karina s'est servi de sa compétence effective, c'est-à-dire de ce qui était nécessaire pour accomplir son travail. En prenant en compte la troisième étape du *care*.

Il est important de mettre en avant que, dans le cadre du travail du *care* domestique avec des enfants, la pourvoyeuse professionnelle, se doit aussi de travailler ses propres émotions pour faire un bon travail auprès de celui qui recevra ses soins. C'est dans ce sens que nous pouvons affirmer que l'accomplissement du travail de *care* demande un travail sur soi, c'est-à-dire un travail d'ordre psychologique. Ainsi, se tourner vers soi-même et investir d'une autre manière sa relation avec l'objet de la sollicitude est une de clés pour le développement du travail de *care*, surtout avec des enfants. Dans son retour sur elle-même Karina entame des changements dans son comportement, en devenant « moins énervée », elle change son interaction avec Marie. Selon Tronto (2009) « *Même si la perception d'un besoin est correcte, la manière dont ceux qui prennent soin des autres choisissent de le satisfaire peut être à l'origine de nouveaux problèmes. »* (TRONTO, 2009, p.149). Ainsi, en dirigeant l'attention vers l'accueil du soin, la dernière étape du *care* est avancée : « **recevoir le soin** » dont l'élément moral correspondant est **la capacité de donner une réponse**.

La dernière étape du *care* correspond à la réponse du bénéficiaire du *care*. Selon Tronto, ce moment se réfère « à la reconnaissance de ce que l'objet de la sollicitude réagit au soin qu'il reçoit », c'est pourquoi l'aspect moral qui le représente est la réponse du bénéficiaire du *care*. Cette étape est fondamentale, car elle représente la seule façon de savoir si tout le travail accompli par le donneur du *care* a apporté une réponse au besoin de celui qui l'a reçu.

Dans le cas de Karina, il est évident que ses soins ont répondu à la demande de Marie, compte tenu de sa réaction positive au changement de comportement de sa nounou. D'après

Karina, à l'aide de ses propres mots : « (…) elle a aussi changé. Maintenant elle dit qu'elle m'aime et vient tout le temps vers moi ».

Le récit de Karina ne contient pas explicitement tous les éléments du quotidien de l'enfant. Il faut accepter qu'un récit soit toujours réducteur et que toute la complexité de l'interaction ne peut pas y être développée. Ce dernier aspect contribue à l'invisibilité du travail tout en étant signe de fluidité dans le cadre des relations, ce qui nous semble positif. C'est pour cette raison qu'il est important de relever l'intérêt spécifique du travail de *care*, visant la mise en conscience et la mise en valeur et non le caractère de sacrifice et la difficulté. Le but d'analyser les relations de travail comme celle de Karina et Marie est de mettre en évidence l'importance des valeurs du *care* et leur existence dans notre quotidien.

Même si l'on ne se rend pas toujours compte, le *care* est une pratique qui demande un savoir sur les personnes dans le cadre de leur interaction, une capacité à identifier leurs besoins et leurs capacités. Cette connaissance est qualifiée par Tronto (2009) comme profonde, car les parties doivent être capables de bien distinguer les besoins, les conflits et si ses actions peuvent atteindre le bénéficiaire (Tronto 2009), comme l'a fait Karina. Alors, en restant cohérent avec ces idées, le travail accompli par les nounous est important non seulement pour les parents de façon indirecte, car il leur permet de gérer leur temps et leurs activités quotidiennes, mais aussi parce qu'il mobilise des savoirs ayant comme résultat des changements positifs dans le cadre des relations humaines.

La relation de *care* entre Karina et Marie permet de montrer non seulement le caractère indissociable du travail que la nounou réalise pour les parents (indirect-professionnel) et celui qu'elle réalise pour l'enfant (direct-professionnel), mais également l'intégration des quatre étapes du processus du *care* et leurs éléments moraux correspondants. Grâce à cette analyse, il a été également possible d'illustrer ce qu'affirme Tronto (2009) à propos de l'interdépendance des différentes étapes du *care*. Ainsi l'épisode que nous avons analysé à la lumière de la théorie du *care* révèle la complexité de ce qui nous semble souvent ordinaire, le rapport entre un enfant et sa nounou, et plus particulièrement les efforts demandés lors d'épisodes ponctuels qui finissent par s'étendre et devenir courants toute au long de la relation.

CONCLUSION

La thèse que j'ai défendue est celle de la difficulté que nous avons à nous identifier aux plus socialement vulnérables. Dans ce travail, cette difficulté est présentée comme l'un

des obstacles à la reconnaissance du travail du *care*, qu'il soit domestique ou exercé en dehors du foyer. Outre cette contribution aux études du travail du *care*, la bibliographie utilisée dans ma recherche privilégie les autrices qui ont travaillé sur ce courant sociologique. Ainsi, consciente que la sociologie du *care* est une étude récente et construite non sans s'inspirer des classiques de la sociologie du travail ou de la psychodynamique du travail, le développement de ma recherche met l'accent sur une production scientifique directement liée au *care*. De cette manière, j'ai utilisé la littérature trouvé en France pour transmettre la pensée d'autrices telles que Joan Tronto et Patricia Paperman. J'ai également cherché à apporter ma contribution à l'enrichissement de cette littérature, ce qui pourrait permettre à d'autres chercheuses et chercheurs, en spécial au Brésil, d'approfondir la recherche dans le domaine spécifique du *care*.

Les trajectoires décrites dans cette recherche permettent de réfléchir au travail domestique du *care* comme un véhicule pour des femmes traversant des moments donnés dans leurs vies. Cette transitivité est déterminée par une consubstantialité/intersectionnalité de genre, de race et de classe. Elle s'observe à partir d'un échantillonnage composé par des femmes immigrantes en France, blanches et appartenant à ladite classe moyenne brésilienne. Du fait même d'être des femmes, elles exercent des activités domestiques comme si celles-ci leur étaient naturelles. Cela fait que leur exécution n'est pas nécessairement ressentie comme un travail. Puisque ces femmes ont un phénotype blanc, elles sont moins associées aux travailleuses domestiques conventionnelles, noires pour la plupart. D'un côté, il leur est plus facile de ne pas être identifiées avec ces dernières ; de l'autre, il leur est plus difficile de s'y identifier. Cette caractéristique est directement liée à une catégorie de classe, étant donné que la race suggère un lieu social. En ce sens, si ces femmes brésiliennes et blanches appartiennent à un phénotype proche de celui identifié comme étant d'une classe privilégiée, il leur est possible transiter plus facilement entre deux mondes différents. En outre, j'ai pu observer que, dans la catégorie de classe, il y a des hiérarchies dans lesquelles l'on identifie de différents types de travailleuses domestiques. Cette recherche présente donc des réflexions sur les représentations du travail domestique/du *care*, son maintien et l'intérêt que l'on peut avoir à s'en distinguer.

Lors de l'analyse du programme *au pair* comme l'une des réponses possibles à la demande du travail du *care,* j'ai a pu constater l'existence d'un cycle. Celui-ci, basé sur la réalisation du travail domestique du *care* comme un véhicule, justifie que l'on ne considère pas un certain groupe de femmes comme des travailleuses domestique, ce qui contribue au maintien de lieux sociaux préétablis. De cette manière, les femmes qui ne correspondent pas

aux représentations du travail domestique sont plus susceptibles d'être rendues invisibles au sein du groupe de travailleuses et de se servir du travail du *care* comme un véhicule. Si l'on suit ce raisonnement, on peut démontrer que les jeunes filles *au pair* accompagnées dans cette recherche réalisent, lorsqu'elles deviennent des nounous, une étape dans un processus de migration qui leur permettra d'atteindre d'autres objectifs. Ainsi, la réalisation de ce travail comme un véhicule fut présentée comme l'un des motifs de différentiation des (représentations) des travailleuses domestiques. Pour cette raison, ce travail estimé autrement par ces travailleuses.

L'intérêt que j'ai porté à la distinction sociale fut l'un des aspects centraux constaté dans l'analyse de mes entretiens. Cette distinction a été démontrée comme un symptôme social qui rend difficile la reconnaissance du travail domestique du *care*, étant donné que l'affect est l'un des recours utilisés pour sa concrétisation. De cette manière, par le biais de l'expérience des brésiliennes ayant participé au programme d'échange *au pair*, l'affect est considéré non pas comme un problème dans le rapport du *care*, mais comme un recours de distinction. En ce sens, il est inversement proportionnel à l'idée de travail et, pour cette raison, il présente deux possibilités. La première possibilité, c'est qu'on éloigne l'exécution du travail de son origine étymologique (*tripalium*, objet de torture) et que cet éloignement influence positivement la réalisation des activités. La deuxième possibilité est celle d'un certain effacement de l'image de la travailleuse domestique. Dans ce dernier cas, plus la travailleuse domestique est proche de ses patrons, moins on reconnaît que le rapport entre ladite travailleuse et ses patrons est bel et bien une relation de travail. Dans ma recherche, j'ai constaté que cette logique se concrétise, à titre d'exemple, quand les patrons proposent à leurs employées domestiques de participer à des événements familiaux – des dîners, des fêtes –, de même que dans leur manière de se référer à la travailleuse comme si elle était un membre de la famille : c'est ce que l'on observe notamment dans le discours du programme d'échange *au pair* et dans le vécu des travailleuses familiales. En me basant sur ce raisonnement, j'ai souligné la nécessité d'une réflexion sur notre difficulté à accepter que, dans une certaine mesure, nous sommes toutes des travailleuses du *care*. J'ai pu ainsi confirmer l'hypothèse de la difficulté à se reconnaître avec et comme une travailleuse domestique, ce que j'ai défendu comme étant un élément du système de difficultés à la reconnaissance du travail du *care*.

La résistance à s'identifier avec et comme une travailleuse domestique du *care* se traduit en une résistance à se reconnaître socialement vulnérable. De cette manière, j'ai voulu démontrer qu'une telle résistance n'a pas seulement lieu à cause de notre difficulté à prendre conscience de notre condition humaine, mais aussi parce que nous fuyons un lieu social qui

pourrait être considéré comme inférieur. Selon cette perspective, la peur de la vulnérabilité nous bouleverse dans ce que nous sommes, c'est-à-dire, des êtres vivants et sociaux. Nous nous éloignons de la reconnaissance du travail du *care* parce que nous ne voulons pas reconnaître que nous avons besoin de soin, de même que nous ne voulons pas prendre conscience de notre vulnérabilité intrinsèque (TRONTO 2009). De la même manière, nous nous éloignons d'une identification avec et comme des travailleuses et travailleurs du *care*, ce qui pourrait contribuer à la reconnaissance de ce travail, parce que nous ne voulons pas être associé.e.s à la vulnérabilité social qui lui correspond. Ainsi, la peur d'une vulnérabilité tant intrinsèque que sociale, ajoutée au fait que le travail du *care* est associé à des personnes vulnérables (PAPERMAN, 2005) et à la méconnaissance des efforts physiques et psychiques qui composent son activité (PAPERMAN, 2005 ; TRONTO 2009), crée un système de difficultés à la reconnaissance du travail du *care*.

Dans le but de contribuer à la reconnaissance des efforts physiques et psychologiques faits dans l'exécution du travail domestique du *care*, j'ai constaté que nous devons chercher à lire dans les entrelignes des récits. Ainsi, cette recherche démontre qu'il y a, dans certains gestes rendus naturels, un savoir qui traduit les phases du processus du *care* et ses dimensions morales. Cela montre que les efforts pour la réalisation du *care* impliquent également la nécessité de travailler sur ces questions. Dans cette recherche, j'ai donc envisagé une trajectoire du *care* : de jeune fille *au pair* à nounou. En observant des mères, des épouses, des tantes, des cousines, des jeunes filles *au pair*, des nounous et des employées domestiques, je me suis servie de leurs petites trajectoires pour élucider l'expérience du *care* domestique. De cette manière, même si cette recherche se consacre en premier lieu à la trajectoire des jeunes filles *au pair* brésiliennes en France et leur passage au statut de nounou, l'horizon de ce travail est le *care* dans toute son étendue.

ANNEXES

ANNEXE I – Table de Matières

INTRODUCTION
1

PREMIÈRE PARTIE: PRÉOCCUPATION MÉTHODOLOGIQUES
12

Chapitre I – Symboles et Savoir
13
1.1 Le soin en allégorie - Le Mythe de la Cure
13
1.1.1 Interdépendance
23
1.1.2 Vulnérabilité 26
1.2 La conceptualisation du soin 29
1.2.1 *Care*: une voix différente
29
1.2.2 *Care*: de disposition à activité 35

Chapitre II – Auto-socio-analyse 41
2.1 Trajectoire des travaux 41
2.2 Autoportrait: Le travail domestique et moi
45
2.3 Portrait de famille : trajectoires du *care* 54
2.3.1 Tante Fia
54
2.3.2 Tante Nena 58
2.3.3 Ma mère, Nésia 62
2.3.4 Tante Rita
66
2.3.5 Tante Jaque 68
2.3.6 Cousine Bruna 71
2.4 Deux trajectoires familiales façonnés par le *care*
74
2.5 Ma famille est comme d'autres familles 79

DEUXIÈME PARTIE: LE SOIN MIS EN QUESTION
87

Chapitre III– De jeune fille au pair à nounou: quels sont les changements ?
91
3.1 Au Pair et ses statuts 91
3.1.1 Différences administratives 95
3.2 Autoportrait: indépendance en vue
99
3.3 Comparaison entre être au pair et être nounou 102
3.3.1 Changements dans les relations du *care*
112
3.3.1.1 L'expérience de Sibelle
117
3.3.2 Changements dans les représentations du travail domestique/*care* 124
3.3.2.1 L'expérience de Tati 127

Chapitre IV – Portrait d'une représentation 132
4.1 Différences contextuelles 132
4.2 Le portrait du soin en France 137
4.3 Un portrait du travail domestique au Brésil par un film 147
4.3.1 Qui s'occupe de quoi et comment ? 148
4.3.2 Métalangage du Social 152
4.4 Être au pair: une question socioéconomique 156
4.5 La distinction sociale comme symptôme de résistance 160
4.5.1 L'Affection comme ressource de distinction 167
4.6 Se dissocier du travail domestique, un avantage pour qui ? 172
4.7 Système de difficultés à la reconnaissance du travail du *care* 179

TROSIÈME PARTIE: LE SOIN COMME ACTIVITÉ 183

Chapitre V - Le travail du *care* 185
5.1 Codifier le travail du *Care* 185
5.2 Autoportrait: Le *care* quotidien 187
5.3 Karina 191
5.3.1 Un travail sur soi 192
5.3.2 Le changement du tout au tout - un travail du *care* bien fait 197
5.3.2.1 Marie: une fillette et ses nounous 199
5.3.2.2 Une heure quarante minutes de crise 201
4.3.2.3 Un schéma idéal, les quatre étapes du *care* 204

Chapitre VI - L'économie du *care* 210
6.1 Commerce au pair 210
6.2 Au pair, une logique du *Mondes hostiles* 213
6.2.1 Un rapport bien assorti: le cas de Sibelle et de la famille Boulanger. 214
6.2.1.1 Sibelle 216
6.2.1.2 Famille Boulanger 220
6.3 La (bonne) rencontre entre une nounou et une famille 222
6.3.1 Sérénité *versus* accord sur le salaire 224
6.3.2 Le travail du *care* une contribution au bien-être de chacun. 230
6.4 Rita et sa trajectoire du *care* 232
6.4.1 Rita par Rita 235
6.4.2 Le travail domestique du *care* comme le début d'une insertion sociale 240

CONCLUSION 244

BIBLIOGRAPHIE
257

ANNEXE
ANNEXE I – Apprendre à identifier les efforts dans le travail du *care*
269
ANNEXE II – Chronologie des politiques familiales en France
287
ANNEXE III - Petit rapport quotidien
291

UNIVERSIDADE ESTADUAL DE CAMPINAS
INSTITUTO DE FILOSOFIA E CIENCIAS HUMANAS
EM COTUTELA COM A
UNIVERSITÉ PARIS 8 – VINCENNES - SAINT-DENIS
ECOLE DOCTORALE PRATIQUES ET THÉORIES DU SENS

Tese de doutorado em Ciências Sociais e Ciência Política

Michelle FRANCO REDONDO

TRAJETORIAS DO *CARE*
DE *AU PAIR* A *NOUNOU*

Tese dirigida por : Patrícia PAPERMAN (Universidade Paris VIII Vincennes - Saint-Denis)
Liliana SEGNINI (Universidade Estadual de Campinas - UNICAMP)

Defendida em : 7 Março de 2018 em Campinas - SP
Unicamp Brasil

Banca:

Patricia PAPERMAN (Directrice de thèse - Université Paris VIII Vincennes- Saint Denis)

Liliana SEGNINI (Co-directrice de thèse -Universidade Estadual de Campinas - UNICAMP)

Angela Carneiro ARAÚJO (Professeur Université Estadual de Campinas - UNICAMP)

Guita Grin DEBERT (Professeur Université Estadual de Campinas - UNICAMP)

Helena Sumiko HIRATA (Directrice de recherche émérite au CNRS)

Nadya Araujo GUIMARÃES (Professeure Université de São Paulo- USP)

Pacale MOLINIER (Université Paris 13)

UNIVERSIDADE ESTADUAL DE CAMPINAS

Institutode Filosofia e Ciências Humanas

MICHELLE FRANCO REDONDO

TRAJETORIAS DO *CARE:*
De Au Pair a Nounou.

.

Orientadora : Patricia Paperman
Coorientadora : Liliana Segnini

Tese de doutorado apresentada ao programa de Pós-Graduação em Sociologia no Instituto de filosofia e Ciências Humanas da Universidades Estadual de Campinas para a obtenção do Titulo de Doutor em Sociologia

Este exemplar corresponde à redaçao final da tese defendida por Michelle Franco Redondo, orientada pela professora Liliana Segnini e Patricia Paperman em cotutela pelas Universidades Paris 8- Vincenes Saint-Denis et Universidade Estadual de Campinas – UNICAMP

_____
Patricia Paperman

_____
Liliana Segnini

CAMPINAS
PARIS
2018

UNIVERSIDADE ESTADUAL DE CAMPINAS

Instituto de Filosofia e Ciências Humanas

A Comissão Julgadora dos trabalhos de Defesa da Tese de Doutorado, em sessão pública realizada no dia ___ de _____ de _____, considera a candidata Michelle Franco Redondo aprovada

Este exemplar corresponde à redação final da Tese defendida e aprovada pela Comissão Julgadora.

_____

Profa. Dra. Helena Sumiko Hirata

_____

Profa. Dra. Pascale Molinier

_____

Profa. Dra. Guita Grin Debert

_____

Profa. Dra. Nadya Araujo Guimarães

_____

Prof. Dra. Angela Carneiro Araujo

PARIS
CAMPINAS
2018

DEDICATÓRIA

Dedico esse trabalho a minha mãe e ao meu pai, que me são exemplos de tantas coisas, e aos amigos, que comigo dividiram essa trajetória. Em especial, a L. L.

AGRADECIMENTOS

Minha imersão no trabalho doméstico do *care* na França fez o campo desta pesquisa. No entanto, a transformação dos dados coletados em texto só foi possível quando deixei de ser babá. Mesmo antes dessa ruptura, os agradecimentos eram inúmeros, depois eles se tornaram, em alguma medida, minha condição. Não esqueço o começo desta trajetória e sei que o presente trabalho se construiu em todo o seu percurso. No entanto, nestas linhas, me focalizarei no agradecimento àqueles que foram fundamentais no momento da materialização das ideias em palavras.

Durante esta trajetória, fui orientada por Patricia Paperman e Liliana Segnini, às quais agradeço por terem se unido para que este trabalho encontrasse seu lugar e fosse concretizado. Elas me dispuseram, de certa maneira, segundo os principais pontos de referência para minha localização na realização desta pesquisa. Patricia, além da divisão dos seus conhecimentos sobre o *care*, presenteou-me com um incentivo a um estilo, Annie Ernaux. Liliana, entregou-me os saberes fundamentais para a concretização de uma pesquisa, assim como lembrou-me da necessidade de "autorizar-se". Cada uma a sua maneira, foram bússolas. Obrigada por me aceitarem.

Além da gratidão pelas minhas orientadoras pela possibilidade de diálogo, sinto-me também grata à Helena Hirata. Ela, nesta reta final, mas não diferente do que fez em outros momentos, me proporcionou uma discussão fundamental. Sua solicitude também foi registrada por meio das pequenas delicadezas de suporte emocional que me ofereceu. Obrigada por se fazer presente ao longo desses anos.

A colaboração dos funcionários das duas instituições às quais esta pesquisa está ligada foi notável. Nina Grosso, da Paris 8, Reginaldo Alves e Beatriz Suyama, da Unicamp, foram cuidadosos e eficientes. Eles fizeram com que a burocracia não ultrapassasse o seus próprios inconvenientes no momento em que apenas há o desejo de terminar. A eles, todo meu reconhecimento. Obrigada por me oferecerem uma boa memória do contato estabelecido.

Nas relações construídas fora do mundo acadêmico e envolto a ele, agradeço àquela que me proporcionou um aspecto fundamental das condições materiais para o desenvolvimento de um trabalho, Priscila Coutinho. Abriu-me as portas da sua casa e mostrou-me outras possibilidades de forma de vida. Um cotidiano de aprendizagem e afeto. Agradeço à Pri, pela sua confiança e incentivo. Assim como ao seu companheiro Sami. Obrigada por terem me permitido construir.

Ao Caio Dias, agradeço pela sua leitura cuidadosa e pela partilha. Seus apontamentos foram decisivos na crença daquilo que eu estava fazendo. Também agradeço à Fernanda Gomes, pois sei que por ali ela esteve. Obrigado por terem me oferecido seus olhares.

Agradeço às minhas três Anas: Anna Carolina, Ana Elisa e Ana Barros. Para elas, durante um período de isolamento social, eu olhava para erguer a cabeça e ver os pontos de luz. Com elas, vivi o cuidado à distancia e a harmonia entre razão e emoção. Carol, sempre iluminando o caminho da cautela. Elisa, o da sociologia e, Barros, o das associações livres. Assim, elas leram, modificaram, ajudaram a construir, estilo, conteúdo e notas de rodapés. Obrigada por me fazerem acreditar.

Outras companheiras presentearam-me com seu apoio e saber linguístico, Ana Adão, Claudia Simionato, Daisy Oliani, Sylvie Fiessinger e Jeff Vasques. Elas iluminaram e possibilitaram minha expressão, inseriam as normas, mas também a crença na construção. Destaco meu reconhecimento a Adão que, mesmo no fim da sua própria tese, à minha se dedicou, quem comigo, mais uma vez, buscou um caminho em tempos difíceis. Obrigada por se fazerem presentes.

Agradeço à amiga Aline Lunardelli, que mais uma vez me mostrou que há coisas que o tempo e as distintas escolhas não mudam. Obrigada por me fazer saber que é possível.

Assim, como agradeço a outros amigos, como Ricardo, Gerald, Julierme, Fabião, Tozi, Carin, Giovanna, Koichi, Bruna, Fernanda, Florian que por mim torceram e comigo estiveram. Em especial, a Michelson, que me abriu os braços no dia em que tudo tinha sido perdido. Obrigado por terem entendido meu momento, pela paciência e pelos abraços.

Não posso deixar de agradecer a disposição daquelas que constituíram essa pesquisa. Elas nunca deixaram de responder qualquer dúvida e transformaram a partilha em algo comum. Assim, como devo expressar meu reconhecimento aos meus familiares, que comigo encararam o mundo da construção das narrativas. Obrigada pela confiança.

Agradeço àquela que possibilitou a concretização deste trabalho no formato aqui presente, Laurita. Ela dividiu comigo os dias que antecederam a entrega da tese, nele colocou sorrisos e a certeza de que as coisas são possíveis se temos os amigos certos. Obrigada por ser você.

Por fim, agradeço aos meus pais, que me apoiaram, mesmo quando havia incompreensão, em um caminho que parece tão distante. Obrigada pelo cotidiano para além da distância.

É preciso agir sem medo de construir
algo que ainda se desconhece

RESUMO

A partir da epistemologia do conhecimento situado, esta pesquisa orienta-se pela perspectiva do *care* e baseia-se em reflexões sobre trabalhos domésticos apagados das representações sociais dominantes. O estudo foi realizado por meio de observação participante e, dentro do prisma de uma autossocioanálise, contou com entrevistas que acompanharam o processo de transição do estatuto de *au pair* para o de *nounou* vivida por brasileiras em Paris e seus subúrbios. A pesquisa oferece ferramentas para a conscientização da dificuldade em identificar-se com e como uma trabalhadora doméstica e apresenta a necessidade de distinção social como um obstáculo ao reconhecimento do trabalho do *care*. O grupo estudado difere-se das trabalhadoras domésticas convencionais, pois a atividade que exercem é considerada um veículo para outro destino. Uma das consequências retrata-se em uma maior mobilidade social em comparação a outras babás, incluídas nas representações de trabalhadoras domésticas do *care.*

Palavras-chave: *care*, mercado do *care*, trabalho do *care*, trabalho doméstico, programa de intercâmbio *au pair*, *au pair*, migração, trabalho feminino, mobilidade transnacional de mulheres, sociologia du *care,* sociologia do cuidado.

ABSTRACT

Building on the epistemology of situated knowledge, this research draws from the perspective of *care* and is based on reflections on domestic work that is effaced from dominant social representations. The study was carried out by means of participant observation and, on the outlook of an auto-socio-analysis, relied on interviews that accompanied the process of transition of status, namely, from *au pair* to *nounou* experienced by Brazilian women in Paris and in its outskirts. The research offers sets of tools aiming to raise awareness of the difficulties in identifying oneself with and as a domestic worker, and sheds light on the need of social distinction that hinders recognition of the work of *care*. The group under scrutiny distinguishes itself from representations of domestic workers in that the *care* activities it performs is recognized as a vector and not as a fate. One of the implications of this is reflected in the higher level of social mobility enjoyed by the group when compared to other nannies who are encapsulated within social representations of *care* domestic workers.

Keywords: *care*, market of *care*, work of *care*, domestic work, au pair exchange program, au pair girl, migration, woman's labor, transnational women mobility, care sociology .

RÉSUMÉ

A partir de l'épistémologie de la connaissance située, et orientée par la perspective du *care*, cette recherche porte des réflexions sur les travaux domestiques effacés des représentations sociales dominantes. Cette étude se fonde sur l'observation participante et présente, dans le prisme d'une auto-socio-analyse, des entretiens qui accompagnent le processus de transition du statut d'au pair à celui de nounou vécue par des brésiliennes à Paris et ses banlieues. Dans ce cadre, cette étude donne des outils pour réfléchir à la difficulté de s'identifier avec et comme une travailleuse domestique et présente la nécessité de distinction sociale comme un obstacle à la reconnaissance du travail du *care*. Le groupe de femmes étudiées diffère des représentations des travailleuses domestiques, étant donné que l'activité du *care* qu'elles exercent est considérée non pas comme leur destin, mais comme un véhicule. L'une des conséquences est une mobilité sociale plus importante comparée à celle d'autres nounous, elles, incluses dans les représentations sociales des travailleuses domestiques du *care*.

Mots-clés: *care,* marché du *care*, travail du *care*, travail domestique, programme d'échange au pair, jeunes filles au pair, migration, travail des femmes, mobilité transnationale des femmes, sociologie du *care*.

INTRODUÇÃO **1**

PRIMEIRA PARTE : OS CUIDADOS METODOLÓGICOS **12**

Capítulo I – Símbolos e Saberes **14**

1.1 O cuidado em alegoria- Mito do Cuidado **14**

1.1.1 Interdependência 24

1.1.2 Vulnerabilidade 27

1.2 A conceitualização do cuidado **30**

1.2.1 Cuidado: uma voz diferente 30

1.2.2 Cuidado: de disposição à atividade 36

Capítulo II – Autossocioanálise **42**

2.1 Trajetória de trabalhos **42**

2.2 Autorretrato: o trabalho doméstico e eu **46**

2.3 Retrato de família : trajetórias do *care* **55**

2.3.1 Tia Fia 55

2.3.2 Tia Nena 60

2.3.3 Minha mãe, Nésia 63

2.3.4 Tia Rita 67

2.3.5 Tia Jaque 69

2.3.6 Prima Bruna 73

2.4 Duas trajetórias familiares diferenciadas pelo *care* **75**

2.5 Minha família é como outras **81**

SEGUNDA PARTE : O CUIDADO EM QUESTÃO **89**

Capítulo III– De *au pair* a *nounou*: quais as mudanças? **91**

3.1 *Au Pair* e seus estatutos **91**

3.1.1 Diferenças administrativas 95

3.2 Autorretrato: independência à vista **99**

3.3 Comparação entre ser *au pair* e ser *nounou* **102**

3.3.1 Mudanças nas relações de *care* 112

3.3.1.1 A experiência de Sibelle 117

3.3.2 Mudanças nas representações do trabalho doméstico/*care* 124

3.3.2.1 A experiência de Tati 127

Capítulo IV – Retratos para uma representação **132**

4.1 Diferenças contextuais **132**

4.2 O retrato do cuidado na França 137
4.3 Um retrato do trabalho doméstico no Brasil em filme 147
4.3.1 Quem cuida do quê e como?..... 148
4.3.2 Metalinguagem do Social..... 152
4.4 Ser *au pair*: uma questão socioeconômica 156
4.5 A distinção social como sintoma da resistência ao reconhecimento do *care* 160
4.5.1 O afeto como recurso de distinção..... 167
4.5.2 Desassociar-se do trabalho doméstico, uma vantagem para quem ? 172
4.7 Sistema de dificuldades para o reconhecimento do trabalho do *care*..... 179
TERCEIRA PARTE : O CUIDADO COMO ATIVIDADE..... 183
Capítulo V - O trabalho do *care*..... 185
5.1 Codificar o trabalho do *care*..... 185
5.2 Autorretrato: cuidados cotidianos 187
5.3 Karina 191
5.3.1 Um trabalho de si..... 192
5.3.2 A mudança da água para o vinho - um trabalho do *care* bem feito..... 197
5.3.2.1 Marie: uma criança e suas babás..... 199
5.3.2.2 Uma hora e quarenta minutos de crise 201
4.3.2.3 Um esquema ideal, as quatros fases do *care*..... 204
Capítulo VI - A economia do *care* 210
6.1 Comércio *au pair*..... 210
6.2 Au pair, uma lógica do *Mundos hostis* 213
6.2.1 Uma relação bem ajustada: o caso de Sibelle e da família Boulanger..... 214
6.2.1.1 Sibelle..... 216
6.2.1.2 Família Boulanger..... 220
6.3 O (bom) encontro entre uma babá e uma família..... 222
6.3.1 Serenidade *versus* acordo salarial 224
6.3.2 O trabalho do *care* uma contribuição para o bem estar de cada um..... 230
6.4 Rita e sua trajetória de *care* 232
6.4.1 Rita por Rita 235
6.4.2 O trabalho doméstico do *care* como o início de uma inserção social..... 240
CONCLUSÃO..... 244
REFERÊNCIAS 257
APÊNDICE..... 269

ANEXO I – Identificando esforços na realização do trabalho do *care*..... 269

ANEXO II – Cronologia da política familiar na França 287

ANEXO III - Diário dos primeiros dias com uma criança 291

INTRODUÇÃO

Esta tese é uma reflexão acerca do cuidado e do cuidar realizado na esfera doméstica. Ela aponta dificuldades de nomear a atividade do *care* como trabalho e as apresenta como uma resistência em se identificar com e como trabalhadora doméstica. Esta resistência é traduzida como uma dificuldade de se reconhecer vulnerável socialmente e por consequência, uma dificuldade de se identificar com os socialmente vulneráveis. Assim, esta dificuldade foi defendida como um elemento dentro do sistema de obstáculos para o reconhecimento do trabalho do *care*. O interesse pelo sujeito desta pesquisa tem origem na minha própria vivência como trabalhadora do *care*, e é desenvolvido a partir das trajetórias de imigrantes brasileiras na França que, assim como eu, posteriormente às suas respectivas experiências como *au pair*, neste mesmo país, se tornaram *nounous*[1] (babás). Para além dessas experiências, no presente estudo, recorreu-se igualmente a outras vivências relacionadas ao cuidado doméstico do *care*. Assim, por meio de uma variedade de trajetórias foi possível estabelecer comparações e identificar questões comuns às trabalhadoras domésticas do *care* em diferentes contextos de atuação.

O despertar do interesse pelo estudo das *au pair* teve início em 2008, a partir da minha própria experiência enquanto participante deste Programa de intercâmbio, que tem como princípio básico o recebimento de uma estrangeira - a *au pair* - para a aprendizagem da língua falada pela família que a acolherá. Entre *au pair* e família de acolhida é estabelecido um contrato no qual a primeira cuidará das crianças da família em troca de receber acomodação, comida e dinheiro semanal. Assim, foi a partir do que encontrei no meu cotidiano como *au pair* que comecei a questionar como outras participantes brasileiras vivenciavam esta experiência e, graças à convivência com elas, constatei sentimentos presentes na realização do trabalho do *care* que não me eram exclusivos e que me pareceram passíveis de análise sociológica. Dessa forma, concomitantemente com a minha própria experiência como *au pair*, realizei o Master 1 e 2 na França. Neste período, fiz um levantamento sobre a História do Programa *au pair*, defini o perfil das suas participantes brasileiras e trabalhei com algumas experiências de maneira mais aprofundada, descrevendo aspectos da atividade por elas desenvolvidas - do trabalho do *care*. Com essas informações, dentre outros aspectos, foi

[1] As participantes desta pesquisa usam o termo *nounou,* ao invés de babá, para falar da sua experiência e, por isso, respeito essa maneira nos meus escritos.

possível demonstrar como o Programa *au pair* corresponde ao mercado do trabalho do *care* e como o discurso de intercâmbio que ele aporta camufla o trabalho executado. Assim, iniciei minha reflexão sobre alguns dos interesses na invisibilidade do trabalho do *care* e, consequentemente, sobre a dificuldade no seu reconhecimento.

Em um sentido amplo, a pesquisa aqui apresentada é parte da minha própria trajetória, que não se limitou apenas às observações, mas também é fruto deste terreno fértil e espinhoso onde prática e teoria se encontram. Primeiro como *au pair* de 2008 a 2010 e, posteriormente, como babá[2] de 2010 a 2015. Dessa forma, esta pesquisa dá continuação à questionamentos e posicionamentos anteriores. Nela encontra-se um conjunto de trajetórias, que evidência alguns dos esforços físicos e psicológicos empreendidos na realização do trabalho doméstico do *care*. Assim como permite a investigação do interesse em não ser identificada como trabalhadora doméstica. Este interesse foi constatado no estudo realizado no mestrado e parecia entrar em conflito com o fato das *au pair* se tornarem babá. Assim, a partir da minha vivência na França e com base na experiência de outras brasileiras, que também participaram do programa *au pair* e após seu término tornaram-se *nounou* (babá), originou-se esta pesquisa.

A concretização desta pesquisa também conta com a somatória de outras vivências relacionadas ao cuidado doméstico. A partir desta variedade construiu-se a reflexão sobre o trabalho do *care*, realizado por mulheres no interior de nossas casas, sejam esposas, mães, tias, primas, *au pair*, babás ou empregadas domésticas e a dificuldade do reconhecimento deste como trabalho.

A abrangência na amostragem utilizada nesta pesquisa, assim como a análise explícita da minha experiência, encontram respaldo metodológico na ideia de bricolagem (LÉVI-STRAUSS, 1970) e no desenvolvimento de uma autossocioanálise (BORDIEU, 2004a). Estes dois métodos fazem parte da epistemologia que sustenta este estudo, a do conhecimento situado. Por sua vez, esse conjunto de formas do conhecimento é perpassado pela perspectiva norteadora desta pesquisa: a perspectiva do *care*, a qual considera as experiências particulares também como fonte de um conhecimento que pode ser expandido e não julga as emoções como um problema para as análises.

A ideia de bricolagem - pensamento científico que se guia pela intuição e pela vontade de conhecer o que está no mundo (LÉVI-STRAUSS, 1970, p. 37) - é inspirada na sua apresentação feita por Claude Lévi-Strauss (1970) em sua obra "O pensamento selvagem".

[2] Embora eu utilize o termo *nounou* ao invés de babá, em respeito à forma como as participantes da pesquisa se expressam, no presente trecho escolho o termo em português para marcar uma posição clara de consciência da realização do trabalho do *care*/doméstico.

Nela, o autor demonstra que todo ato ordenador também pode ser provado por atos intuitivos e que, assim, o conhecimento não é apenas construído a partir da razão prática. Nesse sentido, o autor apresenta o "pensamento mágico", condensado nos mitos e nos ritos, como forma de observação e reflexão constituídas a partir da "organização e da exploração especulativa do mundo sensível em termos de sensível" (LÉVI-STRAUSS, 1970, p. 31). Inspirada nesse legado, a pesquisa aqui apresentada faz uso da apresentação de um mito para a compreensão do cuidado e a sua construção se fez à maneira do *bricoleur* e não do engenheiro[3]. Assim, esta pesquisa é construída a partir de materiais diversificados, apostando nas evidências levistraussianas de que, mesmo antes do que é corriqueiramente identificado como rigor científico[4] (controle das variáveis e a validação dos procedimentos), há o saber sistemático que se constrói a partir de observações e experimentações. A abrangência na amostragem utilizada nesta pesquisa, assim como a análise explícita da minha experiência, encontram respaldo metodológico na ideia de bricolagem (LÉVI-STRAUSS, 1970) e no desenvolvimento de uma autossocioanálise (BORDIEU, 2004a). Estes dois métodos fazem parte da epistemologia que sustenta este estudo, a do conhecimento situado. Saber esse que, nesta pesquisa, vai ao encontro das proposições de Kincheloe (2007) ao defender a bricolagem como uma postura que rompe com o reducionismo, o parcelamento, a fragmentação e a neutralidade científica dos métodos positivistas, os quais legitimam as relações de poder desiguais. Por consequência, em decorrência do próprio processo de bricolagem, constatou-se a fragmentação do trabalho doméstico apontada por esta pesquisa. Assim, método e posicionamento político se encontraram, possibilitando a construção sistemática do conteúdo aqui apresentado, em confluência com a ideia do "universal concreto" (HILL COLLINS, 2016), que enfatiza a valorização das singularidades por meio de indivíduos "situados" (LÖWY, 2000).

[3] O bricoleur faz uso de variadas formas de mensagens em virtude do princípio de que 'isto sempre pode servir'" (LÉVI-STRAUSS, 1970, p. 39), enquanto o engenheiro trabalha com conceitos científicos que servem como "operador da abertura do conjunto com o qual se trabalha". (LÉVI-STRAUSS, 1970, p. 41) A restrição do conhecimento e dos meios disponíveis se apresentam para os dois tipos de pesquisador, a diferença está na construção. O bricoleur faz uso da bricolage intelectual, elaborando estruturas conforme as ferramentas que possui. O engenheiro faz uso constante de planos, métodos e esquemas. De acordo com Denzin e Lincoln (2006, p. 18), o bricoleur é "um indivíduo que confecciona colchas [...] que utiliza as ferramentas estéticas e materiais do seu ofício, empregando efetivamente quaisquer estratégias, métodos ou materiais empíricos que estejam ao seu alcance".

[4] Como nos lembra Kropf e Ferreira (1997), Bruno Latour e Sieve Woolgar no livro "A vida de laboratório" concluem: "é que a ciência não se distingue de outras práticas sociais, como postula a epistemologia, em função de uma superioridade cognitiva derivada da racionalidade intrínseca a esta atividade. O cientista, como qualquer outro ator social, é alguém que se utiliza de estratégias persuasivas que visam garantir a aceitação dos enunciados por ele produzidos." (KROPF e FERREIRA, 1997, p. 592)

A bricolagem se fez fundamental para as reflexões aqui propostas, pois graças à ampliação da amostragem de base foi possível apresentar como diversos agentes sociais produzem e reproduzem o que é imposto pelos discursos hegemônicos. Dessa forma, destacou-se representações do trabalho doméstico, que influenciam na dificuldade do seu reconhecimento. Como em outras pesquisas baseadas neste método, o rigor desta se afirma na consciência da consulta à diversidade de posições (KINCHELOE, 2007) e na sua confluência com a realização de uma autossocioanálise. Esta, inspirada na ideia de objetivação participante de Pierre Bourdieu (2003), oferece ferramentas para a compreensão das ênfases analíticas e, assim, permitem uma melhor argumentação em relação às considerações finais do trajeto aqui realizado. Portanto, as reflexões epistemológicas ultrapassam o momento da construção desta pesquisa, possibilitando, aos interessados, um melhor acompanhamento da sua trajetória e consequentemente uma maior amplitude para possíveis desdobramentos e avaliações. Tendo esta proposta como horizonte, realizei uma autossocioanálise considerando minha relação com o meu passado, buscando o que Bourdieu chama de *"anamnèse*[5] *libératrice"*, aquela por meio da qual se faz uma reconciliação consigo e suas próprias origens sociais (BOUVERESSE, 2003). Nesta autossocioanálise, em congruência com a perspectiva do *care,* também procurei explicitar os sentimentos que envolveram determinadas vivências, e não apenas buscar uma conscientização do meu lugar social. Assim, para além de uma apresentação da minha origem familiar, da minha trajetória escolar e da minha participação no programa de intercâmbio *au pair*, que correspondem a informações para a construção do meu perfil socioeconômico, relatei percepções de vivências relacionadas ao trabalho doméstico e minha experiência como *au pair*. Ainda no intuito do exercício de uma autossocioanálise, procurei em minhas memórias os momentos em que me dou conta das categorias de classe, sexo e raça na minha história de vida e, a partir disso, considerei minha compreensão atual desses três eixos que atravessam esta pesquisa. Assim, na busca de um autocontrole científico (BOURDIEU, 1988 [1984]) e por meio deste dispositivo reflexivo, pude perceber, por exemplo, o paralelo entre minha percepção *"*sentimental*"* das categorias gênero, classe e raça e a forma como as utilizo na minha análise sociológica dos eventos aqui apresentados. Dessa maneira, investi na ideia defendida por Bourdieu (2003) de que a experiência primária transformada em e por meio da prática científica modifica a prática científica e, reciprocamente, pois o conhecimento científico e o conhecimento de nós mesmos e da nossa própria consciência social avançam juntos. Assim, como compreendi esta ideia defendida por

[5] Do grego *anámnesis, -eós*, ação de trazer à mente, reminiscência. Na linguagem médica, pode ser traduzida como um exame, um histórico clínico, como informação sobre o princípio e a evolução de uma doença.

Bourdieu como congruente com a ideia explicitada por Hill Collins (2006, p. 122) *"*Aprender os temas centrais da sociologia estimula uma reavaliação das próprias experiências pessoais e culturais; e, mesmo assim, essas mesmas experiências paradoxalmente ajudam a iluminar as anomalias da sociologia*"* e, por isso, muitas vezes, na trajetória desta pesquisa, foram os temas centrais da sociologia que iluminaram a autossocioanálise nela elaborada. Por consequência, ainda à luz de Hill Collins (2006), usei a minha vivência como fonte de conhecimento para criticar fatos e perspectivas teóricas, ao passo que o pensamento sociológico me ofereceu novas formas de ver minha realidade vivenciada.

É importante destacar que a objetivação aqui realizada por meio de uma autossocioanálise certamente implica em peculiaridades. Luiz Duarte (2008), ao falar da sua experiência durante o desenvolvimento de um trabalho cujo sujeito era sua própria família, relata que tal processo é considerado, possivelmente, mais "denso de deslizamentos" entre as dimensões cognitiva e afetiva. O autor apresenta as palavras de Bourdieu que refletem esse processo :*"*A palavra não é mesmo muito forte para designar a transformação intelectual e afetiva que me levou da fenomenologia da vida afetiva (quem sabe derivada também das afeições e das aflições da vida, que era preciso denegar com sabedoria) a uma prática científica que requeria uma visão do mundo social mais distanciada e mais realista em seu conjunto*"* (BOURDIEU, 2005, p. 87). Para mim, a autossocioanálise foi um exercício emocional que, muitas vezes, não apenas encontrava a exaustão comum dos exercícios e a necessidade de disciplina para sua realização, mas também se deparava com os aparentes desajustes que uma análise acarreta. O movimento de dentro para fora, de fora para dentro exigia muitas negociações entre essas idas e vindas e me lembrava da afirmação de Löwy (2000): "Um esforço de assimilação empreendido com o objetivo de adquirir uma liberdade maior pode, portanto, levar a uma restrição da liberdade." (LÖWY, 2006, p. 27)

Ver-me em meio ao que era vivido, procurando ao mesmo tempo discernir em minhas observações o que seriam minhas projeções e implicações pessoais - determinantes nos recortes que seriam dados na escuta/observação com as *au pair* -, assim como o consequente contato com as minhas particularidades - não apenas entre as *au pair*, mas também no mundo acadêmico -, embora fundamentais para o meu "cuidado de si" e o cuidado escolhido na construção desta pesquisa, causavam fricções que deixavam suas marcas. Toda esta pesquisa, que claramente tinha um fundo subjetivo, não deveria perder de vista seu objetivo maior: a construção de um texto dentro de normas acadêmicas pré-estabelecidas para a conclusão de uma tese de doutorado. Normas essas que encontravam estilos distintos entre os dois países

em que esta tese seria defendida[6]. Estas fricções geraram, além de marcas, algumas tensões. Havia a inevitável tensão com o tempo de Cronos, a tensão entre escolhas de formas para a tese e, por fim, a tensão da transformação da minha experiência pessoal em palavras que pudessem torná-la pública e, portanto, compartilhável.

Nesta trajetória da autossocioanálise e das observações sociológicas, grande parte do material extraído do que se sente e se descobre deve ser avaliado em seus contextos particulares. E, igualmente importante, é reconhecer o quão transformador ele é das próprias experiências "concretas" relatadas. Não é sem constrangimento o trabalho exigido para transmitir tudo isso em palavras, privando-me de um lugar aparentemente seguro e neutro. Nesse sentido, há um trabalho invisível em todo esse processo que, por fim, também perpassa meu posicionamento sobre a invisibilidade do trabalho doméstico do *care* e das histórias de quem o realiza. A bricolagem também se fez uma metodologia necessária para que eu pudesse estruturar o que *se passava por mim*. Assim, a autossocioanálise teve seu processo incentivado, sustentado e fortalecido em congruência com a estratégia metodológica da bricolagem. Ambos permitiram a construção de um conhecimento situado explicitando, tanto para mim, quanto para possíveis leitores, minhas motivações. Estas não apenas referidas ao meu interesse pelo assunto estudado, mas também às minhas origens. Desejei, dessa maneira, agir por meio da ideia de que "Uma 'ciência situada' pode abrir caminho para outra definição de objetividade e de universalidade – definição que inclui a paixão, a crítica, a contestação, a solidariedade e a responsabilidade." (LÖWY, 2000, p. 38). Assim, ao me situar na pesquisa, faço a aposta de que a clareza (aquilo que ilumina o conhecer) sobre quem é que a constrói, seja uma ferramenta para novas construções deste mesmo estudo. Ao explicitar minha própria história, tem-se a ilustração das minhas possibilidades de experiências, fomentando a discussão sobre as reflexões, as hipóteses e as conclusões apresentadas nesta pesquisa, que possui o intuito de trazer aos seus leitores uma reflexão sobre o *care*, em forma de trabalho doméstico, que envolve nossas vidas. Mais especificamente, sobre os esforços demandados para a sua execução, as representações deste trabalho e as consequências que acarretam. O desenvolvimento desta pesquisa prezou por evidenciar tanto a trajetória da pesquisadora quanto das pesquisadas. As entrevistas apresentadas nesta dissertação, não foram expostas em

[6] Uma frase de Ilana Löwy ajudou-me a traduzir meus sentimentos a respeito das minhas escolhas metodológicas e daquilo que tradicionalmente se espera de uma pesquisa sociológica, em geral, o mais simples de ser executado: "É difícil escolher entre a assimilação – que permite o acesso às vantagens dos dominantes, porém ao preço da auto-mutilação e da persistência do tecido cicatricial – e a manutenção na condição de marginalidade". (LÖWY, 2000, p. 29)

busca de uma relevância numérica, mas apostou-se na possibilidade da descrição da experiência das migrantes entrevistadas.

Desde a escolha pelo sujeito desta pesquisa, buscou-se colocar luz àquilo que poderia ser ignorado por não haver representatividade numérica: as *au pair*. Sendo uma minoria dentro dos vistos de estudantes pedidos - em 2006, entre 1082 vistos de estudantes, 67 foram para *au pair*, em 2007 e 2008, a proporção foi, respectivamente, 1197 /60 e 1271/68[7]- estas intercambistas/trabalhadoras podem ser facilmente ignoradas das questões de imigração aos olhos de uma sociologia mais tradicional. No entanto, a existência das *au pair*, mesmo que numericamente pouco relevante em comparação a outros grupos de migrantes, é uma das possibilidades de resposta à demanda de cuidados. Portanto, também constituem o mercado do *care*. Neste contexto, o estudo das *au pair* possibilita o conhecimento de uma forma de resposta à demanda do trabalho do *care* e por meio dele amplia-se o quadro das trabalhadoras do trabalho doméstico do *care.* Deste modo, colabora-se com a visibilidade deste trabalho e ocorre um incentivo às mudanças nas representações das mulheres que cuidam de crianças para terceiros.

A realização da pesquisa no mestrado, assim como a partilha de um cotidiano comum com as pessoas nela estudadas, resultaram em uma imersão completa no meu objeto de pesquisa. Esta imersão originou ligações de proximidade, que me permitiram o acompanhamento contínuo de algumas trajetórias. Dessa maneira, aquelas que foram estudadas, como participantes de um programa de intercâmbio, passaram a ser consideradas como imigrantes que utilizam o trabalho doméstico para se estabelecer no país. O grupo ao qual tive acesso era constituído de 25 pessoas que chegaram à França por meio do programa de intercâmbio *au pair.* Ele era composto de 20 mulheres e cinco homens que moravam em Paris e nos seus arredores. Minha proximidade com seus integrantes permite a afirmação categórica que todos os homens eram gays. Esta informação se faz pertinente para explicitar a questão de gênero que envolve o trabalho do *care*, pois dentro do contexto social do Brasil, no qual o machismo exerce grande influência, a existência de homens *au pair* poderia ser considerada como uma possibilidade de mudança nos padrões sociais. Para, além disso, é importante registrar a existência de participantes do sexo masculino ao programa de

[7] Esses dados foram conseguidos em 2010 quando demandados ao secretário do consulado francês no Brasil. No entanto, nessa ocasião, não foi possível ter informações sobre o ano de 2009, pois o funcionário recebeu uma advertência no momento em que comigo falava e, dessa maneira, descobrimos que seu ato era transgressor das normas do consulado. Em anos consecutivos, foram enviados emails ao consulado pedindo as informações sobre o número de pedidos para visto de estudante/*au pair*. No entanto, quando houve resposta, os dados solicitados foram apresentados como sigilosos.

intercâmbio *au pair*, pois ela não será contemplada no desenvolvimento desta dissertação. Tendo em vista que a invisibilidade das trabalhadoras do *care* também é consumada na linguagem, nesta pesquisa não será respeitada a regra gramatical da predominância do masculino nas flexões de gênero. Portanto, mesmo existindo *au pair* homens, a predominância das mulheres no trabalho do *care* será evidenciada na escritura deste trabalho.

Entre as 20 mulheres acompanhadas ao longo deste período, 15 foram formalmente entrevistadas. Dentre as 15 entrevistas, três foram entrevistadas três vezes e, quatro, duas vezes. Portanto, as outras 8 foram entrevistadas uma vez. As experiências de Sibelle (entrevistada três vezes), Karina (entrevistada três vezes), Tati (entrevistada duas vezes), Bia (entrevistada três vezes) e Rita (entrevistada duas vezes) são tomadas como referências que sintetizam o coletivo observado nas suas diferentes dimensões. Embora essas entrevistas retratem momentos onde marcamos um encontro com essa finalidade, houve muitos outros onde pequenos relatos foram gravados[8]. Portanto, no intuito de responder à pergunta *quem cuida do quê e como?* fez-se a escolha em utilizar apenas algumas entrevistas para que assim fosse realmente possível contemplar a pergunta: quem cuida? Logo, para a constituição deste trabalho, prezou-se pela possibilidade de construir a história de algumas *au pair* que retratavam os aspectos encontrados e a serem tratados. Por isso, a maioria das entrevistas realizadas foram utilizadas para definir sujeitos. A escolha por essa metodologia tem coerência com a ética do *care,* que valoriza a experiência vivida pelos envolvidos e corresponde à ideia de trajetória expressa no título desta tese que, além de elucidar o uso de pequenas trajetórias correspondentes à experiência do *care* doméstico, também anuncia a ideia de que o *care* é algo que se percorre para apreendê-lo. Portanto, as participantes desta pesquisa não são apenas material para a mesma, mas personagens de uma trajetória de migração e trabalho, o trabalho do *care*. Sua trajetórias, mesmo que apresentadas de maneira fragmentada, serão passíveis de reconstituição com a leitura deste trabalho. O leitor conhecerá quem é Bia, Sibelle, Tati, Karina e Rita.

Para ter uma visão de outras experiências de *care,* também entrevistei brasileiras que nunca foram *au pair*, mas apenas babá na França. Deste perfil, foram entrevistadas seis

[8] Inclusive fui procurada algumas vezes para ouvir relato sobre história de outras *au pair*. Dentre esses momentos, o mais marcante, foi quando Sibelle exigiu um encontro para me contar dos abusos que uma amiga sua estava vivendo. Esta tinha vindo do Brasil para ser *au pair* na casa de uma prima, mas nunca tinha frequentado o curso de frânces. Sibelle queria denunciar as condições nas quais essa brasileira se encontrava, pois com o fim do tempo permitido para ser *au pair*, ela não pode renovar o visto. Portanto, depois de um ano não conseguia se comunicar em francês e estava ilegal. Sibelle me dizia : " tu tem que colocar isso no seu doutorado ! "

mulheres e recorri, em especial, à fala de Ruth, Margarida e Marcela para complementar as análises das histórias daquelas que foram *au pair* e babá.

Também foi utilizada a entrevista realizada com Sylvie, patroa de Sibelle, para que fosse possível trabalhar com o olhar de uma patroa a respeito da relação do *care* entre ela e a babá.

Os dados coletados por meio da observação contínua e das entrevistas concedidas são analisados à luz da perspectiva do *care* e encontram na pergunta *"Quem se ocupa do quê e como?"* sua estruturação. A perspectiva do *care* é ferramenta de análise interdisciplinar, coloca o trabalho do cuidado e do cuidar no debate sociológico com o objetivo de analisar a organização da sociedade. Redesenha-se, assim, um mapa do mundo social, no qual teriam lugar as atividades do *care* e a sensibilidade que lhe é associada. Esta aparece na atividade exercida, por meio das prioridades definidas pelos próprios sujeitos envolvidos na execução do trabalho. Assim, a ética presente na perspectiva do *care* valoriza a experiência vivida pelos envolvidos, integrando-a à dimensão epistêmica e permitindo uma elaboração das emoções e dos sentimentos. Portanto, dentro dessa ética, as emoções não são vistas como um obstáculo à razão ou como fonte de distorções da moral, mas destaca-se a sensibilidade associada ao trabalho do *care*, as emoções que o envolvem, considerando também seus aspectos políticos (PAPERMAN, 2005, 2009).

A perspectiva do *care* reivindica a importância do cuidado e do cuidar para a vida humana, das relações que a organizam e da posição social e moral dos trabalhadores[9] do *care*. Para reconhecer essa importância é necessário aceitar que a interdependência[10] e a vulnerabilidade fazem parte da condição humana. Nesse sentido, esta perspectiva elabora uma análise das relações sociais organizadas em torno desses dois conceitos citados, considerando as questões de raça, classe e gênero que evidenciam a natureza política do *care* e dos seus trabalhadores, permitindo, assim, que o cuidado e o cuidar, se façam ético e político (TRONTO, 2009).

A ética do *care* busca uma tomada de consciência do que importa e do que conta. Os valores morais por ela destacados são: o cuidado, a atenção ao outro e a solicitude. Ela afirma a importância dos cuidados e da atenção dada aos outros, em particular àqueles cuja vida e bem-estar dependem de uma atenção particular, contínua e cotidiana (LAUGIER, 2009), como é o caso das crianças pequenas que precisam de alguém para cuidar delas. Nesse

[9] Na verdade a perspectiva do *care* fala de maneira mais ampla usando o termo "givers".

[10] Algumas autoras utilizam a palavra dependência ao invés de interdependência.

sentido, caracteriza-se o trabalho realizado por uma babá como o do *care* e leva-se em conta que *"*a descrição do trabalho do *care* requer trabalhar com um conceito ampliado de trabalho, que inclui a dimensão moral das atividades, pelo menos da forma como os principais interessados se avaliam[11]" (PAPERMAN, 2009, p. 101, tradução própria).

Ao responder a pergunta *"Quem cuida[12] do quê e como?"*, torna-se possível descrever, analisar e criticar a organização social e política das atividades do *care* (PAPERMAN, 2009, p. 103, tradução própria). Desta forma, a apresentação das trajetórias aqui relatadas procura sempre responder alguma das perguntas *quem?*, *do quê ?*, *como?* e a diversidade dos tipos de relatos permite notar aspectos que se assemelham em histórias distintas. Dessa forma, embora a base desta pesquisa sejam as *au pair* brasileiras na França e sua passagem para *nounou*, o horizonte é o trabalho do *care* e sua amplitude. Nesse sentido, o uso de outras histórias para além das experiências de *au pair* brasileiras, fomentou a reflexão sobre a dificuldade de se identificar com e como trabalhadora doméstica.

O interesse das *au pair* em não serem identificadas como babás apontava para uma necessidade de distinção de um grupo de trabalhadoras, que parecia desaparecer ao se tornarem babás. No entanto, chamava-me a atenção o fato destas brasileiras, mesmo quando se expressavam em português, utilizavam a palavra *nounou* ao invés de babá para contarem o que faziam. Além disso, elas não usavam a palavra patroa ou a palavra patrão para se referirem às pessoas que pagavam seu salário. Assim, baseada nesses indicadores de resistência em utilizar palavras que caracterizariam determinado lugar social, formulei a hipótese de que havia uma dificuldade de se identificar com e como uma trabalhadora doméstica. Para verificá-la, foi necessário investigar as mudanças ocorridas quando se é *au pair* e torna-se babá. Este interesse unido ao de destacar o trabalho doméstico do *care*, apresentando algumas de suas representantes e evidenciando alguns dos esforços necessários na realização desse trabalho, orientaram a construção desta pesquisa, que se apresenta organizada em três partes.

A primeira - **Os cuidados metodológicos** - introduz e desenvolve a metodologia proposta nesta pesquisa. Dividida em dois capítulos, o primeiro foi nomeado Símbolo e Saberes, pois nele encontra-se a apropriação do Mito do Cuidado - para uma alegoria do conceito e dos fundamentos do *care* - e a trajetória que conceitualizou o cuidado. Procurou-se

[11] *"La description du travail de care requiert de travailler avec un concept élargi de travail, qui inclut la dimension morale des activités, au moins la façon dont les principales intéressées s'y rapportent."*

[12] Em português esta pergunta é formulada com o verbo ocupar no lugar do verdo cuidar. No entanto, escolhi evidenciar a ação do cuidar na frase ao invés de construí-la como esperado linguísticamente.

ilustrar a ideia do quanto o *care* é fundamental para formação do Homem e o quanto a perspectiva que dele se apropria nos permite elaborar este postulado. Desta forma, é anunciada a perspectiva teórica que guiou a formulação das partes vindouras e das análises nelas desenvolvidas. O segundo capítulo, **Autossocioanálise**, explicita o exercício da metodologia proposta para o desenvolvimento da pesquisa. Nele está expressa minha experiência com o trabalho e percepções a respeito do trabalho doméstico. Mas, também, retrata minha origem familiar e o legado que me constitui. O resultado deste exercício de autossocioanálise elucidou a importância da bricolagem no desenvolvimento desta pesquisa e as questões ligadas ao trabalho doméstico, que surgiram graças a esse exercício, também foram desenvolvidas neste capítulo.

Após a elucidação dos cuidados metodológicos tomados para o desenvolvimento desta pesquisa, construiu-se a segunda parte que a compõe. Nomeada como **O cuidado em questão**, apresenta no seu primeiro capítulo, **De *au pair* à *nounou*: quais mudanças?**, o caminho para compreender a questão que instigou a elaboração da pesquisa: o que se modifica para as brasileiras participantes do programa *au pair* quando elas deixam esse estatuto e tornam-se *nounou*? O segundo capítulo, **Sistema de dificuldades,** é formado pelas reflexões desenvolvidas a partir das constatações feitas graças ao capítulo que o antecedeu. Assim, nele aborda-se a dificuldade em se identificar com e como uma trabalhadora doméstica e são discutidas suas consequências. Para uma melhor compreensão das diferenças que as entrevistadas percebiam em relação ao trabalho doméstico na França e no Brasil, foi desenvolvido um panorama geral sobre as questões trabalhistas nesses dois países, assim como foram descritas as condições de acolhida para as crianças da França e ilustrou-se o retrato do trabalho doméstico no Brasil por meio do filme "Que horas ela volta?" .

A última parte – **O cuidado como atividade** – é orientada pela pergunta "Quem cuida do quê e como?", nela encontrar-se-ão retratos das experiência vividas na atividade do *care* por aquelas que foram *au pair* e *nounou* na França e desta pesquisa fizeram parte. As experiências serão apresentadas envoltas em aspectos teóricos que a decodificam. Assim, o objetivo desta última parte é evidenciar os esforços físicos e psicológicos mobilizados na realização do trabalho do *care*, pensando no trabalho realizado tanto com as crianças, quanto para os pais. Este intuito foi dividido em dois capítulos, **O trabalho do *care*** e **A economia do *care***. O primeiro, dentro dos aspectos já citados, está focalizado em demonstrar o processo do *care* e suas dimensões morais. O segundo, em trazer a reflexão sobre o valor moral e financeiro deste trabalho.

PRIMEIRA PARTE:

OS CUIDADOS METODOLÓGICOS

Capítulo I – Símbolos e Saberes

1.1 O cuidado em alegoria- Mito do Cuidado

"O mito é o nada que é tudo.
O mesmo sol que abre os céus."
(Fernando Pessoa, *Ulisses*)

> Ao atravessar um determinado rio, o Cuidado avista um pouco de argila, ele pára, pensativo e começa a moldar uma forma de homem. Enquanto contempla o que tinha feito, Júpiter surgiu. Então, Cuidado pediu para que ele desse vida àquela criatura, Júpiter atendeu-o prontamente. Quando Cuidado quis nomear a criatura com o seu próprio nome, Júpiter proibiu-o e disse que o nome a ser dado deveria ser o dele. Enquanto eles discutiam, Terra se levantou e sugeriu seu próprio nome, afinal havia dado o corpo à criatura. Diante desse impasse, eles decidiram convocar Saturno como juiz que assim intercedeu: Você, Júpiter, você deu o espírito […] receba o corpo.[13] Porque foi o Cuidado, quem primeiro lhe deu forma, por isso irá possuí-lo, enquanto ele viver. Mas, por que entre vocês há controvérsia sobre o nome a lhe ser dado, que ele seja chamado Homem[14], pois ele é feito de húmus. (BORIQUD, 1997, p. 146 e 147, tradução própria)

O mito Cura[15], escrito por *Gaius Iulius Hyginus* no período da Roma Antiga[16], é o de número 220 dentre os 270 contidos em seu livro *Fábulas*. Este mito é também conhecido como Mito do Cuidado, em coerência com a origem da palavra cura. Enquanto mito, ele permite contar, revelar e explicar (BRUNEL, 1988, p. 8) uma invenção verbal da realidade, permitindo o acesso a uma forma de pensar (CAZIER, 1994, p. 16). No caso presente, a forma

[13] Ao buscar uma versão em português do mito, foram encontradas traduções que completavam a fala de Saturno. Com pequenas variações, o acréscimo encontrado no texto foi: "Júpiter, você deu o sopro de vida a essa criatura e terá sua alma quando ela morrer. Terra, você ofereceu-lhe seu corpo e a você ele retornará com a sua morte. Cuidado, você foi quem primeiro lhe deu forma, por isso irá possuí-lo, enquanto ele viver." (QUEIRÓS, 2015, p. 143) Em inglês, no site Theoi Project (Disponível em : http://www.theoi.com/Text/HyginusFabulae5.html#220, Acesso em: 05.08.2017) também foi encontrada uma versão do Mito com o complemento da fala de Saturno. No presente trabalho, conservou-se a versão de Boriqud (1997), pois esta correspondia a encontrada em Van Staveren (1742).

[14] A esolha pela utilização da palavra Homem e não ser humano se justifica pois os escravos (trabalhadores domésticos) eram considerados seres-humanos, mas não Homens (ARENDT,1997). Neste sentido a categoria Homem seria aquela que não representaria escravidão e por isso foi a escolhida a ser utilizada.

[15] "CURA. MIT. Deusa da Inquietação, que fez um homem dum monte de argila, pedindo Júpiter, que lhe desse vida. Houve disputa sobre quem devia o nome. A Terra pretendeu que tal direito lhe pertencia por ter saído do seu seio a matéria de que o homem a fizera. Júpiter alegava que lhe havia dado forma. Saturno, nomeado árbitro na contenda, decidiu a favor da Terra, de quem saíra a matéria para a formação do homem, mas ordenando que a inquietação o possuísse durante toda a vida." (CORREIA et al, 1957 p. 287).

[16] Por isso os deuses aqui tratados terão referência na mitologia romana e não da grega.

de pensar o cuidado e sua relação com o homem. Assim, por meio deste mito, procurar-se-á revelar aspectos dos estudos acadêmicos que objetivaram o cuidado e o cuidar e que receberam o seu próprio nome: *Care*.

Iniciados nos Estados Unidos em 1980 por Carol Gilligan (2008), os estudos do *care* foram difundidos mantendo sua grafia original, devido à possibilidade de expressar ao mesmo tempo a ideia de verbo (ação) e a ideia de substantivo (nome) no seu termo em inglês, e este rigor será mantido no presente texto. Além desse aspecto, a não tradução do termo *care* deixa sugerida a filiação ao pensamento feminista e evidencia aquilo que se construiu como perspectiva[17] do *care* entre ética, com Carol Gilligan, e moral, com Joan Tronto (2009).

O *Care* abarca o cuidado como uma regência da vida que precisa ser colocada em evidência. A essência estruturante do cuidado e do cuidar é destacada pelo *Care* tanto no âmbito individual, quanto pelo lugar que ele ocupa no mundo social (PAPERMAN, 2005; TRONTO, 2009). Ao encontro do *Care,* a alegoria apresentada pelo *Mito do Cuidado* nos revela que a existência do ser humano, tanto em sua origem, quanto em sua trajetória, estaria submetida ao cuidado e que a interdependência e a vulnerabilidade são intrínsecas nas relações. Indica, também, a importância de um órgão regulador para a resolução de interesses distintos que venham a surgir de questões coletivas. Nesse sentido, por meio desse mito é possível explicitar aspectos do *Care* e explicar sua relação com o trabalho.

Os personagens presentes neste enredo e suas respectivas formas no Latim são: Cuidado *(cogitātus)*[18], Júpiter *(Iouis, Iúpiter)*, Terra *(Tellus)*, Saturno *(Saturnus)* e Homem *(Homo)*.

O personagem Cuidado não possui uma história própria na mitologia Romana ou Grega. Ele é retratado pelo significado do seu nome - cura -, diligência, direção, administração, tratamento, inquietação (FERREIRA, 1995, p. 326). Nessa sua forma original, ele é substantivo feminino e masculino (CUNHA, 2010, p. 234).

Júpiter é o deus romano correspondente a Zeus para os gregos. Para os primeiros, ele é o grande deus do panteão, evocado como a divindade do céu, da luz divina, das condições

[17] Paperman (2009) discorre sobre a preferência pelo termo "perspectiva" em deterimento ao termo "teoria", pois o primeiro indica uma postura que, a priori, não é explicativa, mas, sim, descritiva. Nesse caso, entende-se teoria como "algo rígido, dogmático (sistema de pensamento, regras de trabalho fixos, intransigentes ao invés de esquemas ou de perspectivas abertas)" (PENNEF, 2011, tradução própria).

[18] Em Houaiss (2009) encontra-se a etimologia da palavra "cura" como *cura,ae* que, por sua vez, é expressada como "cuidado, administração etc." (HOUAISS, 2009, p. 586). Em Nascentes (1966, p. 225), na palavra cura encontra-se os seguintes dizeres "cuidado, assistência a um doente. O homem que cura (cuida) as almas: o padre.". Portanto, esses dois dicionários auxiliaram na compreensão da associação do termo cura ao cuidado e, assim, entende-se porque o Mito Cura também é divulgado como mito do cuidado.

climáticas e também dos raios e dos trovões (GRIMAL, 2004, p. 261; HACQUARD, 1990 p. 197).

Terra é a personificação da Terra nutrícia, a deusa Terra correspondente à Gaia, ou Geia, para os gregos (GRIMAL, 2004, p. 435; HACQUARD, 1990 p. 294). Considerada como o princípio feminino da fecundidade, mãe por excelência, é muitas vezes associada a Júpiter (HACQUARD, 1990, p. 295), como é observado no dicionário de etimologia "Personificada e divinizada e unida a Júpiter" (ERNOUT; MEILLET, 2001, p. 679)[19].

Saturno é identificado com Cronos, deus grego. Ele foi destronado do Olimpo por Júpiter e instalou-se onde hoje se situa Roma, por isso é considerado por alguns o fundador desta cidade. Enquanto governou, seu reinado conheceu a idade de Ouro e sua população, os aborígenes[20], tiveram suas primeiras leis (GRIMAL, 2004, p. 414). "Sendo que ele criou uma família - e uma conduta - novas, ele se tornou o pai de Picus, ancestral de Latinus"[21] (HACQUARD, 1990, p. 280, tradução própria).

E, finalmente, o Homem (homo), que tem como uma das suas derivações a palavra *humus* – homem, no sentido geral de ser humano, nascido da terra ou terrestre, em oposição aos deuses que são celestes (ERNOUT; MEILLET, 2001, p. 297).

Entre os personagens, o Cuidado é aquele que não se enquadra na oposição entre divino e humano, ele é de uma terceira categoria que pode ser vista como intermediadora entre o que é celeste e o que é terrestre. Sendo assim, no processo de criação do Homem, ele é o único personagem que não é divindade. Porém, é ele quem impulsiona o percurso desta feitura e faz a interação entre as divindades nela envolvidas. Dessa maneira, tendo como simbologia o mito, pode-se dizer que o cuidado é fundador, intervindo em cada etapa das nossas[22] vidas.

O mito começa com a seguinte descrição: "O Cuidado avistou um pouco de argila, pegou-a cuidadosamente e começou a moldar um homem", deixando claro que o Cuidado antecede às divindades Júpiter e Terra. Dessa forma, é o Cuidado que agirá para moldar uma existência futuramente humana e pode-se considerar Júpiter e Terra como correspondentes respectivamente ao masculino e ao feminino, assim como ao espírito e à matéria. Nos dois casos, o Cuidado se faz necessário para que haja essa união e dela se origine o Homem,

[19] *"Personnifiée et divinisée et unie à Jupiter".*

[20] Os Aborígenes são, nas lendas romanas, os mais antigos habitantes da Itália central. "(…) Vivem sem leis, sem cidades, errantes e alimentam-se de frutos selvagens. " (GRIMAL, 2004, p. 1).

[21] *"S'étant créé une famille et _ une conduite _ nouvelles, il était devenu père de Picus, ancêstre de Latinus."*

[22] O termo "nossas" é, aqui, utilizado para não permitir que nem eu, nem o leitor sejamos afastados dessa consciência.

configurando sua essencialidade para a formação do novo ser. Esta essencialidade será reforçada no final do mito, quando ocorrerá a designação do Homem ao Cuidado. Em outras palavras, no início do mito, vemos a ideia de que a matéria/o feminino e o espírito/o masculino precisam de um gesto que aponte para o Homem, e é o Cuidado, ser não divino e não terrestre, quem realiza esse gesto, moldando e intercedendo pela vida da nova criatura. Assim, é o Cuidado que transforma a matéria e a encaminha para o que pode vir a ser (humano), como para o que se pode ter (a vida)[23]. Por consequência, é possível afirmar que **é a partir do cuidado que se faz o Homem** e **ao cuidado o Homem está designado.** Xixi nota de rodapé sobre porque Homem

Evidencia-se, assim, que o cuidado está relacionado à origem e à trajetória do homem, destacando sua importância fundamental em nossas vidas, e, consequentemente, que a vulnerabilidade nos é constitutiva. Essas premissas construídas a partir deste mito também são encontradas na definição do *care* proposta por Joan Tronto e Bérénice Fischer em 1990:

> [...] uma atividade da própria espécie que inclui tudo o que podemos fazer para manter, continuar e reparar nosso "mundo" para que possamos viver nele da melhor maneira possível. Esse mundo inclui nossos corpos, nós mesmos e nosso meio ambiente, e tudo em que procuramos intervir de forma complexa e auto-sustentável. (TRONTO, 2009, p.143)

Portanto, por meio do mito, têm-se premissas que apontam para a centralidade do cuidado e do cuidar na vida dos seres humanos e para como este é essencial na construção da sua humanidade. Na definição proposta por Tronto e Fischer, fica também o registro de como o *care* é uma atividade da própria espécie e a base para a construção da humanidade.

Para Tronto (2009), o *care* não se limita às interações entre os humanos; nele também está nossa interação com o ambiente, tornando-se uma prática que comporta quatro fases: importar-se com *(caring out/se soucier de)*, encarregar-se de *(taking care of/prendre en charge)*, cuidar de *(care giving/prendre soin)* e a última fase que é receber o cuidado *(care receiving/recevoir le soin)*. Cada uma dessas fases comporta uma categoria moral sendo elas: a atenção, a responsabilidade, a competência e a capacidade de resposta. Estes aspectos morais e suas correspondentes etapas encontram ilustração no mito, pois antes do personagem Cuidado agir, a terra estava apenas em algum lugar perto do rio. Foram suas atitudes que geraram novas oportunidades e a continuidade no processo que culmina no cuidar. Nesse

[23] Nesse sentido, o Cuidado pode ser comparado ao Espírito Santo da História do Cristianismo, pois é por meio dele que a união entre o espírito (Deus) e a matéria (Maria) resultou no homem (Jesus Cristo).

sentido, os gestos do Cuidado podem ser esmiuçados e expressados por sinônimos da palavra cuidado[24] e configuram aquilo que ele faz, o cuidar. Desta maneira, ilustram-se as dimensões do *care* e seus aspectos morais.

No momento em que Cuidado encontra a argila, pode-se dizer que ele pensou, meditou e imaginou algo, assim como ele teve desvelo, atenção, solicitude, vigilância, diligência em relação à argila. Durante todo esse processo, é possível deduzir que os gestos do Cuidado foram permeados de cautela e de precaução. Logo, as ações do personagem Cuidado são sinônimos do substantivo que o nomeia. Desta perspectiva, entende-se também que, para ele, seus sentimentos e suas ações são concomitantes, aspecto mais perceptível se temos como base a versão original do mito, na qual a palavra utilizada para descrever a ação do Cuidado em relação à argila é *fingere.* Esse verbo recebe como tradução, tanto o significado de modelar - caracterizando uma ação -, quanto o de imaginar, inventar (FERREIRA, 1995, p. 487), reforçando assim a ideia de que, ao cuidar de algo, o agir e o pensar estão juntos.

Em confluência com o **as dimensões do *care*** (TRONTO, 2009)*,* quando Cuidado encontrou a argila pode-se dizer que, **primeiramente,** ele **se importou com** ela. Ao dar-lhe **atenção,** ele viu uma possibilidade e esta pode ser representada como **o ato de identificar a necessidade do *care***. Configura-se, dessa maneira, a primeira etapa do processo do *care*, na qual o Cuidado acolhe a argila. **Na sequência,** ele decide **encarregar-se** da argila e, assim, fazer algo em relação ao que identificou. Portanto, o Cuidado se engaja mesmo não sendo sua obrigação. Logo, ele mobiliza sua **responsabilidade** diante da situação. No entanto, é preciso fazer algo com o que foi identificado e com a responsabilidade assumida, concretizando, dessa forma, o trabalho efetivo. É, nesse momento, que o personagem principal do mito irá **cuidar de**. Sua **competência** é a de moldar e, ao **receber esse cuidado**, a argila responde tomando a forma de um ser humano. Assim, finaliza-se um processo do *care,* que cumpriu as quatros fases descritas por Tronto (2009) e inicia-se a possibilidade de um novo processo. Este, começa pela identificação da possibilidade de dar vida à criatura, passando pelo engajamento em interceder pela concretização dessa necessidade e pelo trabalho efetivo - concretizado em um pedido -; e se finaliza com a resposta da criatura, que se transforma em ser humano. Portanto, o personagem Cuidado, do mito aqui utilizado para a ilustração da perspectiva do *care*, condensa em suas ações aquilo que representa: o cuidar. Assim, suas ações demonstram que **todo cuidado aponta para uma possibilidade** e a realização dessas possibilidades culmina nas quatros dimensões do *care* definidas por Tronto (2009).

[24] FERNANDES, Francisco. *Dicionário de Sinônimos e Antônimos da Língua Portuguêsa*. 6° Edição . Editora Globo. Porto Alegre 1953. p. 223.

A descrição do momento em que Cuidado pega a argila até a interpelação que ele realiza pela vida que moldou, envolve sensações, emoções e ações que ilustram seus esforços físicos e psíquicos. O resultado desse conjunto de esforços é o trabalho que o Cuidado executou, o de fazer a modelagem de um ser e apontar para uma vida. Nesse contexto, assim como para os estudos do *care*, o trabalho é entendido em um sentido amplo, não apenas ligado ao vínculo empregatício. Por meio do mito também é possível destacar que o trabalho do Cuidado, aqui associado ao trabalho do *care*, é fundamental, ainda que precise de outros fatores para alcançar sua maior potência - a humanização. Dessa forma, pode-se afirmar que **é a partir do trabalho do cuidado *(care)* que se produz** e, por consequência, indica-se que esse trabalho é a base para outros. Ao encontro dessa ideia, a perspectiva do *care* tem como estratégia metodológica colocar no centro da organização social o trabalho do *care* (PAPERMAN, 2005; TRONTO, 2009), analisando-o como crucial e destacando a sensibilidade que o envolve. Dessa maneira, a perspectiva do *care*, além de reiterar e incitar à importância desse tipo de trabalho, não descredibiliza as emoções que o envolvem, considerando-as em suas análises. Essa postura reafirma a impossibilidade de um indivíduo eximir-se completamente de suas emoções, não as tomando como um problema, mas como uma condição.

Com base na alegoria que o mito permite a respeito do trabalho do *care*, pode-se dizer que este possibilita ao seu receptor uma (outra) trajetória. Durante a sua execução, há uma sequência de contatos que transformam os envolvidos. O trabalho do personagem Cuidado tem alvo e objetivo específicos, a argila, é nela e para ela que suas atenções estão voltadas. Este representa o trabalho direto executado por Cuidado. No entanto, todos os outros personagens que com eles interagem passam por algum tipo de mudança, inclusive o próprio Cuidado não é o mesmo após a execução do seu trabalho. Assim, dentro da transposição do trabalho do personagem Cuidado para o trabalho do *care,* é possível refletir sobre quais atividades podem receber esta nomeação, notar suas formas, a direta e a indireta, assim como observar suas etapas.

O trabalho daqueles que se ocupam das crianças e dos idosos tem unanimidade acadêmica de que se trata de um trabalho do *care* e ambos encontram sua perfeita alegoria no Mito de Higino. Nessas duas atividades, o cuidado e o cuidar precisam estar em ação para que seus receptores continuem a ser *Homus* **(é a partir do cuidado que se faz o Homem)** , ao mesmo tempo em que precisam do cuidado **(ao cuidado o Homem está designado).** Por razões distintas, tanto as crianças quantos os idosos receberão cuidados que lhes possibilitarão uma continuidade **(todo cuidado aponta para uma possibilidade)**. A evidência de que esses

dois grupos recebem um trabalho do *care* está ligada ao fato de a vulnerabilidade que lhes constituem ser socialmente identificada e aceita. Por consequência, assumir o recebimento de cuidados para a transcorrência da vida, torna-se mais fácil. Assim, mesmo que haja uma dificuldade de caracterizar o ato do cuidar como um trabalho, se aceita que ele é necessário na fase inicial da vida e na mais próxima do fim.

O trabalho do *care* realizado com crianças e com idosos pode ser visto como parte de um trabalho doméstico, mas, mesmo no meio acadêmico, há aqueles que o distinguem. Tendo isso em vista, é importante esclarecer que o trabalho mais corriqueiramente associado à nomenclatura doméstico (lavar, passar, cozinhar, arrumar, limpar...) é aqui considerado um trabalho do *care*. Esta consideração também encontra ilustração no mito do Cuidado, pois o trabalho doméstico está associado à modelagem de um ser humano e corresponde às premissas destacadas no mito, em especial: **é a partir do trabalho do cuidado que se produz.**

Para o cumprimento das obrigações sociais no espaço chamado de público, é necessário se alimentar, vestir roupas limpas e, em alguns casos, também é necessário deixar os filhos com alguém. Essas necessidades fazem com que o preparo do alimento, a lavagem das roupas, assim como a guarda das crianças, sejam os cuidados realizados que nos permitem o cumprimento de outros afazeres fora das nossas casas. Os ambientes frequentados fora da esfera doméstica e íntima, aqueles que pertencem à denominada esfera pública, são onde convencionalmente se busca o "ter", no sentido de possuir algo material, e nos quais se constrói a maioria das relações que constituem a vida e que influenciam diretamente na humanização[25]. Assim, porque o trabalho doméstico é a condição básica para todas as outras atividades sociais, estando completamente vinculado ao desenvolvimento do homem, ele deve ser considerado como um trabalho do *care*.

O mito também relata que a concretização do projeto do Cuidado (imaginação, moldagem e demanda) só alcança sua maior potência (a vida) graças a outros personagens, logo, a partir de uma coordenação de esforços que pode ser vista como união. Isso possibilita a afirmação de que a existência do Homem depende da interação entre diversos seres, portanto, é relacional. Esse aspecto evoca a questão da interdependência. Em suma, o Homem se constitui a partir do cuidado e do cuidar, mas sua vida só pode ser concretizada com a junção de outros seres, é a sua própria existência que torna interdependentes os elementos

[25] Em Arendt (2007) aprendemos que, para Aristóteles, vencer as necessidades da vida privada constituía a condição para aceder à vida pública. Dessa forma, apenas aqueles que tivessem resolvido todos os assuntos da casa e da família teriam disponibilidade para exercerem a sua vida política, participando nos assuntos da pólis.

dela participantes. Portanto, ao fazer algo junto, cria-se uma interdependência em nome desta criação e, nesse sentido, de acordo com o mito, o homem existe por meio de interdependências estabelecidas. Além disso, se **ao cuidado o homem está designado,** fica explícita a vulnerabilidade do homem e sua consequente interdependência, pois se o homem é do cuidado enquanto viver, é nele que sobreviverá. Assim, a leitura do mito do Cuidado também nos permite ir ao encontro dos conceitos de interdependência e de vulnerabilidade que estão no centro da perspectiva do *care* e por meio dos quais os laços sociais são pensados. A interdependência evidencia o contexto relacional no qual nos encontramos, que de alguma maneira nos é favorável. No mito, vemos isso simbolizado no âmbito das relações nas quais se faz o Homem. A vulnerabilidade, por ser característica de tudo aquilo que está vivo, estabelece uma relação estreita com o conceito de interdependência.

No mito, a associação do Cuidado à vulnerabilidade é determinada pela decisão de Saturno[26] : "*Cuidado, você foi quem primeiro lhe deu forma, **por isso irá possuí-lo, enquanto ele viver***", que chama a atenção para o feito do Cuidado e a ele destina a vida do Homem. Nesse sentido, o Homem sempre estará submetido ao Cuidado. Esta determinação é evidenciada pela Teoria do *Care*, que insiste no reconhecimento da vulnerabilidade como constituinte do ser humano. Para tanto, sua proposta é pensar o indivíduo não apenas em relação à autonomia, mas em relação as suas falhas e aos imprevistos que podem lhe ocorrer[27]. Dessa maneira, a autonomia é compreendida na sua complexidade entre momentos de dependência e de independência que se alternam. E, embora as proporções desses movimentos sejam distintas para cada indivíduo, uma coisa possuem em comum: são todos vulneráveis. Ou seja, com referência ao mito, todos estão designados ao cuidado.

Porém, há uma dificuldade em reconhecer-se vulnerável e, para algumas teóricas do *care*, como Tronto (2009) e Kittay (1998), essa é uma das razões para a desvalorização do trabalho do *Care* e está diretamente associada ao incômodo gerado pela falta de autonomia. O mito também nos auxilia a pensar a esse respeito quando refletimos sobre seu título original - Cura[28].

---

[26] Durante o reinado de Saturno em Latium, os homens viveram a idade do ouro, um período místico de felicidade. Ele é considerado o deus que ensina aos homens o cultivo da terra que foi homenageado como o deus dos vinicultores e dos camponeses.

[27] Em francês, a palavra usada com frequência é *"accident"* no lugar de imprevisto.

[28] A epistemologia da palavra "cura" em francês vai ao encontro das características que abarcam o trabalho do *Care*, assim como evidencia que a palavra "cura" permeiou muitos vocabulários. Na linguagem administrativa, "cura" tinha o sentido de "*direction* , *charge*" (direção, carga), na do direito, de "*curatelle* " (curatela); na linguagem médica, "*soin, traitement*" (cuidado, tratamento) e, na erótica, é "*objet ou causa de soin (s), de souci (s), amour, objet aimé* ", (objeto ou razão de cuidado(s), de preocupação(ões), amor, objeto amado) (ERNOUT ; MEILLET, 2001, p. 158-159). "Do lat.cura, cuidado; administração de questão ou

Ao considerar o encontro dos significados das palavras cuidado e cura, tanto em português, quanto em francês, entende-se que a primeira está associada à segunda[29]. No dicionário etimológico da língua portuguesa (CUNHA, 2010), cura tem claramente, como um de seus significados, "cuidado", e no verbo cuidar encontramos a ideia "ter cuidado com a saúde, curar" (CUNHA, 2010, p. 193). Na língua francesa não é diferente, a palavra cura tem, como um dos seus significados, a palavra "*soin*", assim como a expressão "*prendre soin ou souci de*" (ERNOUT; MEILLET, 2001 p. 297) está a ela associada. Nesse sentido, a palavra cuidado nos aponta, em alguma medida, a associação à vulnerabilidade. Esta pode estar associada à ideia de cura que, tanto em francês[30], quanto em português[31], faz referência a estar doente. Mas, independentemente desta associação, pode-se afirmar que a dificuldade de se reconhecer vulnerável é iniciada com uma rejeição do estado de quem precisa de algum tipo de auxílio, seja no sentido de cura ou de cuidado. Esta rejeição, apontada por Tronto como uma dificuldade de se reconhecer vulnerável e por ela destacada como um obstáculo no reconhecimento do trabalho do *care*[32], é nesta pesquisa enfatizada no seu âmbito social. Neste sentido, salienta-se a resistência de nos vermos socialmente vulneráveis para além da nossa dificuldade de lidar com a nossa vulnerabilidade enquanto seres vivos que, como tais, necessitam de cuidado. Portanto, teríamos dificuldades de nos reconhecermos em um lugar social considerado mais vulnerável do que outros. Assim, a dificuldade de nos reconhecermos vulneráveis, individualmente e socialmente, dificulta não apenas o reconhecimento do trabalho do *care*, mas consequentemente nossa abertura para aceitar a interdependência. Esta, assim como a vulnerabilidade, está para além das vidas individuais, e o mito também auxilia nessa reflexão quando relata a necessidade da presença de Saturno na resolução do nome da criatura.

---

negócio público; agric., cuidados, cultura; trabalho, obra do espírito; guarda, guardião, intendente; solicitude, preocupação, inquietação, preocupação amorosa, tormentos causados pelo amor, amor ; objeto do amor". (MACHADO, 2003, p. 267)

[29] Dentre as razões para que Patricia Paperman, Sandra Laugier e Pascale Molinier adotem a posição teórica de não traduzir *care* por cuidado *(soin)* está a excessiva conotação médica no pensamento francês dessa palavra. "(...) Quem diz cuidado (mesmo com todas as preocauções) diz doença, algo a tratar: a sociedade, ou alguns de seus membros, identificados como doentes, dependentes…" (MOLINIER, 2004, p.41)

[30] "Rétabli d'un mal physique (...) *Il a été très malade, mais le voilà guérir*. **remis** (cf. FAM. Sur pied). FIG.Débarrassé, délivré (d'une chose pénible, d'un poid). Etrê guérir de. (...) " (ROBERT, 2016, p. 1197)

[31] "*vtd* Restabelecer a saúde.*vpr* 3. Emendar-se de algum defeito moral ou hábito prejudicial. *vint* 4 Fazer a cura.*vint* 5 Exercer a medicina. *vti* 6 Cuidar, tratar." (MICHAELIS, 2004, p. 246)

[32] Aqui utilizo a palavra *care*, pois, para além de me referir à teoria que deu origem a esse tipo de definição de trabalho, faço uma distinção do trabalho do personagem Cuidado do mito em questão.

Apesar do desempenho do Cuidado e da união, entre ele, Terra e Júpiter, para dar vida à criatura de barro, a conclusão do processo desta criação - sua nomeação - não seria possível sem uma intervenção exterior. Foi Saturno, deus conhecido por fundações de leis, que interveio determinando o nome, Homem. Esse aspecto pode ser visto como um desdobramento da interdependência, resultando na necessidade de intervenção nas relações para que seja estabelecido algo que pareça justo quando dois ou mais interesses precisam ser alinhados. Portanto, Saturno representa a necessidade de uma figura reguladora que oriente os interesses dos envolvidos em determinada situação, de maneira a permitir que o Homem exerça sua própria humanidade. Saturno é aquele que pensa a respeito de pontos de vistas e interesses divergentes, é ele quem regula as relações de força que envolvem a questão da nomeação da criatura e introduz uma mediação. Nesse sentido, Saturno representa a justiça, e o fato de se tornar imprescindível na resolução de uma questão simboliza a necessidade de um regulador de forças, que também pode ser considerado como um aspecto da nossa interdependência. Assim, o mito exemplifica o fato de que Cuidado, ao usar a terra e fazer o pedido de vida a Júpiter, estrutura uma rede de interdependência para a formação do Homem. Esta rede possibilita a conclusão dos objetivos, mas não sem a necessidade de um regulador que, por sua vez, passa a fazer parte das interdependências.

A presença de Saturno no mito faz pensar na necessidade de representantes na regulação/mediação de interesses. Aspecto também abordado na perspectiva do *care*, que defende a sua politização e demanda dos governos a regulamentação daqueles que exercem um trabalho diretamente a ele associado. Para que, dessa forma, os trabalhadores do *care* fiquem menos fragilizados diante de seus patrões. Assim, o mito do Cuidado é uma alegoria do *care* e também do trabalho que o corresponde. Sendo esta afirmação também constatada a partir das quatro premissas destacadas no mito _ é a partir do cuidado que se faz o homem, ao cuidado o homem está designado, todo cuidado aponta para uma possibilidade e é a partir do trabalho do cuidado que se produz _ que permitem a construção da síntese: **com (o) cuidado se faz (o) Homem[33] .** A qual evidencia a centralidade do *care* em nossas vidas e permite reflexões sobre a prática do cuidar na construção da humanidade. Nesse sentido, por meio do mito também é possível encontrar indicações de quais seriam as características que compõem

[33]Entende-se, aqui, com base na forma original do texto que utiliza a palavra “humus”, "homem" no sentido geral de “ser humano” e a consequente construção da humanidade. Por isso, seria possível uma discussão sobre que titpo e que forma de cuidado seriam bons nessa construção. No entanto, este texto, está limitado à indicação da essencialidade do cuidado para que os seres humanos desenvolvam-se como tais. Mas, nesta nota, fica o registro da consciência da necessidade de pensar no modelo de homem que queremos por meio dos cuidados a ele oferecido, como refletiu o amigo Caio Dias ao ler o presente texto.

o trabalho do *care*, já que permite a reflexão de que o cuidado é uma intenção colocada em ação, é o gesto que transforma o mundo e aponta possibilidades. Por isso, é a partir dele que outras atividades e/ou vivências são possíveis. Assim, o trabalho do *care* tem características próprias, embora em todos os trabalhos haja um cuidado.

1.1.1 Interdependência

> *"(...) Cuidado avistou um pouco de argila, pegou-a cuidadosamente e começou a moldar um homem. Enquanto comtemplava o que tinha feito, Júpiter surgiu. Então, Cuidado pediu para que ele desse vida àquela criatura, Júpiter atendeu-o prontamente." (*Higino - Mito do Cuidado)

O Mito do Cuidado ilustra que é a partir da interdependência entre Cuidado, Terra e Júpiter que se concretiza o homem, pois eles precisam se ligar para que o Homem possa existir. Nesse sentido, o homem é feito por meio da interdependência e, portanto, ele existe graças à relação com o outro. Também, graças à interdependência administramos a vulnerabilidade. Ao mesmo tempo, é a interdependência que nos faz sentir nossas vulnerabilidades. Este é o paradoxo da interdependência: ela é estabelecida como resposta à vulnerabilidade e, ela mesma, nos faz ter consciência da vulnerabilidade na qual nos encontramos. Ou seja, a interdependência se organiza em cadeias e engrenagens de relações. Se uma peça não realiza o que dela se espera, outra peça será afetada e sentirá sua vulnerabilidade, e assim por diante. Desse modo, de diferentes maneiras e intensidades, todas as peças de uma cadeia podem ter consciência da vulnerabilidade na qual estão se há uma peça, dentre elas, que não realiza bem o seu papel. No entanto, é necessário lembrar que a interdependência não pressupõe uma não hierarquização entre os atores envolvidos. Embora ligados entre si e seja fato que esta ligação dará determinados resultados, isso não significa que na cadeia da interdependência não haja hierarquia entre os envolvidos e consequentes relações de poder.

Uma boa metáfora desse modo de funcionamento é a orquestra, que embora tenha um resultado harmonioso e todos os músicos estejam interdependentes para que o concerto aconteça, ainda assim, há uma hierarquia entre eles. Logo, cada músico toca um instrumento e, se um deles comete um erro, todos os outros são afetados, assim como aqueles que ouvem a orquestra. A nota falsa pode ser sentida pela grande maioria e, mesmo que não seja

interpretada como tal, é possível notar o descompasso. Este simples exemplo vai ao encontro de uma das contribuições da filosofia do *care*, que propõe que vejamos nossos atos como passíveis de influenciar uma organização maior.

No caso de uma orquestra, o bom desenvolvimento de sua apresentação está diretamente ligado ao papel de cada músico. Os músicos são interdependentes uns dos outros e, se possuírem como objetivo uma bela interpretação, devem respeitar essa interdependência que os coloca em uma situação de vulnerabilidade uns em relação aos outros. É importante termos em mente que os músicos, que não fazem parte de uma orquestra, estão expostos a outras formas de vulnerabilidade e que a interdependência não se faz presente apenas no momento da apresentação. Há uma cadeia, formada por pessoas, que deve funcionar bem para que tudo esteja preparado no momento de qualquer apresentação. Essa cadeia vai da confecção dos instrumentos até a preparação da sala onde ocorrerá a apresentação.

Também não podemos esquecer a engrenagem que influencia mais diretamente a preparação dos músicos: a do trabalho realizado na esfera doméstica - trabalho (ordinário) do cuidado - responsável por fazer tudo funcionar na casa para que isso não seja uma preocupação para os músicos, para que tenham o tempo necessário para realizar seus estudos. Portanto, para que um concerto aconteça, várias cadeias de cuidado são mobilizadas. É a partir de um coletivo e da interdependência que uma bela apresentação pode nascer.

Esse conjunto de reflexões, porém, não anula a necessidade da autonomia que faz, inclusive, parte da particularidade de cada músico, de sua subjetividade. Tais aspectos também são contemplados pelo *Care*, pois, evidentemente, são necessários ao respeito a cada indivíduo. O *Care* não propõe a igualdade de características entre os indivíduos, mas luta por direitos iguais e, da perspectiva do *care*, isto só é possível se respeitarmos "as vozes diferentes".

Sabe-se que há um discurso social que preza pela autonomia. Este dificulta o reconhecimento da rede de interdependências, ou seja, da "cadeia de pessoas", cujo funcionamento nos permite ser quem somos. Somos mais valorizados quanto mais autônomos parecemos. Não é por acaso, como exemplifica Liliana Segnini que, para um músico que busca uma formação clássica, é pouco prestigioso trabalhar em uma orquestra, por isso o objetivo maior dos músicos é serem solistas. Dentro dessa lógica social, não é surpreendente que pensar de maneira coletiva nos pareça mais difícil e, assim, desenvolvem-se pequenas estratégias para se sentir menos vulnerável. No entanto, é esse mesmo processo que nos leva a outras interdependências.

1.1.1.1 Intermediários: um mecanismo para diminuir o sentimento de vulnerabilidade

Pode-se dizer que o desenvolvimento do setor terciário, com suas múltiplas ofertas de serviço à pessoa, vai ao encontro do desejo de diminuir o sentimento de vulnerabilidade diante de uma determinada situação. Esses serviços substituem a tradicional relação patrão e empregado, prometendo lidar com imprevistos (falhas das peças da engrenagem) na cadeia da interdependência e, por consequência, diminuiriam a sensação de vulnerabilidade.

Em entrevistas com pais franceses que necessitavam deixar seus filhos aos cuidados de outras pessoas, foi constatada a contratação de agência de babás, o "pedir indicações" como uma forma de sentir menos a vulnerabilidade, assim como o fato dos próprios pais abrirem creches. Mas, esses mecanismos também podem falhar. As agências, por exemplo, que propõem a substituição de um empregado caso esse falte, pode não ter um empregado reserva na hora necessária. Portanto, podemos dizer que essas estratégias constroem novas formas de interdependência e, consequentemente, de vulnerabilidade. Independentemente dessa constatação, as pessoas se sentem mais seguras, ao menos no começo, se há intermediários entre elas e seus empregados. A ideia de interdependência parece ser menos incômoda se ela não está diretamente associada à figura do empregado.

Os intermediários – uma instituição, uma empresa ou uma pessoa que indica outra – permitem um distanciamento dos patrões em relação aos empregados. Eles funcionam como uma resolução à dificuldade concreta de encontrar um trabalhador qualificado e substituí-lo caso necessário, mas, também, respondem à dificuldade de se confiar no outro.

Esses intermediários constituem, porém, de maneira objetiva, um elemento a mais na engrenagem da interdependência. Então, por que introduzi-los nessa interrelação? Há um tipo de interdependência que é mais fácil de lidar do que outra? Seríamos incapazes de distinguir interdependência e dependência?

Qualquer que seja a resposta, o medo da vulnerabilidade parece estar sempre presente. Por isso, se faz necessária a reflexão sobre a dificuldade de se reconhecer como um beneficiário do *care*, ou seja, como alguém vulnerável.

Pensar na vulnerabilidade encontra resistência, pois nos coloca como fracos ou doentes, para além de nos obrigar a tomar consciência de nossa finitude. Por isso, é importante entender as propostas do *Care*, pois ela nos propõe um novo olhar sobre nós mesmos.

1.1.2 Vulnerabilidade

> *"Cuidado, você foi quem primeiro lhe deu forma, por isso irá possuí-lo, enquanto ele viver*." (Higino- Mito do Cuidado)

Os seres vivos têm como condição a vulnerabilidade e no Mito do Cuidado vemos isso simbolizado em relação ao Homem. Diante desse requisito, somos todos iguais. O que nos diferencia um dos outros é o grau de vulnerabilidade ao qual estamos submetidos em determinado momento e condição na vida. Essa variação hierárquica pode ser refletida a partir do estudo do Mito do Cuidado, com a transposição de alguns dos seus aspectos para as relações do *care*. Mais especificamente, por meio do simbolismo do Cuidado não ser nem divindade, nem homem, aspecto que determinará a seguinte decisão de Saturno: "Você, Júpiter, você deu o espírito [...] receba o corpo. Porque foi o Cuidado quem primeiro lhe deu forma, por isso irá possuí-lo, enquanto ele viver." (BORIQUD, 1997, p. 146 e 147) Completada em outra versão por:

> Júpiter, você deu o sopro de vida a essa criatura e terá sua alma quando ela morrer. Terra, você ofereceu-lhe seu corpo e a você ele retornará com a sua morte. Cuidado, você foi quem primeiro lhe deu forma, por isso irá possuí-lo, enquanto ele viver. (QUEIRÓS, 2015, p. 143)

Com base na segunda versão é possível dizer que Saturno entrega ao Cuidado o Homem durante a sua vida, pois espírito e corpo, que pertencem respectivamente aos deuses Júpiter e Terra, a eles retornarão com a sua morte. Assim, **ao cuidado o homem está designado.**

É no plano terrestre, no plano da vida ordinária que o Cuidado e o Homem se encontram. Assim, podemos concluir que a vida torna o homem vulnerável e por isso ele precisa de cuidados, esta afirmação nos remete ao medo da finitude. Por outro lado, há também a ideia de que o homem precisa de cuidado, por isso ele é vulnerável, a qual, por sua vez, nos reporta ao incômodo com a interdependência, associada à dependência. Ambas contêm nosso medo da vulnerabilidade e estão intrínsecas, por isso não as diferenciaremos.

Para pensar sobre a vulnerabilidade será retomada a intercessão de Saturno no mito do Cuidado e procurar-se-á demonstrar como esta alegoria pode ser concretizada nas relações humanas. Desta maneira, será possível refletir sobre as interações nas relações do *care* e as permutações de trabalho do *care* entre as pessoas.

Ao retomar o Mito, pode-se observar que a determinação de que o Cuidado possuirá o Homem supõe uma hierarquia nessa relação. Mas extrapola-se o mito para dizer que se o Cuidado deu forma ao Homem e lhe acompanhará por toda sua existência, eles estarão juntos e o Homem expressará o Cuidado, aquele que o acompanha, assim como dele precisará. Por consequência, o cuidado está com cada homem e cada homem será do cuidado usando-o para si e para outros. Nesse sentido, pensar que o Cuidado possuirá o Homem nos remete à síntese **com (o) cuidado se faz (o) Homem**[34]**.** Assim, ao estender tal ideia as relações que materializam o cuidar, ou seja, na interação entre as pessoas. Mais, especificamente ao observar o trabalho do *care* sendo realizado, também é possível constatar como um doador do *care,* em uma situação, torna-se seu receptor em outra, constatando as permutações do *care* na organização social. Embora, em todas as relações haja um cuidado, sua demanda é mais específica em algumas relações que, quase sempre, se configuram em uma forma de trabalho. Nesse caso, a relação do *care* traduz uma necessidade evidente de ajuda de uma pessoa ou grupo à qual outra pessoa, ou um grupo de pessoas, responde. Essa resposta acontece em um tempo e em um espaço determinados e nela se evidencia uma assimetria. Ainda assim, não há uma dicotomia imutável entre receptor e doador do *care* quando essa relação é contextualizada de maneira global. Para ilustrar essa afirmação, definiram-se três categorias de trabalho do *care:* o trabalho-direto profissional[35], o trabalho-indireto profissional e o sem troca monetária. Todas serão expostas com exemplos da permutação, que prova que todos somos beneficiários do trabalho do *care.* Porém, não se considerará as relações de poder que podem envolvê-las. Assim têm-se:

O **trabalho-direto profissional** do *care* é aquele em que existe uma relação de prestação de serviço com remuneração. A pessoa que executa tal serviço é socialmente reconhecida pela realização profissional de um *care*: é o caso de babás, cuidadoras, enfermeiras, entre outros profissionais. Desta categoria ogirina-se outra forma de expressão que a referência, o trabalho direto do *care*, aquele realizado com a pessoa que gerou a busca pela profissional.

A permutação do *care,* nessa categoria, é constatada entre distintos profissionais que não compõem a díade a priori observada. O fornecedor (profissional) dos cuidados em uma situação é seu receptor em outro momento. Por exemplo, ao observar uma babá e a criança da

[34] Essa síntese foi construída a partir das ideias: todo cuidado aponta para uma possibilidade/produção e, é a partir do cuidado que se faz o homem. As quais partem da consideração de que o cuidado é base fundamental da organização social, aspecto simbolizado no Mito do Cuidado.

[35] O adjetivo profissional é justificado mesmo para aqueles que não realizaram uma formação para a execução da atividade, pois o substantivo que origina este adjetivo tem como um dos seus sinônimos "ocupação".

qual ela cuida, sabe-se que a criança não poderá oferecer cuidados profissionais à babá. No entanto, a babá precisará, em algum momento de sua vida, desse tipo de trabalho-direto-profissional, ou seja do trabalho direto do *care.* Este pode ser o de uma enfermeira, o qual, por sua vez, também precisará de outro profissional, e assim sucessivamente. No caso da enfermeira, por ser uma adulta, ela não receberá o trabalho-direto-profissional de uma babá, mas, pode precisar de uma babá para cuidar do seu filho. Neste contexto, a enfermeira receberá o *care* por meio do trabalho-indireto-profissional, que é a segunda categoria proposta.

O **trabalho-indireto profissional** do *care* refere-se aos cuidados que atingem indiretamente uma pessoa ou um grupo de pessoas ligadas ao indivíduo que os recebem diretamente. É, portanto, aquele que atinge as pessoas próximas de uma pessoa que está (evidentemente) recebendo o trabalho do *care*. Por exemplo, a babá que cuida de uma criança está oferecendo para a família desta criança o *care* indireto do profissional, enquanto a criança *(care receiving)* recebe o *care* diretamente. Por consequência o trabalho que a babá oferece à família é o trabalho-indireto-profissional. O *care* que a babá fornecerá à família não é o mesmo fornecido às crianças, mas ela está, indiretamente, oferecendo um trabalho aos pais ao cuidar de seus filhos. É o trabalho-indireto-profissional do *care* oferecido pela babá que permite aos pais usufruírem o seu tempo como desejarem. Do mesmo modo, as enfermeiras oferecem um trabalho-indireto-profissional às famílias de seus pacientes. Essa família pode ser a da babá, e dessa maneira teríamos um exemplo de forma de permutação que envolve esse tipo de trabalho do *care.*

O trabalho é adjetivado como "indireto", pois está situado em uma relação do trabalho-direto-profissional de *care*, ou seja, escolheu-se como referência a relação de *care* entre o fornecedor do *care (care giver)* e o seu receptor *(care receiving)* explícito; este responsável pela ligação entre os envolvidos. Mas, o trabalho-direto-profissional e o trabalho-indireto-profissional do *care*, na grande maioria dos casos, estão intrínsecos. O trabalhador do *care* será mais bem avaliado tanto pela sua relação com o objeto direto dos seus cuidados quanto pela relação com aqueles que são afetados indiretamente. Nesse sentido, o trabalho, para o qual o profissional é contratado (o direto), é somado ao trabalho indireto, ou seja, seu trabalho relacional está para além da configuração fornecedor do *care (care giver)* e receptor *(care receiving)*. Assim o trabalhador do *care* será mais bem avaliado se comtemplar bem seu trabalho direto e o seu trabalho indireto, e dessa forma, estes trabalhos são distintos, mas fazem parte de um mesmo processo. Esta percepção vai ao encontro da afirmação de Zelizer (2012) ao falar sobre as babás "A negociação em torno da adequação entre o trabalho, as

relações interpessoais e as formas de compensação preocupam estas empregadas, têm um grande impacto sobre o *care* que elas oferecem, e determinam se elas conservam ou perdem o seu trabalho." (ZELIZER, 2012, p. 22).

O terceiro tipo de trabalho do *care*, diferente dos dois primeiros, não envolve trocas monetárias, por isso é nomeado trabalho **sem troca monetária** do *care*. A característica básica, de não envolver dinheiro, não exclui necessariamente o profissionalismo, mas apenas o difere no modo pelo qual a relação é estabelecida. Nesses casos, o trabalho do *care* acontece de maneira benevolente, mas se caracteriza como um trabalho, pois uma determinada pessoa oferece seu tempo a terceiros que não podem, ao menos naquele momento, realizar a tarefa que demandam. Para continuar com os exemplos das babás e das enfermeiras, isto acontece quando ambas deixam seus filhos com outras pessoas sem remunerá-las, como por exemplo, com os familiares ou os vizinhos.

Dentro dessas três categorias, podemos notar que as permutações nas relações de trabalho do *care* são inúmeras e que, portanto, a dicotomia entre fornecedor e receptor do *care* é conjuntural.

Ao considerar que em uma relação do trabalho do *care* aquele que aparece mais claramente como seu fornecedor *(care-giver)* também pode estar recebendo algum tipo de cuidado e que, como mostrado, receberá, e certamente já recebeu, afirma-se que somos todos, em situações distintas, beneficiários do *care* e "cada um de nós é o centro de uma cadeia complexa de relações de cuidado" (TRONTO, 2009, p. 51, tradução própria).[36] É importante destacar que a permutações evidenciadas para configurar tal afirmação acontecem dentro de uma sociedade desigual, portanto não desaparecem com as assimetrias de poder presentes nas relações estabelecidas.

1.2 A conceitualização do cuidado

1.2.1 Cuidado: uma voz diferente

"Assim a lenda se escorre
A entrar na realidade,
E a fecundá-la decorre."
Fernando Pessoa (Ulisses)

[36] *"chacun de nous est le centre d'un réseau complexe de relations de care"*

A noção do *cuidado* foi introduzida nos meios acadêmicos em 1982 com a publicação do livro de Carol Gilligan[37], *In a different voice: psychological theory and women's development* nos Estados Unidos. Este foi o livro mais lido da segunda onda do feminismo e teve repercussões em várias áreas do saber, conforme Tronto (2009. p. 114), e pesquisadores como Laugier e Paperman, (2008, p. IV) relatam. Sua primeira tradução para o português ocorreu no mesmo ano[38] da sua publicação nos EUA, mas sem grandes repercussões. Na França, ele foi traduzido quatro anos depois, em 1986, e recebeu duras críticas, tendo na sua segunda edição uma maior aposta sobre seu conteúdo. Quanto à tradução do termo *care,* na França optou-se para a manutenção do termo em inglês devido a possiblidade dele ser verbo e substantivo ao mesmo tempo. Por essa mesma razão, neste trabalho condensa-se a ideia do cuidar e do cuidado na maioria das vezes, na palavra em inglês, *care*.

A primeira edição do livro *Une si grand difference* (Uma Enorme Diferença) de Carol Gilligan na França foi criticada pelas feministas francesas, em especial pelas universalistas, devido a ênfase dada às diferenças entre homens e mulheres, que podia ser notada desde o seu título. Em 2008, o livro foi republicado com o nome *Une Voix Différente* tendo, contrariamente a sua primeira publicação, uma repercussão positiva, que foi ao encontro da abertura de novas fronteiras disciplinares e de um novo campo de reflexão moral e feminista.

Em *Une Voix Différente*, Carol Gilligan descreve parte da sua experiência em projeto de pesquisa[39] sobre desenvolvimento moral dirigido por Lawrence Kolhberg[40]. A autora demonstra a necessidade de uma revisão nas premissas utilizadas no desenvolvimento do

[37] Carol Gilligan foi eleita a "mulher do ano" pela revista Ms. em 1984.

[38] Uma voz diferente: psicologia da diferença entre homens e mulheres da infância à idade adulta. Tradução de Nathanael C. Caixeiro. Rio de Janeiro: Rosa dos Tempos, 1982.

[39] O projeto de pesquisa, no qual Gilligan trabalha, concentra três estudos. O primeiro investiga o desenvolvimento de identidade moral, relacionando a visão do eu e o pensamento sobre moralidade com experiências de conflito moral e a tomada de decisões. Ele é realizado com 25 estudantes universitários que são entrevistados desde seu 2º ano da faculdade até 5 anos depois de graduados. O segundo estudo é referente à decisão ao aborto. Nele, procura-se entender como no desenvolvimento moral do indivíduo se organiza a experiência, o pensamento e o conflito e é baseado em 29 mulheres de 15 a 33 anos de diferentes etnias e classes sociais. É o último desses estudos que inspirará diretamente a teoria do *Care*, ao tratar de escolhas e conflitos éticos, por meio de julgamentos em dilemas morais hipotéticos. Nesse estudo, foram realizadas entrevistas com homens e mulheres da mesma idade, escolaridade, ocupação e classe social, em diferentes momentos de suas vidas.

[40] Lawrence Kohlberg é um psicólogo americano que, a partir da sua tese de doutorado *The development of modes of thinking and choices in years 10 to 16,* defendida em 1958 na Universidade de Chicago, criou um modelo do desenvolvimento moral por níveis, com base no modelo do desenvolvimento cognitivo de Jean Piaget e, assim, fundou o campo "desenvolvimento moral" na psicologia. Ambos os autores têm influência da ética kantiana (da justiça), na qual os princípios se organizam hierarquicamente e se relativizam com a idade.

projeto ao criticar sua metodologia[41]. As premissas deste projeto estavam baseadas em um raciocínio, nomeado, lógico dedutivo para uma classificação em etapas progressivas da maturidade intelectual e moral dos indivíduos. Elas estruturavam o *Sistema de Kolhberg* e, como apontou Gilligan (2008), desconsideravam outra forma de pensar que não contemplava a perspectiva da justiça. Assim, Gilligan (2008) criticou o uso de um modelo padrão e de parâmetros de análise que excluíam aquilo que não era previsto. Esse padrão, em nossa sociedade, é reconhecido como masculino e incidia nos resultados da pesquisa que avaliavam as mulheres como menos desenvolvidas moralmente que os homens. Assim, com sua crítica, a autora legitimou "uma voz diferente", ignorada pelo sistema de Kolberg, que refletia a voz das mulheres e, por consequência, ao considerar o inesperado, propunha outra maneira de analisar, baseada na escuta e não em premissas. Dessa maneira, inicia-se uma reflexão sobre metodologia, abrindo um novo campo de discussão, que culmina na aparição da perspectiva do *care*. Esta se baseia em uma forma de pensamento contextual e narrativo, apresentando como ponto central da sua ética o que é "importante". Neste sentido ela se difere da perspectiva da justiça, a qual se apoia em pensamentos formais e abstratos e tem no que é "justo" o foco da sua ética.

O trabalho de Kohlberg era uma referência a respeito do desenvolvimento moral, exercendo grande influência entre psicólogos, professores e em disciplinas como a filosofia política (TRONTO, 2009, p.99). Os resultados do seu trabalho propulsionavam um saber e legitimavam uma prática, na qual as mulheres eram consideradas menos desenvolvidas moralmente que os homens. No campo dos saberes, após a crítica feita por Carol Gilligan, ocorreram muitas reformulações do que era tido como verdade, desdobrando-se em inúmeros debates e correntes, que mais tarde também abrangeriam reflexões sobre as próprias formulações feitas por Gilligan e a perspectiva do *care*.

Para a melhor compreensão da introdução do *care* no mundo acadêmico serão retomados, com foco na crítica de Gilligan à Kolhberg, aspectos centrais que originaram essa efervescência intelectual e, posteriormente, serão apresentadas as críticas feitas à Gilligan.

1.2.1.1 O sistema teórico de Lawrence Kolhberg

O sistema teórico de Lawrence Kolhberg media o desenvolvimento moral a partir de uma progressão em três etapas. A primeira, de uma atitude pré-convencional, na qual o

[41] Gilligan procura uma atribuição de gênero à pesquisa de Kohlberg e constata um maior número de homens do que de mulheres entrevistados.

indivíduo pensa apenas nos seus próprios interesses; a segunda, de uma atitude convencional, em que o indivíduo identifica as regras morais como regras da comunidade a qual pertence; e, por fim, o indivíduo chega a uma atitude pós-convencional, na qual formula e age de acordo com princípios universais potencialmente válidos para todos. Dentro dessa progressão, a maturidade intelectual e moral dos indivíduos são avaliadas com base em um raciocínio lógico dedutivo.

Um dos recursos utilizados nesta avaliação do desenvolvimento moral foi a aplicação do Dilema de Heinz que é apresentado da seguinte maneira:

> Heinz vive em um país estrangeiro com a sua mulher doente. O farmacêutico tem um medicamento que pode salvá-la, sem o qual ela pode morrer. "Mas, Heinz não tem dinheiro para comprar o remédio e o farmacêutico recusa a dá-lo. Heinz deve roubá-lo?"[42] (MOLINIER; LAUGIER; PAPERMAN, 2009, p. 8, tradução própria).

A resposta esperada para demonstrar um bom desenvolvimento moral no estudo de Kolhberg deveria ser "sim", pois refletiria a percepção de que o valor da vida estaria acima do valor da propriedade. Qualquer outra resposta consideraria o indivíduo menos maduro intelectualmente e moralmente.

A partir da comparação entre as respostas dadas por duas crianças, Jake e Amy, ambos com 11 anos de idade, Gilligan inicia suas reflexões.

Jake responde "sim" ao dilema de Heinz e no caso de uma prisão como consequência, ele diz que o juiz deveria aplicar "a sentença mais leve". Portanto, esse garoto percebe a estrutura cognitiva interna do dilema – o valor da vida sobre a propriedade – e a utiliza para justificar o roubo, assim como a clemência do juiz.

Amy hesita na resposta e não responde "sim" para o questionamento sobre o possível roubo do medicamento. Ela não está de acordo com a morte da esposa de Heinz, mas também não acredita que o roubo deveria acontecer. Sua proposta é de que Heinz e sua esposa conversem a fim de encontrar uma maneira de arrecadar fundos para o medicamento ou de convencer o farmacêutico a doá-lo. Amy também reflete sobre a possibilidade de Heinz ir preso, mas acrescenta consequências em longo prazo e formula a ideia de que se ele fosse preso talvez não conseguisse entregar o medicamento para a sua esposa ou não pudesse cuidar mais dela. (GILLIGAN, 2008, p 54-55)

[42] *"Heinz vit dans um pays étranger avec sa femme malade. Le pharmacien refuse de lui en faire cadeau. Heinz doit-il voler le médicament ?"*

O julgamento moral de Amy está fundado na convicção de que "se uma pessoa possui algo que pode salvar a vida de outra, ela estaria errada em não concedê-lo", para ela roubar seria inútil se as pessoas dividissem o que têm[43] (GILLIGAN, 2008, p. 54, tradução própria). Portanto, Amy situa a origem do problema na recusa em responder à necessidade alheia e não no direito à propriedade, assim como dá ênfase às relações humanas e aos seus efeitos ao longo do tempo e não à resolução instantânea da dificuldade apresentada.

É interessante assinalar que os pensamentos das crianças aqui em questão não são completamente opostos, mas possuem formas diferentes de serem concretizados. Tanto Jake quanto Amy reconhecem a necessidade de um acordo. Ele, de uma maneira nomeada como "impessoal"[44], por intermédio da lógica e da lei. Neste caso, o juiz entenderá e aplicará uma pena menor. Ela, de um jeito considerado mais pessoal, por meio da comunicação estabelecida nas relações humanas – o farmacêutico pode entender a situação e fazer um acordo, assim como outras pessoas podem colaborar.

Para Jake o problema posto é aquele que ele resolverá, sem questionar; já Amy questiona a existência da questão colocada e reflete: "as pessoas deveriam dividir o que elas possuem, assim roubar se tornaria inútil"[45] (GILLIGAN, 2008, p. 55, tradução própria). Logo, a resolução do problema por Amy tomará outros caminhos. Sua postura questiona toda uma forma de legitimação e traz reflexões a respeito de qual mundo queremos para nós.

Ao considerar as reflexões de Amy, Gillian da atenção às experiências de vida com preocupações morais diferentes das esperadas pelo sistema de Kolberg. Legitima-se, portanto, uma "voz diferente", não contemplada pela linguagem da justiça, que Gilligan denominará a linguagem do *care*. Dessa maneira, a partir da escuta e das observações decorrentes dessa linguagem, formulou-se os pensamentos e as bases para a teoria do *care*.

---

[43] *"si une personne possède quelque chose capable de sauver la vie d'une autre, ele aurait tort de ne pas lui donner".*

[44] Para falar do pensamento que caracteriza Jake e Amy é sempre encontrado os adjetivos impessoal e pessoal respectivamente. Coloco entre aspas a palavra impessoal, pois embora sua designação seja inteligível, busco uma reflexão sobre os termos utilizados. A maneira como Jake pensa não deixa de ser uma maneira pessoal – **ele** pensa, e nela também se espera algo de cunho pessoal, a compreensão do juiz. Portanto, aqui se concretiza um exemplo das limitações na forma binária de pensamento e as complexidades que as ultrapassam. Em alguma medida, tanto o pensamento de Jake quanto o de Amy são pessoais. Mas, todas as formas utilizadas para expressá-los na literatura consultada os organizam em oposição enquanto na prática há sempre algum aspecto que se assemelha dentro da ideia geral de que são opostos. Na verdade, eles são apenas diferentes. Aceito o limite linguístico como tal, mas também por uma questão metodológica. A forma de expressar minha conscientização desses limites fica registrada tanto no uso das aspas quanto no uso de expressões como por exemplo "de maneira nomeada", que serão encontradas algumas vezes ao longo deste texto.

[45] *"les gens devraient partager ce qu'il possèndent ; voler deviendrait alors inutile".*

Ainda que, na sua origem, a teoria do *care* tenha referência na divisão sexual entre feminino e masculino, pois a forma de pensar de Amy e de Jake foram respectivamente associados a pensamentos designados às mulheres e aos homens, Gilligan apontou para uma forma mais democrática na construção dos saberes. Além disso, a identificação de um grupo de mulheres ao pensamento de Amy foi de extrema importância para divulgação das ideias de Gilligan e, por consequência, para o empoderamento feminino.

As mulheres que se identificaram com as reflexões de Amy - leitoras de uma obra determinada e consequentemente pertencentes a um grupo específico -, ao encontrarem a tradução em palavras de pensamentos e de experiências que lhes correspondiam, puderam se reconhecer dentro de um grupo. Desta maneira, essas mulheres receberam uma avaliação positiva sobre sua forma de pensar e de agir podendo se sentir legitimadas. Em outras palavras, a teoria formulada por Carol Gilligan permitiu que uma "voz diferente", tida como uma voz majoritariamente feminina nos modelos psicológicos com os quais ela trabalhava, encontrasse um lugar, e isso foi fundamental, pois repercutiu em mudanças para a possível inserção de uma forma de pensar na sociedade.

A "voz diferente", destacada por Gilligan, expressa uma visão do mundo, na qual este é "constituído de relações humanas que estão entrelaçadas e a trama forma um todo coerente, e não indivíduos isolados e independentes em que a relação é regida por um sistema de regras"[46] (GILLIGAN, 2008, p. 55, tradução própria). Sendo assim, é uma voz que enfatiza a manutenção e a preservação das relações humanas, aspectos não legitimados no pensamento moral defendido por Kolberg. Nesse sentido, Gilligan criticou o que era entendido por mais desenvolvido moralmente – um raciocínio dito dedutivo e abstrato – que excluía aqueles que pensavam de forma relacional e concreta. Assim, para além do empoderamento oferecido às mulheres do contexto em questão, abriu-se a possibilidade de considerar outros elementos na ação moral, não apenas os da justiça. Estabelece-se uma "moral das mulheres" contida na também original perspectiva do *care*. Mais tarde, esse paradigma moral será consolidado na ética do *care*.

[46] "(…) est constituée de relations humaines qui se tissent et dont la trame forme un tout cohérent, et non pas d'individuos isolés et independants dont les rapports sont régis par des systèmes de règles".

1.2.2 Cuidado: de disposição à atividade

No livro *Uma Voz Diferente*, Carol Gilligan, ao definir "uma moral das mulheres", relaciona determinadas características ao feminino e outras ao masculino – como comumente foi feito na psicologia estadunidense[47]. Isso não significa, necessariamente, que seja defendida a ideia de que nascemos com características específicas ao sexo. Mas, expressou-se a perspectiva do *care* como algo feminino em contraponto à perspectiva da justiça, que representaria o masculino. O teor essencialista da bipolarização cuidado *(care)/*feminino e justiça/masculino e a constatação histórica de que a associação do feminino ao ambiente familiar inviabiliza o acesso das mulheres ao poder político no âmbito público (TRONTO, 2009), culminou em uma reformulação das ideias apresentadas por Gilligan.

As mudanças necessárias para a busca de uma valorização na esfera pública da perspectiva do *care* foram: a desassociação do cuidado e do cuidar do gênero e a sua defesa como uma moral em si. Para tanto, foi necessária a passagem do *care* de uma disposição a uma atividade, assim como a busca pela politização do *care*[48].

Neste texto serão retomados aspectos dessa trajetória que nos permitirão compreender melhor o *care* como conceito, bem como os valores morais que lhe são intrínsecos. Dessa forma, será possível ter clareza de que, embora o trabalho do *care* seja realizado na sua grande maioria por nós[49], mulheres, e nos é, convencionalmente, atribuído como natural, ele é ensinado. Por isso, seu aprendizado deve ser destacado e o *care* discutido como algo de interesse comum e fundamental importância.

Sabe-se que, uma vez assimilada a diferença entre mulheres e homens, há uma grande dificuldade empírica em desassociá-la do aspecto "natural", incentivando assim o essencialismo e o binarismo que são combatidos há muitos anos pelas feministas. Por isso, apreender uma "voz diferente" como uma "moral das mulheres" é um equívoco, no mínimo de estratégia, quando se procura uma representatividade do que seria o feminino na esfera pública.

Ao encontro da luta feminista, contra o essencialismo, estão as críticas à metodologia usada por Gilligan. A autora que criticou Kolberg por empregar uma amostra com maior

[47] Joana Tronto (2009, p. 124) esclarece que a corrente da qual Carol Gilligan faz parte é nomeada psicologia das relações do objeto.

[48] Essa trajetória não acontece de forma linear e tem como resultado outras frentes.

[49] A utilização do pronome na terceira pessoa faz referência à Simone de Beauvoir que no seu livro O segundo sexo nos lembra que "nós, as mulheres" utilizamos a palavra "mulheres" para falar de um grupo ao qual pertecemos e dessa maneira nos excluímos como sujeito.

ênfase nos homens do que nas mulheres e não ouvir "o diferente" em relação ao sexo, teve reprovação pelo seu maior interesse na forma de pensar das mulheres e não ouvir "o diferente" em relação à classe e, em alguma medida, em relação à raça. Para além dessa crítica designada à sua amostragem, Gilligan também foi questionada por manter, como Kolberg[50], níveis de desenvolvimento baseado em uma coerência normativa para avaliar seus entrevistados (TRONTO, 2009, p. 117). Portanto, ainda que os questionamentos levantados por Gilligan e a sua escuta de uma voz diferente sejam de extrema importância, pois colocaram em questão alguns paradigmas e, consequentemente, deram origem à perspectiva do *care*, faz-se necessário avançar nesse processo de transformação, sendo, para isso, fundamental reavaliar outros aspectos que surgiram dentro dessa conquista.

É fato que nas formulações feitas por Gilligan perceba-se uma busca pela valorização do que é considerado como feminino, porém, é importante ter clareza que a designação de determinada moral às mulheres é restritivo Esta restrição ocorre tanto por designar pensamentos que dão ênfase às relações humanas à categoria feminina, quanto por sugerir que as mulheres, independente da classe social ou raça a qual pertencem, constroem seus pensamentos com base nessa perspectiva do *care*. Nesse sentido, associar a ética do *care* ao sexo ou ao gênero[51] vai de encontro à proposta de ouvir o diferente, o não esperado. Além disso, incentiva a manutenção da moral, que advém da perspectiva do *care,* à esfera privada, como é historicamente observável[52]. Por isso, a associação da "voz diferente" à moral de mulheres trouxe reações feministas, que classificou Gilligan dentro de um "feminismo cultural" e destacou a importância de definir o *care* como uma moral em si, não como suplemento de outra e não necessariamente associada ao feminino.

Essas questões serão trabalhadas por Joan Tronto em seu livro *Un monde vulnérable. pour une politique du care*. Essa teórica-política nos lembra de que a "moral é sempre contextual e histórica, mesmo que reivindique a universalidade"[53] (TRONTO, 2009, p. 98,

[50] Assim como Kolberg, Gilligan considera que a moral é definida mais por um processo de pensamento do que por um conjunto de princípios essenciais, que implicam referências normativas e portanto podem ser consideradas como "reconstrução racional" do desenvolvimento. Essa visão do desenvolvimento psicológico é problemática, pois faz do gênero a única categoria pertinente para assinalar a diferença. (Tronto, 2009 p. 119.)

[51] No livro *"La pensée féministe noire: Savoir, conscience et politique de l'empowerment."* Patricia Hill Collins defende que a ética do *care* deve ser discutida como um fenômeno afro-americano mais do que feminista.

[52] Tronto ao colocar a questão : "Como o contexto político pode afetar a aceitação de argumentos morais designados às mulheres ? "(TRONTO, 2009, p.32) Cita os exemplos de Jane Addams e as mães da praça de Maio na Argentina para demonstrar que elas, embora comovam e alcançam certo respeito, suas ações no campo político são limitadas. Nesse sentido, elas seriam "atrizes da moral " na cena política e não autoras de mudanças efetivas.

[53] *"La morale est toujours contextuelle et historicisée, même lorsqu'elle revendique l'universalité "*

tradução própria). E, sob esses aspectos, para que possamos entender a razão pela qual algumas ideias são consideradas em detrimento de outras, a autora nos incita à reflexão sobre três fronteiras morais: a "da moral/política", a dos "limites do ponto de vista moral" e a do "público/privado". Dessa maneira, Tronto exemplifica a possível forma da moral nos dias de hoje e conclui que essas três fronteiras anulam a eficiência dos argumentos favoráveis a uma "moral de mulheres". (TRONTO, 2009, p. 38)

A partir da fronteira entre a moral e a política, a autora explica que essas duas dimensões não são vistas como meios e fins semelhantes, e são pensadas, ou de forma instrumental, ou como domínios que devem ser mantidos separados. Sendo assim, argumentos morais são dificilmente considerados no âmbito político.

A respeito da fronteira do "ponto de vista moral", Tronto nos lembra de que esta fronteira exige distanciamento e desinteresse na formulação dos julgamentos morais e, a partir dessa proposição, explicita que todas as deduções consequentes desse critério são influenciadas pelo legado de Immanuel Kant: no qual a moral seria resultado de uma condição imposta pela razão e não elaborada a partir de condições concretas da sociedade. A "teoria moral deve ser formulada de um 'um ponto de vista moral', ou seja, do ponto de vista de atores morais imparciais e desengajados" (TRONTO, 2009, p. 36[54], tradução própria). Assim, sob o "ponto de vista moral", uma "moral das mulheres" que evoque as emoções e as circunstâncias da vida cotidiana, apresentando um "universo de elementos não racionais e idiossincráticos" é quase por definição secundária (TRONTO, 2009, p. 37).

Para finalizar sua argumentação, por meio de uma reflexão sobre as fronteiras da moral e a favor de uma moral em si advinda do *care*, Joan Tronto disserta a respeito da fronteira entre o público e o privado. Para a autora, essa é a fronteira mais forte na exclusão das mulheres dentro da cidadela que forma as fronteiras morais (TRONTO, 2009, p. 37). Isso porque há uma divisão entre vida privada e vida pública, na qual a primeira é associada às mulheres e a segunda aos homens. Esta constatação circunscreveria com facilidade uma moral referente às mulheres à esfera privada.

Portanto, a restrição de uma moral às mulheres é um equívoco, tanto pela limitação que ela impõe quanto pelo erro estratégico na busca da participação do pleno direito das mulheres à vida pública. Em relação ao primeiro aspecto, para além das críticas direcionadas à amostragem utilizada por Gilligan, que levantam dúvidas sobre o resultado restrito às

[54] *"(...) la théorie morale doit être formulée d'un "point de vue moral ", ce qui signifie du point de vue d'acteurs moraux impartiaux et désengagés."*

mulheres[55], há diferentes pesquisas que encontram modos de pensar referentes à perspectiva do *care* em outros grupos, como, por exemplo, dos afro-americanos.[56] A propósito do equívoco estratégico, com base nas fronteiras morais atuais, constata-se que associar uma moral às mulheres faria essa moral ser facilmente desconsiderada do âmbito político.

Para reforçar seus argumentos a autora utiliza exemplos históricos, dentre eles as mães da praça de maio na Argentina. Com o exemplo dessas mulheres, que contribuíram com a deslegitimação do governo militar (1976-1983), a autora traz a reflexão sobre o valor das reivindicações na cena política quando associadas aos sentimentos femininos. Após comoverem a comunidade internacional a respeito do "desaparecimento" dos seus filhos, a influência das mães da praça de maio foi reduzida na cena política. Esse exemplo evidencia que as reivindicações das mulheres, ainda que sejam admiradas, são desconsideradas politicamente com a argumentação de que são sentimentalistas ou anteriores a uma consciência política (pré-políticos) (TRONTO, 2009, p. 32).

Em suma, "uma moral das mulheres" encontra dificuldade de legitimação na esfera pública: por ser uma moral e revogar a consideração dos sentimentos nos julgamentos morais. Esses dois fatores somados à divisão entre público e privado (que consideraria tal moral como secundária) expõem a necessidade de reformulações das fronteiras morais. Tal necessidade está explícita na própria proposta de uma **nova** moral, a "moral das mulheres", porém sua associação às mulheres reforça outras fronteiras. Constata-se, dessa maneira, a dificuldade de construir pensamentos sem encaixá-los em algumas das fronteiras morais que podem ser observadas nas próprias formulações feitas por Gilligan, a partir de suas críticas ao sistema de Kolberg. Sob esse aspecto, ao tomar como exemplo o caso de Jake e Amy constata-se: Jake representa um ator moral como a fronteira do "ponto de vista moral" exige – imparcial e desengajado – e Gilligan, com base no pensamento de Amy, considerado pessoal e relacional, incita uma modificação nessa fronteira ao dizer que a forma que essa criança pensa não é menos moral, mas outra moral.

---

[55] É importante lembrar das palavras de Françoise Picq (1994, p. 9) *"entre femmes tout cela disparaîtrait de soi même"*. Seguindo essa lógica, pensar em uma "moral das mulheres" em oposição a uma dos homens é criar dois campos distintos e induzir a um pensamento como se todas as mulheres fossem agir com base nesse tipo de moral e os homens em outro. Além disso, este tipo de formulação incentiva a criação de estereótipos e o não-respeito pelas diferenças, ignora-se não apenas fatos sociais que podem influenciar as relações, assim como, desconsidera as mulheres como sujeitos do espaço público, como se elas não fossem influenciadas por valores nele presentes.

[56] Gerald Gregory JACKSON, in "Black psychology as an emerging point of view " e Wade N. NOBLES in "Extended self : rethinking the so-called negroe self-concept ", citados por Tronto (2009, p. 123), demonstram que modos de pensamentos contemplados pela perspectiva do *care* são encontrados em grupos de Afrodescendentes (Africanos do Oeste e Afro-Americanos).

Desse modo, Gilligan propõem um ator moral que considere as relações humanas e as situações que as contextualizam. Mas, a forma como a psicóloga organiza suas conclusões retoma a fronteira "público/privado" e a enfatiza: Jake representa o masculino e o âmbito público com a sua abordagem abstrata e a ênfase nos direitos individuais, reforçando o papel da razão. Em Amy, encontram-se todos os opostos ao pensamento de Jake. Ela representa o feminino e o âmbito privado, sua abordagem é contextual e coloca ênfase no relacional, salientando assim os sentimentos. Em vista disso, para além, e intrinsecamente às outras críticas formuladas, fica a constatação de que a binaridade que se constrói a partir da referência de Jake e Amy vai de encontro à proposta inicial que permitiria uma redefinição de fronteiras morais. Assim como, fortalece o risco de considerar todo esse processo como apenas uma constatação de outra forma de construir pensamentos.

A manutenção de uma polarização de pensamento assim como apenas o acréscimo de uma maneira de raciocinar, não altera as questões relacionadas às mulheres e à esfera doméstica. Ao contrário, pode enfatizar as características associadas às mulheres e colaborar para sua designação para trabalhos referentes ao cuidar e ao cuidado. Por consequência, a conquista do espaço público pelas mulheres seria ainda mais dificultada, assim como não haveria uma contribuição para a valorização do trabalho do *care*. É a partir desta perspectiva que se fez necessário desassociar o *care* do gênero.

A separação do cuidar e do cuidado de um gênero específico, culminou em duas grandes correntes: uma de rejeição e a outra de reformulação da ética do *care*. A primeira tem como algumas das suas representantes: Mary Dietz (1985) e Elsa Dorlin (2005). Mas é importante lembrar que essas autoras se opõem a um radicalismo do legado de Gilligan representado pela corrente maternalista, cujas autoras são: Nel Noddings (1984), Sara Ruddick (1989) e Virginia Held (1995). Na segunda corrente, aquela que não rompe completamente com a ética do *care*, mas propõem sua reformulação, encontramos Joan Tronto (1993), Marilyn Friedman (2005), Patricia Paperman (2008) como algumas das suas representantes. É a partir dessa corrente que o *"care"* passa de uma *moral feminina* para uma *moral em si*, que pode ser considerada como *feminista*. Essa passagem possui como objetivo politizar o *care* e é realizada, dentre muitos caminhos, quando este passa a ser visto como uma atividade e não apenas como uma predisposição. Ela concretiza-se na seguinte definição do *care* :

> [...] uma atividade da própria espécie que inclui tudo o que podemos fazer para manter, continuar e reparar nosso "mundo" para que possamos viver nele da melhor maneira possível. Esse mundo inclui nossos corpos, nós mesmos e nosso meio ambiente, e tudo em que procuramos intervir de forma complexa e autossustentável. (TRONTO, 2007).

Tal definição é formulada por Joan Tronto e Bérénice Fisher em 1990, quando, após uma análise das definições apresentadas por Francesca Cancian (2000) e Nel Noddings (1984), procuram construir uma mais ampla que englobe os aspectos não contemplados por essas autoras. O ponto em comum considerado falho é que para ambas o *care* acontece sempre entre duas pessoas. Sendo que Noddings destaca o poder contido nessa relação. Tronto e Fisher destacam que o *care* pode ser realizado por grupos, instituições e à distância, além de também englobar o cuidado de si. Assim como consideram a existência do "mau cuidado". Por isso, na definição que apresentam, a responsabilidade está presente em um cuidar generalizado. Nela há uma mistura de categorias comumente definidas como psicológicas (o cuidar de si), sociológicas (cuidar do outro), e econômicas e políticas (cuidar do mundo) (TRONTO 2007. p. 288). Aspectos que demonstram a interdisciplinaridade e refletem a abrangência da definição sugerida, a partir da qual é possível avaliar se outras lhe cabem. Como já dito, a grande importância dessa definição está na passagem do cuidado de disposição para atividade.

Assim definido, o *care* (o cuidado e o cuidar) pode ser discutido politicamente e, por consequência, as condições daqueles que o transformam em trabalho pago, os *trabalhadores do care*. Para tanto, Tronto estabelece uma relação entre a marginalização do *care* como orientação moral e a invisibilidade social das atividades do *care* que encontra norte na pergunta: "Quem se ocupa do quê e como?" (PAPERMAN, 2009 p. 103), pois ela permite constatar como se organiza nossa sociedade a respeito do cuidado e do cuidar, destacando as formas concretas dessa atividade como trabalho e discutindo sua associação às atividades exercidas, na maioria das vezes, por mulheres.

Capítulo II – Autossocioanálise

2.1 Trajetória de trabalhos

Desde a faculdade, eu sabia que queria estudar questões relacionadas ao trabalho com ênfase nas questões de gênero. Sempre pensei que o estudo aprofundado das relações de trabalho e do seu ambiente seria um modo bastante relevante para entender como se davam as relações humanas, visto que é neste ambiente em que a maioria das pessoas passam o seu tempo. Por isso, durante a faculdade, realizei uma iniciação científica enquanto realizava um estágio em uma empresa de pesquisa governamental com o intuito de entender questões de gênero. Porém a aproximação do término da faculdade, me colocou questões a respeito da minha falta de experiência profissional frente ao mundo do trabalho e minha consequente condição em estudá-lo. Assim, comecei a procurar um trabalho que me permitisse a rotina de trabalhadores convencionais, com horário fixo para entrar e sair todos os dias da semana por um período de mais de seis meses.

O curso de Ciências Sociais não proporciona uma formação voltada para o mercado e é raro encontrar uma empresa que disponibilize vagas para pessoas formadas nessa área. Mas, consegui um estágio em uma multinacional, na época chamada Brastemp. Posteriormente, quando ela já recebia seu nome atual, Whirpool, fui contratada como funcionária terceirizada. Nesses dois momentos, realizei a mesma função, era pesquisadora na área de usabilidade. Nesta área eram desenvolvidas pesquisa para saber como as máquinas produzidas pela empresa eram utilizadas e quais eram as expectativas das usuárias em relação aos produtos. Não era a primeira vez que eu enfrentava um ambiente de trabalho, eu tinha desenvolvido atividades em vários outros pequenos empregos, mas nunca por mais de um ano consecutivo. Eu também já havia estagiado em outra empresa, porém, as atividades na Brastemp eram diferentes. Na primeira empresa que estagiei fui solicitada para a realização de uma pesquisa de cunho acadêmico, realizava entrevistas com os funcionários, os observava e não ia ao local do trabalho todos os dias. Na Brastemp, as pesquisas eram diversas, sobre muitos produtos e eu tinha um horário como o de qualquer funcionário. Por essas razões, essa experiência em

uma grande empresa tornava-se uma experiência particular e mais próxima de um cotidiano de um trabalhador na minha história.

Tive a oportunidade de entender o que antes eu tinha apenas lido, tanto em relação ao comportamento dos meus colegas e ao meu próprio comportamento dentro e fora da empresa. Gostava do que fazia e das pessoas com as quais eu trabalhava, mas sempre me incomodava a finalidade da minha produção, do por que e pelo que eu trabalhava. As críticas estavam sempre na minha cabeça. Eu pensava muito no funcionamento de tudo aquilo e onde eu poderia colocar as teorias que eu havia aprendido na faculdade, assim como meus sentimentos em relação a essa vivência. No geral, tinha uma identificação com o ritmo do trabalho, certa facilidade para executar as funções a mim designadas e, no final do mês, com o salário, uma independência financeira nunca antes experimentada. Mas, mesmo assim, sentia que produzia para algo que não me agradava e, o mais forte, a sensação de que estava cada vez mais longe da imagem desejada de mim mesma e do estilo de vida que formulava. Meu conflito se resolveu pelas circunstâncias. Terminada a possibilidade de renovação do contrato como uma funcionária terceirizada, era preciso que a empresa abrisse uma vaga na área para que eu me tornasse uma funcionária contratada. Isso não aconteceu.

Mudei-me de cidade, fui para São Paulo. Estava feliz com a mudança. Durante os dois anos em que trabalhei na empresa, que ficava em uma cidade pequena, viajei praticamente todos os meus finais de semana, na maioria das vezes, para a capital. Quando nela fixei residência, morei com pessoas muito queridas, com as quais dividia não só a casa, mas um olhar do mundo. Passei a dar aulas e a trabalhar com um grupo de pesquisa sobre o sistema de saúde pública de São Paulo, o SUS. Esses trabalhos me deixavam mais perto do que eu imaginava para mim. A experiência de dar aulas foi de extrema importância para uma autopercepção, sobretudo, em relação à minha desenvoltura na função e às dificuldades dos professores no plano econômico e, consequentemente, emocional. Como professora, meus conflitos eram menores diante das funções desemprenhadas, porém existiam sempre os conflitos concernentes ao sistema educacional e ao salário recebido no final de mês, que ficava muito aquém daquele oferecido pela empresa. Trabalhava para um Instituto Educacional que estava ligado a algumas universidades. As aulas eram ministradas aos finais de semana a professores da rede pública que precisavam de um diploma para continuar a exercer suas funções. Eu dava aulas para a graduação, e poderia selecionar qualquer matéria relacionada ao domínio das Ciências Sociais. Nós, professores, ficávamos sabendo os assuntos com os quais poderíamos trabalhar em aula, bem como o local em que ela seria realizada, 15 dias ou uma semana antes. Eu não poderia dar aulas para a pós-graduação, pois

não possuía o mestrado, ainda assim, algumas vezes, fui escalada para tal. Embora eu tenha conseguido trabalhar praticamente todos os finais de semana nesse instituto, não era certo que existiriam aulas para mim, pois não havia contrato com a empresa. Recebia por aula e os salários eram sempre pagos com algum atraso, mas mesmo assim, eu adorava estar em sala de aula. No entanto, com essa vivência, pude sentir o quanto era difícil escapar à lógica mercadológica e, desse modo, refletir sobre a incompletude nas realizações dos desejos. Aquilo que era teoricamente sabido, foi sentido: qualquer trabalho que eu realizasse estaria dentro de uma lógica que ditava algumas formas para realizá-lo e, por consequência, eu precisava escolher, dentre as reais condições, para o que eu daria mais valor e como eu lidaria com os limites impostos por cada escolha.

Continuei com as aulas, mas procurei outro emprego em paralelo. Trabalhei em uma pequena produtora para ter um dinheiro fixo ao final do mês. Por ser uma pequena empresa, imaginei que o ambiente de trabalho seria agradável, mas, ao contrário disso, o ambiente era tenso, pois um dos proprietários gritava praticamente todas as vezes que se dirigia a alguém. Achei outro emprego em uma empresa de consultoria onde eu trabalharia na área de usabilidade e pedi demissão da produtora. Alguns dias antes de começar na nova empresa, já estudando todo o material que haviam me fornecido sobre os procedimentos por ela realizados e trocando emails de trabalho com os futuros colegas, recebo um telefonema em que me informavam a respeito da impossibilidade de minha contratação, porque a empresa havia perdido dois grandes clientes e não poderiam arcar com uma nova funcionária. E, em paralelo a todos esses acontecimentos, fui aceita no mestrado na Universidade Federal de São Paulo, a Unifesp, para começar as disciplinas no próximo semestre. Diante dessas grandes mudanças, incertezas e falta de estabilidade financeira, fui conversar com a minha orientadora sobre as possibilidades de uma bolsa de estudos e descobri que, para solicitá-la, era preciso esperar ainda alguns meses, uma vez que não existiam bolsas disponíveis. Portanto, nessa configuração, eu deveria pensar em alternativas para me manter financeiramente e não abandonar meu objetivo principal, que era estudar. Uma grande amiga, Carol, com quem eu morava nessa altura estava se preparando para participar do programa de intercâmbio *au pair*.

Programa este que possibilitava o estudo de uma língua enquanto cuidava-se das crianças de uma família, a qual te proprocionava moradia, alimentação e um dinheiro semanal para pequenas despesas. Era como poder aprender uma língua de forma intensiva, respaldada por um acolhimento e sem gastos mensais. A proposta me parecia interessante, mas eu dizia não ter coragem de ficar tão dependente de desconhecidos sem saber falar a língua do país. No entanto, em meio a uma situação que me pareceu responder às angústias daquele

momento, lancei-me na ideia de também ingressar nesse programa. Na volta da reunião com a minha orientadora, uma família a procura de uma *au pair* que falasse português com o seu filho de origem moçambicana ligou para casa a procura de Carol, que a esta altura já havia encontrado uma família para si.

Esse evento foi percebido como um "sinal respondido", e por alguns definido como "coisas do destino"[57]. Três meses depois e passada uma quase desistência, eu estava na França. Minha estratégia era permanecer um ano nesse país, aprender a falar o francês e com esse requisito, prestar a prova do mestrado no Brasil. Assim, eu tentaria entrar em um programa que disporia de uma bolsa de pesquisa desde o início. Uma vez na França, meus planos se reconfiguraram, pois ingressei no mestrado numa universidade francesa concomitantemente à realização das minhas atividades enquanto *au pair*. Para conseguir cumprir meus deveres como estudante, visto que os horários demandados pela família, juntamente com a localização da sua casa, não eram favoráveis aos cumprimentos das minhas obrigações acadêmicas, levando em conta também o fato de que as desempenhava com maior lentidão devido ao meu domínio da língua ainda incipiente, troquei a minha primeira família *au pair* por outra família. Com essa família, permaneci até a etapa final da redação do mestrado. Deixa-a, pois meu horário de trabalho sofreu mudança que atrapalhava meu rendimento nos estudos e passei a me incomodar muito com isso. As condições materiais que possibilitaram eu deixá-la, vieram de uma senhora que me ajudava com as correções do meu texto em francês. Encontrava-me com ela no mínimo uma vez por semana e um dia, no meio de uma correção, em um bar perto da escola da menina de quem eu cuidava para que eu não perdesse tempo com o deslocamento, ela me ofereceu a *chambre de bonne*[58] que ela tinha no seu prédio para que eu pudesse lá ficar e terminar a redação do mestrado.

Dessa forma, mudei-me para o quarto onde permaneci por cerca de dois meses, até defender o mestrado e voltar para o Brasil. No retorno para o início do doutorado, passei a trabalhar como babá, função a qual exerci durante aproximadamente seis anos e a qual

[57] Esta expressão também apareceu em muitas das narrativas ouvidas. A ida para a França, assim como os sentimentos ao viver nela são invariavelmente descritos como algo "mágico", "de outras vidas", "tinha quer ser". Esses elementos fantásticos sempre compõem a narrativa das imigrantes *au pairs* na França. E, mesmo quando o interlocutor se atenta a retirar esses elementos, é possível sintetizar toda a narrativa neles.

[58] A tradução de *chambre de bonne* é quarto de empregada. Elas estão localizadas no alto dos prédios e são acessíveis por escadas específicas, as escadas de serviço, cuja função é ligá-las aos apartamento das famílias. Suas janelas são aquelas que caracterizam os telhados parisienses conhecidas como *fenêtres de toit* (janelas de telhado). Tradicionalmente esses quartos não possuem chuveiro e o sanitário se encontra no corredor, sendo coletivos.

necessitei abandonar também para incentivar uma mudança de posicionamento diante das pessoas e do meu cuidado de mim.

2.2 Autorretrato: o trabalho doméstico[59] e eu

"Há, de um lado, nossa individualidade, e, mais especialmente, nosso corpo que a funda; de outro, tudo aquilo que, em nós, exprime outra coisa que não nós mesmos"
(DURKHEIM, 1970, p. 318)

Entrei no quarto e deparei-me com uma cueca no chão. Seu dono tinha 18 anos, eu 28. Indignei-me com o fato de um "marmanjo" deixar sua cueca para uma moça pegar. E foi assim que entendi que eu não era "uma moça", mas a empregada. À minha volta estavam muitas coisas fora do lugar, e esse fato me fazia pensar no trabalho doméstico e nele me situar.

Pensei em Sandra, que trabalhou em casa durante sete anos. A imagem do seu rosto no dia que eu tentei convencê-la a continuar trabalhando conosco quando mudássemos para a "casa nova" me veio à mente. Eu entendi, naquele instante, seus olhos como desconfiados da promessa de que eu mesma cuidaria do quarto que seria apenas meu. Foi assim que realmente compreendi aquele episódio que vivi aos 10 anos de idade e por que Sandra não nos acompanhou na mudança da casa de um quarto para a casa de três quartos, seria mesmo muito trabalho e eu não a ajudaria. Vi Sandra como detentora do conhecimento sobre aqueles para quem trabalhava e foi apenas a primeira vez de tantas outras que me coloquei no seu lugar e supus compreender melhor seus gestos e escolhas, inclusive me inspirando neles.

Eu não queria arrumar o quarto daquele menino grande. Olhei seu material escolar em cima da escrivaninha e vi mais uma bagunça que não me pertencia, embora fosse muito semelhante à minha. Em pé de frente para aquela mesa também notei a vista que ele tinha: a minha casinha ali no fundo. Ela era lindinha, havia uma bela árvore que tampava a janela do meu quarto-sala, que me dava alguma privacidade, e Dalberto, o pai da família, havia plantado, para mim, flores na entrada. Eu dormia do lado de fora da casa deles, como devia ser; eles eram uma família, eu, um tipo de empregada doméstica, a jeune fille au pair.

[59] Ao chegar na França como *au pair* eu desconhecia a teoria do *care*, portanto a única definição para mim do trabalho que eu realizava era trabalho doméstico. Além dessa razão, este título está isento da palavra *care* para não correr o risco do leitor realizar um eufemismo para o trabalho realizado.

Retirei-me do quarto para ver se lá ficava meu incômodo e eu conseguiria começar a fazer o que devia. Fui para o quarto dos pais e comecei a arrumar a cama. Notei a intimidade do casal, o hábito de ler antes de dormir. Ele, um livro; ela, revistas. Muitas. Espalhadas no chão. Eu as empilhei, deixando uma parte à mostra e outra parte embaixo da cama, assim Hortência saberia onde as revistas estavam, sem que fosse atrapalhada por elas. Eu esperava que esse meu cuidado fosse notado. Esperava que Hortência sorrisse ao ver que eu havia encontrado um jeitinho de arrumar aquilo. Achei que ela e Dalberto se amavam e sorri. Dei-me conta que construía histórias a partir do cenário e me questionei se era isso que todas as empregadas faziam.

Com o tempo notei que o dia-a-dia tornava os movimentos mais rotineiros e as pequenas coisas que surgiam ou mudavam de lugar perdiam sua força como fonte de fantasias. Isso não anulava as especulações feitas com as amigas ou com a faxineira. O vivido e o observado eram uma espécie de filme mudo em que eu contava o que entendia assim que saía do cinema para quem não tinha visto. Ninguém em casa, era hora de pegar o telefone e dividir o cotidiano[60]. Ligava sempre para uma amiga que fazia o mesmo que eu. Lembro-me de uma vez, enquanto me queixava de estar cortando legumes, ouvir do outro lado da linha: "Melhor cortar legumes do que cuidar de criança", me dizia Carol, que cuidava de uma bebê de menos de um ano, pela qual ela tinha grande apreço.

Cortar legumes não era uma tarefa habitual de uma pessoa au pair. Eu era uma au pair com tarefas distintas das tradicionais de quem participava desse programa de intercâmbio. A obrigação básica de uma pessoa au pair é cuidar das crianças e dos seus pertences, o que pode significar: arrumar seu quarto, lavar e passar suas roupas. A rotina diária é a de buscar as crianças na escola e cuidar delas, incluindo o preparo da janta, até os pais chegarem, exceto às quartas-feiras, quando não há aula e, por isso, a au pair passa o dia todo com a criança.

Minhas tarefas relacionadas à "criança" de quem eu cuidava eram preparar o café da manhã, o almoço e a janta, tarefas que podiam se estender ao resto da família. A especificidade dos meus afazeres pode ser suposta pelo fato de eu cuidar de uma garota de 11 anos, portanto ela não precisava que fossem buscá-la à escola ou que tivessem com ela outros pequenos cuidados, como dar banho, por exemplo. Mas a grande diferença era consequência do fato de Léa não poder se alimentar na cantina da escola, pois não havia

[60] Nessa época, entendi um quadro de um programa humorístico brasileiro no qual, quando os patrões saíam, as empregadas domésticas de prédios vizinhos apareciam na janela dos apartamentos e começavam a falar entre si.

opção de alimentos kosher, aqueles que respeitam os preceitos judaicos. Portanto, mesmo que Léa pudesse voltar da escola sozinha, ela precisava ter seu alimento pronto na hora do almoço, para ter tempo de alimentar-se e voltar aos seus estudos. Na grande maioria das vezes, seu irmão do meio, com 18 anos, juntava-se a nós. O mais velho, que era sempre referido pela sua inteligência, aquela de quem faz uma "grand école", morava em Paris, a 20 minutos de RER[61] da casa dos pais e, por isso, nunca estava presente durante os dias da semana, exceto sexta-feira à noite para o Shabat[62].

A justificativa para terem uma jeune fille au pair com filhos de idade avançada estava, portanto, na companhia que podia ser dada para a filha mais nova e na necessidade do preparo da comida. Nesse sentido, pode ser dito que a presença de uma au pair era uma possibilidade de essa família poder vivenciar suas tradições culturais e religiosas, o que ilustra o fato de a trabalhadora doméstica ser uma ferramenta essencial para que a família se situe no mundo como o entendem. Em outras palavras, fazendo analogia ao mito de Cura, é o cuidado designado a eles que lhes permite ser Homem – o que não significa que esse cuidado devesse necessariamente ser realizado por uma pessoa externa.

Como relatado, os cuidados que eu, como jeune fille au pair, oferecia a Léa, se distinguiam do padrão do idealmente designado a uma au pair. Mas a grande diferença da minha experiência em comparação à de outras garotas está na extensão explícita (estabelecida desde o início) do trabalho aos outros integrantes da família, em relação aos cuidados com a casa. Diferença essa que se materializava no dinheiro. Eu recebia praticamente o dobro do convencional de uma garota au pair e meu pagamento era dado mensalmente – 600 euros –, e não semanalmente - de 70 a 90 euros – como das outras au pairs. Tanto o valor quanto a forma de pagamento também me permitam uma maior clareza de que eu executava um trabalho doméstico, pois o dinheiro que eu recebia não se encaixava na ideia de que era algo para eu gastar semanalmente como era o caso das outras au pairs. Eu sabia que estava sendo paga por um trabalho e não apenas recebendo um dinheiro para poder comprar pequenas coisas para mim, como é obrigatório no programa de intercâmbio au pair[63].

---

[61] RER é o "réseau express régional d'Île-de-France" são os trens do transporte público francês que liga Paris aos seus arredores. Conjunto este que forma o Il de France.

[62] É o nome dado ao dia de cessação do trabalho no judaísmo, simbolizando o sétimo dia em Gênesis, após os seis dias de Criação. Começa ao pôr do sol da sexta-feira, quando seus praticantes se reúnem em um jantar e vai até pôr do sol do sábado.

[63] O Programa de Intercâmbio *Au pair*, como seu nome sugere, promove uma troca, idealmente igualitária entre seus participantes: uma pessoa estrangeira, a *au pair,* e a família de acolhida. A família de acolhida garantirá alojamento, alimentação e um dinheiro semanal à au pair. Este acolhimento será retribuído com o cuidado dos

Desde o nosso primeiro encontro, os Tenembaum[64] deixaram claro que na minha rotina haveria cuidados com a casa e que eu seria paga por isso. Nesse sentido, eles não associaram o trabalho para além dos cuidados designados a Léa (de quem eu era a au pair) a tarefas que qualquer integrante da família realizaria ou justificaram-nas como parte da minha colaboração por morar com eles, ideias frequentemente utilizadas pelas famílias por ter respaldo no discurso do programa de intercâmbio au pair, como demonstrei no mestrado.

Os detalhes da minha rotina eu soube conforme ela foi se materializando e, enquanto isso acontecia, reflexões surgiam. Assim, todos os dias pela manhã, eu abria o volet das janelas da casa, e as cortinas. Estas deveriam ser empurradas para o mesmo lado que Hortência as colocava quando eu não estava lá, contrariando, já no meu primeiro dia de trabalho, sua própria fala quando me apresentou as tarefas: Fais comment tu veux! Faça como você quiser!; e me ensinando a lição número 1 para um bom trabalho doméstico: faça como a patroa quer. A frase "Fais comment tu veux!" foi-me repetida algumas vezes em diferentes circunstâncias e tons. Também foi a partir dela que depois comparei o trabalho doméstico com outros trabalhos. É requisito básico o empregado obedecer às ordens do patrão, porém o trabalho doméstico exige uma percepção da sutileza de algumas ordens não apenas não ditas, mas contrárias ao que foi dito. A proximidade entre patroa e empregada, em especial dentro de um programa dito de trocas como o au pair, cria uma maneira específica de diálogo e de imposição de ordem. Evidentemente, isso é uma verdade apenas quando o patrão tem interesse na manutenção de uma imagem e de certos parâmetros na relação. Era o caso.

Assim, após deixar a luz do dia entrar na casa, eu ia preparar o café da manhã, seguindo exatamente o que me foi dito, a máquina de preparar o café devia ser ligada apenas quando eu escutasse Dalberto descer as escadas. Dessa maneira, ele encontraria seu café fresco e pronto. "Sou médico e devo pensar em formas de economizar tempo, para poder dormir o máximo que eu posso". Ele argumentava para justificar a necessidade de não poder esperar presencialmente o preparo do café. Hortência o criticava, dizendo que ele era a única pessoa da face da Terra incapaz de apertar o botão da máquina. Ele sorria, eu me escondia atrás da imitação do seu gesto. A frase de Hortência era apenas mais uma daquelas às quais não se devia ouvir. Eu entendia que o julgamento não devia fazer parte das minhas expressões. Na minha cabeça, tantas outras tarefas não precisavam ser feitas por mim, mas

filhos desta família. A *au pair* tem a obrigatoriedade de estar inscrita em um curso de línguas para a demanda do visto. Em geral, sua estadia dura de seis meses a um ano, podendo ser renovada por mais um ano.

[64] Na França, chamam-se as pessoas pelos sobrenome, o qual, aqui, é fictício.

isso não era problema meu. Assim, surge a lição número 2, a qual levei mais tempo para formular (mas minha releitura dos fatos me permite notar que sempre a intuí): manter-se neutra e discreta em relação aos seus julgamentos.

O tempo que Dalberto precisava economizar com o preparo do seu próprio café me fazia pensar na necessidade de todas as minhas atividades, denominadas como "vite fait" (rapidinhas), para que ele e Hortência pudessem bem desenvolver sua função social como médicos e a consequente relação de poder respondida pelas perguntas: tempo para quem e para o quê?

Por conhecer a polêmica em torno da produção de mais-valia no setor de serviços, eu refletia, independentemente de alguma definição a esse respeito, sobre quantos trabalhadores, dos consensualmente considerados produtivos, recebiam auxílio na economia do seu tempo para a execução das suas atividades no espaço público. Por meio desse raciocínio, excluindo a possibilidade de encaixe em alguma teoria até então conhecida, eu refletia: o tempo por mim dispensado na execução das tarefas domésticas era a economia de tempo dos meus patrões, que seria usada em atividades mais valorizadas socialmente. Por eu ser paga pelas minhas atividades, as discussões sobre mais-valia no trabalho doméstico passavam a ter na minha própria vida uma ilustração. Mas, sobretudo, concluía algo que sempre discuti por meio da relação dos meus pais: o trabalho de base que permitia que seus beneficiários exercessem outras atividades era os cuidados para com a família. E, de maneira generalizada, eu notava a hierarquia de valor social para cada tipo de trabalho.

Eu podia interpretar tudo aquilo como algo passageiro, justificado no fato de que eu buscava uma formação para inserir-me na sociedade de forma semelhante a deles. Nesse sentido, nosso desnivelamento estava no fato de eu ainda pertencer à categoria estudante e eles estarem na de profissionais. Distinção essa que se concretizava apenas porque eu não estava no meu país. Porém, eu não podia deixar de considerar que minhas funções naquela casa eram as mesmas de outras pessoas que não estavam em processo de formação escolar e já eram profissionais em outras casas, os profissionais do trabalho doméstico. Por meio dessa linha de raciocínio, eu refletia sobre as diferenças e as semelhanças entre uma au pair e uma empregada doméstica e nas suas diferentes representações no Brasil e na França. Assim, notei as razões financeiras que faziam com que aquela família tivesse uma pessoa au pair e uma faxineira e não uma empregada doméstica, como era comum no Brasil.

Dessa maneira, eu começava a vivenciar algumas diferenças entre o trabalho doméstico na França e no Brasil e a procurar meu lugar nessa experiência. Para tanto, eu tentava me organizar de maneira astuciosa, muitas vezes indicada pelos Tenenbaum, para

que eu pudesse executar minhas tarefas e ter mais tempo livre para mim e minha formação. Nesse sentido, buscando uma "autonomia negociada[65]", todos os dias à noite eu preparava a máquina de café antes de ir para o meu quarto, assim no outro dia de manhã eu não precisava me inquietar com o tempo que levaria para colocar a mesa do café da manhã e preparar a máquina para que esta já estivesse pronta no exato momento em que Dalberto descesse as escadas. Essa era a maneira que me permitia apenas estar com os ouvidos atentos enquanto eu colocava a mesa e, mesmo que faltasse algo ainda por fazer, o café estaria pronto no momento desejado e eu estaria aliviada por não precisar me expressar em uma língua desconhecida. Na maioria das vezes, eu tomava café com a família, acompanhava Hortência até a porta e, quando a casa estava vazia, subia para fazer "a geral" nos quartos e arrumar as camas. Tarefa essa que me ensinou a lidar com os edredons e suas capas. A troca das roupas de cama acontecia sempre com Marlene, a faxineira portuguesa, de quem, nas tarefas, eu era o braço direito e com quem melhor entendi minha função. Com ela, tive lições sobre como limpar bem a pia, como passar bem o aspirador, sobre qual produto usar dependendo do que queria limpar e também sobre a personalidade dos membros da família. Portanto, Marlene foi minha iniciadora nos serviços domésticos e suas exigências. E nossa dinâmica de trabalho me fazia entender melhor a necessidade da minha presença na casa.

Assim, após arrumar as três camas, eu, como eles me disseram, "apenas" tirava o lixo dos quartos e do banheiro, levava a roupa suja para o último andar da casa, colocava-as para lavar (separadas por cores e com os produtos correspondentes), mais tarde para secar e deixava tudo pronto no quartinho usado para Marlene passar (algumas peças em cabides e todas as outras esticadas de uma maneira que não as amassassem mais). Depois, eu voltava à cozinha para tirar a mesa do café, prepará-la para o almoço, assim como a comida. Marlene acrescentava detalhes nas minhas tarefas, como passar a esponja na pia do banheiro e nas torneiras da ducha para que ela pudesse cuidar das coisas mais pesadas. Passar o aspirador era também algo que eu poderia fazer por Marlene. Portanto, era nos afazeres doméstico que Marlene e eu tínhamos nossa interdependência materializada.

Os Tenebaum não tinham uma empregada doméstica como eu conhecia no Brasil, mas tinham uma au pair e uma faxineira. Eu estava ali para que eles pudessem economizar o tempo colocado nos afazeres domésticos do cotidiano, assim como cuidar de Léa, e Marlene

[65] Essa expressão é emprestada do texto de BESSIN, Marc. Le Temps, une question de pouvoir. In Mouvements, no. 2, jan-fev, 1999, pp. 47-54.

para fazer o trabalho mais concentrado; nossa junção caracterizava as atividades realizadas por uma empregada doméstica no Brasil. Figura essa muito custosa na França.

Portanto, Marlene e eu tínhamos tarefas integradas, as quais constituíam a relação complementar[66] *que tínhamos com Hortência, se considerarmos a divisão sexual do trabalho, que designa as mulheres, o trabalho com a casa e os filhos. De maneira geral, Marlene e eu éramos a base que permitia que adolescentes e adultos não se preocupassem com tarefas domésticas do seu cotidiano. Hortência admitia: "Marlene é quem faz essa casa funcionar". Eu entendia perfeitamente essa afirmação e imaginava as razões por não estar incluída nela. Para realizar bem a minha parte nas funções doméstica, comecei a procurar na Internet receitas que não misturassem o leite e a carne e, assim, para além de aprender sobre a cultura judaica, desenvolvi uma familiaridade na cozinha onde eu passava todas as tardes de sextas-feiras a cortar legumes para a refeição do Shabat.*

Na minha despedida ouvi de Dalberto: "Nunca comi tão bem nessa casa". Para mim, ali estava o começo da comprovação de que desenvolvemos aptidões quando nos é dada a oportunidade ou quando se faz necessário, assim como intui que a percepção de um bom trabalho também dependia das referências de quem as recebia. Para meus pais, era bem provável, caso provassem minha comida, que eu continuasse não cozinhando fora da média, pois minha mãe é uma ótima cozinheira. Casada com meu pai praticamente a mesma quantidade de anos que eu tenho, ela aprimorou o que aprendeu com a sua sogra, fazendo almoço e janta praticamente todos os dias das nossas vidas. Portanto, minha mãe tem um currículo majoritariamente mais extenso do que qualquer garota que passou por aquela casa ou de uma mulher que não era femme au foyer[67] *.*

Mas, a maior das minhas percepções em relação a essa experiência foi a ressignificação dos afazeres domésticos quando designados a terceiros. Embora eu já morasse fora da casa dos meus pais há sete anos e em todo esse período possuir apenas por alguns meses faxineira e, portanto, ter majoritariamente cuidado sozinha da casa, das minhas refeições, das minhas roupas, essas atividades tomavam outra dimensão, tanto de valor quanto de custo na sua execução. Essa nova dimensão permitiu que eu identificasse o processo entre as relações intersubjetivas e as relações sociais, por consequência, a

[66] Relação complementar é o termo que utilizo desde o mestrado para retratar as relações entre donas de casa e as pessoas que as ajudam.

[67] Significa "dona de casa", designação que aprendi com Hortência ao responder sobre a atividade que minha mãe realizava no Brasil. Ela escreveu *femme au foyer* em um papel e explicou-me que vinha de fogo, da ideia de aquecer a casa. E, enquanto ela gesticulava passando suas mãos com os braços cruzados em seus ombros, eu, por meio dela, percebi o significado do cuidar como origem daquilo que vai dar conforto, a toda uma família.

produção das classes sociais, dos grupos étnicos-nacionais, assim como a produção da clivagem de sexo.

Assim, minha experiência como au pair foi transformando meu olhar sobre meus registros do trabalho doméstico, suas trabalhadoras e as relações que os permeiam. Ultrapassei a linha social que me colocava do lado oposto das trabalhadoras domésticas graças à minha participação no programa de intercâmbio au pair.

Por pertencer à classe média brasileira, isto seria provavelmente o mais próximo que eu poderia chegar da experiência de uma trabalhadora doméstica, e esta experiência era possível porque eu me tornava imigrante. Portanto, ser uma jovem garota au pair (como se diz em francês) representava ser imigrante e trabalhadora do care e passar por uma mudança de classe social.

Meu sexo, minha raça e minha classe, situados nesse contexto, geravam em mim uma outra autodefinição. E, como tal, envolveu desafiar o processo de validação do conhecimento político que, no caso específico, resultava em imagens estereotipadas externamente definidas (HILL COLLINS, 2016, p. 102) das trabalhadoras do trabalho doméstico. Se pensarmos em termos de categoria, eu era uma delas. Eu também era uma trabalhadora do care.

Isso queria dizer que eu, mulher branca, de classe média, universitária, originária de um país no qual o enriquecimento de muitas famílias ocorreu por meio da escravidão de negros - e que deixou um legado histórico de marginalização socioeconômico a seus descendentes, os quais quando do sexo feminino são facilmente associadas às empregadas domésticas (incluindo as babás) -, me tornava uma delas?

A reposta é evidentemente negativa. Mesmo que au pair e babás brasileiras devessem pertencer à categoria de trabalhadoras domésticas, pois executam atividades semelhantes, em uma perspectiva histórica e social, a comparação é infundada. A invisibilidade das au pair dentro da categoria das trabalhadoras domésticas é uma ilustração de determinadas vantagens desse grupo. Sendo assim, eu não me tornava uma empregada, como se conhece no Brasil, por ser au pair. Como indivíduo pertencente à categoria branca, estou ciente da minha vantagem em passar despercebida por determinadas situações e, reconheço a impropriedade da comparação sugerida.

Constata-se, portanto, que aspectos histórico-sociais ligados a questões raciais evidenciam a distinção entre a experiência de pessoas au pairs na França e das babás no Brasil. No entanto, ambas exercem atividades no lar de terceiros, as primeiras sem vínculo empregatício, mas sim, inseridas em um discurso de intercâmbio; as segundas, mesmo que, por vezes, sem registro, são identificadas como empregadas. Isto posto, nota-se que há uma

escolha de distinção de categoria, explicitada desde a criação da nomeação au pair. O porquê desses dois grupos de trabalhadoras domésticas estarem marcados pelas suas diferenças e não por suas semelhanças, nos leva à reflexão sobre as representações do trabalho doméstico e sobre o uso de categorias de distinção.

Ao considerarmos as representações do trabalho doméstico, a pergunta sobredita - ao ser au pair eu era como uma empregada doméstica brasileira? – tem uma finalidade reflexiva em relação às estratégias políticas pela conscientização e valorização do trabalho doméstico/do care. Isso porque sua resposta não deve estar apenas baseada nos fatores históricos-sociais e econômicos, mas também nas representações que eles originam e nas emoções que despertam. A partir disso, encontramos valores sociais que também evidenciam a resposta negativa à minha pergunta e esses valores são nossos preconceitos.

As próprias participantes do programa au pair não querem ser associadas ao emprego doméstico. Elas participam desse programa, pois estão inscritas em uma ideia de intercâmbio (trocas culturais) e não de trabalho (REDONDO, 2010). Isso mostra que as representações que possuem a respeito daqueles que realizam o trabalho doméstico não correspondem às representações de si. Por isso, se fosse possível compará-las às empregadas, provavelmente elas não se interessariam em participar do programa. Nota-se portanto, que há uma representação do trabalho doméstico que o associa a um grupo determinado de pessoas, do qual a classe média, branca que participa do programa au pair, se excluí. Desta perspectiva, as atividades executadas com as crianças e com a casa são apenas reconhecidas como trabalho doméstico quando aqueles que as realizam correspondem às representações sociais do grupo que foi socialmente designado a esse tipo de trabalho.

As reflexões que se impõe é: o quanto o trabalho doméstico está naturalizado a um certo grupo de pessoas? Quais são as consequências dessa naturalização? As respostas a essas questões serão desenvolvidas ao longo desta pesquisa.

2.3 Retrato de família : trajetórias do *care*

2.3.1 Tia Fia

Maria Aparecida, nascida em 1946, tem 72 anos. É a filha mais velha de uma família de 12 irmãos, dos quais 11 chegaram à idade adulta. Ela parou seus estudos ainda nas primeiras séries. De acordo com seu relato, as professoras não lhe aguentavam, pois só chorava. Quando lhe perguntei a razão do seu choro, ela respondeu: "Não sei. Eu já nasci emocionada" e sorriu. Mas também explicou que ela não aguentava mais ir à escola e concluiu que, naquela época, para estudar, precisava ser bem de vida, principalmente se fosse mulher.

Certamente, Fia, como é chamada por todos, não tinha uma vida favorável para continuar seus estudos. Por volta dos 10 anos de idade[68], partiu do sítio onde morava para ir ajudar Benedita, sua tia conhecido por todos por Tita[69], a cuidar dos três filhos na cidade de Marília. Além de Fia, tia Tita tinha outra ajudante, Lisa[70], uma amiga da família da mesma idade que Fia. De acordo com tia Fia, ela e Lisa não tinham tarefas distintas "A gente fazia o que precisava, na hora que aparecia". O pagamento pelos serviços prestados era enviado ao seu pai pelo tio. Ela conta que "nem sabia o que era dinheiro naquela época".

O tempo passado no seio da família dessa sua tia foi interrompido por uma decisão do seu pai, justificada pela necessidade de ajuda com o trabalho na roça. Questionei tia Fia sobre a vantagem de ela ganhar dinheiro nesse novo trabalho em detrimento do que ela recebia pelos serviços realizados na casa da tia Tita e, pela primeira vez, surgiu a questão se sua família realmente recebia algum dinheiro pelo seu trabalho. "Ah, recebia. O tio Horlando enviava, sim." No entanto, aparentemente, era mais vantajoso para a família que ela se juntasse ao pai, à mãe e ao irmão mais velho, Rubens, na realização dos serviços na roça. Como resultado do seu trabalho, Fia tinha as mãos muito machucadas e constantes dores de cabeça: "Era por causa do sol. Era muito sol na cabeça o dia todo", ela me explicou. Foi sua condição física que tocou tio João, irmão da sua mãe, e esse, depois de uma visita, decidiu que a levaria para a cidade. Assim, em menos de um ano, Fia deixou novamente a casa dos seus pais, dessa vez para ir morar no centro de Bauru.

[68]Formalmente realizei três conversas com tia Fia para a construção desse texto e nelas as idades se modificavam.

[69] Foi a construção deste texto que me permitiu saber o verdadeiro nome de tia Tita.

[70] Conheço Lisa, pois até hoje ela frequenta a casa de Dida (Fátima), filha de Tita. Tomei consciência de que Lisa cuidou de Dida (Fátima) em uma das entrevistas com tia Fia (Maria Aparecida).

A casa onde passou a morar era uma casa geminada, separada apenas por uma parede, como justificou tia Fia, para me explicar a confusão em definir com quem morava. De um lado moravam vó Antônia, tia Cidoca e, seu marido, tio Felipe. Do outro lado, morava a tia Lia, tio Alceu e a filha deles, Marlene. A tia Pitida, única filha da vó que não havia casado, transitava entre as casas. Tia Fia, embora dormisse todos os dias na mesma cama de solteiro que a sua avó (Antonia), também vivia entre as casas.

Na movimentação de Pitida, e de tia Fia estava inclusa a casa da tia Tone[71]. Esta era a "tia rica" da família. Ela morava em um prédio a um quarteirão de distância da casa de suas irmãs. Seu dinheiro vinha da união com o dono de um frigorífico da cidade, com quem casou no Paraguai, como conta outra irmã de Fia.

O cotidiano de tia Fia era passar nas três casas e fazer os serviços que fossem necessários. Em suas palavras retrata-se:

"Eu fazia de tudo um pouco, lavava, passava… Naquela época as casas não eram como hoje, era simples." "Não tinha hora, eu morava ali. A casa era como se fosse minha. Fazia coisas de manhã até a hora que fosse preciso." "Não tinha final de semana, filha, era aquela vidinha de trabalho." "Ninguém trabalhava fora, naquela época era assim, as mulheres ficavam todas em casa. Mas eu era quem mais trabalhava ali." "Minha vó queria um café toda noite antes de dormir e era eu quem preparava e levava no sofá para ela, todo dia." "Eu nunca sentia cansaço. Comparado ao serviço da roça, o de casa era fichinha." "Eu era feliz, não queria voltar para o sítio."

Além dos cuidados com as casas, tia Fia era incumbida de cuidar de Beto, um dos seus irmãos que era criado como filho de tia Tone. Beto, quando bebê, passou por complicações de saúde e por isso foi levado para a casa de sua tia Tone com o intuito de ser cuidado por ela. Porém, mesmo depois de curado, não voltou para a casa de seus pais, isso porque, impossibilitados de ter filhos, tia Tone e seu marido, com ameaça de suicídio, não deixaram que ele partisse.

Durante todos os passeios cotidianos com o seu irmão na pracinha frente à igreja, Fia foi sua prima. O segredo da paternidade e da maternidade de Beto, foi quebrado apenas quando ele mesmo pode ler seus documentos. Suponho[72] que para Beto e seus pais, Fia era a prima que com eles moravam e deles cuidavam. Para ela, era assim, para mim, tia Fia era a *au*

[71] O nome verdadeiro de Pitida é Maria, e o de Tone é Antônia, mas assim como Tita elas eram sempre apresentadas pelo seu apelido e apenas durante a escritura deste texto eu me questionei sobre seus nomes verdadeiros. Os quais eram também desconhecidos pela minha mãe.

[72] Beto e seus pais adotivos estão mortos, por isso não foi possível entrevista-los

pair deles. Em todo caso, mesmo que fosse confirmado que recebia um salário e assim ela pudesse ser caracterizada como uma empregada e como uma babá, tia Fia nunca recebera essa nomeação.

A cada quinze dias, tia Fia voltava para o seio da sua família nuclear. "Eu pegava o caminhão de leite e ia." "Era um caminhão que a gente sabia que passava. Então esperávamos para conseguir sair da cidade e depois para voltar." "Era pago."

Fia nunca teve a posse do dinheiro pago por seu trabalho. "Tia Tone dava para o meu pai. Dava o meu salário e as coisas que eles precisavam." "Tudo que faltava em casa, meu pai ia buscar na tia Tone. Tudo. Carne, roupa, remédio. Depois que ele ia embora, elas começavam a falar do meu pai e eu não podia dizer nada. Elas tinham razão. Ele estava sempre lá." Sendo assim, com o salário que nunca recebeu, tia Fia tinha onde morar, era alimentada, se vestia e colaborava com seus pais e seus irmãos. Seu trabalho lhe dava tudo, mas não permitia que ela construísse nada materialmente. Ela tinha sua vida inteiramente atrelada a de terceiros. Quando a questionei se em algum momento ela havia ganhado algo novo das suas tias, ela recordou de um tecido que tia Tone havia comprado e com o qual haviam feito um vestido. "Mas foi o único."

Ao perguntar à tia Fia se ela se sentia mais como uma empregada ou como alguém da família, ela disse que como alguém da família, que ela também se considerava dona da casa. Explicou-me que nunca se apresentou ou lhe apresentaram como empregada. A respeito de questionamentos alheios, ela disse-me que: "Naquela época não era como hoje, as pessoas não faziam muitas perguntas, e se perguntassem algo eu respondia que morava com minha avó e com as minhas tias."

Sobre a possibilidade de trabalhar em outro lugar, tia Fia respondeu: "Eles sempre tiveram o nariz empinado, não queriam que eu fosse trabalhar de doméstica. Pra quê? Diziam que eu era muito bonita para ir trabalhar para os outros." Porque sua resposta girava em torno do trabalho doméstico, questionei-a sobre outros tipos de trabalho e ela me explicou: "Eu não podia arrumar outro tipo de emprego." "Naquela época não tinha muito comércio e para trabalhar em escritório tinha que ter estudo, e eu não tinha." E continua: "Elas me davam todo suporte, cuidavam dos meus irmãos. Não tinha o porquê sair de lá". "Eu era feliz. Nunca tive preguiça de fazer nada, nunca fiquei doente. Graças a Deus eu sempre tive saúde, e não me queixava." "Foi nascendo a criançada e eu fui ajudando a cuidar de todos."

Assim, tia Fia seguiu até seus 19 anos morando na casa de terceiros (que ela sentia como sua), comendo a comida que lhes agradava (aspecto que lhe foi indiferente), vestindo-se

com aquilo que não servia mais aos outros (isso nunca lhe foi um problema), até que conheceu o seu futuro marido[73].

Foram os passeios com Beto até a pracinha que lhe permitiram conhecer Milton, com quem casou e teve dois filhos. Dessa forma, tia Fia passou a se dedicar aos cuidados da sua própria família nuclear e do lugar de prima/sobrinha, que morava na casa e ajudava na limpeza, passou para o status de dona de casa[74].

Dos aprendizados que carrega do tempo em que morava com as tias, Fia enfatiza aspectos do seu caráter. "Tudo que eu sou hoje: chata, exigente, eu agradeço à tia Tone. Ela exigia que eu fizesse tudo bem feito, e eu fazia." Com a sua mãe, tia Fia conta que aprendeu a lavar roupa e as pendurá-las bem no varal.

Sobre seus saberes e as consequentes exigências com a qualidade nas tarefas executas, eu posso dizer que são notáveis em uma visita à casa de Fia. Para mim, ela sempre foi a tia das unhas compridas e vermelhas, aquela com o chão brilhando e com tudo no lugar. Era importante não deixar pingar água no chão ao abrir a torneira da pia. Durante as visitas, passava-se a maior parte do tempo fora da casa, pois assim não bagunçava toda a arrumação feita. Ela era também a tia das panelas bem areadas. Uma aparente contradição com as unhas impecáveis que tia Fia sustentava.

Todas as vezes que chegávamos à sua casa, tia Fia fazia um comentário sobre o trabalho dado pelos afazeres domésticos. Mesmo que com um sorriso no rosto, os braços abertos, as unhas feitas, o cotidiano do trabalho doméstico lhe pesava. "Se eu pudesse, eu tampava o buraco da poeira do mundo!". Esta é uma frase de tia Fia que me vem à mente e me tira um sorriso. O trabalho causado pela poeira, assim como o das folhas caídas no quintal,

[73]A construção desta frase intercala propositadamente forma distintas de perceber a vivência da entrevistada. A primeira, uma visão supostamente distanciada e, a segunda, a visão de quem viveu a situação. A complexidade da situação vivida exige a constatação não apenas da possível idealização do que foi narrado, mas também sua consideração, pois é o que fica no outro. Assim, a construção desse parágrafo pretende demonstrar a necessidade desse equilíbrio sem oferecer conclusões ao seu leitor, permitindo, assim, a percepção da construção de uma análise sociológica, seus limites e dificuldades.

[74]É importante destacar que a expressão dona *de* casa comporta a ideia de que a mulher que recebe essa determinação é dona da esfera íntima para a qual se dedica. Assim, ocorre uma distinção entre essa mulher, a dona de casa, e a empregada doméstica, no entanto ela não se torna a proprietária da casa, apenas se diferencia de outras trabalhadoras. Se pensarmos no sentido da língua portuguesa, ainda que dona *de* algo, a mulher do lar não tem a possibilidade nem simbolicamente de tornar-se a proprietária, por meio do seu trabalho, de algum bem durável. A evidência desta impossibilidade é remarcada também gramaticalmente, pois a mulher se tornaria proprietária se disséssemos que ela é dona *da* casa. Nesse caso, o artigo definido "a" determinaria de que casa estaríamos tratando. No entanto, mesmo verbalmente, a mulher não se torna dona *da sua* casa, mas *de* uma casa. Nota-se, portanto, o reflexo de uma ordem social na qual as propriedades são possíveis àqueles que vendem sua força de trabalho no espaço público. Desta forma, explicita-se a associação da mulher à esfera privada e a associação do homem à esfera pública, assim como as possíveis conquistas de cada um. Para reforçar essa ideia, lembro que a expressão dono *de* casa, certamente, traria estranhamento.

com o passar dos anos foi o motivo da transformação do jardim em área cimentada. Seu cotidiano com o cuidado, com a casa, precisava ser abrandado, seus saberes não eram suficientes para eliminar a infinitude do trabalho doméstico e, por esse motivo, a terra foi tampada pelo cimento.

Depois de casada, tia Fia também se tornou manicure para ajudar no orçamento de casa. Presenteada pela sua irmã Nena, com um alicate de unhas e com esmaltes, ela passou a receber pessoas na sua casa, assim como ia até a casa delas para fazer suas unhas.

Mais tarde, tia Fia foi contratada em um salão de estética, o Dharma, no qual também trabalhava tia Nena. Com a proprietária do salão, Nasilde, as duas irmãs aprederam a fazer massagens e a realizar outros tipos de cuidados com as pessoas. "A Nasilde ensinou a gente a trabalhar", conta tia Fia se referindo a possibilidade de mais tarde poder abrir, em sociedade com a tia Nena, uma clínica de estética, na qual permaneceram juntas por cerca de quatros anos. Das tarefas que executava na clínica de estética, tia Fia dizia gostar mais de realizar massagens no rosto. Mas, enquanto me respondia sobre isso, tia Fia adicionou: "O que eu gostava mesmo era de cuidar do tio e dos meninos."

Hoje viúva e morando sozinha, tia Fia vivencia as dificuldades da sua condição de luto que envolvem aspectos do seu lugar social. "Nem fazer compra no mercado eu sei, porque eu ia com ele e pegava o que estava acostumada ou ele trazia as coisas aqui e eu preparava." "Era ele quem resolvia tudo, me levava para baixo e para cima e fazia o que era preciso." "Eu não sabia pagar uma conta na lotérica ou tirar dinheiro no banco. Estou aprendendo tudo." "Me acomodei, fiquei sem chão, de pés e mãos amarradas (…) porque ele fazia tudo, dava tudo na minha mão."

Portanto, dedicada desde criança a cuidar dos outros no âmbito doméstico, e fora dessa esfera dedicada a um trabalho do cuidado estético do outro, mas que apenas dividia seu tempo com os afazeres doméstico e a mantinha em uma dinâmica familiar, hoje tia Fia necessita aprender outra forma de viver e se colocar no ambiente público.

Atualmente, ela cultiva uma raiva do fogão do qual se mantém afastada, trabalha (sem salário) ajudando uma amiga com a sua loja, localizada no bairro onde mora, e pouco a pouco tia Fia aprende um cuidado de si e também que não há uma necessidade de resposta à demanda de terceiros. O que não muda é que ela continua a se emocionar ao lembrar das condições de vida dos pais e dos irmãos durante sua infância. "Era muita pobreza, filha, muita pobreza."

2.3.2 Tia Nena

Benedita Sebastiana, nascida em 1950. Detesta seu nome e todos devem chamá-la por Nena. Aos 13 anos de idade, foi para a cidade trabalhar na casa de seu tio Gerson, irmão de seu avô. Gerson casou-se com Maria após a morte de sua primeira esposa. Embora ele fosse aposentado, Maria trabalhava fora e eles procuravam alguém para ajudar na casa e cuidar da filha que tinham em comum – Cássia, que na época estava com dois anos de idade.

Ao saber que Maria, a esposa, trabalhava fora de casa, espantei-me e tia Nena me explica: "tinha esses tipos de trabalho para mulheres", e detalha que Maria era faxineira em uma escola, a mesma escola em que Gerson havia sido inspetor de alunos.

Nena recorda que quando chegou à casa com Gerson, Maria exclamou: "Gerson, você diz que vai trazer alguém para me ajudar a cuidar da casa, mas traz uma criança. Ela não vai dar conta!". Sorrindo, tia Nena completa que, no outro dia, Maria disse: "Essa menina tem rodinhas no pé!", para ilustrar a rapidez com que ela se ocupou dos afazeres.

Tia Nena explica que minha avó afirmou que nenhum homem ousaria chamar suas filhas de vagabundas, sujas ou preguiçosas e, por conta disso, elas deveriam aprender todos os serviços domésticos. Assim, ao chegar à casa de Gerson e Maria, ela sabia o que precisava ser feito na casa.

Quando perguntei quais eram suas obrigações, ela respondeu: "Eu cuidava da Cássia, do Tio Chico, da tia Maria e do tio Gerson".

Somente para ressaltar, minha tia não sabe que eu pesquiso a teoria do *Care* e o fato de ela formular sua resposta utilizando esse verbo me chamou a atenção. Quando questiono o que para ela significava "cuidar das pessoas", ela respondeu exemplificando: "Se o tio Chico queria uma comida, eu fazia. Arroz? Fazia. Uma salada? Fazia" e sintetiza: "Eu cuidava de todos eles".

Eu insisto para saber sobre as atividades específicas que ela realizava e tenho como resposta: "Fazia de tudo, menos lavar os lençóis. Isso eles pagavam para outras pessoas fazerem, porque os lençóis eram muito grandes".

Ela rememora que chegou à casa do seu tio quase sem cabelo e todos os dias à noite, durante meses, ele passava babosa na sua cabeça, ela amarrava um lenço e assim dormia, até que seus cabelos começaram a renascer. Ela também conta que foi ele quem insistiu para ela ir à escola. E, assim, ela passou a ir todos os dias depois do trabalho. "Era uma caminhada de uns 30 a 40 minutos e, só às vezes, quando chovia, eu pegava o ônibus", ela relata. E, quando eu pergunto se ela não ficava cansada de ir à escola após um dia de trabalho, ela responde que naquela época tinha muita disposição e adorava estudar.

Quando a questionei sobre o que fazia com o seu pagamento, ela relatou: "A primeira vez desci na cidade[75], comprei um tecido para fazer um vestido, que mais tarde descobri que era um tecido para cortina [risos], e fui para o sítio". Tia Nena repetia esse ritual cada vez que recebia seu salário. Comprava algo para si e depois entregava o restante do dinheiro para a minha avó.

Ela trabalhou e morou na casa do tio Gerson por três anos e, durante todo esse período, voltava para casa dos seus pais todos os finais de semana. Posteriormente precisou voltar em definitivo para ajudar a sua mãe com o cuidado de seus outros irmãos. Eles já não moravam mais no sítio, mas continuavam em uma condição de vida precária e minha avó havia tido uma crise psíquica e precisava de cuidados mais intensivos.

Minha avó sofria de alguma doença que, na época, não tinha um diagnóstico mais preciso, ficando a sua condição, portanto, sem uma nomenclatura específica dentro da narrativa familiar. Nena recorda-se da sua mãe internada e em estado catatônico, bebendo água por meio de um algodão umedecido. Com a mãe hospitalizada, Nena voltou a trabalhar.

Trabalhou em outras duas famílias, "para outras duas mulheres", como ela diz. Uma delas era proprietária da casa onde meus avôs moravam e, a outra, também uma conhecida da família. Portanto, trabalhos sempre encontrados por meio de uma rede de conhecidos.

Mais tarde, indicada por uma tia, foi fazer um teste para trabalhar em uma farmácia. Depois de ouvir o farmacêutico dizer à sua tia que ela não tinha desenvoltura, reagiu e pediu uma segunda chance. "Naquela época a gente não entrava assim em uma conversa", ela fala triunfante. E, assim, passou a trabalhar no pacote da farmácia.

Seu próximo emprego foi como telefonista e recepcionista em uma fundação de ensino. Indicada por uma amiga que já trabalhava no local, ela passou por um teste aplicado pela própria amiga e foi empregada no mesmo dia. "Ela me explicou como usar o pabx (aparelho utilizado para receber e transferir ligações) e quando foi falar que eles podiam me avaliar, eles disseram que se ela havia me aprovado estava bom."

Tia Nena relata que adorava trabalhar nesse local. Ela era muito elogiada. Tanto pela voz, quanto pela sua beleza física. "Eu tinha um rosto lindo, fia, e todo mundo notava."

De acordo com Nena, ela deixou esse trabalho, pois, em suas palavras, "Deus, tinha algo melhor reservado para ela." Nessa época, a sua família passava por grandes dificuldades emocionais e financeiras, já que haviam perdido um dos seus irmãos que também era quem mais contribuía financeiramente com os gastos da casa. Uma grande tristeza os abatia e, em

[75] "Cidade" é abreviação de "centro da cidade" forma como as pessoas dessa localidade se referem ao lugar onde se concentra um grande número de lojas.

especial, à minha avó que ficara não apenas sem um dos seus filhos, mas aquele que sempre a chamava de "mãezinha". "Tudo era o Rubens, ele era lindo!", expressa tia Nena sintetizando as qualidades do seu irmão e a falta que fazia.

Fragilizada diante desse triste momento, ela relatou a sua história para um desconhecido que notou certa tristeza em seu rosto e, após a conversa, despede-se com palavras de esperança, as quais ela entendeu somente dias depois. Chamada para uma entrevista, ela é empregada para realizar a mesma atividade que desempenhava no outro trabalho, mas com um salário maior. Seu novo trabalho era agora na empresa Coca-Cola e, o seu patrão, era aquele interlocutor de dias atrás. "Foi uma benção, fia! Mais uma vez as coisas caíram no meu colo quando eu precisava!". Nesse trabalho ela ficou por dois anos e deixou-o para casar e ter a sua filha. Ela tinha 24 anos e havia, entre idas e vindas, estudado até a 8ª série.

Anos mais tarde e com mais dois filhos gêmeos, ela foi trabalhar de ajudante em uma clínica de beleza, como era nomeada na época. Isso ocorreu quando havia se tornado integrante de uma igreja, a Messiânica, na qual conheceu a proprietária de um instituto de beleza, chamado *Dharma*. "Ela achou que eu dava uma boa esteticista, eu aceitei". Ao rememorar essa história, chama-me a atenção o fato de ela não deixar de justificar que os filhos já estavam crescidos e iam à escola à tarde, adicionando, "Eles já não precisavam tanto de mim", o que aponta para a sua preocupação em relação ao cuidado dos filhos como sendo a sua prioridade.

Assim, Nena propôs à sua nova patroa, Nasilde, que só trabalharia no período da tarde, que aceitou, mas diante da condição de que não existiria uma hora fixa para a sua saída. E, dessa maneira, tia Nena entrou para o mundo das esteticistas, que mais tarde também seria o seu próprio negócio. Observa-se, portanto, que ela deixa parcialmente o mundo do trabalho doméstico para realizar outro tipo de cuidado de pessoas, o cuidado estético.

Sobre essa experiência, ela conta que sua patroa era "maravilhosa". Uma mulher refinada e muito generosa. De acordo com Nena, Nasilde tinha feito vários cursos em Paris e nunca guardou o que sabia apenas para ela. "Ela ensinava a gente, dava curso, treinamento, tudo!". As duas estabeleceram uma relação de cumplicidade e quando a clínica passou por dificuldades financeiras, Nena chegou a trabalhar gratuitamente. Por terem uma boa relação e também porque as contratações de funcionários ocorriam em grande medida por meio de indicações, tia Nena propôs que tia Fia fosse trabalhar com elas. "Para ela sair um pouco da casa dela, ela já estava ficando com aquelas manias de não parar de limpar, tinha que parar de fazer tanto serviço doméstico, nem que fosse para não receber". Assim, pensando na saúde

mental de sua irmã, ela sugeriu que fosse trabalhar na clínica para não ficar apenas trabalhando em casa.

Após quatro anos de experiência na clínica, tia Nena teve que pensar em alternativas para continuar ganhando o seu próprio dinheiro, pois o local iria fechar. Foi assim que juntamente com a tia Fia, resolveu abrir o seu próprio negócio. Ambas fizeram novos cursos, compraram os aparelhos necessários. Segundo ela, "a mesma empresa que dava o curso, vendia os aparelhos". Elas abriram a *Belestética*, onde realizavam limpeza de pele, massagens estéticas, eliminação de rugas e uma derivação de cuidados com o corpo feminino. A clínica de estética foi montada na própria casa da tia Nena. Alguns cômodos foram reservados para se tornarem o local de trabalho. A sociedade entre as duas irmãs foi desfeita, mas tia Nena continuou mais três anos, em três endereços diferentes, e com atendimentos em seu próprio domicílio.

Hoje, a fibromialgia a impede de realizar grandes tarefas dentro e fora da sua casa, sendo assistida por faxineiras, algumas vezes, e uma das suas irmãs, a tia Jaqui.

2.3.3 Minha mãe, Nésia

Genésia Cristina, minha mãe, chamada por todos de Nésia, porque, como bem define, "é mais fácil". Nasceu no dia 10 de julho de 1970, mas foi registrada no dia 18 de julho do mesmo ano. Assim como ela, quase todos os seus irmãos foram registrados em uma data distinta daquela em que nasceram. Na época, pagava-se uma multa por registros tardios, por isso, meu avô, um lavrador, alto, loiro, dos olhos azuis, que carregava nos gestos seu nome, Gentil, dizia ao escrivão que os filhos haviam nascido na data do registo.

Sempre ouvi minha mãe contar que tinha cuidado de um bebê, que havia deixado cair no chão, mas nunca soube de outras experiências relacionadas ao trabalho doméstico. Após ter tomado conhecimento de que ela havia trabalhado em outra casa, pedi formalmente que me contasse suas experiências. Na introdução de sua fala ela disse:

"Aos 9 anos fui pajem[76]". Quando questionei o que isso significava, ela respondeu com risos: "fui *au pair*"; não distinguindo, portanto, *au pair* de babá. Ela cuidava de uma criança, o segundo filho do Dr. Pedro Souza, um médico pediatra, e da Dona Janete Souza[77], que, como lembra, trabalhava fora de casa, sem que pudesse rememorar qual era a sua ocupação. A primeira coisa que disse sobre essa experiência foi: "Eu dava mais trabalho para

[76] Pajem é referência a um jovem serviçal.

[77] Nomes fictícios.

eles do que cuidava da criança", remetendo à ideia de que não tinha maturidade para desempenhar a função, porque também era uma criança. Ela revela: "Eu comia tudo da geladeira do homem. Ele era muito bonzinho, era um baixinho bonzinho, a mãe dele morava lá". E, ao dizer isso, lembra-se na sequência: "Um dia eu passei a vassoura em cima do sofá, ela viu e me disse que eu não podia fazer aquilo. Aí eu falei que estava sujo e ela me explicou que sim, mas não se limpava com a vassoura o sofá".

Em seguida, minha mãe emenda outra história. "Eu trabalhava descalça e a menina que tinha por volta de 5 anos falou: você tem essa unha porque você é pobre? E a avó explicou que cada um tinha um tipo de unha". Ao ouvir esse relato, achei que na infância a minha mãe havia desenvolvido algum tipo de doença nas unhas, mas rimos juntas quando ela explicou que a pergunta da garota ocorreu diante do formato minúsculo de sua unha de seu dedo mínimo.

Embora minha mãe não se recorde do nome da avó da família e do nome da criança, ela sintetiza uma das suas sensações em relação a sua interação com elas quando eu pergunto seus nomes: "Chata! A avó e a criança chamavam chatas"; ela respondeu com um humor que me é familiar. Ela explica que a avó e a neta sempre estavam juntas, e que, desse modo, nunca precisou se ocupar da criança. Lembra-se também da existência de uma empregada na casa, que limpava e cozinhava, a quem auxiliava.

Minha mãe desconhece como a minha avó encontrou essa família para que ela fosse trabalhar, mas arrisca dizer que tenha sido no posto de saúde que eles iam quando doentes. Ela recorda que sua mãe era conhecida no local, pois discutia quando não eram atendidos. Ainda sobre minha avó, diz que ela a acompanhava até metade do caminho percorrido para o trabalho e o restante ela realizava sozinha. Não compreendo o porquê de ela não ser acompanhada por todo o trajeto e pergunto. Ela responde: "Apesar da vó ser daquele jeito dela, ela era cuidadosa, não queria me deixar ir sozinha". Eu preferi não especular mais.

Sobre o fato de ter derrubado o bebê, minha mãe relata que foi trocar a sua fralda, virou para pegar algo e ele caiu. A mãe escutou o barulho e veio ver o que havia acontecido. Ela relata que chorava e, aparentemente, o nenê menos que ela. Concluo isso, pois na sua fala, ela diz: "ele nem chorou". A partir daí, suponho que ela não se recorda do susto dele, porque o dela era maior. Ela enfatiza que ele caiu em um "tapetão". "Era um tapetão, bem grosso, peludo, bem fofo. Eu nem sabia que aquele tipo de coisa existia, eles eram muito elegantes." A reação da mãe do bebê foi pegá-lo no colo e dizer para a sua babá, de 9 anos, que estava tudo bem, que aquilo acontecia. Mais tarde, o pai também assegurou que o seu filho não tinha sequelas. Nesse momento do relato minha mãe enfatiza que os pais da criança nunca foram

grosseiros com ela, ao contrário, sempre foram muito educados e procuravam deixá-la à vontade. “Não tenho nenhuma memória ruim deles”. Sobre o seu pagamento, ela conta que era a sua mãe quem o recebia, assim como ocorreu em todos os outros empregos em que estivera, enquanto era solteira.

A sua segunda experiência relacionada ao trabalho doméstico voltado para terceiros foi na casa da minha tia Nena. Ela foi ajudá-la, pois a sua filha havia nascido, e acrescenta uma informação relevante a esse fato: “a gente sempre procurava sair um pouco de casa”. Sobre essa sua experiência, sou eu quem a comparo com a experiência das *au pair*. Porém, nesse caso, a *au pair* não era apenas no discurso um membro da família, ela realmente integrava-a, sendo irmã daquela que seria a sua *hôtesse*. Além disso, ela não fazia um curso de línguas, pois não era uma estrangeira, mas, assim como na regra básica das *au pair*, ela recebia alimento e moradia da família e retribuía com os cuidados para com seu filho. Ainda nessa comparação, há uma diferença em relação a idade, minha mãe tinha apenas 16 anos e as *au pair* devem ter, exceto se for acordado entre as partes envolvidas, no mínimo 18 anos de idade. Contudo, isso se explica, assim como as outras diferenças, por ela ser realmente alguém da família e, consequentemente, não uma estrangeira. Nesse sentido, por não estar viajando para outro país e, portanto, não precisar estar inscrita em um curso de línguas para obter o visto, o curso foi substituído por um trabalho na padaria. Portanto, pela manhã ela ia trabalhar na padaria e a tarde cuidava da sua sobrinha. “Sempre levava ela para tomar sol.”

Comparar a experiência da minha mãe a de *au pair* tem o intuito de mostrar o quão comum é a ideia de receber alguém em sua casa que te ajude com os afazeres domésticos em troca de alojamento e comida. Sendo assim, a ideia de que o *au pair* deve ser como um membro da família talvez não esteja apenas ligada ao fato dessa experiência se realizar no âmbito da família, mas também porque, em geral, era uma troca comum entre familiares e conhecidos.

Posteriormente, minha mãe deixou o trabalho na padaria, pois seu patrão tentou agarrá-la, assim ela foi trabalhar como doméstica na casa de conhecidos. Esses também tinham uma padaria, em que trabalhava como atendente a sua irmã mais nova, Rita, responsável por indicá-la.

“Eu tinha raiva de trabalhar na casa, queria trabalhar de atendente da padaria”, relata a minha mãe demonstrando reconhecer a hierarquia dos trabalhos executados por ela e por sua irmã. Ela acha que quando foi trabalhar nessa casa tinha por volta de 13 anos de idade, mas de acordo com os fatos narrados, sobretudo a partir da data de nascimento da minha prima que marcou o seu trabalho na casa de sua outra irmã, ela deveria ter mais de 16 anos. Constato que

a mim atribui outro olhar para o fato de ela lembrar que achava o filho dos patrões muito bonito. “A gente ficava vendo o Nê lavar o carro, ele era muito bonito naquela época”, ela me conta. Assim como confessa em outro momento que gostava de deixar as coisas dele todas arrumadas. Em relação aos trabalhos realizados na casa, ela destaca o método para limpar o chão dizendo que a Dona Dirce (a patroa) era muito exigente. O chão era todo de madeira e para deixá-lo brilhando, segundo a minha mãe, os procedimentos empregados eram: primeiro passava o escovão com palha de aço, depois varria para tirar a sujeira dos frisos dos pisos, incluindo aquelas deixadas pela palha de aço passada anteriormente, depois se passava o pano úmido. Nesse momento, devia-se esfregar o chão, seca-lo e depois passar a cera com a enceradeira. No entanto, não acabava por aí, era necessário “tirar as ondas” deixadas pela enceradeira, ou seja, tirar as marcar deixadas por esse utensílio. Para tanto, usava-se novamente o escovão e com a força física as marcas eram tiradas.

O cuidado com as roupas, assim como o preparo da comida, não eram realizados pela minha mãe, que não recorda ao certo quanto tempo ficou nesse trabalho, mas se lembra que saiu dele e foi, junto com a filha da sua patroa, ser ajudante de dentista. Nesse novo trabalho, além de instrumentistas elas faziam a faxina e buscavam os filhos dos patrões na escola. Sobre essa experiência, minha mãe tem apenas uma lembrança. “A menina queria que eu ensinasse ela a fazer bola com o chiclete, ela não conseguia aprender. Então, eu fazia uma bola na minha boca e colocava na boca dela. A Bel (amiga que trabalhava com ela) me dizia que se um dia a mãe dela visse aquilo não ia gostar”.

Depois dessa experiência, ela foi trabalhar em uma loja como vendedora, de onde saiu para casar e me ter, uma vez que já estava grávida na ocasião de seu casamento. Quando criança, acompanhei minha mãe várias vezes até essa loja para que ela revisse seus antigos colegas de trabalho e, desse momento da sua vida, conheci muitas histórias.

Casada, minha mãe parou de trabalhar até o nascimento do meu irmão em 1983. Foi quando tivemos nossa primeira empregada doméstica, Sandra, a qual minha mãe sempre chamou de ajudante e conosco ficou durante sete anos. Antes de Sandra deixar de trabalhar conosco, minha mãe já não vendia mais roupas, mas fazia serviço de banco para o meu pai. Depois que Sandra deixou de trabalhar conosco, em 1990, quatro outras mulheres foram auxiliar minha mãe no trabalho doméstico como mensalistas (Nice, Misleine, Walkiria e Mirian). Em 2009, meus pais decidiram optar pelo trabalho de diaristas.

A decisão de ter uma diarista e não mais uma mensalista foi incentivada por um roubo realizado por Mirian, que trabalhou com eles por mais de três anos, além disso, contou também com o fato de que, nem eu e nem o meu irmão morávamos mais em casa. Nesse

momento, minha mãe passou a desenvolver claramente a dupla jornada de trabalho, tornando-se secretária no consultório de uma prima dentista e dona de casa. Suas funções no consultório eram cuidar do agendamento das consultas, manter o local limpo e, muitas vezes, ficar com os meus primos pequenos. Em casa, ela continuava a realizar os serviços de arrumação e a cozinhar todos os dias. Atualmente ela não está trabalhando mais nesse emprego e a diarista, Maria, continua a ir ajudá-la uma vez por semana, como faz há três anos.

2.3.4 Tia Rita

Rita de Cassia nasceu em maio de 1959, é minha madrinha de batismo e sempre foi referida como a irmã que liga menos para os cuidados com a casa; não creio que por mera coincidência, ela é a filha que menos teve contato com o trabalho doméstico na casa de terceiros e a qual teve mais dificuldade de memorar suas experiências.

Quando pequena, ela tinha uma saúde frágil e, por isso, aos 7 anos foi morar com a sua avó Antônia. Nessa casa, moravam outras duas tias e, como vizinha, havia uma outra tia que residia com a filha e o genro. Portanto, Rita estava longe dos seus pais e irmãos, mas cercada por familiares. Ela não se recorda a duração em que esteve nesse local, mas o descreve como sendo "um bom tempo", em contrapartida ao tempo das outras experiências para as quais ela utiliza a expressão "não foi por muito tempo".

Incluo esse episódio na descrição do seu perfil, porque mesmo não sendo ligado à execução do trabalho doméstico, demonstra como era recorrente, na minha família, deixar a casa dos pais ainda criança e por um período. No caso da minha tia Rita, faltavam aos meus avós recursos financeiros e possivelmente emocionais (devido ao cansaço decorrente de muitas horas de trabalho e da existência de muitas crianças em casa) para cuidarem da saúde de um dos seus filhos. Como vimos nos relatos anteriores, em outros momentos, por essa mesma falta de recursos, no entanto, acrescida a uma questão de gênero, as filhas partiam para a casa de outros parentes e ajudavam com o trabalho doméstico. Assim, a ida de Rita para a casa das tias com o intuito de se curar, serve como ilustração de uma lógica que justifica a naturalização da partida da casa paterna. Esse aspecto também influencia na dificuldade de Rita em me dizer que havia vivido a experiência do trabalho doméstico para terceiros.

Embora tia Rita se recordasse de ter ido morar na casa da sua irmã mais velha para ajudá-la na ocasião do nascimento de seu filho, ela não associava esse episódio a realização do trabalho doméstico para terceiros. Foi a partir da minha explicação de que o cuidar das crianças ou da casa, de irmãs ou de pessoas conhecidas, eram por mim considerados como um

trabalho doméstico, que tia Rita passou a lembrar de suas experiências e de sua ordem cronológica.

De acordo com tia Rita, sua primeira experiência com o trabalho doméstico em casas alheias e fora da rede de parentes, lembrada muito depois da primeira conversa que tivemos a esse respeito, foi "bem rápida", e ocorreu na casa de D. Alice. Ela conta que fazia "servicinhos domésticos pela manhã e à tarde ia à escola". Depois desta ocasião, tia Rita disse ter ido trabalhar na casa de uma "mulher casada, mas sem filhos" (como ela retrata), que era amiga da tia Nena. Rita descreve suas funções nesse trabalho como "cuidar da casa", e as enumera como: "arrumar a cama, lavar a louça, varrer, passar pano e uma vez na semana lustrar a prataria". Em sua terceira experiência, ela se referiu como tendo sido a "babá do Marcos", o primeiro filho da sua irmã Fia. Tia Rita cuidou de Marcos quando ele tinha nove meses, durante quase um ano enquanto moravam na mesma casa. Ela deixou-os, pois ficou doente e teve que ser internada.

Quando se recuperou tia Rita passou a trabalhar numa padaria. Foi "em 1974", ela data, dizendo não se esquecer do seu primeiro trabalho. Neste mesmo ano, ela deixou a escola, já que entrava às 5 da manhã, o que a deixava muito cansada. Além de atender no balcão da padaria, Rita cuidava do filho pequeno da dona do estabelecimento. Dessa época, rememora entre os relatos de seus trabalhos, a sua primeira festa de aniversário, organizada pela sua irmã Nena. "Foi uma festa surpresa, de 15 anos, chorei muito. "Foi o meu primeiro *niver*". Cheguei tarde, toda suja de farinha e lá estavam todos!" "Fui feliz, não me lembro de ter sofrido!", foi como ela finalizou a descrição dessas experiências.

Ao me contar a sua história, Rita a organiza por ocasiões que marcam sua vida de esposa, dizendo que de "1975 a 1978 foi seu noivado e casamento; e, em 1979, o nascimento de seu primeiro filho, "o Ju", e conclui: "(...) E cá estou. Nunca mais trabalhei fora. Mas depois com três filhos, resolvi fazer cursos".

Tia Rita fez curso de manicure, de corte e costura, de cabelereira e de bordadeira. Trabalhou muitos anos como manicure e cabeleireira. Em minha memória, a associo a essas duas últimas profissões e também ao fato de que fazia bolos. Ela também conta que, nessa época, resolveu voltar a estudar, fazer supletivo no período da noite, contudo, passou por duas situações de constrangimento que a fizeram desistir de ir sozinha para a escola. "No ônibus, um homem passou a mão em mim, eu mudava de lugar ele ia atrás e passava de novo. O cobrador e o motorista não fizeram nada. Fiz ele parar o ônibus e desci chorando." A segunda e definitiva experiência foi enquanto esperava o ônibus e rapazes de carro pararam e começaram a mexer com ela. Sua reação foi gritar, eles partiram e uma senhora chamou-a

para esperar no quintal da sua casa. Tia Rita voltou para a casa e não teve mais coragem de ir à escola. Anos depois retomou os estudos numa escola paga. No entanto, mais uma vez não concluiu o curso, pois lhe faltou uma prova que devia ser feita na Capital e ela não foi. "Parei com tudo, só precisei tirar minha CNH e prosseguir com a minha vida de dona de casa, mulher do lar..."

2.3.5 Tia Jaque

Jaqueline nasceu em 2 maio de 1966, é a caçula das cinco mulheres dos 12 filhos dos meus avós. Seu primeiro trabalho foi aos 13 anos, em uma fábrica de sapatos. Nesta fábrica ela permaneceu durante um ano, até que a fábrica foi fechada. O salário que recebia era entregue para a sua mãe, Loide.

Aos 14 anos, Jaque, como é chamada pelos mais próximos, foi ajudar sua irmã Nena a cuidar dos três filhos, Fábio e Fabiano, gêmeos de 4 anos, e Jamile de 7 anos. Nena trabalhava fora de casa em uma clínica de estética. Ela devia sair pela manhã e precisava de alguém para preparar as crianças para a escola que era no período da tarde. Assim, durante dois anos, tia Jaque no período da manhã ficava com seus sobrinhos antes deles irem estudar e dava-lhes almoço. No período da tarde, ocupava-se de levá-los e de buscá-los na escola. Entretempo, realizava pequenos serviços domésticos, como arrumar a cozinha e varrer a casa.

Tia Jaque me conta que ficava mais relaxada quando tia Nena chegava, pois nesse momento não tinha mais obrigação de ficar em cima das crianças. Ela acrescenta que sempre ficou a vontade para dormir pela manhã, para comer o que tivesse na casa e que fazia as coisas do jeito que podia.

A descrição dos afazeres de tia Jaque é por mim associada facilmente à uma organização passível de ser observada entre uma *au pair* e sua família de acolhida. Uma diferença é que, no caso de Jaque, não havia um dinheiro a receber no final da semana. Ela explica que isso ocorria, pois morava com eles e relata as razões que as colocaram ali: "A vó morava longe, era muito ruim de ficar lá, a Nena precisava de alguém e não tinha dinheiro para pagar. Irmão vai ajudar o outro irmão, né ?"

Tia Jaque é a primeira das irmãs que não explicita no seu discurso a dificuldade material dos pais e sua necessidade de trabalhar por isso. Talvez, porque esse aspecto já era uma evidência ou devido à diferenças de geração. Quando tia Jaque nasceu a necessidade de engajamento diante das condições de vida da família não eram as mesmas que as irmãs mais velhas tiveram que vivenciar. Os outros filhos dos meus avós já haviam estabelecido uma

estrutura de apoio aos seus pais. Em todos os casos, Jaque naturaliza sua condição de classe e as necessidades dela decorrentes. Isso pode ser observado na sua declaração a respeito dos anos que decorreram após a saída da casa de Nena, quando morou na casa de várias irmãs : "Eu ia e vinha, ficava um pouco na casa de cada uma. Onde estava melhor eu ficava e sempre ajudava nas coisas da casa." Ou quando fala de como adquiria seus pertences "Eu nunca comprei nada, sempre ganhei tudo que precisei. Nunca fiquei sem ter nada, acho que porque eu era a caçula."

Mas tia Jaque não naturaliza apenas sua condição de vida, ela também tem o reflexo de associar o aprendizado, os seus saberes relacionados ao cuidado como um instinto. Assim, quando a questiono sobre quem havia lhe ensinado a cuidar da casa e das crianças, ela responde: "Não sei dizer, acho que é instinto. Instinto de doméstica mesmo." Entretanto, logo complementa "Acho que a tia Fia e a tia Nena. Quando eu casei, eu não era muito boa nisso não. Um dia a tia Nena foi na minha casa e me deu uma bronca muito grande."

Quando eu insisto sobre o cuidado com as crianças, a primeira resposta é a mesma "Instinto, filhinha, instinto." E acrescenta, dividindo seus esforços com os sobrinhos dos quais cuidava. "As crianças também sabiam se virar, eu só tinha que mantê-los longe do fogo, essas coisas. A Jamile sempre foi muito adulta e também me ajudava a cuidar dos meninos." Portanto, tia Jaque não identificava com clareza suas atividades ou os esforços nelas colocados. Eles acontecem como parte de algo natural e neste fluxo espontâneo o comportamento das crianças também está incluído. A respeito dos seus sentimentos ao cuidar dos sobrinhos, diz que sempre se sentiu como tia, mas com o passar do tempo associou sua relação com eles à maternidade. "Sinto saudades deles, como sinto dos meus filhos. É a mesma coisa."

A saída de tia Jaque da casa da irmã foi consequência do começo de um relacionamento pelo qual tia Nena não queria se responsabilizar e tampouco aprovava. "Sua tia e seu tio não gostavam do Paulo e sua tia dizia que não queria se responsabilizar e que não queria que eu estivesse na casa dela se algo acontecesse."

Paulo foi o homem com quem tia Jaque casou em 1985, aos 19 anos. Grávida, foi despedida do primeiro emprego que encontrou depois da saída da casa de tia Nena. Uma fábrica de sapatos clandestina, onde trabalhou durante um ano. Depois de passar mal durante o trabalho, foi chamada na sala do seu patrão. "Jaqueline, você está grávida e eu não posso deixar você aqui nessas condições, não tenho como te pagar as coisas necessárias e não podemos correr riscos." Tia Jaque rememora.

Assim, Jaqueline pegou os 5 ou os 6 pares de sapatos que o patrão lhe deu para poder revender e fazer algum dinheiro e partiu. Casou-se com Paulo e juntos foram morar no fundo da casa de Nena. Tornou-se mãe e destaca como grande a diferença entre cuidar dos próprios filhos e dos filhos dos outros, a falta de descanso. "Eu não podia dizer que não queria ou não podia ir. Era eu ou o Paulo, não tinha folga. Mas eu brincava muito com eles, era criança com eles, sempre fui mulecona."

Entre mudanças de casas, ora abrigados por terceiros, ora alugando algo, cinco anos se passaram até que Tia Jaque, Tio Paulo e seus dois filhos, Paulinho, cinco anos, e Letícia, três anos conseguiram uma casa em um núcleo habitacional da cidade de Bauru. Nesse período, tio Paulo trabalhava como motorista de uma rede de supermercados da cidade e tia Jaque começou a fazer unhas e realizava faxina quando lhe surgia oportunidade. "Ia vivendo de unha e de bico." Ela ficou nessa dinâmica durante oito anos. Até que uma das suas clientes, Teresa, dona de uma loja no bairro, ofereceu-lhe um trabalho. Este era de cuidadora de uma senhora com Alzheimer. "Ela achou que eu tinha jeito, porque eu era doce, eu era calma." Assim, tia Jaque foi cuidar de Dona Maria, uma professora de português com quem leu muito e aprendeu rezas completas. Ela morava com o seu filho, um engenheiro, com a nora, uma professora e os netos adolescentes. Mas, tinha para ela um quarto, um banheiro e uma saleta separados.

Sobre sua rotina de trabalho, tia Jaque conta: "Eu entrava às oito e saia às cinco. Depois vinha uma enfermeira que ficava à noite. Eu fazia tudo com ela, dava comida, banho, limpava, ajeitava as coisas dela. "Cuidava dela como se cuida de criança." "Teve vezes que a enfermeira faltou e eu tive que passar a noite com ela e até aplicar a injeção, que eu nunca tinha feito. Por causa da doença, às vezes ela não me reconhecia e era agressiva. Uma vez, me deu uma sapatada no rosto com aqueles sapatos de cravinho na sola que até me deixou marca. Depois ela virava para mim e já me reconhecia de novo e falava do ladrão que havia tentado roubá-la." "No final ficou muito difícil cuidar dela. Eu sofria muito, chorava. Ela ficou muito agressiva."

Foi durante os três anos trabalhando como cuidadora que tia Jaque teve a possibilidade de se organizar financeiramente. "Nessa época tive salário, décimo terceiro e comecei a comprar coisas para a casa. Comprei um armário de aço, um microondas, talheres novos… Era a primeira vez que tinha coisas novas." "Ia no Makro[78] e comprava as coisas fechadinhas."

[78] Mercado de vendas no atacado.

Os anos que se passaram após este emprego foram de grandes mudanças na vida de tia Jaque. Sua vida familiar passou por grandes turbulências, tendo, como uma das consequências, seu divórcio. Neste mesmo período, ela sofreu um acidente grave de moto cuja recuperação durou mais de dois anos. A partir de então, ela e seus dois filhos passaram a viver majoritariamente com a ajuda recebida dos familiares, pois ela ficou sem grande mobilidade para ir trabalhar e o dinheiro que vinha do trabalho dos filhos não era suficiente para o sustento dos três.

Tia Jaque conheceu certa estabilidade novamente em 2002, aos 36 anos de idade, quando juntamente com o seu segundo companheiro, Marcelo, tornou-se caseira. Basicamente, tia Jaque cuidava da manutenção da casa dos seus patrões e Marcelo cuidava de tudo que era necessário no terreno onde viviam. Portanto, embora ambos fossem empregados domésticos, as tarefas eram tradicionalmente divididas. O espaço íntimo era delegado à mulher e o externo ao homem. Tia Jaque e Marcelo permaneceram durante dez anos nesse ramo, tendo passando por seis chácaras diferentes. No entanto, ao serem despedidos da última chácara, após terem contado ao seu patrão o problema da dependência química que enfrentavam com Paulinho, o filho de Jaque, também se confrontaram com uma crise no relacionamento.

Nos dois anos consecutivos, Jaque e Marcelo ficaram instalados na casa da mãe de Marcelo, e passaram por uma grande crise financeira e emocional. Entretempo, Tia Jaque teve seu primeiro emprego de doméstica com carteira assinada, o qual abandonou pelos problemas de cunho particular que enfrentava. Problemas esses que resultaram em internações em clínicas de reabilitação. Entre idas e vindas de clínicas, tia Jaque foi acolhida na casa dos seus irmãos.

Atualmente, são eles que se ocupam dela financeiramente. Alugaram-lhe uma casa, fazem-lhe compra de supermercado e, por meio deles, ela consegue ter dinheiro para si realizando serviços domésticos[79].

Quando questiono tia Jaque sobre seus projetos futuros, ela diz que acredita que uma hora deixará sua casa e se mudará para a casa de tia Nena, de quem cuidará... "irmão ajuda irmão, não é mesmo, filha?"

[79] Se ocupar financeiramente de uma das irmãs adultas traz sentimentos muitos ambivalentes para aqueles que dela cuidam, entretanto eles se preocupam de verdade e agem para que ela possa manter-se e ter alguma indepedência. Esse contexto caracteriza aquilo que teóricas do *care* como Paperman (2005) e Molinier (2004) expressam como "não pode não...", quando os envolvidos na relação, embora não estejam de acordo com ela, não podem deixar de agir na direção de resolvê-la.

2.3.6 Prima Bruna

Bruna é uma filha entre os três filhos de Rita. Ela nasceu em 1982, um ano após o meu nascimento. A proximidade entre nossas mães e nossas idades facilitou nossa cumplicidade. Embora no final da adolescência tenhamos escolhido caminhos bem distintos, na fase adulta, ambas vivemos a experiência de ser *au pair*. Ela nos EUA, eu na França.

Bruna, por volta dos 18 anos fez escolhas que se assemelhavam àquelas feitas pela maioria dos nossos familiares. Namorado, festa de noivado, construção da casa própria, data marcada para o casamento. Mas, depois de cinco anos (2000-2005) vivendo essas escolhas, sem uma razão aceitável aos olhos da família, ela mudou seus planos. Desmarcou o casamento, abriu mão da casa e foi viver outras experiências.

Após algum tempo solteira, conheceu um novo rapaz e o término desse namoro, adjetivado por ela como conturbado, fez com que ela procurasse mudanças em sua vida. Diplomada em Biologia e insatisfeita com o fato de trabalhar em uma empresa de cobranças, Bruna decidiu viajar para os EUA como *au pair*. "Eu fugi", ela conta em tom de brincadeira. Assim, Bruna se tornou *au pair*, ou seja, mais uma integrante da família além de mim optara por viver esta experiência. No entanto, sua estada nos Estados Unidos foi interrompida antes da metade do tempo previsto. Bruna rememora sua história focando mais nos processos vividos com a agência (a partida e a volta) que intermediou a sua ida para o país, do que efetivamente no cotidiano. Sua experiência favorece uma maior ênfase nesse aspecto do que no cotidiano com a família americana. Por isso, seu relato se distingue daqueles colhidos durante o meu mestrado, nos quais eu mostrei que raramente as agências na França ajudavam as *au pairs*. Diante desse diferencial, decidi expor a história de Bruna escrita por ela mesma.

"Quando decidi fazer o intercâmbio, pesquisei muitas opções até me decidir pelo Programa *Au Pair*, primeiramente, pelo custo mais baixo em relação aos outros, mas também pela afinidade com crianças, pude unir o útil ao agradável. Meu foco principal era aprender melhor a língua inglesa para atingir fluência, uma vez que estudei por conta própria e não tinha comprovação de nível de proficiência.

O processo de inscrição e seleção no programa, desde quando decidi fazer até eu poder embarcar, levou praticamente um ano – incluindo testes de inglês, entrega de documentos e um longo dossiê que incluía comprovação de experiência com crianças, cartas de recomendação, atestados médicos de saúde, vacinas e muitas conversas com as famílias interessadas, até que eu escolhesse uma – bastante demorado.

Eu acredito que tive muita sorte desde o principio do processo, começando pela escolha deste tipo de intercâmbio - que foi o mais acessível; pela agência brasileira (Experimento) possuir uma ótima parceira nos Estados Unidos (a "*Au Pair in America*"), agência esta que me deu total respaldo antes e durante minha estadia nos EUA; E, finalmente, pela família com a qual eu vivi, aprendi muito e fui muito bem tratada. Eu tive a sorte até mesmo em conseguir uma família que não tinha crianças pequenas, eram 2 pré-adolescentes e eu tinha apenas de controlar alguns horários e levar/buscar em seus compromissos durante a semana. Eu tive um quarto, um computador e um carro só para meu uso. Minhas responsabilidades com a casa se restringiam a manter a ordem nos cômodos que eu usasse, e o meu quarto. Era somente manter a limpeza, eu não fazia nenhum tipo de faxina.

A família tinha 3 filhos, mas eu era responsável apenas pelas duas filhas mais novas, uma com 12 e outra com 13 anos. Ambas em idade escolar e bem independentes quanto aos seus afazeres. A mais nova tinha problemas de Bipolaridade e tomava medicações, eu não podia deixá-la esquecer de tomar os remédios, mas era tranquilo. Pela manhã, acordava as meninas e fazíamos o café da manhã juntas, elas mesmas preparavam o próprio café e eu apenas supervisionava para evitar acidentes. Eu as levava na escola e ficava livre para fazer o que quisesse enquanto não dava o horário de buscá-las, somente na parte da tarde. O carro que ficava comigo era somente para meu uso, e era livre para utilizar também para meu lazer e finais de semana (disse que tive sorte). Quando eu ia lavar minhas roupas, chamava as meninas para lavar as delas também, mais uma vez, apenas supervisionava enquanto elas faziam as próprias coisas. A família em geral me tratava muito bem, eu não tive a sensação de ser empregada doméstica em nenhum momento, eles me faziam sentir, às vezes, "menor" quando falavam no geral sobre seu país em comparação ao meu (ricos x pobres), mas eram conversas distraídas e sem conflitos. Fiquei com eles por cinco meses e só não fiquei até o final do programa porque tive um problema com a polícia, num shopping, que me obrigou a desistir do programa e voltar para a casa mais cedo. Mas isso nada tem a ver com a família. Eles me apoiaram até nessa hora... Meus "hosts", como são chamadas as famílias receptoras, eram pessoas que estavam no programa há mais de 10 anos e a experiência deles com *au pair* de vários lugares do planeta proporcionaram uma vivência muito plena e tranquila para mim. Tudo o que combinamos antes de eu ir foi o que aconteceu lá, não tive surpresas desagradáveis como algumas amigas que tinham muitos afazeres fora do *"care"* e bem menos liberdade na rotina, outras que chegaram e não era nada daquilo que tinham combinado antes de embarcar... acontecia bastante.

Quando me perguntam sobre minha experiência como *au pair*, sempre digo que foi muito boa por este conjunto de fatores que citei acima, sinto que tive sorte, mesmo. Esta é minha opinião após ver muitas meninas com dificuldades em encontrar a família certa antes de ir; e depois, já nos EUA, convivi com outras *au pair* que tiveram problemas com as famílias, e também problemas com as agências americanas que não davam o suporte necessário para resolver conflitos. Conheci e convivi com meninas brasileiras que eram consideradas domésticas e tinham responsabilidades até com os cachorros (e seus dejetos) e isto não faz parte do contrato, por isso elas procuravam mudar. Muitas meninas acabam mudando pelo menos uma vez de família até encontrar uma com quem tenham mais afinidade e acredito que este seja o conflito mais comum dos que ouvi. Assim, quem não tem um bom respaldo da agência e sua equipe, corre o risco de passar por maus bocados longe de casa e sem ter em quem confiar.

Ser *au pair* foi uma das maiores, mais intensas e gratificantes experiências da minha vida, mesmo tendo que voltar na metade do programa por motivos surreais, tenho a certeza de que valeu a pena. A experiência de morar em outro país e estudar outra língua é muito enriquecedora e acelera muito o processo de fluência. Frequentar uma casa com costumes diferentes, completamente diferentes, e adaptar-se o tempo todo é uma forma eficaz de amadurecimento e crescimento pessoal. Não sei imaginar minha vida se não tivesse tido esta experiência, que é parte muito importante da minha formação como pessoa, fez crescer!"

2.4 Duas trajetórias familiares diferenciadas pelo *care*

A vida dos meus avós paternos e a vida dos meus avós maternos são caracterizados pelo adjetivo "simples" e "difícil". Embora, essas duas famílias sejam representadas pelos mesmos adjetivos, elas possuem estruturas distintas, que refletem no horizonte dos seus descendentes. Esse texto se focalizará nas mulheres dessas duas famílias e na presença do trabalho do *care* em suas vida para a compreensão dos diferentes posicionamentos sociais que elas representam.

É consenso que tanto meus avós paternos quanto meus avós maternos eram pessoas simples: maneira pela qual nos referimos àqueles que não possuem muito dinheiro ou conhecimentos além do básico para conduzir suas vidas. Do mesmo modo, a vida deles é reconhecida como difícil, visto que, para sobreviver, era necessário muito trabalho e esforço e pouco conforto material. Portanto, a categoria sociológica que os definiria é a pobreza e os adjetivos simples e difícil são eufemismos comuns para caracterizá-la. No entanto, dentro

desta representação social, meus avós paternos possuíam uma dinâmica diferente da dos meus avós maternos, o que os distingue dentro de uma hierarquia social.

Os primeiros não vendiam sua força de trabalho: eram autoexplorados, comerciantes que, apesar das condições financeiras em que viviam, conduziam seus próprios negócios. Já meus avós maternos eram empregados no campo, lavradores, um dos trabalhos mais explorados e cansativos na hierarquia dos trabalhos.

A diferença das condições de vida entre as duas famílias pode ser vista na posse de condições materiais para cuidar de seus filhos. Dentro da organização familiar dos meus avós maternos, era comum, por exemplo, delegar os cuidados necessários a outros parentes, caso um filho ficasse doente. Essa prática nunca foi realizada pelos meus avós paternos que, assim como os maternos, tinham uma dezena de filhos. Além disso, há o fato de que durante muitos anos a família de minha mãe residiu no meio rural, enquanto a do meu pai, passou a maior tempo do tempo na cidade. Portanto, minha família materna esteve claramente mais exposta a dificuldades socioeconômicas e tinha menos poder para organizar-se materialmente, havendo uma hierarquia entre elas apesar delas pertencerem a um mesmo grupo social.

Mesmo que adjetivos como "simples" e "difícil" correspondam à descrição do tipo de vida dos dois lados da minha família e que, nesse sentido, ambas se encontrem também em uma mesma categoria sociológica, as definições propostas por tais adjetivos não comtemplam as especificidades que viveram e não traduzem suas diferenças sociais[80]. O fato que os dois lados da minha família se encontram no mesmo grupo social, pode também ser constatado no fato de que de alguns dos seus membros frequentarem os mesmo lugares, se conhecerem e, no caso dos meus pais, terem se casado.

É possível, desta maneira, destacar duas observações. A primeira, é a de que dentro de um mesmo grupo social, há hierarquias facilmente perceptíveis, que influenciam nas trajetórias diversas das pessoas que formam esse grupo. Nesse caso, compreende-se como pessoas pertencentes a um mesmo grupo social ocupam posições distintas na sociedade e, por consequência, entende-se as trajetórias para além das motivações ditas individuais. De acordo com a segunda observação, necessitamos saber quando as análises sociológicas precisam ser realizadas com ênfase nas relações interpessoais e quando a perspectiva deve ser ampliada. Este é o movimento que abarcará com a complexidade das situações[81]. Devido a essa

[80] Esta afirmação aponta tanto para a importância de distinguir empregadas domésticas, babás e *au pair*, com o objetivo de compreender a especificidade da experiência de cada uma, quanto demonstra a utilidade de colocá-las em um mesmo grupo.

[81] Esta afirmação aponta tanto para a importância de distinguir empregadas domésticas, babás e *au pair*, com o objetivo de compreender a especificidade da experiência de cada uma, quanto demonstra a utilidade de colocá-

percepção, falarei sobre minha família paterna e farei uma comparação entre as trajetórias das mulheres que delas fazem parte. A partir deste espaço de relações interpessoais será desenvolvida uma análise apontando a influência de trajetórias do *care* na vida das pessoas que o executam para terceiros. Pretende-se, dessa maneira, para além do retrato dessas famílias que compõem minha autossocioanálise, e suas especificidades, o incentivo as reflexões sobre a influência das designações do *care* na vida das mulheres. Assim, por meio de dois modelos distintos dentro de uma mesma classe social, será mostrado como o *care* modela a trajetória das pessoas e, nesse sentido, como é definida a trajetória social daqueles que o vivenciam no ambiente doméstico.

Meu avô paterno, Pedro, nascido no dia 1° de julho de 1912, na cidade de Almeria, Espanha, chegou no Brasil aos dois anos de idade. Embora nunca tenha ido à escola, tinha um ótimo raciocínio para fazer cálculos, habilidade que, segundo contam, foi determinante para sua facilidade para os negócios. Minha avó materna, Tereza, filha de espanhóis, nascida em 6 de fevereiro de 1918, também analfabeta e falante de uma mistura de português com espanhol, dividia-se entre cuidar da casa, dos filhos e vender algo com eles.

Esse casal de comerciantes não era dono de loja ou alugava um lugar para vender seus produtos que, tampouco, eram específicos. Eles criavam porcos e galinhas, os quais utilizavam para consumo próprio e para o comércio. Também revendiam frutas e sacos de tecidos, cuja finalidade, para quem os comprava, era fazer guardanapos e peças de vestuário. Na feira, não possuíam uma banca, por isso os produtos e os animais eram expostos em caixas dispostas no chão. Na rua, utilizavam uma carroça. Também vendiam pipoca na porta de escolas e sapatos em frente a uma fábrica.

Meus avós paternos conseguiram ter uma vida financeiramente mais organizada e independente que meus avós maternos, que eram lavradores. A força de trabalho dos primeiros não recebia intermediários de apropriação e a energia física dispensada em um dia de trabalho era incomparável. Mesmo que os dois lados possam, com razão, dizer que tinham uma vida "difícil e simples[82]", a diferença entre ambos é clara, culminando no fato de que nenhuma das minhas cinco tias paternas viveu a experiência do trabalho doméstico/do *care* realizado para terceiros até a idade adulta.

Especifico "idade adulta", pois uma das minhas tias foi caseira em um sítio e cuidava da casa e da comida de seus patrões. No entanto, essa experiência ocorreu depois de seus 40

las em um mesmo grupo. Portanto, ao pensar no trabalho doméstico há momentos em que devemos considerá-lo na amplitude dessa categoria. Em outros momentos, é necessário pensarmos nos grupos que o compõem.

[82]Essa forma de expressão, usada na fala das pessoas, é traduzida em categoria sociológica de pobreza.

anos, como consequência da falência nos negócios de seu companheiro. Graças a essa união, minha tia viveu uma ruptura familiar, pois seu companheiro era divorciado quando se conheceram, algo inimaginável na época. Portanto, ela fugiu dos moldes tradicionais, o que explica sua diferença no percurso familiar e também nos exemplifica como o trabalho doméstico pode ocorrer de várias formas, em contextos e momentos distintos da vida de cada pessoa. Essa foi a única filha dos meus avós que, na idade adulta, não abriu seu próprio negócio. Embora, como todas as outras, tenha iniciado sua trajetória de trabalho no comércio por volta dos 13 anos de idade, seu destino não se concretizou como o das demais.

A primogênita, Maria, teve um bar onde as família das redondezas também podiam comprar alguns mantimentos, assim como criava porcos para a venda. Na sequência, Alzira, teve um salão de cabeleireiro. Araci e Isabel mudaram-se para a capital do estado de São Paulo e, após trabalharem para terceiros, montaram sua própria confecção de roupas; por muitos anos, tiveram lojas. Em paralelo a suas profissões, esses mulheres da minha família paterna fizeram investimentos imobiliários: influência do meu avô que, em vida, mostrou interesse por esse ramo.

Quando crianças, o cotidiano da família era sem nenhum luxo e oferecia pouco conforto, o que era perceptível nos trajes do meu avô. Em suas roupas, não havia grandes traços de vaidade, exceto por um adorno, o chapéu, que devia ser sempre do mesmo tipo. Meu avô parecia não se distrair com o que lhe parecia vão, priorizando investimentos imobiliários, tendo como meta deixar alguma herança para os filhos. E assim o fez.

O analfabeto com tino para comércio que era o meu avô paterno deixou um terreno para cada um de seus 10 filhos. O dinheiro conseguido para a aquisição de tais terrenos veio dos pequenos comércios que realizava, mas também de investimentos imobiliários que geravam mais capital para a realização de novos negócios, além da ajuda da minha avó. Esta, além de trabalhar com as vendas, cuidava da casa, dos filhos, e não se opunha à visão de seu marido sobre as coisas. Assim, meus avós paternos deixaram para seus filhos não apenas uma herança material, como também o legado de fazer negócios, uma das características mais evidentes entre os membros da família.

Meus avós maternos nunca tiveram sua casa própria e, na velhice, o aluguel era assegurado pelos filhos solteiros que com eles habitavam. Mais tarde, quando todos se casaram, meus avós maternos mudaram-se para os fundos da casa de uma de suas filhas.

É possível notar diversos elementos em relação às minhas famílias paterna e materna: embora tivessem o mesmo número de integrantes – e, dentre estes, o mesmo número de mulheres e o mesmo número de homens –, embora façam parte de uma mesma geração,

embora estivessem todos localizados no mesmo Estado, São Paulo, na mesma cidade, Bauru, e até no mesmo bairro, o Bela Vista e, embora correspondam à categoria raça branca, tinham condições estruturais muito distintas. Essas condições influenciaram na trajetória de seus membros, de maneira a resultar dois grupos diferentes de mulheres de uma mesma geração.

As mulheres da minha família materna tiveram uma trajetória na qual o trabalho doméstico/do *care* para terceiros se fez presente, sem exceção. Para a minha família paterna, aconteceu o oposto. Como resultado dessa diferença, todas as minhas tias maternas, ao contrário das paternas, são identificadas como donas de casa. Do lado paterno da minha família, as mulheres não são majoritariamente associadas à definição "dona de casa". Ainda que não possuam um local de trabalho, que não tenham obrigação no cumprimento de horários e realizem afazeres domésticos em suas casas, são mais facilmente associadas aos negócios de que são responsáveis, que aos serviços da casa. Mesmo Alzira[83], a única que realizou um trabalho do *care* sendo cabeleireira e que, hoje, passa a maior parte de seu tempo a cuidar de sua família, é referida por sua capacidade de "ganhar dinheiro". Assim, com exceção de Tereza, minhas tias paternas são reconhecidas por uma capacidade de fazer negócios, conquista que nunca alcançará as mulheres da minha família materna. Inclusive, essa característica que as representa alcança suas relações íntimas e, na maioria dos casos, elas são a voz predominante em sua família nuclear. Mesmo que, simbolicamente, permitam que seus maridos ocupem o posto de chefe de família, respeitando, assim, uma hierarquia social, tacitamente, sabe-se que são elas que gerenciarão as decisões. No entanto, cada uma, à sua maneira, precisa negociar a evidência dessa posição na relação[84].

Já na minha família materna, os estereótipos tradicionais são mais evidentes. Os homens trabalham no espaço público e as mulheres não sabem exatamente quais são as condições financeiras que as englobam. Elas realizam o trabalho doméstico e participam daquilo que os maridos lhes permitem quando se tratam de decisões feitas fora do espaço privado.

As diferenças observadas entre as mulheres das minhas famílias paterna e materna encontram uma justificativa concreta no trabalho que sustenta cada uma das organizações

[83]Aos 13 anos, Alzira foi trabalhar em um salão de cabeleireiro. Aos 16, alugou um cômodo, onde abriu seu próprio salão e, aos 19, transferiu seu negócio para os fundos da casa dos pais. Ela conta que, em um fim de semana, atendia 60 mulheres: "Eu fazia 60 cabelos em um final de semana".

[84] Desta análise, excluo Tereza, cuja trajetória se diferencia das outras irmãs e resulta em outra forma de viver a relação matrimonial. Tereza se assemelha a dona de casa que depende financeiramente do marido e a ele obedece. Mesmo que hoje seja graças ao seu trabalho que ela e o seu marido possuem moradia, a relação de poder entre eles é muito diferente da vivenciada pelas minhas outras tias. Essas, embora tenham suas particularidades geracionais umas em relação às outras, podem passar pela homogeneização aqui proposta.

familiares. O fato de os meus avós paternos serem comerciantes não apenas lhes deu mais dinheiro para o sustento da família, mas também a oportunidade de organizar-se em torno dos negócios. Mesmo que seus filhos também precisassem trabalhar e colaborar no sustento da casa, isso ocorria de maneira menos aguda que com meus avós maternos. Esses, por terem, sido durante muitos anos lavradores, estavam muito longe de ter um capital para investir no futuro da família, ainda que pudessem contar com a ajuda financeira dos filhos e não tivessem que alimentá-los cotidianamente, por estes morarem na casa de outros parentes. Portanto, o cotidiano da minha família paterna e da minha família materna se construiu de maneira distinta.

Também seria possível especular, além do trabalho que sustentava a família, outros aspectos como fatores gerados da diferenciação entre elas. Um deles é o fato de os meus avós paternos serem migrantes, o que possivelmente lhes ofereceu um modo de organização particular (KRISTEVA, 1988). O outro é o fato de a minha avó materna ter tido durante grande parte da sua visa um problema de saúde, o que também poderia ser visto como um fator a mais na dificuldade da família em estabelecer um cotidiano mais organizado. Desse modo, seria possível considerar o contexto de imigração e o papel das esposas nessas famílias para entender suas diferenças. No entanto, esses aspectos para além de ultrapassarem o que aqui representa o cerne da minha autossocioánalise, não tem influencia no meu intuito de mostrar a posição social daquelas que se dedicam ao *care.* Por isso, detive-me à constatação aqui apresentada: o trabalho doméstico do *care* realizado para terceiros ocorre entre as mulheres da minha família materna e não entre as mulheres da minha família paterna, pois são as primeiras que vivem uma dificuldade financeira mais aguda, o que traz consequências na forma como são socialmente identificadas. Assim, ainda que as mulheres da minha família materna não sejam associadas às empregadas domésticas, pois realizaram um trabalho doméstico do tipo "veículo" – aquele que tem como objetivo outro destino – e tenham sido trabalhadoras familiares – aquelas cujas atividades são realizadas para parentes –, elas sempre desenvolveram atividades ligadas ao *care* e não desenvolveram atividades pelas quais são identificadas no meio público. As mulheres da minha família paterna, mesmo que hoje realizem o trabalho doméstico em suas casas, são associadas as suas capacidades em fazer negócios e possuem voz ativa no meio familiar a esse respeito.

2.5 Minha família é como outras

Aos 35 anos de idade, descobri que todas as minhas tias maternas que alcançaram a maturidade, as cinco mulheres dos 10 filhos que cresceram com meus avôs maternos, tiveram experiências com o cuidado de crianças, assim como cuidaram da limpeza da casa de terceiros. De uma delas, eu tinha conhecimento, pois, devido à grande dificuldade financeira, de tempos em tempos, ela realizava faxina na casa das suas irmãs. Foi algo que eu presenciei. Mas, após seis anos morando na França e, sendo do conhecimento de toda a minha família que fui como *au pair* e que, depois, continuei a cuidar de crianças, descubro que duas tias maternas e minha mãe haviam sido empregadas domésticas. Embora nenhuma delas usasse esse termo nas suas narrativas, mas sim "trabalhei na casa do tio…" ou "cuidei das crianças...", a descrição de seus afazeres correspondem àqueles executados por trabalhadoras domésticas. Além disso, tais afazeres não estavam sendo executados para seus próprios filhos ou maridos.

Minha descoberta ocorreu em uma conversa banal, enquanto uma tia disse que havia cuidado de determinados parentes. Questionei o porquê e, ao ouvir "foi para ajudar a vó e o vô", também ouvi que outra tia havia tido a mesma experiência. Assim, procurei saber a história de cada uma das minhas tias.

O fato de a minha mãe ter trabalhado fazendo limpeza quando solteira me foi apresentado quando ela questionou por que razão eu estava interessada pela história das minhas tias. Minha mãe também tinha feito esse tipo de trabalho na casa de uma conhecida da família que, mais tarde, se casaria com um dos irmãos da minha mãe. "Eu limpava a casa deles e a Rita (outra irmã) trabalhava de atendente na padaria", contou-me minha mãe, que já havia dividido comigo que cuidava de um bebê, mas nunca da casa dos outros. Meses depois, em uma conversa em que separei a experiência do emprego doméstico da experiência de trabalhar na casa de parentes e especulei a respeito de cuidados com crianças, Rita, a única tia que eu pensava não ter realizado esse tipo de trabalho, recordou-se de suas duas breves experiências.

Dessa maneira, notei que, dentro do meu núcleo familiar maternal, todas as mulheres que conheci como donas de casa, esteticistas ou vendedoras, tinham em comum o fato de

terem passado pela experiência do emprego doméstico[85]. De forma diversificada, essa era uma maneira de ajudar em casa, seja para diminuir as despesas ou para colaborar a pagá-las.

O ponto em comum entre todas as experiências com o trabalho doméstico[86] entre as mulheres da minha família por parte de mãe é que este ocorre na casa de familiares ou de conhecidos. Por isso, vou denominá-las como *trabalhadoras familiares*. "Era comum na época", ouvi eu, com certa frequência, das entrevistadas. Essa constatação soava como justificativa para que a experiência não fosse enfatizada em suas trajetórias. Para mim, a razão de, em alguma medida, parecer algo evidente ou corriqueiro estava também ligada ao fato de a experiência ocorrer em um ambiente familiar, seja por laços de sangue ou por proximidade. Esse aspecto pode ser associado ao programa de intercâmbio *au pair* e suas origens.

A origem exata do programa é desconhecida, mas sabe-se que, no fim do século XIX, garotas inglesas e alemãs viajavam para a França a fim de aperfeiçoar seus conhecimentos na língua francesa e conhecer a cultura do país. Após a Primeira Guerra Mundial (1914-1918), a prática *au pair* foi incentivada para encorajar reconciliações internacionais (REDONDO, 2016). Faz-se importante destacar que, nessa época, o *au pair* era um acordo amigável entre famílias que se conheciam ou feito por indicação. Com o passar do tempo, marcadamente após a Segunda Guerra Mundial (1939-1945), essa prática foi tomando novas formas. Mas, apenas na década de 60, surgiu uma preocupação mais evidenciada com a legislação relacionada a essa movimentação de pessoas que, aos olhos dos governantes, se tornava uma questão de imigração temporária a ser estudada e regrada. Por essa razão, em 1969, o Conselho Europeu estabeleceu algumas bases de normas e regras para a prática[87].

Com essas informações, é possível notar o quanto, depois de longa data, é comum a realização do trabalho doméstico para conhecidos e entre familiares. Do mesmo modo, nota-se como esta prática toma formas diferentes, mesmo que possuam uma mesma essência e como, por fim, pode ser uma prática comum em diversos países. Podemos, portanto, vislumbrar a abrangência do trabalho doméstico e da sua não nomeação como tal. Por consequência, é possível iluminar a discussão a respeito de quem são as trabalhadoras

[85] Escolhi a expressão "emprego doméstico" e não "trabalho doméstico" para diferenciá-lo da atividade executada por esposas e mães.

[86] Neste texto, não explicito o trabalho doméstico como sinônimo do trabalho do *care*, tendo em vista que a segunda nomenclatura é nova e não faz parte do vocabulário das pessoas que inspiraram esse texto. Por isso, as representações discutidas são sobre o que se conhece como trabalho doméstico, anteriormente à ideia defendida neste trabalho, a saber, a de agregação desse trabalho ao trabalho do *care*.

[87] *"Accord européen sur le placement Au pair"* (Acordo Europeu sobre o estatuto "Au pair") in http://www.coe.int/fr/web/conventions/full-list/-/conventions/treaty/068. Consultado pela última vez em: 17/04/2017.

domésticas, quando delas falamos e quantas outras estão camuflados devido às nossas representações relacionadas a esse tipo de trabalho.

As origens do programa *au pair* mostram que a sua prática também era algo que ocorria entre familiares e conhecidos – um intercâmbio, portanto –, em que alguém deixava a casa de seus pais para ajudar nos afazeres doméstico de outros parentes em troca de moradia e comida. Essa movimentação também é observável nas histórias das mulheres da minha família materna. Atualmente, o programa *au pair* acontece entre pessoas que não se conhecem, mas o discurso segundo o qual suas participantes serão como membros da família está presente, aproximando a prática *au pair* da prática das trabalhadoras familiares. Estas práticas, embora distintas, possuem pontos em comum – dificuldade de acesso a dados estatísticos, prática realizada entre familiares (mesmo que na ordem do discurso), aqueles que executam as atividades não são referidos como empregados domésticos –, o que nos permite pensar sobre as representações do trabalho doméstico e as dificuldades que envolvem o seu reconhecimento.

Ao pensar que a prática *au pair* e a prática das trabalhadoras familiares possuem uma origem semelhante, é possível imaginar que um dos incentivos em distingui-las foi a necessidade de regulação do trânsito de pessoas entre países. Assim, devido à necessidade na regulamentação de questões migratórias, o acordo que ocorria entre famílias precisou de normas e regras para um controle governamental. Pode-se também supor que havia participantes (famílias e *au pair*) que também possuíam algum tipo de interesse nessa regulamentação. No entanto, é evidente que, para sair do âmbito das relações interpessoais, era necessário tornar o assunto visível às autoridades. Isso foi possível devido ao crescimento do programa e por este dizer respeito às relações entre países (REDONDO, 2010).

Ao contrário do que se pode imaginar, a regulamentação da prática *au pair* não fez com que a quantidade de praticantes fosse evidenciada. A nomeação distintiva deste trabalho incentivou sua desassociação do trabalho doméstico. Nesse sentido, tanto as *au pair* quanto as trabalhadoras familiares colaboram com a invisibilidade, muito comum, do trabalho doméstico. A prática *au pair* pode ser diferenciada da ideia de invisibilidade, pois não se trata, simplesmente, de um trabalho executado e tornado invisível para não constranger e*, a posteriori*, responsabilizar os que dele se beneficiam. Há, no entanto, aspectos que se focalizam no executar da atividade: por vezes, as *próprias au pair* possuem um interesse na invisibilidade de seu trabalho e/ou não possuem uma autorreferência como empregadas domésticas. Esta autorreferência é sustentada pela interação com o outro que, mesmo que apenas por meio do discurso, também mantém aspectos de distinção entre as pessoas que

realizam uma atividade do *care* e outras que, nesse caso, seriam chamadas de empregadas ou mesmo trabalhadoras domésticas[88]. Assim, consolida-se uma relação distintiva que, tanto no discurso quanto na prática, evidencia um trabalhador doméstico. Por isso, em casos como os ilustrados pelas *au pair* e pelos trabalhadores familiares, a melhor definição seria apagamento do trabalho doméstico, em vez de invisibilidade, diferenciando-o do trabalho realizado pelas empregadas domésticas.

Na experiência *au pair* ou na de outras pessoas que também trabalham de forma provisória, cuidando da família de outros, o trabalho doméstico é apagado como tal, pois se perde em outros aspectos da relação: vida em comum, vida familiar, relação afetiva. E, ao apagar-se a ideia de trabalho, impede-se a abrangência dessa experiência como algo comum a muitas mulheres. Reconhecê-lo diminuiria a invisibilidade generalizada do trabalho doméstico/do *care* e possibilitaria sua valorização. É evidente que esse apagamento ocorre por razões diversas e específicas a cada grupo, mas é certo que vai ao encontro do interesse dos envolvidos, que demonstram a representação do trabalho doméstico e o preconceito que o envolve.

De maneira geral, a invisibilidade dos cuidados que recebemos é sempre bem-vinda para a manutenção do poder e do fantasma da afeição. Especificamente, quando falamos do programa de intercâmbio *au pair*, podemos demonstrar como esses objetivos transitam no discurso e captam seus envolvidos, culminando em interesses de cada uma das partes que produz o "apagamento" da relação de trabalho (REDONDO, 2010).

Como aponta Glenn, "a ideologia dominante segundo a qual a família é constituída em uma esfera separada da vida pública, ou seja, separada das relações de mercado, repercute sobre o trabalho remunerado do cuidado" (GLENN 2009, p. 131, tradução própria)[89]. Assim, ter uma *au pair* e não nomear a relação estabelecida como trabalho permite a manutenção da ideia de que, no espaço privado, o *care* é realizado por questões afetivas. Isso não apenas dificulta a conscientização de que se é um beneficiário do *care*, mas também mantém longe do espaço privado a realidade de mulheres que, convencionalmente, fazem parte do grupo das babás. Imigrantes que podem ter deixado seus próprios filhos em seu país de origem não necessariamente estão de forma legalizada em território francês e o trabalho na casa de famílias não torna sua situação regular. Ou, ainda, tais imigrantes podem, simplesmente, também ter uma rotina com suas próprias demandas de cuidados domésticos/familiares,

[88] A experiência de Tati, retratada na segunda parte deste trabalho, ilustra essa afirmação.

[89] *" L'idéologie dominante selon laquelle la famille constituait une sphère séparée de la vie publique, c'est-à-dire séparée également des relations de marché, s'est répercutée sur le travail rémunéré de care. "*

impedindo-as de ter flexibilidade nos horários, por exemplo (REDONDO, 2010). Para a *au pair*, o interesse em não ser vista como uma trabalhadora é um dos atrativos do programa. Interessada em uma maneira viável de viajar, não ser vista como uma empregada doméstica corresponde ao seu *habitus*. No decorrer de sua experiência, manter-se imersa no discurso do que é uma *au pair* e, por consequência, no fato de que é por um período de tempo determinado, evita conflitos tanto com a família quanto a respeito de si mesmo e de seu lugar social[90].

A especificidade que leva ao interesse no apagamento da experiência do trabalho doméstico, como a ilustrada pelos integrantes da minha família, me escapa. Aceder àquilo que foi apagado das narrativas me foi possível apenas por estar inserida na família e graças ao meu interesse pelo tema (a maioria dos meus primos, por exemplo, desconhece a história das tias). A imagem comparativa que construo é a de achar a ponta de um novelo e segui-lo. Ver a ponta de um novelo de outros grupos seria muito complicado e descobrir pessoas que realizaram o trabalho doméstico para terceiros não faz parte dos objetivos desse estudo, embora essas façam parte das representações sociais desse trabalho. Por isso, o retrato da minha família é apenas uma ilustração do fato de ignorarmos muitas experiências relacionadas ao trabalho doméstico e uma ferramenta para refletirmos os interesses e consequências que o envolvem.

No entanto, é possível estabelecer pontos em comum entre o apagamento do trabalho das *au pair* e no das mulheres da minha família. A experiência desses dois grupos é algo que ocorreu por tempo determinado, entre familiares e conhecidos (no caso das *au pair*, dentro de um discurso que divulga essa ideia), e as pessoas que a vivenciaram não possuem uma autorrepresentação de empregadas domésticas , por isso não se identificam com e como empregadas domésticas. Assim, a realização do trabalho doméstico por *au pair* ou por trabalhadoras familiares, é considerado como meio, uma passagem, não como algo a que elas estariam determinadas. Nesse contexto, o trabalho doméstico para terceiros seria um veículo e não um trabalho como o reconhecemos, ou seja, uma atividade que nos tira do âmbito familiar e pela qual recebemos um salário. A experiência *au pair* e a experiência dos trabalhadores familiares não correspondem a essa definição: ambas estão envoltas por um discurso familiar. A habitação e a alimentação estão completamente vinculadas aos "membros da família" e as

[90] Na pesquisa desenvolvida no mestrado discuti com mais detalhes os interesses das famílias e das *au pairs* na não nomeação dessa relação como um trabalho, assim como comparei as vantagens em se ter uma *au pair* no lugar de contratar uma babá convencional.

tarefas executadas poderiam ser feitas por qualquer um desses membros. Justifica-se, portanto, o não recebimento de um salário como empregados domésticos.

Essa conclusão explica umas das características que constituem nossa representação de trabalho doméstico e pode ser uma das respostas para seu apagamento. No entanto, ela não explicita as forças sociais e de poder que fomentam as representações do trabalho doméstico e o fazem pertencer apenas a determinadas pessoas, incentivando sua manutenção.

Para avançarmos nesse sentido, é preciso compreender o que compõe essa representação e aprofundar a reflexão sobre o interesse das pessoas em não serem a ela associadas. Minha busca sobre informações a respeito das atividades exercidas pelas mulheres do meu lado paterno pode ajudar a ilustrar as ideias associadas ao trabalho doméstico.

Esta investigação foi marcada por uma frase que contradizia a percepção do que, na época, parecia comum para a parte materna da minha família:

"Naquela época, era vergonhoso ser empregada doméstica, apenas pessoas bem *pobrinhas* e pretas que faziam esse tipo de trabalho". Tendo a certeza de que minha família materna não pertencia a essa categoria racial, para além da evidência do seu pertencimento à determinada classe, ficava explícita a representação de quem realizava o trabalho doméstico. A não intersecção da categoria classe ("*pobrinhas*") e da categoria racial ("pretas") na minha família materna explica, sociologicamente, a razão pela qual minhas parentes trabalhadoras familiares não eram vistas como empregadas domésticas. Para essas mulheres ("*pobrinhas*" e brancas), o trabalho doméstico foi um veículo e não uma determinação. Sob esses aspectos, elas não pertenciam a representação de domésticas e, assim como não se identificavam com ou como uma empregada doméstica. O caso de Maria Aparecida (Fia) é uma boa ilustração de como a não correspondência a uma representação de doméstica a tirou desse lugar. Suas tias não queriam que ela fosse empregada doméstica, pois não era bem visto. Nas palavras de Fia, "eles sempre tiveram o nariz empinado, não queriam que eu fosse trabalhar de doméstica. Pra quê? Diziam que eu era muito bonita para ir trabalhar para os outros". Portanto, tanto para Fia quanto para sua família, não era interessante que ela fosse associada a uma empregada doméstica, não apenas dentro de sua própria casa, mas, principalmente, fora, por outros. Ou seja, a representação das empregadas doméstica não lhes convinha.

Ao permanecer como trabalhadora familiar e permanecer inexistente, "apagada" dentro da categoria das empregadas domésticas, Fia mantém o privilégio de um trânsito social não estigmatizado, em virtude de seu pertencimento racial. No entanto, é esse tipo de "vantagem" que naturaliza posições sociais, estimula preconceitos que, por sua vez, também

atingem a desvalorização do trabalho doméstico e, consequentemente, desvalorizam o trabalho do *care*.

É conhecida a existência dos trabalhadores familiares: pessoas que realizam trabalhos domésticos para seus familiares em troca de morar com eles ou mesmo pessoas que não são da família, mas vivem como se fossem[91]. Não foram poucas as vezes em que ouvi comparações feitas entre as *au pair* e as primas que vinham do interior para trabalhar na casa de parentes que residiam na capital[92], por exemplo. Também há o fato de que, anteriormente ao que conhecemos hoje do programa de intercâmbio *au pair*, este era um acordo estabelecido entre famílias conhecidas, no qual uma delas recebia, em sua casa, uma jovem de outra família para ajudar com os fazeres domésticos. Isto demonstra que, mesmo na Europa, essa prática era comum e que seus participantes não eram nominados como trabalhadores domésticos. A história da minha família materna e sua relação com o trabalho doméstico não é exclusiva, porém não saber que na minha descendência havia esse retrato me fez pensar no propósito da invisibilidade do trabalho doméstico. E, assim, pensei na prática social (termo retirado do conceito de "práxis social", de Karl Marx) que possuímos a respeito desse trabalho. Para Bourdieu, as práticas sociais tendem a se conformar a esquemas de percepção e ação que são incorporados pelos indivíduos em seu processo de socialização. Esses esquemas prévios de comportamento são chamados por ele de *habitus*.

Os *habitus* são incorporados pelos indivíduos, a depender do campo social no qual ocorre uma determinada prática social. Nesse sentido, como no caso das *au pair*, há um *habitus* que impede a clareza da relação de trabalho ali estabelecida. É possível que o fato de se estar entre parentes possa camuflar tal relação, assim como, para as *au pair*, o fato de estarem imersas em um discurso de intercâmbio camufla o trabalho que executam (REDONDO, 2010). A respeito da minha família, não me é possível saber exatamente como a relação era estabelecida entre os envolvidos, mas é fato que a experiência vivida não é facilmente rememorada como trabalho doméstico. Portanto, evidencia-se uma naturalização das atividades desenvolvidas mantendo-se o interesse em sua não nomeação como trabalho,

[91] Uma senhora chamada Lourdes morava com um casal de amigos dos meus pais e seus dois filhos. Ela ia com eles às festas de aniversário e nunca foi apresentada como empregada. Sabíamos que Lourdes não tinha família e que, após morar em um convento, foi viver com a família em questão e ajudava com os serviços de casa. Ela tinha um quarto para si, onde encontrávamos bichinhos de pelúcia em cima da sua cama, como símbolo de uma infantilidade facilmente reparável e contraditória com sua idade avançada. Lourdes era mais velha que o casal com o qual morava.

[92] Inclusive, em uma entrevista analisada na terceira parte deste trabalho, quando questionada como se considerava, se não como trabalhadora doméstica, uma *au pair* respondeu que era "como uma prima que ia trabalhar na casa da família".

para que se mantenha a distinção entre os trabalhadores domésticos familiares e aqueles que nos parecem realmente ser trabalhadores domésticos. Aqueles que o são pela vida, como é o caso de Deusa que se encontra no anexo I.

SEGUNDA PARTE:

O CUIDADO EM QUESTÃO

Capítulo III– De *au pair* a *nounou*: quais as mudanças?

"Para ser grande, sê inteiro: nada
Teu exagera ou exclui.
Sê todo em cada coisa. Põe quanto és
No mínimo que fazes.
Assim em cada lago a lua toda
Brilha, porque alta vive."
(Ricardo Reis, Odes – Heterônimo de Fernando Pessoa)

3.1 *Au Pair* e seus estatutos

O intercâmbio *Au pair* é uma prática que existe há muito tempo, mas não se conhece ao certo sua origem e sua trajetória. Sabe-se que, no fim do século XIX, garotas inglesas e alemãs viajavam à França para aperfeiçoar seus conhecimentos na língua francesa e conhecer a cultura do país. Após a Primeira Guerra Mundial, tal prática foi incentivada para encorajar reconciliações internacionais. Nesse momento, o *au pair* era um acordo amigável entre famílias que se conheciam ou por indicação de terceiros. Com o passar do tempo, em especial após a Segunda Guerra Mundial, essa prática foi tomando novas formas e sua propagação fez com que o Conselho Europeu formulasse o *"Accord européen sur le placement Au pair"* (Acordo europeu sobre *Au pair*).

Como seu nome sugere, o Programa de Intercâmbio *Au pair* promove uma troca idealmente igualitária entre seus participantes: uma pessoa estrangeira, a *au pair,* e a família de acolhida. A *au pair* busca o aprendizado/aprimoramento da língua do país onde está e, nesse intuito, deve ser apoiada pela família, que lhe garantirá alojamento, alimentação e um auxílio financeiro semanal (de 75 à 90 euros, no caso da França). Esse acolhimento será retribuído pela pessoa *au pair* com o cuidado dos filhos da família que, em geral, necessita de ajuda, pois a mãe trabalha fora e não pode cuidar das crianças.

Ao pensarmos nesse acordo entre a pessoa *au pair* e a família de acolhida, constata-se que tanto a *au pair* quanto a mãe da família estão voltadas para o mercado de trabalho. Por isso, a relação entre essas duas partes – em sua imensa maioria, mulheres – foi nomeada como complementar (REDONDO, 2010). Nessa relação, a mãe da família deixa sua esfera de reprodução para alcançar a esfera de produção, enquanto *a au pair* entra na esfera de reprodução da mãe, como um investimento "profissional" para alcançar a esfera de produção. Almeida (2013) explica que, no mundo contemporâneo, ter uma experiência internacional no

processo de profissionalização é uma estratégia pessoal distintiva. Essa ideia permeia o discurso de intercâmbio, mobilizando suas participantes.

Os parâmetros que regularizam o programa *Au pair* são flexíveis mediante as necessidades específicas de cada país e cultura. Entretanto, uma condicionante comum é que as participantes não devem ser caracterizadas nem como estudantes, nem como trabalhadoras. Por isso, criou-se o termo *au pair* para nomeá-las. Portanto, o *Au pair* é um estatuto jurídico que está sempre entre outras duas categorias e se desbobra em outros aspectos nos quais também posuem uma posição intermediária.

Administrativamente, as pessoas *au pair* não são estudantes, mas também não são trabalhadoras, não são membros da família, porém também não possuem uma relação estritamente trabalhista; não pertencem à classe mais rica de seu país de origem, tampouco à mais pobre. Por isso, são consideradas pertencentes à categoria intermediária, o que, por vezes, dificulta posicionamentos. Juridicamente suas definições procuram basear-se em outras categorias já existentes, uma vez que não há uma legislação adequada para estrangeiros de imigração temporária (REDONDO, 2016).

Para ser uma *au pair*, deve-se ter entre 17 e 30 anos. A partir deste parâmetro, cada país e cada agência decide o que lhe é mais conveniente. No caso da França, há variações estabelecidas pelas agências, de 18 a 28 e de 19 a 29. O tempo de duração do programa varia de seis meses a um ano, como um estágio. Na prática, esse limite pode ser prolongado, mas, em geral, sua prorrogação é não contratual. Desse modo, nota-se que a definição do estatuto, o limite de idade e o tempo de duração referente ao programa culminam no fortalecimento de seu caráter temporário, que se evidencia na nomenclatura "intercâmbio". No entanto, considerar o Programa de intercâmbio *au pair* como uma simples troca cultural é limitador, pois, dessa forma, ignora-se a necessidade inescapável dos cuidados com as crianças. Essa necessidade torna-se mais evidente nos países ricos, onde mulheres ocupam cargos que exigem dedicação integral fora das suas casas, gerando demandas por pessoas que cuidem de seus filhos. Como não possuem a possibilidade de serem assistidas por familiares, recorrem aos imigrantes de países mais pobres. Por consequência, ocorre um incentivo à migração, em especial de mulheres, pois esse tipo de trabalho é associado a tradicionais e essencializados papéis de gênero. Esse fenômeno também é conhecido por "transferência internacional do trabalho de reprodução" e engloba uma demanda de trabalhadores do *care* também para os idosos, compondo o "mercado do *care*" (HIRATA, KERGOAT, 2007). Sob esse aspecto, podemos ver as *au pair* como uma resposta à necessidade de mão-de-obra para cuidar de crianças.

A constatação desse estatuto como uma resposta à demanda do trabalho do cuidado é observável a partir das agências que trabalham com o Programa de Intercâmbio *Au pair*. Por meio delas, vê-se a lei de oferta e procura do mercado do *care*. As empresas que trabalham com o Programa de Intercâmbio no Brasil são agências de viagens, enquanto, na França, os sites que trabalham com *au pair* também oferecem faxineiras e babás para as famílias.

As *au pair* se diferenciam das babás por exercerem a atividade de cuidar de crianças dentro de um programa de intercâmbio que estabelece algumas formas específicas: as atividades exercidas com as crianças devem ser vistas como uma forma de interação familiar. Mas, como as babás, as *au pair* têm horários a cumprir e as atividades realizadas com as crianças são, basicamente, as mesmas de uma babá (buscar na escola, dar o lanche, o banho e esperar os pais chegarem)[93].

Para além dos aspectos semelhantes ao trabalho das babás, a forma como as agências de intercâmbio funcionam ilustra a lógica do mercado do trabalho do *care*. Em primeiro lugar, é possível definir países que enviam *au pair* e países que as recebem. No caso do Brasil e da França, o primeiro é fornecedor e, o segundo, consumidor. Em segundo lugar, as agências responsáveis pelo programa, em cada país, distinguem-se entre si de acordo com a oferta e a procura.

A diferença entre as agências no Brasil e na França não é casual e reflete a diferença entre as pessoas que procuram o programa em cada país, tanto pelo interesse nele quanto por sua situação socioeconômica. Embora deva haver uma correspondência entre as regras do programa divulgadas em ambos os países, a distinção entre o público-alvo e as ofertas de serviço acarretam diferentes formas de apreender essas regras gerando, muitas vezes, desentendimentos entre as partes.

A preocupação em manter as trocas culturais e distinguir o programa *au pair* de um trabalho doméstico está diretamente ligado ao tipo de público ao qual ele é direcionado. A ideia de intercâmbio sustenta seu comércio. Todavia, seu motor é o mercado no trabalho do *care*, que tem como cerne a necessidade básica que é o cuidado das crianças e se expande em múltiplas configurações formadas pelos arranjos entre famílias e trabalhadoras do *care*.

[93] As obrigações de uma *au pair* devem ser distribuídas em até 30 horas semanais e a família também tem o direito de pedir dois *babysitting* semanais. Estes correspondem ao cuidado ds crianças à noite enquanto os pais saem. Convencionalmente, durante os dias da semana, a pessoa *au pair* busca as crianças na escola às 16h30min e fica com elas até a chegada dos pais, por volta de 19 horas ou 20 horas. Com exceção das quartas-feiras, pois as crianças não têm aula o dia todo e por isso ficam sob a responsabilidade da pessoa *au pair* durante mais horas. A descrição dessa rotina seria a mesma se estivéssemos falando de uma babá, às vezes também chamadas *babysitter*, que faz a *"sortie d'école"* (saída da escola).

Assim, o mercado do *care* adequa-se a configurações constituídas por demandas específicas de famílias que se encaixam em perfis de trabalhadoras e suas necessidades.

O programa de intercâmbio *au pair* é um exemplo de como se organiza o mercado do *care*. Nesse caso, de um lado, há uma família que tem condições de alojar outra pessoa e que pretende estabelecer com ela uma relação não salarial e, do outro, uma estrangeira que, devido ao seu perfil e as suas necessidades, tem interesse nessa oferta. Ela se torna uma *stagiaire aide familial étranger* (estagiário estrangeiro de ajuda familiar). Mas há famílias que, embora possam oferecer moradia a quem responderá por sua necessidade de cuidado com as crianças, optam por estabelecer uma relação que seja mais evidenciada como de trabalho, fora do discurso de intercâmbio e dos moldes que este propõe. Para essas famílias, há um tipo correspondente de trabalhadora, que com ela forma outra configuração do arranjo entre oferta e procura. Estas trabalhadoras preferem ou não podem estar dentro dos parâmetros propostos pelo programa de intercâmbio *au pair*. Nestes casos, elas recebem adminstrativamente a nomenclatura de *salarié au pair* (assalariado *au pair*).

O mercado do *care* responde a outras configurações, que podem ser constituídas pela não disponibilidade de alojar alguém, pela falta de um espaço físico ou apenas pelo não interesse em ter um vínculo de moradia com uma trabalhadora. Nessas situações, as ofertas da família podem ser respondidas pelas babás *(nounous)* que, por sua vez, não compõem um grupo homogêneo. Assim, os inúmeros perfis de babá - dentre eles, aquelas que trabalham na casa da família, aquelas que recebem a criança em sua casa ou, ainda, as que cuidam ao mesmo tempo das crianças de duas famílias, revezando entre a residência de cada uma - encontram uma família que as corresponda, formando, assim, outras configurações. Portanto, é fato que o *care,* como mercado que é, tem uma diversidade de oferta e de procura, todas elas oriundas da necessidade do *care*, aqui retratada pelo cuidado dos filhos.

As brasileiras que participam do presente estudo transitam dentro do mercado do *care*, de acordo com as configurações que lhes correspondem. Do grupo de 20 *au pair* com o qual mantive contato, as 17 que permaneceram na França se tornaram *nounous*[94]. Para melhor compreensão deste trânsito e sua apresentação neste trabalho, o trataremos como etapa de um processo migratório sustentado pelo mercado do trabalho do *care,* explicitando as diferenças administrativas entre os tipos de *au pair* e de *nounou*.

[94] A utilização do termo em francês, e não mais em português, serve para retratar a forma como, durante a entrevista, que ocorre em português, a língua francesa aparece para se referir à função que as entrevistadas exercem. A manutenção do termo na língua em que ele se apresenta é importante, pois demonstra que a incorporação da função acontece na outra língua, não naquela que lhes é materna, o que para mim aponta a dificuldade de se nomear como babá.

3.1.1 Diferenças administrativas

O Programa de intercâmbio *au pair* é uma das soluções para a necessidade básica que compõe as sociedades: o cuidar das suas crianças. Essa necessidade é cada vez mais delegada a pessoas sem vínculo parental, fato que fomenta o mercado do trabalho do *care*. Entretanto, este mercado, como outros, precisa de alguma regulação externa que, neste caso, é feito através da criação de estatutos que distinguem seu quadro de trabalhadoras. Conhecer algumas dessas distinções entre essas trabalhadoras é uma forma de entender o panorama no qual se increve a relação entre elas e a família para a qual trabalham.

No intuito de compreender a mudança de estatuto das brasileiras aqui estudadas, que de *au pair* passam a ser *nounous* no território francês, faz-se necessário apresentar as características que circundam esses dois estatutos. Inicialmente, deve-se distinguir dois tipos de contrato que envolvem a nomenclatura *au pair*, tendo em mente que o programa em questão possui um estatuto específico, criado para nomear um tipo de contrato em que uma pessoa não poderia ser contemplada apenas por sua qualificação de estudante ou de trabalhadora[95]. Posteriormente, é necessário diferenciar o estatuto de *nounou* daquilo que se apresenta na prática para as brasileiras aqui estudadas.

Os dois tipos de contrato que envolvem a nomenclatura *au pair s*ão o de *stagiaire aide familial étranger* (estagiário estrangeiro de ajuda familiar) e o de *salarié au pair* (assalariado *au pair*). O primeiro engloba estrangeiros de 18 a 30 anos, que vão estudar na França e são recebidos por uma família. Em troca desse acolhimento, eles devem cuidar das crianças dessa família e ter um cotidiano de colaboração com outros afazeres domésticos. O segundo contrato não tem restrição de idade ou de nacionalidade. Nesse caso, a pessoa assim nomeada é um *employé familial* (empregado doméstico), contratado para efetuar tarefas domésticas (limpar, passar roupa, cuidar das crianças). Tanto a estagiária quanto a assalariada *au pair*[96] serão pagas com moradia e alimentação, mas a segunda terá esses benefícios calculados em relação ao número de horas trabalhadas. O valor dessas horas é baseado no mínimo estipulado

[95] *"Considérant que les personnes placées au pair constituent une catégorie spécifique tenant à la fois de l'étudiant et du travailleur, sans entrer pour autant dans l'une ou l'autre de ces catégories, et qu'il est par conséquent utile de prévoir pour elles des dispositions appropriées" in Accord Europpéen sur le deplacement au pair. Disponível em : https://rm.coe.int/1680072357.*

[96] Escolhi o uso dos substantivos no feminino em coerência com o fato de que, na maioria das vezes, esses contratos são vividos por mulheres.

pelo governo, o SMIC - *Salaire Minimum de Croissanc*[97] -, enquanto o dinheiro recebido pelas estagiárias não é reconhecido como um salário, mas como *argent de poche* (mesada). Essa diferenciação ilustra que as atividades realizadas pelas estagiárias *au pair* não são consideradas como um trabalho. O dinheiro por elas recebido é justificado para que possam pagar seu próprio lazer (REDONDO, 2005). No entanto, a realidade vivida pelas *au pair* contradiz essa definição, pois, quando não viajam com a família, e portanto não cuidam das crianças, não recebem dinheiro. Dessa maneira, a denominação "mesada" é justificada apenas pela quantidade de dinheiro recebida, que por ser pequena, fica mais bem definida dessa maneira. A existência desses dois tipos de *au pair*, a estagiária e a assalariada, demonstra duas das possíveis respostas à necessidade de pessoas para a realização do trabalho do *care*, exemplificando como o mercado do trabalho do *care* se adequa às especificidades de grupos sociais, criando nichos para cada perfil de trabalhadora e de famílias.

O estatuto, *stagiaire aide familial étranger,* é voltado para jovens e tem na condição de seus parâmetros de idade, nacionalidade e tempo de duração, o reconhecimento dos limites necessários para que seja considerado como um programa de intercâmbio. Esse discurso fomenta a existência de agências que, por sua vez, garante a especificidade dos participantes desse tipo de acordo. Em relação às *au pair stagiaire aide familial étranger*, esse estatuto, como vimos, contempla pessoas jovens que querem aprender uma língua ou aperfeiçoá-la. No plano econômico, são pessoas que possuem dinheiro para comprar uma passagem para outro país, mas não para arcar com todas as despesas durante um longo período. No caso das brasileiras, são pessoas que não querem ser vistas como empregadas domésticas. Em relação à família de acolhida, essa precisa estar disposta a receber alguém que passará por um processo de adaptação em um novo país, assim como deve ter uma condição espacial para receber a *au pair.*

O estatuto *salarié au pair* por não estar associado à obrigatoriedade dos estudos, alcança outro grupo de trabalhadoras do *care* e de famílias receptoras. Nesses casos, embora as condições espaciais necessárias sejam as mesmas que as exigidas para uma estagiária, as emocionais são outras. Isso ocorre porque as *au pair* assalariadas são pessoas que estão adaptadas no país e não possuem expectativas geradas por um discurso de programa de intercâmbio.

[97] Para saber mais a esse respeito, consultar o site oficial da administração francesa: <https://www.service-public.fr> assim como o site da Unions de Recouvrement des Cotisations de Sécurité Sociale et D'allocations Familiales -Urssaf <https://www.urssaf.fr> , órgão que tem como uma das funções a cotização de salários.

Mesmo tendo como semelhança o oferecimento de moradia e de alimentação pelas famílias, esses dois estatutos de *au pair* respondem, portanto, a diferentes configurações do mercado do trabalho do *care*. Dentro de cada um, é possível observar as condições oferecidas por uma família e entender as necessidades de quem as responde. A presente pesquisa se focaliza naquelas que têm seu perfil associado ao discurso do *programa de intercâmbio au pair*[98], ou seja, nas *stagiaire aide familial étranger.*

As *au pair* têm os direitos e os deveres que envolvem o seu estatuto em vigor em 1971. Eles podem ser vistos no *Accord européen sur le placement au pair.* Em 2006, além de fazer pequenos reajustes nas regras e regulamentos pertinentes às *au pair* e às famílias de acolhida, o *European committee for au pairtandards* - ECAPS[99] - criou parâmetros para as agências de intercâmbio e acrescentou um discurso em que destacava a afetividade como elementar na relação entre *au pair* e famílias. Dentre as cláusulas desse novo estatuto, constata-se como um dos requisitos para a pessoa *au pair*: "Agir e integrar-se como um membro da família". No que concerne o papel da família de acolhida, pode-se ler: "Tratar a *au pair* como um membro da família".

Vale ressaltar que, apesar das alterações, dentre os deveres da família, não houve mudanças na sua obrigação de oferecer alimentação e hospedagem à pessoa *au pair*. Em relação às atribuições da pessoa *au pair*, o cuidado com a casa foi, aos poucos, mais direcionados às crianças. Dessa maneira, devido às diretrizes do contrato assinado e pela atuação da pessoa *au pair* como um membro da família, a ideia de que a *au pair* é um tipo de empregada doméstica é afastada[100]. Portanto, em linhas gerais, a *au pair* será acolhida por uma família que lhe dará a acomodação e alimentação. Em troca, a *au pair* cuidará das crianças dessa família como uma "irmã mais velha".

As *nounous*, denominação atribuída às babás na França, mesmo cuidando dos filhos de uma família, não estão vinculadas a ela como as *au pair*, ou seja, pelas necessidades básicas de moradia e de alimentação. A denominação *nounou* é a forma encontrada pelas crianças

[98] Bia, uma das entrevistadas, deixou de ser *stagiaire aide familial étranger* e se tornou *salarié au pair*. Contou-me que preferia ter continuado na primeira situação, pois sua relação com a família era melhor, mas, quando decidiu deixá-los, foi para tentar morar no centro de Paris. Pagava o seu quarto com a limpeza da casa e passando as roupas da família (10 a 15 horas semanais) e recebia sete euros pelas horas trabalhadas com as crianças, que eram por volta de 15 horas semanais. Deixou a família, pois, segundo ela, "não aguentava mais morar na casa dos outros". Morando com o namorado, continuou a cuidar de crianças. Portanto, tornou-se *nounou* .

[99] Site do ECAPS: <http://www.ecapsweb.eu/>.

[100] Em meu mestrado, fiz uma comparação entre todos os artigos do *"Accord européen sur le placement au pair"* e os encontrados no " *European committee for au pairstandards* " e nos sites das agências de intercâmbio.

para dizer *nourrice,* por isso, diz-se que é seu diminutivo. Embora *nounou* seja um termo muito utilizado, o nome que representa essa categoria profissional e, nesses termos, é reconhecido, é o de *assistante maternelle* (assistente maternal). Para obter o direito de trabalhar como tal, é exigida uma formação profissionalizante. Segundo o Artigo L421-1 do Código de Ação Social Francês, a *assistante maternelle* é uma pessoa habilitada que, em troca de remuneração, recebe em seu domicílio crianças, levando em conta os horários de trabalho dos pais, que a ela confiam seus filhos[101].

O termo *nounou* faz referência àquelas pessoas que, assim como as *au pair*, trabalham na casa da própria criança. No entanto, as *nounous* têm seu salário calculado por hora e as *au pair* recebem uma quantia fixa semanal, que gira em torno de 80 euros para 30 horas de trabalho. O valor da hora de trabalho de uma *nounou* é de, no mínimo, oito euros, ou seja, pelas mesmas 30 horas de trabalho contabilizadas da *au pair*, uma *nounou* receberia três vezes mais. Não obstante a diferença considerável de remuneração entre as *au pair* e as *nounous*, neste trabalho, verificou-se que não é a questão financeira que motiva a busca pela mudança de *au pair* para *nounou*, mas a necessidade de um afastamento das condições de relacionamento interpessoal impostas pelo programa de intercâmbio *au pair*. Como será mostrado a seguir, para as *au pair* brasileiras que participaram desta pesquisa, afastar-se da configuração estabelecida pelo programa faz com que se sintam mais independentes. O salário que recebem como *nounous,* ainda que maior do que a da *au pair*, não as deixa financeiramente mais confortáveis visto que os gastos também aumentam.

É importante destacar que nenhuma das pessoas *au pair* consideradas nesta pesquisa possuem o estatuto de *assistente maternelle*. Dessa forma, é possível notar que, embora passem a receber a nomenclatura *nounou,* pois são pagas por hora e não moram na propriedade da família para a qual trabalham, continuam, em alguma medida, não inscritas na ideia de profissionais. Por consequência, ainda correspondem mais ao imaginário da *babysitter,* jovens estudantes que cuidam de crianças. Entretanto, entre as brasileiras aqui entrevistadas, a nomenclatura *babysitting* é mais utilizada para fazer referência a trabalhos pontuais, em geral realizados à noite na ausência dos pais. Porém, algumas vezes, essa

[101] Artigo L421-1. Modificado pela Lei n°2007-308, em 5 de março de 2007 - art. 14 JORF 7, março 2007, em vigor no 1° de janeiro de 2009. *".L'assistant maternel est la personne qui, moyennant rémunération, accueille habituellement et de façon non permanente des mineurs à son domicile. L'assistant maternel accueille des mineurs confiés par leurs parents, directement ou par l'intermédiaire d'un service d'accueil mentionné à l'article L. 2324-1 du code de la santé publique. Il exerce sa profession comme salarié de particuliers employeurs ou de personnes morales de droit public ou de personnes morales de droit privé dans les conditions prévues au chapitre III du présent livre, après avoir été agréé à cet effet"*. Tal artigo pode ser acessado em <https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?cidTexte=LEGITEXT000006074069&idArticle= LEGIARTI000006797846&dateTexte=&categorieLien=cid>.

definição também é utilizada para se referirem ao trabalho que realizam. Portanto, a passagem de *au pair* para *nounou* de uma brasileira configura mudanças contratuais, concretizadas na forma de pagamento e na decorrente desvinculação direta dos patrões da moradia e da alimentação. Para que essas mudanças sejam possíveis, é necessário renovar o visto de permanência no país e encontrar outro local para morar. Tendo em vista que, convencionalmente, é necessário ter um fiador francês para alugar um lugar, que o valor do aluguel é elevado e o dinheiro recebido como *au pair* não possibilita que este seja guardado para futuras despesas é possível afirmar que a passagem de *au pair* para *nounou* demonstra uma etapa conquistada dentro do processo de migração. Essa etapa também poderia ser efetivada com a mudança de *au pair* do tipo estagiária estrangeira para *au pair* do tipo assalariada, no entanto, o fato das garotas aqui entrevistadas não procurarem essa mudança tem um significado relacionado à sua experiência como *au pair*. Este aspecto será explorado a seguir, bem como o fato dessas brasileiras aceitarem ser *nounous* quando sua participação no programa *au pair* ser vinculada à camuflagem do trabalho exercido, que se torna explícito nessa passagem. Para isto, e em coerência com a proposta metodológica desta pesquisa, apresentarei minha própria experiência procurando fazer uma comparação entre ser *au pair* e ser *nounou*.

3.2 Autorretrato: independência à vista

Era imenso o meu prazer em sair do trabalho e caminhar até a minha casa. O sol tocava meu rosto e eu pensava há quanto tempo não tinha aquela sensação de liberdade. Via outra cidade, agora também coberta de luz; mesmo que não fosse final de semana, observava os parisienses, entrava em lojas e aprendia a sentir outra vida na mesma capital na qual eu morava há dois anos. Agora eu era nounou e não mais jeune fille au pair.

Como jeune fille au pair, eu cuidava apenas de uma menina, Marion, que tinha sete anos quando cheguei. Pegava-a na escola às 16h30, lanchávamos juntas, fazíamos a tarefa da escola. Helena, sua mãe, chegava em casa por volta das 19h30, o jantar estava pronto. Em alguns dias, a mesa também; em outros, não. Mas Marion estava sempre pronta: banho tomado, de pijama e sua robe de nuit. Nunca fui pega de surpresa. Helena me ligava todos os dias para avisar que estava chegando. Era o sinal que eu esperava para dar a volta na casa e organizar as coisas à sua maneira. Apagava os traços dos meus dedos nas maçanetas dos armários, verificava se o banheiro estava em ordem, alinhava os sapatos na porta de entrada e procurava deixar a cozinha sem muitas coisas espalhadas. Foi Helena quem me fez

entender que gostaria que assim fosse, quando, em um surto nervoso, gritou que os armários e a sua casa não eram os mesmos desde que eu havia chegado. Foi a minha não indiferença à sua queixa que me fez colocar essa ronda em minha rotina.

Sentávamos as três à mesa longa, de quatro lugares. Helena na ponta, Marion ao seu lado direito, eu ao seu lado esquerdo. As horas passavam, algumas vezes entre a conversa de como foi o dia, a frase: "la main sur la table![102]" surgia. Nesses momentos, tanto Marion quanto eu atendíamos à norma de etiqueta que nos escapava. Às vezes, a cumpríamos automaticamente; em outras, eu a sinalizava a Marion com o olhar. Não tenho dúvidas de que prefiro comer com a mão nas coxas, à moda londrina, definição que também aprendi à mesa dessa família, mas fazia-me de exemplo e mantinha-me nas normas francesas.

Foram dois anos dividindo a hora do jantar, de segunda à sexta. Todas as noites, estávamos as três juntas. No final de algumas delas, com Marion já na cama, eu e Helena, na cozinha, trocávamos segredos de família enquanto ela fumava seu cigarro. Eu gostava. Nunca senti vontade de não querer mais jantar com elas. No entanto, a ausência da rotina com Marion e Helena me fazia experimentar um espaço muito meu, no qual eu era capaz de me perder. Meus dias se alongaram. Às 19h, eu caminhava para a minha casa e jantava exatamente o que e como eu queria. Eu experimentava uma grande sensação de liberdade, sem nem ter me visto presa antes.

Em comparação às outras au pair, eu tinha grande liberdade espacial, pois onde eu dormia, meu estudette, era completamente independente da casa da família. Ele estava localizado em outro prédio, a dez minutos a pé de onde a família morava. Helena não sabia dos meus horários de chegada ou de saída, não havia uma facilidade em me deixar aos finais de semana trabalhando ou em me pedir para passar um aspirador na casa como acontecia com outras au pair. Estávamos realmente distantes espacialmente, o que me dava vantagens em comparação a outras au pair. Isto não significa que eu não tenha exemplos de inúmeros exercícios nos quais a respiração se pausou para que me lembrasse de apenas deixar passar; não significa que, às terças-feiras, eu dormisse sem pensar na quarta-feira de manhã, quando encontraria Helena e, com ela, iríamos até à equitação. Lá, eu esperaria Marion procurando me movimentar para que meus pés não congelassem... Mas era fato que, comparada à de outras au pair, minhas condições estruturais eram vantajosas.

Os trabalhos domésticos que eu devia realizar na casa de Helena e de Marion também não me eram um problema. Eles estavam, de uma forma ou de outra, relacionados a alguma

[102] *A mão sobre a mesa!*

atividade que eu devia realizar para Marion. Dar banho ou preparar o jantar, por exemplo, me levavam, consequentemente, a arrumar os espaços que correspondiam a essas atividades. Quando eu precisava fazer alguma outra coisa, de alguma forma, Helena estava lá. As roupas sujas para lavar estavam sempre dentro da máquina de lavar, eu tinha apenas que ligá-la e, depois, estender as roupas. Tarefa que nunca me soou como abuso. Tenho, na memória, imagens de Helena e eu a estendermos e a retirarmos a roupa do varal, eram momentos também de trocas. Em um deles, fui identificada como alguém que não gostava de estender roupa. Helena disse que se notava pela forma como eu fazia. Achei sensível de sua parte. Em outro momento, ao notar que dobrávamos as meias de maneira diferente, me prontifiquei a fazer à sua maneira, ela balançou a cabeça e eu aceitei não aprender, entendendo que havia coisas que não importavam.

Mesmo depois do jantar, Helena jamais ficava sentada enquanto eu tirava a mesa, estávamos sempre fazendo aquilo como, idealmente, "integrantes de uma família" dividiriam esta tarefa. Nunca tive a sensação de que ela confundia minhas funções: meus cuidados com a casa estavam integrados às minhas atividades e às exigências de uma família muito organizada. Embora a maneira como Helena expressou seu descontentamento comigo e com as marcas da minha mão em seu armário tenha sido ríspida e tenha me trazido incômodos, procurei esquecer a forma e ver a legitimidade da queixa. Afinal, era a maneira de Helena e Helena era a minha patroa. Ela era conhecida como uma mulher de caráctère[103]*, eu estava convivendo com ela, em um campo de intimidade e de trabalho. Era preciso saber conviver e trabalhar, era um trabalho do care. Ser pragmática fazia parte e era verdade que eu nunca havia me preocupado com as maçanetas. Fato que a faxineira também reiterou quando com ela desabafei.*

Diferente das outras au pair e de outras imagens de patroas, eu tinha meu espaço desvinculado do espaço da família e Helena sempre esteve longe de ser uma patroa a quem eu atribuía os adjetivos "oportunista" ou "folgada". Portanto, a questão da liberdade, era, para mim, diferente da que apareceu para outras au pair. Ainda assim, a sensação também lá estava. Eu sentia uma maior liberdade sendo nounou do que como au pair. Eu dizia "tchau" e o resto do tempo era meu, dos meus modos, dos meus gostos. Portanto, eu tinha mais tempo para ficar à vontade. Trabalhar naquela intimidade de jantares era um exercício que eu sentia, mas só a distância me fez notar.

[103] Expressão em francês utilizada para fazer referência a uma pessoa de personalidade forte, que gosta das coisas feitas ao seu modo.

Minha família de acolhida e eu tínhamos uma boa relação, havia uma interação permanente entre o que eu precisava fazer (o cuidado) e o aspecto econômico da assegurava sua continuidade. Eu gostava da minha família de acolhida, ainda mantenho contato com ela. Marion era doce, algumas vezes me percebia mais do que muitos. Ela me ajudava a estar no estrangeiro e a trabalhar em sua casa. Helena era atenta, seu senso de justiça era notável. Graças a ela, notei na palavra justa, seu senso de desconforto e reafirmei sua necessidade. Foi assim que comecei a codificar que a justiça, podia também comprimir as relações, mas era essencial mesmo nas relações de intimidade. Assim, para nós, au pair, mesmo que por razões diversas, se fazia essencial ter um lugar completamente desvinculado da família de acolhida, um lugar social outro. Por isso, afirmo que o vínculo estabelecido dentro do programa au pair está para além de morar na mesma casa que a família, se focalizando no fato de morar em um lugar que é da família. Portanto, está relacionada às dependências burocráticas, econômicas e afetivas estabelecidas por meio do programa. Estas dependências modificam as formas de se relacionar dentro do trabalho do care, assim como, quando alteradas, configuram uma maior interação com a sociedade francesa e resultam em uma etapa da migração.

3.3 Comparação entre ser *au pair* e ser *nounou* [104]

> Não tem muita diferença no sentido prático da coisa. Tem diferença no sentido de você não estar mais morando com a família, de você ter essa prioridade, assim de... Não sei....Eu acho que todas as meninas que vieram pra cá, como *au pair*, depois que elas conseguiram o mestrado... A maioria começou a trabalhar como *nounou*... Então, acho que é uma.... Meio que um.... Uma mudança natural, eu acho... porque eu não queria fazer outra coisa, justamente porque eu já estava nesse meio de crianças e tal. E, pra mim, eu não tive nenhum pavor, nem nada que tenha me traumatizado; pra mim, eu quis continuar.... Sobretudo porque eu sabia que daria pra aliar com os meus estudos. Eu não gostaria de trabalhar em outros lugares sabendo que eu não teria as minhas horas de *babysitting* pra estudar. (KARINA , 2014)

É recorrente as *au pair* brasileiras trilharem um percurso semelhante a este relatado por Karina. Uma brasileira que foi *au pair* durante dois anos, um ano em cada família e depois, foi *nounou* durante dois anos na mesma família. Como Karina, 17 garotas das 20 *au*

[104]Escolhi manter a palavra *nounou* em francês e não realizar sua tradução para o português, não apenas em respeito ao modo como as entrevistadas se nomeiam, mesmo falando em sua língua materna, mas também porque, com a utilização dessa nomenclatura, acredito explicitar como as entrevistadas se distinguem das babás do seu país.

pair, que foram acompanhadas durante esta pesquisa, tornaram-se *nounou* ao fim do programa. As três garotas que não seguiram essa trajetória voltaram para o Brasil. Diante disso, é possível afirmar que, do grupo estudado, todos os indivíduos que ficaram em Paris continuaram a cuidar de criança, deixando de ser *au pair* para trabalhar como *nounou.* Esse fato é interpretado como consequência de uma maior integração das brasileiras à sociedade a que chegaram como *au pair*. Dessa maneira, a transição de *au pair* para *nounou* também é uma etapa no processo de migração.

Tendo em vista que a camuflagem[105] do trabalho doméstico/do *care* proporcionada pelo discurso de intercâmbio *au pair* atrai suas participantes brasileiras (REDONDO, 2010), fez-se necessário entender as razões que teriam permitido o abandono dessa camuflagem ao se tornarem reconhecidamente *nounou*. Assim, incitada, pela constatação de que as brasileiras participantes do programa *au pair* na França, ao não voltarem para o seu país, tornavam-se *nounou,* e com interesse na compreensão dos elementos que envolvem as relações do *care*, procurou-se responder ao questionamento: o que se modifica para as participantes brasileiras do programa de intercâmbio *au pair* quando mudam de estatuto e passam a ser *nounou* e quais as consequências na forma como vivenciam sua atividade do *care* com tal mudança?

No caso das *au pair* brasileiras que se encontram em Paris, a passagem de *au pair* para *nounou* certamente não ocorre por causa das vantagens financeiras, uma vez que os aluguéis nesse local são elevados e que a *au pair* tem garantia de moradia e de refeições[106]. Já as *nounous*, além de não possuírem alimentação e moradia garantidas, contam com uma variação salarial decorrente da incerteza das horas que conseguirão trabalhar durante a semana.

Na maioria das vezes, ao se tornarem *nounous*[107]*,* as au *pair* não realizam um total de 30 horas semanais. São caracterizadas como realizadoras de um trabalho estudantil e, por consequência, não possuem uma vida financeira muito distinta da vivida como *au pair,* justamente porque passam a pagar diretamente seu próprio aluguel. Na verdade, a estabilidade financeira é maior como *au pair.* Nesse contexto, é possível afirmar que as *au pair* brasileiras se tornam *nounou* em busca de uma maior autonomia, sem que esta esteja diretamente

[105]Termo que utilizei no mestrado para me referir ao discurso do programa de intercâmbio *au pair* cujo intuito é atrair um público específico.

[106] Em pesquisa anterior, foi constatada a dificuldade das *au pair* com a temática da alimentação. Muitas família controlam a comida das au pair, há casos em que elas não podem comer como o resto da família e, de forma geral, devem se submeter a uma cultura quantitativa e/ou qualitativa diferente.

[107] As *nounous* a que nos referimos são aquelas que as *au pairs* aqui estudadas se tornaram. Ou seja, aquelas que cuidam das crianças depois que elas saem da escola até a chegada dos pais. Existem *nounous* que passam todo o dia na casa dos seus patrões, e nesse caso, alcançam facilmente as 30 horas semanais de trabalho.

associada a maiores ganhos financeiros. Por meio da fala de Karina, transcrita abaixo, podemos ratificar esta informação:

> É engraçado... É muito relativo, porque, como *au pair*, você tem 300, 320[108] euros pra gastar com o que você quer.... Aqui, a gente tem mais, mas, em compensação, tem que pagar aluguel e tal... Eu não tenho a sensação de ter mais dinheiro, porque, no final do mês, eu tenho menos do que eu tinha como au pair, mas eu prefiro assim [...].

A preferência de Karina é compartilhada com as outras *au pair*. Sua fala aponta para algumas outras razões que levam as jovens a escolher a mudança de seu *estatuto* de *au pair* para *nounou*, apesar da desvantagem financeira:

> Eu prefiro pagar meu aluguel, ter um endereço no meu nome... É assim que eu vejo que estou avançando, sabe? Antes, pra fazer qualquer coisinha, eu precisava de uma carta da pessoa que me alojava; agora, não, agora eu moro aqui... Eu acho que é uma questão pessoal de dizer "Ah... eu moro em Paris e eu pago o meu aluguel", sabe, nesse sentido assim [...] de independência mesmo!

A vantagem explicitada por Karina está ligada a determinadas rupturas com a família de acolhida e o que estas lhe trazem como representação de avanço social. Sua fala retrata o desejo de rompimento de uma das dependências identificadas dentro dos parâmetros do programa *au pair* (REDONDO, 2016), como a dependência burocrática da família de acolhida. Por meio dessa fala, é possível perceber que, com a ruptura, ocorre também uma libertação concernente ao campo econômico. Além disso, de algum modo, o rompimento burocrático permite uma autonomia afetiva das *au pair* em relação à família. Essa nova configuração reflete-se, portanto, na maneira como encaram sua integração à sociedade e corresponde à concretização de um processo de migração. A dependência burocrática relaciona-se diretamente com a responsabilidade que a família de acolhida assume com o Estado em relação à entrada e à permanência da pessoa *au pair* no país.

Ter um endereço próprio representa que a antiga *au pair* tornou-se autônoma em relação à família. Consequentemente, como demonstra a fala de Karina, a *au pair* está independente para comprovar a localização de seu endereço fixo na cidade. É importante destacarmos que, se a pessoa *au pair* está burocraticamente independente da família, é porque encontrou outros meios para a renovação de seu visto. As estratégias mais comuns utilizadas

[108] O dinheiro recebido por uma pessoa *au pair* varia de 70,00 a 90,00 euros.

pelas garotas são o ingresso em uma universidade ou o casamento com um cidadão europeu. No caso da amostragem aqui estudada, as 17 pessoas que permaneceram na França ingressaram na universidade, três delas saíram da casa da família de acolhida e foram morar na casa dos namorados, mas, nesse momento, não registraram a união em termos jurídicos; ou seja, não se vincularam a eles burocraticamente.

Pode-se perceber que, com a independência burocrática das pessoas *au pair* em relação à família, também ocorre a independência econômica e a desvinculação da oferta de moradia e de alimentação, elementos indispensáveis à subsistência. O rompimento dessas duas dependências basilares do estatuto assinala uma maior integração social, mesmo diante do fato de continuar sendo migrante. Como consequência dessa autonomia burocrática, há também a ruptura da dependência afetiva que, embora estimulada pelas outras duas, acentua-se diante da condição de estrangeira da *au pair*. No entanto, mesmo que essa condição não tenha se modificado, sua vivência não está mais vinculada à família de acolhida, favorecendo a manutenção e criação de outros laços afetivos. Desse modo, passar a ser *nounou* é como uma etapa superada para o alcance da integração social.

Sem que eu tivesse dito qualquer palavra relacionada à dependência, mas sobre "ser adulto[109]", Karina completa seu raciocínio com a ideia de ruptura de dependências. A independência, nesse contexto, também é permeada pela ideia de pagar todos os seus gastos de maneira explícita.

Ao encontro desse raciocínio de Karina, Sibelle, para além de enfatizar que o salário não foi o fator que mais a estimulou à sua transição de *au pair* para *nounou*, enumera suas despesas e demonstra uma consciência diante dos gastos ao se desvincular de sua família de acolhida:

> [...] Quando eu era *au pair*, eu tinha mais dinheiro, porque estava sempre sobrando. Eu não comprava comida, eu roubava tudo escondido... O que eu comprasse era tipo besteirinha; não pagava aluguel, não pagava Navigo[110]. Não... era tipo... quando eu era *au pair*... Eu nunca fiquei doente. Tá entendendo? Então... Eu sempre tinha... eu ganhava 75,00, então, sempre tinha 75,00. E eu não sou uma pessoa... Por exemplo, eu vou sair, eu não sou uma pessoa de esbanjar dinheiro... Eu não vou beber, torrar, não sei o quê.... Eu não bebo. Pra mim, eu passo uma noite, uma *soirée* inteira com um copo d'água, não tem problema, então eu sempre tinha dinheiro. Eu ia, comprava uma roupa, essas coisas... Então, quando eu era *au pair*, eu tinha mais dinheiro do que quando *nounou*.

[109] A expressão que eu pronunciei, completando a ideia que entendi a partir do que ela me dizia e que ficou mais claro com o tom da conversa foi: "Sou grande"

[110] O cartão pré-pago que dá acesso aos meios de transporte em Paris.

Ao especificar seus desembolsos com a comida, com o aluguel, com o transporte (Navigo) e com a saúde, Sibelle descreve as despesas básicas de uma pessoa que tem seu pagamento evidenciado com a desvinculação da família de acolhida, uma vez que, deixando de ser *au pair*, paga suas despesas com o **dinheiro** que recebe do trabalho de cuidar das crianças. O *care* que era realizado supostamente devido a uma predisposição natural, muitas vezes ligado ao gênero e às relações familiares, passa a ser evidenciado como uma atividade que deve ser realizada, é uma função daquele que o realiza. Desta maneira configura-se socialmente a passagem do cuidado e do cuidar como disposição para uma atividade na transição entre ser *au pair* e ser *nounou.* Portanto, o cuidar das crianças, que no programa *au pair* parece algo realizado graças a um tipo de disposição dos familiares, dever de *status* (GLENN, 2013), mais especificamente, das irmãs mais velhas, quando realizado por uma *nounou,* passa a ser reconhecido como atividade profissional pela qual se deve pagar. Esse é mais um aspecto que transforma a passagem de *au pair* para *nounou* como uma transição para outro lugar social.

Para melhor entender essa passagem, é importante lembrar-se o nome do programa, *au pair*, significa "em par", simbolizando uma relação de igualdade entre a família e a *au pair*. Esta nomenclatura somada ao discurso de que a *au pair* será um membro da família, camuflam a ideia de trabalho, que encontra respaldo na denominação estagiária que, administrativamente, esse estatuto de au pair recebe. Nessa perspectiva, as atividades exercidas pela *au pair s*ão consideradas como uma disposição não só feminina, mas a de um membro da família no que concerne ao cuidar dos outros, seja por amor ou por retribuição.

Dessa maneira, a camuflagem desse trabalho fica evidente quando se deixa o estatuto de *au pair*, que liga o cuidar a uma disposição, e passa-se a ter uma remuneração em dinheiro denominada salário, evidenciando, mesmo que com reticências, o cuidar como atividade profissional. Portanto, tornar-se *nounou* também é um reconhecimento do trabalho executado, o que se reflete em sua forma, uma vez que o dinheiro recebido é nomeado de outra maneira: de uma "mesada" passa-se a um valor recebido pelas atividades realizadas. Assim, o recebimento de um dinheiro que é nomeado como "salário" quando um trabalho é realizado também faz parte da simbologia da integração social pela qual a *au pair* passa ao tornar-se *nounou*. A relação de troca entre a *au pair* e a família de acolhida ocorre de maneira que os cuidados com as crianças designados à *au pair* não sejam vistos claramente por ambas as partes como uma forma de pagar a moradia e a alimentação.

A dificuldade de se entender claramente o que seria o pagamento de uma *au pair*[111] pode ser conferida na fala de Sibelle, quando expressa sua apropriação dos alimentos da família como "roubo". Mesmo que fosse destinada a Sibelle uma determinada quantidade de alimento equiparável a uma projeção de seu salário, caso *a au pair* a excedesse, seria possível recorrer ao discurso do programa e, como *membro da família*, sentir-se à vontade para comer o que desejasse[112]. Portanto, o fato de Sibelle não conseguir se apropriar da comida como um direito seu é mais um fator que demonstra não apenas o controverso discurso do programa *au pair*, mas também como a desvinculação da família reflete uma emancipação desejada por quem passa um tempo imerso na lógica do programa au pair. Nesse sentido, a fala de Sibelle também nos ajuda a compreender a fala de Karina sobre a independência adquirida a partir da possibilidade de ter um endereço em seu nome e pagar suas contas de maneira socialmente reconhecida. Por fim, ambas nos permitem afirmar que deixar de ser *au pair* e tornar-se *nounou* é uma forma de passar a outra etapa no processo de migração, pois é quando é possível que as estrangeiras se identifiquem como inseridas na sociedade de forma independente da família de acolhida. Para tanto, as condições materiais, mesmo sendo essenciais, não parecem ser o fator que motiva a mudança de estatuto. Sibelle explicita o seu posicionamento ao responder à minha pergunta sobre sua preferência entre ser *au pair* ou *nounou* :

> *Nounou*. O meu negócio não é dinheiro, tá entendendo? Não quero assim, não quero muito dinheiro... O meu negócio é pra poder chegar em casa, ter tudo *Leader Price*[113], tá entendendo? É ficar em paz, entende? É chegar na minha casa e fazer o que eu quiser.

Em sua fala, Sibelle expressa suas preferências e deixa clara a sua prioridade: "fazer o que quiser" como a grande vantagem em ser *nounou* em relação a ser au pair. É evidente que a expressão utilizada por Sibelle é uma utopia em relação à vivência em uma sociedade permeada por regras, mas, quando empregada para explicitar sua condição como *nounou*, compreende-se o sentido que ela adquiriu: estar longe do olhar do outro e, portanto, de seu

[111] Cito um exemplo sobre a dificuldade de reconhecer o pagamento recebido não pela forma de salário, vivenciado por mim foi: enquanto era *au pair*, recebi uma amiga brasileira em meu pequeno estúdio de 10m^2. Esta, ao buscar agradecer pela hospedagem recebida, presenteou a mãe da minha família de acolhida e não a mim. Isto demonstra que meu trabalho, que pagava o aluguel daquele lugar onde foi recebida, não era levado em consideração, possivelmente por não ser negociado em dinheiro.

[112] Para saber sobre os conflitos vivenciados pelas au pair conslultar REDONDO (2010).

[113] Rede de supermercados conhecida pelos baixos preços.

julgamento. Trata-se da desconstrução da independência afetiva[114], refletida a partir de outras duas independências: burocrática e econômica. Estar longe do olhar da família de acolhida possibilita a realização do que Sibelle define como "fazer o que eu quiser". De modo semelhante, Karina expressa seu distanciamento do olhar da família com a expressão "não precisar dar satisfação". Quando pedi que comparasse ser *au pair* e ser nounou, considerando a necessidade de morar na mesma casa que a família de acolhida, ela respondeu da seguinte maneira:

> Eu prefiro, claro, ter a minha casa. Sobretudo, o fato de não ter que ficar dando muita satisfação pra eles... (...) ... Eles não pediam muita satisfação, mas, querendo ou não, viam a hora que você saía, a hora que você chegava.... Nunca teve um controle da parte deles, não diretamente. Mas eu sabia que, às vezes, o casal gay, no começo... hm ... O Julien falava pra mim: "Ah... Mas, amanhã, você tem que acordar cedo para ir para a faculdade, você vai para a casa do seu namorado a essa hora?". Sabe, tipo : "Você vai sair, você vai com quem?" (...) Isso, pra mim, é legal... Eu saio.... Não ter que dar satisfação e o fato de você ter os seus horários, você acorda a hora que você quiser sem barulho de criança correndo... Porque eu morava com eles, né? Então, às vezes, acontecia de eu acordar com eles falando, criança correndo... A criança queria ir no meu quarto sem eu ter chamado, algumas coisas assim. São mais questões de privacidade mesmo.

Karina deixa claro o que faz a diferença: a privacidade, ou seja, aquilo que lhe permite ter a própria vida. Ela é minuciosa ao expressar "não ter que ficar dando muita satisfação", mostrando que, apesar do fato de que se justificar ao outro sempre acontecerá, em alguma medida, é necessário ter seu próprio espaço, longe do olhar e do tempo desse outro para sentir-se à vontade[115]. Além disso, como é notável ainda na fala de Karina, a distância espacial também se faz necessária para uma maior liberdade ao se posicionar diante dos patrões. Em relação a tornar-se *nounou,* ao ser questionada sobre o que mudou, ela respondeu: "Mudou que eu me sinto mais livre em poder recusar *babysitting*, ou não... Eu gosto de saber que eu ganho por hora. Já saber que, nas férias, a gente não vai ser explorada [...]."

[114] Esta nomenclatura caracteriza uma das três dependências ligadas ao programa *au pair.* Portanto, não se trata de dizer que as entrevistas possuem uma dependência de afeto da família, mas sim, que já não são as estrangeiras que acabaram de chegar e conhecem apenas a família e que precisam agrada-los para a manutenção da relação que permite que elas estejam no país, tenham casa e alimentação.

[115] Tendo em vista essa constatação, podemos refletir sobre a condição de vida das empregadas domésticas que moram na casa das patroas por mais de um ano e como isso pode afetar negativamnte sua subjetividade.

Os aspectos levantados por Karina acerca da vida como *au pair* parecem simples de serem resolvidos. Bastaria que ela se posicionasse claramente a respeito de seus horários disponíveis para o trabalho, assim como a respeito do que os patrões lhe reservariam para as férias, por exemplo. Mas, há um conjunto de determinações que complexificam esta relação, por isso, para não julgarmos o comportamento das *au pair* como imaturo diante das famílias, é importante considerarmos as dependências burocráticas, afetivas e econômicas estabelecidas na relação entre as partes.

Não considerar essas dependências seria uma análise correspondente à perspectiva moral da justiça, levando-se em conta apenas aquilo que nos parece "normal" por direito e baseado em circunstâncias formais e abstratas. Ao considerar as dependências que envolvem as relações estabelecidas pelo programa *au pair*, realiza-se uma análise a partir da perspectiva do *care*, pois se consideram as circunstâncias concretas e as experiências cotidianas. Dessa forma, compreende-se o constrangimento de determinados comportamentos das *au pair* perante a família de acolhida.

Os constrangimentos tornam-se comuns, como, por exemplo, as preocupações sobre como a família poderia reagir à negação de um *babysitting,* como exemplifica a fala de Karina[116]. Sendo assim, a perspectiva do *care* auxilia na compreensão de como estar inserido no programa *au pair* amplia a comum impossibilidade de se "fazer o que quiser". É considerando o fato de que não se pode tratar o lugar onde se mora como realmente gostaria e a sensação de ter que dar "**muita** satisfação" àqueles para quem se trabalha que entendemos a influência da conjuntura *au pair* na subjetividade de quem a vive. Inclusive, na vivência da sua própria intimidade, como exemplifica Karina ao explicar suas razões em preferir ser *nounou* :

> Uma hora chega, porque você quer se sentir um pouco mais íntimo, na sua intimidade. Tipo assim, eu morava fora da casa, mas não podia levar ninguém no meu quarto, por exemplo, para dormir, né? E sei lá, você quer poder fazer alguma coisa sem precisar ficar dando satisfação às pessoas.

Essa fala retrata mais uma possibilidade conquistada com a ruptura das dependências do programa de intercâmbio *au pair*, o mesmo "fazer o que eu quiser" desejado por Sibelle. No entanto, é preciso esclarecer que essa liberdade conquistada é a mesma que se faz necessária em outras ocasiões, como mostra a continuidade da fala de Karina: "Até mesmo no

[116] Para saber mais sobre as dificuldades de posicionamento, consultar REDONDO (2010)

inverso e se eu voltar para o Brasil, eu vou ter dificuldade em morar com a minha mãe. Porque eu vou ter que falar: 'mãe eu vou sair, vou voltar, vou dormir fora e eu não tô (sic) mais acostumada a fazer isso."

Portanto, deixar de fazer parte do programa de intercâmbio *au pair* representa um ganho também necessário em outras configurações e, deste ponto de vista, compreende-se a necessidade de algumas regras do programa de intercâmbio *au pair* e como a passagem de *au pair* para *nounou* representa um crescimento. Este, dentro de um quadro de migração representado como uma etapa cumprida.

O limite de idade, a impossibilidade de renovar o estatuto de *au pair* por mais de dois anos, assim como o fato do programa ser dirigido a uma estrangeira, mostram sua importância em não permitir uma situação que se apresenta, hora ou outra, como desconfortável por muito tempo. Dessa forma, supõe-se a demanda das próprias participantes do programa e coloca-se um limite nas possíveis situações de dominação que possam submetê-las por muito tempo a posição de *au pair*.

Deixar de ser *au pair* e se tornar *nounou* é uma passagem que representa etapas superadas e maior integração social. Nesse sentido, é como se as ***jeunes*** *filles au pair* (**jovens** *moças au pair*), como são chamadas em francês, almejassem deixar a **jeunesse/juventude** para trás. Em outros termos, é como se as estagiárias, como as *au pair* são chamadas administrativamente, vislumbrassem o assalariamento (ou ser efetivadas). Para tanto, é necessário comprovar a capacidade de romper com as dependências intrínsecas ao programa *au pair* e, ainda assim, permanecer no país de acolhimento. Ao considerar que o visto para a permanência no país, conseguido como *au pair,* acaba juntamente com o fim do programa, e que essa atividade não possibilita o acúmulo de recursos financeiros, as participantes desse programa precisam estabelecer estratégias e possuir determinadas competências para se manterem no território francês.

Em analogia ao desenvolvimento de uma pessoa, as *au pair*, ao tornarem-se *nounou*, deixariam para trás aquilo que as faziam ser "jovens" na sociedade francesa. Elas não são mais as *irmãs mais velhas* e, sim, outra referência de adulto para as crianças. Nesse sentido, a independência experienciada ao deixar a família de acolhida não se realiza apenas para aquelas *au pair* que dividem com a família o mesmo local de moradia, mas também para aqueles que moram em um local separado. É nesse sentido que se faz a afirmação de que as dependências burocrática, econômica e afetiva são imanentes ao programa. O que se distingue entre as experiências das pessoas *au pair* é a forma como cada uma lida com essas três dependências. Mas, a passagem das brasileiras do estatuto de *au pair* para o de *nounou* pode

ser interpretada como uma etapa que assinala a conquista da independência da família de acolhida e, portanto, uma etapa no processo de inserção social. E, pode-se dizer que, as consequentes mudanças para as participantes brasileiras do programa de intercâmbio *au pair* ao passarem a ser *nounou* acontecem tanto no plano concreto quanto no simbólico.

No plano concreto, ocorre a conquista de um espaço independente da família, tanto no espaço público, pois o visto é obtido de outra maneira, reflexo de alguma conquista no espaço social francês – ingresso na faculdade, por exemplo –, quanto no espaço íntimo, pois o espaço físico onde se habita deixa de ser uma propriedade da família. Dessa maneira, a *au pair* também se desvencilha de pedidos, fora da sua hora de trabalho, para a realização de supostos pequenos favores ligado a execução de algum trabalho doméstico. No plano simbólico, isso é sentido em ternos de independência, de liberdade e de autodesenvolvimento. Somados esses dois planos, caracteriza-se como uma progressão no processo de inserção social. No entanto, a atividade exercida por essas imigrantes continua a mesma: a do trabalho do *care* com crianças. Mas, pelo que foi apresentado até aqui, questiona-se quais as possíveis mudanças na vivência da atividade do cuidar e do cuidado, tanto em relação à família para a qual trabalham, quanto em relação à percepção da representação dessa atividade. O primeiro ponto desse questionamento nos ajuda a compreender aspectos relacionais da atividade do *care*, logo, pensar a representação do trabalho doméstico do *care* se impõe.

Visto que as participantes do programa de intercâmbio *au pair* são seduzidas pela camuflagem do trabalho doméstico, que se explicitará ao se tornarem *nounou,* questiona-se o que faz com que as brasileiras participantes desse programa permitam-se ser *nounou*. Para o desenvolvimento desta reflexão procurou-se saber quais as mudanças ocorridas na passagem de *au pair* para *nounou*. Explorou-se portanto, as possíveis mudanças na relação do *care* e nas representações do trabalho doméstico. Assim, em um primeiro momento procurou-se saber se as entrevistadas sentiam uma diferença, baseada na mudança de estatuto, na relação que estabeleciam com a família. Dessa maneira, buscou-se refletir sobre a influência do tipo de contrato estabelecido (*au pair* ou *nounou*) na mudanças na relação do *care.* Em um segundo momento, foi explorado se as brasileiras que chegaram na França como *au pair*, não desejando ser babá, após terem executado as atividades de uma, mudaram a representação que tinham deste trabalho.

3.3.1 Mudanças nas relações de *care*

Ao investigar as possíveis mudanças na relação entre os que realizam o trabalho do cuidado *(care giver)* e aqueles que o recebem *(care receiver)* quando se deixa o estatuto de *au pair* e se torna *nounou,* notou-se que a maioria das entrevistadas não sentia grandes modificações na relação que estabeleciam com as crianças e suas famílias. Quando algo era verbalizado por uma das entrevistadas a respeito dessa mudança, não tomava em sua fala grande relevância, uma vez que as mudanças sempre enfatizadas continuavam a ser sobre a condição de não morar na mesma casa que a família de acolhida. Neste contexto, a decorrência destacada em passar a ser *nounou* e deixar de ser *au pair* é um aumento das possibilidades de manobra para negociação e não a ausência de conflito ou de dificuldade em expor descontentamentos. Bia ajuda a ilustrar essa afirmação e a partir de sua história e de uma discussão feita com outras vivências também será possível discutir pontos que são comuns às experiências do *care* independente do *status* de suas trabalhadoras.

Bia foi *au pair* em duas famílias, a primeira vez, dentro do programa de intercâmbio, com o estatuto *stagiaire aide familial étranger* (estagiário estrangeiro de ajuda familiar), a segunda, como *salarié au pair* (assalariado *au pair*) e, depois dessas duas experiências, tornou-se *nounou*. Sua fala, ao responder a respeito do que se modificava na relação entre os envolvidos na atividade do *care,* na passagem de *au pair* para *nounou,* condensa a percepção da maioria das ex-*au pair* :

> A relação é a mesma. A única diferença é que você vai para a sua casa no fim do trabalho. Mas, para mim, não muda nada. As pessoas sempre acabam levando para o mesmo caminho. Sempre acaba virando a mesma história. (...) A diferença é saber que, no fim do dia, você volta para a sua casa. Isso é importante para a gente ter o nosso canto e a gente se sentir menos dependente. Que aí vem a questão da independência, né?.

A fala de Bia revela que, independentemente de ser *au pair* ou de ser *nounou,* há uma demanda e uma resposta de trabalho que constitui uma hierarquia. Dentro dessa configuração, embora os atores possam ter uma maior ou menor possibilidade de manobra, sempre haverá questões similares a serem enfrentadas. Nesse caso, não basta deixar o *estatuto au pair*, é necessário um contrato claro, que possibilite boas condições de trabalho. Observa-se, deste modo, que deixar de ser *au pair* e se tornar *nounou* não significa passar a ter uma relação sem conflitos, o que ocorre com esta mudança é um aumento da possibilidade de negociação dentro da relação. Dessa maneira, fica claro que a comparação entre *au pair* e *nounou* não

possibilita uma avaliação maniqueísta, dizendo que estar em uma dessas situações é melhor que estar em outra. Mas, há algo fundamental na mudança de *au pair* para *nounou*: a sensação de independência.

Os relatos das *au pair* por serem pontuais a respeito do tempo passado na casa de alguém podem retratar aspectos passíveis de desaparecer na verbalização de empregadas que passam anos morando com os patrões. Assim, um dos desdobramentos possíveis do estudo sobre *au pair* e da importância da independência por elas adquiridas ao deixarem esse *estatuto*, é a reflexão a respeito da condição das trabalhadoras domésticas que dormem no domicílio dos patrões. É sabido que o número deste tipo de contrato está cada vez menor, por isso é importante não perder de vista as suas desvantagens para a subjetividade das trabalhadoras e vislumbrar a possibilidade de utilizar outros relatos na compreensão deste tipo de experiência.

Deixar de ser *au pair* e passar a trabalhar como *nounou* é retrato do êxito no processo migratório das brasileiras que chegaram à França por meio deste programa, pois significa a ruptura com as dependências implícitas na relação com a família de acolhida. Porém, é importante distinguir a conquista da independência da família de acolhida, do fim de dificuldades vividas na esfera íntima de terceiros. Dessa forma, evidencia-se as dificuldades comuns às relações de trabalho do *care* do tipo doméstico. Portanto, torna-se reconhecidamente uma trabalhadora do *care* não elimina a necessidade de negociação com a família para a qual se trabalha, embora permita maiores condições de negociação. Como trabalhadora deve-se considerar a demanda dos patrões, o contrato estabelecido a partir dela e também os sentimentos envolvidos na relação de trabalho e a necessidade de estar atenta a essas questões não se modifica com a mudança de estatuto. Como será ilustrado pela história de Bia.

Primeiramente, sabe-se a respeito do perfil da família para a qual Bia trabalhava:

> O problema é que eles trabalham com teatro; quando eu aceitei trabalhar com eles, eu sabia que a vida deles não era uma vida igual a de todo mundo, de trabalhar de segunda a sexta e estar em casa sábado e domingo. Ele é diretor de teatro e ela é atriz, então, eles têm peça de teatro no fim de semana. Ou, então, eles vão fazer o social deles, que é sair a semana inteira, de segunda a segunda.

O perfil dos patrões torna-se relevante para Bia devido à consequente demanda de trabalho:

> No meu contrato, está que eu trabalho dezoito horas por semana. Eu sempre trabalho a mais, porque a gente precisa. O contrato é de dezoito horas na semana, mas isso não quer dizer que não seja de sábado ou de domingo. Aí virou essa bola de neve de novo. Sempre acaba vindo na mesma história.

O que acontece na relação de trabalho que Bia tem com seus patrões é que, em seu contrato, os dias de trabalho não estão fixados: ela deve cumprir as 18 horas estabelecidas, mas nos dias convenientes à rotina de seus patrões, que apresenta particularidades devido às suas profissões. De acordo com Bia, é comum que não seja avisada com antecedência e isso a atrapalha. Em suas palavras:

> [...] às vezes, você tem o seu final de semana programado e a pessoa vira para você e fala que você tem que trabalhar em uma quinta, em uma sexta-feira e você não pode dizer não, porque é um acordo que você teve com a pessoa. Mesmo que você fale de avisar antes, a pessoa vem com aquele sorrisinho, dizendo: "é, então, mas o problema é que eu soube agora que eu ia sair, sabe".

O incômodo de Bia era algo que também havia conhecido enquanto *au pair,* pois a demanda de trabalho incerta prejudicava suas vivências fora do trabalho. Nesse momento da vida, ela morava com seu companheiro, que trabalhava o dia todo. Devido ao seu trabalho, passava muitos dias com horários desencontrados com os dele. Bia reconhece que está atrelada à dinâmica de seus patrões e que a aceitou. De saída, por necessidade, havia deixado seu *estatuto* de *au pair*, pois não queria mais morar na casa dos patrões, uma vez que iniciava o projeto de morar com o namorado. No entanto, o casal ainda não possuía um lugar definido para morar e, nesse momento, por necessidade financeira, Bia teve que ir trabalhar nos Alpes em uma estação de esqui. Na volta da viagem, sabia que trabalharia com a família "do teatro", com um contrato com previsão de término depois de três meses. Portanto, quando voltou dos Alpes, tinha que fazer sua mudança, começar a trabalhar, voltar a estudar; essa dinâmica não a favoreceu na procura por trabalho, o que fez com que ficasse mais que os três meses previstos. A família em questão decidiu oferecer a Bia um novo contrato, sem previsão de término, o que muito a ajudou. Assim, no momento da entrevista, também relata sentimentos de "apego" (*attachement*) que tinha pela família. Tais sentimentos também justificavam o fato

de não se queixar da demanda de trabalho "em cima da hora" e durante todos os fins de semana, enquanto poderia estar com o seu companheiro.

> Eu tenho aquele probleminha brasileiro de "bom, eu estou te devendo algo". A gente sempre tem aquele sentimento de estar devendo uma coisa para alguém. E aí, a gente acaba não falando "não". Igual agora, eu estou querendo sair, porque virou o mesmo problema, eu não moro na casa, mas como eles são de teatro, como eles ficaram comigo depois dos três meses e tudo. E, eu me dou muito bem com o menino, então, eles viram, viram e falam assim: Então, você vai trabalhar sábado inteiro, domingo o dia inteiro, sábado o dia inteiro, até meia noite uma hora, domingo o dia inteiro, na semana assim, assado, sabe.

A dificuldade que Bia enfrenta em expor seu incômodo a respeito dos horários de trabalho, mesmo morando fora da casa dos patrões, é justificada por ela como uma característica da cultura brasileira, isto não pode ser verificado. No entanto fica a evidencia de que não basta morar fora da casa dos patrões para se sentir completamente à vontade para expressar seus descontentamentos com a família para a qual trabalha. É evidente que, no caso de Bia, como já demonstrado, há as definições no contrato, as quais deve respeitar. Bia evoca a imprevisibilidade dos compromissos de seus patrões como um fato. Entretanto, em outros contextos, também, é possível verificar a mesma dificuldade de posicionamento. Em entrevista concedida, Margarida, uma brasileira que nunca foi *au pair*, mas trabalhava há mais de 10 anos como babá na França e tinha experiência de mais de 30 anos na profissão, também expressou sua dificuldade em dizer "não" aos patrões, quando a ela era pedido para trabalhar em dias não programados:

> Era um drama para mim muito forte, porque eu sabia que eu não era obrigada a fazer isso; eu estou em uma relação de força e eu sou o lado mais fraco, eu não tenho os papéis. Então, eu lembro que, na época, eu me confiava a uma amiga e eu tinha um psiquiatra na linha do... Como que chama?... Comportamentalista, para tentar resolver as coisas agora. Então, a minha amiga dizia: "Olha, tu tem que verificar que tu tem uma relação de forças com eles, tu não pode medir forças, tu tem que aceitar, eles vão acabar te demitindo". E meu psiquiatra me dizia: "um dia, tu tens que aprender a dizer não. Se tu não dizes 'não' às pessoas, elas não vão te respeitar".

> E era para mim um estresse imenso. Então, eu contrabalançava. Às vezes, eu dizia não, outras vezes eu tentava me fazer de boazinha. Eu dizia... às vezes, eu até mentia. Eu dizia: ah, eu tenho médico, mas essa consulta não é tão importante, eu vou tentar desmarcar e marcar outro dia. Eu tentava mostrar que eu tinha alguma coisa, era muito difícil.

A fala de Margarida ilustra a dificuldade de posicionamento frente aos patrões, mesmo para quem tem anos de experiência, explicita o dilema entre relação de poder *versus* o cuidado de si. Nesse caso, o cuidado de si seria aprender a fazer-se respeitar e a demarcar que possuía uma vida independente da rotina que divide com seus patrões. Ela reforça esse aspecto ao contar como procura evidenciar a eles seu limite: "Eu digo para eles, eu tenho vida privada. E, uma vez, ela [patroa] me perguntou: o que é que você tem para fazer? E eu falei: a minha vida é privada".

Para além de declarar a necessidade de explicar aos patrões que possuía uma vida independente da rotina deles, a fala de Margarida pontua sua urgência em guardar o que é seu: sua vida privada, ou seja, sua independência e intimidade, aspectos conquistados pelas *au pair* ao não terem sua habitação vinculada à família. Entretanto, tanto o caso de Margarida quanto o de Bia demonstram que, dependendo da situação, ser *nounou* não elimina completamente o inconveniente em relação à necessidade de disposição da *care giver*, assim como a dificuldade em se posicionar. Em outras palavras, vemos uma relação entre a interdependência e a vulnerabilidade.

A interdependência entre a família de acolhida e as *au pair* é maior que a estabelecida entre os patrões e a *nounou*, devido às dependências que envolvem a primeira relação. Porém, a interdependência como algo constituinte das relações também é sentida na relação entre a *nounou* e os patrões. Em ambos os casos, a relação de poder que as perpassa faz com que as trabalhadoras se sintam vulneráveis em relação à vida que levam fora de sua rotina de trabalho e que, nas palavras de Margarida, foi expressa por "a vida privada". Dessa maneira, fica demonstrado não apenas o quanto é constrangedor se posicionar diante dos patrões e como tal situação se complica quando a dependência não é apenas salarial. Diante disso, percebemos a vantagem para um empregado quando sua moradia não é propriedade do patrão. Em relação à dependência financeira, fica expresso como ter direito ao seguro desemprego diminui a vulnerabilidade dos trabalhadores domésticos. Não morar com os patrões e ter direito ao seguro desemprego são dois aspectos que possibilitam uma maior manobra de negociação entre empregados e patrões, incentivando um equilíbrio na relação. Entretanto, ter uma casa cujo patrão não é proprietário e receber um seguro desemprego em caso de ruptura de contrato não resolvem todas as questões, visto que a necessidade de impor um limite na vida profissional para a vivência da vida íntima não é um aspecto exclusivo das *au pair*. É verdade que dificuldades de se impor diante dos patrões não é algo exclusivo das relação de trabalho do *care*, no entanto, a particularidade nesta relação é a proximidade entre seus

envolvidos. Esta possibilita a construção de uma intimidade e de afeto que terão seu peso nas negociações entre as partes.

É importante destacar que, entre participantes desta pesquisa, apenas Sibelle respondeu que algo mudava na relação com as crianças quando se deixa de ser *au pair* e se torna *nounou*. Para todas as outras entrevistadas as diferenças observadas estavam no fato de estar interagindo com outra criança, não sendo portanto ligada a mudança no estatuto. No que concerne à relação com os pais, as possíveis mudanças podem ser associadas à ruptura com as dependências imanentes ao programa *au pair* e suas consequências. Dentre elas, a maior possibilidade de negociação para negar pedidos, como os de ficar com as crianças aos finais de semana, já que ficaria em casa de todas as maneiras (REDONDO, 2010), e a possibilidade de escolha para se ter ou não intimidade com os patrões.

Ainda que Sibelle seja a única das entrevistadas à associar diferenças na relação do *care* à mudança de estatuto de *au pair* para *nounou* suas observações a esse respeito serão aqui relatadas. Ater-se a essa experiência minoritária se faz em coerência com a perspectiva do *care*, pois não exclui aquilo que não aparece como dominante, possibilitando uma nova aprendizagem também a partir de casos que não refletem uma maioria. Dessa maneira, por meio da experiência de Sibelle, além de conhecer mais sobre ela e sua trajetória, também será possível fazer uso do legado de Gilligan (2008) escutando a voz diferente e abrindo-se àquilo que não é o esperado nos relatos. Como consequência, será possível saber mais sobre os esforços físicos e psíquicos que podem envolver a relação do cuidado e como as formas de poder podem ser inclusive utilizadas pelas crianças.

3.3.1.1 A experiência de Sibelle

"A casa é das pestes, então, se o inferno é delas, são elas que mandam."

Sibelle caracteriza sua experiência enquanto *au pair* como traumática e diz amar ser *nounou.* É a partir desse prisma que compara os dois períodos de sua vida e encontra pontos de diferenças na relação com as crianças e suas respectivas famílias. Todas as diferenças por ela levantadas têm como base o fato de ter morado na mesma casa que sua família de acolhida e, agora, ter sua própria casa. O primeiro aspecto que relata tem relação com o quanto se sente à vontade para comer em cada uma das situações.

> Ai, não, Deus me livre, menina, *au pair*, como é que eu posso te falar... O que me agoniava de *au pair*... Tu morava, sabe, eu morava com a família. (...) E... por exemplo, vou dar um exemplo... Eu, como um monte de coisa na casa da Stéphanie, eu posso comer, eu sempre pergunto "eu posso comer isso daqui?" e eles sempre falam, "tu pode comer tudo o que tu quiser, come, come, come". (...) E, quando eu era *au pair*, eu estava morrendo de vergonha, por exemplo, se eu quisesse pegar uma fruta e o pai estivesse na sala, eu não pegava a fruta, entende? Ou, se eu pegasse, era assim, com a cara no chão, sem mostrar e, tipo assim, quando eu cheguei como *au pair*, eles falaram: "você pode comer tudo o que você quiser", mas sei lá, eu tinha vergonha, não sei...

Para Sibelle, a relação com a família se modifica quando ocorre a passagem de *au pair* para *nounou*, pois se sente mais à vontade para comer na segunda experiência, como bem citou. No mestrado, ao estudar apenas o programa *au pair*, trabalhei a questão da alimentação, pois sempre era citada nas entrevistas. Dessa vez, ao realizar as entrevistas para o doutorado, não foi diferente. Esse aspecto surgiu espontaneamente de Sibelle, assim como para Luisa e Camila, mas as duas últimas disseram que se sentiam à vontade para comer nos dois casos, e por isso, não havia diferença na relação. Dessa maneira, é possível notarmos que na relação de trabalho do *care*, sentir-se à vontade ou não para comer é um ponto importante quando se divide o ambiente doméstico onde as refeições são realizadas.

Das cinco brasileiras entrevistadas que trabalharam como babá na França, mas nunca foram *au pair*, apenas Ruth relatou que levava sua própria comida para o trabalho. Essa informação surgiu como um dos exemplos para explicar que sua sensação não era de "estranha/estrangeira" na casa, mas de "totalmente de fora[117]", pois não se sentia à vontade para comer, mesmo com a autorização da família. Entendia que isso era algo que levaria tempo para ser assimilado como direito. Nas palavras de Ruth:

> Eu também levava minha comida, mesmo que os garotos me dissessem que eu tinha "le droit" de comer lá e que eles falassem com a mãe que eu não comia e ela repetia o meu "droit"; porque queria comer mais, o que eu quisesse. Enfim, isso tudo pra falar deste espaço que é "dado" pelo outro e o espaço que a gente precisa sentir nosso… Não dado, ainda mais pra gente, que não tem direito universal dos homens como algo "natural" como eles têm, mas construído ou merecido.

[117]A fala de Ruth foi: "Eu me sentia totalmente de fora, mesmo me sentindo muito bem. Me lembro que uma vez fui deitar a bebê na cama de casal e que, por isso, meio que subi nela, pra deixar a bebê bem no meio, e me senti como que na cama de outra pessoa, como se meu 'passar' por ali fosse um estar, sabe? Tipo, não deitaria e conversaria com uma amiga no meu celular naquela cama ou na cama das criança (...)".

Ruth é formada em psicologia e trabalhava com atendimento de crianças no Brasil. Foi para Paris impulsionada pelo trabalho do marido e pela oportunidade de continuar seus estudos em psicanálise. Durante o tempo em que ainda não tinha a resposta positiva da faculdade, decidiu inscrever-se em um site de ofertas de trabalho para *nounou*, com o intuito de ter alguma atividade e inserir-se no cotidiano local. Por conveniência, escolheu algo próximo à sua casa. Ela buscava dois irmãos no colégio, um menino e uma menina, e cuidava deles até a chegada de um dos pais. Quando Ruth começou a trabalhar com eles, o menino tinha cinco e a menina três anos. Trabalhou com eles durante dois anos. Diferente de todas as entrevistadas nesta pesquisa, Ruth não tinha uma trajetória dentro do trabalho do cuidado de crianças em casa de terceiros, não dependia disto para manter-se financeiramente; sua experiência nesse setor foi pontual e ocorreu quando tinha 34 anos. Esses aspectos são elementos que levam à compreensão do seu posicionamento claro em relação a não esperar dos patrões que lhe permitissem comer o quanto e o que quisesse. Mas, apesar dessa distinção, a fala de Ruth nos ajuda, por meio da questão alimentar na casa das famílias, a ilustrar como um direito *(droit)* pode ou não ser vivenciado como tal. Dessa perspectiva, pode-se levar em consideração que Sibelle teve experiências anteriores e o tempo decorrido pode ter modificado a forma como ela assimila seus direitos e a forma de se alimentar na casa dos patrões.

No caso das ex-*au pair*/*nounous,* diferente de Ruth, o direito à alimentação as acompanha desde a sua primeira experiência no trabalho do *care*, sendo inclusive parte do pagamento. Direito este que é, como já dito, razão, muitas vezes, de incômodos e de dificuldades de posicionamentos. Quando passam a ser *nounou,* as ex-*au pair* ainda levam em consideração a liberdade de se alimentar na casa da família para a qual trabalham como referência para o seu bem-estar no local de trabalho.

No entanto, a fala de Ruth nos lembra que não se trata apenas do conhecimento do direito à alimentação, mas também observa que a vivência desse direito não se materializa simplesmente por sua possibilidade. Este aspecto nos ajuda a compreender uma das razões que fizeram com que, mesmo tendo a permissão de sua família de acolhida para comer o que quisesse, Sibelle não se sentisse à vontade para fazê-lo. Só depois dessa primeira experiência, em um contexto mais independente, ela se permite vivenciar livremente a sua vontade de comer, mesmo que ainda não verbalizada como um direito.

A respeito desse contexto, uma fala de Sibelle possibilita melhor compreensão das diferenças em suas experiências como *au pair* e *nounou* :

> (...) com eles *(família de acolhida)* era diferente: por exemplo, eu não jantava com eles, quando eu era *au pair*, eu tinha vergonha de jantar, eu não queria. Não é que eu tinha vergonha, eu achava desnecessário ficar à mesa, assim, procurando assunto por causa do silêncio que tinha... Odeio! E eu acabei inventando uma história que eu não jantava. Eu não jantava, eu comprava, pegava comida escondida, botava debaixo... E ficava no computador, trancada no meu quarto. E, às vezes, eles me chamavam para jantar e eu simplesmente dava uma desculpa. E com a família agora, eu nunca neguei um jantar pra eles, nunca. (...) Eu não sei te dizer, mas eu acho que o fato de morar junto, na mesma casa, não te dá essa liberdade, não tem, tipo assim, eu não tinha a liberdade que eu tenho agora. (...) E tem mais, eu não preciso mais passar pela sala pra ir na cozinha comer... Olha aqui, ó. Minha casa é pequenininha, tão legal, porque lá era longe, entende?

Grande parte da diferença que Sibelle percebe em sua relação com a família onde foi *au pair* em comparação à família para a qual é nounou está na liberdade que sente com a segunda, o que se explica por não morarem juntos. Ao dizer que não precisa passar pela sala para ir à cozinha, Sibelle não está apenas falando de sua sensação de liberdade em não ter os olhos da família sabendo dos seus passos. Como verbaliza, também está comparando o lugar no qual vivia com a família e a casa onde mora atualmente, deixando claro que prefere sua casa pequena à casa espaçosa da família de acolhida. Constata-se, portanto, que Sibelle tem um lugar dentro da casa que trabalha, além de ter sua casa desvinculada da casa da família. Por isso, embora Sibelle justifique as diferenças que sente na relação com as famílias pelo fato de morarem em casas separadas, há outros aspectos em jogo; dentre eles, o fato de ela já ter vivido experiências anteriores e estar alguns anos na condição de estrangeira e trabalhadora do cuidado. É o que a entrevista de Ruth nos lembra quando fala da conquista de direitos, apontando para a questão do tempo que influencia no posicionamento diante das situações. Deve-se considerar a duração da relação para melhor compreender a percepção de Sibelle, tanto respeitando o que ela viveu antes de estar com sua família atual quanto o período passado com ela.

De todas as maneiras, a forma como Sibelle respondeu ao questionamento acerca das diferenças voltadas para a relação com a família quando se é *au pair* ou *nounou* mostra que, para ela, é importante estar à vontade para comer. As consequências da liberdade sentida por Sibelle refletem-se na relação que tem com a família e, consequentemente, na sua atividade do cuidar. Durante a entrevista, Sibelle demonstrou diversas vezes o quanto gostava das crianças das quais era *nounou*. E, quando a questionei para saber se notava alguma diferença entre a relação com essas crianças comparada com a relação com as crianças de que cuidava durante o período em que era *au pair*, ela respondeu: “Eu adoro essas crianças, eu sinto falta delas no final de semana”. A respeito das outras crianças, do tempo em que ainda era *au pair*,

ela diz: “Eu gostava do bebê, porque ele não me ofendia, porque ele não falava, não infernizava a minha vida”. Essa diferença de sentimentos, mais uma vez, encontra justificativa no fato de Sibelle não morar na mesma casa, pois, para ela, isso lhe proporciona liberdade de escolher estar ou não com a família fora do horário de trabalho. Esse aspecto se reflete em sua forma de lidar com as crianças, como podemos conferir na seguinte fala:

> (...) Eu acho que o fato de morar junto, na mesma casa, é... Não te dá esta liberdade, não tem, tipo assim, eu não tinha a liberdade que eu tenho agora. Imagina (tão legal!), hoje eu dei banho no Arthur, na Cloé, na Maelys. Eu ajudei a Maelys a tomar banho, porque ela toma banho só, mas eu fiquei lá, fazendo uma média com ela, conversando, não sei o que, aí depois, ah, eu vou embora, tchau, tchau, dei beijo em todo mundo...Pronto, gente.

A fala de Sibelle nos permite perceber que ela estende seus afazeres e passa mais tempo do que o necessário com as crianças das quais cuida. O contentamento sentido por ela em poder despedir-se e ir para a sua casa não está no fato de deixar as crianças, mas de ser possível deixá-las e ir para um lugar seu. Essa afirmação é construída devido ao fato de Sibelle não se desligar das crianças, mesmo fora dos horários e dias de trabalho. As crianças e ela trocam mensagens e fotos durante os fins de semanas e as férias. Assim, podemos dizer que a relação de Sibelle com as crianças ultrapassa as obrigações do cuidar e se estende para uma relação espontânea de cuidados. Evidentemente, essa maneira de se relacionar com as pessoas das quais cuida é uma construção, materializando-se dessa forma devido a vários fatores. No entanto, em sua fala, encontramos dois aspectos que, para ela, transformaram sua relação com as crianças:

> Então, eu acho que, tipo, tem uma autoridade, de tu ficar, tipo, um momento e depois ir pra tua casa. Agora, quando tu mora lá.... As crianças, elas têm noção que a casa é delas, tá entendendo? A casa é das pestes, então, se o inferno é delas, são elas que mandam. E com as meninas não, por exemplo, tipo, no começo, eu sempre deixo muito claro que, tipo, que EU também posso me demitir, entende?

Sibelle demonstra a conquista de uma autoridade, assim como um posicionamento diante das crianças por não morar na casa delas. Também aponta para o fato de que sua independência da casa da família lhe permite uma nova percepção da atividade, o que possibilita outra configuração de poder com as crianças. Nesse sentido, como vimos anteriormente (passagem de estagiária para empregada), a *nounou* passa a ser uma referência

para a criança e não alguém que apenas ocupa um lugar em sua casa e isto influencia a relação.

A forma como a família se posiciona nessa interação com a *nounou* também deve ser considerada. Sobre isso Sibelle nos conta que, quando era *au pair*, era "obrigada" a brincar. Um dia, porque não estava brincando, Thomas, o menino de 7 anos de quem cuidava, disse-lhe: "Eu vou falar para o meu pai que você não está fazendo o seu trabalho direito". Sendo assim, sua experiência passava por uma opressão vinda, inclusive, da parte da criança. Ao ter um espaço independente da família, Sibelle conseguiu exercer sua autoridade e se posicionar como alguém que pode escolher deixá-los, o que parecia fictício quando sua habitação estava atrelada à da família. Sibelle reconhece este aspecto como um possível incômodo para a família e, também, por isso, considera uma vantagem não dividir a intimidade com ela:

> E tem outra coisa, a Stephanie tá sempre bem, se ela tá ruim, eu não sei, por que eu vou embora, tá entendendo? E quando eu era *au pair*, eu via a cara, eu sentia que ela, tipo assim, entende? Tem um momento, por mais que tu prepare tua casa pra receber alguém, vai ter um momento que tu vai travar, que tu quer ficar sozinha na tua casa com a tua família, não sei o que, e vai ter um encosto aí perto que não te permite.

Sibelle reconhece tanto o incômodo que pode ser para a família de acolhida ter um estranho na sua casa quanto as vantagens para si de desconhecer os sentimentos da sua patroa, pois o incômodo que uma estrangeira pode causar no espaço íntimo da família a alcança. Sendo assim, poder escolher o não contato com a família para além da rotina de trabalho, facilita o sentimento de se sentir à vontade. Portanto, também estamos falando de uma intimidade não imposta, mas *construída*. Outra entrevistada, Tati, outra ex-*au pair*, formulou sua comparação:

> Eu não sei se por a mãe ser da minha idade, mas assim, tinha mais intimidade do que com a minha família *au pair* (...). Eu não me importava assim de falar um pouco mais sobre a minha vida, entendeu? Porque eu acho que como eu não ficava ali, acho que era por isso, como eu não dormia ali, eu podia me abrir um pouco mais.

Em vista dessa passagem do relato de Tati, assim como do relato de Sibelle, é possível evidenciar que, seja para dividir questões pessoais e se tornar mais íntimo da família, seja para jantar junto com os seus membros ou mesmo para estender o horário da partida, isso acontece devido a interação entre os envolvidos e não pela sugestão discursiva entrada no programa *au*

pair. O trabalho-indireto-profissional — aquele realizado para os pais —, embora também se realize por meio de um contrato, precisa da qualidade da interdependência dos envolvidos para se concretizar de maneira a resultar em uma relação justa. Sendo assim, tanto para os patrões, quanto para as empregadas, a qualidade da relação é proporcional à forma como eles encaram a interdependência existente e a não imposição desta relação.

A experiência de Sibelle nos permite concluir que, quando se sente uma diferença na relação com a família e com as crianças, por se estar fora do *estatuto* de *au pair* e ser *nounou*, essas diferenças podem encontrar respaldo no fato de não morar junto da família para a qual se trabalha. No entanto, deve-se considerar todo o aspecto simbólico que o envolve, assim como a questão do tempo de serviço, que é necessário à assimilação do lugar como trabalhadora e o posicionamento adotado durante as atividades desempenhadas. Se considerados esses aspectos, em alguma medida, é possível compreender que as mudanças na relação com as crianças e com seus pais acarretam, consequentemente, uma modificação na relação do cuidar. Assim, de acordo com a história de Sibelle, podemos dizer que, ao se sentir mais independente por não morar na casa dos patrões, mas também por ter tido experiências anteriores, que transformaram sua percepção das situações, a *nounou* passa por um novo posicionamento diante de sua atividade. Esse novo posicionamento se materializa na maior possibilidade de manobra para as negociações do dia-a-dia, e, por consequência, em uma maior possibilidade de colocar limites e de fazer escolhas sem trazer constrangimentos à relação. Para Sibelle, as mudanças deviam-se ao fato de que ela não morava na casa dos patrões, o que a permitia não apenas se colocar como uma trabalhadora que podia se demitir, mas também como uma pessoa próxima da família por opção. Desta maneira, sentia-se mais à vontade com a família. A partir disso, originava-se uma narrativa com grande valorização de sua experiência como *nounou*, a qual ela dizia não considerar um trabalho, devido ao prazer que lhe proporciona. Portanto, embora apresentada de modo a evidenciar a diferença de suas experiências em relação às outras *au pair*, no tocante à mudança de estatuto para *nounou*, a experiência de Sibelle permite a ilustração de distinções que fazem uma relação de trabalho ser considerada negativa ou positiva. Estas distinções estão diretamente associadas à forma de vivência da interdependência.

3.3.2 Mudanças nas representações do trabalho doméstico/*care*

Uma das razões do êxito do programa de intercâmbio *au pair* entre as brasileiras está no fato de ele camuflar a relação de trabalho que o configura. Esse aspecto vai ao encontro do *habitus* de uma classe social brasileira que dele aceita participar (REDONDO, 2010). Tendo isso como pressuposto, ao comparar a experiência das brasileiras que foram *au pair* e se tornaram *nounou*, questiona-se as possíveis mudanças na representação do trabalho doméstico do *care* que as permitem ocupar esse lugar em que o trabalho está explicitado. Em outras palavras, se é correto afirmar que as brasileiras não querem ser identificadas como trabalhadoras domésticas, o que faz com que aceitem se tornar uma sem subterfúgios, ou seja, sem um discurso que camufle o trabalho realizado?

Para adentrarmos essa discussão, que tem como objetivo mais amplo pensar a respeito das representações do trabalho doméstico, devemos lembrar que, como demonstrado em trabalho anterior, a percepção das garotas *au pair* acerca de sua atividade e do programa se modificam ao longo do tempo. (REDONDO, 2010) Nessa perspectiva, foram identificados três momentos cronológicos distintos da experiência *au pair* em que é possível notar claramente mudanças na percepção de suas participantes sobre o programa. O primeiro corresponde ao início da participação do programa, quando ocorre o contato com a sua proposta e a tentativa da vivência dessa experiência a partir dela; o segundo momento é a forma encontrada de vivenciá-la nos termos em que se apresenta; o terceiro e último surge no final do programa, quando ocorre um balanço dessa experiência que se alterna entre alívio e saudosismo. Portanto, já havia sido identificadas mudanças na percepção das integrantes do programa em relação a ele e, consequentemente, modificações de percepção da experiência vivida no estrangeiro. Estas transformações, observadas ao longo do tempo na experiência *au pair*, podem ser uma base para compreender a aceitação das *au pair* em serem *nounou*.

Dessa perspectiva, elas realizariam essa passagem, pois ao longo do tempo, também modificaram sua imagem do trabalho doméstico/trabalho do *care*. No entanto, mesmo que ao longo de suas trajetórias ocorram alterações na vivência e na percepção dessa experiência, que poderiam culminar na "naturalização" da passagem de *au pair* para *nounou*, essa hipótese não evidencia a representação social do trabalho doméstico que acompanha essas brasileiras. Abordo, portanto, a representação social que as brasileiras aqui entrevistadas demonstraram ter a respeito do doméstico/trabalho do *care*, procurando refletir sobre o reconhecimento do mesmo. Pensar sobre essa representação é fundamental para a valorização do trabalho doméstico/trabalho do *care*, já que acompanha toda a experiência das *au pair*.

Com esse intuito, é importante evidenciar que das oito entrevistadas, todas reconhecem que as atividades das *au pair* com as crianças são as mesmas e que isso se trata de um trabalho[118]. Sibelle é a única que respondeu que não considera as atividades que realiza, enquanto *nounou*, como "trabalho". Entretanto, ao ser questionada se considerava o que fazia como *au pair* como um trabalho, respondeu: "Meu Deus, uma tortura!"[119]. Portanto, ao responder que não considera ser *nounou* um trabalho, Sibelle está compreendendo a palavra como expressa em sua origem *(tripalium)*[120], uma forma de sofrimento. Dessa forma, é possível entender que não está negando sua profissão, mas apenas enfatizando o prazer no tempo passado com as crianças das quais cuida. Tendo em vista essa compreensão da narrativa de Sibelle, a afirmação de que 100% das entrevistadas não têm dúvidas de que realizam um trabalho ao cuidarem de crianças é correta. No entanto, isso não significa que passem a se considerar pertencentes à categoria dos empregados domésticos e que tiveram a representação do trabalho doméstico completamente modificada. Para elas, o trabalho doméstico/do *care* que realizam é um veículo para alcançar outro lugar social.

Portanto, não é contraditório que as brasileiras sejam interpeladas pelo discurso do programa *au pair*, que camufla o trabalho que o constitui e, ao final dessa experiência, aceitem ser explicitamente trabalhadoras domésticas/do *care*. A aceitação e executar sem camuflagem o trabalho do doméstico/*care* ocorre pois há uma ideia básica que permanece: a atividade executada é um veículo, um meio, para se chegar a outro lugar social e não um fim. Nesse sentido, apesar de realizarem esse tipo de trabalho, não são como as trabalhadores que se associam a essa função. É esta representação que incomoda.

A prática do trabalho doméstico é, deste modo, vista apenas como uma passagem, ou seja, como uma atividade com tempo determinado, até a obtenção de um trabalho considerado melhor do que o trabalho doméstico/*care*. Nesse sentido, as brasileiras que aceitaram ingressar no mercado do trabalho do *care* como *au pair*, ao serem *nounou*, continuam a se distinguir das empregadas domésticas. Em especial, elas se distinguem das representações das

[118] No estudo realizado no mestrado, das 14 entrevistadas, cinco se consideravam como um membro da família e não como uma empregada.

[119] Transcrevo aqui essa parte da entrevista: Entrevistadora: "E quando você era *au pair*, você considerava um trabalho?" Sibelle: "Meu Deus! Uma tortura! Porque eu era obrigada a brincar!" Entrevistadora: "Mas agora você brinca... Está brincando de boneca e de casinha..." Sibelle: "Eu brinco, cara, porque eu não sou obrigada, entende ? Sabe a diferença? Eu não sou obrigada a brincar".

[120] Termo formado pela junção dos elementos *tri*, que significa "três", e *palum*, que quer dizer "madeira". Nome de um instrumento de tortura constituído de três estacas de madeira bastante afiadas e que era comum em tempos remotos na região européia.

trabalhadoras domésticas[121] de seu país. Esta distinção tem base em suas diferentes origens sociais, constatadas no fato de que as condições socioeconômicas exigidas para ser *au pair* na França não poderiam ser respondidas pelas pessoas que realizam o trabalho doméstico no Brasil[122].

A manutenção da distinção de uma empregada doméstica das *au pair* brasileiras que se tornam *nounou* ocorre, primeiramente, porque se continua a pensar por meio das representações do trabalho doméstico e não por meio da atividade em si desenvolvida. Por consequência, a experiência como realizadora de uma atividade doméstica do *care* se dará por meio de um *trabalho veículo*, aquele que tem como objetivo outro destino. Todos esses aspectos encontram respaldo na comparação que as brasileiras *au pair*/*nounous* fazem do trabalho doméstico no Brasil e como esse trabalho se concretiza para elas na França. Neste país, além de não receberem um tratamento que, com base no que observam no Brasil, supõem não ser o designado às trabalhadoras doméstica, as brasileiras aqui estudadas não fazem parte de um perfil facilmente identificado como o de *nounou*.

Um dos fatos que distancia as brasileiras que se tornam *nounou* da representação de trabalhadora doméstica é que, administrativamente, não passam por uma formação profissionalizante que as tornaria *assistante maternelle*[123]. Outro aspecto que as mantém, como no programa *au pair*, dentro de uma lógica distintiva da realização de um trabalho doméstico, é a continuidade na realização de seus estudos. Sendo assim, possuem a perspectiva de outro trabalho em seu futuro e, como consequência desse investimento, continuam a cumprir o horário e a realizar as mesmas atividades que faziam enquanto *au pair*. Ou seja, a prioridade é o estudo e os horários de trabalho adequam-se a ele, não modificando seu cotidiano e mantendo-o distinto ao de outras *nounous* que cuidam de crianças durante todo o dia, por exemplo. Dessa maneira, a distinção de trabalhadoras domésticas convencionais se mantém, mesmo que as estruturas que envolvam o trabalho em si não se

[121] As babás estão inclusas na denominação empregada doméstica.

[122] Esta afirmação talvez sofresse alteração se fosse possível verificar a quantidade de brasileiras que participaram do programa *au pair* durante o segundo mandato do presidente Lula. Nesse período, a base da classe média experienciou uma ascensão que, devido à falta de dados estatísticos, impossibilita saber se modificou o perfil das participantes do programa *au pair*.

[123] Para ser *assistante maternelle* é obrigatória uma formação de 120 horas. Essa formação acontece em duas etapas. A primeira demanda um investimento de 60 horas, às quais dão a permissão de começar a trabalhar com esse título. A segunda etapa deve ocorrer durante os dois anos consecutivos à primeira etapa. A *assistante maternelle* deve fazer uma prova obrigatória do CAP para validar sua formação de 120 horas. Embora a *assistante maternelle* seja administrativamente uma *nounou* e possa atender na residência das crianças, popularmente, elas se distinguem. Neste caso, as *assistantes maternelles* são aquelas que recebem as crianças na sua casa e têm uma formação/permissão para isso, enquanto as *nounou* são aquelas que trabalham na casa das crianças.

modifiquem. É nesse sentido que se constrói a afirmação de que é a representação do trabalho doméstico que as brasileiras aqui estudadas possuem, somada à experiência que vivenciam fora do seu país, que constitui o afastamento de uma autorrepresentação como empregadas domésticas. Assim, a passagem de *au pair* para *nounou* não é algo contraditório diante da indicação de que o interesse pelo programa de intercâmbio *au pair* também acontecesse devido à camuflagem do trabalho nele contido. A evidência do trabalho na condição de *nounou* se faz aceitável tanto pelo tempo decorrido em outro país, que transforma a percepção da atividade realizada, em especial porque se tem uma referência de um trabalho mais duro quando se pensa nas trabalhadoras doméstica do Brasil, quanto porque esse é um trabalho "veículo". Dessa perspectiva é aceitável a realização de um trabalho do *care*[124] na França que não seria feito no Brasil.

Tati é a entrevistada que nos auxilia na ilustração desses pressupostos, pois reagiu de forma explícita todas as vezes que, durante a entrevista, minhas colocações enfatizavam a ideia da execução de trabalho doméstico. Tati explicita que não há uma mudança completa nas representações do trabalho doméstico, mas uma adequação dessas representações à realidade vivida, sendo esta adequação a própria base da distinção construída em relação as trabalhadoras domésticas. Dessa maneira, por meio de um extrato da entrevista de Tati, serão ilustradas as afirmações aqui apresentadas, assim como será possível esboçar as representações do trabalho doméstico da classe média brasileira.

3.3.2.1 A experiência de Tati

"Eu não vim de um lugar pobre, mas também nunca fui rica."

Tati é da cidade de Vitória, no Espírito Santo. Ela sempre quis uma "experiência internacional" e o programa de Intercâmbio *au pair* surgiu como a maneira viável de aprender outra língua e poder realizar seus estudos.

A priori, porque falava espanhol, Tati investigou maneiras de ir para a Espanha. Mas suas tentativas de contato com as universidades desse país não tiverem êxito. A França lhe foi

[124] Usa-se, propositadamente, a expressão "trabalho doméstico" lado a lado com a expressão correspondente, "trabalho do *care*", ou são usadas isoladamente. Quando usadas separadamente, há o intuito de enfatizar como cada uma delas pode ser mais aceita que outra. Por meio dessa utilização distinta, é possível mostrar que o trabalho doméstico não é percebido como trabalho do *care.* Neste caso, as brasileiras, não estão realizando um trabalho doméstico, mas um trabalho do *care*. Visto que a primeira nomeação carrega uma representação com a qual as entrevistadas não se identificam e a segunda ainda está em construção, encontrei nessa diferença uma possibilidade de exprimir o que acontece com as brasileiras aqui estudadas. Mas, deve-se ser lembrado, que elas mesmas, não fazem essa distinção.

apontada como um lugar mais aberto na recepção de estudantes estrangeiros, por isso este país tornou-se a opção para a realização dos seus objetos. No entanto, Tati não sabia falar francês e precisava aprender essa língua antes da sua tentativa de ingresso no Mestrado. Dado que uma amiga teve uma experiência como *au pair* nos EUA, Tati procurou saber se o programa também existia na França. Com a resposta positiva, iniciou sua busca por uma família francesa.

Tati chegou na França em 2007, aos 24 anos de idade, vislumbrando a realização de um mestrado. Foi recebida por uma família na qual deveria cuidar de um menino de seis e de uma menina de quatro anos. Depois de nove meses, Tati mudou-se para Nanterre, dessa vez, para cuidar de uma garota de nove anos e supervisionar um garoto de 11 e uma garota de 15. Permaneceu cerca de um ano nessa família, deixando-os em seguida, pois ponderaram que, aos 10 anos de idade, a filha estava grande para ter uma *au pair*. Concomitantemente a essa posição da família, em 2010, Tati foi aceita no *Master Innovations en Communication* na Universidade Paris Nord 13 e foi em busca de uma família que se adequasse à demanda de trabalho compatível com seus horários de estudos.

Para conseguir se desvincular da necessidade de morar na casa de outra família, Tati contou com a ajuda financeira de sua mãe para pagar o aluguel. As outras contas foram pagas com o seu trabalho como *nounou* e outros trabalhos pontuais em eventos.

Em 2012, quando me concedeu a entrevista, Tati estava no *Master II*, dando continuidade aos estudos iniciados no *Master I* e escrevendo seu *mémoire* (monografia final). Realizava alguns trabalhos para a Radio France Internacional e, pontualmente, cuidava de crianças. Nesse ano, ela morava com seu namorado a três horas de Paris, com quem dividia as contas da casa, mas não o aluguel. Seu objetivo era encontrar um estágio, ser contratada em sua área e permanecer na França. Durante a entrevista, ao descrever como, há cinco anos, havia se tornado *au pair*, Tati não me deixa dúvidas de que estava ciente de suas demandas e das possibilidades possíveis dentro do programa :

> Como eu não gosto muito de criança (risos)... Eu gosto, mas assim, não tenho amor. Então, também eu não queria ficar com criança muito pequena, porque dá trabalho. Eu queria uma criança que eu tinha que ajudar, mas não ser babá. Assim, limpar a bunda, igual bebê, trocar fralda, porque cuidar de bebê, você tem que ficar o tempo todo com o bebê. Eu queria alguém com quem você pode brincar, fazer um desenho, que não fica toda hora, o tempo todo colado em você, entendeu?

Esta fala de Tati não deixa dúvidas de que ela sabia que a condição básica para sua estadia na casa da família era cuidar das crianças, pois sempre considerou esse fato na escolha dos critérios para a família de acolhida. Portanto, ao adotar como estratégia a migração para a França, onde poderia fazer um mestrado e o programa de intercâmbio *au pair*, Tati tinha clareza que seu cotidiano seria o de cuidados designados às crianças da família. Essa consciência foi demonstrada em outros momentos, sendo verbalizada de maneira explícita a ideia de uma atitude profissional diante da família :

> Eu via sempre como uma coisa muito profissional. Final de semana eu queria sumir da casa para deixar eles à vontade na vida deles, porque também deve ser um saco né? Eu imagino. Eu me botava no lugar deles. E eu também não gostava que eles entrassem muito na minha intimidade. Então, assim, eu falava coisas normais, se eu fosse sair, eu avisava: eu vou sair; pra dizer que eu não ia comer com eles. Mas assim não ficava dando muita intimidade, porque eu via como uma coisa profissional. Mesmo que tivesse um lado assim, entre *guillemets* (aspas), afetivo. Mas, para mim era tipo preto no branco.

Nesta fala de Tati, até mesmo sua empatia com a família evidencia o quanto sua expectativa não era a de ser acolhida como um de seus membros. Neste sentido, poderíamos dizer que o discurso do programa de intercâmbio *au pair* não trazia ilusões a Tati. Inclusive, podemos reiterar essa afirmação com o fato de que, mesmo considerando o discurso afetivo do programa, ela o faz dizendo que a ideia da afetividade deveria ser considerada "entre aspas". Apresentava dessa forma o discurso afetivo, de maneira controvertida, e demonstrava que tinha consciência que a ideia do "afetivo" tinha algumas condições. Portanto, suas falas expressam que tinha uma leitura do programa *au pair* centrada em seu aspecto objetivo: ou seja, a permuta de casa e de comida pelo cuidado com as crianças da família, tanto em relação à atividade que iria exercer sendo *au pair,* quanto na forma de se relacionar com a família.

Para melhor compreender sua relação com a atividade que executava, indaguei Tati sobre como era sua relação e a da sua família com as empregadas que para eles trabalharam no Brasil. Sua resposta foi iniciada com a declaração de que não se recordava muito bem e seguiu com a avaliação de que sua mãe era uma boa patroa. A recordação foi finalizada, esclarecendo: "Eu não vim de um lugar pobre, mas também nunca fui rica. Mas, assim, eu sei tratar todo mundo igual independentemente de ter muito dinheiro ou não. Minha mãe me ensinou que a gente tem que tratar todo mundo igual".

A resposta de Tati esclarece o lugar social que se via ocupando em relação ao emprego doméstico, mas não deixa entrever os detalhes de sua relação com as empregadas que teve.

Insisti, explicando-lhe que minha pergunta tinha o intuito de entender quais eram as referências que possuía das relações estabelecidas no trabalho doméstico. Justifiquei que minha curiosidade era porque eu notava que ela tinha clara a ideia do que seria uma profissional. Em decorrência da minha fala, a intervenção de Tati foi :

> Mas eu não vim achando que eu era uma empregada doméstica na casa, eu era a *jeune fille au pair,* que é diferente. Não é o mesmo espírito de... Eu não era a babá, eu era uma pessoa que ajudava. Na verdade o estatuto da *jeune fille au pair* é de estagiária, que é diferente de ser uma *nounou*. Mas o trabalho é o mesmo, mas... A gente participa. É o que eu estou dizendo, eu nunca fui discriminada. Então, tipo assim, quando tinha festa na casa, eu era convidada, eu participava da festa. Mas lógico que, como eu morava ali, eu me sentia na obrigação de ajudar também. Mas nunca fui explorada, mas, tipo assim, eu achava que era profissional porque eu também estava chegando em um lugar que eu não conheço, em uma família que eu não conheço, existe um homem na casa, eu não sou criança, sabe? Eu não sei se a mulher vai ficar achando que eu estou dando em cima do marido dela. Eles não eram velhos, minha primeira família, eles eram jovens. Então, tipo assim, eu também não queria ficar com muito contato para a mulher não achar que eu estava dando em cima do marido dela, sacou ?

A partir desta fala, foi possível entender que, embora Tati tivesse um olhar objetivo sobre o programa de intercâmbio *au pair*, o seu "ser profissional" não estava associado a realização de serviços domésticos, como fazem as empregadas domésticas que conhece, por isso, ela fazia questão de se distinguir desse grupo. Para ela, se diferenciar de uma babá reside no fato de não ser discriminada e, nesse sentido, participar de eventos familiares fora do cotidiano do trabalho. As tarefas que poderiam ser vistas como um *trabalho* são consideradas uma *ajuda* pelo fato de também morar na casa. Portanto, mesmo tendo uma visão distanciada do cunho afetivo do discurso do programa de intercâmbio *au pair*, à Tati interessava os desdobramentos desse discurso: ela não era uma babá, muito menos uma empregada doméstica.

Tendo em vista a fala supracitada de Tati e seu posicionamento diante do programa *au pair*, é possível afirmar que, para ela, ser uma babá não está nas tarefas exercidas, mas na posição social de quem as exerce. Em outras palavras, ela não é uma babá, pois não faz parte da representação social que engloba essa denominação; ou ainda, a interseccionalidade entre classe, idade e raça vista em Tati não corresponde ao resultado conhecido como as de alguém que realiza serviços domésticos.

Além disso, Tati não está equivocada em não se entender como babá, pois o programa de intercâmbio *au pair* não nomeia suas participantes dessa maneira. Aspecto que demonstra

o quanto esse programa vai ao encontro das necessidades dos participantes de não se sentirem envolvidos em uma relação de trabalho doméstico (REDONDO, 2010) e que, por consequência, tem um público específico como aderentes. No caso das participantes *au pair* brasileiras, pessoas pertencentes à classe média, brancas e com nível universitário completo, das quais, no mínimo, é exigida a condição de poder pagar uma passagem aérea.

As participantes brasileiras do programa *au pair* tem como um dos seus interesses no programa, a camuflagem do trabalho doméstico. Tendo isso em vista, pode-se afirmar que a dificuldade de se reconhecer como um trabalhador doméstico/do *care* é utilizada no mercado do *care* e, dessa maneira, tal dificuldade instiga interesses comerciais, que, por sua vez, incentivam a diferenciação entre *au pair* e babás. Por isso, não se trata apenas de analisar a conjuntura *au pair* nas suas especificidades, mas de entender por que elas se tornam importantes. A forma como Tati se expressa nos auxilia nesse sentido. Ela evidencia a recusa em associar-se à categoria das babás, mesmo que de maneira informal.

Sabendo que os atores sociais avaliam suas práticas de acordo com o lugar que ocupam na sociedade e que, no caso de Tati, sua origem não corresponde a convencional de uma trabalhadora doméstica é compreensivo que ela não se identifique como uma delas. Por isso, a questão não é duvidar da percepção de Tati sobre não ser uma empregada doméstica, mas perceber a recusa em ser uma como um sintoma social que dificulta a valorização do trabalho doméstico/do *care*. Recusa esta que encontra respaldo no discurso do programa *au pair* e também pode ser observada fora deste programa. Como exemplo, tem-se o caso de mulheres que executam as tarefas domésticas na casa de terceiros, mas porque com eles moram e deles são parentes, não consideram que sejam trabalhadoras domésticas. Este caso, foi apresentado no segundo capítulo desta tese em Retrato de família e assim como Tati as mulheres ali retratadas sabem que executam uma atividade semelhante a de uma trabalhadora doméstica, mas não se identiciam com ou como uma delas. Neste sentido, Tati e as mulheres da minha família maternal apontam a influência da representação das empregadas domésticas no (não) reconhecimento do trabalho por elas executadas.

Como seria possível reconhecer um trabalho quando as atividades que o caracterizam não são suficientes para a sua nomeação ?

Como seria possível reconhecer um trabalho quando as atividades que o caracterizam e o lugar onde é exercido não são suficientes nem para a sua nomeação? Evitar sua nomeação seria não circunscrever claramente as funções que o envolvem e, por consequência, permitir abusos e a sua invisibilidade ? Como valorizar um trabalho considerado inferior em uma escala social?

E sobretudo devemos nos perguntar :

A quem interessa o não reconhecimento do trabalho doméstico do *care* ?

O próximo capítulo não responde esses questionamentos, mas é por eles atravessados. Ele é construído no intuito de trazer reflexões sobre as dificuldades que envolvem o reconhecimento do trabalho doméstico *care*, assim como apresentará a organização do trabalho doméstico na França no intuito de retratar a realidade encontrada pelas *au pair* ao chegar. Desta maneira poderá-se-a conhecer aspectos que podem influenciar a percepção das brasileiras e consequentemente, colaborar na compreensão de seus posicionamentos.

Capítulo IV – Retratos para uma representação

4.1 Diferenças contextuais

Na década de 1960 surge um ambiente político de grande mobilização e crítica aos padrões capitalistas que resultam no *Maio de 68*. As lutas sociais contra as diferentes formas de desigualdade no trabalho, na escola, na família, de gênero, raça e geração tiveram uma forte expressão e levaram a protestos no mundo inteiro. Nesse momento, o movimento de mulheres tem grande avanço[125]. Na França, ele rompe com organizações da "extrema esquerda" e destaca suas demandas como grupo autônomo, o que Françoise Picq (1994) nomeia como um duplo movimento de filiação e de ruptura entre Maio de 68 e o movimento de mulheres. Isso é possível, pois ao mesmo tempo em que o setor terciário necessitava de trabalhadoras femininas ocorreu uma feminização dos estudos[126]. Assim, as mulheres passam a ocupar novos postos de trabalho e, ao mesmo tempo, alcançam um maior nível de escolaridade, não condizendo mais com a imagem da mulher tradicional associada à casa. Logo, as mulheres passam a ter mais espaço na esfera pública e a evidenciar reflexões a respeito do lugar a elas designado. Em continuidade a esse processo, na década de 1970, o Movimento de Liberação das Mulheres (MLM) é criado e organiza uma homenagem às esposas dos soldados, tributados pelo Túmulo do Soldado Desconhecido[127], no Arco do

[125] Artigos que relatam a participação do movimento de mulheres como parte do movimento de 68. "Mai 68 : relecture*"* de Claude Lefort, "Mai 68 une prise à témoin*"* de Daniel Sibony ambos no *Libération* de 1978. "Le féminisme cette progéniture incontestable de mai*"* de Bruno Frappat no *Le Monde* de 7 de maio 88.

[126] A democratização do ensino, na França, ocorreu de maneira generalizada. A geração do "baby boom*"* ocupou as universidades. Em 10 anos o número de estudantes aumentou 180%.

[127] Túmulo do Soldado Desconhecido é uma homenagem que os países fazem àqueles que foram mortos em batalha e não foram identificados.

Triunfo[128], em Paris. O intuito do MLM é chamar a atenção para a invisibilidade das mulheres dos soldados. Para tanto, se utilizam do *slogan* "há alguém mais desconhecida do que o soldado desconhecido: sua mulher![129]" (VIRGILI, 2002, p. 7, tradução própria).

Lutar pelo reconhecimento das mulheres dos soldados, é também evidenciar a necessidade de valorizar do trabalho do *care* que elas efetuam. É importante lembrar, que além das mulheres que ficaram realizando os cuidados com a casa e com os filhos enquanto os maridos foram para a guerra, houve aquelas que partiram como enfermeiras e também são menos lembradas do que os soldados. Tanto esposas e/ou mães quanto enfermeiras realizam um trabalho do *care* e a demanda de reconhecimento pela existência das primeiras é uma necessidade de evidenciar a centralidade do trabalho doméstico/do *care* em nossas vidas. No entanto, no *slogan* da luta, não se enfatiza a questão do trabalho e este aspecto poderá ser constatados em outras situações. Mesmo em um contexto de conquista e lutas trabalhistas, o trabalho doméstico/do *care* sempre recebeu um tratamento distintivo e inferior a outros trabalhos. Para o desenvolvimento desta reflexão será apresentada brevemente a conjuntura dos anos 1970, que tem seus reflexos nos dias atuais. Dentro deste contexto, será situado o trabalho doméstico, procurando evidenciar seu local social no Brasil e na França.

Nos anos 1970, ocorrem de forma generalizada no Ocidente movimentos de crítica às condições econômicas e ao lugar social da mulher. O Brasil integrou esse fluxo, embora com suas particularidades, pois tinha um contexto específico de luta contra a ditadura, assim como uma conjuntara particular de afirmação dos interesses estudantis, operários e das classes médias intelectualizadas (ANTUNES e RIDENTE, 2007). Além disso, o Brasil tem duas particularidades que devem ser destacadas para a compreensão da precarização do trabalho nesse país. A primeira é que ele tem raízes escravocratas e a precarização do trabalho é uma característica constitutiva de sua formação social. A segunda, é que nele não houve um pacto socialdemocrata ou o Estado de Bem-Estar social, ou seja, os trabalhadores nunca alcançaram uma seguridade social como na França. Em relação a essa segunda particularidade, pode-se considerar que as consequências da crise para os trabalhadores brasileiros foram maiores. Grande parte das direções sindicais, especialmente a partir da década de 1990, passou a assimilar a reestruturação produtiva como um processo "natural" e sem volta diante da "inexorável globalização" e da "modernidade empresarial" em um explícito comportamento

[128] O Arco do Triunfo é um monumento localizado na cidade de Paris. Sua construção foi ordenada por Napoleão Bonaparte em 1806, em comemoração as suas vitórias militares. Inaugurado em 1836, nele estão gravados os nomes de 128 batalhas, 558 generais e em sua base, situa-se o Túmulo do Soldado Desconhecido.

[129] *"Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme"*

de adaptação aos "novos tempos globais" (DRUCK, 2011). Sem, portanto, questionar os processos ou lutar para alcançar os direitos antes vivenciados em outros países. Portanto, se os trabalhos em geral no Brasil conheciam a precarização, o trabalho doméstico conhecia ainda mais, pois não desfrutava dos mesmos direitos que os outros tipos de trabalho.

Na França, mesmo tendo-se vivido a consolidação de um padrão mais regulado do trabalho por ações coletivas e do Estado, ocasionando-se a possibilidade da experiência do Estado de Bem-Estar, também não se conferiu ao trabalho doméstico os mesmos direitos que outros trabalhos. Portanto, assim como no Brasil, na França o trabalho doméstico não foi considerado como outros. No entanto, tendo em vista que no Brasil a precariedade nas condições de trabalho era generalizada, supõem-se condições de vida mais hostis às trabalhadoras domésticas neste país do que na França. Mas, nos dois países configura-se o lugar social ocupado pelo trabalho doméstico, o qual, desde a Grécia antiga, no período aristotélico, é desvalorizado. Nesta época, seus executores eram os servos (escravos) considerados tão inferiores que o seu melhor atributo era a sua força física e apenas isso poderia ser aproveitado deles. Assim, executavam os trabalhos nos campos, nas minas de minérios, na construção civil, além do trabalho doméstico (ARENDT, 1997). Portanto, o lugar social comumente ocupado por esse trabalho, mesmo com a expansão dos empregos e dos diretos a eles associados, continuou sendo inferior a outros, excluído como beneficiário de direitos trabalhistas[130].

Para continuar a circunscrever o trabalho doméstico no cenário mundial das condições de trabalho deve-se lembrar de que dentro do panorama ocidental, em 1973, houve a crise petroleira que refletiu nos mercados financeiros, nos bancos e no setor social, originando uma nova ordem econômica desfavorável ao trabalho. Dessa maneira, há pelo menos quatro décadas, o trabalho vem se transformando a partir de uma mundialização inédita do capital, expressa em um projeto de cunho neoliberal que se concretizou essencialmente através de uma reestruturação intensa e longa da produção e do trabalho. Essa reestruturação é responsável por uma mudança no paradigma de expansão do assalariamento e dos direitos a ele associados como consequência da precarização e da flexibilização do trabalho (LEITE; SALAS, 2014). Considerar esses aspectos é o que nos permite situar o trabalho doméstico no cenário mundial e a mobilização que lhe corresponde. Mobilização esta que, a partir da perspeciva do *care* e dos estudos sobre a terceirização *explícita* do cuidado designado às crianças (IBOS, 2012) e aos idosos (DEBERT, 2004), passa a ser referida como mercado de

[130] No Brasil, a Consolidação das Leis do Trabalho (CLT) em 1943, com o Decreto-Lei nº 5.452, excluía dos direitos trabalhistas os empregados domésticos.

trabalho do *care*[131] e vai ao encontro das características da nova ordem econômica desfavorável ao trabalho.

As características que acentuam esse ambiente desfavorável são: a globalização, a internacionalização dos bens e dos serviços, a redefinição do papel do Estado e a reestruturação produtiva[132]. Essa última é composta por cinco elementos: a renovação tecnológica, a desverticalização do processo de produção, a reorganização da produção de serviços, a reorganização do trabalho e as novas políticas de relação entre empresas e trabalhadores. (DEDECA, 1999). Nesse contexto, as empresas iniciam um processo de reestruturação com ênfase em uma nova revolução tecnológica de base microeletrônica que possibilitou a passagem da fase de mecanização e automação rígida (característica do modelo fordista/taylorista de produção) para a fase de automação flexível – especialização flexível própria do modelo pós-fordista (FERNANDES, 2010). Assim, o sistema econômico, antes centrado no capital industrial, passou a se basear em modelos flexíveis de produção, com destaque ao capital financeiro que assume predominância no processo.

Alguns autores como Sennett (1999) caracterizam essa nova fase do capitalismo contemporâneo como flexível, outros, como Harvey (1992), classificam como acumulação flexível. Em todos os casos é a precarização moderna do trabalho, que segundo Druck (2007) compreende um processo instaurado econômica, social e politicamente, justificado pela necessidade de adaptação aos novos tempos globais. No caso do Brasil, essa institucionalização da flexibilização e da precarização do trabalho renova e reconfigura a precarização histórica e estrutural do trabalho.

Há, portanto, de maneira generalizada, a precarização dos contratos e das condições de trabalho constatados no aumento da informalidade e das formas flexíveis de contratação. Esse processo se baseia na empresa enxuta e no processo de externalização da produção, a terceirização. Ou seja, tudo que é julgado como não essencial dentro de determinada empresa é delegado às empresas terceiras. Dessa maneira, institucionalizam-se os contratos temporários configurando a diminuição dos direitos dos trabalhadores.

No Brasil, esse panorama sofre algumas modificações nos anos 2000 e o trabalho doméstico sente esta transformação. Nesse período, estabeleceram-se critérios e finalidades

[131] Mais um aspecto que torna coerente a consideração do trabalho doméstico como trabalho do *care*, pois o deslocamento de mulheres para trabalhar na casa de outras pessoas pode não excluí-las dos afazeres domésticos. Nesse sentido, assim como se observa claramente no Brasil, o trabalho doméstico incluiria o cuidado com as crianças, justificando chamá-lo de trabalho do *care*. Caso contrário, se arriscaria invisibilizar parte dos afazeres domésticos.

[132] Esses aspectos são incorporados na análise que esse trabalho apresenta a respeito da migração incentivada pelo mercado do trabalho do *care*. Em especial, na migração dentro do programa de intercâmbio *au pair*.

para a concessão do seguro-desemprego à empregada doméstica[133], criou-se a possibilidade do recebimento ao Fundo de Garantia por Tempo de Serviço – FGTS, assim como ficou garantida a estabilidade à doméstica gestante. Até que, finalmente, em 2010 ocorreu a Proposta de Emenda à Constituição (PEC) n°478, para estabelecer a igualdade de direitos trabalhistas entre os empregados domésticos e os demais trabalhadores urbanos e rurais. Nesse mesmo ano, a Organização Internacional do Trabalho (OIT) realizou a 99ª Conferência Internacional do Trabalho (CIT) que, conjuntamente à conferência do ano seguinte, resultou na adoção de um instrumento internacional de proteção ao trabalho doméstico na forma de uma convenção. Esta, intitulada Convenção sobre o Trabalho Decente para as Trabalhadoras e os Trabalhadores Domésticos, conhecida como Convenção n. º 189, acompanhada de uma Recomendação com o mesmo título, afirma os direitos fundamentais das (os) trabalhadoras (es) domésticas(os). Seu intuito é proporcionar proteção específica para essa categoria e, para tanto, exige que o Estado garanta a dignidade do trabalho doméstico por meio de um conjunto de medidas.

A França não ratificou essa convenção, justificando que no país havia medidas, como o *chèque emplois*[134], que protege as empregadas domésticas e que o governo não poderia garantir os mesmos direitos a um migrante legal e um ilegal. No Brasil, dois anos mais tarde, foi apresentada a Proposta de Emenda Constitucional n° 72/2013, conhecida popularmente como PEC das domésticas, que igualava as empregadas domésticas aos demais trabalhadores urbanos, como sugeria a Convenção nº 189. Portanto, em um momento generalizado de perda de direitos trabalhistas, há um movimento para que as (os) trabalhadoras (es) domésticas (os) passem a tê-los. Mas, é fato de que a necessidade de conquista de direitos pelas trabalhadoras domésticas, tanto na França quanto no Brasil, demonstra a marginalidade dessas trabalhadoras.

Nota-se que esses dois países tem dimensões distintas de problemas semelhantes em relação ao trabalho doméstico/do *care*. Embora tanto na França quanto no Brasil as trabalhadoras domésticas precisam ainda lutar por direitos que outros trabalhadores já

[133] Nas leis e em outros textos que fazem referência a elas é utilizado o termo empregado doméstico ao invés de empregada doméstica, mas escolhi manter a proposta incialmente apresentada nesse trabalho e priorizar a representação quantitativa das mulheres que são maioria na execução do trabalho doméstico.

[134] O *chèques emploi service universal,* ou CESU, é um dispositivo de declaração, criado pelo Estado francês que entrou em vigor em 2006. Ele permite ao patrão o pagamento do salário do seu empregado doméstico, asssim como o cumprimento das obrigações legais. Dessa maneira, o empregado tem suas garantias sociais e o empregador vantagens fiscais.

conquistaram. Na França o número de trabalhadoras que são imigrantes é significativamente maior do que no Brasil, e, por outro lado, neste país a porcentagem de famílias que ainda tem uma empregada doméstica todos os dias na sua casa é bem maior que na França. Estas diferenças contribuem na distinta configuração que as *au pair* entrevistadas identificam nesses dois países. No entanto, é fato que na França o mercado do *care* se diferencia do que encontramos no Brasil.

4.2 O retrato do cuidado na França

De acordo com um relatório apresentado pelo órgão *Caisse d'Allocation Familiale (CAF)* em novembro de 2012, o cuidado no domicílio dos pais atinge cerca de 70.000 famílias francesas. Mas esta modalidade continua sendo vista como *"*elitista*"*. O número de horas de trabalho pelas quais cada família emprega um assalariado, uma média de 20,1 horas por semana, torna-o oneroso. Desta forma, algumas categorias socioprofissionais têm, particularmente, acesso ao cuidado a domicílio. Sendo este o modo escolhido por 44% das mulheres e 53,8% dos homens que ocupam cargos executivos, 30% dos profissionais intermediários e 14,3% dos profissionais liberais. A renda média dos lares que contratam este tipo de serviço é superior a 3000 euros, 74 % são proprietários de sua moradia. Entre estes, 42,5 % moram na região Ile-de-France, 84,7 % na zona urbana, e mais de 55 % em uma casa individual.

O manual *"Les services à la petite enfance, Etat de lieux, enjeux et perspectives"* do portal de desenvolvimento da economia social e solidária (AVISE), informou que as principais razões da escolha pelo cuidado a domicílio são objetivos: a praticidade deste tipo de cuidado, (40,9%), os horários profissionais incompatíveis com outros tipos de cuidado (30,1%) e a ausência de outras soluções (13,6%). É interessante notar que 48,6% das famílias utilizam este cuidado como complemento à ajuda de seu círculo social (50%) e da creche (29,1%). As grandes cidades abrigam a maior parte dos casos de cuidado infantil no domicílio dos pais, pois, nesse contexto, a maioria das mulheres têm empregos remunerados fora de casa.

A França é o país da Europa no qual as mulheres que também trabalham fora de suas casas possuem o maior número de filhos,[135] o que evidencia ma grande necessidade de

[135] Em 2010, 84 % das mulheres de 25-49 anos trabalhavam fora de suas casas.

estruturas para o acolhimento de crianças. Neste quisito esse país é pioneiro e se destaca pelos dispositivos feitos coletivamente (FAGNANI, 2000). Os poderes públicos intervêm como prestadores, financiadores, reguladores dos mercados ou do setor associativo. A organização dos serviços de acolhimento envolvem relações entre as coletividades territoriais, os organismos de proteção social e o setor lucrativo ou associativo.[136]

Em 2010, havia 4.608 milhões de crianças menores de seis anos e 2.293 milhões com menos de três anos na França. A dinâmica dos nascimentos está diretamente ligada a do acolhimento às crianças. Portanto, para conciliar o alto nível de natalidade, o desenvolvimento de atividades profissionais das mulheres, o bem estar dos pais e das crianças, é necessário pensar as possibilidades para acolhê-las. Para tanto, faz-se um eixo da política familiar[137] francesa, a qual deve encontrar medida entre aspectos ideais e entre a realidade vivida na França. Nesse sentido, ela deve encontrar sua neutralidade em um contexto político que busca não reduzir a problemática da conciliação trabalho/família às mulheres, mas é obrigado a reconhecer que na realidade, mesmo que cada vez mais haja homens que reivindiquem o direito de exercerem sua paternidade, são as mulheres que se ocupam da maioria dos afazeres voltados ao ambiente doméstico.

Com base na *Allocation Parentale d'Éducation (APE)*[138]*,* promulgada em 1985, constata-se que as políticas públicas são feitas levando mais em consideração a realidade cotidiana, colaborando com a permanência das mulheres como maiores responsáveis pelo cuidado dos filhos e da casa. Por consequência, o combate contra as discriminações sexuais é mais difícil, tanto no mercado do trabalho (igualdade de salário) quanto na esfera privada (menos implicação dos pais na vida familiar)[139.]

Outra dificuldade da política familiar francesa é a conciliação entre manter os empregos dos pais e respeitar o ritmo biológico das crianças. Isso, porque se a prioridade é dada ao emprego, a mãe, que é o sujeito sobre a qual a política familiar se focaliza, deve submeter seu filho aos horários impostos pelo seu trabalho. Mas, se ao contrário, a prioridade é dada à criança e ao seu ritmo biológico, a mãe corre o risco de perder seu lugar no trabalho.

---

[136] *" Aider les parents à être parents. Le soutien à la parentalité, une perspective internationale ",* relatório (2012) coordenado por Marie-Pierre Hamel e Sylvain Lemoine, Centro de análise estratégico, em colaboração com Claude Martin, CNRS.

[137] Para conhecer uma cronologia da política familiar francesa de 1973 a 2010 olhar Anexo III.

[138] Subsídio oferecido aos pais de uma ou mais crianças de menos de seis anos quando eles param de trabalhar

[139] Na Suécia, a licença maternidade e licença paternidade dura em torno de um ano e é remunerada. Ao fim da licença, todas as crianças têm o direito e um lugar garantido em algum acolhimento municipal.

Portanto, é complicado conciliar o ritmo que o sistema econômico exige dos trabalhadores e das crianças.

Diante desses conflitos, que envolvem questões de gênero, a França fez investimentos no serviço de acolhimento às crianças com dois eixos estratégicos principais:

• o desenvolvimento de estruturas de acolhimento e de lugares oferecidos em relação aos planos de financiamento chamados "planos creches"

• responder à demanda por meio de disposição fiscal e de prestações familiares a fim de aliviar os encargos financeiros designados às famílias. Uma diversidade de prestações familiares são oferecidas para apoiar financeiramente os pais em relação à guarda dos seus filhos, seja de maneira coletiva ou individual.

Os principais modelos de ofertas de acolhimento para as crianças na Europa podem ser reagrupados em três grandes tipos, mas a comparação é delicada, pois cada país tem suas estratégias diretamente ligadas às suas concepções do Estado e da família. Mas, se pensarmos nos modelos oferecidos às crianças de menos de três anos, de maneira geral, podemos encontrar três tipos de modelos caracterizados da seguinte maneira :

1. O modelo voluntarista: os municípios possuem a obrigação legal de oferecer às crianças um lugar nos serviços de acolhimento, mesmo se o modelo de aplicação for variável ou não for. Esse tipo é encontrado nos países nórdicos: Dinamarca, Finlândia, Noruega e Suécia[140].
2. O modelo intermediário desenvolve uma política favorável ao acolhimento de crianças com a necessidade de uma organização por parte dos pais, pois o Estado não oferece todos os subsídios necessários. A Alemanha e a França são exemplos desse modelo.
3. O modelo familiar: a responsabilidade em relação ao acolhimento das crianças é prioritariamente da família. Nesses casos, a licença dos pais, após o nascimento dos filhos é mal remunerada. A Grécia, a Itália e o Reino-Unido ilustram essa situação, mesmo que existam grandes diferenças entre eles.

[140] Nesses países, há atenção especial em combinar o bem estar das crianças e o serviço de acolhimento, que pode ser constatado no relatório da Unesco de 2010, chamado:"*Early Childhood Care and Education Regional Report. Europe and North America", World Conference on Early Childhood and Education*, Moscou, setembro.

Sendo o modelo intermediário o qual mais se aproxima do que ocorre na França, fica claro que, ainda que as políticas desenvolvidas pelo Estado mostrem esforços para fornecer soluções ao problema do cuidado de crianças pequenas, estas não são suficientes para apoiar as famílias.

Os serviços de acolhimento da pequena infância são fortemente descentralizados. Os poderes públicos intervêm ora como prestador ou regulador de serviço, ora como financiador. Desta forma, assume tanto um papel de mercado, quanto de setor associativo. Assim, a organização desses serviços de acolhimento se sustenta entre as administrações públicas, os organismos de proteção social e o setor lucrativo ou associativo[141]. Disto resulta a coexistência de três tipos de acolhimento para a pequena infância na França : coletivo, coletivo/individual e individual. Distribuídos respectivamente em estrutura de acolhimento coletivo, estrutura de acolhimento coletivo cujos serviços são prestados por uma única trabalhadora e o acolhimento individual.

As estruturas de acolhimento coletivo, como explicitado na sua nomeação, são aquelas concebidas para receber várias crianças ao mesmo tempo. Uma média de 15 à 60 crianças de acordo com a sua localização. Além disso, os estabelecimentos deste tipo são oferecidos para as crianças de até seis anos, ou seja, antes delas poderem entrar na escola maternal. Eles podem ter especificidades na sua formulação gerando espaços distintos. Dentro eles, estão as creches coletivas, a *Halte-garderie*, o jardim de infância e o *jardin d'éveil*.

As creches coletivas englobam diferentes categorias, que se agrupam no fato de serem concebidas especialmente para receber regularmente crianças menores de três anos. Este modelo encontra algumas variações e dentre elas :

- *Creches tradicionais de bairro*: trata-se de um serviço administrado por uma autoridade local (prefeitura, direção departamental, entre outras instituições) ou por um gestionário privado (por exemplo, uma associação). Este tipo de creche, que representa a maioria de estruturas de acolhimento coletivo (85%) no país, é acompanhado e controlado pelo serviço departamental de proteção maternal e infantil (PMI), e dirigido por uma puericultora formada. Os horários correspondem normalmente aos horários do comércio.

[141] Para obter informações sobre os investimentos franceses nesta área consultar o relatório : *L'accueil du jeune enfant en 2011-Données statistiques* realizado pelo órgão *Caisse Nationale des Allocations familiales*. Ver também *Point sur l'évolution de l'accueil des enfants de moins de trois ans, Haut Conseil de la Famille,* maio de 2012

- *Creches coletivas de funcionários de uma empresa* (*ou interempresas*): este tipo de estabelecimento acolhe filhos de funcionários de uma ou diferentes empresas, ou estabelecimentos públicos (administração pública, hospitais, etc.). Por esta razão, as creches são situadas normalmente nas proximidades da empresa ou em um de seus prédios. Os horários de acolhimento são mais flexíveis e, às vezes, organizados em função das necessidades dos profissionais da empresa.
- *Creche parentais*: são administradas pelos próprios pais, organizados em associação do tipo Lei 1901, eles cuidam de maneira rotativa das crianças, juntamente a profissionais qualificados. Estas creches também são controladas pela proteção maternal e infantil (PMI).

A *halte-garderie*, também conhecida como acolho coletivo ocasional ou pontual, não deixa de ser um modelo de creche, sendo a criança recebida por uma equipe qualificada (uma diretora, uma auxiliar de puericultura). Mas, esse tipo de estrutura acolhe todas as crianças abaixo dos seis anos, inclusive aquelas cujos pais não trabalham, por algumas horas ou turnos durante a semana. Desta forma, permite ao responsável pela criança a possibilidade de ter um tempo livre em um momento durante o dia. Este tipo de estrutura pode ser um estabelecimento público ou privado. Seu custo varia em função da renda e despesas da família.

O jardim de infância é uma estrutura de desenvolvimento, oferecendo um acolhimento regular às crianças de dois a seis anos. Seus horários são mais amplos que os da creche coletiva.

No *jardin d'éveil* é uma estrutura colocada em avaliação a partir de 2009[142], considerada uma alternativa paralela ao jardim de infância , destinada às crianças em idade entre dois e três anos. No seu nome tem a sua ideia pedagógica que seria uma local para a criança 'despertar' *(éveil),* no sentido dela se desenvolver.

Os diferentes exemplos de estruturas de acolhimento coletivo encontrados na França mostram uma iniciativa para responder às necessidades de diferentes perfis de pais, permitindo assim um melhor preenchimento das vagas disponíveis. Neste contexto, ainda que haja famílias que não são contempladas pela oferta de estabelecimentos, há uma significativa preocupação em oferecer maior flexibilidade de adaptação às necessidades dos pais, inclusive

[142] Por mais informação sobre esta experiências e sua repercursão na França ver Ricaud-Droisy (2009).

pelos outros tipos de estruturas (acolhimento coletivo com serviço individual e acolhimento individual) que serão explicados a seguir.

O modelo de estrutura de acolhimento coletivo e serviços prestados por uma única trabalhadora é representado pelas creches familiares. Estas, são estruturas que se situam no limiar entre acolhimento coletivo e individual. Trata-se de serviços gerenciados por um poder público (prefeitura, direção departamental, etc.) ou por um gestionário privado, por exemplo, uma associação. A creche familiar reúne assistentes maternais credenciadas e orientadas por profissionais (puericultor, médico, etc.) que podem cuidar de até quatro crianças. Neste contexto, não são os pais que empregam as *assistentes*, por isso eles não precisam cumprir as formalidades administrativas de uma contratação direta.

O acolhimento individual ocorre no domicílio das cuidadoras ou no dos pais. No primeiro caso, podem ser encontradas as assistentes maternais e no segundo caso, existe uma variedade de nomenclatura que correspondem a diferentes arranjos.

A assistente maternal[143], neste caso, é paga pelos pais da criança, mas assim como as assistentes ligadas a creche familiar, eles devem passar por uma formação uma trabalhadora a qual, por uma remuneração salarial, acolhe regularmente e de maneira não permanente a criança.

O cuidado realizado no domicílio dos pais é geralmente realizado por uma empregada familiar sem especialização obrigatória em cuidados com criança. Ele é incentivado pelo Estado, que oferece meios para que as famílias possam empregar alguém com mais facilidade. Tais condições se tornaram uma estratégia de desenvolvimento do emprego que obteve resultados positivos. Com efeito, em razão da flexibilidade de horários, e por consequência, da execução das tarefas domésticas, esse tipo de cuidado torna-se atraente para os pais. O mesmo assalariado cuida de todas as crianças.

Existem diferentes modos de cuidado infantil no domicílio parental. As diferentes denominações e definições no contrato (horas de trabalho, preços, atividade declarada ou não) correspondem a diferentes tipos de trabalhadoras e empregadores. De maneira generalizada, todas as mulheres que não são assistentes maternais e cuidam das crianças são denominadas *nounous*. No entanto, há diferenças de perfil socioeconômico que originam outras nomenclaturas.

[143] Esse tipo de assistente é diferente da assistente familiar, a qual recebe de maneira permanente em sua casa crianças cuja tutela se encontra sob um dispositivo de proteção da infância ou médico-social, ou ainda de um serviço de acolhimento familiar terapêutico.

Ao procurarmos uma definição mais clássica e mais comumente associada à *nounou* dizemos que estas assalariadas passam o dia inteiro com as crianças, e muitas vezes, cuidam também dos afazeres domésticos. Em Paris, podemos afirmar que as *nounous* são, em maioria absoluta, cidadãs estrangeiras (filipinas, africanas, originárias do leste europeu ou da América Latina), e podem ser identificadas facilmente nos parques dos diferentes bairros da cidade[144].

Dentre as variações possíveis do tipo de *nounous* há aquelas que realizam o *"*cuidado infantil compartilhado"[145]. Neste caso, ela toma conta de crianças de duas ou três famílias ao mesmo tempo e alterna na casa de qual delas o trabalho será realizado. Portanto, realizam um acolhimento coletivo, mas se distinguem das assistentes maternais, pois não fazem parte de uma estrutura : não possuem uma formação reconhecida pelo Estado para o trabalho executado e o realizam na casa dos patrões. Assim, estão agrupadas às *nounous* e respondem por esta denominação. As famílias que escolhem o *"*cuidado infantil compartilhado" podem se encontrar por intermédio de fóruns na *internet*, de encontros organizados pela prefeitura, por meio de revistas especializadas no assunto e de amigos.

Em relação ao número de horas trabalhadas há *nounous* que ao invés de passarem o dia todo com as crianças, cuidam delas a partir da saída da escola. Neste caso, há uma outra nomenclatura que as diferenciam das primeiras, *baby-sitter*. Mesmo que na prática elas também sejam designadas como *nounou, baby-sitter* é uma definição que também contempla a possibilidade de distinguir um perfil socioeconômico. Dentro do qual estão aquelas pessoas que podem trabalhar apenas algumas horas por dias. Desta perspectiva, a definição *baby-sitter* é mais associada a jovens estudantes, inclusive aquelas que cuidam das crianças a noite, enquanto os pais saem.

Outra tipo de contrato entre pais e pessoas que cuidam das crianças na casa destas últimas, é o da *au pair*. A pessoa que recebe esta designação exerce uma função similar a da *baby-sitter*, pois, na maioria dos casos, devem buscar as crianças na escola, levá-las para casa e cuidar delas até o retorno dos pais. A diferença é contratual, pois as *au pair* cuidam das crianças em troca de moradia e alimentação[146].

No Brasil os pais possuem menos opções de estruturas e estabelecimentos para deixarem seus filhos, mas os tipos existentes foram aqui distribuídos em estrutura de

[144] O livro *Qui gardera nos enfants?* de Caroline Ibos evidencia a realidade do trabalho realizado por babás negras em Paris. Com ênfase na relação entre patroa e empregada, a autora reflete sobre as relações que se formam a partir de uma situação mundial e concentram questões políticas importantes. Assim, destaca-se o fluxo migratório de mulheres originárias de países pobres para cuidar dos filhos de famílias burguesas de países ricos, correspondente ao mercado do trabalho.
[145] Em francês a nomenclatura utilizada é *garde partgée*.
[146] No capítulo III deste trabalho foi discorrido sobre o que é *au pair*.

acolhimento coletivo, estrutura de acolhimento coletivo com serviços prestados por apenas uma trabalhadora e acolhimento individual para que assim fosse feito um breve exercício de comparação apenas com foco nas possibilidades oferecidas por cada país.

Em relação as estruturas de acolhimento coletivo, elas se distinguem, de acordo com o seu financiamento em dois grandes grupos. As creches públicas, criadas ou incorporadas, mantidas e administradas pelo poder público federal, estadual, distrital ou municipal e as creches privadas, mantidas e administradas por pessoas físicas ou jurídicas de direito privado.

Em relação a oferta pública, há três ofertas: a creche pública direta, a indireta e a conveniada. As primeiras são aquelas que tem seu local cedido e mantido pelo governo, nas quais as profissionais que cuidam das crianças; são concursadas, a creche pública indireta, é um convênio entre a prefeitura e uma organização. Nestes termos, o prédio é público, mas sua gestão é conveniada, sendo a organização a responsável pela contratação dos funcionários. Nas creches pública conveniadas uma organização é responsável por tudo, nesse sentido o governo terceiriza a gestão, mas oferece subsídios para a manutenção da creche que tem suas vagas oferecidas gratutitamente à população.[147]

Por sua vez, o financiamento privado organiza instituições com e sem fins lucrativo.

As instituições com fins lucrativos são as creches particulares e as sem fim lucrativos podem ser comunitárias, confessionais e filantrópicas. Estas são definidas da seguinte forma:

- instituições comunitárias: são instituídas por grupos de pessoas físicas ou por uma ou mais pessoas jurídicas, inclusive cooperativas de professores e alunos, é comum que sejam vinculadas à associação de moradores de bairros e que contem com o trabalho voluntário das mães creches comunitárias. Elas podem receber o apoio parcial dos poderes públicos seja na forma de programa de alimentação ou de pagamento dos funcionários.
- instituições confessionais: são formadas por grupos de pessoas físicas ou por uma ou mais pessoas jurídicas que atendem à orientação confessional e a ideologia específicas
- instituições filantrópicas: são compostas por grupos de pessoas físicas ou por uma ou mais pessoas jurídicas, de direito privado, e possuem o Certificado de Entidade Beneficente de Assistência Social (Cebas).

Na continuidade do exercício de construir um breve paralelo entre as estruturas encontradas na França e no Brasil tendo como referência os três tipos de acolhimento franceses, podemos afirmar que a classificação estrutura de acolhimento coletivo prestado por

[147] Estas informações foram concedidas pela colega Renata Faleiros Camargo Moreno que desenvolve um trabalho sobre creches no Brasil.

uma única trabalhadora e sua condensação feita na figura da assistente maternal não existe no Brasil. Assim, o mesmo ocorre em relação ao tipo acolhimento individual quando referente ao cuidado de crianças na casa das assistentes maternais ou quando realizado como cuidado compartilhado entre famílias .

Em relação as babás, no Brasil elas também são trabalhadoras associadas com famílias mais abastadas. Contudo, elas são mais comuns na França, pois no Brasil a distinção de funções entre a empregada doméstica e a babá é gradual ao poder aquisitivo das famílias, não sendo muitas vezes apresentadas. As funções e as características que designam uma *baby-sitter* ou uma *au pair*, não existem no Brasil, portanto essas são palavras referentes à práticas realizadas em outros países, sempre associadas a estudantes. Em relação a *baby-sitter* é comum conhecer as dos filmes americanos que estão longe de parecem as trabalhadoras domésticas e as *au pair,* são aquelas que realizam um intercâmbio.

A não existência de *baby-sitter* no Brasil (nos moldes americanos e franceses)[148] é um aspecto muito importante para nos ajudar a compreender a não identificação das participantes brasileiras do programa *au pair* às trabalhadoras domésticas. No seu país, as garotas que vão ser *au pair* não possuem a referência deste tipo de prática como a de um trabalho, todas aquelas que cuidam de criança fazem parte de uma representação de babá com todos os esteriótipos contidos nela. Portanto, as participantes brasileiras do programa *au pair* chegam na França com referências bem distintas daquelas que possuem no seu país.

A grande quantidade de ofertas de infraestrutura para o acolhimento das crianças na França em comparação ao Brasil sugere a hipótese de que este aspecto exerce influência nas relações de *care*. Desta perspectiva, a variedade de alternativas para que as mães e os pais franceses possam deixar seus filhos enquanto trabalham, seria uma das razões que reflete nas diferenças sentidas pelas ex-*au pair/nounou* em relação ao trabalho doméstico/*care* na França e no Brasil. Em comparação ao Brasil, há mais tempo, um maior número de mulheres francesas, trabalham fora de suas casa. Portanto, a necessidade de pensar em uma organização para com os cuidados da casa e dos filhos sem contar com a presença da mulher ou familiares próximos (as avós também trabalham fora) se concretizou mais cedo na França. Este fato, altera a relação das mulheres com a casa e com os filhos e permite outra relação com os serviços prestados. Assim, embora o trabalho do *care*/doméstico seja marginalizado na França e no Brasil, as relações de *care* têm possibilidades de se constituírem com diferenças. Estas

[148] Em conversa informal com mães brasileiras é possível ouvi-las chamar as babás de baby-sitter, mas essas trabalhadoras não são jovens estudantes que passam apenas algumas horas com as crianças sem realizar outros trabalhos domésticos. Neste contexto, a nomenclatura *nounou* é uma forma de elitizar as empregadas e/ou não fazer uso de denominações associadas a uma condição já caracterizada como ruim para um trabalhador.

influenciadas, concomitantemente, pela história de um Estado de bem estar social, pela existência de gerações mais antiga de mulheres que trabalham fora de suas casas e pela variedade de opções para o acolhimento das crianças.

Ainda que na França e no Brasil o trabalho doméstico seja desvalorizado e que, em linhas gerais, é possível descrever aspectos semelhantes a respeitos das dificuldades legislativas e cotidianas das (reconhecidas) trabalhadoras domésticas, nesta pesquisa procura-se entender a percepção das brasileiras *au pair* e não discutir ou comparar as condições de trabalho desta categoria. Desta perspectiva, as *au pair* brasileiras além de adentrarem à uma sociedade que conhece o que é o Estado de Bem Estar Social, organizada de maneira mais abrangente em relação à demanda de cuidados com as crianças, que, por consequência, possui nuanças importantes nas relações do cuidado e do cuidar, não têm como referência de trabalhadora doméstica, pessoas da sua mesma faixa etária e que também tenham tido acesso a universidade. Ao contrário, para elas é ainda mais enfática a idéia de que, quem realiza o trabalho doméstico vem de um grupo determinado do qual não fazem parte. A imersão no discurso do programa *au pair* enfatiza essa percepção pelo seu caráter provisório e estudantil. Mais tarde, mesmo se tornando *nounous* sua não identificação se mantém dentro da hierarquia das trabalhadoras domésticas são privilegiadas, continuando a ser estudantes e a realizar o trabalho como um veículo. Assim, elas vivem uma experiência cercada de referências psicossociais que favorecem seu afastamento a identificação com as trabalhadoras doméstica que conhecem.

Para entender melhor qual é a imagem que os brasileiros possuem das trabalhadoras domésticas e, ajudar na compreensão do posicionamento das brasileiras au pair, a ferramenta escolhida foi o filme *Que horas ela volta?* Conhecido tanto no Brasil quanto na França, por meio dele é possível ter uma imagem das trabalhadoras domésticas no Brasil, oferencendo assim, uma ideia das representações do trabalho doméstico que as participantes desta pesquisa possuem e permitindo o destaque de questões que envolvem a forma de vida, de trabalhadoras domésticas brasileiras. Além disso, o filme nos permite uma discussão sobre a organização social no Brasil e aspectos do *care*.

4.3 Um retrato do trabalho doméstico no Brasil em filme

O filme *Que horas ela volta?* é um longa metragem de Anna Muylaert que teve grande repercussão no Brasil, sendo indicado para o Oscar. Sua estreia ocorreu em 2015, primeiramente nos Estados Unidos e em sete países europeu, dentre eles a França para depois chegar no Brasil.

Que horas ela volta? é a pergunta feita por filhos ao ansiarem pela volta de suas mães para a casa. Ele retrata o trabalho doméstico no Brasil por meio da história de uma babá pernambucana que mora e trabalha na casa de uma família paulistana há treze anos. Mãe de uma menina, que não vê desde o início do seu trabalho, Val receberá a filha, que prestará vestibular, e com ela surgirá um novo olhar sobre sua própria vida.

O filme foi inspirado em reflexões feitas pela roteirista e diretora Anna Muylaert a partir da sua experiência com a maternidade. Nele, a autora consegue mostrar duas distintas trajetórias familiares que se encontram por meio de uma relação de trabalho: o trabalho doméstico/do *care*. Um trabalho historicamente reservado às mulheres, que encontrou no modelo escravagista a maior expressão da ideia do cuidar do outro sem receber nada em troca, emerge no filme mostrando uma das suas trabalhadora – a babá Val – como protagonista. Desta maneira, ao retratar o trabalho doméstico/do *care* no centro da organização familiar, empregou-se a perspectiva do *care* na narrativa da história. Por consequência, o lugar social do trabalho doméstico/do *care* e o de quem o realiza foram evidenciados, possibilitando reflexões a respeito da sua valorização.

Val é uma migrante nordestina que há treze anos mora na casa da família de Fabinho, de quem cuida. Ela é por ele indagada sobre o retorno da mãe « *Que horas ela volta?"* ao mesmo tempo em que é o sujeito dessa pergunta quando feita pela sua filha Jéssica, que ficou em Pernambuco. Val pode ser vista como a Segunda Mãe (título do filme em outros países) de Fabinho, que deixa a sua prole aos cuidados de outra pessoa que será uma segunda mãe para sua filha. Constata-se, assim, uma rede de cuidados que se constrói a partir de condições socioeconômicas. Mas, para além disso, o filme nos permite discutir o quanto o "cuidar" é fonte criadora de relações de intimidade que, em determinados momentos, se sobrepõe ao biológico e coloca aquela que cuida acima daquela que gerou. O filme também abre uma discussão sobre a indissociabilidade da rede de cuidados com a afetividade. E, mesmo que sem a intenção de fazê-lo, nos permitir constatar a importância do trabalho doméstico, e sua demanda de esforços físicos e psicológicos. Dessa maneira, o filme *Que horas ela volta?* é um retrato do cuidado e do cuidar. Por meio dele somos capazes de responder à pergunta

teórica que nos permite iniciar mudanças nas nossas referências sociais: Quem cuida do quê e como?

A resposta a essa pergunta possibilita evidenciar as representações do trabalho doméstico no Brasil que influenciam na percepção das *au pair* brasileiras de que elas não são trabalhadoras domésticas. Assim, como o objetivo de melhor compreender as percepções das *au pair* brasileiras, o filme será aqui usado como ilustração de um retrato do trabalho doméstico/do *care* no Brasil e a partir dele algumas comparações com as *au pair* serão feitas.

4.3.1 Quem cuida do quê e como*?*

Considerando os aspectos históricos, sociais e econômicos que envolvem a resposta à pergunta "Quem cuida do quê e como?", o filme de Anna Muylaert toca nas emoções dos seus receptores, já que, durante toda a obra, constata-se a organização social brasileira e a presença da afetividade nas relações que a constituem.

Na tela fica o registro do lugar atual do trabalho doméstico, a constatação das mudanças sociais pelas quais o Brasil têm passado e a reação dos privilegiados quando sentem seu lugar ameaçado. As relações de classe e seus poderes são claramente visualizados e o conflito emerge permeado pela afetividade e pela intimidade. Portanto, para além da constatação das questões tradicionalmente trabalhadas de forma sociológica, o filme nos permite pensar, ainda na perspectiva social, o que se constrói graças à atividade do cuidar do outro, o quanto essa tarefa, invisibilizada (para a vantagem de quem?), é fundamental para a vida em sociedade.

O telespectador é tocado pelo "cuidar" e sua hierarquia dentro das relações de classe pela afetividade que nos apresenta ao caracterizar a necessidade do cuidado de diferentes indivíduos e suas consequências sociais. A identificação é fácil, afinal, o tema do "cuidar" é universal e as questões sociais que ele levanta são latentes nos dias de hoje. Assim, o filme nos permite ver seus personagens na rede do cuidar. Nesse sentido, Val é a personagem que tem a expressão máxima do cuidar. Migrante nordestina que, em São Paulo, trabalha e mora na casa do Seu Carlos, da Dona Bárbara e de Fabinho. Ela é o corpo que transita entre todos os outros personagens cuidando de cada um à maneira que lhe é permitida. No decorrer do filme, as imagens nos mostram como ela realiza seu trabalho, ultrapassando afazeres relacionados a limpeza ou aquilo que os outros não tem tempo para realizar. Também ilustra como é exigido da trabalhadora doméstica o reconhecimento de acordos tácitos para que ela

seja considerada uma boa funcionária. E, nesse sentido, Val nos mostra que para ser uma boa funcionária do *care*, dentro das regras socialmente estabelecidas, é preciso abrir mão de si, aceitar ser uma "cidadã de segunda categoria", como sua filha caracteriza. Neste contexto, é possível observar algumas características comuns às trabalhadoras do *care,* assim como estabelecer diferenças entre o que é uma empregada doméstica e uma *au pair*.

À empregada doméstica está explicitamente designado o cuidado com a limpeza da casa, equanto a *au pair* tem como obrigação apenas cuidar das coisas das crianças e/ou fazer o que os outros membros da casa fariam. Tendo em vista, que é comum no Brasil ter uma empregada doméstica os membros de uma família brasileira, em geral, realizam menos afazeres domésticos do que os de uma família francesa. Além disso, é comum encontrar nas residências francesas daqueles que poussem uma *au pair*, uma máquina de lavar louça. Portanto, as brasileiras que chegam na sua família de acolhida encontram outra organização para a realização dos afazeres domésticos; e mesmo que o tempo possa vir a torna-las as únicas responsáveis pelas atividades que a priori são comuns aos membros da família há sempre outros detalhes que a distinguem das empregadas domésticas que conheceram no Brasil (REDONDO, 2010). Como por exemplo, participar das festas da família ou comer a mesa com eles, que são práticas incentivadas pelo discurso de intercâmbio *au pair* enquanto, de maneira geral, não são hábitos comuns na relação de patrões e empregadas domésticas.

Ainda por meio da personagem Val, observamos o cuidar financeiro à distância, pois é para o sustento da sua filha que Val migra e mora longe. Portanto,Val diferente das *au pair*, trabalha para o sustento da família e abriu mão de vivenciar a maternidade de forma íntima com a filha para lhe proporcionar condições financeiras. Objetivo muito distinto do das *au pair,* que, em geral, não possuem filhos e a quantidade de dinheiro que ganham não permite o envio de uma remessa à família e estão na família para aprender a falar outra língua.

A relação complementar entre trabalhadora e patroa se configura no filme com a personagem, Bárbara. Esta trabalha fora de casa não para o sustento da família, mas por opção, escolhendo assim delegar os cuidados do seu filho à Val. Neste contexto é Val que constrói uma relação de intimidade com o criança. Esse aspecto nos leva à reflexão sobre valorização social do cuidar, pois Bárbara tem o reconhecimento social por trabalhar fora, mesmo que seu trabalho seja mais uma fonte de *status* do que de dinheiro, enquanto, Val, que é inclusive a pessoa que lhe permite estar fora de casa para ter evidência no espaço público, não tem seu trabalho valorizado socialmente. Essa constatação não pretende elaborar uma crítica à Bárbara, essa também sofre com a organização social e suas escolhas diante desta (aspecto evidente no filme ao mostrar o quanto ela sente a falta da construção da intimidade

com o seu filho). Portanto, a crítica é feita ao valor dado ao cuidar e ao cuidado e o consequente valor social daqueles cuidam dos seus próprios filhos ou dos filhos de terceiro.

As críticas referentes à Bárbara são a respeito das suas reações que evidenciam sua posição social. Ela é a personagem do ápice da pirâmide feminina que se forma no filme. É a patroa e o estereótipo feminino daquela que reconhece o que é ter classe e educação, porém não consegue abrir mão dos seus privilégios e valorizar o afeto. Sua dificuldade com a afetividade é visível, tanto na relação com o marido e o filho, quanto na relação com Val e Jéssica. O cuidar que ela exerce é um cuidar de si, sem considerar a interdependência que a envolve, tornando-o maligno a sociedade, se esta pretende avançar em busca de menos diferenças sociais.

Carlos é o pai da família, o provedor (cuida oferecendo condições materiais) que, devido a sua condição de herdeiro, permite-se realizar-se naquilo não comprado pelo dinheiro. Porém, sem conseguir se desconectar dos valores da sua classe, vive uma espécie de sensibilidade à margem do que o rodeia, sem realmente transgredir as normas. Ele faz a figura do "provedor opaco", que precisa de cuidados e esses lhe são oferecidos, simbolicamente, por Val a cada copo de refrigerante[149].

Fabinho é o filho do casal, cuidado por Val é o personagem que concentra a maior evidência do trabalho do cuidar realizado por ela. Ele é o retrato das pessoas que têm na sua trajetória de vida a naturalização da prestação de serviços, por meio dele podemos observar a afetividade que esse trabalho envolve. Sua relação com Val nos permite ver a abrangência do trabalho de uma babá e sua possível intensidade afetiva. Mostra, com evidência, como "o cuidar" como atividade laboral ultrapassa o limite da execução de tarefas e abrange a afetividade. Por exemplo, em uma cena, ao sair da piscina, ele não recebe apenas a toalha de Val ou é enxugado por ela, Val o acolhe com afagos enquanto é enxugado, colocando-o em seu colo e passando tempo abraçada a ele. Fabinho recebe de Val o carinho que ela não pode dar a sua filha e que ele não tem da sua mãe. A relação dos dois é um exemplo de que, embora a relação do *care* é com frequência assimétrica, ela envolve uma troca. Também constatamos, graças a essa relação, que os trabalhadores do *care* transmitem valores afetivos, os quais, mesmo que não socialmente valorizados, são fundamentais para a qualidade de vida tanto individual, quanto social.

Para além dos personagens humanos, o filme traz na configuração dessa família um cachorro. Ele cresce com Fabinho e durante o filme é possível, sob os aspectos do cuidado,

[149] Durante o filme Carlos pede mais de uma vez para Val pegar refrigerante para ele.

traçar um paralelo entre os dois. Os cuidados com o cachorro também são de responsabilidade de Val. À família fica designado ter o cachorro e à Val o cuidar e a partilha do cotidiano dele. Esse aspecto demonstra não apenas o acúmulo de funções que uma trabalhadora doméstica tem, mas também o quanto os valores familiares podem estar mais ligados ao "ter", inclusive o de "ter" uma família, mais do que realmente vivenciar o que se tem, pois parte dessa vivência está diretamente ligada ao "cuidar de". Portanto, Val não cuida apenas de Fabinho, Barbára e Carlos, mas de tudo que os rodeava, inclusive da limpeza da casa. As obrigações de uma trabalhadora doméstica brasileira também as distingue de uma *au pair*, pois para essas a única obrigação (a priori) é o cuidado com a criança.

Fora do ambiente doméstico retratado pelo filme está a personagem Jéssica que, como já dito, é cuidada financeiramente e à distância por Val. Jéssica vai para São Paulo para prestar vestibular, fato que só é possível, sendo ela filha de empregada doméstica, graças às mudanças sociais no país. Nesse sentido, Jéssica representa a importância da associação do "cuidar" às questões sociais e, mais especificamente, às políticas públicas que nos levam à democracia.

Jéssica simboliza a desigualdade do "cuidado", reflexo de uma desigualdade social. Ela não pode ter sua mãe por perto durante seu crescimento e nem uma babá. Diferente de Fabinho, que possui essas duas figuras próximas de si e, portanto, pode concentrar-se no que lhe convém. Fabinho tem as condições materiais para que o cuidar de si seja sua única preocupação e, como vimos, sua babá lhe oferece também condições emocionais para o seu desenvolvimento. Ainda, assim, dentro dessa desigualdade social refletida no "cuidado", Jéssica, graças às condições governamentais que procuram compensar essa primeira desigualdade, tem acesso à educação e, por consequência, às ferramentas para perceber o seu lugar social. Dessa maneira, essa personagem não apenas retrata o fato de que em uma sociedade igualitária o acesso ao cuidado é um representante da igualdade, pois é uma das garantias de base para uma competição justa em relação às posições sociais, mas também, de que, quando não há essa igualdade, é necessário oferecer outros instrumentos para o desenvolvimento do cidadão. Em outras palavras, a desigualdade social é apresentada também pela assimetria ao acesso ao "cuidado" e, por isso, esse acesso deveria ser garantido. Porém, enquanto isso não ocorre, são necessárias políticas públicas que busquem uma compensação para possibilitar condições de base aos cidadãos, para que possam se desenvolver como tais. Jéssica é o retrato da desigualdade e da resposta quando o acesso à educação é possível. Ela é a personagem que representa o corpo político que questionará aquilo que parece a condição *sine qua non* e explicitará ao telespectador as questões sociais

representadas no filme. Jéssica exerce um cuidar político sobre a mãe e é um personagem símbolo do aspecto social e do cuidar.

As mudanças sociais ocorridas no Brasil que possibilitam o ingresso de Jéssica no vestibular também podem influenciar no perfil das novas *au pair* brasileiras, mas as participantes desta pesquisa chegaram na França antes dessas mudanças, por isso a nenhuma das entrevistadas era filha de mulheres reconhecidas como trabalhadoras domésticas. Neste contexto fica evidente que a realidade das *au pair* que estão na França desde 2008 acompanhadas é distante da realidade social não apenas das empregadas domésticas, mas das suas famílias.

4.3.2 Metalinguagem do Social

Durante todo o filme "Que horas ela volta?", constata-se a organização social brasileira, os resquícios coloniais que a constituem e complexidade dos conflitos de classe permeados pela afetividade e pela intimidade. A linguagem escolhida, as imagens elaboradas são ferramentas bem utilizadas pela diretora Anna Muylaert que permitem constatar toda uma historiografia do trabalho doméstico, do trabalho do *care*. O ápice dessas constatações nos vem por meio da personagem Jéssica – o fruto da empregada doméstica na primeira década do século XXI no Brasil – que faz "saltar aos olhos" as distinções impostas para uma boa convivência no espaço doméstico entre diferentes classes sociais e expõe o incômodo quando essas diferenças são diminuídas. Para além do que o filme apresenta como tal, a acessibilidade a ele é o próprio retrato da organização social no Brasil, o que nos faz dizer que entre o filme e seu público ilustra-se a própria organização social. As salas de cinema são comumente mais frequentadas por aqueles que tem poder aquisitivo que permita esse tipo de lazer. Assim, o filme é uma metalinguagem do social, tanto pelo seu conteúdo quanto pelo seu alcance.

A respeito do seu conteúdo, podemos constatar a organização social com seus resquícios coloniais, tanto pela linguagem usada por Val, a empregada doméstica, quanto pelo espaço físico designado a ela dentro da casa. O fato de Val utilizar os pronomes de tratamento - "seu" e "dona" - para se referir aos seus patrões, assim como a nomeação de Fábio no diminutivo - Fabinho, como "sinhozinho" -, são formas que nos levam a séculos anteriores e que, no caso dos pronomes de tratamento, evidenciam o reconhecimento da hierarquia social por quem fala; e na forma diminutiva, também um carinho. Em relação ao espaço físico, o planejamento da casa, sua arquitetura, é outra constatação da herança colonial. Em

comparação ao escravo, o empregado doméstico está mais próximo fisicamente dos seus patrões ao dormir dentro da casa, mas a ele é reservado um local distinto, marcado pela diferença de conforto. A personagem Jéssica é quem, também literalmente, coloca na mesa e diante da sua mãe o "projeto da casa" e mostra qual o lugar reservado a ela - a empregada doméstica - e traça o paralelo com a época escravocrata. Assim, constata-se como a arquitetura de uma residência moderna de uma família de classe média alta evidencia as diferenças da condição social daqueles que ocupam seus cômodos.

As *au pair* que moram em Paris, na maioria das vezes ocupam as *chambre de bonne* (quarto de empregada), localizadas nos sexto e último andar dos prédios, elas recebem esse nome, pois eram reservadas às " *bonnes à tout faire* ". Esta designação transmite a ideia de alguém pronta para fazer tudo e correspondente a empregadas domésticas brasileira, aquela que lava, passa, cozinha e também pode cuidar das crianças. O retrato desse tipo de trabalhadora na França pode ser visto no filme *Les femmes du 6^{e} étage* (As mulheres do sexto andar) dirigido por Philippe Le Guay e estreado em 2011, ele nos permite observar as condições de vida de imigrantes espanholas que ocupavam as *chambre de bonne* em 1962. O filme é datado, pois esse tipo de empregada é hoje quase inexistente na França, em especial em Paris. Desta maneira, os quartos antes a elas reservados são comumente ocupados por estudantes. Neste contexto as *au pair* ao chegarem na França não encontram as referências de trabalhadora doméstica que possuem, as funções que vão exercer se distinguem das quais conhecem e a *chambre de bonne* a elas designadas é, no dias de hoje comumente ocupadas por estudantes. Aquelas *au pair* que co-habitam com a família possuem ainda menos indícios de serem uma trabalhadora doméstica, pois elas ocupam um quarto que poderia ser de qualquer pessoa.

O grande ponto de apoio das *au pair* para se distinguirem das trabalhadoras domésticas é o fato de terem se deslocado para estudar e não para trabalhar. Este aspecto é também o fator distintivo da personagem Jéssica e sua mãe. A garota pretende ser arquiteta e chega no estado de São Paulo com a referência de dois prédios idealizados por arquitetos comunistas, o prédio da Faculdade de Arquitetura e Urbanismo de São Paulo e o Copan, projetados respectivamente por Vila Nova e Oscar Niemeyer. A estudante verbaliza seu desejo de mudanças por meio da sua escolha profissional, são os comunistas que desafiam a ordem social. Portanto, tanto a escolha profissional de Jéssica quanto seus referenciais mostram que essa personagem é um símbolo alavancador de mudanças e a condensação da esperança de um futuro melhor.

Assim como a sua mãe, Jéssica, também vai para São Paulo buscar melhores

condições de vida, mas por meio dos estudos. Ela é a filha da empregada, que como o filho da família, vai prestar vestibular. Assim, ela personifica o retrato de um Brasil com novas perspectivas sociais. Mesmo que ela carregue traços da sua origem social e viva uma repetição da história familiar, seu destino não está fadado ao mesmo que o da sua mãe. Dessa maneira, para além de comunicar as mudanças sociais brasileiras, Jéssica possibilita constatação da vida privada da empregada doméstica que, ao adentrar a vida dos patrões, traz incômodo. Este incômodo ocorre tanto por apresentar que a empregada tem uma vida própria, quanto por aceder aos códigos que a família acreditava lhe distinguir da família de uma doméstica. Jéssica é corpo político no ambiente privado. Ela obriga a família a lidar com a realidade de que a sua empregada tem uma vida para além dos serviços a eles prestados.

Em Paris, o afastamento dos incômodos trazidos pela vida privada das (reconhecidas) babás, é uma das vantagens em escolher uma *au pair* ao ínves de uma *nounou*. A imersão das *au pair,* na ideia de intercâmbio e sua distinta origem social das convencionais babás possibilitam mais flexibilidade nos horários e deixam fora do ambiente íntimo dos seus patrões as questão políticas que uma babá pode evidenciar (REDONDO, 2010). Na França muitas das babás são originárias de ex-colonias francesas evidenciando a história de exploração e a distinção social dos franceses nascidos na França e dos não nascidos. Além disso, muitas dessas babás, assim como algumas de outras origens, também migram deixando seus filhos no seu país. Este fato pode constranger as patroas, como foi relatado por uma mãe francesa em entrevista realizada para o mestrado.

No filme "Que horas ela volta?" a patroa Barbará não se sensibiliza com o fato da sua empregada ter uma filha a qual não viu crescer, mas para quem assiste fica evidente a injustiça social que obriga mães a se separarem dos seus filhos para conseguir sustentá-los e, como decorrência disso, evidencia-se a lesão na vivência da maternidade. A mãe de Jéssica não volta depois do trabalho para casa, diferentemente de *Dona* Bárbara, a mãe de Fabinho. Sua ausência é tão forte que se passam anos e Jéssica desconhece a verdadeira realidade da mãe e não a reconhece como tal. Ela mostra-se surpresa ao saber que a mãe mora na casa dos patrões e sempre a chama pelo nome próprio, nunca de mãe. Assim, a desigualdade social, constatada na desigualdade de acesso ao cuidado, tem como uma das suas consequências a reprodução de uma situação de classe e afastamento entre mães e filhos. Portanto, a personagem Jéssica, para além de comunicar ao telespectador coisas a seu respeito, também fala da sua mãe e, como consequência, da condição social brasileira. Condição essa que, da sua geração para a da sua mãe, modifica-se. Jéssica retrata a acessibilidade às informações culturais antes não designadas às filhas de mulheres como Val.

Jéssica não corresponde tanto ao fenótipo, quanto ao comportamento esperado da filha de uma empregada, mesmo que o primeiro fato seja justificado pelos realizadores do filme como uma coincidência justificada pelo talento da atriz, ele nos ajuda a assimilar nossas expectativas e o incômodo trazido por essa personagem. Ela tem informações que a permitem dialogar com os patrões da sua mãe de maneira mais igualitária. Ao reconhecer os quadros na parede, a época dos objetos de decoração ela utiliza uma linguagem que possibilita um contato semelhante com a família que teria outro hóspede. Desta forma, Jéssica surpreende pelos seus conhecimentos e incomoda por não legitimar os códigos tácitos que a hierarquia social lhe sugere por ser filha da empregada, não reproduzindo a situação de classe esperada. Em diferentes medidas, Jéssica traz transtornos a todos aqueles com quem tem contato dentro do ambiente que seria dos patrões, desde os membros da família às outras funcionárias domésticas, como sua mãe. Graças ao acesso a um ensino de qualidade, ela rompe com o lugar que lhe foi reservado por ser filha de empregada doméstica. Simbolicamente, Jéssica se nega a não poder desfrutar do mesmo sorvete que outros adolescentes[150]. Assim, ela permite a constatação de que há outras formas de se entender como cidadão. Essa personagem representa as possibilidades quando as diferenças sociais são diminuídas, ela demonstra que mudanças sociais influenciam mudanças no indivíduo. Por meio de Jéssica, a diretora do filme apresenta a relação que a organização social de um país tem vivido a partir das mudanças nele ocorridas entre 2003 e 2015.

Ao partir de uma perspectiva do *care* o filme nos a pensar nas injustiças sociais enraizadas no Brasil. A partir da vida de uma empregada doméstica, observa-se a realidade vivida por milhares de famílias, tanto daquelas que representam os patrões e poderão facilmente aceder ao filme, quanto as famílias das empregadas domésticas, que terão uma maior dificuldade em ver suas histórias na grande tela. A partir deste contexto, pode-se dizer a diretora Anna Muylaert apresenta uma metalinguagem do social, visto que a própria possibilidade de frequentar as salas do cinema é o retrato da organização social brasileira e, por consequência, enquanto o filme retrata diferenças sociais na tela, nas cadeiras do cinema é possível verifica-las.

Nota-se portanto, que por meior do filme as representações do trabalho doméstico que as ex-*au pair nounou* possuem condizem com um outro tipo de babá encontrado na França. Esta confluência ilustra o porque é possível manter-se distante, mesmo sendo paga para cuidar de crianças, daquilo que realmente parece ser uma trabalhadora doméstica. No país de partida

[150] No filme há cenas nas quais os diálogos deixam estabelecidos um determinado sorvete para Fabinho. E em determinado momento Val diz a Jéssica que daquele sorvete ela não deveria se servir.

e no país de chegada há um grupo que corresponde a esta categoria que não condiz com aquilo que as *au pair* são por definição. Assim como se distingue do que elas realizão, um trabalho como veículo. Este conceito também auxilia a compreender o distanciamento das *au pair* das trabalhadoras domésticas, pois as atividades que realizam são um meio para chegar em outro lugar e não um fim. Desta perspectiva, as *au pair* mesmo morando com os patrões, mesmo tendo para elas pequenos quartos*,* mesmo tendo como dever o cuidado com as crianças e muitas vezes sendo mais próximas delas que a mãe, possuem um prazo para viverem esta função. Neste contexto, as *au pair*, sabem que sua experiência é passageira e portanto, que não farão parte daquilo que se entende como trabalhadora doméstica, essas que, como retrata o filme, passam a maior parte da suas vidas na execução deste trabalho. Por isso, afirma-se que o discurso do programa *au pair* por não associar suas participantes as trabalhadoras domésticas atrae as brasileiras. Aspecto que será desenvolvido a seguir.

4.4 Ser *au pair*: uma questão socioeconômica

> "*A identificação é conhecida pela psicanálise como a mais remota expressão de um laço emocional com outra pessoa.* " (FREUD, 2003, p. 60)

A palavra *au pair* quer dizer "entre pares". Trata-se de um status intermediário entre o de estudante e o de trabalhadora, usado para designar pessoas que passam a morar na casa de famílias no intuito de ajudá-los no cuidado com os filhos. Ao longo do tempo, esse status foi estruturado no Programa de Intercâmbio *Au Pair*, cujo nome sugere algo programado, estabelecido, que tratará de trocas culturais entre iguais. Por consequência, afasta-se qualquer imagem de submissão, exploração e distancia-se do seu conteúdo a ideia da realização do trabalho doméstico. Nesse sentido, a publicidade que envolve o programa denota uma vivência aprofundada em outra cultura por tempo determinado, por meio da qual suas participantes podem ampliar seus conhecimentos em "par de igualdade" com os envolvidos nessa experiência[151].

A ideia de igualdade entre os participantes do programa *au pair* é reforçada por um discurso afetivo que perpassa o programa: nele, é proposta aos participantes uma relação como ocorreria entre familiares. Afasta-se da convivência a ênfase em uma relação de

[151] Embora nos Estados Unidos da América, a expressão "Big Sister" seja mais difundida do que nos países da Europa, em todos os lugares, a ideia de que as *au pair* serão membros da família é difundida e destacada.

trabalho. O discurso que permeia o programa vai ao encontro dos interesses dos seus participantes e fomenta uma rede de agências que se ocupam do programa, ilustrando o mercado do trabalho do *care*. Dessa maneira, o apelo afetivo, que parece estar diretamente ligado ao trabalho leve, como o de uma irmã mais velha, em que a *au pair* ainda ganhará algo para fazê-lo, somado à ideia[152] de não ter despesas durante a estadia no país, desperta o interesse de uma classe média brasileira. Ceder a esse apelo decorre do "sistema de disposições, modos de perceber, de sentir, de fazer, de pensar" desse grupo de brasileiras, ou seja, do *habitus* que, como tal, é condicionante e condicionador de suas ações.

O *habitus* das participantes do programa *au pair* constituiu-se dentro do legado do trabalho doméstico e da diferenciação social que estas fazem das empregadas domésticas em seu país. Nesse sentido, historicamente, considera-se que o trabalho manual[153] é algo desvalorizado. Na sociedade brasileira, não é diferente. A empregada doméstica tem uma imagem marginalizada, em que seu emprego defronta-se com os problemas das relações sociais (FERREIRA, 2008). A História escravista no Brasil deixou marcas na organização doméstica e familiar (KOFES, 2001) e gerou valores sociais, nos quais está presente o deslocamento dos escravos domésticos para as empregadas domésticas. Sob essa perspectiva, distinguir-se de uma empregada-doméstica convencional é importante para as *au pair* brasileiras e o discurso do programa *au pair* repercute a ideia dessa diferenciação. Portanto, com base em uma historicidade e na condição socioeconômica de seu país de origem, as *au pair* brasileiras possuem *habitus* relacionados à sua classe social[154], o que nos ajuda a compreender por que a ideia de não ser uma babá convencional é algo que lhes agrada.

A diferença social das *au pair* em relação às empregadas domésticas em seu país é comprovada pelas exigências financeiras para a realização do programa de intercâmbio *au pair*. O programa é relativamente custoso para os padrões brasileiros (gasto com agência, visto, passagem) e é exigido estar cursando uma universidade ou ter terminado recentemente o ensino médio. Assim, afirma-se que não é fácil para aquelas que seriam babás no Brasil

[152] O uso da palavra "ideia" é justificado, pois há despesas inesperadas. Por exemplo, com a própria alimentação nos fins de semana.

[153] Em seu livro *A condição do homem moderno*, Hannah Arendt mostra que, na Grécia antiga, em contraposição às atividades dos homens livres, a reflexão, a atividade política, os trabalhos que demandavam um esforço físicos eram desvalorizados e os escravos não eram considerados homens.

[154] Entende-se classe social não apenas com referência à renda do indivíduo, mas também como um conjunto de fatores a ela relacionados, como escolaridade, posição no mercado de trabalho (estrutura produtiva), ideologia (visão de mundo, valores). É nesse sentido que o conceito de *habitus* de Pierre Bourdieu encaixa-se adequadamente na presente pesquisa.

terem acesso ao dinheiro ou à educação suficientes para participarem do programa *au pair*[155]. Dessa maneria, é fato que as brasileiras participantes do programa *au pair* possuem condições socioeconômicas distintas das babás de seu país e, por consequência, ao chegarem ao país de acolhida e se tornarem *au pair*, passam por uma modificação de classe social. Contudo, ao chegarem à França procuram manter a distinção das empregadas domésticas, dando ênfase à ideia de que o trabalho realizado é um veículo para outro destino.

As *au pair* brasileiras mantêm seus valores associados a sua condição socioeconômica no país de origem, mesmo quando, ao fim do programa, tornam-se *nounous*. No entanto, é importante lembrar que as *au pair* brasileiras tampouco representam os financeiramente privilegiados do seu país. A própria participação no programa denuncia essa realidade: diferentemente de outros estudantes, que podem ser sustentados fora de seu país pelo dinheiro de suas famílias, as participantes do programa *au pair* precisam das condições oferecidas pela família de acolhida[156]. Assim, embora desfrutem de melhores condições de vida que as babás no Brasil, as participantes do programa *au pair* não possuem, na maioria dos casos, as mesmas conjunções para fazer uma viagem ao exterior, como outros estudantes que podem pagar pela sua estadia. Portanto, não só a *au pair* representa uma categoria intermediária entre a de estudante e a de trabalhadora, como suas participantes brasileiras também se encontram em um lugar intermediário entre aqueles que não dependem do programa para terem as condições de sobrevivência no país que chegarão e aqueles sem condição para financiar uma viagem, mesmo por meio do programa de intercâmbio. Neste financiamento, contabiliza-se minimamente a passagem de avião e o pagamento dos trâmites para o pedido do visto. Existem sites que trabalham com o programa *au pair* que possibilitam o cadastro gratuito de candidatas à *au pair* e de famílias, por isso, o gasto com uma agência é opcional.

Assim como os sites, as agências de intercâmbio têm como primeira função colo*car*em em contato as candidatas a *au pair* e as famílias. Embora administrativamente independentes, as agências são interligadas, pois os países onde há uma maior oferta de *au pair* são distintos dos países onde há uma maior oferta de família. Na relação Brasil-França, há a Central de Intercâmbios (CI), situada no Brasil, que passa os dossiês das candidatas à *au pair* à agência Europair, na França. Esta, por sua vez, passa os dossiês das famílias para a CI. Em geral, as

[155] Esta afirmação a respeito das condições das empregadas domésticas brasileiras tem sofrido alterações. No entanto, as representações do trabalho domésticos ainda estão nela enraizadas e até o presente momento não foi possível constatar todas as modificações que atingiram esse grupo de trabalhadoras iniciadas no governo Lula.

[156] Na pesquisa desenvolvida no mestrado, a resposta: "Não teria dinheiro para viajar se não fosse como *au pair*", foi a segunda mais votada como motivo que levava as brasileiras a procurarem o programa *au pair*.

agências de intercâmbio oferecem serviços para variados países, mas também é possível encontrar aquelas que trabalham apenas com viagens para aos Estados Unidos da América, assim como outras que se ocupam especificamente dos países da Europa. Além das agências, há os sites que possibilitam aos interessados no programa se conhecerem. Estes são comumente sites que trabalham com uma variedade de empregos domésticos, sendo o *au pair* uma das alternativas.

Por meio das agências ou por meio dos sites é possível notar um fluxo que demonstra a divisão entre os países "fornecedores das *au pair*" e os "consumidores". Os países "fornecedores" são os conhecidos como economicamente menos favorecidos, os países do Sul e, os segundos, pelo seu oposto, os países do Norte. Esta configuração é o fluxo do mercado do *care*. Para a divulgação do programa, as agências participam de salões de estudantes[157] e fazem propaganda nas escolas e nas universidades. Para as famílias, a propaganda acontece de maneira mais discreta, fato que permite a suposição de que a busca por uma *au pair* é uma necessidade que se apresenta e, portanto não precisa tanto de divulgação quanto para as candidatas.

As agências de intercâmbio *au pair* apresentam a alternativa para aqueles que não querem uma relação empregatícia, mas precisam de meios para realizar seus objetivos, seja o de ter alguém para cuidar de suas crianças, seja o de uma viagem para o exterior. Configura-se, dessa forma, uma relação intermediária entre a empregatícia e a familiar. Nesse contexto, nota-se que o discurso do programa *au pair* vai ao encontro do mercado do *care* e responde a um grupo específico dentro da demanda de cuidados com as crianças.

A localização social das *au pair* aqui estudadas, além de retratar as hierarquias sociais brasileiras, permite, dentro do contexto do mercado do *care*, a afirmação de que, em geral, o programa se refere a pessoas de classes baixas que prestarão serviços a outras, de classes mais altas, caracterizando uma relação de classe. Desta perspectiva, na França, as *au pair* encontram-se na mesma classe das *nounous* "convencionais", representando o rebaixamento social das primeiras. No entanto, para a compreensão das suas reações e percepções diante do trabalho doméstico/do *care*, as particularidades das *au pair* devem ser levadas em consideração.

Dentro do contexto do programa de intercâmbio *au pair*, deve-se considerar que o distanciamento da ideia de trabalho e da imagem de uma empregada doméstica facilita a convivência com a família de acolhida, pois evita a conscientização de uma condição social

[157] Evento organizado para venda de produtos. No caso referido, voltado para estudantes com opções de intercâmbio e outras viagens.

mais baixa e por consequência, de uma luta social (BOURDIEU, 1979). Isso não quer dizer que as *au pair* brasileiras não compreendam que estão na família para a realização de um trabalho ou que, muitas vezes, não se sintam como empregadas, mas, de fato, procuram distanciar-se do rótulo de trabalhadoras domésticas (REDONDO, 2010). Existe, portanto, algo que sustenta o fato de não se identifi*care*m com e como trabalhadoras domésticas e, ao mesmo tempo, de estarem cientes que realizam um trabalho. Essa aparente incoerência é sustentada pelas representações do trabalho doméstico. Desta perspectiva, o interesse das brasileiras pelo intercâmbio *au pair* ocorre porque o discurso que envolve esse programa desassocia suas participantes da imagem de uma trabalhadoras domésticas, permitindo sua distinção social deste grupo. Além disso, o programa *au pair* é a maneira financeiramente viável que suas participantes encontram de ter uma experiência no exterior. Por isso, afirma-se que o incentivo das brasileiras a aderirem ao programa são questão sociais, passíveis de serem observadas no seu *habitus*, assim como questões econômicas.

Mesmo deixando o estatuto *au pair* e passando a realizar o trabalho do *care* de maneira explícita, como babás, é possível para as exs-*au pair* brasileiras manterem sua distinção das domésticas, pois elas não fazem parte das representações sociais que correspondem às trabalhadoras domésticas. A partir desta constatação, afirma-se que as representações sociais do trabalho doméstico influenciam na dificuldade do reconhecimento deste trabalho. Tendo em vista que a sociologia é a ciência que nos permite melhor conhecer o mundo social, faz-se necessário refletir sobre o seu papel no fortalecimento das representações sociais. Para tanto, assim como para entender o caminho das afirmações aqui feitas, será utilizada uma parte da entrevista realizada com Tati. Uma brasileira *au pair* que representa as percepções de alguém que não trabalharia na casa de terceiros em seu país de origem, auxiliando na construção da reflexão sobre a necessidade de se afastar das representações das conhecidas trabalhadoras domésticas.

4.5 A distinção social como sintoma da resistência ao reconhecimento do *care*

Uma das formas de conhecer o trabalho doméstico/do *care* e, assim, almejar sua valorização e seu reconhecimento, é saber que esforços físicos e psíquicos são necessários para a sua realização (PAPERMAN, 2009). No entanto, a ignorância desses esforços é reforçada pela percepção da atividade do cuidar como uma disposição, ou seja, como uma tendência ou habilidade. Tal percepção é intensificada pela aprendizagem naturalizada dos

afazeres domésticos/do *care* e pela consequente reprodução das ações aprendidas como espontâneas.

Como resultado da naturalização desses gestos, não há uma propensão em descrevê-los. Assim, identificar os esforços físicos e os esforços psíquicos demandados na realização das tarefas que envolvem o cuidar não é simples, mesmo para aqueles que realizam essa atividade. Por isso, para além de questionar as participantes dessa pesquisa a respeito da percepção dos esforços na realização das atividades com as crianças, foi necessário estar atenta às entrelinhas, ao não dito nas respostas coletadas. Durante esse procedimento, surgiu a ilustração da resistência em se identificar com e como uma trabalhadora doméstica. Assim, a necessidade de distinção das *au pair* em relação às empregadas domésticas e às babás (REDONDO, 2010) passou a ser analisada como um incentivo à dificuldade de reconhecer o trabalho domésticos/do *care.*

A distinção de uma babá que atrai participantes brasileiras ao programa *au pair* e a manutenção simbólica dessa distinção, mesmo quando contratadas como babás, pode ser ampliada para uma necessidade comum em se diferenciar de trabalhadores socialmente vulneráveis. Esta necessidade compõem as dificuldades do reconhecimento do trabalho do *care* e, por consequência, perceber as razões do incômodo em ser associada às empregadas domésticas (babás, diaristas) seria uma forma de influenciar a valorização deste trabalho.

Perceber nossa necessidade de distinção daquelas reconhecidas como trabalhadoras domésticas é uma possibilidade de não apagar o trabalho realizado por todas aquelas que não fazem parte das representações sociais de quem o executa. O não apagamento do trabalho executado geraria sua percepção, o que é fundamental para seu reconhecimento. Dessa forma, seria possível notar o quanto a representação social das empregadas domésticas afeta a valorização de tarefas domésticas do *care* e o reconhecimento do trabalho a elas referido[158].

Refletir a esse respeito é possível por meio da entrevista realizada com Tati. Expliquei-lhe o objetivo de conhecer os esforços físicos e psíquicos demandados nas atividades do trabalho doméstico/do *care* para seu possível reconhecimento da seguinte maneira: "(...) a teoria do trabalho doméstico, vamos chamá-la assim, diz que o trabalho doméstico é um trabalho invisível. No sentido de que as pessoas não sabem realmente como é esse trabalho (...)" e perguntei:

[158] Uma vez que essa pesquisa é centrada no trabalho doméstico/do *care*, procurei manter este foco na construção dessas linhas nesse assunto. No entanto, essa reflexão também pode alcançar questões que envolvem o preconceito e a marginalização de um grupo.

> (...) Em algum momento, enquanto você realizava o seu trabalho, você começou a pensar algo como: “eu nunca tinha pensado que isso dava esse trabalho” ou “eu nunca tinha pensado que isso era ruim de fazer”. Porque, às vezes, o fato de ter empregada em casa não possibilita a percepção dos esforços demandados na execução das atividades exercidas. Então, eu gostaria de saber se, em algum momento enquanto você fazia o trabalho de *nounou*, você se deu conta e pensou: “puxa, então quer dizer que é isso?!”. Ou não chegou a acontecer?

Assim, usando a nomenclatura “trabalho doméstico”, expliquei para Tati sobre a invisibilidade do trabalho executado pelas *nounous* e indaguei-a sobre mudanças na sua percepção a respeito das atividades executadas no trabalho. Sua resposta foi: "Assim, **como eu já te disse**, eu não acho que eu estava fazendo um trabalho doméstico. Eu também nunca fui tratada assim pelas famílias que eu tive". (grifo meu)

Nota-se que, mais uma vez, Tati me contextualiza que não realizava um trabalho doméstico e que existe algo no comportamento da família que reitera sua percepção. Uma pausa dada após esta explicação permitiu-me perguntar como ela denominava o que fazia. Em sua fala, havia também a resposta da pergunta anterior :

> **Digamos que eu era prima; que estava ali para cuidar das crianças**. Mas, tipo assim, eu vi que criança dá muito trabalho para cuidar. Eu sabia que dava trabalho, mas dá MUITO trabalho; dá muito trabalho. Tem que ter muita paciência também. Porque tem aquela coisa de explicar, porque que ela está sendo punida, porque que não pode fazer aquilo... Que eu acho que as pessoas, às vezes, não têm muita paciência para fazer, o porquê, eu entendo. Eu via nitidamente na cara da mãe. Às vezes, quando ela chegava do trabalho, ela era responsável pela comunicação de uma grande empresa francesa, eu via na cara dela... As crianças estavam calmas, mas elas queriam atenção, então, elas começavam a chorar, a gritar, a brigar um com o outro... Eu via a cara de desespero da mãe, tipo: “ai, meu Deus, eu só queria deitar na minha cama agora, mas eu tenho que cuidar de você!”. É diferente, dá muito trabalho cuidar de criança. Acho que homem não tem consciência do tanto que dá de trabalho, por isso que eles querem muito ter filhos assim, mais do que a mulher (...). (grifo meu)

Mesmo Tati entendendo o objetivo da minha pergunta sobre a percepção do seu trabalho e, neste sentido, ser possível ignorar a denominação “trabalho doméstico” nela contida e respondê-la, ela escolheu enfatizar que não estava fazendo um trabalho doméstico. Desta maneira, Tati mostra, mais uma vez, a necessidade de distinção, que não foi apenas reiterada, mas também legitimada por sua conjuntura, pois nunca se sentiu tratada como empregada pela família.

Em sua descrição do que lhe foi perceptível como demanda para cuidar de uma criança que antes desconhecia, Tati demonstra sua capacidade de alteridade para com a família. Ela tem uma empatia pelos sentimentos da mãe, percebe a divisão sexual do trabalho no casal, reflete a esse respeito, mas não se identifica com outras pessoas que, como ela, são pagas para executar a atividade da qual fala. Como ela explica, é como se fosse uma prima e não uma empregada. Portanto, seu exercício de alteridade está voltado para aqueles com quem pode criar alguma referência de proximidade social, baseada na ideia de afetividade, assim como na distância que Tati toma daquelas que executam um trabalho doméstico. Por isso, mesmo que Tati não se veja como uma irmã, como sugere o programa de intercâmbio *au pair*, ela identificava-se como um membro da família. Dessa forma, Tati permite a dedução do seu interesse pelo discurso do programa, auxiliando na compreensão de sua escolha por ele, assim como sugere a relação de poder que lhe permite a identificação com um grupo (a família para a qual trabalha) e não com outro (outras trabalhadoras).

Afirma-se, dessa maneira, que a atividade do *care*, quando permeada por um discurso afetivo que gera uma ideia de troca e de responsabilidade no interior de uma relação, tem maior dificuldade de ser considerada como um trabalho. No entanto, esta não é a única razão da dificuldade do reconhecimento do trabalho doméstico/*care*. A fala de Tati também auxilia na demonstração de duas outras, que estão interligadas: a associação deste trabalho a um grupo determinado de pessoas[159] e a necessidade de distinção desse grupo. São esses dois aspectos que fazem com que Tati insista em dizer que não faz um trabalho doméstico, explicando que esse seria algo "sub" e, no movimento de se afastar dessa associação, vê-se como alguém próximo da família, uma prima[160]. No entanto, Tati sabe que as atividades que desenvolve caracterizam-na como babá. Seu incômodo está na imagem social que tem dessas profissionais, como podemos observar quando responde à pergunta: "Se você fosse explicar para alguém do Brasil o que você faz aqui, como diria?":

> Eu sou babá, gente! Eu busco as crianças na escola... Mas a diferença é que, ao contrário do Brasil, a visão de babá aqui não é uma visão sub... de... Tipo assim, de uma pessoa que vem, obrigatoriamente, de um lugar pobre, que

[159] Nesta pesquisa, considera-se que a associação do trabalho doméstico a um determinado grupo de pessoas, se deve ao sistema de regime de propriedade diferenciado de acordo com a raça. Um sistema que Glenn (2017) explica em seu estudo sobre trabalhadoras do *care* a domicílio de pessoas idosas, como uma extensão de regimes forçados que, mesmo abolidos, continuam a influenciar a organização social.

[160] Esta associação de Tati às primas demonstra o quanto é comum, em nosso imaginário, o deslocamento de pessoas da família para se ocupar dos cuidados na casa de outros parentes. Este procedimento pode ter fundado a ideia do estatuto *au pair*, o que ainda se pode observar em histórias de família, como retratado na primeira parte deste trabalho.

> vem da favela, que não conhece nada e que é ignorante. Aqui, normalmente, quem faz *nounou* é estudante que eles sabem que precisam para pagar o... e tal. Então, assim, eles não têm, assim, aquela coisa, tipo... "Ah, eu sou..." Como eu explico?... Não é assim, tão pejorativo aqui, como no Brasil, ser babá ou ser empregada doméstica, por exemplo.

A resposta de Tati demonstra que, com base na atividade que exerce, ela mesma não pode se nomear de outra maneira que não babá. Contudo, ela se distancia das babás que trabalham em seu país ao traçar um paralelo com as representações das empregadas domésticas no Brasil e na França. Assim, Tati demonstra sua percepção negativa a respeito daqueles aos quais o trabalho doméstico estaria designado, distanciando-se dos mesmos.

A réplica de Tati demonstra que sua insistência em se distinguir daquilo que entende como empregada doméstica está na representação que tem dessas trabalhadoras no Brasil. Esta imagem dificulta sua identificação com o grupo de trabalhadoras domésticas e, por consequência, o reconhecimento do trabalho doméstico/do *care*. É, portanto, por distanciamento social, que Tati se distingue das babás e/ou das empregadas domésticas no Brasil. Contudo, a atividade que exerce na França não lhe permite outra tradução: ela é babá. Tati apropria-se dessa explicação, porque, **de acordo com ela**, nesse país, as babás não pertencem a uma "visão sub". Dessa maneira, é como se Tati pudesse ser babá apenas na França, pois, neste lugar, isto não a torna alguém inferior, como no Brasil.

Tati não foi a única entrevistada a expressar que havia uma imagem diferente das babás na França em comparação às do Brasil. Sibelle, a única entrevistada que afirma querer continuar sendo babá na França, quando questionada se seria babá no Brasil, responde que não e completa:

> Mesmo para cuidar de criança de brasileiros aqui na França, eu não me sinto bem. Não sei por quê. Eu me sinto... [bate as unhas na mesa] menor. Tem uma energia mais pesada no Brasil. Eu sei porque os meus sobrinhos têm babá e eu fui passar férias lá e eu sei o jeito que é com a babá do Brasil. Eu estou falando da minha experiência, do que eu tive. Não do que o fulano ou o beltrano teve, que eu sei que o pensamento é diferente. Mas aqui foi uma experiência muito boa para mim, eu tive patrões ótimos, eu fiz *babysitting* com pessoas boas. Mesmo a Cecilia, quando eu fui *jeune fille au pair*, a gente teve um probleminha, mas, mesmo assim, o tratamento é diferente. Entendeu ?[161]

[161] Eu entendi o que Sibelle quis dizer. Algumas vezes, pensei sobre as diferenças do que imaginava como babá no Brasil e do que vivia na França. No entanto, durante uma entrevista com uma babá no Brasil, constatei que todas as minhas previsões do comportamento da babá na hora que a sua patroa chegou aconteceram. Eu era capaz de antecipar as ações da babá que, como tal, deveria ter determinados comportamentos perante sua

A fala de Sibelle demonstra sua imagem do trabalho doméstico no Brasil. Ao contrário de Tati, ela não fala da diferença de classe dos trabalhadores, mas ambas apontam para a dessemelhança de tratamento dos patrões brasileiros em relação aos franceses. Portanto, Sibelle e Tati possuem uma imagem de que as trabalhadoras domésticas recebem um melhor tratamento na França do que no Brasil. Esta é uma percepção comum às pessoas acompanhadas nesta pesquisa, porém não é possível afirmar que seja uma verdade vivida por todos os outros grupo de *nounous* na França. Como a fala de Tati demonstra, tanto ela quanto Sibelle são facilmente associadas a estudantes que realizam um trabalho temporário. Elas se diferenciam de um grupo composto por mulheres mais velhas que passam o dia todo com as crianças. As diferenças vivenciadas por Tati, Sibelle e o grupo de ex-*au pair*/*nounou* brasileiras na França estão pautadas em uma experiência na qual o trabalho doméstico/do *care* é um veículo, não condizendo com a vivência de outras trabalhadoras.

A percepção do grupo aqui estudado é de estrangeiras, originárias de um país com boas relações com o Brasil, sem um legado histórico baseado na colonização. As ex-colônias francesas (ALMEIDA, 2013), por exemplo, são outra fonte de resposta à demanda de trabalhadoras domésticas/do *care* das quais as *au pair* brasileiras se diferenciam. Por isso, as ex-*au pair*/*nounou* brasileiras na França possuem algumas vantagens com relação a outras pessoas que compõem o grupo de trabalhadoras domésticas/do *care* nesse mesmo país. No entanto, ainda que diferentes de outras trabalhadoras e ainda que haja diferenças nas relações do *care* no Brasil e na França, há aspectos que se assemelham e podem escapar do cotidiano daquelas que possuem como referência o trabalho doméstico/do *care* no Brasil. Um exemplo ilustrativo desta afirmação é a história de Marcela, brasileira formada em Letras (português/inglês) pela Universidade Católica de São Paulo (PUC). Aos 29 anos, em 2011, mudou-se para a França para viver com o marido francês e retomar seus estudos. Nesse mesmo ano, ingressou em um curso de francês chamado *Diplôme Universitaire de Langue Française* (DULF), na Universidade Paris 3, e foi trabalhar de *nounou*. Cuidava de um menino de oito anos e de uma menina de sete anos, ambos loiros de olhos azuis. Os afazeres de Marcela eram os tradicionais: buscar na escola, dar lanche, ajudar com os deveres de casa, dar banho e esperar os pais chegarem. Ela relata que, um dia, na saída da escola, a menina da qual cuidava falou que sua babá anterior não parecia uma babá, mas uma mãe. Quando

patroa. Então, comecei a perceber que as diferenças estavam em como o trabalho doméstico era tratado de maneira geral na França e no Brasil, mas que as exigências para a realização de um bom trabalho eram parecidas.

Marcela questionou a criança a respeito desta percepção, a resposta fez referência à cor da pele. As mães eram brancas e as babás *mates* (morenas), como Marcela, ou de outra cor.

O fenótipo de Marcela é branco, sua pele é clara, seus cabelos são lisos e pretos, assim como seus olhos. No Brasil, certamente, uma branca que não seria associada a uma babá. No entanto, na França, uma imigrante *mate* que, para a criança de quem cuidava, era visivelmente como outras babás e evidentemente diferente de seus pais, ambos de cabelos claros e olhos azuis.

Tanto no Brasil quanto na França, há uma evidência de quais pessoas deveriam ser trabalhadoras domésticas/do *care.* Em ambos os países, o trabalho doméstico está destinado àquelas que, inclusive no fenótipo, não se assemelham aos referidos dominantes do país em questão. Para os que nasceram no país e fazem parte do grupo dominante, é como se trabalhadoras domésticas/*do care* fossem sempre "o outro". Desta perspectiva, as ex-*au pair*/*nounou* brasileiras estão suscetíveis de serem identificadas como pertencentes ao grupo de *nounous.* Portanto, ainda que não façam parte do grupo daquelas que realizam o trabalho doméstico/do *care* para terceiros no seu país, ao serem estrangeiras e se tornarem o "outro" na França e nesse sentido são identificadas como babás. No entanto, dentro da diversidade que constitui esse grupo na França, nota-se uma hierarquia e as brasileiras ex-*au pair*/*nounou* são privilegiadas em comparação as *nounous,* que possuem uma família para sustentar e não trabalham apenas para terem dinheiro para si[162].

As representações do trabalho doméstico do *care* levantadas pelas ex-*au pair*/*nounou* entrevistadas têm sua referência no Brasil. Neste sentido, mesmo que não haja espanto no fato de Tati, Sibelle e Marcela e outras brasileiras serem *nounou* na França, pode-se dizer que, elas não fazem parte do grupo mais predominante nas representações sociais das trabalhadoras domésticas/do *care*. Para as ex-*au pair*/*nounou*, o trabalho que realizam é um veículo para chegarem a ocupar um lugar que acreditam melhor lhes corresponder socialmente; uma estratégia para sua inserção social. Por isso, Tati não está equivocada na sua percepção. De fato, em seu país, ela nunca seria uma empregada doméstica e, na França, ela é percebida mais como uma estudante que faz esse tipo de trabalho provisoriamente do que alguém que nele ficará. Sua atividade como babá é provisória e a conjuntura na qual ela a realiza corrobora com a percepção de que ela não é uma trabalhadora doméstica. Por isso, o trabalho doméstico realizado por ela é facilmente apagado. Portanto, embora não seja uma surpresa que Tati seja uma *nounou* para os cidadãos franceses, ela tem um diferencial de outras

[162] Enfatiza-se aqui a ideia do trabalho como um veículo, mas não deve ser esquecido que ocorre uma avaliação do trabalho doméstico não pela atividade exercida em si, mas pelos corpos que a executam.

nounous: seu trabalho é um veículo para outro destino (outro estatuto de trabalho, outro objetivo) e isso lhe permite uma mobilidade social.

As especificidades apresentadas por Tati como características que representam as pessoas que realizam o trabalho doméstico no Brasil, mesmo que equivocadas em seus pormenores, demonstram um sintoma social que reflete a dificuldade em se considerar parte de um grupo que ocupa um lugar inferior na hierarquia social: nas palavras de Tati, o lugar de "sub". Por isso, ainda que Tati seja uma babá, e portanto, uma trabalhadora doméstica do *care*, ela prefere se distinguir desse grupo. Esta distinção lhe é possível, pois ela não faz parte da representação social que possui destas trabalhadoras. Ilustra-se desta forma, a dificuldade de se identificar com e como um trabalhadoras doméstica do *care*, por não corresponder a comum representação social deste grupo.

Uma conseqüência desta dificuldade é o aumento da ignorância a respeito do trabalho doméstico e da invisibilidade que o corresponde. Uma vez que as atividades do cuidar não são reconhecidas como um trabalho, este sofre um apagamento social, não sendo divulgado de maneira a colaborar quantitativamente e qualitativamente com o conhecimento a respeito do trabalho doméstico. Fomenta-se assim um ciclo, no qual o trabalho doméstico, quando assim considerado, é efetuado por aqueles que fazem parte da representação social que lhe corresponde e, como resultado, esta representação mantém-se estática e reduzida. Os estudos sobre o trabalho doméstico colaboram com esse ciclo ao se interessar apenas por aquilo que é representativo estatisticamente ou passível de se transformar em números, focalizando desta maneira a existência do trabalho doméstico designado a um grupo que nele acaba por se estabelecer.

Dentre os aspectos que possibilitam a não identificação com ou como uma trabalhadora doméstica esta o fato de que os envolvidos na relação do *care*, diferenciam sua vivência daquilo que se compreende como trabalho. Esta diferenciação pode ser nutrida pela proximidade física e íntima entre patrões e empregadas, incomum em outros trabalhos. Neste contexto, a afetividade torna-se um recurso para a distinção entre trabalhadoras e para o afastamento das representações do trabalho doméstico.

4.5.1 O afeto como recurso de distinção

Em seu livro *A condição do homem moderno*, Hannah Arendt (1997) retrata a posição do escravo na Grécia antiga, destituído dos valores do conceito grego de "homem" ao realizar

as tarefas que visavam somente à sobrevivência de si e dos demais. Diferentemente daqueles considerados homens nessa época, os escravos não tinham tempo para refletir ou contemplar. Assim, em contraposição às atividades dos homens livres – reflexão, atividade política –, os trabalhos que demandavam esforço físico eram desvalorizados e seus executores, marginalizados, não tinham condições para se distanciar da "vida ativa".

Embora a escravidão na Grécia antiga tenha aspectos diferentes da escravidão dos tempos modernos, sabe-se que, nos dois casos, os escravos eram fundamentais para a manutenção da boa condição de vida dos seus proprietários. Em outras palavras, graças aos seus serviçais, tanto os gregos quanto os senhores de escravos podiam ter tempo para si, se assim o desejassem. Nesse sentido, como exemplo do trabalho de escravos da modernidade que promoviam a liberdade dos senhores, inclusive tendo o controle do corpo como característica, temos as amas de leite, também conhecidas como mães de leite. Estas, como o próprio nome sugere, amamentavam o filho de sua sinhá, dispensando-a desse papel. Eis uma das representantes da origem da função do cuidado como babá no imaginário brasileiro.

Portanto, desde a Grécia antiga, o trabalho doméstico não é valorizado e a escravidão dos negros sela sua marginalização na representação dos brasileiros. Em qualquer estrato social brasileiro, é comum o acesso à informação de que o trabalho doméstico tem seu legado na escravidão. Após a abolição, uma parte dos libertos, sem condições financeiras para viver como os brancos, tornou-se trabalhador doméstico. A abolição não incentivou grandes mudanças na forma como se concretizava o trabalho doméstico. Muitas escravas, permaneceram com seus senhores, pois não tinham outro lugar para ir. Em Cunha e Gomes (2007) esse aspecto é retratado:

> Em outro, a sujeição, a subordinação e a desumanização, que davam inteligibilidade à experiência do cativeiro, foram requalificadas num contexto posterior ao término formal da escravidão, no qual relações de trabalho, de hierarquias e de poder abrigaram identidades sociais se não idênticas, similares àquelas que determinada historiografia qualificou como exclusivas ou características das relações senhor - escravo. (CUNHA GOMES 2007, p. 11)

É esse legado histórico que faz com que haja um incômodo com associações ao grupo de empregada domésticas, ilustrado neste trabalho por meio da entrevista com Tati, que, como vimos, mesmo tornando-se (explicitamente) babá nunca se viu realizando um trabalho doméstico. Por meio da sua fala é possível constatar que Tati diferencia seu lugar social do das babás pela forma como é tratada: "É o que eu estou dizendo, eu nunca fui discriminada.

Então, tipo assim, quando tinha festa na casa, eu era convidada, eu participava da festa. Mas lógico que, como eu morava ali, eu me sentia na obrigação de ajudar também. Mas nunca fui explorada."[163].

Pela fala de Tati, é possível notar o legado do trabalho doméstico em suas percepções e compreender seu interesse em se afastar daquelas que são identificadas como realizadoras desse trabalho. Tati se distingue das empregadas domésticas por não se sentir explorada e por ter uma proximidade com a família. Assim, é por meio deste tipo de percepção que se afirma que a proximidade física, algumas vezes traduzida por afeto, é uma medida de distinção entre as trabalhadoras. No caso de Tati, sua comparação se faz porque ela participa das festas da família, diferente do que, em sua opinião, é uma discriminação e ocorreria com aquelas que são trabalhadoras domésticas.

A imagem que Tati tem das trabalhadoras domésticas é perceptível quando ela compara o que seria uma babá no Brasil e na França. De acordo com Tati, ao contrário do que se vê no seu país, na França a visão de babá não é uma visão "sub", isto é, de uma pessoa que vem obrigatoriamente de um lugar pobre, que vem da favela, que não conhece nada e que é ignorante. É desta forma que Tati retrata o legado social referido aos trabalhadores domésticos e condensa toda a carga de preconceito que o envolve. Com base nesta perspectiva é possível entender porque Tati procura se afastar da associação com as trabalhadoras domésticas. Por isso, quando ela sucumbe à única forma de nomear o trabalho que realiza e se identifica como babá – "Eu sou babá gente!" –, tem a cautela de fazer uma distinção com relação àquilo que conhece no Brasil.

Apesar de Tati ser uma babá, ela não se identifica com as babás de que tem por referência em seu país de origem. Assim, as falas dessa *au pair* brasileira na França também nos fazem refletir que, embora o discurso afetivo camufle a ideia de trabalho, é o incômodo em se fazer parte das representações sociais das empregadas domésticas que parece importar mais. Desta maneira, é possível considerar este incômodo como o propulsor da utilização do afeto para camuflar o trabalho doméstico. A partir dessa lógica, ao vincular os cuidados com a casa e com os filhos à demonstração de afeto, estaríamos criando uma medida de

[163] A proximidade com a família de acolhida de uma amiga, que se construiu por eu ter passado quase um mês com eles, permitiu que eu frequentasse sua casa mesmo depois que a amiga em questão já não lá morasse. Assim, na ocasião de um aniversário na casa dessa família, pude observar que minha amiga e eu não nos comportávamos como os outros convidados da festa. Éramos também as sorridentes ajudantes. Em um momento de afastamento da cena, questionei-me sobre o quanto naturalizamos nossa ajuda. Pensei em uma questão cultural: "no Brasil é assim" ou no quanto tínhamos interiorizado o papel social a nós referente. Entendi que era a junção desses dois aspectos que nos fazia ser ótimas *au pair*.

distinção/distanciamento dos empregados domésticos[164] e entre eles.

A afetividade distingue as patroas das empregadas domésticas, as babás das empregadas que se ocupam apenas da casa e as *au pair* das babás. Isto é, os trabalhadores passíveis de maior intimidade interpessoal com seus objetos de cuidado passam a ter sua relação mais associada ao afetivo. Desse modo, distanciam-se da ideia de empregados domésticos e aproximam-se da de membros da família. A importância dessa constatação está em como, ao longo do tempo, podemos pensar em nossa relação com o trabalho doméstico.

Na realização de um trabalho como o do *care* é comum entre os envolvidos o estabelecimento de uma relação distinta da observada em outros tipos de trabalho, portanto, o afeto não é um problema em si . Ele é algo que acontece e faz parte da narrativa das trabalhadoras (MOLINIER, 2011). Assim, defender sua desassociação do trabalho do *care* não condiz com o que acontece empiricamente e pode até mesmo diminuir o bem estar dos envolvidos na relação e o prazer dos trabalhadores na realização da sua atividade. Tendo isso em vista, o problema não seria a presença do afeto na relação do trabalho do *care.* Mas, sua utilização para se distanciar das representações das trabalhadoras domésticas. Desta perspectiva, o afeto é um recurso para se distinguir da imagem de empregada ; ou seja ; quanto mais próximo dos patrões, mais longe se está da ideia de lhes servir como empregada doméstica. Este recurso é, portanto utilizado para se afastar da imagem daquelas que na hierarquia social ocupam um lugar marginal.

A partir do momento, que o afeto é visto como um recurso de distinção, e não algo a ser evitado na relação do *care*, enfrenta-se a dificuldade de se identificar com e como uma trabalhadora doméstica. Dessa maneira, é possível construir uma crítica a respeito dos nossos valores que perpassam nossas representações sociais e podem causar uma associação direta entre função e raça, por exemplo. Do mesmo modo, ficaria mais clara a utilização dos pequenos poderes que fomentam e naturalizam diferenças sociais, sem que o afeto e, consequentemente, os sentimentos sejam considerados como um problema em si, mas um recurso para nos afastarmos de determinadas representações. Neste contexto o afeto é inversamente proporcional à ideia de trabalho e é preciso estar atento onde situa-lo nas análises sobre o trabalho do *care*.

[164] O termo "empregado doméstico" foi mantido no masculino, pois, nessa frase, procurei ampliar esse quadro de empregados pensando em outras funções que, na maioria das vezes, são ocupadas por homens, como motoristas, jardineiros e mordomos. Nesse caso, ao contrário do que procuro fazer nesse trabalho, segui a norma gramatical para lembrar da participação dos homens na categoria do emprego doméstico e, por isso, foi seguida a norma gramatical de que, quando há homens, utiliza-se o termo no masculino.

O afeto pode ser um dos fatores que torna as relações do *care* agradáveis[165] , afastando a realização das atividades da ideia encontrada na origem etimológica (tripalium- objeto de tortura) da palavra trabalho ; assim como, pode demonstrar nossa dificuldade em valorizar o trabalho do *care*, como outros trabalhos. Nesta caso, o afeto seria uma forma de não se identificar com e como as trabalhadoras domésticas, resistência que dificulta o reconhecimento deste trabalho. É com base nesse aspecto que é proposta uma análise sobre nossa dificuldade em aceitar que em alguma medida somos trabalhadoras do *care*. Deste modo, não seria feita uma crítica ao afeto, mas as nossas dificuldades de valorização do trabalho do *care*.

Outros exemplos sobre a importância de manter-se afastado da representação do trabalho doméstico, podem ser vistos na história da família Franco presente neste trabalho. Todas as cinco mulheres desta família realizaram serviços na casa dos familiares com quem moravam e não são identificadas como empregadas domésticas. Essa não identificação é tão intensa que elas até possuem dificuldade em rememorar esta experiência quando a palavra trabalho doméstico e suas variações estão a ela associados. Um exemplo simbólico da manutenção de um lugar distintivo daquelas que, convencionalmente, são caracterizadas como empregadas domésticas é o caso de tia Fia.

Fia morou durante anos com membros da sua família, para os quais realizava afazeres domésticos e os quais deixou com 19 anos para casar. Quando interrogada sobre a possibilidade de trabalhar em outro lugar, ela deixa claro que era uma vergonha para a família que isso acontecesse e que era considerada muito bonita para esse tipo de trabalho[166]. Além disso, embora Fia relate que era ela quem mais realizava serviços domésticos na casa e era fato que graças a eles seus pais recebiam ajuda para a criação de seus irmãos, ela não se sentia como empregada. Ao contrário, sentia como se a casa também fosse dela. Sua percepção encontrava respaldo no fato de nunca ter sido apresentada como uma empregada doméstica. Portanto, assim como Tati, Fia se diferencia das empregadas domésticas pela proximidade que possui com aqueles para quem executa um trabalho.

Uma das dificuldades de se reconhecer o trabalho doméstico do *care* tem raiz nas distinções que fazem parte das representações sociais das empregadas domésticas do *care*. A proximidade, muitas vezes, traduzida em afetividade por parte dos patrões, é uma medida que

[165] A história de Sibelle é um exemplo de como o afastamento da ideia de trabalho pode também fazer bem a relação estabelecida entre família e empregada.

[166] Nas palavras de Fia : "Eles sempre tiveram o nariz empinado, não queriam que eu fosse trabalhar de doméstica. Pra quê? Diziam que eu era muito bonita para ir trabalhar para os outros."

identifica o quão distante se está do que se entende como empregada doméstica. O afeto estabelecido nas relações de trabalho torna-se, neste contexto, um recurso para o distanciamento daquilo que se representa como trabalhador doméstico. Mais especificamente, procura-se afastar-se de um lugar inferior na hierarquia social do trabalho. Portanto, nota-se com base nessa constatação a dificuldade em se reconhecer vulnerável socialmente.

Com base neste raciocínio de que a proximidade do objeto do cuidar define certa hierarquia em relação ao trabalho do *care* e de que essa proximidade é referida e traduzida como afeto, podemos também pensar na posição das esposas e das mães dentro desta hierarquia. Nesse sentido, pertencentes ao topo da hierarquia afetiva, esposas e mães têm suas atividades do *care* ainda mais afastadas da ideia de trabalho e, consequentemente, estão mais afastadas das empregadas domésticas.

Para melhor compreender essa dinâmica e conhecer a historicidade que influencia esse *habitus* social foi realizado um paralelo entre a hierarquia relacionada ao escravo doméstico e ao escravo rural e a hierarquia entre aquelas que exercem o trabalho doméstico como veículo (condensadas na figura das *au pair*) e outras trabalhadoras domésticas.

4.5.2 Desassociar-se do trabalho doméstico, uma vantagem para quem ?

O dever comum de cuidar do espaço em que se vive se concretiza devido à divisão sexual do trabalho, como uma obrigação associada às mulheres. Assim, ao pensar na realização dos afazeres domésticos, há dois grupos que parecem ser a eles mais facilmente associados: o das mães e esposas e o das empregadas domésticas. A evidência da distinção entre esses dois grupos não questiona o fato de que, embora possam realizar as mesmas atividades dentro de uma casa, e mesmo com a ampliação do conceito de trabalho, apenas aquelas que fazem parte do grupo das empregadas domésticas são nomeadas como trabalhadoras. Refletir a esse respeito obriga uma avaliação sobre o reforço à fragmentação de uma luta, supostamente comum, às mulheres. Assim como auxilia na compreensão da dificuldade em se identificar com e como trabalhadora doméstica, que configura a necessidade de se manter afastada daquilo que é vulnerável socialmente. Esta dificuldade está diretamente ligada a desconsideração de outras executoras das atividades doméstica que não sejam do grupo de mães e de esposas ou do grupo das empregadas domésticas, exemplificadas neste trabalho pelas *au pair*. Também se deve considerar as trabalhadoras familiares como mais uma possibilidade de pessoas que fazem atividades domésticas para terceiros e tendo em

vista que a definição "trabalhadoras domésticas" poderia corresponder a variados grupos de realizadoras desta atividade, questiona-se : Qual o interesse em manter a representação das trabalhadoras domésticas associada a um grupo determinado ?

Tanto *au pair* quanto empregadas familiares estão envolvidas em um discurso familiar e são consideradas minoria quantitativa. Porém, entre esses dois tipos de executoras do trabalho domésticos, há uma maior divulgação sobre as *au pair*, devido ao comércio que as envolvem, e, embora não acessíveis, há dados estatísticos ao seu respeito. No caso das trabalhadoras familiares, essas são retratadas apenas de maneira não oficial, por meio da oralidade. Nesse sentido, se o trabalho doméstico de mães e de esposas, assim como o das empregadas domésticas, sofrem uma invisibilização, o trabalho realizado por pessoas que não se encaixam nesses grupos, são completamente desconsiderados. Isto ocorre porque as *au pair* estão associadas às estudantes e imersas no discurso de que são como membros da família, razão pela qual aquelas que trabalham na casa de parentes são também desassociadas das trabalhadoras domésticas. Uma das consequências, desta desconsideração de pessoas que realizam atividades domésticas como trabalhadoras domésticas é restrição (imaginária) do trabalho doméstico a determinado grupo, influenciando na marginalização deste grupo e do trabalho realizado.

Se a pessoa que realiza o trabalho doméstico não configura um casamento ou a maternidade com aqueles para os quais realizam suas atividades, fica evidente que não pertencem ao grupo nem de esposas nem de mães, restando-lhe o grupo das empregadas domésticas. Porém, a constatação da dificuldade das *au pair,* materializado no caso de Tati, em aceitar serem chamadas de trabalhadoras domésticas, evidencia a associação deste termo ao de empregada doméstica. Isso também nos aponta a reflexão sobre a proporção inversa entre afeto e trabalho: quanto mais próximo dos patrões, mais difícil de se associar a uma trabalhadora/empregada doméstica.

A constatação da dificuldade em se identificar como trabalhadora doméstica e de que o afeto é um recurso para afastar-se dessa nomenclatura, instiga à reflexão de como esses dois aspectos tangenciam o grupo de mães e esposas. Pensa-se, portanto, nas pesquisas que procuram evidenciar o trabalho doméstico realizado por esse grupo, constatando-se que nelas também pode ser apontada a dificuldade de se identificar com e como uma trabalhadora doméstica. Assim, amplia-se a ilustração da dificuldade de se identificar com e como trabalhadora doméstica do *care*.

A invisibilidade do trabalho doméstico realizado pelas mulheres no seio da família foi denunciado no fim dos anos 1960 pelo movimento de liberação das mulheres. Em 1965, pela

primeira vez na França, o *L'Institut national de la statistique et des études économiques* (INSEE) realizou uma enquete sobre o tempo gasto nas atividades domésticas, mostrando, em números, a importância das atividades realizadas pelas mães de família. Portanto, a preocupação em visibilizar o trabalho doméstico concretizou-se em atos e pesquisas que, como nos lembra o verbete "trabalho doméstico" do *Dictionnaire critique du féminisme* (2000), alcançam o campo qualitativo e efetivamente discutem o gasto permanente do tempo das mulheres com o serviço da família. Como exemplo, temos os estudos desenvolvidos pelas pesquisadoras Danielle Chabaud-Rychetr, Dominique Fougeyrollas-Schwebel e Françoise Sonthonnax (1985). Ademais, até os dias atuais, o INSEE desenvolve enquetes para analisar o tempo gasto nos afazeres doméstico e parental. Portanto, há uma diversidade de estudos que apresentam as atividades realizadas no seio da família por esposas e mães, como o trabalho doméstico, procurando torná-lo alvo de discussão. Mas, nesses casos, embora a atividade doméstica seja apresentada como trabalho, quem a executa não é necessariamente denominada como trabalhadora[167].

Sugere-se, dessa maneira, um limite entre uma possível associação das esposas e mães com as empregadas domésticas. Esse limite permite uma reflexão sobre os interesses envolvidos na conscientização das atividades domésticas como um trabalho realizado por mulheres, sem que sejam vistas como trabalhadoras desta função. Esta incoerência semântica é uma das razões da formulação da ideia de que a dificuldade de se identificar como e com uma trabalhadora doméstica influencia no reconhecimento do trabalho do *care.* Se, com a ampliação do conceito de trabalho, passa-se a se referir às atividades do cuidar efetuadas por esposas e mães dentro de suas casas como trabalho, por que essas mulheres não são apresentadas como trabalhadoras domésticas?

Tendo em vista que a diferenciação entre as pessoas remuneradas e as não remuneradas pode ser feita por meio da palavra "empregada", a não referência às mães e às esposas como trabalhadoras domésticas é passível de questionamentos. Dentre eles: chamar uma mãe ou uma esposa que executa o trabalho doméstico na sua casa de trabalhadoras domésticas seria inferiorizá-las na hierarquia social? As mães e esposas estão tão próximas afetivamente do objeto de cuidado que não podem ser consideradas como trabalhadoras?

[167] No Brasil, o IBGE - Instituto de Geografia e Estatística - utiliza a definição "afazeres domésticos" para referir-se ao trabalho executado por esposas e mães. Na França, o *Institut National de la Statistique et des Études Économiques* - INSS tem referência no casal, o que não é o caso do IBGE, que fala apenas do tempo da mulher dedicado ao trabalho doméstico. O DIEESE - Departamento Intersindical de Estatística e Estudos Sócioeconômico -, em pesquisa desenvolvida com o CFEMEA - Centro Feminista de Estudos e Assessoria - utiliza o termo "trabalho doméstico remunerado" e refere-se às mulheres como trabalhadoras domésticas não remuneradas.

Esses questionamentos apontam a necessidade de reflexão sobre nosso posicionamento diante dessas representações do trabalho doméstico e suas consequências. Entre as possíveis consequências, nota-se a colaboração da associação do trabalho doméstico/*care* a um grupo social determinado. Além de fortalecer associações comuns, como a de deduzir que uma mulher negra é a babá da criança que com ela está, se a criança tiver um fenótipo branco.

Não nomear todas aquelas que realizam o trabalho doméstico como trabalhadoras oculta um número considerável de pessoas, o qual poderia contribuir para a percepção do quanto nos é comum a realização deste trabalho e, assim, diminuir sua marginalidade. No entanto, por ser um trabalho desvalorizado, fomenta-se a necessidade de distinção das representações sociais que o compõem.

Ao considerar o trabalho em seu sentido ampliado, as esposas e mães passam a ter as atividades domésticas consideradas como trabalho. Porém, estas mulheres não são apresentadas como trabalhadoras domésticas. Esta incoerência vai ao encontro de observações feitas a partir do intercâmbio *au pair* que, por meio do seu discurso, permite a desassociação das suas participantes das trabalhadoras domésticas. Nesse sentido, assim como mães e esposas, as *au pair* afastam-se da imagem de trabalhadoras domésticas. Dessa maneira, é reforçada a fragmentação dos trabalhadores domésticos do *care* e por consequência mantém-se dividida uma luta[168] supostamente comum às mulheres pelo reconhecimento do trabalho doméstico *care.*

A incoerência semântica encontrada no fato de as esposas e mães passam a ter as atividades domésticas consideradas como trabalho, mas não são apresentadas como trabalhadoras domésticas vai ao encontro de observações feitas a partir do intercâmbio *au pair* que, por meio do seu discurso, permite a desassociação das suas participantes das trabalhadoras domésticas. Nesse sentido, assim como mães e esposas, as *au pair* afastam-se da imagem de trabalhadoras domésticas. Além disso, em alguma medida, isto pode influenciar na manutenção da ideia de que o trabalho é algo apenas realizado na esfera pública.

A resistência de se identificar com e como trabalhadora doméstica está vinculada à afirmação de Tronto (2009) sobre a dificuldade de reconhecer-se vulnerável. Mas, no caso da não identificação com as trabalhadoras domésticas é da vulnerabilidade social que lhes corresponde que deseja-se o afastamento. Assim, não identificar-se com e como essas

[168] É importante lembrar que as trabalhadoras domésticas do *care* têm, como dificuldade de organização para uma luta comum também o fato de executarem um trabalho de maneira isolada. Diferentemente de outros trabalhadores elas não estão ao lado uma das outras em seu cotidiano de trabalho para poderem organizar-se em prol de algum benefício para a categoria.

trabalhadoras mantém a distinção da vulnerabilidade social reconhecida na posição por elas ocupada na sociedade[169]. Por consequência, não é apenas a valorização do trabalho doméstico/do *care* que fica estagnada, mas também a ideia de que esse tipo de trabalho está reservado a um grupo determinado de pessoas. Faz-se, assim, necessário o reconhecimento de que, com base na divisão sexual do trabalho e com exceção de algumas privilegiadas, seja por uma questão de classe ou de raça, somos todas trabalhadoras domésticas/do *care*[170].

Diante dessa perspectiva, se como diz Tronto, todos somos beneficiários do *care* e temos dificuldade de aceitar essa afirmação, por que não queremos nos reconhecer vulneráveis? Também pode ser dito que o receio de nos reconhecermos vulneráveis socialmente nos afasta da conscientização de que ao executar uma atividade doméstica, somos trabalhadoras. Teríamos, portanto, uma dificuldade de reconhecer, mesmo em nós, o fato de sermos trabalhadoras domésticas. Esta dificuldade refletiria nas hierarquias construídas dentro do trabalho doméstico.

São muitos os trabalhadores do *care*, mas nossa dificuldade em reconhecê-los, mesmo em nós, tem relação com nossa recusa em sermos vistos como socialmente vulneráveis. Esta recusa se mistura com a dificuldade em se reconhecer como beneficiário de cuidados e portanto, vulnerável. Em outras palavras, não nos identificamos com ou como trabalhadores do *care* em busca de nos distinguirmos socialmente daquilo que é visto como inferior na hierarquia social. Ao mesmo tempo, não nos reconhecemos como beneficiários também, buscando, assim, ocultar nossa vulnerabilidade.

É relevante lembrar que Fraisse (2009) aponta um axioma que perpassa todos esses aspectos. A autora afirma que o silêncio que pesa sobre o trabalho doméstico assemelha-se ao silêncio que concerne a todas as opressões e lembra que a opressão é redobrada pela servidão nela exigida. Nesses termos, pode-se dizer que o não identificar-se como trabalhadora doméstica corrobora o silêncio exigido pela opressão e que, se a ideia de servidão é um incômodo que fomenta a rejeição do trabalho doméstico, o silêncio apenas traz formas de camuflá-la. Por isso, reitera-se a necessidade de evidenciar que, com exceção de poucos privilegiados, seja por uma questão de classe ou de sexo, todos somos, em alguma medida, trabalhadores e trabalhadoras domésticos do *care*. Esta afirmação só tem coerência se entendermos "trabalho" em seu sentido mais amplo, ou seja, se incluirmos o trabalho

[169] Este raciocínio pode ser válido também para outros trabalhadores do *care*. Esta pesquisa limita-se a um grupo específico e suas representações. Por esse motivo, registra-se aqui apenas esse apontamento.

[170] É pensando no privilégio do gênero masculino estabelecido pela divisão sexual do trabalho que a reflexão, aqui construída, é focada no feminino.

doméstico e englobarmos o trabalho não assalariado, não remunerado, não mercantil e informal (HIRATA e ZARIFIAN, 2000).

A importância de reconhecer a dificuldade em lidar com nossas vulnerabilidades, ocorre, pois sem ela, a exigência de uma nova organização dos cuidados com a casa e com os filhos, originada pela entrada das mulheres no mercado do trabalho remunerado, não resultará em um conhecimento de quem são as trabalhadoras que respondem ao mercado do *care,* como pode ser observado pela questão do *au pair* que, mesmo sendo uma resposta à demanda do mercado do *care*, não são consideradas como trabalhadoras.

A entrada das mulheres no mercado do trabalho remunerado evidencia a necessidade de executores das atividades do cuidar, pois a busca por terceiros para a ajuda com os afazeres domésticos expande os entornos familiares. Em consequência, forma-se o mercado do *care* e é possível a observação de uma variedade de configurações a partir da demanda básica de cuidados. No entanto, nossas representações do trabalho doméstico, permeadas por valores de classe, não correspondem à variedade de respostas possíveis, causando o apagamento dos trabalhos doméstico realizados como veículo.

Ao descreverem a lógica da organização do mercado do trabalho do *care*, Helena Hirata e Danièle Kergoat esclarecem quem são os fornecedores de cuidados fora do vínculo familiar. De acordo com as autoras, as mulheres das sociedades do Norte precisam, cada vez mais, externalizar o trabalho doméstico que realizam para investir em seu trabalho profissional e a resposta dessa demanda vem dos países do sul. As razões que estimulariam a mudança do tempo empregado no âmbito privado para o âmbito público, ainda de acordo com Hirata e Kergoat, é o fato de o trabalho doméstico nem sempre ser levado em conta nas sociedades mercantis. Do mesmo modo, a realidade das novas formas de gestão de empresas exige um envolvimento pessoal cada vez maior. Assim, surge a necessidade de uma nova organização, que pode ser estruturada com base na enorme reserva de "mulheres em situação precária, sejam francesas ou imigrantes" (HIRATA e KERGOAT, 2007) e fomenta-se o mercado do trabalho do *care*. Este mercado possui uma variedade de configurações graças à diversidade de migrantes em condição precária e de perfis de família.

Pode-se dizer que a invisibilidade do trabalho das *au pair*, assim como o de outras pessoas que não correspondem à categoria habitual de empregada doméstica, ocorre na medida em que a atividade que desenvolvem é vista como uma simples interação entre supostos familiares e conhecidos. Nesta lógica, essa invisibilidade é muitas vezes justificada pela associação do amor à atividade executada, pois a relação afetiva diferencia a atividade realizada de um trabalho. Mas, tendo em vista que a diferenciação de um trabalho também

ocorre para que haja uma distinção de trabalhadoras domésticas, notou-se a necessidade de negar um lugar hierarquicamente inferior, correspondente ao de uma vulnerabilidade social. Ou seja, o não querer pertencer à categoria das empregadas domésticas reflete a existência da ideia pejorativa que acompanha este trabalho, razão pela qual algumas pessoas buscam uma distinção das tradicionais trabalhadoras domésticas, mesmo que exerçam atividades semelhantes. Assim, mulheres que vivenciaram a experiência do trabalho doméstico na casa de terceiros por um tempo determinado possuem dificuldade de se identificar como e com trabalhadoras domésticas/do *care* e são respaldadas pelo fato de não fazerem parte da representação social das empregadas domésticas. Nestes casos, o trabalho doméstico é um veículo, visto como um meio, uma passagem, muitas vezes deixado não apenas fora das estatísticas, mas também sem a nomenclatura "trabalho" nas narrativas daqueles que o executam[171].

Diferente do trabalho doméstico/do *care* realizado pelas mulheres identificadas como empregadas domésticas e pelas esposas ou mães de família que sofrem uma invisibilização social, o trabalho doméstico/do *care* quando realizado como veículo sofre um apagamento. A atividade das pessoas que o realizam se dissolve na relação interpessoal estabelecida, apagada pela "afetividade" da vida em comum e familiar, desaparecendo das narrativas espontâneas como um trabalho e nunca aparecendo nas estatísticas. No entanto, as mulheres que realizam o trabalho doméstico/do *care* como veículo também respondem a uma demanda do mercado do *care*. As *au pair*, assim como as trabalhadoras familiares, se encaixam na ideia de precariedade que, de acordo como Hirata (2014), significa falta de proteção social e de direitos sociais.

Apesar de ser correto distinguir tipos de trabalhadores domésticos, é preciso considerar como a representação do trabalho doméstico influencia na apropriação desta distinção. Nesse sentido, é necessário se atentar à forma como se utiliza a interseccionalidade, pois como apontam Dorlin (2005) e Kergoat (2009, 2010), esta pode enquadrar os sujeitos em identidades previamente definidas. Por consequência, naturalizam-se posições sociais e fortalecem-se suas representações. Como pode ser visto no caso das *au pair* que, embora cuidem de crianças, não correspondem ao grupo esperado de *nounou,* sendo invisibilizadas dentro da categoria trabalhadora doméstica, contribuindo para a associação de apenas um grupo a esse tipo de trabalho. Assim, além de condenar um grupo de pessoas à representações que diminuem sua mobilidade social, fragmenta-se a luta pelo reconhecimento das atividades

[171] As histórias de pessoas que vão morar na casa de seus parentes é algo divulgado. Isto pode ser visto na fala de Tati quando ela diz que se sente como "uma prima" que vai morar na casa.

do cuidar. Por isso, a importância de evidenciar, inclusive em pesquisas sobre o tema que, em alguma medida, somos trabalhadoras domésticas. Desta maneira, acederíamos a uns dos mecanismos de invisibilidade do trabalho doméstico do *care*, possibilitando a percepção do quanto é essencial, realizado em muitas configurações.

Se almejarmos à luta pela visibilidade do trabalho doméstico/do *care*, essa luta deveria, *a priori*, estar para além de quem realiza a atividade. Apresentar o trabalho doméstico realizado por esposas e/ou mães no seio de suas próprias famílias de maneira completamente diferenciada das atividades realizadas por trabalhadoras pagas é um estímulo à manutenção da desassociação desta atividade a um trabalho. É preciso considerar a relação complementar que se estabelece entre patroas e empregadas, assim como a manutenção da associação da realização desse tipo de trabalho determinado a apenas um grupo social, como retratado por meio da história de Tati.

Nesse sentido, se o objetivo é colocar o trabalho *care* no centro da organização social, como sugere Paperman (2009), é preciso conhecê-lo na sua amplitude. O não reconhecimento de todas as suas trabalhadoras dificulta a visibilidade do trabalho doméstico, favorecendo um erro estratégico quando o objetivo é reconhecê-lo e/ou colocá-lo no centro das análises sociológicas.

4.7 Sistema de dificuldades para o reconhecimento do trabalho do *care*

Ao refletir sobre as resistências que impedem que o trabalho do *care* seja considerado como um emprego equivalente a outros, Glenn (2017)[172] apresenta o entrecruzamento de dois sistemas de hierarquias sociais como explicação para exclusão do trabalho do *care* da proteção que outros trabalhos recebem perante a lei. Os dois sistemas de hierarquia social _ “ dever de statuts” e “servidão racializada” - apresentados pela autora são observáveis na experiência das brasileiras *au pair* e, por isso, auxiliam na construção da tese de que um dos elementos que impedem o reconhecimento do trabalho do *care* é a dificuldade de se identificar como e com uma trabalhadora doméstica, portanto, a resistência de se reconhecer socialmente vulnerável. Dessa maneira, a resistência em reconhecer-se socialmente vulnerável, atravessada pelos dois sistemas apresentados por Glenn (2017), compõem o sistema de dificuldades para o reconhecimento do trabalho do *care* . Este sistema é composto, por fatores já consolidados como obstáculos ao reconhecimento do trabalho do *care* - a

[172] O estudo desenvolvido por Glenn é a respeito dos trabalhadores do *care* que cuidam de pessoas idosas e hadicaps a domicílio nos Estados Unidos.

dificuldade de reconhecer-se vulnerável, baseada na condição humana, (TRONTO 2009), ser um trabalho voltado à pessoas vulneráveis (PAPERMAN 2005) e o desconhecimento dos esforços físicos e psíquicos que compõem sua atividade (PAPERMAN 2005; TRONTO 2009)

O entrecruzamento do sistema definido como " dever de statuts" com o sistema de "servidão racializada", apresentados por Glenn (2017) explicam o lugar social do trabalho do *care.* Desta forma, este entrecruzamento permite a ilustração da lógica que permeia o programa de intercâmbio *au pair* e vai ao encontro do *habitus* das brasileiras que dele participam, sendo, por meio dele, possível entender melhor os desdobramentos da não associação de uma *au pair* a uma trabalhadora, um dos pontos fortes do programa de intercâmbio *au pair*.

O sistema "dever de statuts" é o sistema de obrigação estatutária diferenciada de acordo com o gênero. Ele delega funções aos indivíduos pelo simples fato destes ocuparem um determinado status. Dentro desse sistema e com base na divisão sexual do trabalho, as atividades relacionadas à casa e aos filhos estão designadas às mulheres, pois são elas que possuem o status de esposas, mães e filhas (GLENN, 2017). Esta constatação explica como a premissa de que as pessoas que dividem o mesmo espaço doméstico devem dele tomar conta não significa uma divisão igualitária das atividades. Mas, também, ilustra que, ao ocupar simbolicamente o status de irmã mais velha, a *au pair* deverá tomar conta das crianças mais novas. Dessa maneira, é possível compreender alguns dos elementos que contribuem para que a própria *au pair* possa naturalizar seus afazeres. Estes, entrelaçados aos componentes do sistema de formas racializadas de servidão, explicam a resistência de se identificar com e como uma trabalhadora "convencional" do *care*. E, por consequência, apontam para um empecilho do reconhecimento do trabalho do *care.*

O sistema de "servidão racializada", regime de propriedade diferenciado segundo a raça, é uma extensão dos serviços laborais coercitivos. Estes foram abolidos formalmente, mas sua influência e o legado das suas representações continuam a moldar as relações contemporâneas (GLENN, 2017). Nesta pesquisa, considera-se que é dentro deste sistema que se encontra a designação (representativa) do trabalho doméstico do *care* a um grupo específico. Deste modo, o sistema de servidão racializada, ao mesmo tempo em que corrobora com o estabelecimento do contrato servil aceito pela *au pair*, explica a sedução pelo programa ao não definir a *au pair* como trabalhadora. Assim, o entrecruzamento do sistema "dever de statuts" - a *au pair* está cumprindo seu dever como irmã - com o sistema de "servidão racializada" - designação do trabalho doméstico do *care* a um grupo específico - configuram a naturalização da execução da atividade do *care* e a necessidade de afastá-la da representação

de trabalho doméstico. Este entrecruzamento poderia ser desfeito quando se deixa de ser *au pair* e torna-se *nounou*, pois não haveria mais o discurso do programa que vai ao encontro do "dever de statuts". No entanto, para além do fato desse dever, de uma maneira ou de outra, permear as relações, as ex-*au pair/nounou* brasileiras, há o sistema de "servidão racializadas" o qual não correspondem. Para além disso, porque conhecem as representações do sistema de "servidão racializadas", possuem o interesse em dele se afastar. Este desejo em se distinguir das trabalhadoras domésticas se deve ao lugar social por elas ocupado: o de vulnerabilidade social. Constata-se, portanto, a dificuldade de se reconhecer vulnerável socialmente. Esta, em confluência com a constatação de Tronto (2009) a respeito da dificuldade em se reconhecer vulnerável, é um dos componentes do sistema de dificuldades no reconhecimento do trabalho do *care*.

Tronto (2009) se baseia na condição de seres vivos para dizer que esta vulnerabilidade, que nos é intrínseca, não é facilmente reconhecida por nós e reflete no reconhecimento do trabalho do *care*. Por meio da vivência de *au pair* brasileiras na França, constata-se uma resistência em se identificar com e como uma trabalhadora doméstica/do *care,* que pode ser generalizada como uma dificuldade em se reconhecer socialmente vulnerável. Dessa maneira, a relutância para com a vulnerabilidade não ocorre apenas em relação à conscientização da nossa condição humana, mas também de um possível lugar social. Desta perspectiva, o medo da vulnerabilidade atinge-nos no que somos: seres vivos e sociais. Por consequência, nos distanciamos do reconhecimento do trabalho do *care,* pois não queremos nos ver precisando de cuidados e, assim, tomar consciência da nossa vulnerabilidade intrínseca. Igualmente, nos afastamos de uma identificação com e como trabalhadorxs do *care,* que poderia colaborar com o reconhecimento deste trabalho, pois não queremos estar associados à vulnerabilidade social que lhe corresponde. Sendo assim, o medo, tanto da vulnerabilidade intrínseca, quanto da social, mais o fato do trabalho do *care* estar voltado à pessoas vulneráveis e o desconhecimento dos esforços físicos e psíquicos que compõem sua atividade compõem o sistema de dificuldades para o reconhecimento do trabalho *care* .

Como vimos, este sistema se estrutura na desavalorização generalizada do trabalho do *care*. No entanto, a história do trabalho em cada país tem reflexo na sua organização diante das questões voltadas a ele referidas. Assim, em relação ao trabalho doméstico ao longo desta parte da pesquisa foi possível notar diferenças estruturais entre o Brasil e a França que refletem nas percepções que as brasileiras, aqui entrevistadas, possuem do trabalho que realizam e possibitou a apresentação do sistema de dificuldade para o reconhecimento do trabalho do *care*. No caso das *au pair*, destaca-se o fato de encontrarem na França um grupo

de estudantes que realizam o trabalho doméstico faz como que essas garotas encontrem um lugar que não as defini como uma trabalhadora doméstica, mesmo que realizando a mesma atividade que uma. Portanto, o lugar das brasileiras *au pair/nounou* na França é o de estudantes que realizam sua atividade do cuidr e do cuidado de maneira provisória. Essas garotas estão de passagem por esta experiência, seu trabalhao é um veículo para chegar em outro lugar não deixando-as no lugar que seria o das trabalhadoras domésticas. Assim, após a evidência de quem são as *au pair/nounou* na hierarquia das trabalhadoras domésticas francesas, a próxima parte desta pesquisa irá ser estruturada no intuito de conhecer "como" , essas garotas cuidam das crianças.

TERCEIRA PARTE:

O CUIDADO COMO ATIVIDADE

Capítulo V - O trabalho do *care*

5.1 Codificar o trabalho do *care*

Voirol (2005) explicita em estudo sobre visibilidade e invisibilidade o legado de que o trabalho visível é aquele que confirma sua existência em suportes escritos, condensando e hierarquizando na forma simbólica as atividades executadas. Nesse sentido, a visibilidade dos afazeres se faz por meio de registros textuais ou de gráficos. Mas, este autor, assim como Dejours (2003), também lembra que todas as formas de descrever um trabalho jamais podem alcançar sua complexidade ou a exata implicação subjetiva de quem o efetua, por consequência, sempre haverá uma parte invisível do trabalho no registro concreto das atividades executadas. Dessa perspectiva, fica clara a dificuldade de tornar visível o trabalho doméstico/do *care* na sua totalidade, assim como é imprescindível que haja registros da sua efetuação para que ele possa ser demonstrado e discutido.

Dejours aponta uma dificuldade ainda maior em medir as relações de serviços, pois, nelas, uma demanda de cooperação intersubjetiva entre assalariado e usuário faz com que ele "não seja visto, nem observado." (DEJOURS, 2003, p. 18). Tendo em vista que Molinier (2009) relata o fato de que o trabalho do *care* é uma relação de serviço e de apoio, notamos que neste tipo de trabalho, mesmo antes da sua associação teórica ao cuidar, já era evidente a dificuldade em estudá-lo[173].

A dificuldade de codificar o trabalho do *care* doméstico em palavras que possam transmitir os esforços nele demandados é constatada já na típica descrição das obrigações do trabalho realizado por *au pair* e babás aqui estudadas: buscar na escola, dar o lanche da tarde, dar banho, esperar os pais chegarem são tópicos que descrevem uma rotina, sem abarcar os esforços nela empregados. Da mesma forma, essas atividades não retratam todas as outras demandas que surgem entre a realização de um dever e outro, assim como não explicitam os empenhos na sua concretização. Além dessa dificuldade em nomear uma atividade realizada e descrever os esforços físicos e psicológicos por ela exigidos, há escolhas na construção da

[173] Kari Waerness (1990) apud Tronto (2009) distingue as relações de cuidado em dois tipos e um deles é o serviço pessoal. Este é entendido como o cuidado que alguém pode fornecer a si mesmo, mas escolhe não o fazer. O outro tipo é o cuidado necessário, quando uma pessoa não pode fornecer a si própria o cuidado demandado.

narrativa que dissolvem esses esforços. Faz-se, assim, necessária, para conhecermos os empreendimentos na execução do trabalho do *care*, a atenção ao não dito, às entrelinhas do que está sendo relatado. Esta afirmação foi desenvolvida na primeira parte desta pesquisa por meio da história de Deusa e é com base nos cuidados metodológicos apresentados naquele momento que, nesta parte, apresentarei o trabalho das garotas *au pair*.

Entendido como um conjunto de atividades materiais, técnicas e relacionais que trazem uma resposta concreta às necessidades dos outros (MOLINIER *et al.*, 2009, p. 20), o trabalho do *care* exige algumas vezes a elaboração de experiências vividas pelo seu próprio executor para que ele possa bem cumprir sua tarefa. Nesse sentido, o *care-giver* necessita fazer um esforço psicológico que envolve associações com suas próprias vivências para construir um saber que lhe permitirá entregar uma resposta concreta à demanda do seu *care-receiver* Essa foi uma das dimensões observáveis na realização do trabalho do *care* doméstico voltado para crianças que escolhi destacar neste capítulo: um trabalho consigo para desenvolver o trabalho do *care* com o outro. Nesse caso, utilizar sua própria experiência para desenvolver a empatia em relação ao ser que será cuidado.

A constatação deste esforço psicológico na realização do trabalho do *care* se fez durante o relato espontâneo de episódios vividos com as crianças. Portanto, não foi resultado de uma resposta sobre a realização do trabalho. A pertinência deste esclarecimento reitera a ideia de que mesmo aquelas que realizam a atividade do cuidar não estão habituadas a pensá-la pela referência dos esforços demandados, pois não fomos educados a falar das atividades do cuidar desta perspectiva. Além disso, por questões específicas de cada experiência, os cuidados realizados se encontram diluídos na narrativa do locutor. Desta maneira, para pensarmos no empenho colocado na execução do trabalho do *care*, é necessária uma codificação das entrelinhas do relato do seu executor com esse fim específico.

Tendo como horizonte que o cuidado é uma intenção colocada em ação, que aponta possibilidades, e a síntese de que **com (o) cuidado se faz (o) Homem,** serão apresentadas nesta terceira parte histórias que demonstram o trabalho-direto-profissional e o trabalho-indireto-profissional realizado por babás. Dessa maneira, serão evidenciados os esforços físicos e psicológicos necessários para a realização do trabalho do *care* e a moral que os correspondem. Portanto, nesta parte serão apresentadas respostas para a pergunta "Quem cuida do quê e como?"

5.2 Autorretrato: cuidados cotidianos[174]

Marion foi a primeira criança da qual eu cuidei por longo tempo e com obrigações semelhantes às de outras au pair. Mesmo tendo sido au pair em outra família, fiquei com eles apenas dois meses e eu não tinha realmente me ocupado diretamente de uma criança. Minhas funções na primeira família eram mais de dar condições para que Léa, de 11 anos, tivesse um bom dia (arrumar suas coisas, preparar sua comida e fazer-lhe companhia); com Marion, era diferente. Ela tinha 7 anos, eu devia pegá-la na porta da escola (que era a menos de 200 metros da sua casa), dar-lhe o goûter[175], ajudar a fazer os deveres da escola, preparar o jantar e, às quartas-feiras, passar todo o dia com ela. As atividades extracurriculares, que geralmente aconteciam nesse dia, mudavam de acordo com o semestre. Fomos à fonoaudióloga, à equitação, à natação. Como é comum na maior parte dos trabalhos, eu deveria cumprir os horários.

Às 16h30, eu estava na porta da escola entre corpos e cabeças que procuravam ser vistos pelas crianças. Era necessário entrar em um equilíbrio conjunto, tomando o cuidado para que as crianças não sentissem que haviam sido esquecidas e também para que elas pudessem sair rapidamente ao encontro dos seus responsáveis, deixando que as demais crianças também fizessem o mesmo. Parecia-me que todos haviam entendido o que deveria ser feito, a agitação era parecida em todas as outras portas de escola que depois frequentei. Um acordo tácito entre os responsáveis pelas crianças, elas e os professores. Todos deviam ser ágeis, educados e cordiais. Enquanto eu cumprimentava a professora, recebia Marion, via se era necessário lembrá-la de se despedir, agradecia e fazia o reconhecimento dos pertences de Marion: mochila, casaco, cachecol, luvas, gorro. Se necessário, o tempo pausava para consolidar o cuidado em perguntas de inquietude: "Tu as apporté ton bonnet aujourd'hui? Et tes gant? Elles sont où tes gaints? Tu n'as pas froid? Tu veux mettre tes gants?"[176]. E, sem rigidez no que vem antes ou depois, também estavam presentes as perguntas de atenção: "Ça va toi? Tu as eu une bonne journée? Tu as mangé quoi à la cantine? Tu as quoi comment devoirs à faire?"[177]. Dentro de casa, outros cuidados deviam

[174] Para saber sobre outra experiência ver Anexo IV

[175] Lanche da tarde

[176] Você trouxe seu gorro hoje? E suas luvas? Onde estão suas luvas? Você está com frio? Quer colocar suas luvas?

[177] Tudo bem? Você teve um bom dia? O que você comeu na cantina? O que você tem como tarefa para fazer?

ser tomados: "On se lave les mains..." (e lá ia eu dar o exemplo). "Tu veux manger quoi pour le goûter?"[178].

Marion chegava a sua casa, eu preparava o lanche da tarde. Adorava esse momento. Mesmo antes de ser au pair, eu fazia pausas para comer algo à tarde. Que as crianças francesas tivessem esse ritmo me convinha muito bem, e com elas eu dividia esse momento. Mas tinha que acabar de comer antes das crianças para verificar a quantidade de tarefas e tentar prever o tempo que levaríamos até a hora do banho.

Enquanto Marion tomava banho, eu preparava o jantar. Mas isso não significava que eu não participasse de algum modo do seu momento de banho. Eu levava seu pijama para o banheiro, podia questioná-la sobre as partes do corpo lavadas, controlava a quantidade de água utilizada na banheira e o tempo gasto no banho. Foram dois anos passados com Marion. Algumas coisas se modificaram no decorrer do tempo. Por exemplo, o quanto ela necessitava que eu estivesse no banheiro com ela, o quanto ela precisava de mim para se vestir ou para pentear os cabelos. Mas todos os dias em que estive com Marion nesses dois anos, a toalha lhe foi estendida após o banho, com a intenção de que ela tivesse mais conforto e se sentisse acompanhada. Esse gesto eu repeti mais tarde com todas as outras crianças com as quais trabalhei[179].

Não há dúvidas de que existiam certos eventos que se repetiam no meu dia a dia com Marion, e são eles que permitem a descrição da minha rotina de trabalho. No entanto, empiricamente, os detalhes se modificavam e, dentro da rotina – pegar na escola, dar o lanche, fazer a tarefa, dar banho e preparar o jantar –, existia uma série de outros pequenos eventos e uma sequência de trabalho emocional que naturalmente se modificavam cotidianamente. Como exemplo de pequenos gestos, poderiam ser citados: pegar o patinete para vê-la feliz ao saber que voltaria para a casa em cima dele, carregar ou não suas coisas, parar no meio do caminho por qualquer razão, ajudar ou não a tirar os sapatos, arrumá-los ou não, insistir ou não para ter uma conversa, brincar ou não. Tudo dependia de como as coisas se apresentavam, de como eu sentia Marion, de como eu me sentia e de como Marion se sentia. Era a partir da interação entre nós, do espaço e dos eventos que eu definia o que e como as coisas aconteceriam, tendo como horizonte as obrigações que deveriam ser feitas. As obrigações são aquilo que vemos nos anúncios e aparecem nas entrevistas. São elas que

[178] Vamos lavar as mãos... Você quer comer o quê?

[179] Realizava assim algo que me agradava pessoalmente, ter ao alcance das minhas mãos a tolha para me enxugar logo depois do banho. No meu caso, eu "cuidava" sempre para deixar as toalhas próximas a mim. As crianças podiam contar comigo.

configuravam o meu trabalho do care. No entanto, o care (o cuidado e o cuidar) estava na relação como um todo. Ele se concretizava na maneira de agir que se apresentava automática e, assim, fazia parte do trabalho, mesmo que não descrito. A fluidez da relação, muitas vezes possível graças ao automatismo e à sensação de familiaridade construída a partir do cotidiano, era o que podia caracterizar a relação entre Marion e eu como boa e, consequentemente, que eu realizava um bom trabalho. No entanto, também era necessário ter cuidado com os automatismos, pois a raiva, a impaciência e a agressividade não deveriam irromper ,como meu olhar não deveria se tornar menos sensível aos detalhes.

Algumas vezes, era necessário que eu estivesse atenta e me lembrasse de que Marion era uma criança e não era a minha filha. Outras vezes, era necessário lembrar que o que eu estava realizando era um trabalho e devia ser bem executado, o que significava seguir as regras de outra pessoa, não as minhas. Ou seja, a espontaneidade que se via na relação, e sua possível percepção como naturalidade, eram construídas dentro de determinados limites. Meu comportamento não poderia ser comparado ao comportamento da mãe de Marion ou com o que eu imaginava fazer com meus filhos nas mesmas situações. Eu estava trabalhando.

Eu tinha que ter cuidado com as minhas emoções e isso incluía o cuidado em como dizer as coisas sobre Marion para Helena, em como dava meu parecer sobre os eventos. Não podia ter um tom que assinalava o que Helena deveria fazer ou como fazer com Marion. Eu apenas devia apontar[180]*. Era assim que se concretizava para Helena parte do cuidado que eu designava à Marion. E hoje posso dizer que esses aspectos me faziam ver na prática a ideia de que o trabalho do cuidado aponta para uma possibilidade.*

Das obrigações que eu devia cumprir com Marion, a que sempre exigia de mim muito mais do que o seu enunciado podia conter, era a de ajudar com o dever escolar. Marion tinha dificuldades de assimilar o conteúdo dado pelos professores. A hora de fazer a tarefa era, para mim, a hora de saber se Marion conseguiria mais tarde não deixar sua mãe nervosa. Não eram momentos fáceis. As dificuldades de Marion eram, ao que me parecia, grandes.

[180] Helena confiava em mim. Eu respeitava as formas de Helena. Ela sempre me perguntava o que eu achava, eu nunca menti. Mas, conhecia os seus limites. Ela reconhecia os meus. Lembro-me de dois pequenos episódios que fizeram com que eu notasse que Helena e eu tínhamos uma linha de pensamento próxima. O primeiro foi quando durante o jantar eu contei a Helena, diante de Marion, que esta havia perguntado como as crianças nasciam. Contei minha resposta e Helena apenas consentiu, passando a outra coisa. O segundo episódio foi quando relatei a Helena que naquele dia à tarde Marion contou-me que estava brincando de beijar sua amiguinha na boca e que após ter sido repreendida pela amiga, por ter me contado, gritou: "Mimi, não era para eu te contar!" Helena e eu rimos e ela disse-me que era natural que beijos acontecessem nessa idade, eu concordava. No entanto, eu sabia que havia outros assuntos que eram muito delicados para tratar com Helena e, sobre estes, eu procurava me pronunciar apenas se fosse questionada.

Detentora de uma memória incrível, Marion era capaz de decorar todos os diálogos dos filmes que assistia e de repeti-los em variados momentos. Portanto, não era fácil distinguir se ela estava realmente lendo sua lição, ou apenas repetindo o que havia sido lido. Sua aprendizagem era um fator de tensão na casa. Helena chegava do trabalho e tentava ajudar. Eu procurava dizer que minha condição de estrangeira não favorecia a aprendizagem de Marion ao invés de enfatizar sua dificuldade de aprendizagem. Assim, apontava a necessidade de outro tipo de ajuda para Marion na hora das lições.

Fiquei muito aliviada quando uma professora particular foi contratada para ajudá-la. Eu nunca perdi a paciência com Marion ao tentar lhe ensinar uma palavra ou a fazer uma conta. Mas, sentia em meu corpo a tensão de não ver a aprendizagem fluindo como se esperava e de presenciar a frustração de uma mãe com isso. Então, com a contratação da professora Sandra, eu passei a apenas cuidar de verificar exatamente o que Marion tinha como tarefa. Todos os dias, na porta da escola, eu olhava o caderno de Marion para saber o que a professora havia dado. Se houvesse algo que eu não entendesse, eu tirava dúvida com a professora. Em casa, eu cuidava da boa recepção de Sandra, do preparo do jantar e do banho de Marion. Sandra cuidava de Marion em relação aos deveres escolares e, em determinado momento, ela também passou a estar com a Marion durante as aulas na escola, sem receber a mais por isso. Marion também recebia os cuidados de Abida[181]*, a faxineira que, por divertimento, se colocava a quatro patas para que Marion pudesse montar sob suas costas e, assim, as duas riam juntas enquanto davam pequenas voltas no tapete. Portanto, Marion não recebia apenas os meus cuidados, mas também os de Sandra e os de Abida. E assim como os meus cuidados se expandiam para além do que se poderiam ver em anúncios de empregos, os delas também. Isso não acontecia, a priori, por abuso ou exploração, mas porque o trabalho acontecia na proximidade de uma intimidade, na conjuntura de uma hierarquia, que evidenciavam que o contratual era realmente uma forma de contrair tudo aquilo que era feito. Não é possível executar apenas as tarefas do script de uma nounou (buscar na escola, dar o goûter, dar o banho), ou de uma faxineira (limpar a casa) quando se divide o tempo com alguém, vivenciando e, portanto, sentindo que a qualidade do trabalho também está na qualidade das relações, e que estas se criam a partir de flexibilidades.*

[181] Foi Abida quem me ajudou na primeira vez em que dei banho em Marion e, graças a ela, eu pude, durante todo um semestre, assistir a aulas que começavam logo depois que eu pegava Marion na escola. Por sorte, essas aulas aconteciam fora da universidade e nas proximidades da casa. Helena me emprestava o patinete para que eu pudesse ir e voltar de maneira mais rápida.

Sandra também foi prova disso. O contato próximo com Marion e suas dificuldades fizeram com que ela se disponibilizasse a ultrapassar aquilo para o que foi contratada. Mesmo que ela não seja uma trabalhadora do care, mas sim uma professora, no seu trabalho há o cuidado, e é por esse aspecto que ela ultrapassa o que lhe é contratual. A convivência e a proximidade fazem o inesperado ser uma constância, e nascem os desdobramentos do cuidar.

Marion, como todos os seres humanos, estava designada a receber cuidados e os recebia de familiares, de amigos e até de pessoas que com ela cruzavam. E o cuidado que recebia das pessoas lhe apontava algo e a ajudou a se construir. No entanto, Marion e a sua família eram privilegiadas pelas condições que lhes permitiam ter uma au pair, uma faxineira e uma professora particular que juntas formavam uma base de cuidados específicos para que Marion pudesse se desenvolver. Portanto, um dos aspectos que diferencia Marion de outras crianças, em relação ao recebimento de cuidados, era sua condição financeira. Era isso que lhe permitia ter alguém a sua disposição, demonstrando, assim que, embora todos os homens estejam designados ao cuidado, a forma como acessamos o trabalho do cuidado está diretamente ligada às nossas condições socioeconômicas.

5.3 Karina

Karina é filha de um administrador de empresas, com uma "técnica tributária na Secretaria da Fazenda". Ambos com o ensino superior completo, filhos de mãe dona de casa, que não havia terminado o ensino fundamental, se distinguiam pelo trabalho do pai. A mãe de Karina tinha um pai que era vendedor de velas e tinha o ensino fundamental incompleto, enquanto seu marido era filho do Diretor do Fórum, que tinha nível superior completo.

Karina era estudante do curso de Letras pela Universidade Estadual Paulista - Unesp. No penúltimo ano de faculdade e após o término de um namoro, ela decidiu participar do programa de intercâmbio *au pair.* Seu objetivo era aprimorar seus conhecimentos na língua francesa, à qual se dedicava na graduação, e depois retornar ao Brasil.

Ela chegou à França com 21 anos em 2008 como *au pair* para cuidar de uma menina de 4 anos e um menino de 6 anos, com os quais se entendia bem. No entanto, no ano seguinte, deixou a família porque a mãe, voltando a trabalhar perto de casa, estaria mais presente e precisaria somente de uma *nounou* à noite. Assim, em 2009, Karina foi para a casa de um casal gay para cuidar de um garoto de 4 anos por eles adotado.

No seu primeiro ano como *au pair,* Karina frequentou um curso de francês e, no ano seguinte, postulou para o curso de Letras Modernas na *Université Paris-Diderot - Paris 7,* na intenção de que se fosse aceita, não precisaria retornar ao Brasil para terminar sua faculdade.

Depois de dois anos como *au pair*, Karina, como todas as outras brasileiras aqui analisadas, tornou-se *nounou*. Sua mudança de status foi decorrente da impossibilidade de ultrapassar os dois anos inscrita como *au pair*. No entanto, ela podia ter negociado com a família e ser paga dentro de outro regime, mas optou por não fazê-lo, pois queria "dar um passo*"* na sua relação de dois anos com o novo namorado e com ele procurar um lugar para morar.

Enquanto era *nounou,* Karina cursou o Master I e o Master II em Tradução na *Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis*. Foi durante o seu primeiro mestrado que ela concedeu sua segunda entrevista, que é utilizada nesse trabalho. Nessa altura, Karina tinha 24 anos.

Em 2012, Karina e seu namorado realizaram o *Pacte Civil de Solidarité (Pacs);* no fim de 2014, ela recebeu sua nacionalidade francesa por integração e hoje, com 30 anos, trabalha na área que desejava. Ela traduz do francês e inglês para o português do Brasil.

5.3.1 Um trabalho de si

> "*O Cuidado avistou um pouco de argila, pegou-a cuidadosamente e começou a moldar um homem..."*

"Quem cuida do quê e como" é a pergunta direcionadora para conhecermos o trabalho do *care*. Ao respondê-la, estamos conhecendo as pessoas que executam este trabalho e os esforços físicos e psicológicos que ele demanda. Assim, estamos desenhando um novo mapa sociológico do trabalho e permitindo que o trabalho do *care* apareça. Porém, para aqueles que executam este trabalho, falar sobre os esforços físicos e psicológicos que são necessários para a sua execução é algo menos evidente do que pode parecer. Isso ocorre porque muitos dos esforços se perdem na sua naturalização, causando uma dificuldade em destacá-los e/ou de distanciá-los de algo afetivo, resultando em uma falta de hábito em identificá-los e descrevê-los. Por isso, a percepção desses esforços é possível se atentarmos aos relatos como um todo. É na descrição de um episódio qualquer que pode estar contida a descrição do trabalho do *care.* A narrativa pode ocorrer como se fosse apenas uma maneira de lidar com uma situação, uma maneira de gostar do outro ou ainda de analisá-lo, mas nela está presente o cuidar e o

cuidado e cumprir todas as etapas do processo do *care* demanda um saber que se apresenta nas entrelinhas do relato.

Ao responder se ela se sentia apegada às crianças das quais já havia cuidado e como as diferenciava sentimentalmente, Karina rememora suas experiências e é por meio delas que acesso alguns de seus esforços psicológicos realizados para o desenvolvimento do trabalho do *care.*

Após falar rapidamente sobre sua primeira família de acolhida, Karina esclarece que o menino da segunda família com a qual morou era adotado e isso lhe exigia outros cuidados:

> (…) Eu estava numa situação muito delicada lá na casa dos gays porque como era um casal gay… Um loiro, os dois branquelos. Um loiro, do olho claro, o outro moreno do olho claro, que adotou um garotinho do Congo, negro... sabe? Então, eu vi que quando eles me aceitaram, eles abriram a intimidade deles pra mim, tipo, a gente está fazendo confiança. A gente confia em você para colocar você dentro de casa, a gente acabou de adotar um menininho, tal…Tanto é que eles não queriam que eu levasse ninguém para casa... tipo, o menor contato possível no começo, com gente do exterior, tirando as crianças da escola, porque pra ele foi meio que um choque.

Esse era o contexto no qual Karina precisava realizar o seu trabalho do *care.* Um momento de adaptação na vida de uma criança, Arthur, e dos seus pais. E para além disso, havia particularidades constituintes, pois a família para a qual trabalhou era formada por dois homens e uma criança adotada aos 3 anos de idade. Karina não era indiferente às especificidades que envolviam esta experiência e conta que quis saber tudo sobre a vida da criança no Congo e que conversava muito com os pais a esse respeito.

Outra fala de Karina, esta a respeito da idade de Arthur, permite a constatação do seu envolvimento com as questões que giravam em torno dele:

> É...só que, tem um problema, porque **a gente** tem quase certeza de que ele não tinha 3 anos, que ele tinha 4, porque ele é muito grande, muito desenvolvido pra idade dele. Mas lá no Congo eles não têm facilidade para fazer certidão de nascimento, as crianças nascem e não têm muito controle neste sentido. Quando ele foi adotado, ele precisava ter uma certidão de nascimento, então **a gente** acha que eles arranjaram essa certidão para poderem avançar o processo... (grifo meu)

Ao se expressar na terceira pessoa do plural e assim se expressar como pertencente ao grupo da família, quando se trata da construção da história de Arthur, Karina explicita seu engajamento com a família e sua consequente moral do *care.* Nesse sentido, vemos que a

perspectiva relacional de Karina é a perspectiva do *care,* a qual tem na sua constituição a sensibilidade com o outro e enfatiza a importância das relações. (PAPERMAN, 2013)

O conteúdo da fala de Karina exemplifica que sua reflexão a respeito da vida daquele a quem ela designa seus cuidados alcançou tudo aquilo que antecedia sua vinda à França. Este envolvimento com a família e suas questões poderia ser visto como uma opção de Karina, mas, em certa medida, não poderia ser diferente. Sendo Arthur uma criança com capacidade de se expressar, seu passado seria do conhecimento de Karina de uma maneira ou de outra, como demonstrado por meio de uma vivência que ela rememora:

> Um dia eu estava levando ele para o karatê.... Ele virou pra mim e falou assim, do nada. ¨Um dia eu vou querer ir pro Congo, para ver meu pai, porque eu lembro que um dia meu pai pegou um pau atrás da porta e bateu na minha mãe". Ele queria voltar para o Congo para tirar satisfação com o pai dele por causa disso.

Este episódio passado entre Karina e Arthur demonstra o quanto o não envolvimento com a história de quem se cuida é improvável. O cotidiano entre quem cuida e quem recebe os cuidados e sua consequente proximidade não é apenas espacial. A partilha de sentimentos é inevitável e nela é possível ver uma demanda do orador. O trabalhador do *care* deve estar sensível a essa escuta e este também é um dos pontos que lhe permite desenvolver um bom trabalho, pois, como nos recorda Paperman (2013), são os sentimentos que fazem e mantêm a ligação entre os protagonistas.

É evidente que, em outros trabalhos, também é importante conhecer o objeto com o qual irá lidar, assim como os objetivos a serem alcançados no seu desenvolvimento. No entanto, por se tratar de um trabalho do *care*, há diferenças na construção desse saber e nas suas consequências. Neste tipo de atividade, o trabalhador não irá manusear um objeto, tampouco sua interação com outros indivíduos será passageira. O contato com o outro é cotidiano, é a partir dele que se moldará a relação que será a base para as possibilidades de um bom desenvolvimento do trabalho. Portanto, para um trabalhador do *care* doméstico com crianças, não basta conhecer as funções a serem desenvolvidas ou simplesmente obter informações sobre como agradar aqueles que por você passarão. É preciso estar sensível à história do outro e, uma vez que a interação se dá entre duas pessoas, suas emoções e histórias são mobilizadas cotidianamente, diferente do que pode ser observado em outros trabalhos nos quais o contato com o outro é passageiro. Com base nesta percepção, quando Soares (2000) afirma que o trabalho do *care* é um trabalho das emoções, entendo que, da perspectiva

daquele que cuida *(care giver)*, este se trata de lidar tanto com as suas próprias emoções quanto com as do outro. Emoções essas que podem ter sua origem em eventos anteriores à interação com o seu objeto de cuidado. Esta dimensão do trabalho do *care* pode ser vista na fala de Karina, quando questionada sobre a razão de querer conhecer a história de Arthur:

> Ah, porque....uma criança que....não sei...eu...de ver...a minha mãe...
> A minha mãe faleceu quando eu era criança, então o fato de ver uma criança que vai crescer sem a figura maternal meio que me deu vontade de ir mais a fundo com essa criança... Em todo caso...

Este extrato da fala de Karina revela o episódio que ela acionou para criar empatia pela situação daquele de quem cuidaria. Por isso, afirmo que Karina teve que lidar com emoções suas que têm origem anterior ao seu encontro com Arthur, mas que influenciaram na sua interação com ele, refletindo a necessidade de trabalhar suas próprias emoções para uma boa interação.

Na continuidade da fala de Karina, encontram-se duas etapas das dimensões do trabalho do *care*, propostas por Tronto (2009). A primeira é o importar-se com *(care about)*, em que vemos uma preocupação com o outro que origina a percepção da existência de uma necessidade. A segunda é tomar conta *(taking care of)*, em que aquele que cuida afirma sua responsabilidade diante da demanda identificada. Entre esses aspectos, como veremos, a fala de Karina revela sua sensibilidade pelo contexto no qual trabalha, demonstrando seu compromisso com aquele que recebe seus cuidados:

> Ainda mais que eu era muito a figura feminina da casa. Então eu sei que tinha um papel muito importante naquela casa. Mesmo se, se eu era *au pair,* sabe? Eu passava mais tempo com ele que o próprio pai e o namorado, e eu ficava prestando atenção porque as crianças da escola eram muito maldosas... falava "Ah, mas o seu pai é branco... como que pode? "

Esta fala demonstra os cuidados desta *au pair* para o desenvolvimento do seu trabalho do *care* e como estes ultrapassam os deveres de buscar a criança na escola, dar o lanche e prepará-lo para a chegada dos pais. Assim, por meio desses dizeres, constata-se o pilar da ética do *care*, "o engajamento prático direcionado às pessoas particulares[182]" e a importância moral das relações pessoais para o desenvolvimento das pessoas. (PAPERMAN, 2013, p. 37 tradução própria).

[182] *"Ce sont plutôt les engagements pratiques envers des personnes particulières qui en composent le socle."*

Karina reflete sobre sua presença na vida de Arthur, considerando o contexto no qual se encontra, e está atenta ao tratamento que ele pode receber de outras pessoas. Dessa forma, a imagem que ela passa é de atenção a algo cotidiano: buscar na escola não é algo que se dá de maneira automática, Arthur não é um ser inanimado, a interação dele com o mundo atravessa Karina e exige dela cuidados para com ele. Possivelmente, pensando no exemplo dado – colegas da escola que evidenciam a diferença de Artur com seus pais –, os cuidados (esforços) de Karina são desenvolvidos no trajeto da casa e na hora de dar o lanche. Com conversas e/ou distrações, os cuidados se desdobram na chegada dos pais e na decisão de partilhar ou não com eles o evento ocorrido com Arthur. Ainda há a possibilidade de Karina se dedicar a conversas com outras pessoas para saber como melhor agir nessas ocasiões.

Não foi possível saber exatamente como Karina vivenciou os esforços que anunciou, e por isso, as outras duas dimensões do trabalho do *care* propostas por Tronto (2009) – cuidado dado *(care giver)* e cuidado recebido *(care receiving)* - ficam aqui hipotéticos, mas certamente, no outro dia, o ato de buscar Arthur na escola não corresponde apenas à simples descrição de pegar uma criança e levá-la até a casa dos pais. A realização desta tarefa envolve a interação com essa criança e sua realidade, aspecto que demanda esforços que, muitas vezes, escapam dos nossos registros.

É importante lembrar que mesmo a obrigação de acompanhar uma criança da porta da escola até sua casa exige esforços. Estes se tornam tão naturalizados que, quando passíveis de serem notados, são confundidos com apreensão por se realizar algo novo. No entanto, é necessário estar atento se a criança não correrá demais e se respeitará os sinais de trânsito, por exemplo. Algumas vezes, é nesse momento que se ensina a necessidade de parar diante da faixa de pedestres, de olhar para os dois lados, de respeitar as cores do semáforo, assim como outras vezes será uma oportunidade para ensinar cores, ou reforçar os aprendizados. Transforma-se, assim, um pequeno trajeto em educação civil, dada ou enfatizada por uma empregada doméstica.

Além disso, aquela que se ocupa em levar uma criança da escola à casa também aprende a estar atenta por onde a criança caminha, para que esta não se suje com excrementos de cachorros e para que não trombe com objetos que se encontram na calçada[183]. Assim, enquanto esta empregada doméstica serve de olhos para a criança, também a ensina olhar.

[183] Recordo-me da primeira vez que fui cuidar de uma criança de quatro anos e de sua irmã mais velha. Até então havia apenas feito o trajeto da escola para a casa com crianças maiores. Na saída da escola, peguei na sua mão para tê-la ao meu lado e poder equilibrar nossos ritmos ao caminhar. Durante um diálogo com sua irmã mais velha, que estava ao nosso lado, escutei um barulho, senti uma parada e seguiu-se um choro. Julie havia trombado com um pequeno poste que se encontrava na calçada para impedir a passagem de grandes veículos

Se o trajeto escola-casa envolve meios de transporte, as atenções e os aprendizados são outros, dentre eles, podem ser citados o guardar o comprovante da passagem, tomar cuidado nas escadas rolantes, saber ceder e ocupar assentos e não esquecer seus pertences[184].

Portanto, dentro de um pequeno percurso, ocorre uma interação entre trabalhadora, criança e meio, que o cotidiano naturaliza. No entanto, há uma série de esforços (cuidados) físicos e psicológicos que devem ser feitos pela doadora de cuidados *(care giver)* que influenciarão na formação daquele de quem está cuidando. Esta formação, como demonstra a fala de Karina, ultrapassa aspectos cívicos e engloba o desenvolvimento mais íntimo da criança. Desta perspectiva, reitera-se a afirmação de que é a partir do cuidado que se constrói o Homem, assim como se aponta para o fato de que a relação do cuidado transforma seus envolvidos.

Na continuidade desta discussão, será dada ênfase às demandas dos esforços físicos e psicológicos na interação do trabalho do *care*. Por meio da experiência de Karine, será ilustrada na prática as fases do processo do *care*, definidas por Tronto (2009) para que possa ser entendida sua ocorrência na prática. A história de Karine é um exemplo de senso de responsabilidade e por meio dela nota-se o quanto o *care* está nos detalhes. Estes, demandantes de um saber que é naturalizado.

5.3.2 A mudança da água para o vinho - um trabalho do *care* bem feito

Karina tornou-se babá de Marie, uma garota de 3 anos, por intermédio da sua segunda família de acolhida. Nesta família, Karina era *au pair* de Arthur, que estudava na mesma escola que Marie. As duas crianças e seus pais eram próximos. Foi dessa forma que Karina conheceu a família de Marie e para eles fazia *babysitting*. Portanto, ao mesmo tempo em que

(algo comum em Paris). Neste momento, me dei conta de que eu guiava Julie e, por isso, não podia esperar que uma criança de 4 anos cuidasse de si para desviar dos objetos na calçada. Eu fiquei com vergonha do ocorrido, senti como se me faltasse esse saber para o desenvolvimento das minhas funções. Foi com receio que expliquei à mãe de Julie a origem do hematoma na cabeça de sua filha. Felizmente, ela sorriu. Eu passei a notar como nunca os pequenos postes nas calçadas dos quais meu corpo desviava de forma naturalizada.

[184] Giovanna, uma amiga que realizava serviços como garçonete e nunca tinha cuidado de criança, foi no meu lugar acompanhar uma garota de 7 anos até sua aula de equitação. Elas foram de carro pela manhã com a mãe e voltaram de ônibus. Quando encontrei Giovanna na hora do almoço, ela estava surpresa com seu próprio cansaço. Notei que todo o material da equitação de Marion não havia sido organizado e, ao fazê-lo, descubro que faltava seu stick de equitação e suas luvas. Giovanna disse-me que não havia se preocupado com aquilo, que acreditava que Marion seria a responsável. Assim, me dei conta da amplitude dos meus cuidados com Marion e do cansaço físico e mental que o trabalho poderia causar para aqueles que não estavam habituados a acompanhar uma criança em suas atividades.

ela era *au pair* de Arthur, esporadicamente Karina ficava com Marie à noite durante a ausência dos pais.

Quando Karina já não podia mais ser *au pair* de Arthur, a mãe de Marie convidou-a para trabalhar como babá. Assim, Karina passou a realizar com Marie as mesmas obrigações básicas – buscar na escola, dar o lanche, se ocupar do banho e do jantar - que tinha com Arthur. Ela não temia a mudança de criança, pois além da familiaridade com a função e os ambientes que Marie frequentava, sua experiência como *babysitter* de Marie a fazia acreditar que se ocuparia com uma criança tranquila. No entanto, no dia a dia, Karina se surpreendeu com o comportamento de Marie e seguiram-se alguns meses nos quais ela a via como uma garota mimada que a irritava. Até que sua imersão nos valores do *care* trouxe mudanças na relação e, consequentemente, nas maneiras de Marie.

A relação vivida entre Karina e Marie possibilita ilustrar um trabalho do *care* bem feito. Encontram-se, nesse exemplo, as fases do processo do *care,* assim como os elementos éticos que lhe correspondem, permitindo-nos retratar os esforços envolvidos neste trabalho.

Para um melhor acompanhamento do desenvolvimento da relação do *care* entre Karina e Marie, que culminou no exemplo a ser utilizado, e para a ilustração do processo do *care*, faz-se necessário saber a percepção de Karina a respeito de quando começou a trabalhar:

> […] Quando eu comecei a trabalhar com eles, eu falei "Ah...ela é um amorzinho então, tudo bem". Nossa... Mas ela era insuportável, mas assim; insuportável de insuportável mesmo! Gritava por qualquer coisinha, chorava o tempo todo, ela fazia crise de se jogar no chão, bater cabeça na parede. Umas coisas que eu falei "Meu, o vizinho vai vir aqui, vai chamar a polícia". Eu ficava desesperada com ela. Depois eu não sei o que aconteceu, essa menina mudou da água para o vinho. Não sei se ela estava me testando...

Esta síntese da experiência de Karina relata três momentos da sua experiência como prestadora do trabalho do *care* para Marie, dois deles como babá. *A priori*, Marie é *babysitting* e sua função é preparar Marie para dormir e zelar pelo seu sono[185]. Durante essa experiência, Karina tem um contato pontual com Marie no final da sua rotina. Mais tarde, Karina se torna a babá, dividindo o cotidiano de Marie, interagindo com ela e seu mundo, por horas consecutivas. Neste segundo momento, há um período no qual Karina está conhecendo a criança no seu cotidiano e, mais tarde, outro, no qual experiência uma transformação

[185] Quatro anos depois de Karina ter sido babá de Marie, eu também realizei alguns babysitting com esta criança. Isto foi possível graças à indicação de outra brasileira, Rita, que também prestava serviço à família de Marie.

daquela que recebe os seus cuidados. É por meio deste último ponto, mas considerando todos os outros, que é possível ver a concretização do trabalho do *care.*

A experiência de Karina com Marie demonstra como a interação entre quem cuida e quem é cuidado pode se modificar de acordo com as tarefas a serem exercidas e o tempo passado juntos. As circunstâncias passadas com uma criança enquanto se é *babysitting* não são as mesmas da babá. A relevância desse contato está em demonstrar que os esforços físicos e psicológicos na execução do trabalho do *care* são mais bem avaliados quando olhados para além de uma interação pontual. Desta forma, compreendo que as relações de interdependência que são consideradas em uma análise por meio da perspectiva do *care* não abarcam apenas a interdependência entre os envolvidos, mas também entre os fatos que vivenciam juntos. Nesse sentido, em coerência com a ética do *care*, os episódios vivenciados devem ser analisados não de maneira isolada, mas considerando a relação de um com o outro. Assim, na continuidade dos acontecimentos, é possível notar os esforços necessários para a realização do trabalho do *care* e para a manutenção de uma boa relação entre os envolvidos.

A descrição de um episódio vivido por Karina com Marie ajuda a compreender a trajetória que lhe evocou reflexões para que pudesse executar melhor seu trabalho. Por isso, para a ilustração das experiências vividas por babás, será realizada uma breve apresentação de Marie e sua rede de babás brasileiras e, posteriormente, será transcrito o relato de Karina.

5.3.2.1 Marie: uma criança e suas babás

Marie é a única filha do casamento entre uma advogada e um renomado arquiteto francês. Desde bebê, ela tem trabalhadoras do *care* a sua volta. Dela já cuidaram babás francesas, africanas e algumas brasileiras. Além das babás, Marie tem suas *babysitting*, aquelas que ficam com ela durante a noite enquanto os pais saem. Algumas vezes é a própria babá que realiza o *babysitting*, mas caso ela não possa ou não queira, é outra pessoa que o faz. Portanto, Marie está acostumada e interagir com trabalhadoras do *care,* e a rede de brasileiras que dela se ocupa tem sua existência explicada pelo comum hábito da indicação.

Sendo o *babysitting* um serviço de demanda flexível, é comum ter mais de uma pessoa que o realize para a mesma família. Em geral, a própria babá é a pessoa que indica à família quem poderia substituí-la. Isto é possível, pois existe uma rede de conhecidos por meio do programa *au pair* que se mantém em contato mesmo quando deixam o programa. Por consequência, Marie é uma garota conhecida dentro do grupo de brasileiras ex- *au pair*. Das cinco brasileiras que cuidaram de Marie, eu entre elas, três me concederam entrevistas

(Sibelle, Rita e Karina)[186]. Estas entrevistas ocorreram em momentos distintos e são desassociadas da vivência com Marie. No entanto, o fato de as babás brasileiras de Marie estarem interligadas mostra a rede do *care* que envolve uma família e nos permite saber como ela funciona entre as trabalhadoras.

Sem exceção, todas as brasileiras que cuidaram de Marie foram *au pair* e tornaram-se babás. Esta rede do *care* se prolongou ao longo do tempo, intercalando trabalhos e períodos distintos. Karina se ocupou de Marie quando ela tinha três anos, Rita quando ela tinha por volta de cinco anos, Roseli quando ela tinha 7. Sibelle, ao longo desses anos, cuidou de Marie fazendo *babysitting*. Atualmente, ela realiza este serviço mais frequentemente na casa da madrasta de Marie, cuidando da sua meia irmã. Eu conheci Marie pessoalmente quando ela tinha oito anos e ficava esporadicamente com ela à noite para a sua mãe sair.

Um dia, com a permissão da mãe de Marie, tentei entrevistá-la. Ao contrário do que eu previa, ela não ficou à vontade com meus questionamentos. Mas, ficou claro que, para Marie, uma boa babá é aquela que brinca, e a vantagem em se ter uma é não precisar brincar sozinha. Nesse sentido, para poder se divertir de maneira diferente, ela também gostava que fossem várias as garotas que cuidassem dela. Provavelmente esta era a razão pela qual Marie não se incomodava de, em algumas semanas, ter de quinta a sábado uma garota diferente para passar as noites com ela. Outra coisa que descobri na minha entrevista de 20 minutos com Marie é que ela desconhecia o nome das suas primeiras babás, mas sabe que sempre teve uma, e que apesar de cantar músicas infantis em português, esta não é uma língua que ela pensa em estudar.

Das minhas observações de Marie, posso dizer que mesmo se não soubesse que ela sempre teve uma babá, com base na minha experiência, poderia ter adivinhado. Marie tem desenvoltura com uma estranha em sua casa, sabe apresentar o quê e como deve ser feito tanto em relação ao ambiente, quanto em relação a ela. Quando a conheci, lembro-me de me surpreender com o pedido claro para que eu não saísse do banheiro enquanto ela tomasse

[186] A única trabalhadora do *care* brasileira de Marie que eu não entrevistei foi Rosélia. Procurei-a para a realização de uma entrevista quando ela já não trabalhava mais com Marie. Meu interesse em entrevistá-la foi instigado por Rita, ao dizer que tínhamos uma visão de mundo parecida devido a nossa formação. Assim, concluí que seria interessante ouvir alguém da mesma formação que eu falar sobre a experiência como trabalhadora do *care,* ainda mais sendo uma estrangeira negra em Paris. Rosélia era a única negra entre o grupo das 25 *au pair* que conhecia. No entanto, tentei contato com ela três vezes e não obtive retorno. Ao pedir à Rita para saber se algo havia acontecido a Rosélia, uma outra intermediária disse que deveríamos ter notado que Rosélia não queria colaborar, em suas palavras : "Então, mas aí que está. Tem uma coisa que você não vê e nem questiona. A Rosélia não quer servir de 'capital cultural' para branquinha burguesa. Se alguém tivesse que falar das experiências dela, enquanto mulher, negra, imigrante dentro do trabalho doméstico, que seja ela mesma." Eu nunca me comuniquei com Rosélia usando essas categorias sociológicas e ela nunca se posicionou diante do meu pedido de entrevista sobre a experiência dela como *au pair* e *nounou* na França.

banho, mas que ali ficasse lhe fazendo companhia "como as outras faziam". Da mesma forma, como ela me pediu que fizesse carinho nela na hora de dormir. Lembro-me que meu beijo de boa noite e a leitura de uma história não foram suficientes. Recebi instruções de como fazer o carinho e, embora nesta primeira vez eu não tenha conseguido fazê-lo como o esperado, comigo também foi negociado o tempo que eu permaneceria ao seu lado na cama. Nesse sentido, Marie, assim como outras crianças, me fez pensar sobre o aprender a ser patrão. Tal constatação me fez concluir que crianças habituadas a receberem os cuidados de uma babá aprendem a demandar serviços. Assim, ter uma babá também é uma das maneiras de uma criança entender seu lugar social e se preparar para ocupá-lo.

Na conjuntura mais dominante, onde as famílias que possuem uma babá são privilegiadas pela sua condição financeira, ter uma empregada doméstica que se dedique apenas ao cuidado da criança permite que a mesma não apenas introjete seus privilégios de forma a naturalizá-los, mas também aprenda a como dar ordens. Desta forma, quando adulta, a criança saberá empreender seu lugar social no seu cotidiano. Em outras palavras, a criança pode adquirir ferramentas para ser um adulto, que saberá à sua maneira, por exemplo, como coordenar um funcionário.

Portanto, a babá na vida de uma criança não apenas pode lhe ensinar ou reforçar ensinamentos de ordem cívica e emocional, mas representa também uma forma de interação no ambiente micropolítico, o espaço doméstico, que retrata as formas de relação de poder que poderão ser construídas no espaço público.

Marie é uma criança originária de uma classe abastada financeira e culturalmente. Habituada a conviver com nomes célebres, visto que seu pai é um arquiteto premiado inclusive no exterior e que, entre os amigos da família, há um grande estilista, a criança também está familiarizada com os cuidados a ela dedicados por assalariados. Cuidados estes que parecem perder sua abrangência juntamente com os esforços que demandam. Assim, no intuito de colocar luz nesses aspectos, transcreverei um episódio da vida de Marie e sua babá brasileira Karina, por meio do qual é possível identificar as quatro dimensões do *care* e seus aspectos morais. Dessa forma, entender-se-á melhor o trabalho do *care*, os esforços nele utilizados e a importância da condição daqueles que são economicamente privilegiados.

5.3.2.2 Uma hora e quarenta minutos de crise

Marie é uma criança que sempre teve babás. Karina era uma delas. Primeiramente, ela cuidou de Marie como *babysitting*, passando a noite com ela enquanto seus pais saíam, e

depois passou a ir buscá-la na escola e com ela ficar até a chegada dos pais. Portanto, Karina executava um trabalho-direto-profissional do *care* com Marie e um trabalho-indireto-profissional para seus pais. Este vínculo empregatício durou dois anos, dos quatro aos seis anos de idade de Marie.

De acordo com Karina, os quatro primeiros meses cuidando de Marie não lhe foram agradáveis. Ela via Marie como uma menina mimada e muitas vezes se cansava. No entanto, Marie passou por uma grande mudança, que Karina simboliza como "da água para o vinho". Esta transformação será aqui analisada à luz da teoria do *care*, considerando as mudanças como o resultado de um trabalho do *care* bem realizado e, para que seja possível a visualização da trajetória que o envolve e seus consequentes esforços, transcrevo o relato de Karina:

> Uma vez que ela fez uma crise que ela ficou... Eu nunca vi... Sabe coisa tipo "super nanny" que você acha que não existe, que você só sabe que existe porque você viu? Então, ela chorou durante uma hora e quarenta minutos. Eu nunca vou esquecer essa cena na minha vida. Ela chorou, e pulava pelada... Porque eu fui dar banho nela e coloquei o ralo da banheira e ela queria ter colocado, mas eu coloquei. Enquanto ela tava correndo pra tirar a roupa... Eu peguei, fui... Coloquei o ralo da banheira e liguei a água da banheira... Nossa senhora!

> (...) E aí a mãe dela, quando ela começou a chorar, a mãe dela estava na sala, aí ela veio. Só que a mãe dela, ela grita na hora. Aí, nossa! Foi patético! Porque a mãe dela gritava de um lado e ela gritava do outro. Aí a mãe dela dava uns tabefes nela... Na bunda dela e colocava ela no quarto. A porta não tem chave, então, uma ficava empurrando de um lado e a outra do outro... A Marie para abrir e a mãe dela para fechar a porta. Olha isso! E eu sentada lá sem entender, olhando... E a minha cabeça estava que eu não estava entendendo nada... E ela chorava, chorava, chorava... Eu quero que você peça desculpas para mim e para a Karina! Ela não falava nada, só chorava. Uma hora e quarenta minutos depois, quer dizer... Eu não dei banho, não fiz nada... Ela mordeu a mãe dela, bateu, arranhou. A mãe dela não sabia o que fazer e eu só fiquei olhando... Eu não ia falar nada, não ia tirar a autoridade da mãe dela, né? Uma hora e quarenta minutos depois, um milagre: o pai dela chegou mais cedo do trabalho. Porque eu quase nunca vejo ele, né? Só quando ele volta, à noite, nos *babysittings*. Mas durante a semana, em horário normal, eu quase nunca vejo. Foi milagre. Ele chegou mais cedo. Na hora que essa criança ouviu o barulho da porta, ela parou na hora, e foi correndo dar um abraço no pai dela... Aí a mãe dela falou "não é pra você abraçar ela, ela fez isso, isso e isso..." Aí ele falou: "Mas por que você fez isso? " E, ele falou: "Pede desculpas". Aí ela: "Desculpa, mamãe, desculpa Karina". Depois de uma hora e quarenta minutos.

Por esse episódio é possível ter um exemplo de como a simples obrigação de dar banho em uma criança pode envolver o gerenciamento de imprevistos e consequentemente demandar esforços inimagináveis até então para os envolvidos.

Um simples gesto de Karina – tampar o ralo da banheira – para a execução de uma das suas tarefas transforma-se em um problema dentro de um contexto em que sua ação vai de encontro ao desejo de com quem ela está interagindo[187]. É possível que haja aspectos da relação entre Karina e Marie que escapem à descrição desse evento, assim como há questões sobre Marie e suas próprias emoções que não puderam ser consideradas. Há a possibilidade desses "pontos cegos" servirem como ilustração das latentes complexidades em uma relação do *care*, no entanto, no presente caso, sua ausência não impede a nossa análise.

Independente daquilo que o relato de Karina possa não contemplar, não há dúvidas de que, dentro de um raciocínio abstrato e universal, dar banho é uma tarefa simples. Todavia, como o episódio descrito demonstra, em circunstâncias concretas e devido a questões relacionais, o momento de dar banho em uma criança pode se tornar até mesmo uma tarefa inexequível.

Karina, cumprindo uma etapa necessária para a realização do banho e adiantar sua realização, ao não corresponder a demanda daquela a quem seus cuidados estavam designados, viu se desencadear uma crise de uma hora e quarenta minutos. Um gesto seu, em um contexto determinado, originou uma sequência de eventos que fugiram ao seu controle. O envolvimento da mãe de Marie alterou a posição de Karina de agente para espectadora, mas ela ainda estava fisicamente lá.

O ato de afastar-se da cena principal em um momento de crise e não se envolver na dinâmica familiar que se apresenta é também um saber que a trabalhadora do *care* deve adquirir. Ao dividir o espaço doméstico das pessoas, deve-se atentar para não se sair do seu papel e ser consciente de seu lugar dentro da intimidade imposta. De acordo com Karina, sua abstenção é para não tirar a autoridade da mãe. Dessa forma, mantendo-se fora daquilo que é íntimo àqueles para os quais trabalha, Karina está visando à manutenção e à preservação das relações interpessoais. Assim, ela reconhece o seu lugar na tríade: babá, criança e mãe, e

[187] A terceira fase do processo do *care*, "tomar conta", tem a ela associada a competência como noção moral. De acordo com Tronto (2009), ter a intenção de se preocupar com o outro e por ele se responsabilizar sem conseguir efetuar o cuidado que realmente responderá à demanda dessa pessoa significa que, na realidade, a pessoa não respondeu ao que era preciso. Nesse sentido, o fato de Marie reagir mal à ação de Karina poderia ser utilizado como um exemplo para dizer que Karina não havia realmente respondido às necessidades daquela com quem se preocupa e se responsabiliza. No entanto, o contexto no qual a situação ocorreu não viabiliza essa interpretação, demonstrando assim o que se quer dizer ao afirmar que a perspectiva do *care* é contextual. Ou seja, o *care,* por ser uma prática, é contextualizado e localizado. Para além disso, é importante lembrar que as "necessidades do *care* inevitavelmente ultrapassam as possibilidades de satisfazê-las".

respeita a hierarquia configurada. Ela identifica que, em determinado momento, a ocorrência escapa às suas possibilidades de interação com aqueles que realmente são íntimos entre eles. Nesse sentido, pode-se também dizer que Karina soube avaliar o nível apropriado do *care* que podia realizar naquele momento, tomando a distância necessária.

O dilema moral do limite da prestação de cuidados é muito comum nas relações do *care*. Neste episódio vivido por Karina, tal dilema torna-se mais simples de ser resolvido devido à consciência que ela tem do seu lugar na tríade ali composta. No entanto, o fato de ter conseguido tomar o distanciamento necessário não impede Karina de ser afetada pelo episódio. Ao sair do trabalho e chegar ao seu destino, ela conta que sentia no seu corpo resquícios do momento vivido: "eu estava com a minha cabeça que parecia que ia explodir".

Portanto, este episódio vivido com Marie marcou Karina e a fez trabalhar suas emoções. Não apenas ao final do dia, mas também em relação às considerações que formulava sobre Marie. Nesse sentido, ela expressa:

> Depois, eu também mudei no sentido que eu pensava assim... "Ah, ela é uma mimada, filha única". Eu fui filha única até os dez anos, eu sei que os meus pais faziam tudo por mim, mas ela, ela é muito caprichosa e a mãe dela estava sempre em casa então eu pensava: "Ah, ela é uma filhinha de papai, a mãe dela está sempre aí, ela está sempre reclamando, nunca está satisfeita".
>
> (...) Depois eu comecei a entender que a mãe dela estava lá, mas não estava, porque a mãe dela ficava no Facebook e tal...

É assim que Karina começa o relato do exercício feito consigo mesma para poder melhorar o trabalho que exercia com Marie. Ela olhou para o cotidiano dessa criança, deixando de lado os estereótipos que possuía, passando a ver as particularidades que o compunham. É desta maneira que se inicia a prática do *care* executada por Karina em relação à Marie. Os pensamentos e as ações de Karina possibilitam a ilustração do esquema ideal proposto por Joan Tronto (2009) para descrever um ato do *care* integrado e, portanto, bem realizado.

4.3.2.3 Um esquema ideal, as quatros fases do *care*

Em seu livro *Un monde vulnerável. Pour une politique du care*, que, como o nome anuncia, defende uma política do *care,* Joan Tronto (2009) também demonstra que o *care* não

se limita às interações entre os humanos, pois nele também está nossa interação com o ambiente, correspondendo a uma prática que comporta quatro fases.

As quatro fases do exercício do *care*, identificadas por Tronto juntamente com Berenice Fischer, são as seguintes: "importar-se com" *(caring out/se soucier de)*, "tomar conta" *(taking care of/prendre en charge)*, "cuidar de" *(care giving /prendre soin)* e a última fase "receber o cuidado" *(care receiving/recevoir le soin)*. Dessas quatro dimensões derivam os quatro elementos éticos do *care*: a atenção, a responsabilidade, a competência e a capacidade de resposta.

Tronto (2009) evoca a dificuldade de integrar os elementos do *care* dentro do conjunto moral, pois não basta **importar-se**, é necessária uma atenção que identificará uma demanda; não é suficiente **tomar conta** e cumprir suas obrigações, é importante se **responsabilizar** diante da necessidade percebida, mesmo que esta pareça não estar relacionada a você. Depois desses dois elementos e suas morais correspondentes se manifestarem de maneira integrada é preciso o **cuidar de**, que é um trabalho efetivo, e a **competência** para conseguir executá-lo, e mesmo que tudo isso ocorra, ainda há a possibilidade do cuidado dispensado não ser o que realmente o receptor precisava, e assim, é necessário que ao **receber o cuidado** o beneficiário tenha uma **capacidade de resposta**. Dessa maneira, fica evidente a dificuldade de realização de um bom trabalho do *care* e vislumbra-se os esforços demandados para sua execução. No entanto, a ocorrência de um trabalho bem efetuado é corriqueira e as narrativas que o ilustram não englobam toda sua complexidade.

É por meio do trabalho do *care* realizado por Karina com Marie que mostraremos como na narrativa de um evento pode estar contida a interação de todos os elementos do *care* dentro do conjunto moral. Dessa maneira, serão ilustradas as fases na execução do *care* e seus correspondentes aspectos morais, assim como será instigada a reflexão sobre a invisibilidade do saber naturalizado que corresponde aos valores do *care*. Para tanto, é importante conhecer a descrição que Karina faz da sua experiência :

> Quando estava fazendo frio era um saco porque a mãe dela ficava na sala e eu ficava no quarto com ela. A gente fazia desenho, recortava, colava; e ela falava: "Ah, vou mostrar para a minha mãe". Ela ia na sala e mostrava para a mãe dela. A mãe dela falava: "Ai filha, está lindo...Vai lá no quarto com a Karina porque a Karina está te esperando". A criança ia, saía, ficava cinco minutos fora do quarto...
>
> Aí eu comecei a prestar atenção nisso e comecei a ver que era pior, que a mãe dela está lá, mas meio que não estava muito; assim... muito querendo falar com ela.... Aí, eu comecei a entender tudo isso e comecei a mudar o

> meu comportamento, a me irritar menos e ela mudou. Agora essa criança fala que me ama o dia todo, me abraça o tempo todo...

Neste trecho não apenas se evidencia o trabalho-indireto profissional do *care* realizado por Karina para a mãe de Marie, pois enquanto a criança recebe os cuidados da babá, a mãe é beneficiada, continuando seus afazeres, mas também, por meio da análise da presença ausente da mãe de Marie feita por Karina, é possível notar que ela realizou um trabalho invisível que demanda esforços psíquicos.

Karina percebeu aquela para quem trabalhava, transformou sua percepção devido à demanda de Marie e concretizou sua resposta mudando o próprio comportamento. Essa mudança por sua vez, afetou positivamente o comportamento de Marie e assim se concretizou em uma boa execução de um trabalho do *care*. Esta trajetória permite a ilustração das quatro fases do processo do *care* e os aspectos morais que as correspondem, propostos por Tronto (2009).

A primeira dimensão proposta por Tronto no processo do *care* é chamada de **"importar-se com"** *(caring about)* e seu elemento ético é a **atenção.** Nesta fase há uma preocupação com o outro que origina a percepção da existência de uma necessidade. Para tanto, a atenção é mobilizada, pois é o estar atento àquilo que o outro precisa o que torna possível o fazer algo a respeito.

Karina ao olhar para o cotidiano de Marie e para um aspecto da relação desta criança com a sua mãe reconhece a necessidade de um *care* e enxerga o que falta àquela de quem cuida. Nesse sentido, Karina importa-se com Marie e a ela volta sua atenção de modo a ser capaz de perceber a existência de uma demanda. Este movimento não é simples e muitas vezes, implica em assumir a posição da outra pessoa. Karina o executa ao deixar de avaliar Marie como uma criança indeterminada cuja mãe fica em casa, e passa a considerá-la dentro do seu universo supondo o que significa para Marie, e não outra criança, ter sua mãe presente em casa.

Depois de cumprir a primeira exigência do *care* - reconhecer o que o outro precisa, assim como do que ele necessita - Karina, no seu exercício desta prática, ilustra também a próxima fase no seu processo. Esta fase é entendida como **"tomar conta"** *(taking care of)* e tem como noção moral a **responsabilidade.**

É na segunda fase do processo do *care* que é assumida sua responsabilidade. Nela está a implicação do reconhecimento que se pode fazer algo em relação às necessidades não satisfeitas. Tendo como exemplo a experiência de Karina, esta babá assume uma

responsabilidade perante aquela de quem cuida ao não limitar seu trabalho às obrigações - pegar na escola, dar o lanche e esperar os pais chegarem - que lhe foram atribuídas, assim como quando pensa que pode fazer algo para responder à demanda de *care* que identificou. Dessa maneira, Karina ilustra a responsabilidade como categoria moral em uma abordagem do *care.*

Nesta segunda dimensão*,* o "tomar conta" faz da responsabilidade um elemento ético central[188] que ultrapassa as obrigações. Assim, o problema colocado pela responsabilidade é: "qualquer coisa que nós fizemos, ou que não fizemos, contribuiu para o surgimento da necessidade de cuidados, e nós devemos por consequência nos preocupar.[189]" (TRONTO, 2009, p. 178 tradução própria). Nessa perspectiva, Karina, ao não limitar seus afazeres aos deveres que lhe foram conferidos no contrato como babá, mas expandir sua atuação para um cuidado que ninguém a cobraria, demonstra uma concepção não formal de responsabilidade e, sim, contextual. Isso, assim como o fato de Karina não ser indiferente à demanda de cuidado de Marie, ainda que sua origem não tenha relação com ela, demonstra que essa babá age dentro dos valores morais do *care.*

Karina poderia apenas cumprir a rotina com Marie assim como poderia concluir que não havia nada a ser feito por ela, já que a necessidade de Marie era de ter uma mãe mais presente e, por consequência, algo que lhe era independente. Porém, após ter sido atenta à demanda do *care*, "Aí eu comecei a prestar atenção nisso…", Karina também se responsabiliza, "Comecei a mudar o meu comportamento…" cumprindo duas das quatro dimensões necessárias para o exercício do *care* e sugerindo o questionamento a respeito do que foi feito com sua atenção e com a sua responsabilidade para com Marie.

Dessa maneira, essa experiência de Karina aponta para a terceira fase do processo do *care* : **"cuidar de"** *(care giving).* É nesta terceira extensão do *care* que se compreenderá se Karina pôde responder à necessidade que observou, pois nela está presente o trabalho efetivo que é preciso ser realizado. Assim, a **competência** é a noção moral que lhe corresponde.

Nesta vivência de Karina, a maneira como ela se responsabilizou também é o primeiro esforço que ela realiza para dar uma resposta à demanda de Marie, o trabalho de si. "Comecei a mudar o meu comportamento…". Este ato de voltar-se para si mesma vem acompanhado de

---

[188] A abordagem do *care* se diferencia da maior parte das teorias políticas contemporâneas que não enfatizam tanto a responsabilidade. De acordo com Tronto, "a dificuldade de localizar a noção de responsabilidade na maioria das teorias políticas coloca em evidência a diferença entre as teorias morais contextuais e a maioria das teorias morais contemporâneas." (TRONTO, 2009, p. 177, tradução própria).

[189] *"Quelque chose que nous avons fait, ou n'avons pas fait, a contribué à l'appariton de besoin de soin, et nous devons dès lors nous en soucier."* (TRONTO, 2009, p. 178)

outro esforço, o de sair da análise e de interagir com Marie. "Comecei (…) a me irritar menos". Assim, Karina utiliza da sua competência e efetua o que é necessário para a realização do seu trabalho, completando esta terceira fase do processo do *care.*

Faz-se interessante destacar que no trabalho do *care* doméstico com crianças, sendo o doador do *care* profissional um adulto e, por pressuposto, na relação com a criança, aquele que tem mais condições de entender as situações, frequentemente é dele que parte a execução de um trabalho das próprias emoções para poder realizar uma melhor interação com o receptor dos seus cuidados. É nesse sentido que afirmo que a efetuação do trabalho do *care* demanda um trabalho de si e, por consequência, este é um dos esforços psicológicos demandados na realização do trabalho do *care.* Assim, a competência em conseguir voltar-se para si e investir de outra maneira na relação com o objeto do cuidado é uma das chaves do desenvolvimento do trabalho do *care*. Em especial, quando este é voltado para as crianças.

Na experiência aqui retratada, Karina, ao voltar-se para si, efetua mudanças no seu comportamento, tornando-se, como ela define, "menos irritada", o que altera sua interação com Marie. No entanto, faz-se necessário saber como Marie recebe esse cuidado de Karina, pois como nos lembra Tronto (2009) "mesmo se a percepção de uma necessidade é correta, a maneira escolhida por aqueles que efetuam o cuidado de satisfazê-la pode ser a origem de um novo problema." [190] (TRONTO, 2009, p. 149, tradução própria). Assim, ao voltar a atenção para a recepção do cuidado, imerge-se na última fase do *care*: **"receber o cuidado"** *(care receiving),* cujo elemento moral correspondente é a **capacidade de resposta**.

A última fase do *care* corresponde à resposta do beneficiário do *care.* Nas palavras de Tronto, este momento corresponde "ao reconhecimento de que o objeto da solicitude reage ao cuidado que ele recebe"[191] e, consequentemente, o momento moral que o representa é o da **resposta** do destinatário do *care* (TRONTO, 2009, p. 149, tradução própria). Esta fase se faz fundamental, pois é a única maneira de saber se todo o trabalho do doador do *care* trouxe uma resposta à necessidade do seu receptor.

No caso de Karina, fica evidente que os seus cuidados foram ao encontro da demanda de Marie, pois essa reagiu positivamente à nova forma da sua babá de lidar com as situações que a envolviam. Nas palavras de Karina, sobre Marie, constata-se "(…) ela mudou. Agora essa criança fala que me ama o dia todo, me abraça o tempo todo..."

---

[190] *Même si la perception d'un besoin est correcte, la manière dont ceux qui prennent soin des autres choisissent de le satisfaire peut être à l'origne de nouveaux problèmes.*

[191] *À la reconnaissance de ce que l'objet de la sollicitude réagit au soin qu'il reçoit.*

A descrição que Karina tem da vivência com Marie não abarca todos os aspectos aqui explicitados e a análise realizada não entra nos pormenores do desenvolvimento deste processo que ocorre cotidianamente entre a babá e a criança. É fato que um relato será sempre uma redução de toda complexidade de uma interação e isso, embora colabore com a invisibilidade do trabalho, é também um sinal de fluidez na relação, o que é positivo. Por isso, é importante lembrar que o interesse em detalhar o trabalho do *care* visa sua conscientização e valorização, e não a aproximação à ideia de sacrifício e dificuldade. O objetivo da análise de relações de trabalho como a de Karina e Marie está em evidenciar a importância dos valores do *care* e sua existência no nosso dia-a-dia.

Embora não nos percebamos, como prática, o *care* exige mais que boas intenções e é realizado com um saber que lhe é próprio. O *care* demanda um conhecimento a respeito das pessoas com as quais se interage, suas necessidades e suas capacidades. Conhecimento este que Tronto (2009) adjetiva como profundo e fundamentado, pois aqueles que se envolvem no processo do *care,* como visto no exemplo de Karina, devem formular julgamentos a respeito das necessidades, assim como precisam definir estratégias para alcançar, responder às demandas e julgarem se com seus atos estão alcançando o destinatário de uma boa maneira (TRONTO, 2009). Portanto, em coerência com este ponto de vista, o trabalho realizado por babás não é apenas importante porque é um trabalho indireto aos pais, permitindo-lhes administrar seu tempo, mas também porque demanda saberes que quando empregados resultam em mudanças positivas que influenciam na construção do Homem.

Por meio desta relação do *care* entre Karina e Marie, exemplifica-se não apenas como uma babá trabalha ao mesmo tempo para a criança e para seus pais, exercendo dessa maneira o trabalho-direto profissional para os filhos e o trabalho-indireto profissional para os adultos, mas também, a integração das quatro fases do processo do *care* e seus correspondentes elementos morais. Em consequência, é possível também evidenciar a afirmação de Tronto (2009) de que uma das dimensões éticas do *care* implica em outra, fazendo parte de um todo integrado. Portanto, o trabalho realizado por Karina e aqui analisado à luz da teoria do *care* revela a complexidade daquilo que nos é ordinário, clarificando os esforços demandados em episódios pontuais que se estendem e são contínuos durante toda uma relação.

Capítulo VI - A economia do *care*

6.1 Comércio *au pair*

A existência do mercado do *care* é uma evidência em estudos migratórios que se interessam pelo trabalho feminino. Esta pesquisa sobre o programa de intercâmbio *au pair* perpassa esses estudos, demonstrando como o *au pair* é uma das respostas que fomenta o mercado do *care*. Dentro desta perspectiva, também é possível, por meio do programa *au pair*, materializar o *care* como uma atividade econômica. Neste caso, as agências e os sites são os respresentantes do comércio *au pair*, e as relações que se configuram dentro do programa são a possibilidade de observar o conjunto de transações econômicas que o envolvem.

O estabelecimento de regras e normas da prática *au pair*, que anteriormente era um acordo amigável-benevolente entre famílias que se conheciam ou por indicação de conhecidos, ocorreu com a formulação do *"Accord européen sur le placement au pair"*. A criação deste acordo se fez necessária devido ao aumento da prática *au pair* e pode ser considerada como uma resolução de questões legais, morais, analíticas e de ordem política[192].

De acordo com o relatório explicativo[193] *(rapport explicatif)* do *"Accord européen sur le placement au pair"*, a história deste documento começou em 1964 quando foi dada à Assembléia Consultiva do Conselho da Europa uma proposição de recomendação relativa à colocação *au pair*. No final de 1965, foi encaminhado pelo Comitê dos Ministros um pedido de normas escritas para o Programa de trabalho pelas atividades intergovernamentais do conselho da Europa. Um ano mais tarde, a Assembléia Consultiva do Conselho da Europa anexou ao documento por ela apresentado anteriormente um projeto de statut da prática da colocação *au pair*. Em 1967, foi elaborado um projeto de convenção pelo Comité Social que em 1969 foi revisado, discutido e assinado, entrando em vigor em 30 de Maio de 1971[194]. Em 1984, houve uma exigência de ratificação deste documento, mas em linhas gerais ele permaneceu o mesmo. (REDONDO, 2010)

---

[192] Esta perspectiva está inspirada no texto de Viviana Zelizer (2012) "A economia do *care*"

[193] "Rapport Explicatif" do mesmo que "ne constitue pas un instrument d'interprétation authentique du texte de l'Accord, bien qu'il puisse être susceptible de faciliter l'application des dispositions qui y sont contenues". Accord européen sur le placement au pair Rapport Explicatif. Disponível em: <http://conventions.coe.int/Treaty/fr/Reports/Html/068.htm>. Acesso em: dez 2017.

[194] Disponível em: <http://195.23.47.101/multilingue/Alteracoes/resultado_pesquisa>. Acesso em : dez 2017.

Em 2013, houve um projeto de resolução legislativa do parlamento europeu sobre a proposta de diretiva do Parlamento Europeu e do Conselho relativa às condições de entrada e de residência de pessoas de países terceiros para efeitos de investigação, estudos, de intercâmbio de estudantes, de formação remunerada e não remunerada, de voluntariado e de colocação *"au pair"* que trouxe novas considerações ao sujeito *au pair* aproximando-o a aspectos estudantis.

Nota-se, por esta breve cronologia, a iniciativa de buscar uma regulamentação para a questão *au pair* ao longo do tempo. Esta, estimulada por uma preocupação com a migração temporária, como constatada nos dizeres do relatório explicativo do *"Accord européen sur le placement au pair,* (…) *il est évident que cette migration temporaire ne peut continuer à se développer dans l'anarchie, en dehors de tout contrôle et ceci dans l'intérêt même des accueillis comme dans celui des accueillants.*"[195]; também englobou a relação entre a família de acolhida e a *au pair*. Dessa forma, a definição de normas e regras estabelecidas pelo *"Accord européen sur le placement au pair*[196]*"* procurava clarificar as questões geradas tanto pelo deslocamento das pessoas, quanto àquelas provenientes da relação interpessoal entre *au pair* e família de acolhida. Portanto, procurou-se responder demandas legais e morais presentes no espaço macropolítico e micropolítica, que atualmente se encontram com a lógica comercial do mercado do *care*.

A expansão da prática *au pair* tomou proporções comerciais e, consequentemente, econômicas que refletiram na necessidade de uma releitura do *"Accord européen sur le placement au pair"* e de novas definições. Assim, no intuito de corresponder ao desenvolvimento do programa *au pair* como uma atividade comercial, foram criados órgãos reguladores e desenvolveram-se critérios de qualidade para as agências e para os sites que se dedicam ao programa de intercâmbio *au pair*.

O *"European Committee for Au Pair Standards"* – ECAPS[197] criado em 2006 com o objetivo de definir um padrão *au pair* na Europa, retomando as normas e regras apresentadas pelo *"Accord européen sur le placement au pair"*, reforça a ideia de que a *au pair* não é uma simples trabalhadora e enfatiza que ela deve ser acolhida como um membro da família, assim

[195] Rapport Explicatif sur Accord européen sur le placement au pair pode ser visto no site <http://conventions.coe.int/Treaty/fr/Reports/Html/068.htm> Acesso em: 30.04.09.

[196] No mestrado foi realizada uma análise de cada norma presente no *"Accord européen sur le placement au pair"* e estas foram associadas à realidade vivida pelas 14 brasileiras *au pair* que participaram da pesquisa.

[197] Disponible sur: <https://www.iapa.org/policy-work/ecaps/>. Acesso em: dez 2017.

como acrescenta a existência de agências que se ocupam do programa *au pair*[198]. Associado a esse comitê, há o "International Au Pair Association" - IAPA[199]·, que juntos funcionam como um selo de qualidade, legitimando, por exemplo, a "Union Française des Agences Au pair" – UFAAP. Desta forma, há órgãos e suas instâncias interligados com o objetivo de dar uma regulamentação ao programa *au pair* e criar um padrão de qualidade para as agências. Este fato, além de contemplar a resolução de algumas questões legais e de sugerir o que seria certo ou errado na relação entre família de acolhimento e *au pair*, faz com que haja uma diferenciação entre aquelas que estão vinculadas a esses órgãos e aquelas que não estão resultando em uma propaganda para as primeiras.

A atenção para com a organização e a fiscalização das regras do programa *au pair* se justifica pelo crescimento desta forma de resposta à demanda do trabalho do *care,* a qual encontra seu sucesso no afastamento da convencional relação estabelecida entre empregadas domésticas e seus patrões. Afastamento, este, que pode ser materializado tanto na palavra "programa", quanto na palavra "intercâmbio". Nesse sentido, o ECAPS e a IAPA sustentam um discurso, atribuem uma seriedade ao programa e, consequentemente, ao serviço oferecido pelas agências. Sendo as agências e os sites o ponto de contato entre as famílias e as candidatas e a possibilidade do desenvolvimento de um comércio, é importante que tenham sua conduta legitimada. Nesta lógica comercial, também é possível observar distinções de preço em relação às *au pair*.

As famílias que procuram pessoas cuja língua materna é o inglês podem pagar mais caro pelos serviços da agência. Este fato é mais uma evidência do comércio que envolve o programa de intercâmbio *au pair*. Por isso, afirma-se que, por meio das agências e dos sites que comercializam este programa, é possível a ilustração das relações econômicas que envolvem o mercado do *care.* Ilustração esta raramente possível, visto que o *care* é, muitas vezes, um trabalho considerado, em termos econômicos, como fora do mercado. Nesse sentido, o estudo do programa *au pair* é uma forma de pensarmos a respeito da economia do *care*, possibilitando não apenas seu contato na esfera micropolítica, mas, por consequência, na esfera macropolítica.

[198] Para maior compreensão das mudanças na forma de tratar a questão au pair pelo *"Accord européen sur le placement au pair"* e pelo "European Committee for Au Pair Standards" –ECAPS. Consultar REDONDO 2010.

[199] Disponível em: <http://www.iapa.org> . Acesso em : 11.05.09.

6.2 Au pair, uma lógica do *Mundos hostis*

O programa de intercâmbio *au pair* tem sua organização construída de modo a afastar as suas participantes da imagem convencional de uma trabalhadora doméstica. Desta perspectiva, as normas e regras somadas às nomenclaturas que o compõem afastam a relação entre *au pair* e família de acolhida de uma relação entre empregada e patrões. As agências, ponte entre os participantes do programa, também estuturam este comércio do *care* como uma experiência baseada na ideia de troca. Assim, aproxima-se o programa de intercâmbio *au pair* à forma de pensar definida como *Mundos hostis* (ZELIZER, 2006, 2011). No entanto, a própria existência das agências torna duvidosa a prática desta forma de pensamento, possibilitando a reflexão sobre economia do *care* na esfera micro-política e apontando os *Mundos hostis* como uma forma de manutenção de poder.

Ao considerar que a definição *au pair* surge para contemplar a ideia de uma categoria entre a de estudante e a de trabalhadora e que esta se estrutura na ideia de troca entre cuidados, é possível associar a regência das definições das normas e das regras que compõe o programa *au pair* à idéia de *Mundos hostis.* Esta forma de pensamento segrega amor e dinheiro, sexo e romance, trabalho e favores, no receio de que uma força contamine e/ou corrompa a outra (ZELIZER, 2011). Ela tem sua origem associada à economia neoclássica e sua busca em classificar aquilo que gera e aquilo que não gera *"*valor de mercado", distinguindo assim produção de reprodução.

Dentro da lógica do *Mundos hostis*, o dinheiro só pode gerar problemas quando misturado com o *care,* por isso é preciso separá-los, em especial quando o *care* acontece no seio das famílias (ZELIZER, 2006). Assim, ao considerar que no programa *au pair* há uma intenção de distanciar a ideia de que suas participantes recebem pela atividade realizada, nota-se que a estrutura deste programa pode ilustrar a forma de pensar correspondente ao *Mundos hostis.* Esta constatação pode ser configurada no fato de que o dinheiro recebido pelas *au pair* é denominado mesada e tem objetivo de possibilitar a compra de produtos pessoais e a realização de pequenos lazeres pela *au pair* e não de assalariamento (REDONDO, 2010). No Relatório Explicativo *(Rapport Explicatif)* e também no site *"*European Committee" é possível constatar que a questão financeira deve ser algo tratado em segundo plano e certamente não um objetivo no programa.

O Relatório Explicativo *"*Rapport Explicatif**"** associa o recebimento do dinheiro pelas *au pair* como algo relacionado aos gastos familiares ao declarar: *"* É evidente que se a família leva a pessoa *au pair* que está em sua casa ao teatro, ao cinema, etc., e não a deixa sem

assistência durante seu dia de descanço semanal, ela precisará de menos mesada.[200]". Por sua vez, no site do *"European Committee for Au Pair Standards"* fica explícito que a *au pair* não tem nenhum interesse financeiro ao participar do programa pelos dizeres : *"*a motivação da *au pair* está baseada no seu enriquecimento e aprendizagem de outra língua, enquanto ele/ela não tem uma razão financeira e/outras razões"[201]. Portanto, o programa *au pair* tem nas suas normas e regras uma construção que possibilita a ilustração da lógica do *Mundos hostis*. A qual poderia ser coerente com a origem do programa ao considerar que este era um acordo entre conhecidos. No entanto, atualmente, com a existência de todo comércio que o envolve, a separação do dinheiro do *care* fica reservada à esfera íntima.

As famílias que procuram uma agência para encontrar uma *au pair* pagam por esse serviço evidenciando a negociação financeira na busca pelo *care* e restringindo a separação do dinheiro, do *care* à relação interpessoal. No entanto, a família e a *au pair* conhecem o investimento ali realizado, é a partir disso que se relacionam e esperam que a agência os auxiliem. Sendo assim, o pagamento por uma agência explicita a relação econômica que envolve os participantes do programa *au pair*, sem descontruir o discurso de acolhimento como membro da família. Para além disso, é possível, a partir da definição de Zelizer do *care,* considerar que a própria agência o realiza para a família. Questiona-se, assim, a possiblidade da separação completa do dinheiro das relações e desta perspectiva, é possível refletir sobre os interesses na ilusão do não pagamento pelo *care* e, consequentemente, na construção da ideia de que o seu pagamento o corrompe.

6.2.1 Uma relação bem ajustada: o caso de Sibelle e da família Boulanger.

Mesmo quando considerada uma atividade econômica o trabalho do *care* encontra a dificuldade de ser entendido em conexão com outras atividades e, de acordo com Zelizer (2006) "enfrenta as mesmas dificuldades e problemas que aparecem a cada vez que se tenta pensar nas relações entre a atividade mercantil e as obrigações sociais" (ZELIZER 2006 , p. 21). Como forma de considerar esses dilemas, a autora apresenta três possibilidades: *Mundos hostis*, *comércio em toda parte* e *relações bem ajustadas*. As definições do programa de

[200] *"Il est évident que si la famille emmène la personne placée au pair chez elle au théâtre, au cinéma, etc., et ne la laisse pas livrée à elle-même le jour de congé hebdomadaire prévu, celle-ci aura besoin de moins d'argent de poche".*

[201] The motivation of the au pair is based on enriching their knowledge of another culture and language, while he/she has no financial reasons and/or other reasons. Disponível em : <https://www.iapa.org/wp-content/uploads/sites/7/2015/06/ECAPS-English-FINAL.pdf>. Acesso em : dez 2017.

intercâmbio *au pair* se aproximam da maneira de pensar do *Mundos hostis*, onde se procura separar o *care* do dinheiro. No entanto, a possibilidade e a escolha de uma família por uma agência para cuidar da busca da *au pair* explicita a relação econômica que envolve este vínculo do *care.* Diante desta constatação, torna-se mais fácil questionar o interesse na manutenção da ilusão da separação entre *care* e dinheiro e será ilustrada a possibilidade de uma relação do *care* bem ajustada.

Um pensamento do tipo *relação bem ajustada* é uma forma intermediária, entre o *Mundos hostis* e o *comércio em toda parte*, de pensar as relações econômicas e o *care*. No tipo *Mundos hostis* o amor e o *care* são degradados pela monetarização, para eles, *"*as babás devem, antes de tudo, ter perfeitas relações de afeto com as crianças e com as famílias para as quais trabalham, e colocar em surdina tanto quanto possível as considerações econômicas" (ZELIZER, 2006, p. 21). Na oposição dessa forma de pensamento está o *comércio em toda parte* na qual o cuidado de crianças não é diferente de qualquer outra transação econômica. Nesta perspectiva, as relações de *care* são relações comerciais, funcionando segundo os mesmos princípios que os da venda de carros em liquidação, por exemplo e, portanto, o problema é a definição de um preço justo (ZELIZER, 2006).

O fato das *au pair* não receberem salários, permite analisar a estrutura deste programa a partir da lógica do *Mundos hostis.* Mas, é importante notar que as *au pair* são pagas com casa e com comida, algo que pode ser contabilizado nas vantagens ou nas desvantagens de fazer parte deste programa. Portanto, há uma forma de relação econômica que o integra, porém ela fica submersa por não ser realizada monetariamente e estar oculta pelo discurso "afetivo". Neste, o acordo financeiro não é enfatizado, mas sim o acolhimento familiar e um trabalho realizado nestes termos, por isso nesse sentido associa-se à estrutura do programa *au pair* a lógica do *Mundos hostis.* No entanto, a relação econômica que está submersa no programa *au pair* aponta para a impossibilidade da lógica *mundos hostis* e o fato desta ser camuflada, aponta o interesse na sua manutenção.

A evidência das relações econômicas que envolvem o programa *au pair* acontece por meio da contratação de agências para a busca de uma *au pair*. Esta contratação evidencia a mistura do dinheiro e do *care*, não apenas porque pode-se consider que a família paga pelo *care* da agência, mas também porque o pagamento da agência perpassará a relação entre a família e a *au pair*. Assim, a transação financeira entre a agência e a família ilumina a crítica sobre à lógica do *Mundos hostis* e possibilita a reflexão de que a separação do dinheiro do *care* na esfera íntima ocorre para a manutenção do poder, pois mantém afastada a possibildiade de valorização financeira deste trabalho. Por consequência, a participação na

esfera pública por meio do poder financeiro é dificultada aos trabalhadores do *care,* incentivando, dessa forma, a manutenção da hierarquia social entre tipos de trabalho, quando, na verdade, como observa Zelizer :

> […] se olharmos de perto a vida de trabalho das babás, constatamos rapidamente que suas relações com as crianças e os pais não se assemelham a simples relações de amor nem a transações comerciais comuns. A negociação em torno da adequação entre o trabalho, as relações interpessoais e as formas de compensação preocupam estas empregadas, têm um grande impacto sobre o *care* que elas oferecem, e determinam se elas conservam ou perdem o seu trabalho. (ZELIZER, 2006, p. 22)

Portanto, a relação entre trabalhadoras do *care* e aqueles que recebem seu trabalho, seja diretamente ou indiretamente, está entre o *Mundos hostis* e o *comércio em toda parte,* almejando, nessa condição, uma *relação bem ajustada.* Nesta há uma interação permanente entre o *care* e as considerações econômicas, seu funcionamento depende de um bom ajuste entre as partes. Nesse sentido, independente da opinião de terceiros, os envolvidos na relação do *care* estão satisfeitos, sendo que o aspecto econômico é aceito e assegura a sua continuidade (ZELIZER, 2006). Dessa forma, entende-se que a construção de uma relação que se encaixa nessa lógica ocorre de forma mais horizontal do que vertical, exigindo uma dinâmica interpessoal grande. Como ilustração desta possibilidade temos o caso de Sibelle, babá de uma família faz oito anos com a qual estabeleceu uma relação que contém as quatro características essenciais, descritas por Zelizer (2006), encontradas nas *relações bem ajustadas*. Estas características são aqui compreendidas como: clareza na transação econômica entre trabalhador do *care* e os receptores indiretos do seu trabalho; visão partilhada dos objetivos e interesses da relação do *care*; reforço dos benefícios presentes na relação e sua consequente continuidade; distinção da relação de qualquer outra vivida no seio da família.

Para a ilustração da relação bem ajustada entre Sibelle e a família Boulanger, será apresentado o perfil socioeconômico de Sibelle e sua trajetória, por meio dos quais se entenderá melhor suas escolhas e a possibilidade da construção de uma *relação bem ajustada.*

6.2.1.1 Sibelle

Sibelle nasceu no Estado do Maranhão, onde viveu até ir para França. Ela é filha do segundo casamento de um lavrador, que também realizou serviços como alfaiate e se tornou professor de matemática. A mãe de Sibelle também é professora na mesma área. Além da

profissão, da qual estão aposentados, os pais de Sibelle têm em comum o fato de serem filhos de mulheres que se dedicaram ao trabalho doméstico na sua própria casa e de homems que trabalharam em profissões de baixo retorno financeiro. O avô paterno de Sibelle era lavrador e benzedeiro, e o avô materno era ferreiro.

Ela tem quatro irmãos, dois homens e duas mulheres, sendo que uma das suas irmãs é filha apenas do seu pai. Esta é trabalhadora doméstica. Dos outros três irmãos de Sibelle, Gabriel, Marcio e Lia, apenas Gabriel não é professor concursado pelo Estado. Ele fez doutorado em farmácia e trabalha nos Estados Unidos na sua área.

Aos 13 anos de idade, Sibelle saiu da casa dos pais no interior do Maranhão para morar na capital com os irmãos. A razão da sua ida foi uma confluência de fatores: uma estratégia para afastá-la do cotidiano da luta da sua mãe contra um câncer, uma forma de acostumá-la a ser independente, assim como fazer companhia para sua irmã. Lia, na época com 15 anos, passaria o dia sozinha, pois Gabriel se mudaria para o Rio de Janeiro, no intuito de realizar seu mestrado para o qual havia ganho uma bolsa de estudos, e Marcio passava o dia todo na escola. Sobre o período que morava com seus irmãos, Sibelle rememora que, junto com a sua irmã, cuidava de Marcio, mesmo ele sendo mais velho : "Cuidávamos do nosso irmão, é natural. Eu era mais nova, mas eu com a minha irmã fazíamos as coisas para ele." Dessa maneira, nota-se que à Sibelle era delegado o cuidado em fazer companhia para a sua irmã e, junto dessa, o cuidado com o seu irmão. Cuidados, estes, completamente naturalizados por ela, configurando a lógica do "dever de status" onde se vê um sistema de obrigação estatutária diferenciada de acordo com o gênero (GLENN, 2017).

Os anos se passaram, Sibelle realizou, como a sua mãe desejava, o ensino médio em magistério e, aos 19 anos, com o casamento do irmão e a mudança da irmã, ela passou a morar sozinha. Professora da rede municipal, Sibelle dava aulas para crianças de cinco a 14 anos - "em uma escolinha perto da minha casa" - e cursava letras na Universidade Ceuma, na qual se formou e ao fim do curso queria ter uma experiência no exterior.

Sibelle sempre almejou ir para os Estados Unidos com o irmão, mas diante da não realização desse desejo, do fim da faculdade e a constante vontade de partir, decidiu ser *au pair* na França. Seu conhecimento do programa aconteceu por meio de um grande amigo que partiu um ano antes de Sibelle. Foi este amigo, Thiago, que a auxiliou com todos os trâmites necessários para a participação no programa. Ele foi diretamente a uma agência em Paris inscrever Sibelle. Neste sentido, a forma como Sibelle ingressou no programa se diferencia da maioria das outras brasileiras que, ou contratam uma agência, ou se inscrevem por sites. Sibelle tinha seu nome já em uma agência francesa. Seu processo levou um ano. Ela chegou à

França em meados de 2007, com 27 anos acolhida por uma família com três crianças, dois meninos, um de seis meses e outro de seis anos, e uma menina de 5 anos. Esta família morava a 40 minutos de Paris e com eles Sibelle permaneceu 10 meses, durante os quais, em todos os finais de semana ia para a casa de Thiago. "Isso me ajudou muito porque a gente andava junto, tinha um objetivo juntos…"

O tempo passado junto a esta família não é rememorado por Sibelle como algo bom[202]. Ela conta um incidente que interferiu na relação.

> O problema com essa família foi que um dia o menino caiu, a mãe ficou muito desesperada e foi muito nojenta comigo. Eu nem estava no meu horário de trabalho. Eu estava no quarto brincando com a menina. Ele chegou e aconteceu o acidente, ele bateu a cabeça e a orelha dele abriu. Ele levou ponto e a mãe brigou comigo. Ela ficava dizendo que na hora de ajudar eu fiquei chorando e que não podia. Eu queria ir embora nesse dia.

E explica que na aparente desvantagem de estar longe de casa, há a força que faz com que se siga em frente. "Por isso que é bom você morar longe e não ter dinheiro, porque, se não, em uma hora dessas você estraga todo o seu plano. Eu não tinha escolha, tinha que ficar com eles."

No término do contrato com essa família, Sibelle não queria mais continuar morando na casa de outras pessoas. Para poder se organizar sem precisar ser *au pair*, decidiu ir para Londres com Thiago para trabalhar durante o verão e juntar dinheiro. O intuito era poder voltar para a França com dinheiro suficiente para adiantar alguns meses de aluguel e, assim, não precisar de um fiador. No entanto, em Londres eles não conseguiram encontrar trabalho como haviam imaginado e ao voltar tinham apenas 150 euros.

Sem dinheiro, sem fiador, decidiram escrever em um site de anúncios e de serviços, contando que não tinham condições de alugar nada da maneira convencional, mas se empenhariam em pagar. "Thiago escreveu em um site que éramos dois irmãos, que não tínhamos onde ficar... Uma senhora respondeu: Olha, eu tenho um estúdio em Montmartre que eu não uso há muito tempo, ele serve para guardar as minha coisas velhas, está sujo, por isso, proponho que me paguem 22 euros o dia." Assim, Sibelle e Thiago conseguiram um lugar para morar sem precisarem voltar a ser *au pair*. Para comer, receberam a proposta de uma "francesa decadente que queria que fôssemos lá arrumar as coisas para ela e comer."

[202] Na segunda parte deste trabalho, a história de Sibelle também foi utilizada para entender as diferenças entre ser *au pair* e babá e nela há mais elementos para compreender o porquê Sibelle se queixa da sua experiência como *au pair*.

Concomitante à oportunidade de ser alimentada em troca de serviços domésticos, Sibelle, por meio da agência de *au pair*, foi trabalhar para uma família, cuidando de duas meninas de 10 e seis anos, enquanto aguardavam a chegada da mexicana que esperavam para ser sua *au pair*.

> Menina, é essas coisas da mão de Deus, Jesus Cristo voltando (risos), que acontecem na minha vida. A mulher da família me falou assim. Os meus filhos, eles não são comportados, então vou te oferecer 150 a semana... Porque era 70, né ? Fora isso, algum tempo depois a irmã do Thiago experimentou drogas e a família deles mandaram ela para ficar longe das companhias de lá, e junto com ela, mandaram, um dinheiro para pagar o aluguel.

Para sua regulamentação no país, Sibelle se inscreveu em uma universidade francesa. Assim, foi esse conjunto de acontecimentos que permitiu que ela se organizasse independentemente de uma família de acolhida na França, podendo deixar de ser *au pair* e cumprindo uma etapa da sua migração.

Após o término do trabalho de um mês como substituta da au pair, Sibelle começou a realizar faxina em empresas. Nesta altura, dizia estar muito feliz, descrevia seu novo trabalho como algo que a deixava sem preocupação e a fazia se sentir mais independente. No entanto, sete meses de uma rotina que começava às quatro da manhã, tinha um trajeto de mais de um hora entre ônibus, metrô e caminhada, para chegar às seis horas no trabalho e limpar no mínimo cinco andares de um prédio comercial em duas horas, fez com que Sibelle voltasse a procurar por famílias que precisavam de alguém para cuidar das suas crianças.

Ela voltou a cuidar de crianças, desta vez como babá. Eu me interessei em saber como ela se sentia de volta a esse tipo de trabalho e ela me disse: "Ah, é excelente, eu adoro ser *nounou* , adoro, a minha paixão é cuidar de criança." Lembrei-a do seu relato preferindo a experiência com o cuidado de um espaço físico ao cuidado com os filhos dos outros e ela explicou-me :

> Eu estava naquela merda porque eu sofri um trauma imenso com a vida de au pair, assim, e aí o que veio foi o ménage, então eu achei assim, é…como é que se diz… é isso daqui. Mas passou o tempo, eu vi assim: tu não aprende nada, só fica lá limpando, limpando. É cansativo, é super cansativo, ter que acordar as quatro horas da manhã, não sei o quê. E, ai meu Deus, nunca tá bom, nunca tá bom, sempre tem alguma reclamação. Aí eu... depois eu pensei, vou cuidar de criança, e aí eu fiz algumas entrevistas com famílias e encontrei essa família que eu estou hoje e gosto demais, demais!

Em 2011, quando realizei essa entrevista com Sibelle, fazia um ano e meio que ela trabalhava para a família Boulanger. Quatro anos e meio depois, em outra entrevista, Sibelle, continuava a trabalhar para eles e a expressar um grande prazer com a sua função. Fazia 6 anos que ela era *nounou* e o que lhe incomodava não era esse fato, mas o preconceito das pessoas. "Por exemplo, em uma reunião social, a pessoa pergunta o que você faz? Automaticamente, *[depois da resposta]* eles vão dizer assim, mas, e depois? ou, mas, você só quer isso da sua vida? Você não quer mais? O que me incomoda é ter que explicar para todo mundo que eu gosto!"

Portanto, a trajetória do *care* de Sibelle, diferente da grande maioria das *au pair* aqui entrevistadas, tem na profissão de *nounou* uma escolha, certamente influenciada por todo o seu percurso aqui descrito e pela *relação bem ajustada* que possui com a família para a qual trabalha.

Afirmar que a relação é bem ajustada, só é possível se conhecermos também o patrão, neste intuito foi realizada uma entrevista com a patroa de Sibelle, Marie.

6.2.1.2 Família Boulanger

Ao pedir para Sylvie se apresentar ela o fez da seguinte forma :

> Sylvie; eu tenho 42 anos. Eu tenho três crianças. Eu trabalho no banco. Sou responsavél pela parte digital do banco. Então, por toda a parte web e aplicações do celular. Eu trabalho muito. Sou casada com o Enzo faz 18 anos. Ele tem 45 anos. Moramos em (nos arredores de Paris) depois de 16 anos. Temos três crianças. Ana Elisa tem 16 anos, Claudia vai fazer 14 e Bruno 9 anos.

Com base na sequência dos fatos por meio dos quais Sylvie escolheu se apresentar, é possível presumir o lugar que o trabalho tem em sua vida, sem que a família perca sua importância. No decorrer da entrevista, esse pressuposto vai tomando forma e entende-se a importância de uma babá, em especial Sibelle, na organização da vida de Sylvie.

Sylvie caracteriza seu trabalho como "intenso". Ele começa às 8hs e 15min e termina às 19hs, no entanto sempre há algo que ainda deve ser feito em casa. Quando questionada se deixaria de trabalhar fora da sua casa ela responde que, de tempos em tempos, realiza parte das suas atividades em casa.

> Faço o tele trabalho. Mas não deixaria de trabalhar. Porque é para o meu desenvolvimento, eu preciso… Quando eu estava grávida do Bruno eu parei quase por um ano. Eu tomei conta das minhas crianças, totalmente203, durante um ano. E, na verdade não é a mesma coisa. Em um momento a gente tem a impressão de fazer parte [trecho inaudível], não sei como te explicar, é um pouco o cotidiano. Mamãe vem me buscar na escola. Não tem mais nada de excepcional. Eu fiquei contente por voltar ao trabalho e estou contente de trabalhar hoje.

Portanto, para Sylvie, seu trabalho é fundamental para que ela se sinta bem inclusive na sua relação como mãe, é por meio dele que ela tem a sensação que o tempo passado com os seus filhos é bem aproveitado.

De acordo com Sylvie, o tempo que ela precisa para trabalhar sempre foi organizado por meio dos cuidados oferecidos por creches. Mas observei que não apenas, pois eram *babysitters* que pegavam as crianças no final do período. Sylvie enfatiza a creche, pois era onde as crianças passavam a maior parte do tempo e ter as crianças na creche era a sua primeiro opção em contraponto a ter alguém em casa. Ela conta, "As crianças sempre ficaram na creche porque ter uma babá em casa é difícil, tem que ter muita, muita, muita confiança nesta babá. A gente tinha uma vaga na creche, a gente conseguia não precisar ter uma babá." Isto mudou com o nascimento de Bruno, "ficou um pouco mais complicado porque ele nasceu no mês de maio e eu não tinha vaga na creche para o mês de setembro." Desse modo, a convivência com uma babá foi imposta pelas circunstância e em sua fala a diferença entre esta trabalhadora e a que buscava seus filhos na creche aparece de maneira distinta. Estas últimas são por ela chamadas de babysitter, enquanto aquela ficaria com Bruno o dia todo e faria outros serviços Sylvie chamava de babá.

> Então, a gente pegou uma pessoa para ficar em casa, porque era mais simples. Ela ia buscar as crianças na escola, entre meio dia e duas horas, depois às 4 horas e meia e isso era mais simples para a gente. Ela também fazia a faxina. Com esta babá foi um pouco complicado porque ela não falava tudo. Às vezes, as crianças diziam que havia acontecido algo, mas não podiam falar.

[203] A palavra utilizada por Marie foi *vraiment*, que também poderia ser traduzida por realmente.

A desconfiança que Marie tinha desta babá não foi a razão que a fez procurar outra pessoa para cuidar dos seus filhos, mas o fato dela ter ficado grávida e precisar ser substituída para ter o seu bebê. Foi a esta altura que Sylvie e Sibelle se conheceram.

E Sibelle viria a ser aquela que coopera para que Sylvie desenvolva bem o seu trabalho. "Quando eu estou no trabalho, eu fico tranquila, eu sei que Sibelle ela estará lá para cuidar das crianças. Ela contribui para a minha serenidade. "

6.3 O (bom) encontro entre uma babá e uma família

Sylvie e Sibelle se conheceram em novembro 2009. Sibelle estava à procura de uma família para trabalhar como babá e respondeu por email ao anúncio de Sylvie em um site internet. Sylvie procurava alguém para cuidar das suas três crianças, pois sua babá daria à luz e se ausentaria por alguns meses.

O primeiro contato que Sylvie e Sibelle tiveram foi por telefone. Sibelle descreve o primeiro contato que teve com Marie enfatizando percepções positivas, permeando a ideia de *feelling* que será explicitada, mais tarde, por Marie na entrevista que me concedeu.

> Quando eu falei no telefone com a Sylvie, que é a minha patroa, eu já senti, pelo jeito de falar...Ela não parecia uma madame, tá entendendo? Bonjour...blá blá blá, eu fiz um errinho e ela só riu, ela "não, ces't pas grave" não sei o quê, não sei o quê, e me explicou tudinho e depois eu liguei outra vez, ela teve a paciência de me explicar e tal, e aí quando eu fui, eu gostei de cara dos pais, do Enzo e da Sylvie.

Esta fala de Sibelle demonstra que o contato telefônico com Sylvie foi para ela um apontamento de quem era a sua futura patroa. Nesse sentido, foi uma *prova preliminar* pela qual passou a possibilidade de relação entre elas. Sibelle demonstra que também escolheu a família para qual foi trabalhar, que "os sentiu" e os escolheu. A prova desta afirmação vem não apenas da fala supracitada de Sibelle, mas também do contexto que ela descreve. "Na verdade, quando eu fui fazer a entrevista, eles foram… Eu já tinha acertado com outra família e eu fui fazer a entrevista mesmo só pra… ". Portanto, Sibelle tinha a possibilidade concreta de poder escolher e o fez, anulando com a família para qual começaria a trabalhar para ficar com a de Sylvie, os Boulanger.

A conversa telefônica ser uma prova preliminar é uma ideia encontrada na descrição de Ibos (2012) do recrutamento realizado por famílias para encontrar uma babá. A autora utiliza essa expressão para falar de uma maneira da família realizar uma primeira seleção das candidatas ao posto de babá das suas crianças. No relato de Sibelle, é possível ver que ela,

como babá, também realizou seu teste telefônico com a família, inclusive com a paciência que teriam para lidar com possíveis limites "(…) Depois eu liguei outra vez, ela teve a paciência de me explicar e tal[204]."

Ao falar de Sibelle, Sylvie expressa a boa impressão que teve :

> Sibelle era evidentemente doce e gentil. Ela nos disse logo de cara que estava lá para tomar conta das crianças e não para fazer faxina, que isso não lhe interessava. Foi tudo claro desde o começo.
>
> Ela veio em casa, a gente apresentou as crianças e explicamos o que esperávamos dela. Eu acho que gostamos dela e ela da gente[205]. Não sei. Isso não se explica, é desse jeito. (...) O mais importe é o felling. Nós sempre funcionamos assim.

Portanto, Sibelle deu a Sylvie a confiança que ela buscava, ao ser sincera, provavelmente desde a conversa telefônica durante a qual se expressou espontaneamente, inclusive ligando para obter mais informações. De todas as maneiras, tanto para Sylvie quanto para Sibelle, algo se estabeleceu entre elas desde o início.

O cotidiano vivido por elas fortaleceu as crenças iniciais e estar com elas separadamente foi para mim enriquecedor na comprovação da possibilidade de uma *relação bem ajustada*. Ouvir Sibelle, durante as entrevistas e em outros encontros, assim como acompanhá-la nas redes sociais, não deixava dúvidas da sua proximidade e afetividade com a família para a qual trabalhava. Porém, sempre me foi presente um pequeno receio de como essa relação era vivida pelos patrões de Sibelle, tão elogiados por ela.

Entrevistar Sylvie e estar atenta não apenas a sua fala, mas à maneira que sorria ao falar de Sibelle, permitiu-me a compreensão de que mesmo eu não concordando com alguns pormenores da relação e tendo criticas em relação a alguns aspectos, entre elas havia um ajuste muito adequado. Concretizava-se, desta maneira, o conceito de uma *relação bem ajustada*.

Em uma *relação bem ajustada* deve-se considerar a percepção da relação para os envolvidos, o pagamento pelos serviços prestados e a reafirmação de boas condições de contato interpessoal e de trabalho que prolongam a relação. Assim, tendo em mente que, para

---

[204] A razão da ligação de Sibelle foi que, ao ir para a entrevista, ela precisou de ajuda, pois se perdeu no meio do caminho. Um aspecto que poderia ter sido fonte de julgamento da família, como apresenta Ibos (2012): *"La candidate est d'abord jugée sur sa ponctualité et sa capacité à trouver le domicile de ses éventuels employeurs."* (IBOS, 2012, p. 50)

[205] *Le contact a vraiment passé entre nous.*

Sibelle, os serviços realizados para a família Boulanger não são vistos como um trabalho e que Sylvie considera óbvio pagar pelos serviços prestados por Sibelle, elas estão em uma *relação bem ajustada*. Na seguinte fala de Sylvie é possível ver a condensação da relação bem ajustada que ela e sua família tem com Sibelle:

> Para as crianças ela também é alguém da família, (...) Sibelle não é uma empregada. Acho que é esse o ponto. Ninguém considera Sibelle como uma empregada em casa. Eu acho que mesmo ela, ela não se considera como uma empregada. Acho que a gente fez nossa relação evoluir um tanto que estamos mais em uma troca mútua de favores, de se apreciar, e de estar contente em se ver, não em uma relação de empregada e de empregadora.[206]

Portanto, após os primeiros contatos entre Sibelle e a família Boulanger, a continuidade da relação foi bem sucedida sendo passível de um exemplo de *relação bem ajustada*. Dentro dessa perspectiva, Sibelle e Sylvie, assim como os outros membros da família, partilham de uma visão comum do que é essa relação, que neste caso está para além da relação de trabalho, sem permitir que as prestações de serviços e seu pagamento deixem de ser realizados.

Para a compreensão ampliada dos motivos pelos quais esta relação do *care* pode ser considerada como *bem ajustada,* ela será detalhada dentro das quatro características essenciais que compõem esse tipo de relação apresentadas por Zelizer (2006).

6.3.1 Serenidade *versus* acordo salarial

Sibelle e a família Boulanger estabeleceram entre si uma *relação bem ajustada* portanto há uma interação permanente entre as considerações econômicas e o *care*. (ZELIZER, 2006).

No tocante às relações econômicas, ao ser questionada se lhe era estranho pagar alguém que cuidava das suas crianças e ao mesmo tempo lhe era afetivamente próxima, Sylvie, a mãe da família, respondeu :

[206] Questionei Sylvie sobre o que ela considerava que seria uma relação entre patroa e empregada e para ela a diferença estava em ter contato fora do ambiente de trabalho. Sylvie resume seu raciocínio com a seguinte comparação "Eu não vou ver meus colaboradores aos finais de semana. Mesmo que eu goste muito deles. Mas, há fronteiras que são estritas." Devido ao meu contato com Sibelle, sei que ela é convidada para todos os eventos da família, inclusive tendo uma relação próxima com os avós.

> Não. Para mim, pagá-la é completamente normal, ela toma conta deles muito bem, então não há nenhum problema em relação a isso. A gente nunca falou de dinheiro em relação à Sibelle. Ela nunca pediu um aumento, mas a gente faz naturalmente. Neste momento, ela trabalha menos horas, pois ela pode ir embora mais cedo, visto que o Bruno se vira sozinho. Então, a gente aumentou seu salário. Mas isso não é um assunto. Sibelle jamais se queixou disso. E talvez isso também seja um fato de serenidade para todos.

Pela fala de Sylvie é possível notar dois aspectos positivos na sua forma de encarar a relação econômica que perpassa a relação do *care* entre sua família e Sibelle. O primeiro é o fato de considerar óbvio pagar pelos serviços prestados, ainda mais sendo eles bem executados. O segundo é se preocupar em aumentar o salário de Sibelle, pois sabe que ela vai receber menos visto que trabalhará menos horas por dia, o que afetaria sua condição de vida e Sylvie está preocupada com isso. Desta perspectiva, fica evidente que Sylvie raciocina a favor da relação, pois não coloca em primeiro plano a totalidade da economia que poderia fazer ao manter o valor do salário de Sibelle enquanto esta trabalharia menos. Assim, ainda que para Sylvie seja um conforto o assunto dinheiro não ser algo discutido e sua fala possibilite reflexões a respeito dos limites convenientes do envolvimento do dinheiro na relação, é fato que para Sibelle a relação econômica estabelecida com a família Boulanger é conveniente. Em suas palavras:

> [...] O salário. Não é bom, assim, eles não pagam bem. Mas em compensação eu tenho uma paz...tá entendendo?

> [...] Não é um trabalho.....não é uma coisa que eu possa dizer que é trabalho, entende? Eles são super flexíveis com os meus horários, eu consigo estudar, saio da faculdade, vou para casa deles, eu pego as crianças, se eu tiver um dever, eu faço a minha atividade, está entendendo?

Para Sibelle as vantagens financeiras de trabalhar para Sylvie se concretizam na sua expectativa salarial que é sempre superada como ela explica :

> Por exemplo, eles anotam as horas lá...E eu anoto as horas que eu trabalho também. Nunca bate com as horas deles e eu nunca falo porque eles estão sempre.... Por exemplo, eles colocam os quinze minutos que eu fiquei a mais, os dez minutos que eu fiquei a mais, entende? Essas coisas...E eu não sei o por quê eu não fico perguntando. Tem sempre um dinheiro a mais. Tem sempre tipo, vinte euros a mais. Eles me pagam por semana, tem sempre uma coisa a mais que eu não sei de onde é que vem e eu nunca falo e eles também nunca falam, nunca.

Sibelle nota que seus patrões não fazem questão de contar cada quarto das horas trabalhadas para alcançar uma hora inteira, mas os arredondam todos os dias para cima oferecendo uma retribuição pelos serviços prestados. Provavelmente, por isso Sibelle não apresenta uma demanda de aumento, como Sylvie observou, ela sabe que no cotidiano seu salário é além do esperado. Sibelle dá outro exemplo:

> Semana passada, menina, eu não trabalhei. Eu trabalhei um dia, um dia é vinte e sete euros, entende? E eu acho que eu fiquei alguns minutos a mais, vamos dizer que dava trinta e cinco, alguma coisa assim... Ela me deu sessenta, ai meu deus de onde que ela tirou sessenta? Eu fiquei me perguntando, da onde que ela tirou sessenta, da onde que ela tirou sessenta? Mas eu não pergunto assim "da onde que tu tirou sessenta?

Esses detalhes oferecidos por Sibelle foram para o entendimento do por que ela não pede para os Boulanger lhe pagarem o transporte. Junto ao fato de receber mais do que o esperado, também tem o dinheiro cotidiano, que lhe é deixado sempre para comprar o que quiser comer. Assim, às quartas-feiras Sibelle escolhe o seu próprio almoço e o das crianças e nos outros dias da semana também pode comprar lanches.

Por iniciativa própria, Sibelle está sempre atenta à falta de algo para o café da manhã da família e compra o necessário com o dinheiro deixado por eles. Assim, a possibilidade que Sibelle tem de fazer compras ao seu gosto também é revertida em cuidado com a família. Dentro deste contexto, é possível compreender que entre ela e Sylvie estabeleceu-se um acordo tácito de compensação salarial e cuidados em que ambas estão satisfeitas. Logo, configura-se a base de uma relação bem ajustada. Dentro desta perspectiva, vê-se diluída algumas das características que compõem esse tipo de relação.

Embora, entenda-se que as características essenciais das relações bem ajustadas estão diluídas dentro de um contexto geral e uma tem ligação com a outra, resultando assim na configuração deste tipo de relação, é possível, para a elucidação da teoria na prática observada, ressaltar algumas das características que compõem a relação bem ajustada. Neste intuito, a partir das falas supracitadas é possível destacar duas das quatro características propostas por Zelizer.

A primeira está no fato da transação econômica entre Sibelle e a família Boulanger distinguir a relação entre eles de outras relações com as quais poderiam ser confundidas. Neste sentido, ainda que Sibelle seja considerada como alguém da família está claro que ela recebe um salário para cuidar das crianças e isso não se confunde com a possibilidade de

algum membro da família receber doações monetárias pela participação nos cuidados dos seus familiares, por exemplo. (ZELIZER, 2012)

A segunda característica observável e que compõe uma relação bem ajustada é a manutenção da relação, pois tanto doador quanto receptores do *care* estão satisfeitos. Nas palavras de Zelizer :

> As relações bem ajustadas reforçam os aspectos da relação que beneficiam as partes e asseguram a continuidade da própria relação, por exemplo, no caso de relações a longo prazo, através de contribuições financeiras em prol do bem-estar econômico futuro da cuidadora, que favorecem seu engajamento e confiança a longo prazo. (ZELIZER, 2012, p. 21)

Desta perspectiva, os oito anos que Sibelle trabalha para a família Boulanger demonstram a continuidade da relação e a forma como os dois lados se organizam, caracterizando uma relação de mutualismo que Sylvie apreende da seguinte maneira: "Eu penso que nós duas, a gente se sente bem. Ela está contente de trabalhar para nós e de ficar com as crianças. Ela faz vários babysittings em outros lugares. E, nós estamos muito contentes em tê-la."

Em relação a Sibelle, não há dúvidas que ela está contente em trabalhar para os Boulanger. Como ele expressa : "Eu me sinto uma visita lá na casa, eu sinto assim, que eu sou alguém importante, entende ? Que eu sou, tipo assim, uma menina estrangeira, que eles acham legal, tipo assim, uma coisa diferente, tal... "[207]

À vista disso, fica explicitado que os dois lados desta relação tem uma satisfação em estarem juntos. Mas, porque esta relação foi iniciada por meio de um contrato de trabalho e se mantém nestes termos, é importante destacar como Sibelle e a família Boulanger partilham dos objetivos e dos interesses da relação do trabalho do *care,* ou seja, "uma visão partilhada pelos pais e pela baby-sitter, relativa ao trabalho que a baby-sitter deve prestar em troca do pagamento que recebe por hora." (ZELIZER, 2012, p. 21). Sendo essa mais uma característica que compõe uma relação bem ajustada.

Ao questionar Sylvie sobre o que para ela era uma boa babá, sua resposta foi diretamente associada a forma como Sibelle trabalha:

[207] Esta fala de Sibelle nos permite pensar que este seria o ideal de uma relação entre *au pair* e família de acolhida, no entanto ela o vive sendo babá. O fato de Sibelle ser paga pelos serviços prestados como babá e viver uma relação harmonisosa com a família mostra que o dinheiro não necessariamente corrompe a boa relação estabelecida.

> "Uma boa babá é uma babá que escuta, que não obriga. E eu acho que esta é toda a força de Sibelle. Ela é uma pessoa que sabe fazer com que as crianças lhe obedeçam sem gritar. Isso é uma boa babá, alguém capaz de escutar e de se fazer respeitar."

Em outro momento da entrevista, ao ser questionada quais eram os esforços psicológicos que ela via como necessários para o cuidado das crianças, ela mais uma vez lembrou-se da capacidade de Sibelle em executar seu trabalho:

> Como esforço mais psicológico tem o esforço de fazer compreender e de escutar. Não obrigatoriamente impor sua visão, mas realmente escutar. Isto demanda um grande esforço. Eu acho que é por isso que as coisas funcionam bem (entre as crianças e Sibelle) porque Sibelle sabe escutar, sabe traduzir e sabe me alertar quando precisa me alertar. Se não, as coisas ficam entre eles e eu não quero saber. É da intimidade deles quatro. Mas, se tem um problema um pouco mais profundo, ela vai me falar.

Nesta fala de Sylvie, vê-se a tradução do trabalho do *care* realizado por Sibelle e como este alcança sua receptora indireta - *Sibelle sabe escutar, sabe traduzir e sabe me alertar quando precisa me alertar*. Além disso, esta fala evidencia a confiança estabelecida e vai ao encontro dos dizeres de Sibelle durante a entrevista com ela realizada quando descreveu sua cumplicidade com as crianças. Minha surpresa por ela dizer que não contava tudo aos pais foi respondida da seguinte maneira:

> Os pais sabem que eu não falo, porque acho ridículo ficar detalhando "Ah, as crianças…" "A Ana Elisa brigou com a irmã, foram nos tapas rolaram, gritaram, choraram". Essas coisas...é normal, tá entendendo? Eu fazia a mesma coisa com a minha irmã e nunca morri.

Por meio das falas supracitadas, confirma-se que Sylvie e Sibelle estão completamente alinhadas a respeito das qualidades que devem ser empreendidas no trabalho do *care*, assim como identifica-se que patroa e empregada compartilham a ideia de que o trabalho executado com as crianças não precisa ser detalhado à mãe[208]. Ao contrário, ambas entendem que manter

[208] A partilha da percepção da relação entre Sibelle e Sylvie também é evidenciada no que diz respeito à possibilidade de ciúmes, porque Sibelle é muito ligada às crianças e as crianças a ela, perguntei-lhe se ela percebia que a mãe tinha ciúmes desta relação. Sua resposta foi : "Nunca, nunca. A relação que eles têm com a mãe é muito forte. Quando a mãe chega, adeus todo mundo, não tem mais Sibelle, não tem mais ninguém. Adeus; então não tem como." Anos mais tarde, na entrevista com Marie, ao perguntar se ela já havia sentido ciúmes de Sibelle com as crianças, sua resposta foi : "Não. A gente não está na mesma posição. Nós temos

a discrição sobre determinados assuntos é importante para a construção da relação entre Sibelle e aqueles que recebem seu cuidado direto.

Portanto, os exemplos aqui apresentados, configuram um ajuste viável entre os aspectos econômicos da relação e a execução do trabalho do *care*, possibilitando destacar três das quatros caraterísticas propostas por Zelizer (2006) constituintes das relações bem ajustadas. A quarta característica atravessa todos os exemplos citados até o momento, sendo ela:

> as relações bem ajustadas identificam claramente a relação frente a terceiros que possam ser afetados, por exemplo, o que significa aos olhos de seus irmãos e irmãs que não são remunerados o pagamento que é feito a um filho em troca de seus serviços. (ZELIZER, 2012, p. 21)

As quatro características essenciais de uma relação bem ajustada apresentadas por Zelizer (2012) enfatizam a relação do cuidador com os receptores indiretos do cuidado, aqueles com os quais, na maioria dos casos, o contrato de trabalho é estabelecido. Dessa maneira, nas características apresentadas por Zelizer (2012) fica implícita a boa relação entre o trabalhador do *care* e o receptor direto do seu trabalho em uma relação bem ajustada. Entretanto, é importante que seja explicitada a boa qualidade da interação entre o doador do *care* e o seu receptor como uma das características de uma relação bem ajustada e não apenas que esta seja suposta. Esta necessidade se justifica para que o lugar do receptor do *care* seja ativo na avaliação do trabalho, pois, dessa forma, na sua vulnerabilidade não seria acrescentada a ideia de que ele é secundário na avaliação da uma relação do *care*.

Considerar o receptor do *care* de maneira evidente é algo confluente com a última fase "receber o cuidado" *(care receiving/recevoir le soin)* das etapas de um trabalho do *care* bem realizado definidas por Tronto (2009). Esta etapa evidencia que, mesmo ocorrendo as etapas anteriores, ainda há a possibilidade do cuidado dispensado não ser realmente aquilo que o receptor precisava. Esta perspectiva inspira a percepção do quanto o receptor do *care* é ativo na relação estabelecida e esse fato também deve ser explicitado ao tratar-se das características essenciais de uma relação bem ajustada. Desta forma, levar-se-ia em consideração a possibilidade de uma integração do *care* acontecer em bons termos com os receptores indiretos e não com os diretos.

---

posições diferentes. Ela é mais como a irmã mais velha e eu permaneço a mãe. Ela nunca tentou pegar meu lugar. Mas eu sei que a Sibelle é muito, muito apegada às crianças."

A relação do *care* estabelecida entre Sibelle e a família para a qual trabalha também é um exemplo de como o afeto não é um problema no desenvolvimento do trabalho. Trabalho este que está para além do desenvolvimento das atividades passíveis de discrição. Esta afirmação, assim como a ilustração da importância do trabalho do *care* na formação e no desenvolvimento pessoal e social daqueles que o recebem, serão evidenciadas no próximo item por meio das palavras de Sylvie a respeito do papel de Sibelle na vida de sua família.

6.3.2 O trabalho do *care* uma contribuição para o bem estar de cada um.

"Sibelle me ajuda a ficar mais serena." É a síntese de todo trabalho de Sibelle recebido por Sylvie. O desdobramento dessa sensação é vista no cotidiano de Sylvie. "Quando eu estou no trabalho eu fico tranquila. Eu sei que ela vai estar lá para cuidar das crianças. Ela contribuiu para a serenidade." Esta mulher, que precisa de outra para poder trabalhar fora de sua casa, sente o quanto sua vida é modificada por poder contar com a interdependência que vive com a babá do seu filho, baseada em experiências anteriores e na confiança que tem em Sibelle devido à forma como esta se posiciona diante dos seus deveres. Ela tem clareza do que significa ter serenidade. "Quando eu digo serenidade é que eu não me pergunto se Sibelle está no horário para buscar Arthur. Antes essa serenidade eu não tinha. Porque a baby-sitter me deixou esperando mais de uma vez e isso foi complicado. Isso mudou o nível da serenidade."

A relação entre Sylvie e Sibelle começou quando o Arthur tinha apenas um ano de vida. Pode-se dizer, portanto, que Arthur cresce com Sibelle, e mesmo que as irmãs de Arthur tenham, diferentemente dele, conhecido alguns anos em suas vidas sem a presença de Sibelle, não se pode negar que Sibelle também as vê crescer. Assim, Sibelle cuida de Arthur desde o seu primeiro ano de vida, as demandas de trabalho foram modificadas, adaptaram-se ao crescimento de Arthur e também são criadas para que Sibelle fique e o trabalho-indireto-profissional que realiza continue a ser exercido. "Quando Sibelle chegou, Arthur tinha um ano e as meninas tinham seis e oito anos. Elas eram pequenas e precisavam da Sibelle … Com o passar do tempo, agora Sibelle toma conta exclusivamente do Arthur, mas ela está sempre presente para as meninas. As meninas são autônomas, elas pegam o metrô, elas se viram, mas há sempre pequenos gestos atenciosos de Sibelle para as crianças, ela leva o lanche, isso modifica o bem estar de cada um. Ela contribui para o bem estar de cada um. "

Arthur, de acordo com sua mãe, é um garoto que precisa do seu espaço e, junto com Sibelle, desenvolveu nas suas atividades práticas um bom senso de organização. Mas, a

contribuição de Sibelle no desenvolvimento de Arthur está para além da disciplina que ele desenvolveu. “Ela é mais do que a organização, não sei, é um estado de espírito também, não sei como explicar. Sibelle é alguém extremamente calma e tranquila, eu acho que Arthur precisa disso também. Se eu tivesse uma baby-sitter estressada, por exemplo, Arthur seria estressado. Ela também permite que ele seja tranquilo. Talvez seja a organização que lhe permite ser tranquilo, mas ela também lhe dá a serenidade. Para mim é importante estar bem na sua cabeça.” Portanto, o trabalho de Sibelle se concretiza no jeito de ser e de estar de Arthur e tem ligação direta com aquilo que parece inato a Sibelle. Não é diferente para as irmãs de Arthur, as quais, mesmo não precisando do trabalho-direto-profissional de Sibelle, continuam a receber seus cuidados em outra instância. “Para as meninas, é como uma irmã mais velha, uma confidente. Sibelle cuidou das meninas quando elas eram pequenas, agora elas cresceram, mas é uma ligação muito forte.”

A relação do *care* construída entre Sibelle e a família Boulanger é permeada de afeto e isso os afasta da ideia de trabalho, no seu sentido originário, aquele do sacrifício. Mas eles não perdem de vista que possuem uma base contratual empregatícia, de troca de deveres e de obrigações. Sibelle é também elogiada por corresponder a um dos critérios comuns entre as patroas (IBOS, 2012), ela tem flexibilidade nos seus horários. Algo importante para que as patroas possam se organizar melhor diante de imprevistos no seu dia. Como por exemplo, a necessidade de ficar mais tempo no seu trabalho. É a empregada que fecha o ciclo da interdependência diante dos imprevistos e permite ou não que sua patroa possa melhor desenvolver seus afazeres e cuidar da sua vida. Por meio das palavras de Sylvie fica explícito o quanto se torna memorável a flexibilidade de uma babá e consequentemente sua importância. “Sibelle é também da flexibilidade, porque tem babá que são estritas em relação ao horário. Quando as crianças eram pequenas, eu ligava para ela e dizia que não podia chegar antes das oito e perguntava se ela podia dar a janta. Ela nunca me disse não. Ela estava todos os dias disponível.”

É importante lembrar que Sibelle também não esquece do seu papel na casa. Ela contou que carrega o conselho de outra babá: nunca esquecer que não era a dona da casa. Assim como, ao dizer que arruma a bagunça das crianças antes de Sylvie chegar para que não surja a queixa - “Ah...mas ela nem arruma a casa, será que ela não tá vendo” -, Sibelle explicita ter consciência do seu lugar social : “Por que são filhas dela, no final vai sobrar sempre pra pessoa estrangeira, de cor, gorda, nordestina, pé rachado.”

Sobretudo, Sibelle sabe guardar as emoções necessárias, e Sylvie reconhece esse posicionamento: “Você sabe, quando você não deixa aparecer suas emoções para as pessoas

que estão ao seu redor, é enorme." Assim, não é por acaso, que Sylvie conclui sobre Sibelle: "Ela é uma força inacreditável, para todos nós."

A percepção de Sylvie sobre o trabalho de Sibelle não deixa dúvida sobre sua importância e o valor que ele tem no cotidiano de toda a família. Assim, esta relação do *care* entre Sibelle e a família Boulanger também pode trazer reflexões sobre o valor monetário deste trabalho, deixando a pergunta: Quanto vale a serenidade que estrutura uma organização familiar ? Este questionamento se expande e nos pergunta : Quanto vale o cuidado e o cuidar que estruturam nossas vidas?

A trajetória de Rita, uma brasileira que chegou na França em 2009 como *au pair*, será apresentada a seguir para nos auxiliar a pensar no valor monetário do trabalho doméstico do *care*. Rita, para ter melhores condições de vida, teve que modificar os planos que a trouxeram para França. « Em um momento vi que estava fazendo carreira de babá e sem perspectiva de conforto ». Assim, a realização do seu mestrado em dança, compatível com os horário de trabalho como babá (a partir das 16h30), foi deixado de lado para a realização de um mestrado profissional. Este com um horário condensado em duas manhãs e aos finais de semanas permitia que ela se dedicasse na busca de atividades melhores remuneradas. Tanto durante sua formação, quanto depois. Por ser um mestrado profissional, voltado para o mercado de trabalho, Rita, após seu término, teria mais condições de encontrar um trabalho do que após a realização do mestrado em dança. No entanto, se o trabalho doméstico do *care* fosse valorizado Rita também poderia considerar permanecer nesta função.

6.4 Rita e sua trajetória de *care*

Rita, nasceu em 1981, filha de uma mulher com curso técnico em contabilidade e um professor universitário. Neta, por parte de mãe, de uma senhora que fazia bolo para vender e um capataz de fazenda e, por parte de pai, uma avó era dona-de-casa, e um avô servidor público. Ela é a participante desta pesquisa por meio da qual eu explicitarei a comparação entre trajetórias do *care* apresentadas no início deste trabalho e de uma *au pair,* assim como por meio da sua história apontarei reflexões sobre o que seria o trabalho do *care*.

Eu conheci Rita quando tínhamos 28 para 29 anos, éramos as mais velhas de um grupo de *au pair* que se encontravam para um pic-nic organizado via internet. Ainda que Rita tivesse chamado minha atenção, pois realizava um *détiré*[209] em pleno Champs de Mars[210],

[209] Passo de ballet no qual um dos pés é esticado e segurado por uma das mãos, enquanto o outro é à base do equilíbrio da bailarina.

aproximei-me porque reconheci uma idade mais avançada do que a das outras meninas. Rita, assim como eu, não correspondia à faixa etária mais comum associada as *au pair*. Ela aceitou me conceder uma entrevista para o mestrado, a qual se transformou em alguns outros encontros, assim como em um dos principais relatos utilizado àquela altura. Na peneira do tempo decorrido, Rita foi ficando como uma das *au pair* próximas a mim.

Dizemos que, no inicio do programa *au pair,* todas as pessoas se conhecem e se aproximam por afinidade superficial. A vida e/ou as não afinidades vão criando pequenos grupos dentro do grande grupo *au pair*. Encontros agendados pela internet, pois é preciso conhecer pessoas no novo país, acolhimento de desconhecidas no seu quartinho, porque é preciso ajudar aquelas que nos mostram como poderíamos estar se tivéssemos problemas longe do que chamamos de casa, vão se transformando em troca de telefone, convites para pequenos encontros. A vulnerabilidade implícita na condição de *au pair* (lê-se estrangeira, ligada a uma família de acolhida), gera uma rede de interdependências graças a qual o percurso se realiza. Está na condição de imigrante uma aproximação por necessidades, por afinidade cultural, que toma uma forma possível ao longo do tempo. No caso das *au pair* brasileiras, além da nacionalidade, temos a condição específica de estarmos fazendo parte deste programa que nos nomeia no novo país.

A trajetória de Rita permaneceu próxima a minha, e inúmeras histórias foram gravadas. Formalmente foram realizadas três entrevistas, no entanto a facilidade tecnológica, com a presença constante do celular no cotidiano, permitiu que relatos fossem colhidos como material de pesquisa. Inúmeras vezes, Rita ouviu "posso gravar?" "conta de novo?", inúmeras outras vezes eu apenas ouvi. Ouvi como se ouve histórias de quem encontramos regularmente, repetidamente, em cenários e tons diferentes. Eu aprendi acolhendo o cotidiano, assim como gravando áudios: Rita e a necessidade de construir-se profissionalmente; Rita e um garoto com problemas; Rita, *au pair*, *nounou* e professora de ginástica de uma mesma família; Rita, uma babá, no desfile do Alexis Mabielle; Rita e os imprevistos do trabalho.

Graças à convivência com Rita e outras *au pair*, era possível falar sobre os sentimentos e os posicionamentos enquanto trabalhadoras. Inúmeras eram as possibilidades de exemplos com as histórias de Rita. Mas, ao longo desses anos, o que se materializou e escolhi destacar foi uma trajetória do *care*. Nesta, diferentes eventos aconteciam sem modificar a essência do que Rita fazia, o *care*.

[210] O Campo de Marte é uma grande área verde, em Paris, localizada entre a Torre Eilffel e a Escola Militar.

Rita soube transformar sua atividade. Seu *care* tornou-se uma forma rentável com a qual ela adquiriu estabilidade financeira. De *au pair*/*nounou* Rita tornou-se *auto-entrepreneur*[211], ela deixou a categoria trabalhadora do *care* e hoje corresponde a de guia turística. Esta trajetória de Rita consolida a afirmação de que para as *au pair* o trabalho doméstico do *care* é um veículo, uma entrada na sociedade francesa que também colabora com uma maior inserção neste local, assim como a história de Rita aponta reflexões sobre a definição do trabalho do *care*, deixando o questionamento sobre que tipo de trabalho pode ser definido como um trabalho do *care*. Tendo isto em vista, dentre as inúmeras possibilidades de falar sobre o *care*, por meio da experiência desta ex-*au pair/nounou,* Rita, escolhi apresentar seu percurso de maneira ampliada, tendo como horizonte novas reflexões. Deste modo, a trajetória do *care* de Rita ilustra a afirmação realizada no início desta pesquisa: nem todo trabalho é um trabalho do *care*, mas em todo trabalho há um *care*.

Para tanto, Rita escreveu sua própria história, na qual eu inseri minha leitura (análise). Essa maneira de construir o relato de Rita foi escolhida no intuito de que ela, sem minha interferência, selecionasse os eventos que contaria e a forma de organizar o seu relato. O mesmo poderia ter sido feito com uma entrevista na qual eu apenas pedisse para ela falar, sem interrompê-la. Esta opção foi descartada devido à imposição de outra dinâmica na nossa relação e sua consequente encenação. Rita preferiu durante uma viagem rememorar sua trajetória e comigo dividi-la em escritura, respeitei. Lê-la me fez reconhecer a linguagem por mim utilizada para falar das atividades que realizamos ao longo desses anos.

Dessa maneira, também pude ilustrar e concretizar algumas convicções, compreendendo melhor a inscrição da minha vida nesta pesquisa... Para mim, esta pesquisa não faria sentido se Rita não entendesse comigo que a atividade que desenvolvíamos como *au pair/nounou* era um trabalho do *care*; se eu com ela não conhecesse melhor o que era esse trabalho e, se juntas , não caminhássemos nesses termos. Assim como, não sei o que seria a sociologia senão essa partilha de conceitos e práticas que vão se construindo mutuamente e procurando seus ajustes. Nesse sentido, faz-se fato minha incompreensão de um saber que se pretende neutro quando sua própria construção ocorre por meio de interações e estas são inevitavelmente realizadas com aquilo que temos, incluindo as emoções. Ter um contato constante com Rita me permite saber quem ela é, suas semelhanças e distinção das outras *au pair*. Ter um contato regular com ela me permite compreender a complexidade de

[211] Auto-empreendedor, um regime simplificado de declaração e cotização.

determinados eventos, mesmo quando relatados de maneira apenas descritiva. Portanto, estar e ser próxima de Rita me permite conhecê-la.

6.4.1 Rita por Rita

Aqui nessas linhas contarei um pouco minha história de vida. Eu sou a Rita, brasileira da cidade de Campo Grande - MS, de classe média, filha única. Formada em Turismo e Hotelaria e também em Educação Física. A minha primeira profissão foi professora de balé para crianças e adolescentes, também posso dizer que fui bailarina profissional por um breve período de tempo. No Brasil eu nunca exerci a profissão de turismóloga, profissão de quem faz o bacharelado em turismo. A área na qual eu atuei no Brasil sempre esteve ligada à área de educação física e particularmente dentro da área de dança. Eu já fui professora de dança, bailarina, garçonete de hotel, professora de Pilates, personal trainer, recriadora infantil, *au pair*, babá, assistente pessoal e hoje sou guia de turismo conferencista.

A vontade de migrar me era intrínseca desde muito jovem, me lembro que esta vontade de mudar e morar em outro lugar me veio aos 15 anos. Primeiramente queria muito morar nos Estados Unidos, mas meus pais, de classe média, não poderiam financiar meus estudos fora do país. Ainda assim, pude fazer uma viagem de férias para a Disney aos 15 anos e fiquei com esse sonho guardado no inconsciente. Sempre falei que queria morar em NY.

Aos 26 anos, logo após terminar a minha segunda faculdade, decidi fazer o programa *au pair* nos Estados Unidos, pois esta era a única maneira que poderia financiar uma experiência fora do país. O meu principal objetivo era viajar para aprimorar o meu nível de inglês. Para me aventurar procurei por uma agência de turismo em Campo Grande, a Teka Tour. Esta agência trabalhava com a operadora Cultural *Care Aupair*, que por sua vez fazia todo o processo de seleção de famílias e *au pairs*. A agente de viagens me explicou como funcionava o programa, preenchi vários formulários, fiz um teste de inglês e fui colocada em relação com algumas famílias por um sistema de computador. A família escolhida era de pais por volta dos 45 anos, com duas e crianças de 8 e 10 anos, uma menina e um menino.

Fui para os Estados Unidos em Junho de 2007. Fiquei por um ano em uma cidade nos subúrbios de Boston. Eu era mais uma motorista do que uma babá. Estudei inglês e viajei um pouco durante este ano de *au pair*. Eu acho também que tive sorte com esta família, pois não tive grandes problemas e eles me respeitavam bastante. Não tivemos uma empatia calorosa, mas sempre amigável. Acho que devido à personalidade deles, eles eram muito sérios e rígidos com as crianças e até com eles mesmos na relação entre o casal. Logo depois que voltei para o Brasil não tive muitas notícias deles. De vez em quando eu mandava algum

email, eles me respondiam cordialmente, mas sem muitas linhas ou demonstrando muitos sentimentos. Hoje, com as redes sociais eu tenho mais troca de informações com as crianças, que já são jovens de 18 e 20 anos. Os dois já estão na universidade. Depois de quase 10 anos, encontrei com a família toda em um breve almoço em Paris, durante o verão europeu. Vejo esta experiência dos Estados Unidos como enriquecedora, mas eu não me adaptei ou amei o estilo de vida americano. A meu ver, muito consumista, sem preocupação com o meio ambiente e, para mim, as relações humanas eram muito formais e frias. A maioria dos amigos que fiz durante este ano era de brasileiros, latinos, europeus ou chineses (pessoas com quem encontrei na universidade, durante o curso de inglês ou outras *au pair* do grupo da minha coordenadora do intercâmbio). A única pessoa americana com quem mantive amizade foi um ex-namorado, filho de pai americano e mãe sueca, que tinha vivido no Suécia a maior parte da sua vida, dos seus 6 anos até os 18 anos.

Depois desta experiência nos Estados Unidos eu voltei para o Brasil, onde fiquei durante um ano, entre Julho 2008 à Julho 2009. A readaptação à cultura foi um pouco estranha. Não queria ter ficado nos Estados Unidos, mas também não queria estar no Brasil. Me sentia estranha em um local conhecido. Durante este ano fui trabalhar como *personal trainer* e como professora de Educação Física em um Centro de Referência de Assistência Social – CRAS. Neste centro eu ministrava aulas de Educação Física e aulas de dança para as crianças e adolescentes que participavam das atividades do centro. Esta experiência de trabalhar com crianças de baixo poder aquisitivo e em estado social precário foi dolorosa, mas um aprendizado enorme para a minha formação profissional enquanto professora e também no trabalho de cuidado[212] como *au pair*.

Durante este ano que passei no Brasil, eu pensava muito em migrar novamente e procurava cursos e intercâmbios para viajar, mas desta vez para a Europa. Eu tinha a idéia de estudar um mestrado em dança. Durante esse período de pesquisa falei com uma ex-professora que me aconselhou a França. Foi então que comecei a ver as possibilidades de intercâmbio. Decidi mais uma vez pelo *au pair*. Eu já tinha 27 anos e era quase a idade limite para poder ter o visto para este intercâmbio. Não encontrei nenhuma agência em Campo Grande que fazia o processo de seleção. Então, comecei a ver por internet. Na época existia uma rede social chamada Orkut, e nesta rede social existiam comunidades de troca de informações. Achei então a comunidade *Au Pair* na França. Ali algumas meninas me indicaram os sites *Au Pair World* e *Bébé Nounou*. Entrei no site *Au Pair World* pois o *Bébé*

[212] Respeitei a forma escolhida por Rita de usar a palavra em português.

Nounou era todo em francês e eu ainda não falava o idioma. A primeira família que me contatou foi a família com quem eu fiz o processo de visto e intercâmbio. Tive contato com outras famílias, mas todas as outras eram do interior da França e eu queria ir para Paris ou região parisiense. A família que escolhi morava no subúrbio de Paris. Mas muito bem localizado perto dos transportes.

A família que iria me receber era franco-portuguesa, formada por um pai solteiro, de 28 anos e duas crianças de 3 anos e 4 anos e meio. A princípio eu fiquei meio insegura pelo fato do pai ser "pai solteiro". Pensei que poderia ser algum tipo de golpe, mas ele me mostrou as crianças e a casa por vídeo, me passando mais segurança. Ele fez todo o processo para a obtenção do visto de *au pair* e eu consegui. Todo o processo durou mais ou menos 9 meses desde o primeiro contato. Durante esse tempo ele teve outra *au pair* de origem suíço-brasileira. Vivi com esta família durante um ano, a convivência foi muito boa e houve muita empatia. Eu cuidava das crianças pela manhã antes de levá-los para a escola e os buscava na saída da escola. Depois eu me ocupava[213] deles das 16 horas até às 20 horas. O pai das crianças trabalhava como técnico eletricista nas *Galerias Lafayette* e o seu trabalho era das 19 horas até as 3 horas da manhã. Então, ele não se ocupava das crianças pela manhã, pois dormia e nem às noites, pois trabalhava. Eu fazia o curso de francês no período das 11 horas da manha até às 13 horas.

As crianças se apegaram muito a mim, pois eu era a figura que estava mais presente na vida deles. A mãe das crianças estava coabitando na casa quando eu cheguei, mas os pais já não se relacionavam mais. Um mês após a minha chegada, ela foi embora. Então, as crianças recorriam a mim quando sentiam alguma forma de insegurança ou alegria. Durante todo o ano em que morei com eles, a mãe não ligou para as crianças nenhuma vez, quem ligava para ela era eu, para que as crianças falassem com ela, pois elas me pediam para falar com a mãe.

Os avós das crianças também tinham um papel fundamental com o cuidado delas e também na minha integração como estrangeira. Acho que essa afinidade com os avós dava-se pelo fato de a avó, de origem portuguesa, ter vindo para a França como babá e também exercer o trabalho de cuidadora de idosos. Ela me ajudou muito no começo, inclusive com a língua. Ela se comunicava comigo em francês, e me perguntava se eu tinha entendido tudo, se não entendia ela me falava em português. Isso foi fundamental para o meu aprendizado da língua e para a minha inserção na cultura.

[213] É comum entre as brasileiras que cuidaram de crianças na França utilizarem essa construção. É nesse país que elas aprendem a se ocupar de outro e não no Brasil, onde tomariam conta.

Eu fiquei muito amiga da família estreitando os laços afetivos. Os avós das crianças receberam meus pais durante a primeira viagem que eles fizeram para a França e também foram para o Brasil comigo para visitá-los. Ainda hoje participo muito das atividades familiares e conheço parentes e amigos. Sou considerada uma filha e uma irmã por eles. Eles me chamam de "a filha brasileira" ou a "irmã brasileira" (a tia das crianças me chama de irmã).

Depois de viver um ano com eles eu entrei na universidade, meus horários não eram mais compatíveis com os horários da família. Então eu resolvi mudar de família. Um amigo me ofereceu o seu lugar de *au pair* na família para a qual ele trabalhava. Ele me apresentou a família, que dessa vez era uma mãe viúva com dois meninos, um de 16 anos e outro de 8 anos. Eu fiz uma entrevista com a mãe e fizemos um contrato *au pair* por um ano. Com esta família também tive uma ótima relação e foi quando entrei na faculdade. Tinha mais independência, pois já falava francês e tinha um quarto separado do apartamento da família.

Eu me ocupava somente do menino de 8 anos. Ele era bem independente. A minha rotina era estudar de manhã, buscá-lo às 16 horas e me ocupar dele até a hora em que a mãe chegava, às 20 horas. Eu também dava aula particular de Pilates para a mãe e para uma tia da família. Neste período, também comecei a trabalhar nos finais de semana como garçonete de café da manhã em um hotel. Este trabalho me complementava a renda, assim eu pude viajar e também pagar a minha inscrição na faculdade. Depois deste ano não quis ficar com esta família, pois queria mais independência.

No terceiro ano de França, eu me mudei e fui morar com uma amiga. Neste momento, eu passei de *au pair* à babá (em francês *nounou*). Os primeiros trabalhos como babá não duraram muito, pois as condições de trabalho não eram claras e eu resolvi mudar de família por duas vezes. Neste mesmo momento encontrei um trabalho como professora de dança em um centro sociocultural no subúrbio de Paris. Então, em fevereiro de 2012 encontrei uma família que eu podia conciliar o trabalho como professora de dança e como babá. Eu cuidava de uma só menina chamada Marie, ela tinha apenas 6 anos. Cheguei nesta família bem no meio de uma separação. Os pais da pequena estavam em um processo de divórcio de um casamento de mais de 15 anos. No começo ela não sentiu a separação, pois os pais ainda moravam juntos e a protegeram das discussões. Mas, a partir das férias de julho eles comunicaram que ela teria duas casas. Foi a partir daí que ela começou a se questionar o porquê ela teria duas casas e o fato dos pais não estarem mais apaixonados. Durante todo esse processo ela se confidenciava comigo para falar dos sentimentos que essa situação provocava nela. Ela era uma criança calma e carinhosa, mas tinha alguns momentos de crise, pois os

pais eram muito ausentes, saindo muito à noite e quem se ocupava dela era eu. Uma vez ela escondeu-se de mim logo após o jantar, pois eu não a deixei ver televisão. Não conseguia achá-la e, por um momento, eu pensei em chamar o bombeiro. No final, ela estava escondida dentro do cesto de roupas sujas. Quando comentei com a mãe o acontecido, ela me confessou que ela fazia a mesma coisa com ela.

Trabalhei nesta família de fevereiro de 2012 a julho de 2014, com contratos de duração determinado. A partir de 2014, comecei a trabalhar com a atividade de guia de turismo em uma grande agência da capital francesa. Deste momento em diante não trabalhava mais regularmente com a Marie, mas continuava fazendo alguns *babysittings* à noite, quando a mãe dela saía para jantares. Então, um ano e meio depois que parei de trabalhar com eles, ainda mantive contato com esta família. A relação de trabalho com a mãe da Marie é muito saudável, ela me apoiou quando eu quis sair para seguir com a carreira de guia de turismo. Quando tive problemas para encontrar apartamento em Paris ela ofereceu a casa dela para que eu pudesse morar durante o período que estava procurando casa. Não somos íntimas, mas temos uma relação de muito respeito.

Em abril de 2014, após ter feito a formação de Guia Conferencista, comecei a trabalhar na agência de turismo receptivo *Paris City Vision*. Fui seguindo a carreira de guia de turismo e deixando a profissão de babá em segundo plano. Mas, a transição de profissão foi gradual. Ainda mantenho contato com todas as famílias que trabalhei como *au pair* e com algumas famílias que trabalhei como babá. Penso que a relação de *au pair* é mais íntima do que a de babá, pois tem aquele mito ou *"approche"* de que você faz parte da família.

No final de 2015, tive uma breve experiência profissional como assistente pessoal. Através de meus trabalhos como guia conheci uma pessoa de classe social elevada, de origem brasileira e de renome. Ela gostou dos meus serviços como guia e me ofereceu uma oportunidade como assistente pessoal. Trabalhei com ela por um período de 11 meses. No início das nossas atividades ela respeitava os horários e a remuneração combinados. A partir de certo momento os meus serviços ficaram "caros para ela" e já não tinha muita hora de trabalho. Ela tem outros assistentes pessoais e um mordomo. Sua relação de trabalho com o mordomo sempre me chamou a atenção. Ele começou a trabalhar com ela aos 17 anos, ela interrompeu seus estudos e o levou para morar com ela nos Estados Unidos, dizendo que ele estava tendo uma "oportunidade". Sendo que ela não deu chances para ele estudar, nem ao menos o idioma. Comigo ela tentou fazer o mesmo, me oferecendo uma oportunidade para voltar ao Brasil. Mas eu não aceitei, pois financeiramente e por interesses pessoais não era vantajoso. Ainda presto serviços esporádicos para ela, mas sem vínculos e por breves

períodos. Isso também é uma escolha minha, pois trabalhar com ela demanda muito investimento de tempo e, financeiramente, não é compensatório.

Para concluir, hoje exerço a profissão de guia de turismo independente, prestando serviços para várias agências de turismo receptivo em Paris. Entendo que a minha experiência como babá me ajudou a ser a profissional que sou hoje, pois o trabalho de guia de alguma maneira se assemelha ao de babá, pois estamos constantemente com a atenção direcionada ao outro. Ao analisar a minha carreira profissional percebo que quase sempre estive voltada ao trabalho do cuidado, tanto como professora de dança, garçonete, assistente pessoal, professora de educação física, personal trainer, professora de Pilates, babá e também como guia de turismo.

6.4.2 O trabalho doméstico do *care* como o início de uma inserção social

A trajetória do *care* de Rita se distingue das histórias das mulheres da família Franco apresentadas no inicio deste trabalho. Naquelas histórias, mulheres ainda crianças, entre 10 e 15 anos de idade, partem da casa dos pais para realizarem o trabalho doméstico do *care*, pois vivem grandes dificuldades econômicas. Rita deixa a casa de seus pais em idade adulta e não por necessidade financeira. No entanto, a semelhança é que tanto as mulheres da família Franco quanto Rita podem oferecer um trabalho doméstico do *care*, além do fato de que este será realizado em troca de comida e alimentação. Portanto, gerações distintas de mulheres, com condições financeiras não equiparáveis, mas não passíveis de classificá-las como pertencentes à classe mais favorecida da sociedade, utilizam o trabalho doméstico do *care* para buscar melhores condições de vida. Demonstra-se, assim, que este tipo de atividade é utilizada pelas mulheres como ferramenta na busca de seus objetivos. Constatação que vai ao encontro dos dizeres de Destremau (2005) :

> O emprego doméstico é uma oportunidade para milhares de mulheres! É o único "negócio", que a maioria pode realizar para sair da pobreza, da dependência, da vulnerabilidade, ou para sustentar suas famílias. É a primeira forma de emprego feminino no mundo, e dos migrantes na Europa.[214]

[214] "L'emploi domestique est une opportunité pour des centaines de milliers de femmes ! C'est le seul " métier " que beaucoup peuvent exercer pour sortir de la pauvreté, de la dépendance, de la vulnérabilité, ou pour prendre en charge leur famille. C'est la première forme d'emploi féminin en général dans le monde, et des migrantes en Europe."

Portanto, o trabalho doméstico do *care*, é o início de uma inserção social para muitas mulheres não pertencentes à classe mais abastada, mas pertencentes a diferentes níveis socioeconômicos das classes menos favorecidas. A indiscutível demanda de cuidados com a casa e com os filhos dentro de grupos com condições distintas de supri-la, cria variadas formas de respondê-la. Origina-se, assim, uma diversidade de trabalhadoras domésticas, dentre elas as *au pair* e aquelas nomeadas nesta pesquisa como trabalhadoras familiares. Estas trabalhadoras não fazem parte das representações do trabalho doméstico, historicamente e estatisticamente constatado e, por isso, não são associadas às empregadas domésticas. Por consequência, também são excluídas da ideia de trabalhadoras domésticas e apagadas como realizadoras deste tipo de trabalho. Isto é possível, pois, para elas, o trabalho doméstico é como um veículo, algo que irá transportá-las a outro lugar. Ao mesmo tempo, em alguma medida, essa mobilidade é possível, pois estas mulheres não estão associadas à realização do trabalho doméstico. É um círculo vicioso que colabora com a manutenção de determinados lugares sociais.

Por meio da história de Rita é possível verificar que, mesmo entrando em um país por meio da realização do trabalho doméstico, ela não permaneceu a ele vinculada. Inclusive, enquanto o realizava, lhe foi possível desenvolver outros tipos de trabalho, até mesmo dentro da própria família na qual era *au pair*. A possibilidade de Rita realizar outros tipos de trabalho para além do doméstico também se concretizava, pois ela tinha outros saberes vindos de uma formação anterior. Esta é uma característica passível de ser observada em trabalhadoras domésticas que são imigrantes: em seus países de origem, elas têm, no mínimo, outra formação que lhes possibilita uma profissão que não a de doméstica. Nesse sentido, elas se diferenciam dessas trabalhadoras em seu país e esse aspecto é contemplado pelo programa *au pair*.

Para participar do programa *au pair* é necessário, no mínimo, ter o ensino médio e como constatado, a maioria das *au pair* brasileiras ultrapassam esse nível nos seus estudos, sendo possuidoras de diploma universitário. O caso de Rita corresponde a esta afirmação, ela tinha outra profissão no Brasil quando chegou na França e isso também possibilitava que ela investisse em outros tipos de afazeres. Dentro desse contexto, Rita, assim como outras *au pair,* possuem ferramentas (condensadas no fato de serem estudantes) para efetivar o trânsito de trabalhadoras domésticas para outros tipos de trabalho. Se isto não é possível graças à profissões que possuem desde o Brasil, o fazem mantendo seu perfil de estudante e investindo em outra formação no país de acolhida. A segunda opção é a mais comum, pois, para fi*care*m no país, o ingresso em uma universidade é uma alternativa e um diploma local facilita a busca

por um trabalho. Assim, estas brasileiras procuram uma formação que também possa ser uma possibilidade de emprego[215] e podem, dessa maneira, serem caracterizadas como trabalhadoras domésticas que executam um trabalho do tipo veículo.

No caso das trabalhadoras familiares, da família Franco, o estudo não é uma ferramenta por elas utilizadas para seu trânsito para outros trabalhos. Nestes casos, pode se dizer que a própria invisibilidade do fato de serem trabalhadoras domésticas e sua consequente não participação na representações social destas mulheres, facilita sua mobilidade. Assim, ao não serem identificadas como empregadas domésticas, transitam sem esse registro e podem ocupar outros lugares.

> Com frequência, o cuidado está instituído socialmente de uma maneira que o trabalho que lhe acompanha se torna aquele do membros menos favorecidos da sociedade. É difícil de saber se os menos favorecidos assim o são, pois eles praticam a cuidado e este é desvalorizado ou se, a fim de desvalorizar as pessoas, elas são limitadas em efetuar o trabalho do *care*.[216] (TRONTO, 2009, p. 156, tradução própria)

Portanto, as trabalhadoras que exercem o trabalho doméstico como um veículo desfrutaram da representação social que as afastam da ideia de empregadas domésticas, seja porque fazem parte de um programa de intercâmbio ou porque são membros da família. Cada uma dessas razões são permeadas por uma ideia semelhante: o reforço da naturalização do trabalho doméstico como gesto, quando aqueles que o recebem, não pagam por ele; ou seja, quando quem realiza o trabalho não recebe um salário. Nesta lógica, ao receber um salário pelo trabalho feito, a pessoa se torna uma empregada e, consequentemente, uma trabalhadora doméstica. No entanto, porque o emprego doméstico está associado a um grupo determinado de pessoas, e originalmente as trabalhadoras do trabalho doméstico como veículo não fazem parte deste grupo, mesmo recebendo um salário pela atividade realizada, elas mantém sua distinção. Assim, Rita e as outras *au pair* têm a possibilidade de transitar no país de acolhida, desfrutando do privilégio da invisibilidade que outras babás, aquelas desassociadas da

[215] Rita, chegou na França com o intuito de fazer um mestrado em dança. No primerio ano, ela se dedicou à aprendizagem da língua francesa e, no segundo, deu início ao seu objetivo primário. No entanto, as dificuldade em conciliar um mestrado não favorável ao mercado de trabalho e a perspectiva de se estabilizar no país de acolhida, fez com que ela buscasse outra formação. Assim, ela trocou o objetivo que lhe trouxe à França por um que lhe dava melhores condições de ficar nesse país.

[216] *"Souvent, le soin est institué socialement de telle sorte que le travail qui l'acccompagne devient celui des membres les moins aisés de la société. Il est difficile de savoir si les moins aisés le sont parce qu'ils pratiquent la sollicitude et que le soin est dévalorisé ou si, afin de dévaloriser des personnes, elles sont contraintes d'effetuer ce travail de soin."*

imagem de estudante e, portanto, concernentes à tradicional imagem de trabalhadoras domésticas, não possuem. Em outras palavras, as ex-*au pair/nounou* tem mais possibilidade de deixarem o trabalho doméstico do *care* do que outras babás, e a passar a ocupar funções mais bem remuneradas.

Por meio da história de Rita é possível constatar uma forma utilizada do trabalho doméstico do *care* para o desenvolvimento de uma trajetória em outro país. Dentre os trabalhos por ela realizados constata-se o cuidado com o outro de maneiras distintas, no espaço íntimo, no espaço público, em grupo ou individualmente. No entanto, as atividades realizadas fora do ambiente doméstico e voltadas para pessoas menos vulneráveis - aquelas que, diferente das crianças e dos idosos, por exemplo, não precisam de cuidados evidentes - são melhores pagas. Dessa maneira, a história de Rita também permite o questionamento de valores morais e políticos, deixando em aberto a reflexão a respeito da fragmentação do *care* e do quanto a marginalização deste trabalho tem vantagens ideológicas (TRONTO, 2009). Esta reflexão pode ser orientada pela pergunta: quais as implicações da divisão do *care* entre *care* necessário e atividades de serviço pessoal [217] (KARI, apud TRONTO, 2009,p.41) na organização social.

[217] O *care* necessário é aquele que nós não podemos dar a nós mesmos, pois precisamos que outro o realize para nós. Neste caso, está incluso o cuidado de crianças, pois elas não podem cuidar de si. As atividades de serviço personal, constituem o *care* que podemos realizar por nós mesmos, mas que escolhemos demandar a outra pessoa.

CONCLUSÃO

A tese aqui defendida foi a de que temos uma dificuldade de nos identificarmos com os socialmente mais vulneráveis. Essa dificuldade foi apresentada como um dos obstáculos para o reconhecimento do trabalho do *care*. O percurso para chegar nesta tese, com as reflexões e conclusões nele contido, serão aqui apresentadas mantendo a idea de trajetória que inspirou a construção desta pesquisa desde o seu título. Assim, serão relembrados os raciocínios e suas consequentes conclusões que constituíram as três partes desta pesquisa. Após este percurso realizado, serão destacadas as ideias mais importantes e a reflexão proposta ao longo deste trabalho : somos trabalhadoras do *care*.

Nesta trajetória de pesquisa, com o objetivo de contribuir com os estudos do *care*, foi priorizada sua produção bibliográfica e em cada uma das suas três partes foi respondida a pergunta : Quem cuida do quê e como ? . As respostas encontradas permitiram a descrição, a análise e a organização política das atividades do *care* doméstico.

Na primeira parte- Os cuidados metodológicos – o paralelo entre o conteúdo de um mito, escrito antes de Cristo, e o de uma perspectiva teórica, formulada nos anos 80, permitiu a constatação de que as percepções de distintos períodos da história a respeito do cuidado e do cuidar se aproximam, mesmo que por meios de construção de distintas formas de pensamento. Esta confluência evidenciou que o cuidado é constituinte dos seres humanos e por consequência das relações que os cercam - com (o) cuidado se faz (o) Homem - tornando-os vulneráveis e interdependentes, indiferente à época na qual as ideias a esse respeito são desenvolvidas.

A influência do estruturalismo nesta pesquisa não está apenas na escolha de um mito para explicar a realidade, mas também e, em especial, na utilização do conceito de "bricolagem". Este veio ao encontro da experiência na construção deste estudo. De acordo com Lévi-Strauss (1970), o bricoleur faz uso de variadas formas de mensagens em virtude do princípio de que "isto sempre pode servir", realizando uma bricolagem intelectual e elaborando estruturas conforme as ferramentas que possui (LÉVI-STRAUSS, 1970). Além disso, a defesa do método de bricolagem passa por uma postura que rompe com aspectos dos métodos positivistas como o reducionismo, a fragmentação e a neutralidade. Assim, o sentido que o conceito de bricolagem ofereceu à construção desta pesquisa e o posicionamento político nele refletido se sobrepuseram ao seu empreendimento propriamente estruturalista.

Mesmo com a possibilidade de propor uma metodologia própria de uma ciência interpretativa ou de uma etnografia multissituada como métodos para esta pesquisa, escolhi a manutenção da explicitação daquilo que me inspirou. Esta postura também se justifica pelo registro de um percurso de construção de pensamentos, que pode colaborar para futuras compreensões, assim como pelo fato de que durante a pesquisa outro método nela adotado - a autossocionálise, confluiu com a ideia de bricolagem.

A realização da autossocionálise, no intuito de exercitar uma auto-percepção e oferecer ao leitor ferramentas para a compreensão das ênfases analíticas escolhidas e, por consequência, de construir de maneira mais profunda o conhecimento situado, apresentou a trajetória do *care* das mulheres da minha família: todas as cinco mulheres do meu lado materno, foram trabalhadoras domésticas, porém não possuíam esta autorreferência. Esta descoberta, assim como meu empenho em entrevistar Deusa (brasileira que foi babá na Itália) evidenciou minha postura de bricoleuse, pois a partir de diferentes materiais que foram encontrados, fui "confeccionando colchas" e realizando uma bricolagem intelectual (DENZIN; LINCOLN, 2006).

Imbuída da postura de uma bricoleuse utilizei as trajetórias das mulheres da minha família materna para refletir sobre o legado por ela recebido, em contraponto ao da minha família paterna. Desta maneira, foi ilustrada a influência do trabalho do *care* na formação dos indivíduos e em suas posturas nas práticas sociais, pois expressou-se como dois grupos de mulheres- aquelas com experiência do trabalho doméstico na casa de terceiros e aquelas que cresceram em um casa de comerciantes - constroem relações distintas, tanto no espaço íntimo quanto fora dele. É verdade que as resultantes diferenças não são explicadas apenas pela experiência do trabalho do *care*, mas antes, pelas condições financeiras, que por sua vez, são a causa da entrada no mercado do trabalho doméstico/do *care*. Este fato permitiu a ilustração das hierarquias presentes no interior de uma classe social, demonstrando que um dos aspectos que as define é a posição que seus indivíduos ocupam em relação ao *care*. Ou seja, aqueles que na maior parte do tempo, realizam o *care* para outrem, em especial quando o fazem cotidianamente, caracterizando esta atividade como trabalho (assalariado ou não), fazem parte de um grupo inferior na hierarquia social, em comparação àqueles que, na maior parte do tempo, recebem o *care*.

O acesso ao trabalho doméstico/do *care* como medida socioeconômica não é uma novidade. A presença ou não de uma mensalista é um dos fatores para o cálculo das classes econômicas dos domicílios brasileiros no Critério de Classificação Econômica Brasil (CCEB), por exemplo. Mas, o que foi anunciado na primeira parte deste estudo foi a

elucidação de como a " medida do *care* " pode ser usada para constatar as hierarquias contidas dentro de um grupo. Nesse sentido, e como mostrado por meio da análise das minhas famílias materna e paterna, é possível distinguir dentro de uma mesma classe social (não apenas entre classes distintas) os diferentes grupos que a compõe. Provavelmente, este mesmo raciocínio poderia ser aplicado no interior de uma família nuclear para a compreensão do lugar hierárquico que cada um dos seus membros ocupa nas relações estabelecidas. Em todo caso, neste estudo, foi do meu interesse demonstrar que esta lógica também se aplica à categoria das trabalhadoras domésticas, pois as hierarquias que a constituem podem ser definidas pelo tempo que cada mulher permanece neste trabalho ou pelo tempo que a ele se dedica. Esta percepção sustentou a ideia de trabalho como veículo que foi apresentada em outra parte desta pesquisa.

A história das mulheres da minha família também exemplificou um tipo de arranjo entre a demanda do trabalho doméstico e os limites financeiros, possibilitando a respostas à pergunta : quem cuida do quê e como ?, assim como permitiu que as chamadas " trabalhadoras familiares" fossem ilustradas, contribuindo em apontamentos para uma reflexão sobre estruturas do trabalho doméstico. Portanto, o uso da bricolagem entre as informações colhidas durante a construção da minha autossocionálise e as informações obtidas no campo, a priori determinado, fomentaram grande parte do estudo aqui apresentado. Inclusive colaborando com o cerne da tese aqui defendida, pois, o fato dessas trabalhadoras familiares, não se auto referenciarem como trabalhadoras domésticas, assim como as au pair reforçou as ideias que foram construídas a partir da segunda parte deste estudo.

Nomeada por O cuidado em questão, na parte subsequente desenvolveu-se as reflexões que envolvem a trajetória de au pair a nounou. Desta maneira, demonstrou-se que o estatuto e o programa au pair é uma resposta tanto à variedade de perfis de famílias que procuram por ajuda para cuidar do seus filhos, quanto a diferentes tipos de pessoas que, de alguma forma, procuram uma entrada no mercado de trabalho. Portanto, o " au pair " compõe as possíveis respostas do mercado do *care*, fazendo parte da transferência internacional do trabalho de reprodução.

Neste contexto, embora sejam mais conhecidas as au pair que participam do programa de intercâmbio - aquelas estatutariamente definidas como stagiaire aide familial étranger (estagiária estrangeira de ajuda familiar), há também as salarié(e) au pair (au pair assalariadas). A semelhança entre elas é que ambas recebem da família moradia e alimentação. No entanto, as au pair que participam do programa de intercâmbio não têm esses benefícios calculados em relação ao número de horas trabalhadas. Esta diferença evidencia a

lógica encontrada na passagem da nomenclatura de estagiária para assalariada. A primeira não é paga pelo trabalho feito pois está aprendendo, e a segunda, que poderá se fixar na função, recebe um salário. Evidenciar esta constatação, foi importante, pois assegurei-me que a ideia do trabalho como veículo não era arbitrária, já que a determinação do tempo passado em uma atividade influencia até mesmo na forma que um estatuto é definido.

Na prática, a maioria das au pair que participam do intercâmbio não se tornam au pair assalariadas ao fim do programa, mas sim nounou. Ao procurar saber o que se modifica para as brasileiras participantes do programa au pair quando elas deixam esse estatuto e tornam-se nounou, constatei que as diferenças, na maioria das vezes, são desdobramentos, inclusive simbólicos, do fato de terem a própria casa. Morar em um lugar desvinculado da família para a qual trabalha representa uma liberdade vista como fundamental pelas entrevistadas, inclusive pela própria possibilidade de construir um outro tipo de integração com os patrões e com as crianças. De maneira geral, a relação passa a ser construída sem a obrigação de dividir um cotidiano para além do trabalho previamente definido. Surge a possibilidade de escolher um maior contato e de impor limites. Um exemplo dado por uma das entrevistadas foi a respeito de passar a ter uma maior autoridade diante da família em geral, mas em especial, com as crianças, pois é possível se posicionar como alguém que pode deixá-las.

Em pesquisa anterior demonstrei que ao programa au pair são imanentes três tipos de dependências: a burocrática, a econômica e a afetiva. Nesta pesquisa, analisei as mudanças obtidas com o rompimento dessas dependências ao se tornar nounou. Para as au pair ter sua própria casa concretiza o desvencilhamento da família para a obtenção do visto, para possuírem as condições básicas de sobrevivência (moradia e alimentação), assim como demonstra que construíram uma rede afetiva/social com a qual podem contar. Essas conquistas se concretizam, na maioria dos casos, com o ingresso em curso superior, com o trabalho como nounou, indo morar com o namorado ou com amigos. Este novo contexto retrata uma maior integração à sociedade francesa e por isso a transição de au pair para nounou é considerada como uma etapa do processo de migração. Assim, mesmo que esta passagem, na maioria dos casos, não signifique um maior conforto material, simboliza o fim de um estágio e a efetivação no trabalho.

Ao pensar na ideia de um estágio inicial para conhecer a sociedade francesa, durante este é possível aprender a língua, os códigos sociais e decidir se quer permanecer no país. Se no fim do estágio a au pair tem o desejo de ficar na França, sua permanência simboliza que ela conseguiu sua efetivação e inicia-se outra experiência na sociedade escolhida, caracterizando uma nova etapa no seu processo de imigração.

As mudanças que ocorrem na passagem de um estágio para um trabalho assalariado também são representadas na própria atividade executada. Ainda que o ingresso no programa au pair não tenha sido em busca de uma formação relacionada aos afazeres domésticos ou ao cuidado com as crianças, a au pair passa para outra etapa dentro do seu trabalho ao se tornar nounou. Enquanto au pair, as garotas não recebem um salário para cuidar das crianças, mas ao se tornarem nounou sim. Em outras palavras, fora do estatuto au pair, a atividade do cuidar deixa de ser realizada por uma estagiária estrangeira de ajuda familiar e passa a ser realizada por uma profissional, a nounou. Fora do discurso do programa deixa de ser realizada por um membro da família, a irmã mais velha e passa a ser por uma trabalhadora. Neste sentido, a trajetória de au pair a nounou também representa a passagem do *care* de disposição para uma atividade. Isto significa que o cuidado com as crianças, que por meio do discurso do programa au pair é reforçado como uma disposição natural, pois é propagado como o papel da irmã mais velha (dever de status), passa a ser visto como uma atividade profissional pela qual se deve pagar. Neste contexto, as brasileiras deixam de ser irmãs mais velhas e/ou estagiárias e passam a ser independentes da família, assalariadas, configurando sua transição para uma nova etapa.

A troca do tempo investido no cuidado com as crianças por um pagamento em dinheiro evidencia o próprio trabalho, contradizendo o suposto interesse das brasileiras pela desassociação às trabalhadoras domésticas presente no discurso do programa au pair. Assim, questionei o que levou estas brasileiras, após um ano de experiência na França, a aceitarem o cuidar de crianças como emprego. Uma entrevista em especial elucidou o fato de que mesmo sendo nounou elas não se consideram trabalhadoras domésticas, pois não condizem com a representação que possuem dessas trabalhadoras e na França encontram relações de trabalho, tanto contratual quanto interpessoal, que possibilitam a manutenção desta percepção.

Para discorrer sobre como uma experiência de trabalho doméstico vivida sem camuflagem (fora do discurso de um programa de intercâmbio) ainda permite um distanciamento da categoria "trabalhadoras domésticas" foi necessário considerar as representações do trabalho doméstico que as brasileiras possuíam e fazer uso tanto da "medida do *care*" quanto da idéia de trabalho como um veículo. Assim, foi lembrado que o perfil das au pair/nounous brasileiras não correspondem ao das trabalhadoras domésticas em seu país, por isso elas chegam à França tendo uma distância desta categoria que é reforçada pelo discurso afetivo e de intercâmbio do programa au pair. Uma das diferenças de base é a respeito das funções executadas, pois no Brasil a babá, de maneira geral, é também quem cuida da casa e, no contrato aceito pelas brasileiras que participaram desta pesquisa, elas não

realizam atividades que não envolvam a criança. Esta e outras diferenças foram destacadas por meio do filme “ Que horas ela volta ? ”, permitindo elucidar as referências das brasileiras estudadas e começar a compará-las com o que encontram na França.

A experiência no novo país mostra às brasileiras outras formas de organização do trabalho doméstico, com uma variedade de perfis de trabalhadoras, dentre eles, o de estudantes. Este perfil, por definição, tem seu tempo também investido nos estudos, por isso em comparação a outras trabalhadoras é o qual, a priori, dedica-se menos à execução do trabalho doméstico/do *care* para outrem. Assim, a aplicação da “medida do *care* ” mostrou o lugar privilegiado das estudantes na hierarquia da categoria trabalhadoras domésticas, colaborando na compreensão do porquê elas são excluídas das representações que as constituem. Por sua vez, o lugar privilegiado das estudantes entre as trabalhadoras domésticas está associado ao fato de realizarem o trabalho como um veículo, um meio para chegar em outro lugar e não como um destino. Portanto, elas não dedicam a maior parte do tempo das suas vidas ao trabalho doméstico/do *care*, sendo as representações das trabalhadoras que realizam esse tipo de atividade construídas a partir do grupo que a ele se dedica a maior parte do seu tempo vivido, as au pair, mesmo tornando-se nounou, continuam fora desta representação. Desta maneira, foi possível entender raciocínios como “eu sou babá, cuido de criança, mas não sou uma trabalhadora doméstica”.

A forma de se relacionar com os seus patrões também foi apresentada pelas entrevistadas como algo que as faziam não se sentir como uma trabalhadora doméstica. De acordo com elas, havia uma proximidade entre eles que as diferenciavam de uma empregada. Esta percepção também tem ligação com a representação que possuem do trabalho doméstico, em especial, da relação entre patroas e empregadas. No entanto, não me limitei a esta constatação, mas procurei refletir sobre o material coletado e com base na evidente preocupação em se distinguir das trabalhadoras doméstica e nos recursos utilizados para tanto, demonstrei o afeto como sendo um deles. A escolha pela palavra afeto se justificou por duas razões. Uma delas é que a realização de uma atividade no espaço doméstico favorece uma proximidade que, algumas vezes, é traduzida como afeto e, outras vezes, o origina. Assim, utilizar a palavra afeto ao invés da palavra proximidade permite a expressão tanto da ideia de estar próximo de alguém quanto a construção de um sentimento por alguém. A outra razão para o uso da palavra afeto é a evidência do posicionamento não contrário ao desenvolvimento de uma relação afetiva durante a realização do trabalho doméstico/do *care*. Tendo estes pressupostos, o afeto foi apresentado como uma forma de distinção entre as trabalhadoras domésticas, pois é por meio dele que se afasta da ideia de estar em uma relação

de trabalho. Nesse sentido, o afeto é inversamente proporcional à ideia de trabalho e, por isso, apresenta duas possibilidades. A de afastar a execução do trabalho da sua origem etimológica (tripalium, objeto de tortura), influenciando positivamente a realização das atividades ; mas, também pode ser utilizado como um afastamento da imagem de trabalhadora doméstica. Neste último caso, quanto mais próximo dos patrões, mais longe se está da ideia de lhes servir como empregada doméstica. Deste prisma, se o afeto é utilizado para camuflar as relações de trabalho é porque ele afasta a ideia de ser uma trabalhadora doméstica ao diferenciar o vínculo de uma relação convencional de trabalho. O problema, portanto, está na dificuldade de se identificar com uma doméstica, não no afeto; ele, neste caso, é apenas utilizado para lidar com uma questão anterior. Por consequência, argumentei que vê-lo como um recurso de distinção nos permite enfrentar a verdadeira dificuldade que é a de se identificar com e como uma trabalhadora doméstica e assim entender que ele não é um problema em si para as relações do *care*.

Foi a dificuldade de identificação das au pair com e como uma trabalhadora doméstica que estruturou toda a segunda parte da pesquisa. A explicação para esta dificuldade foi condensada no conceito de habitus e, para compreendê-lo, considerei o sistema de hierarquia social da servidão racializada. Portanto, entendeu-se que as participantes brasileiras do programa au pair possuem um sistema de disposições, de perceber, de sentir, de fazer e de pensar o qual é influenciado pela ideia de que a raça é uma extensão dos serviços laborais coercitivos, o que resulta na forma como entendem sua experiência como nounou e não como babá. Mas, tendo em vista que a dificuldade constatada também pode ser encontrada em outros grupos, ela foi considerada como algo que mostra nosso preconceito do trabalho doméstico e contribui com a dificuldade de reconhecer esse trabalho. Assim, discutiu-se a manutenção dos lugares sociais e a facilidade de mobilidade social para determinados grupos em detrimento de outros. Explicitou-se, dessa maneira, um posicionamento político que defende a consideração de minorias quantitativas que realizam o trabalho do *care*, mesmo que como um veículo, ou dentro de suas próprias casas, como trabalhadoras domésticas. Isto seria uma estratégia para explicitar todo o trabalho do *care* que influencia na organização social e seus vários tipos de trabalhadoras, possibilitando assim um exercício de desconstrução da marginalização deste trabalho.

Como exemplo de grupos nos quais também é possível identificar a dificuldade de nomear quem exerce um trabalho doméstico como trabalhadora doméstica foi levantado o das mulheres que trabalham para parentes e o das mães e/ou esposas. Estas últimas não são denominadas trabalhadoras domésticas, nem mesmo em pesquisas que reconhecem os

afazeres domésticos como um trabalho. Foi possível compreender neste contexto que há a necessidade de se distinguir daqueles que realizam trabalhos socialmente desvalorizado daqueles que são socialmente vulneráveis. A partir desta constatação viu-se explicitado um mecanismo para a manutenção de lugares sociais e formulei a tese de que a dificuldade de identificar-se com e como alguém socialmente vulnerável é um obstáculo para o reconhecimento do trabalho do *care*. Este obstáculo passou a compor o que foi apresentado como sistema de dificuldades para o reconhecimento do trabalho do *care*, o qual tem como seu primeiro constituinte a resistência em se reconhecer vulnerável. Joan Tronto (2009) trata da vulnerabilidade como condição por sermos seres-vivos. A segunda dificuldade é a constatada nesta pesquisa, a qual está associada à primeira, mas voltada para um lugar na sociedade. Desta forma, ela especifica um alcance da dificuldade de se reconhecer vulnerável que se materializa, por exemplo, na resistência de se identificar com e como uma trabalhadora doméstica. O fato do trabalho do *care* ser voltado para pessoas (mais) vulneráveis e haver um desconhecimento dos esforços físicos e psíquicos necessário para a sua realização são os outros dois obstáculos que formam o sistema de dificuldades para o reconhecimento do trabalho do *care*. Este, permeado pelos dois sistemas de hierarquias sociais, o do "dever de status" e o da "servidão racializada"(GLENN 2017), retrata tanto dificuldades individuais quanto sociais, mostrando as influências mútuas entre aquilo que se entende como privado e público. Desta perspectiva, nesta segunda parte da pesquisa, fiz uso do relato de brasileiras ex-au pair/nounou como ilustração da influência de uma organização social sobre a percepção dos indivíduos.

Ao compreender como, mesmo fazendo parte do grupo das imigrantes que cuidam dos filhos das francesas e podendo ser assim identificadas, as ex-au pair/nounou não se auto-referem como trabalhadoras domésticas, também se respondeu a pergunta "Quem cuida do quê e como?", mas com ênfase no primeiro questionamento que a compõe. Para continuar a respondê-la, a terceira parte desta pesquisa foi formulada de maneira que o "como" fosse evidenciado.

O cuidado como atividade foi o nome escolhido para a terceira e última parte do discorrer da pesquisa realizada, pois nela está focalizado o desenvolvimento da descrição do presente trabalho. O objetivo desta parte foi demonstrar os esforços na realização da atividade e evidenciar que eles são aprendidos também ao longo do seu desenvolvimento. O método da bricolagem foi de grande importância para a formulação das análises apresentadas, pois com o princípio de que "isso pode me servir" analisei o diálogo de um encontro com uma brasileira, que apesar de ser uma trabalhadora doméstica do cuidado/*care*, estava fora do perfil da minha

amostragem principal. Por meio desta análise (que pode ser vista nos anexos), foi possível fazer a reflexão de que por razões históricas, diretamente ligadas à manutenção do poder, a não explicitação dos esforços físicos e psicológicos, demandados pelo trabalho do *care* no relato dos trabalhadores, se dá porque não fomos educados, não estamos habituados a falar das atividades do cuidar e do cuidado, tendo como referência o repertório de esforços demandados para a sua execução. Portanto, para conhecer os esforços demandados na realização do trabalho do *care* é necessário estar atentos as entrelinhas da narrativa e considerar as questões específicas de cada narrador.

Com a percepção de que é necessária uma codificação das entrelinhas do relato das trabalhadoras, foi possível evidenciar que, os recorrentes afazeres das babás, pegar na escola, dar um lanche, fazer a janta e esperar os pais chegarem, são anúncios permeados de esforços "não ditos". Estes foram colocados em evidência nesta última parte com a utilização teórica apresentada na primeira parte evidenciando a teoria na prática. Assim, a síntese com (o) cuidado se faz (o) Homem, construída graças a análise do mito, reflete a perspectiva do *care* ao expressar que é a partir do cuidado que se constrói o Homem e a relação do cuidado transforma seus envolvidos, estruturou toda esta parte. Nela também foi demonstrada a utilização das categorias, trabalho-direto profissional e trabalho-indireto profissional, construídas ao longo deste estudo e apresentada no seu início. Também foram retratadas as quatro fases do exercício do *care*, identificadas por Tronto juntamente com Berenice Fischer e ilustradas no mito.

Método, perspectiva teórica e suas referências, evidenciaram que dentro do trabalho do *care* há um trabalho de si, um exercício com suas próprias emoções e histórias, pois estas influenciam nas interpretações dos eventos e nas condições de tomar ou não uma atitude diante deles. Este trabalho consigo é realizado de maneira concomitante com a interação com o outro, na qual se presupõem o cumprimento de atividades programadas. Desta maneria, a necessidade de estar atento aos seus sentimentos, aos de com quem se interage, enquanto se avança na rotina estabelecida, que é uma descrição passível de ser encaixada em outras atividades, tem sua particularidade no fato de que o próprio trabalho se concretiza a partir e durante a interação. Neste contexto, a ideia de concomitância e continuidade empregam uma especificidade a este tipo de trabalho, pois ele não se cumpre apenas com a entrega das tarefas previstas, com o alcance dos objetivos propostos ou com o final do dia. Caso cumprido desta forma ele provavelmente não seria considerado bem feito, pois, como demonstrado, o *care* mora nos detalhes.

A respeito da avalição da atividade realizada, foi possível evidenciar que ela ocorre baseada tanto na realização do trabalho direto do *care*, quanto no indireto. Sendo assim, a trabalhadora precisa ser capaz de interagir de uma boa maneira com o demandante evidente do cuidado, com aqueles que o cercam, assim como entender o que e como fazer nos momentos que ambos estão juntos. Portanto, o seu saber interagir deve ser multifacetado refletindo mais uma demanda na execução do seu trabalho.

Constatei por meio das histórias apresentadas que as mudanças que ocorrem entre os envolvidos na relação do *care* podem não ser descritas, mas são percebidas no cotidiano. Este cotidiano para quem é um receptor do *care* foi apresentado como uma forma de reconhecer o seu lugar social e nesse sentido, ele funciona como aprendizado de como se posicionar nas suas futuras relações. Desta maneira, conclui-se que a interação entre os envolvidos na relação do *care* diz respeito a formação pela quais eles passam também em relação ao seu lugar social.

Da boa interação entre trabalhadora doméstica/do *care* e os receptores direto e indireto do seu trabalho pode surgir uma relação bem ajustada, na qual há uma interação permanente entre o *care* e as considerações econômicas (ZELIZER, 2006), um exemplo deste tipo de relação foi descrito possibilitando demonstrar a ideia iniciada na segunda parte desta pesquisa onde se demonstra que o afeto não é um problema para as relações. A história de Sibelle que ilustrou esta afirmação também foi um apoio para mostrar que uma relação do *care* que envolve dinheiro não é sinônimo de problema, contrariando a lógica do Mundos hostis. Esta lógica está associada ao discurso au pair e foi descontruída nesta parte não apenas pelo exemplo de Sibelle, mas também pela demonstração de que há um comércio que perpassa o programa au pair.

Esta parte foi finalizada com a trajetória de uma au pair, Rita, que como a maioria das outras au pair, deixou de realizar o trabalho doméstico/do *care* e passou para outra etapa. Dentro das hierarquias presentes na classe média, Rita ocupa um lugar mais elevado do que Sibelle, que continou como nounou. Portanto, a comparação destas duas trajetórias vai ao encontro das reflexões a respeito das distintas possibilidades baseadas na origem de cada um, ainda que estejam agrupados em uma mesma classe. Assim como, com base na trajetória de Rita, que representa a maioria das au pair, afirmou-se que o fato de não pertencer às representações das trabalhadoras domésticas permite uma maior mobilidade social, pois no país de acolhida é possível desfrutar do privilégio da invisibilidade.

As conclusões, reflexões e descrições contidas nas três partes explicitadas anteriormente foi portanto o percurso desenvolvido para organizar esta pesquisa : Trajetórias

do *care* : de au pair a nounou, cujo título faz alusão ao percurso vivido por mulheres na aprendizagem e na execução do *care*. O percurso referido é impulsionado por uma força : a força social, das relações de sexo, de classe e de raça. As trajetórias que receberam ênfase neste estudo foram aquelas que partiram da categoria au pair e foram para a categoria nounou, representadas pela experiência de brasileiras em Paris. Nesse contexto, a palavra trajetória também contempla a ideia de "meio ", de forma de " orbitar ", pois a passagem de au pair a nounou é uma maneira de adquirir uma maior autonomia na sociedade francesa.

As trajetórias descritas nesta pesquisa permitaram pensar no trabalho doméstico do *care* como um veículo para as mulheres atravessarem determinados momentos das suas vidas. Esta transitoriedade é determinada pela consubstancialidade/interseccionalidade do gênero, da raça e da classe, observada a partir da amostragem composta por mulheres imigrantes na França, na sua maioria branca, e pertencentes à classe média brasileira. Por serem mulheres, exercem as atividades domésticas como algo naturalizado, podendo, assim, não necessariamente evidenciá-las como um trabalho. Por possuírem um fenótipo branco, são menos associadas às convencionais trabalhadoras domésticas negras e, dessa maneira, possuem mais facilidade em não serem identificadas e não se identifi*care*m com elas. Esta característica está diretamente ligada à categoria classe, pois a raça sugere um lugar social, logo, se donas de um fenótipo que se aproxima daquele identificado como o da classe privilegiada, também podem transitar com mais facilidade. Para além disso, foi possível observar que, dentro da categoria classe, há hierarquias nas quais são identificadas diferentes tipos de trabalhadoras domésticas. Assim, esta pesquisa apresentou reflexões sobre as representações do trabalho doméstico, sua manutenção e o interesse em dela se distinguir.

Ao analisar o programa au pair como uma das possíveis repostas à demanda do trabalho do *care*, constatou-se um ciclo, no qual mulheres que não correspondem às representações do trabalho doméstico possuem uma maior possibilidade de se invisibilizar dentro do grupo dessas trabalhadoras e transitar; enquanto que aquelas, mais facilmente associadas às empregadas domésticas, possuem um lugar pré-estabelecido.

O interesse pela distinção social foi um dos aspectos centrais que se destacou na análise das entrevistas. Ela foi demonstrada como um sintoma social que dificulta o reconhecimento do trabalho do doméstico do *care*, sendo o afeto um dos recursos utilizados para sua concretização. Apontou-se, com base nesse raciocínio, a necessidade de reflexão sobre nossa dificuldade em aceitar que, em alguma medida, somos todas trabalhadoras do *care*.

Há décadas, pesquisas retratam o trabalho doméstico feminino realizado no interior das casas e há sempre uma necessidade mínima de tempo a ele concedido, portanto há sempre alguém que realiza esse tipo de trabalho. Neste sentido, seríamos muitas trabalhadoras do *care*, mesmo que não recebendo remuneração. Ao pensar no cuidado como algo fundamental ao ser humano (baseado no fato de sermos vulneráveis) e na sua permuta social, pode-se afirmar que, em alguma medida e com níveis hierárquicos distintos, somos todxs trabalhadorxs do *care*, mesmo que não pagos para executa-lo. Evidentemente essa afirmação é idealista, visto que é fato que na organização social essa premissa encontra relações de forças e não se concretiza idealmente. Além disso, o trabalho doméstico é um trabalho do *care*, mas no entanto o trabalho do *care*, não é necessariamente o trabalho doméstico. No entanto, e é o que se pretende demonstrar, o número de trabalhadoras do *care* é muito maior do que do que se constata.

Nas palavras de Hirata e Zarifian "Poucas mulheres, independente da sua condição social, escapam do trabalho doméstico" (HIRATA e ZARIFIAN : 2000 p. 238 TRADUÇÃO NOSSA). Embora esta afirmação determine um interesse comum entre as mulheres pelo reconhecimento do trabalho doméstico/do *care*, há uma questão de classe que enfraquece a dinâmica na busca deste interesse. Assim, confirma-se a hipótese da dificuldade de se reconhecer com e como uma trabalhadora doméstica, a qual é um elemento do sistema de resistência ao reconhecimento do trabalho do *care*.

A resistência em se identificar com e como uma trabalhadora doméstica do *care* foi traduzida como relutância em se ver socialmente vulnerável. Dessa maneira, argumentou-se que a resistência em se reconhecer vulnerável não ocorre apenas como dificuldade em conscientizar-se de nossa condição humana, mas também como fuga de um possível lugar social considerado como inferior. Desta perspectiva, o medo da vulnerabilidade atinge-nos no que somos: seres vivos e sociais. Distanciamo-nos do reconhecimento do trabalho do *care*, pois não queremos nos ver precisando de cuidados e, assim, tomar consciência da nossa vulnerabilidade intrínseca (TRONTO 2009). Igualmente, nos afastamos de uma identificação com e como trabalhadorxs do *care*, que poderia colaborar com o reconhecimento deste trabalho, pois não queremos nos associar à vulnerabilidade social que o corresponde. Sendo assim, percebeu-se que o medo tanto da vulnerabilidade intrínseca, quanto da social, somado ao fato do trabalho do *care* estar voltado às pessoas vulneráveis, além do desconhecimento dos esforços físicos e psíquicos que compõem sua atividade 2009) formam o sistema de dificuldade para o reconhecimento do trabalho do *care* .

Esta pesquisa exemplificou que, em gestos que são naturalizados, existe um saber que traduz as fases do processo do *care* e suas dimensões morais, destacando que os esforços na realização do *care* também concerne trabalhar com nossas questões. Assim, nesta pesquisa, foi elucidada uma trajetória do *care*: de au pair a nounou, entre mães, esposas, tias, primas, au pair, babás e empregadas domésticas, fez-se uso de pequenas trajetórias para elucidar a experiência do *care* doméstico. Dessa forma, embora a base dessa pesquisa tenham sido as au pair brasileiras na França e sua passagem para nounou, o horizonte é o trabalho do *care* em sua amplitude.

REFERÊNCIAS

DICIONÁRIOS E ENCICLOPÉDIAS

AVOLIO, J. C.; FAURY, M. L. **Michaelis: francês : gramática prática : nova ortografia conforme o acordo ortográfico da língua portuguesa**. São Paulo: Melhoramentos, 2014.

BRUNEL, P. (ed.). **Dictionnaire des mythes littéraires**. Nouv. éd. augm ed. Monaco: Editions du Rocher, 1988.

BURTIN-VINHOLES, S. **Dicionário Francês-Português Português-Francês.** 30. ed. Rio de Janeiro: Editora Globo Porto Alegre, 1983.

CORREIA. **Grande Enciclopédia Portuguesa e Brasileira.** Rio de Janeiro: Editorial Enciclopedia Limitada., 1957. v. VIII

CUNHA, A. G. da; MELLO SOBRINHO, C.; CUNHA, A. G. da. **Dicionário etimológico da língua portuguesa**. 4a. ed. rev. e atualizada ed. Rio de Janeiro, RJ, Brasil: Lexikon : FAPERJ, 2010.

ERNOUT, A.; MEILLET, A.; ANDRÉ, J. **Dictionnaire étymologique de la langue latine: histoire des mots**. Retirage de la 4. éd. augm. d'additions et de corr ed. Paris: Klincksieck, 2001.

FERNANDES, F. **Dicionário de Sinônimos e Antônimos da Lingua Portuguêsa.** 6° ed. Porto Alegre: Editora Globo, 1953.

_____ . **Dicionário de Sinônimos e Antônimos da Língua Portuguesa.** 2. ed. Porto Alegre: Editora Globo, 1974.

FONTANIER, J. M. **Le Lexicon Dictionnaire trilíngue français, latin, grec.** Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2012.

GRIMAL, P. **Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine**. 14. éd ed. Paris: Presses Univ. de France, 2004.

HIRATA, H. S. *et al*. **Dictionnaire critique du féminisme**. 1re éd ed. Paris: Presses universitaires de France, 2000.

HOUAISS, A.; VILLAR, M.; FRANCO, F. M. de M.; INSTITUTO ANTÔNIO HOUAISS DE LEXICOGRAFIA (ed.). **Dicionário Houaiss da língua portuguesa**. 1a ed ed. Rio de Janeiro: Objetiva, 2009.

MACHADO, J. P. **Dicionário onomástico etimológico da língua portuguesa**. Lisboa: Ed. Confluência/Livros horizonte, 1993.

_____. **Dicionário etimológico da língua portuguesa: com a mais antiga documentação escrita e conhecida de muitos dos vocábulos estudados**. 8. ed. Lisboa: Livros Horizonte, 2003.

MARTIN, F. **Les mots latins: groupés par familles étymologiques d'après le "Dictionnaire étymologique de la langue latine" de Ernout et Meillet**. Paris: Hachette, 1976.

NASCENTES, A. **O Dicionário Etimológico Resumido**. instituto nacional do livro, ministério da educação e cultura ed. [s.l: s.n.]v. 1

ROBERT, P.; REY-DEBOVE, J.; REY, A. (ed.). **Le petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française**. Nouv. éd. millésime 2016 du Petit Robert de Paul Robert ed. Paris: Le Robert, 2016.

THIBAUD, R.-J. **Dictionnaire de mythologie et de symbolique romaine**. Paris: Dervy, 1998.

OBRAS

ABENSOUR, M.; COLLOQUE HANNAH ARENDT. <1988, P. (ed.). **Politique et pensée**. Paris: Payot et Rivages, 2004.

ANTUNES, R. **Adeus ao trabalho? Ensaio sobre as metamorfoses e a centralidade do mundo do trabalho.** São Paulo: Cortez, 1995.

ARENDT, H. **A Condição Humana**. 8a edição revista. ed. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 1997.

AUGUSTINUS VAN STAVEREN. **Hygin (01..?-01..?) Voir les notices liées en tant qu'auteur Titre(s) : Auctores mythographi latini, Cajus Julius Hyginus, Fab. Planciad. Fulgentius, Lactantius Placidus, Albricus philosophus..** [s.l.] Lugd. Bat. ; Amstelaed - Éditeur scientifique, 1742.

BOHRINGER, S.; FERRARESE, E. **Corps vulnérables**. Paris: L'Harmattan, 2015.

BOLTANSKI, L.; CHIAPELLO, E. **Le nouvel esprit du capitalisme**. Paris: Gallimard, 1999.

BORIQUD, J. Y. **Hygin Fables.** Paris: Belles Lettres, 1997.

BOURDIEU, P. **Esquisse pour une auto-analyse**. Paris: Raisons d'Agir Éd, 2004a.

_____.; MICELI, S. **Esboço de auto-análise**. Sãu Paulo: Companhia das Lettras, 2005.

_____. **Esquisse d´une théorie de la pratique: précédé de trois études d´ethnologie kabyle**. Paris: Ed. du Seuil, 1972.

_____. **La distinction: critique sociale du jugement**. Paris: Éditions de Minuit, 1979.

_____. **Homo academicus**. Stanford, CA: Stanford University Press, 1988.

_____. **Distinction: a social critique of the judgement of taste**. Reprint 1984. ed. Cambridge, Mass: Harvard University Press, 2000.

BRUGÈRE, F. **L'éthique du *care***. Paris: Puf, 2014.

CASTEL, R. **As metamorfoses da questão social: uma crônica do salário**. Petrópolis: Vozes, 2008.

CAZIER, P. (ed.). **Mythe et création**. Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires de Lille, 1994.

CHARMILLOT, M.; AMADIO, N. (ed.). **Emotions et sentiments: une construction sociale: approches théoriques et rapports aux terrains**. Paris: L'Harmattan, 2008.

CORTES, G.; FARET, L. **Les circulations transnationales lire les turbulences migratoires contemporaines**. Paris: A. Colin, 2009.

DEBERT, G. G. **A reinvenção da velhice: socialização e processos de reprivatização do envelhecimento**. São Paulo: Editora da Universidade de São Paulo : FAPESP, 1999.

DEDECCA, C. **Racionalização econômica e trabalho no capitalismo avançado.** Campinas: Instituto de Economia/UNICAMP, 1999.

DEJOURS, C. **L' évaluation du travail à l'épreuve du réel: critique des fondements de l'évaluation: une conférence-débat organisée par le Groupe Sciences en questions, Paris, Inra, 20 mars 2003**. Versailles: Éditions Quæ, 2003.

DELPHY, C. **L'ennemi principal**. Paris: Éd. Syllepse, 2009.

DEMARTINI, Z. de B. F.; TRUZZI, O. (ed.). **Estudos migratórios: perspectivas metodológicas**. São Carlos: EdUFSCAR, 2005.

DENZIN, N. K.; LINCOLN, Y. S.; NETZ, S. R. **O planejamento da pesquisa qualitativa teorias e abordagens**. Porto Alegre: Artmed, 2008.

DORIER-APPRILL, E. **Révolution urbaine et mondialisation: dossier**. Paris: Presses de Sciences Po, 2004.

DORLIN, E. De l'usage épistémologique et politique des catégories de "sexe" et de "race" dans les études sur le genre". **Cahiers du Genre** ed. [s.l: s.n.]

DORLIN, E.; BIDET-MORDREL, A. (ed.). **Sexe, race, classe: pour une épistémologie de la domination**. 1re éd ed. Paris: Presses universitaires de France, 2009.

DUARTE, L. F. D.; GOMES, E. de C. **Três famílias: identidades e trajetórias transgeracionais nas classes populares**. 1a. ed ed. Rio de Janeiro, RJ, Brasil: FGV Editora :

FINEP : CNPq, 2008.

DURKHEIM, E. **La science sociale et l´action.** Paris: Presses Universitaires de France, 1970a.

_____. **Sociologia e filosofia.** São Paulo,: Ed.Forense, 1970b.

ERBÈS-SEGUIN, S. **La sociologie du travail**. 3e éd ed. Paris: La Découverte, 2010.

ERMIDA URIARTE, O. **A flexibilidade**. São Paulo: Ltr, 2002.

FEDERICI, S. **Calibã e a Bruxa: Mulheres, corpo e acumulação primitiva**. 1. ed. Brooklyn- NY: Elefante, 2004.

FREUD, S.; OITICICA, C. M. **Além do princípio de prazer**. Rio de Janeiro: Imago, 2003.

FRAISSE, G. **Service ou servitude: essai sur les femmes toutes mains**. Latresne (Gironde): Le Bord de l'Eau, 2009.

FREYRE, G. **Casa-grande & senzala: formação da família brasileira sob o regime da economia patriarcal**. São Paulo: Círculo do Livro, 1990.

GILLIGAN, C. **Une voix différente. Pour une éthique du *Care*.** Paris: Flammarion, 2008.

_____.; HOCHSCHILD, A. R.; TRONTO, J. C.; PAPERMAN, P.; MOLINIER, P. **Contre l'indifférence des privilégiés: à quoi sert le *care***. Paris: Payot, 2013.

HACQUARD, G. **Guide mythologique de la Grèce et de Rome**. Paris: Hachette Education, 1990.

HARVEY, D. **Condição pós-moderna: uma pesquisa sobre as origens da mudança cultural**. 7. ed ed. São Paulo: Ed. Loyola, 1998.

HILL COLLINS, P. **La pensée féministe noire: savoir, conscience et politique de l'empowerment**. Quebec: Éditions du remue-ménage, 2016.

HIRATA, H. **Gênero, classe e raça Interseccionalidade e consubstancialidade das relações sociais**. [s.l: s.n.]v. 26

_____.; LOMBARDI, M. R.; MARUANI, M. **Travail et genre: regards croisés : France, Europe, Amérique latine**. Paris: Éd. la Découverte, 2008.

HOCHSCHILD, A. R. **The time bind: when work becomes home and home becomes work**. Second Holt Paperback edition ed. New York: Metropolitan Books, 2001.

IBOS, C. **Qui gardera nos enfants? les nounous et les mères, une enquête**. Paris: Flammarion, 2012.

KITTAY, E. F. **Love's labor: essays on women, equality, and dependency**. New York: Routledge, 1999.

KOFES, S. **Mulher, mulheres: identidade, diferença e desigualdade na relação entre patroas e empregadas domésticas**. Campinas, SP, Brasil: Editora da Unicamp, 2001.

KRISTEVA, J. **Etrangers à nous-mêmes**. Paris: Fayard, 1988.

LA BOÉTIE, É. de; AUFFRET, S. **Discours de la servitude volontaire**. Bordeaux: Ed. Mille et une nuits, 2010.

LAUFER, J.; MARRY, C.; MARUANI, M. (ed.). **Masculin-féminin: questions pour les sciences de l'homme**. 1re éd ed. Paris: Presses universitaires de France, 2001.

_____.; MARRY, C.; MARUANI, M.; ALONZO, P.; CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE (FRANCE) (ed.). **Le travail du genre: les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe**. Paris: La Découverte/MAGE, 2003.

LÉVI-STRAUSS, C.; PELLEGRINI, T. **O pensamento selvagem**. São Paulo: Companhia Editôra Nacional, Editôra da Universidade de São Paulo, 1970.

MARTINS, S. P. **Manual do trabalho doméstico. 12. ed. São Paulo:** 12. ed. Sao Paulo: Atlas, 2013.

MATTOSO, K. M. de Q.; AMADO, J. **Ser escravo no Brasil**. São Paulo: Brasiliense, 1990.

MOLINIER, P. **Le travail du *care***. Paris: La Dispute, 2013.

_____.; LAUGIER, S.; PAPERMAN, P. **Qu'est-ce que le *care*? souci des autres, sensibilité, responsabilité**. Paris: Payot, 2009.

NUROCK, V. (ed.). **Carol Gilligan et l'éthique du *care***. Paris: Presses universitaires de France, 2010.

OKIN, S. M.; THIAW-PO-UNE, L. **Justice, genre et famille**. Paris: Flammarion, 2008.

PAIVA, E. F. **Escravos e libertos nas Minas Gerais do século XVIII: estratégias de resistência através dos testamentos.** São Paulo: Annablume Editora, 1995.

PAIXAO, W. **História da enfermagem,**. 5° edição ed. Rio de Janeiro: JULIO C. REIS - LIVRARIA, 1979.

PAPERMAN, P. ***Care* et sentiments**. Paris: Presses universitaires de France, 2013.

_____.; LAUGIER, S. (ed.). **Le souci des autres: éthique et politique du *care***. Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2005.

POCHMANN, M. **O emprego na globalização: a nova divisão internacional do trabalho e os caminhos que o Brasil escolheu**. 1a. ed ed. São Paulo, SP: Boitempo Editorial, 2001.

POULANTZAS, N.; LIMA, R. **O estado, o poder, o socialismo**. Rio de Janeiro, RJ: Graal, 2000.

RICAUD-DROISY. **Jardins d'enfants, jardins d'éveil ou crèche-école enfantine ?**, *Spirale*, 2009/4 (n° 52), p. 144-146. DOI : 10.3917/spi.052.0144. URL : https://www.cairn.info/revue-spirale-2009-4-page-144.htm

SAFFIOTI, H. **O Emprego Doméstico e Capitalismo.** Petrópolis: Vozes, 1978.

SANTOS, M. **Por uma outra globalização: do pensamento único à consciência universal**. Rio de Janeiro [u.a.: Editora Record, 2005a.

_____. **Por uma outra globalização: do pensamento único à consciência universal**. Rio de Janeiro [u.a.: Editora Record, 2005b.

SENNETT, R. **A corrosão do caráter: impactos pessoais no capitalismo contemporâneo**. São Paulo: Record, 1999.

_____. **A cultura do novo capitalismo**. Rio de Janeiro: Record, 2012.

TRONTO, J.; BRUGÈRE, F. **Le risque ou le *care*?** Paris: Presses Universitaires de France, 2012.

_____. **Un monde vulnérable: pour une politique du *care***. Paris: La Découverte, 2015.

ZELIZER, V. **A negociação da intimidade.** Petrópolis: Vozes, 2011.

CAPÍTULOS DE LIVROS

CUNHA, O. M. G. da; GOMES, F. dos S. (ed.). Que cidadão? Retoricas da igualdade, cotidiano da diferença. In: **Quase-cidadão: histórias e antropologias da pós-emancipação no Brasil**. 1a. ed ed. Rio de Janeiro: Editora FGV, 2007. p. 30–45.

DENZIN, N. K.; LINCOLN, Y. S.; NETZ, S. R. Introdução: a disciplina e a prática da pesquisa qualitativa. In: **O Planejamento da Pesquisa Qualitativa: teorias e abordagens.** Porto Alegre: Artmed, 2006. p. 15–42.

DIMINESCU, D. Le migrant dans un système global de mobilités. In: CORTÈS, G. e FARET, L. (orgs). In: **Les circulations transnationales: lire les turbulences migratoires contemporaines**. [s.l: s.n.]p. 211–224.

FERNANDES, D. C.; DUARTE, A. M. C.; OLIVEIRA, D. .; VIEIRA, L.M.F. Precarização do Trabalho. In: **DICIONÁRIO : trabalho, profissão e condição docente.** Belo Horizonte: UFMG/Faculdade de Educação, 2010. p. CDROM.

GAY, A.; HOOKS, B. ; Lâche le micro ! 150 ans de luttes des femmes noires pour le droit à l'auto-détermination. In: **Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme**. Sorcières. Paris: Cambourakis, 2015.

GLENN, E. N. La race, le genre et l'obligation de prendre soin (*care*). In: HIRATA, H. (Ed.). **Le travail, entre public, privé et intime: comparaisons et enjeux internationaux du *care***. [s.l: s.n.]

HEILBRON, J.; LENOIR, R.; SAPIRO, G.; BOURDIEU, P. (ed.). L'objectivation du sujet de l'objectivation. In: **Pour une histoire des sciences sociales: hommage à Pierre Bourdieu**. Histoire de la pensée. Paris: Fayard, 2004. p. 19–23.

KINCHELOE, J. L.; BERRY, K. S. Redefinindo e Interpretando o Objeto de Estudo. In: **Pesquisa em Educação: conceituando a bricolagem.** Porto Alegre: Artmed, 2007. p. 101–122.

KROPF PETRAGLIA, S.; FERREIRA, L. O. A prática da ciência: uma etnografia no laboratório. In: LATOUR, B.; WOOLGAR, S. (Ed.). **A vida de laboratório: a produção dos fatos científicos**. Rio de Janeiro: Relume Dumara, 1997.

KOFES, S.; ARANTES, A. A. Entre nós mulheres, Elas as patroas e Elas as empregadas. In: **Colcha de retalhos : estudos sobre a família no Brasil..** 3. ed. Campinas: UNICAMP, [s.d.]p. 183–193.

MELO, H. P.; CONCEIÇÃO, O. M.; OLIVEIRA, A. M.; CHANEY, E. M.; CASTRO, M. G. (org). Las trabajadoras Domésticas en Rio de Janeiro: su lucha para organizarse. In: **Muchacha, Cachifa, Criada, Empleada, Empregadinha, Sirvienta y Más nada.** Nueva Sociedad ed. [s.l: s.n.] p.313-330.

MENEZES, M. A.; TEIXEIRA, P. E.; BRAGA, A. M. da C.; BAENINGER, R. (org. . de. Migrações e mobilidades: repensando teorias, tipologias e conceitos. In: **Migrações: implicações passadas, presentes e futuras.** Marília: Oficina Universitária; São Paulo: Cultura Acadêmica, 2012. p. 21-40.

MOLINIER, P.; LAUGIER, S.; PAPERMAN, P. Introdução. In: **Qu'est-ce que le *care*? souci des autres, sensibilité, responsabilité**. Paris: Payot, 2009. p. 20.

MOLINIER, P. **L'énigme de la femme active: Egoïsme, sexe et compassion**. Paris: Payot & rivages, 2006.

_____. Ética e trabalho do *care*. In: HIRATA, H. S.; GUIMARÃES, N. A. (Ed.). **Cuidado e cuidadoras: as várias faces do trabalho do *care***. São Paulo: Editora Atlas S.A, 2012.

PAPERMAN, P. *Care* domestique: delimitations et transformations. In: MOLINIER, P. (Ed.). **Qu'est-ce que le *care*? souci des autres, sensibilité, responsabilité**. Paris: Payot, 2009.

PESSOA, F. Ulisses. In: **Mensagem**. 10. ed. Lisboa: Ática, 1934. p. 25.

REDONDO, M. F. Au pair : migração e trabalho do cuidado (*Care*). In: **Mulheres Trabalhadoras (in)visíveis?** Coleção Sociedade & Cultura. Belo Horizonte: Fino Traço Editora, 2016.

TRONTO, J. Politiques. In: **Qu'est-ce que le *care*? souci des autres, sensibilité, responsabilité**. Paris: Payot, 2009.

VASAPOLLO, L. O trabalho atípico e a precariedade: elemento estratégico determinante do capital no paradigma pós-fordista. In: ANTUNES, R.; MÉSZÁROS, I. (Ed.). **Riqueza e miséria do trabalho no Brasil**. Coleção Mundo do trabalho. 1a. ed ed. São Paulo, SP: Boitempo Editorial, 2006.

ZELIZER, V. A Economia do *Care*. In: HIRATA, H. S.; GUIMARÃES, N. A. (Ed.). **Cuidado e cuidadoras: as várias faces do trabalho do *care***. São Paulo: Editora Atlas S.A, 2012.

ARTIGOS E REVISTAS

ALMEIDA, G. M. R. BAENINGER, Rosana (org). Circulação estudantil e imigração brasileira na França. **Migração internacional.** 2013, p. 207.

ALMEIDA, G. M. R.; BAENINGER, R. Modalidades migratórias internacionais: da diversidade dos fluxos às novas exigências conceituais. **Por Dentro do Estado de São Paulo**, v. 9, 2013, p. 23-34.

ANTUNES, R.; RIDENTI, M. Operários e estudantes contra a ditadura: 1968 no Brasil. **Mediações Dossiê: 40 anos de maio de 68.**, v. 12, n. 2, jul. 2007, p. 78-89.

BORGES, A.; DRUCK, G. Crise Global, Terceirização e a Exclusão no Mundo do Trabalho. **Caderno CRH: Centro de Recursos Humanos da UFBA - Salvador**, v. 6, n. 19, 1993, p. 1-24.

BOURDIEU, P. Structures sociales et structures de perception du monde social. **Actes de la recherche en sciences sociales**, v. 1, n. 2, 1975, p. 18-20.

BOURDIEU, P. L'objectivation participante. **Actes de la recherche en sciences sociales**, v. 150, n. 5, 2003, p. 43.

BOUVERESSE, J. La connaissance de soi et la science. **Actes de la recherche en sciences sociales**, v. 150, n. 1, 2003, p. 59-64.

BRITES, J.; PICANÇO, F. O emprego doméstico no Brasil em números, tensões e contradições: alguns achados de pesquisas. **Revista Latino-americana de Estudos do Trabalho**, v. 19, n. 31, 2014, p. 131–158.

BRUGÈRE, F. Le thème du *care* la voix des femmes. **Que sais-je ?**, v. 2, 1 mar. 2014.

BRUSCHINI, C. Trabalho Doméstico: Inatividade Econômica Ou Trabalho Não-Remunerado? **Revista Brasileira de Estudos de População**, v. 23, n. 2, dez. 2006, p. 331-353.

CHAHSICHE, J.-M. De l'éthique du *care* » à la « société du soin : la politisation du *care* au Parti socialiste. **Raisons politiques**, v. 56, n. 4, 17 dez. 2014, p. 87-104.

COSTA, J. B. Sindicatos das trabalhadoras domésticas no Brasil: teorias da descolonização e saberes subalternos. **Sociedade e Estado**, v. 22, n. 1, abr. 2007, p. 197-198.

DEBERT, G. G. Migrações e o Cuidado do idoso. **Cadernos Pagu**, n. 46, abr. 2016, p. 129-149.

DEBERT, G. G.; OLIVEIRA, A. M. de. A profissionalização da atividade de cuidar de idosos no Brasil. **Revista Brasileira de Ciência Política**, n. 18, dez. 2015, p. 7-41.

DESTREMAU, B. Emploi domestique, vulnérabilité, pauvreté. **Revue Quart Monde**, n. 195 Vivre en sécurité, 2005. Disponível em: <https://www.editionsquartmonde.org/rqm/document.php?id=367>. Acesso em: 5 fev. 2017

DRUCK, G. A precarização social do trabalho no Brasil: uma proposta de construção de indicadores. **CRH/UFBA/CNPq. Projeto de Pesquisa Bolsa Produtividade do CNPq**, 2010 2007.

_____. Trabalho, precarização e resistências: novos e velhos desafios? **Caderno CRH**, v. 24, n. spe1, 2011, p. 37-57.

FAGNANI, J. La politique d'accueil de la petite enfance en France : ombres et lumières. **Travail, genre et sociétés**, v. 6, n. 2, 2000, p. 105.

FERARRESE, E. Les vulnérables et le géomètre. **Grammaires de la vulnérabilité**, Raison publique. n. 14, abr. 2011, p. 17-37.

FERREIRA, V. Apresentação. **Reflexões feministas sobre informalidade e trabalho doméstico**, 2008, p. 9.

FRANCO, T.; DRUCK, G. O trabalho contemporâneo no Brasil: terceirização e precarização. In: Salvador. **Anais**. In: SEMINARIO FUNDACENTRO. Salvador: 2009.

GARRAU, M. Regards croisés sur la vulnérabilité. « Anthropologie conjonctive » et épistémologie du dialogue. **Tracés**, n. #13, 1 dez. 2013, p. 141-166.

GLENN, E. N. Race, Gender and the Obligation to *Care*. **University Of California - Berkeley**, 2013.

HEIDEMANN, H. D.; TOLEDO, C. de A.; BOECHAT, C. A. O trabalho no Brasil: traçado interpretativo de sua história de formação e de sua crítica. **Estudos Avançados**, v. 28, n. 81, ago. 2014, p. 55-67.

HIRATA, H. Questions sur la qualité des emplois du *care* : France, Brésil, Japon. **Travail, genre et sociétés**, v. 26, n. 2, 2011, p. 199-203.

_____. ; GODINHO, T.; SILVEIRA, M. L. Trabalho doméstico: uma servidão "voluntária"? **Políticas públicas e igualdade de gênero, Coordenadoria Especial da Mulher. Cadernos da Coordenadoria Especial da Mulher**, 2004, p.188.

_____. ; KERGOAT, D. Novas Configurações da divisão sexual do trabalho. **Cadernos de pesquisa**, v. 37, n. 132, 2007, p. 595-609.

_____.; MOLINIER, P. Les ambiguïtés du *care*. **Travailler**, v. 28, n. 2, 1 nov. 2012, p. 9-13.

HOCHSCHILD, A. R. Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure. **American Journal of Sociology**, v. 85, n.3, nov. 1979, p.551-575.

_____. Le drainage international des soins et de l'attention aux autres. **Genre, nouvelle division internationale du travail et migrations**, Cahiers genre et développement. 2017, p. 75-82.

KERGOAT, D. Dinâmica e consubstancialidade das relações sociais. **Novos Estudos - CEBRAP**, n. 86, 2010, p. 93-103.

KITTAY, E. F. When Caring Is Just and Justice Is Caring: Justice and Mental Retardation. **Public Culture**, v. 13, n. 3,1 out. 2001, p. 557-580.

LAUFER, L. Éclats de mots : pouvoir de la parole et vulnérabilité. **Cahiers du Genre**, v. 58, n. 1, 2015, p. 163.

LAUGIER, S. L'éthique comme politique de l'ordinaire. **Multitudes**, v. 2, n° 37-38, 2009, p. 80-88.

LEITE, M. de P.; SALAS, C. Trabalho e desigualdades no Brasil : desafios e contradições do atual modelo de desenvolvimento. **IdeAs**, n. 5, 2014.

LOWY, I. Universalidade da ciência e conhecimentos "situados"*. **Cadernos Pagu - Dossiê : Gênero na Historia das Ciências**, v. Gênero, ciência e história., n. 15, 2000, p. 15-31.

MOLINIER, P. Au-delà de la féminité et du maternel, le travail du *care*. **Champ psy**, v. 58, n. 2, 2011, p. 161‑174.

_____. Intersectionnalité, *Care* et féminisme,. In: Sao Paulo. **Anais**... In: SEMINÁRIO TEMÁTICO "TRABALHO E GÊNERO. PONTOS DE VISTA SITUADOS E ALGUMAS CONTROVÉRSIAS". Sao Paulo: Depto Sociologia USP, 2014.

MORÉ, P. Les employé(e)s domestiques dans le travail de *care* : corps et investissement de soi entre éthique et contrainte. **Travailler**, v. 32, n. 2, 7 ago. 2014, p. 33-53.

OLIVEIRA, Z. de M. R. de. A Creche no Brasil: Mapeamento de Uma Trajetória. **Revista da Faculdade de Educação**, v. 14, n. 1, jun. 1988, p. 43-52.

PAIVA, E. F. Coartações e alforrias nas Minas Gerais do século XVIII: as possibilidades de libertação escrava no principal centro colonial. **Revista de História**, v. 0, n. 133, 30 dez. 1995, p. 49.

PENEFF, J. Le sens de l'observation est-il utile en sociologie ? **SociologieS**, 2011. Disponível em: <http://journals.openedition.org/sociologies/3658>. Acesso em: 5 jan. 2018.

PICQ, F. Les années 68: événements, cultures poltiques et modes de vie Les années 68 et le mouvement des femmes FRA NÇOISE PICQ. **Lettre d'information**, n. 2, 1994.

RAPP, R.; GINSBURG, F. Habiliter le handicap : réécrire la parenté, imaginer une autre citoyenneté. **Tumultes**, v. 26, n. 1, 2006, p. 57.

SANTOS, V. C. Da era fordista ao desemprego estrutural da força de trabalho: mudanças na organização da produção e do trabalho e seus reflexos. In: Campinas SP. **Anais**... In: 6º COLÓQUIO INTERNACIONAL MARX E ENGELS. Campinas SP: 2009.

SOARES, A. Les émotions dans le travail. **Travailler**, v. 9, n. 1, 2003, p. 9.

SOULIÉ, C. Anatomie du goût philosophique. **Actes de la recherche en sciences sociales**, v. 109, n. 1, 1995, p. 3-21.

VIRGILI, F. L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui. **Vingtième Siècle. Revue d'histoire**, v. 75, n. 3, 2002, p. 5.

VOIROL, O. Présentation: Visibilité et invisibilité : une introduction. **Réseaux**, v. 129–130, n. 1, 2005, p. 9-36.

ZAGALO-CARDOSO, J. A.; SÁ DA SILVA, A. A Ética Do Cuidado à Luz Da Fábula/Mito De Higino E Da Tragédia Filoctetes, De Sófocles. **Revista Portuguesa De Filosofia**, v. 66, n. 1, 2010, p. 81-88.

DISSERTAÇÕES DE MESTRADO E TESES

ALMEIDA, G. M. R. **Au revoir, Brésil: um estudo sobre a imigração brasileira na França após 1980**. 2013. Unicamp, CAMPINAS, 2013.

ANDERFUHREN, M. **L'employee domestique a Recife (Brésil) : entre subordination et recherche d'autonomie**. 1999. Paris 1, 1999. Disponível em: <http://www.theses.fr/1999PA010629>. Acesso em: 1 jan. 2016.

COSTA, J. B. **Sindicatos das trabalhadoras domésticas no Brasil: teorias da descolonização e saberes subalternos**. 2007. UNIVERSIDADE DE BRASÍLIA INSTITUTO DE CIÊNCIAS SOCIAIS DEPARTAMENTO DE SOCIOLOGIA, Brasília, 2007.

JACQUEMIN, M. **Sociologie du service domestique juvénile : "petites nièces" et "petites bonnes" à Abidjan. Thèse de doctorat en Claudine Vidal.** 2007. EHESS, Paris, 2007.

REDONDO, M. F. **Au pair : *Care* et Pouvoir. Brésiliennes au pair en France : une étude de cas.** 2010. Université Paris 8- Vincennes-Saint-Denis. Saint-Denis., França, 2010.

NOTAS DE LEITURA

REDONDO M . F. Ibos Caroline (2012). ***Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères.*** Cahiers du genre. Paris, Flammarion, 278 p. (n° 54)

SITES INTERNET

CONSEIL DE L'EUROPE. **Accord européen sur le placement au pair et son Protocole**. Disponível em: <https://rm.coe.int/1680072357>. Acesso em: 23 dez. 2015.

DIEESE. A evolução e Estrutura do trabalho doméstico Remunerado. Proporção de mulheres no trabalho doméstico remunerado 2016. In: **Departamento Intersindical de Estatística e Estudos Socioeconômica. Trabalho doméstico remunerado. Regiões Metropolitanas e Distrito Federal -** 2012-2016. São Paulo: DIEESE, Abril, 2017. Fonte: pdf. DIEESE/Seade, MTE/FAT e Convênios Regionais. PED – Pesquisa de Emprego e Desemprego Pag 8 Disponivel em : <https://www.dieese.org.br/analiseped/2014/2014EmpregoDomestico.pdf>. Acesso em :20 abr 2014.

GOVERNO DO BRASIL. **Governo do Brasil**. Disponível em: <http://www.brasil.gov.br/educacao/2012/04/creche>. Acesso em: 1 ago. 2017.

IAPA. **ECAPS**. Disponível em: <http://www.iapa.org/policy-work/ecaps/>. Acesso em: 6 maio. 2016.

INSEE. **Institut national de la statistique et des études économiques.** Disponível em: <https://www.insee.fr/>. Acesso em: 12 mar. 2016.

LEGIFRANCE, M. B. M. **Code de la sécurité sociale - Article R532-8**. Disponível em: <https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?cidTexte=LEGITEXT000006073189&idArticle=LEGIARTI000006750919&dateTexte=&categorieLien=cid>. Acesso em: 2 jan. 2018.

MINISTÉRIO DO TRABALHO. **Direitos das Empregadas Domésticas.** Disponível em: <www.vitorias.es.gov.br/secretarias/cidadanias/cartilhas.htm.>. Acesso em: 3 ago. 2014.

MINISTÉRIO DO TRABALHO E EMPREGO. **Classificação Brasileira de Ocupações.** Disponível em: <http://www.mtecbo.gov.br/cbosite/pages/home.jsf>. Acesso em: 6 ago. 2014.

PRESIDÊNCIA DA REPÚBLICA. **Palacio do Planalto**. Disponível em: <http://www.planalto.gov.br/ccivil– 03/constituicao/Emendas/Emc/emc72.htm>. Acesso em: 21 abr. 2014.

SERVICE PUBLIC. **Accueil Particuliers | service-public.fr**. Disponível em: <https://www.service-public.fr/>. Acesso em: 8 jun. 2015.

FILMES E VIDEOS

BARBOSA, F.; SZTAJNBERG, K. **Casa Grande**IMOVISION - Damned, , 2015. . Disponível em: <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Casa_Grande_(film)&oldid=140747412>. Acesso em: 5 jan. 2018.

DOSSE, J. **La Bonne Mère**12ème édition du Festival du Film de Famille, 2013.

LINS, C.; CASTRO, F. **Babás**II Sessão da mini-mostra de cinema feminista – A minha avó também é feminista, , 2010. . Disponível em: <https://vimeo.com/150866784>. Acesso em: 5 jan. 2018.

MUYLAERT, A. **Que Horas Ela Volta?**África Filmes - Globo Filmes, 2017.

PHILIPPE, F. **Fatima**Possibles Médias, , 2015. . Disponível em: <http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=227827.html>. Acesso em: 5 jan. 2018.

SEBASTIAN, S. **La nana - Film - Drame - L'essentiel -**L'essentiel, , 2009. . Disponível em: <http://www.telerama.fr/cinema/films/la-nana,388583.php>. Acesso em: 5 jan. 2011.

APÊNDICE

ANEXO I – Identificando esforços na realização do trabalho do *care*

Nas experiências, os "seres"

> *"La connaissance des activités de care repose sur une compréhension de ce qui se passe dans ces relations et de ce qu'elles font aux formes de vie humaine." (PAPERMAN, 2013, p. 52)*

Encontrei Deusa em uma conexão aérea de Madri a São Paulo. Ela vinha de Roma e ia a Goiânia, eu saia de Paris e ficaria em São Paulo. Sentadas lado a lado, ela começou nossa conversa falando de todo o percurso que faria até chegar em Goiânia, cidade onde nasceu, cresceu e de onde partiu aos 28 anos para ir trabalhar na Europa na casa de uma família ítalo-brasileira. Esse foi o início da sua vida como trabalhadora do *care* na Itália, mas nossa conversa me levou a conhecer toda uma trajetória que, desde muito cedo, envolvia o cuidar do outro. E, diante desse relato tive uma ilustração da falta de consciência em relação a aprendizagem do *care.* Por estar presente sem nomeação e desde muito cedo na vida, sobretudo, de nós mulheres, como um jeito de ser : ser menina, ser irmã mais velha, ser mulher, ser mãe; o *care* se configura como algo nato.

As aprendizagens são naturalizadas de uma maneira que perdemos, muitas vezes, a ideia de que somos resultados das nossas experiências. E, nesse sentido, nossa "forma de ser" nos parece algo nato, mas pertence a um tempo e a um lugar definidos socialmente. No caso do aprendizado do *care*, a sua não conscientização se torna um problema, pois dificulta a valorização das aptidões necessárias para se desenvolver os trabalhos que lhe correspondem. Por conseguinte, há a dificuldade em se valorizar o trabalho do cuidado e seus executores e o reforço da divisão sexual do trabalho. Por isso, faz-se necessário evidenciar a aprendizagem do *care* e os esforços físicos e psicológicos que envolvem os trabalhos que o evidenciam. Por isso, relatarei partes da trajetória de vida de trabalhadoras do *care* com o intuito de identificar tal aprendizagem, pois acredito que a interpretação e a análise dessas experiências pessoais sejam uma forma de conhecimento que evidencia a construção do "ser alguém que cuida". Para tanto, serei guiada pela perspectiva do *care* e pela busca de uma análise

sociológica das emoções, procurando identificar e compreender as emoções e sentimentos ditos individuais ou considerados inapropriados à situação. (PAPERMAN, 2013, p. 31)

A história de Deusa comporá a primeira parte desse processo analítico, como exemplo dessa metodologia e dos cuidados tomados para alcançar o objetivo de salientar os esforços demandados pelo trabalho do *care*. Esse texto é construído baseado na primeira conversa que tive com ela e em uma entrevista concebida por telefone, na qual informações foram confirmadas, histórias recontadas e novas perguntas lançadas. Para além desses dois momentos, Deusa e eu mantivemos contato por *Whatsapp* e tivemos uma última entrevista antes da versão final do texto. Após finaliza-lo ele foi apresentado à Deusa para aprovação e sua versão final lhe foi encaminhada.

É preciso ressaltar que Deusa origina-se de uma classe social, bem como pertence a uma geração distintas da minha e da grande maioria das meninas que costumo entrevistar, mas, para além dessas diferenças, somos todas brasileiras imigrantes que viajam para a realização do trabalho do *care*. São as distinções entre nós que evidenciam que a trajetória do *care* permite vivência de experiências semelhantes. Nesse sentido, as diferenças de categorias encontradas entre Deusa e a amostragem essencial desse trabalho tornam-se uma boa ilustração da experiência do *care,* pois mesmo considerando-as, também pode-se encontrar semelhanças que nos encaminham para uma reflexão sobre a estrutura do trabalho do *care*.

A história de uma cuidadora, Deusa.

Minha vizinha de assento no avião começou espontaneamente uma conversa ao comentar a respeito do tempo que levaria para chegar à sua cidade natal e do valor da passagem. Aspectos que a faziam concluir que em uma próxima vez, não economizaria para chegar de maneira mais direta ao seu destino. “Da próxima vez eu pago para fazer Roma – São Paulo, São Paulo – Goiânia, custe o que custar. Eu sempre fiz assim”. Disse ao explicar que sua irmã havia achado uma passagem mais barata, e que ela já estava com as malas prontas fazia um ano; então decidiu aceitar. “Mas da próxima vez eu vou me organizar para não fazer essas conexões ”, ela concluía. Espantei-me com sua afirmação de que a mala estava feita há mais de um ano e perguntei o nome da interlocutora. Ela respondeu rapidamente: “Deusa”. Apenas no meu rosto ficou expressa a surpresa, pois na sequência, ela emendou que era alguém muito organizada, e que não gostava de deixar as coisas para a última hora. Depois dessa informação, completou que havia se preparado ainda durante o ano anterior, mas

a viagem não havia dado certo, e devido ao fato de não ter desfeito a mala, apenas precisou fazer as outras. Nesse contexto, Deusa explicou-me que morava na Itália há mais de 20 anos e que sempre ao voltar para o Brasil, levava consigo muitas coisas que não trazia de volta para a Itália. Disse-me que duas malas já estavam em São Paulo, pois tinha pedido para que alguém as levassem. "Uma desculpa para eu ir fazer uma visita", ela refletia em voz alta acerca do relato sobre as malas. E finalizou seus pensamentos dizendo que sempre fez tudo por sua família e que gostava de presenteá-la.

É dessa maneira que começo a conhecer a história de Deusa, e cujas narrativas passarão por assuntos ligados ao trabalho, aos familiares, aos amigos, aos amigos de amigos, até chegar aos seus dez anos de idade quando, pela primeira vez, foi trabalhar na casa de uma família. Narrativas costuradas por relações de cuidado e de interdependência que traduzem o aprendizado da sua protagonista, ou seja, um aprendizado de como cuidar do outro. No caso de Deusa, e acredito, na maioria das histórias, esse aprender, iniciou-se no seio das relações familiares.

"Eu sempre gostei de cuidar da casa e como eu era a mais velha, a mãe ia para a roça e eu cuidava da casa. Tinha uma folha, sambaíba que chama aqui, eu gostava muito daquilo, eu usava aquilo para arear panela. " Ela me explicava que a tal folha se assemelhava a uma lixa, e completava: "Eu sempre gostei. Eu nasci para ser dona de casa. Infelizmente, eu ainda não sou." Detalha-me Deusa em conversa telefônica.

Filha mais velha de uma família de nove irmãos, três homens e seis mulheres, Deusa também contou-me que sua mãe deixava as filhas irem para a casa das famílias na cidade para que pudessem estudar. Nessa época moravam na fazenda e essa foi a razão pela qual quatro das cinco irmãs de Deusa foram trabalhar em casas de família. A exceção foi a caçula. "Solange, nunca foi. A gente já tinha condição de dar uma ajuda diferente. " Explicou-me Deusa no contato telefônico, durante o qual ela detalhou-me um pouco mais sobre sua trajetória de trabalho.

Esse segundo contato com Deusa ajudou-me a refletir sobre aspectos da construção da narrativa do entrevistado, inclusive, sobre como os fatos ficam na memória sem uma exatidão do tempo decorrido, mas dentro de uma trajetória que, como tal, tem começo, meio e fim. Digo isso, pois Deusa não recorda com precisão a sua idade em determinados momentos ou a duração de alguns trabalhos, mas tem as marcas do que viveu e é por meio delas que constrói sua trajetória narrativa. Como entrevistadora procuro respeitar o seu relato e a sua construção temporal, mas seleciono aspectos que, acredito, evidenciam o que corresponde ao interesse deste texto: o aprendizado do cuidar, a interdependência que se constrói a partir das relações

de cuidado, os valores de Deusa que ilustram esses aspectos e o cuidado como trabalho. Com isso, pretendo evidenciar que aprendemos a cuidar e profissionalizar o cuidar é também uma forma de desenvolver as aptidões associadas a ele, tanto originando-as quanto reforçando-as. Assim notamos que a capacidade do cuidar é aperfeiçoada tanto fora quanto dentro do trabalho e essa retroalimentação contribui para que tais características sejam consideradas como inatas aos indivíduos, tornando-as sua maneira de ser .

Deusa seria um caso clássico do que procuro aqui expor, ela aprendeu a cuidar dentro da sua família, devido ao seu sexo, seu gênero e sua classe, mas também, e devido a essas mesmas categorias, Deusa aprendeu a cuidar enquanto trabalhava. Ela cresceu e se desenvolveu cuidando tanto da sua própria família quanto de outras famílias de uma forma que não conseguimos ver onde exatamente essa aprendizagem acontece e transformando em algo que lhe parece inato. Deusa é vista como alguém que gosta de cuidar do outro.

Para demonstrar os aspectos anteriormente referidos inicio o relato de Deusa com a sua resposta à minha pergunta, feita por contato telefônico, a respeito de como ela havia conhecido a família para a qual foi trabalhar pela primeira vez.

Deusa e algumas experiências no Brasil

"Eles compraram fazenda perto da nossa e como eram pessoas da cidade, eles pediram para a mamãe se eu podia ir com eles. E como eu te disse, a mamãe deixava a gente ir para a cidade para que a gente pudesse ter cultura ". Essa foi a resposta elaborada por Deusa sobre como conheceu a família para a qual foi trabalhar. A respeito do que ela fazia na casa sua resposta foi: "Tudo. Tudo que é de casa. Uma vez que eu cheguei lá eu acabei sendo a dona da casa" E as crianças, Deusa? Como era com as crianças ? Eu pergunto e ela responde: " Tinha dois meninos, dois demônios, cheios de vícios. Faziam sempre a vontade deles. As meninas eram mais boazinhas. Cuidava deles, também. Mas, mais da casa"

Deusa não recebia salário, não tinha um quarto fixo e relata que em alguns momentos chegou a dormir no chão. "Isso eu nunca contei para a mamãe, ela morreu sem saber". Deusa não se recorda com certeza sua idade quando deixou essa família, acredita que foi por volta dos 16 anos. Mas sabe que foi em um período de férias, quando visitou seus pais e teve coragem de contar para a sua mãe detalhes do que vivia na casa, inclusive sobre o interesse do patrão por ela. "(…) aí mamãe já arranjou outra família para mim."

"Nessa segunda *(família)* eu já ganhava. E no que eu podia, eu sempre ajudei em casa."

Desde então, Deusa trabalhou em algumas famílias. A história mais marcante dentre elas, foi a de uma família com dois filhos que a mãe partiu apenas com um deles para São Paulo, deixando o caçula de 7 anos. O pai era caminhoneiro e, por isso, Deusa passava grande parte do tempo sozinha com o garoto. Ela conta que o deixava na escola, fazia o serviço de casa, buscava-o à tarde e à noite. Quando ela tinha que ir estudar, levava-o junto. Deusa lembra-se de possuir grande senso de responsabilidade em relação "ao pequeno" que com ela ficou, e destaca que, além de cuidar da criança sem o amparo dos pais, era preciso gerir o interesse afetivo/sexual de seu patrão por ela. Deusa não recorda como a situação do menino foi resolvida, mas revela que, depois de sua partida, ela também se retirou. Ainda em relação à sensação de responsabilidade, Deusa traz a seguinte reflexão, baseada em outra experiência na qual ela devia se ocupar mais da criança, "uma menina muito cheia de vício " com a qual passou pouco tempo: "Quando você faz *babysitting,* você tem que ser uma autoridade, uma segunda mãe, eu acho. E é muito difícil ser, porque você também tem que educar a criança"

Ao continuar o relato de suas experiências em diversos trabalhos no Brasil, Deusa fala que aos 19 anos escreveu uma carta para um locutor de uma rádio. Nessa carta ela contava sua história e revelava o desejo de poder estudar. "Ele respondeu quando eu fiz 20 anos. Era o dia do meu aniversário." Foi anunciado na rádio que eles haviam encontrado uma família para Deusa, mas ela nunca foi até a rádio para ter mais informações e disse-me que se arrepende até hoje por não ter ido ao menos agradecer à família. "É algo que eu carrego dentro de mim até hoje. " Com o avanço de sua narrativa, descobre-se que o motivo que a fez ignorar a proposta da rádio foi devido a uma proposta feita por um tio que, ao ouvir a emissão da rádio, propôs à Deusa que passasse um tempo em sua casa. Assim, ela ficou com seus tios até encontrar outra família para trabalhar e dessa foi para outras.

Dessas experiências contadas por Deusa, destaco entre elas, uma experiência em que narra acerca do comportamento violento do pai de uma família para a qual trabalhava. "Ele usava uma linguagem que eu não gostava. Eu era habituada à pobreza e não à violência" Por causa dessa violência, Deusa retornou a casa do seu tio, mas nesse período, vivenciou um episódio que caracteriza como sendo de muita tristeza. "Meu tio chegou e perguntou quais eram as minhas intenções. Assim, querendo dizer que eu estava ali me aproveitando", relata Deusa e explica que apenas não pagava o aluguel, mas sempre ajudava no que podia. Magoada, disse que partiu novamente da casa do seu tio e foi para a casa de uma amiga. Nesse momento Deusa encontrou um trabalho que não era como doméstica.

Na primeira conversa telefônica, Deusa disse que era assistente de uma dentista, cujo marido, que era médico, trabalhava no mesmo local e para quem ela agendava suas consultas.

Dessa maneira, essa nova experiência continha aspectos distintos das que Deusa colecionava no seu currículo. Porém, o fato de Deusa assistir a um casal atribuía à sua atividade características do trabalho do cuidar. Assim, podemos notar que a formação profissional de Deusa a capacita à outras atividades, pois algumas vezes é possível um trânsito das características de um tipo de cuidar para outro tipo de trabalho, já que em todo trabalho há um cuidar.

Em linhas gerais, mesmo que fora do ambiente doméstico, Deusa, assistia à mulher/esposa, auxiliando-a diretamente, e ao homem/marido para quem preparava uma rotina, organizando sua agenda, como faria no ambiente doméstico, mas, executando outras tarefas.

No entanto, questionei como Deusa havia conseguido se desvincular de ser socialmente identificada como faxineira. Esse questionamento nasceu devido ao fato de já ter ouvido outros relatos e acompanhado o percurso de outras pessoas, capazes de me permitir constatar que, para deixar sua imagem social de cuidadora doméstica, havia a necessidade de um episódio de ruptura, que na maioria das vezes implica no investimento em uma formação profissional ou na ajuda de terceiros. Deusa não havia relatado nada que remetesse a uma reconfiguração de sua vida profissional. Por isso, intui que Deusa era também faxineira no consultório. Além desse aspecto, relacionado à Deusa, havia os motivos que levavam os patrões à empregarem na para essas funções. Imaginei que eles deveriam ter alguma vantagem ao contratar uma doméstica como secretária, pois, mesmo quando não há necessidade de um conhecimento técnico-escolarizado ao desempenho da atividade, é sabido que, na nossa organização social, a assistência de uma secretária fora do espaço doméstico_ secretária do consultório _ é mais valorizada do que dentro dele_ faxineira . Ou seja, o trabalho de uma secretária é mais valorizado do que de uma faxineira. Portanto, Deusa deveria realizar a faxina e era isso que justificaria sua contratação como secretária. A confirmação da suposição de acúmulo de funções por Deusa veio em uma segunda conversa telefônica " Sim, era eu que fazia *(a limpeza do consultório)*, e fazia *babysitting* também. Eles tinham uma menina que ficava lá e eu cuidava dela, até tive uma hérnia de disco de tanto ficar com ela no colo."

Essa experiência de Deusa terminou quando ela precisou se ausentar devido a uma operação na vesícula. Ao retomar às suas atividades laborais, encontrou outra família com a qual mantém um laço afetivo muito grande. Ela é a madrinha do caçula, os visita todas as vezes que está no Brasil e seu ex-patrão é hoje seu advogado. " Eles são uma família para mim"; "É a família com quem eu estava antes de ir para a Itália."

Enquanto realizava o seu trabalho nessa família, Deusa fez o supletivo, juntou um dinheiro que a possibilitou comprar dois terrenos e revela que se sentia bem. Por volta dos seus 30 anos, Deusa recebeu o telefonema de uma amiga que estava indo para a Europa trabalhar. "Ela me disse que eu não teria coragem *(de ir para Europa)* , que eu já estava acostumada com a minha vida e as pessoas, mas eu disse que se ela me arrumasse algo como o dela eu iria." Cinco meses depois o contato foi feito para que Deusa partisse à Itália com o objetivo de trabalhar na casa de uma família que custearia a sua passagem aérea. Três meses depois do primeiro contato, Deusa estava na casa de uma brasileira e de um italiano. Ela, dona de casa, ele, professor universitário.

"Eles me deram 2.000 dólares para entrar no país. Mas eu tive tanta sorte que nem me pediram nada.", conta Deusa ao falar dos cuidados tomados para que ela não fosse barrada pelo controle de imigração.

Quando eu digo à Deusa que eles confiaram nela por terem dado o dinheiro mais a passagem, ela me explica que a família para qual ela trabalhava no Brasil, "era de pessoas respeitáveis, influentes" e a família que estava na Itália as conhecia.

Portanto, em 12 de novembro de 1989 Deusa partiu para a Itália para trabalhar na casa de uma família graças a uma indicação, como é comum com trabalhadoras domésticas.

Deusa e algumas experiência na Itália

A primeira coisa que Deusa me contou sobre sua experiência na Itália foi que, ao ver uma reportagem na televisão, ela surpreendeu sua patroa e a sua mãe. "Eu entendi tudinho que estava passando na tv, lembro até hoje, ela *(a patroa)* e a mãe dela ficaram surpresas…" "Era um documentário entrevistando as pessoas no hospital que eram abusadas sexualmente. Pessoas que acordavam... E tinha gente grávida... Estava nós três na sala vendo e a velhinha ficava me olhando assim e dizia: como é que ela entende? " Deusa conta orgulhosa o episódio ocorrido logo que chegou à Itália, demonstrando assim sua facilidade para entender a língua.

Ao se referir à patroa, Deusa usava adjetivos como "preguiçosa", "folgada" e "imprestável", para ilustrar o raciocínio sempre retomado na sua fala : "Ela não sabia fazer nada". Deusa detalha:

"Ela era daquelas mulheres que se ela entrasse mil vezes no banheiro, ela tirava a calcinha suja e jogava no chão e a gente tinha que ir atrás recolher, com as roupas do guarda roupa, a mesma coisa, jogava tudo no chão, ela jogava tudo." Exemplifica Deusa e faz uma comparação: "O marido dela respeitava as pessoas, o problema era ela". E em outro momento

disse novamente: “Ela não fazia nada, só ficava deitada o dia todo e ainda reclamava, ela era muito exigente. Não fazia nada”. Deusa também me conta: “Era o tipo de pessoa que não tinha nada dentro de casa para comer hoje, e amanhã fazia uma festa para trinta pessoas e a gente tinha que trabalhar, mesmo se fosse dia de folga”.

A respeito de ter de trabalhar mesmo no seu dia de folga, Deusa relata que isso atrapalhou-a muito na aprendizagem da língua italiana. “ Quinta-feira era meu dia de folga, podia fazer um curso de italiano, mas tinha que trabalhar ”. Ela enfatiza a respeito do trabalho que lhe era atribuído tanto na quinta-feira , quanto, indiretamente, no domingo. “Ela sempre inventava um chá para as amigas brasileiras ou alguma coisa, eu era uma escrava lá *(as quintas-feiras)*. “E no domingo eu saia e quando eu voltava, parecia que tinha tido um furacão na casa, você não tem noção do que eu achava na casa quando voltava, era louça do café da manhã até a janta, mas tudo bem.”

A quantidade de trabalho aumentou depois de um ano, quando os patrões adotaram um garoto. “Eu amava ele tanto.” Mas, os abusos só cresciam e os limites foram impostos por Deusa em uma festa de Ano Novo. "Teve um ano novo em que eu tinha marcado de ir para a casa de Cristina *(amiga de Deusa)* e ela *(a patroa)* ia passar o ano novo na casa dos amigos dela, ela não falou comigo e era folga. Então, eu disse que não ia ficar com o menino. Aí ela levou o menino para a festa, ele voltou rouco, tossindo. Tadinho. Aí eu comecei de noite mesmo a arrumar as minhas coisas e fui embora no outro dia de manhã.”; “Falei para ela que eu tinha que ir embora e que eu sentia muito de não ter sido a pessoa que ela esperava e ela mal olhou na minha cara.”

Assim Deusa deixou essa família em Palermo e foi para Roma onde encontrou um trabalho como cuidadora. Sobre essa nova experiência, ela relembra:

“Aí, em três meses eu consegui arrumar um bom trabalho; dama de companhia para uma marquesa." Deusa compara os dois trabalhos no aspecto financeiro: “ No outro trabalho, (*Em Palermo)* ela me pagava 400 mil liras, hoje, por volta de 200 euros e lá eu ganhava 2500, mais de 1500 hoje, acho, não sei direito, mas era um bom dinheiro e se ficasse em dias de folga, ela me pagava a mais e eu só fazia dama de companhia. Ela vivia em um hotel e eu ficava junto com ela.” No primeiro ano de trabalho, Deusa conseguiu alugar uma casa, para ela e para um irmão, em que ia nos dias de folga e onde, segundo ela, “podia cozinhar o que quisesse.”

Deusa se refere ao segundo trabalho, cuja função era o cuidado da marquesa, com mais carinho do que o faz em relação aquele primeiro trabalho. A dor existente em Deusa diante das experiências desse segundo emprego não ocorria por causa de possíveis maus tratos

sofridos no cotidiano laboral, mas pelo fato de que ela não fora avisada do falecimento de sua patroa.

"Ninguém ficava lá mais de três meses, eu fiquei três anos! Três anos! ", conta Deusa ao relembrar momentos passados com a marquesa de "quase 80 anos". Dentre esses momentos, ela destaca que tomava café todos os dias com sua patroa e que ela ficava muito feliz quando amigas de Deusa iam visitá-las. "Ela era muito sozinha, então quando ia uma amiga minha lá, ela ficava contente"; " Todo mundo gostava dela. Ela era muito fina, muito educada e ela gostava muito de estar com gente." Deusa também conta sobre uma viagem de carro para Veneza. " Levei ela para Veneza, meu amigo pegava ela nos braços para subir as escadas." Foi o marido da marquesa que financiou a viagem, mas o filho deles ignorava tal decisão e Deusa lembra: "Depois que ela morreu, o filho dela falou que eu não saiba o risco que tinha corrido."

Quando eu questionei Deusa a respeito da permissão dada pelo marido para que viajassem a Veneza, a entrevistada respondeu: "Ele sabia que eu amava ela."

Em conversa telefônica Deusa detalha:

> No começo foi difícil, mas depois ela passou a não resistir força comigo. Ela me arranhava, era uma senhora muito viciada, cheia de caprichos, eu dominei isso. Eu consegui até tirar o remédio dela. Remédio que fazia ela dormir; e eu consegui fazer ela dormir normalmente com amor, porque tem que ter amor, paciência e palavra justa, e isso eu tinha.

Com a narração desse evento para além de possibilitar a compreensão de como Deusa encara o cuidar de alguém e as características positivas que reconhece em si para desempenhar tal função, vemos o trabalho do cuidado permeado pela ideia de cura. Assim, a descrição de Deusa possibilita a interpretação de que sua relação com a patroa progride "ela passou a não resistir força comigo" e isso reflete diretamente no bem que ela pode fazer à patroa "consegui fazer ela dormir normalmente". Portanto, o envolvimento e confiança entre elas é fundamental para um bom desenvolvimento do trabalho executado. Para Deusa " tem que ter amor, paciência e palavra justa " e ela considera que isso ela tem. E, são esses atributos que permitem a Deusa que ela realize uma cura na sua patroa.

A respeito dos cuidados mais práticos que ela devia ter com a Marquesa, quando questionada, responde sempre associando-os à afetividade e ao envolvimento: "Dava banho, ajudava a trocar (ela era muito vaidosa), tinha Parkinson; ela não ficava sem mim, me levava para qualquer lugar, se levassem ela para o restaurante eu ia, qualquer lugar" e completa as

lembranças contando: “ Um mês fiquei com ela o mês inteiro na minha casa, ela me explicava o que queria comer e me ensinava.”

Uma semelhança que permeia o relato das experiências de Deusa na Itália é o seu sentimento de empatia e de apego para com aqueles de quem ela cuida. No trabalho como cuidadora-doméstica/babá, Deusa dizia ter pena da criança, pois sua mãe não sabia cuidar dela e que passou dois anos na casa para não deixá-la sozinha com a mãe. Na vivência como cuidadora-dama de companhia, ela dizia entender a dor de sua patroa em possuir uma casa “enorme” e mesmo assim ter que viver em um quarto de hotel, assim como também mostrava-se apreensiva com o fato de a senhora não receber visitas e sentir-se sozinha. Em suas palavras: “Eu tinha muita pena porque ela só tinha dois filhos que apareciam uma vez na vida outra na morte.”

Após trabalhar como cuidadora da marquesa, Deusa continuou trabalhando com outra senhora até encontrar seu trabalho atual como cozinheira. Por fim, esse trabalho a possibilitou ter uma maior segurança, pois oferecia um registro em carteira que os outros trabalhos não ofereciam. Deusa explica : “podia comprar uma casa, ter financiamento, foi mais regular ”. Para ela, esse trabalho simboliza a sua sorte, não somente pelo fato dele ter possibilitado uma permanência mais tranquila na Itália, mas também por como o conseguiu. Ademais, Deusa se considera sortuda, porque é alguém muito amada. Nesse trabalho como cozinheira Deusa prepara refeições para um grande número de pessoas de uma só vez, o que impossibilita um cuidado mais particular com o outro, mas não deixa de ser um trabalho de base e portanto ter uma característica do trabalho do *care.* Deusa completa seu relato com a informação de que gostaria de trabalhar com uma culinária mais sofisticada, uma vez que adora cozinhar.

Deusa , uma trajetória do cuidado.

A particularidade de Deusa em relação à minha amostragem está na sua idade, 60 anos, na variação de tipos de trabalho do *care* , foi empregada doméstica e dama de companhia, e no fato de ter começado a trabalhar desde a sua infância. As duas últimas variantes auxiliam na reflexão sobre uma estrutura do trabalho do *care*, pois mesmo com essas diferenças, é possível encontrar aspectos em comum no relato de Deusa e no relato das *au pair*/babá. O fato de Deusa ter sido empregada doméstica desde criança, permitiu-me evidenciar o quanto desde muito cedo ela aprendeu a realizar as coisas para os outros e isso é o que faz o seu jeito de ser, traduzido nas palavras : "alguém que gosta de ajudar o outro.". As

malas de presentes levadas a cada viagem para o Brasil é um símbolo do que me refiro. Deusa sempre cuidou do outro e quer agradar.

Ela foi a responsável pela ida de cinco irmãos à Itália, (quatro mulheres e um homem) com os quais mora até hoje na casa em que ela alugou. No seu relato há episódios de discussão com os irmãos nos quais se coloca como a irmã que os recebeu e acolheu, mas não é reconhecida por isso. "Minha irmã outro dia me falou que eu não fiz nada para além de trazê-los para cá". Deusa disse que preferiu não responder, pois ela não gostava de discussão e, crente a Deus, acreditava que nada era por acaso e tudo tinha o seu tempo. Como exemplo dessa sua característica, recorro a uma das histórias que me contou a respeito do envio de dinheiro para a compra de uma casa no Brasil. A cada mês, Deusa disse que enviava dinheiro a "uma pessoa", porém por uma razão que ela desconhecia, o dinheiro nunca era o suficiente e como consequência do desajuste financeiro que isso causou, ela não pôde voltar ao Brasil durante 8 anos. Mas Deusa disse preferir simplesmente não pensar mais nessa história.

Num determinado momento, Deusa me mostra fotos no seu celular. Ela seleciona a de uma menina, sua sobrinha, e revela que seria a tal pessoa que desapareceu com o seu dinheiro. Eu me surpreendo com o fato de que Deusa receba fotos de alguém que roubou-a; e quanto a minha surpresa, ela gesticula algo como "deixa pra lá".

Deusa também mostra a foto do pai. Ele está sentado em uma cadeira de ferro trançada com fios de plástico olhando um pequeno espaço verde no fundo do quintal de uma casa. Deusa conta que se emociona ao pensar no seu pai e dessa vez não é diferente. Ela fala que ele está velhinho e sozinho, e que a casa da foto foi ela quem deu. Completa declarando que costuma cuidar do jardim todas as vezes que vai visitá-lo e afirma: "Eu tenho o dedo verde "; "Eu sempre levo sementes daqui para plantar lá. Tenho algumas na mala". Ela conta feliz sobre a brincadeira de uma sobrinha que costuma dizer não aguentar comer tomates, consequência do seu gesto de plantá-los.

Mas Deusa pegou seu celular para me mostrar a foto e as mensagens que recebia "do filho que nunca teve " cujo nome é Tiago[218]. Aos 4 anos de idade, ele foi deixado na porta de um orfanato com a sua irmã de 3 anos. "De mãos dadas, saíram caminhando, pois ninguém abriu a porta". Um policial os encontrou e eles foram levados de volta ao orfanato. Mais tarde, esse mesmo policial adotou Tiago e prometeu-lhe adotar sua irmã se dentro de alguns dias ela não tivesse encontrado um lar. Tiago nunca mais viu a irmã. Hoje, aos 20 anos, Deusa revela que ele sonha ser jogador de futebol e por isso foi à Itália.

[218] Nome fictício.

Segundo Deusa, uma amiga sua a contatou porque sabia que ela gostava de ajudar as pessoas, pediu para que ela conhecesse Tiago. Deusa disse que entre eles houve um grande entendimento a ponto de gerar ciúmes na sua família e uma discussão com o seu irmão. Irmão este que, de acordo com Deusa, vai para a sua casa todas as vezes que passa por dificuldades financeiras, fazendo "idas e vindas na casa que sempre lhe está aberta". Ele, assim como os outros irmãos, por escolha de Deusa, não sabe exatamente o que ela proporciona a Tiago, para além do carinho e acolhimento em sua casa. Mas Deusa também apresentou Tiago a um amigo que lhe prometeu enviar papéis com o intuito de que fizesse um teste num clube de futebol na Itália. Além disso, porque o visto de Tiago estava vencendo e ele deveria voltar ao Brasil, foi Deusa quem lhe pagou a passagem e lhe encontrou hospedagem em São Paulo. Tiago não queria ir para a casa dos seus pais, eles não o apoiavam no seu sonho e se negavam a ajudá-lo. "A mãe dele furava todas as bolas dele, desde pequeno", conta-me Deusa. Por isso, Deusa ligou para amigos em São Paulo e pediu para que eles recebessem aquele que ela considerava como filho. Seus amigos aceitaram prontamente, dizendo que não poderiam negar um pedido de Deusa. Isso porque ela havia permitido que eles ficassem em sua casa quando ainda não os conhecia. Portanto, Deusa, aquela que ajuda/cuida, estava ali recebendo e investindo no que costuma fazer, nas pessoas e nas relações que se constroem a partir delas.

É importante notar que o recebimento desse investimento para Deusa é totalmente abstrato, pois não é ela quem vai desfrutar da hospedagem, mas sim, aquele quem ela escolheu cuidar e chamar de filho. Nesse sentido, o retorno dos amigos é aplicado no investimento em Tiago, sendo portanto as relações humanas o capital de Deusa[219] .

Como em qualquer investimento, não há certeza de retorno. Mas esse traz mais estranheza do que um investimento em ações ou no mercado imobiliário, por exemplo, mesmo que nesse caso haja a palavra daquele no qual se investe de que ele retribuirá. " Tiago sempre me diz que eu sou a mãe dele e que um dia ele cuidará de mim. " E é a partir da comum desconfiança a respeito de investimentos em pessoas e além do mais, em pessoas estranhas ao nosso meio familiar, que reajo perguntando à Deusa o que Tiago faria se ele não conseguisse ser jogador. Ela responde que não sabia e nunca perguntaria a ele, pois sendo um sonho, não seria ela que abriria a possibilidade de não dar certo. "Não se faz esse tipo de pergunta." ela me ensinou. Eu, ainda com alguma desconfiança, calei.

[219] Aqui penso na ideia de Dom e contra don de Marcel Mauss.

Mas em outro momento da conversa, Deusa retomou esse assunto, e eu ponderei dizendo que, enquanto ele não realizasse seu sonho, inclusive para não ficar ansioso na espera, seria positiva a busca por alternativas. Ela ponderou.

Deusa, ao ser questionada a respeito do desejo de ter tido um filho seu, após ter cuidado dos filhos de terceiros, conta que gostaria de ter tido um, mas não sem pai e afirma nunca ter encontrado um homem para formar uma família. Ela explica que sempre teve como prioridade os pais. Para eles comprou uma casa e enviou dinheiro todos os anos vividos na Itália.

Nota-se que, pelo recorte apresentado sobre a história de Deusa que sua vida profissional e suas experiências pessoais estão emaranhadas de maneira a dificultar a distinção uma da outra. Umas das razões que explica essa imbricação é que, por muito tempo, seu local de trabalho e sua casa eram os mesmos. Mas também, tanto no ambiente de trabalho quanto fora dele Deusa é alguém que cuida e é reconhecida por esse gesto. Como exemplo, temos os amigos que lhe pedem favores em nome de terceiros, o número de pessoas que recebe em sua casa, assim como o fato dela ser indicada para conhecer Tiago, pois gosta de ajudar.

Esse último fato também mostra a inclinação de Deusa para o cuidado do outro, pois ela se disponibiliza a cuidar de alguém como se fosse o seu filho. A prova disso não está apenas em como Deusa o nomeia, mas nas suas atitudes. Deusa relatou que usou o dinheiro que havia guardado para fazer uma cirurgia estética na passagem aérea de Tiago. Por outro lado, a própria Deusa analisa a situação e lembra que, quando finalmente achou que iria poder realizar o sonho de reconstituir os seios após grande perda de peso, precisou gastar o dinheiro com outra pessoa e completa que ainda terá tempo de fazer a cirurgia. “ Não é nada urgente, só algo que eu gostaria de fazer. ”

A interdependência que Deusa estabelece com Tiago não pode ser analisada como resultado de um caráter como se esse fosse construído independente das experiências sociais de Deusa. Sendo filha, irmã, empregada ou amiga, Deusa cuida do outro. É o que ela aprendeu a fazer e por consequência ser. Mas também há algo que foge do arcabouço sociológico no seu comportamento, pois é sabido que outra pessoa reuniria todas essas experiências de maneira diferente, escolhendo mesmo dentro de uma trajetória de cuidados, outros posicionamentos. Porém, ignorar essa particularidade de Deusa seria em alguma medida deixá-la fora do que seria social e privilegiar uma forma de pensar em detrimento a outra e, dessa maneira rebaixar os sentimentos de Deusa na hierarquia social.

A atitude de Deusa em relação a Tiago é para mim uma "voz diferente" e exatamente por ser uma minoria escolho relata-la. Se meu intuito é pensar no social como constituinte de Deusa, por uma questão metodológica, não posso ignorar aquilo que me causa estranhamento, mas refletir a seu respeito e sua possível consequência de uma moral do *care*. Para tanto, ressalto que a interdependência na vida de Deusa foi uma constância mais evidente do que é para outras pessoas, pois ela foi uma trabalhadora do *care* e em especial, uma que morava com seus patrões. Portanto, o fato de Deusa morar em grande parte do tempo na casa de seus patrões, o que a tornava ainda mais ligada às pessoas de quem cuidava, fortalecia em larga medida a interdependência dos envolvidos nessas relações. No entanto, não se pode ignorar o fato das relações serem sempre muito assimétricas, uma vez que Deusa era sempre a subordinada. Por isso, afirmo que há um aprendizado constante na trajetória de Deusa, o do cuidar, que por estar em uma relação hierárquica pode ser também assimilado como o aprendizado de servir. A esses aprendizados podemos associar o fato de Deusa sempre ajudar a família financeiramente, de se sentir arrependida por não ter ido até à rádio agradecer aquele que ofereceu ajuda e de não discutir em situações que se sentia injustiçada. Mas, é importante destacar que, por meio dos relatos de Deusa constata-se que, ao ajudar o outro, tal ação é revertida para a sua própria satisfação. O seu altruísmo está, de algum modo, ligado à maneira encontrada por ela para agradar a si própria e isso pode ser visto como uma característica de uma moral do *care*.

Também sabemos que desde muito cedo Deusa precisou entender o que era negociar um espaço do qual não era proprietária, para ter "cultura" (como ela dizia). Assim, ela trocou sua força de trabalho por moradia e sustento, e os seus laços afetivos foram sendo construídos imbricados com as pessoas para quem trabalhava, o que culminou numa espécie de interdependência. Além disso, observamos que nas experiências de Deusa ela vê-se ajudada por terceiros. Por exemplo, nas saídas de empregos quando é consequentemente obrigada a também sair da casa ela precisou de ajuda de terceiros, ou para levar sua mudança, ou para ajuda-la a encontrar outro trabalho e também para aloja-la por um tempo.

Deusa não utiliza o termo interdependência para falar das suas relações, para ela é algo natural, ela constrói suas relações com base no ditado "fazer o bem sem olhar a quem", segundo suas próprias palavras. Ela não utiliza a sociologia para explicar sua forma de ver o mundo, não utiliza por exemplo a ideia de dom e contra dom, mas Deus. A sua esperança de retorno está baseada em regras celestes, mas seu cuidado é concreto. Sua relação com Tiago é mais um investimento baseado na sua crença, mas se sustenta devido a aspectos concretos e uma expectativa no futuro. Tiago cuida afetivamente de Deusa ao formular declarações de amor filial, ao retirar inúmeras fotos com ela, para ela e dela e promete que cuidará dela quando ela estiver mais velha e ele obter condições materiais. Dessa maneira, Deusa sente confiança na sua relação com Tiago e é o resultado dessas demonstrações que também a levam a cuidar de Tiago, gerando uma interdependência afetiva. Por meio dessa relação podemos demonstrar que **o cuidado aponta para uma possibilidade.** E, se com **(o) cuidado**

se faz (o) Homem essa relação estaria humanizando ambos. Mas, esse tipo de dedicação não profissional voltada para alguém que não é da família, causa estranheza. É possível que daqui alguns anos, quando Deusa e Tiago puderem falar que se conhecem depois de muitos anos, pareça mais justificável a proximidade entre eles.

Analisar a trajetória do cuidado de Deusa nos permitiu notar que essa é também sua trajetória de vida, não havendo limites bem delineados entre a sua vida profissional e a sua vida pessoal. Aspecto comum a muitas pessoas, o interesse na história de Deusa é evidenciar que o *care* é algo que se aprende, se desenvolve e se estimula, porém tal processo se invisibiliza tornando seus resultados em características natas de uma pessoa. No entanto como em outros trabalhos, seu aprendizado faz parte de um processo cotidiano que se estende no modo de ser de quem o aprende. Deusa me permite ilustrar esse fato, para além das categorias sexo/gênero (mulher) e filiação (irmã mais velha) como eu poderia fazer com algumas das *au paris* que entrevistei.

Esclareço que em nenhum momento afirmo que todas as trabalhadoras do *care* se tornam Deusas, mas que é possível achar uma Deusa, dentro de cada uma. Por isso, Deusa é o espelho que utilizarei no relato de histórias das *au pair*. Sua referência me ajudará a mostrar que as experiências formam os seres e assim o *care* pode ser a coluna vertebral das pessoas que nele foram educadas.

Nas entrelinhas, os esforços.

Diante do relato de Deusa, nota-se que o trabalho como atividade física e mental é menos pronunciado, uma vez que são os relatos das relações afetivas entre os envolvidos que tomam destaque. É possível saber que Deusa, ajuda sua patroa em atividades diárias: banhar-se, alimentar-se, passear, mas sua fala prioriza a relação afetiva entre elas, o que a leva a formular frases como: "Ela me levava para qualquer lugar". Sob essa luz, os esforços físicos e psicológicos da atividade do cuidar ficam dissolvidos na relação afetiva estabelecida entre trabalhadora e patroa, aspecto comum justificado, de maneira geral, pela falta de interesse na descrição dessa atividade. Por isso, faz-se necessária a construção de um ouvir que busca identificar os esforços físicos e psicológicos presentes nas entrelinhas da narrativa.

Nesse sentido, os recorrentes, pegar na escola, dar um lanche, fazer a janta e esperar os pais chegarem, no caso de babás; lavar, passar e cozinhar, no caso das domésticas; levantar, dar banho, levar para passear, no caso das cuidadoras, são descrições permeadas de esforços "não ditos". Para além disso, há escolhas na construção da narrativa que dissolvem

os esforços físicos e psicológicos necessários na realização do trabalho do *care.* Como ocorre nas falas de Deusa e que será explicitado adiante.

Deusa, assim como a maioria das pessoas, por razões históricos-sociais, não se inclina a descrever a atividade do cuidado a partir dos esforços físicos nela presentes. Essa característica genérica é seguida daquilo que é próprio a cada experiência, mas pode ocorrer de forma semelhante a um grupo de pessoas. No caso de Deusa, a forma como ela constrói sua narrativa também deve-se ao fato de ter melhores lembranças dessa segunda experiência mesmo que, como ela própria relembra, não tinha o reconhecimento de todos os membros da família. Nessa condição, ela enfatiza o seu papel na vida da marquesa, sendo possível destacar na sua fala duas ideias principais: conseguiu fazer com a marquesa coisas que nenhuma outra cuidadora tinha conseguido; e possibilitou que a marquesa vivesse melhor graças aos seus cuidados.

É importante termos em mente as experiências anteriores de Deusa e o fato de ela ser imigrante que morava na casa dos patrões, para melhor situarmos seu relato. O primeiro aspecto pode possibilitar que Deusa faça comparações e graças às palavras que escolhe na descrição da sua experiência conclui-se que ela encontrou na sua segunda relação de trabalho um lugar mais confortável que na primeira.

Para se referir à primeira patroa há o uso constante de adjetivos negativos e o uso da expressão "Não foi fácil" ao fim do relato. Em relação ao segundo trabalho, para além da escolha em dar ênfase a experiências positivas, Deusa deixa claro que "**No começo** foi difícil". Sobre as características negativas da patroa, Deusa afirma que foram sendo controladas por ela (e pelo amor, de acordo com a brasileira), assim, o panorama feito por Deusa em relação às características da marquesa foi: "Era muito fina, muito educada". O segundo aspecto, ser imigrante e, no caso de Deusa, dependente de moradia influenciam na reação ao tratamento recebido, pois aumentam a vulnerabilidade e, consequentemente, a sensibilidade diante das situações vividas. Tendo isso em vista, sabemos que no segundo trabalho, Deusa tinha uma melhor relação com a patroa, já estava há mais tempo no país e, a partir de um determinado período, possuía uma casa para onde ir quando não estivesse trabalhando. Portanto, nesse período, Deusa desfrutava de melhores condições materiais que influenciavam na maneira como vivenciava o seu cotidiano e que, acarretava em outra intepretação dos fatos, capaz, portanto, de influenciar na reconstrução narrativa de tais experiências. Mas, possivelmente, o fato dos beneficiários indiretos do trabalho de Deusa, os filhos da marquesa, não terem dado o devido reconhecimento para o seu empenho, a incentive a construir uma narrativa que transpareça e, de certa forma, reconheça seus feitos.

Para melhor contextualização, esclareço que Deusa processou os filhos da marquesa porque eles não realizaram devidamente o pagamento do seu trabalho. De acordo com ela, eles não pagaram as férias e nem o último salário. Vale ressaltar que, segunda Deusa, durante a negociação, o filho da marquesa disse preferir gastar com um advogado a dar-lhe o dinheiro. É fato que os beneficiários indiretos da relação de cuidado que Deusa tinha com a patroa desconsideraram o vínculo afetivo criado entre elas. Afirmo isso, pois eles não avisaram Deusa, que foi trabalhar em outro lugar durante a internação da marquesa, do seu falecimento. Assim, tanto a afetividade quanto o não reconhecimento são as possíveis causas específicas da história de Deusa que faz com que ela destaque o lugar que ela ocupava na relação com a marquesa.

A pretensão de conhecer uma atividade do cuidado pede atenção a esse lugar ocupado por quem narra sua história, pois é ele que traduzirá os esforços psicológicos durante a realização do trabalho do cuidado realizado. No caso de Deusa, esses vão ao encontro de sinônimos do cuidado "desvelo, atenção, solicitude, vigilância, diligência. " (FERNANDES 1974).

Por outro lado, um dos esforços psicológicos feito por Deusa na sua primeira relação de trabalho, suportar uma patroa da qual não gostava e pela qual se sentia explorada, é justificado e portanto ilustrado também em esforços físicos: "(…) se ela entrasse mil vezes no banheiro, ela tirava a calcinha suja e jogava no chão e a gente tinha que ir atrás recolher, com as roupas do guarda roupa, a mesma coisa (...)". Nota-se nas entrelinhas, que Deusa realizava o esforço físico de pegar várias vezes coisas do chão, dobrava e organizava roupas no armário. Os esforços psicológicos se encontram entre a paciência e a resignação, que implica em lidar com os próprios sentimentos diante de situações que perpassam a humilhação e o nojo.

Essa comparação ilustra que os esforços realizados nas atividades exercidas se dissolvem no relato da experiência vivida e quando a relação entre patroa e empregada é boa, os esforços ficam ainda mais diluídos no discurso, tornando-se assim menos evidentes. Isso é explicado pela naturalização do cuidado e da sua associação frequente com o amor. Nesse sentido, o que é feito para a manutenção e desenvolvimento de uma relação, mesmo que profissional, que envolva o cuidado não é, ou não deveria ser, visto como um esforço. Intrínseca a essa ideia está a dissimulação da exploração, que tem o poder como regente, o medo e a necessidade como fatores que contribuem em larga medida à subordinação do outro.

Possivelmente, por isso, a relação afetiva entre as pessoas é enfatizada no discurso de Deusa e é nela que encontramos os esforços para a realização das atividades. Em suma, o

legado histórico dessa função não remunerada, exercida por mães e escravos, ocasiona a invisibilização[220] da atividade do cuidar como trabalho e da exploração por meio dele exercida. Dentro desse legado também há a hierarquia entre patroas e empregadas, na qual as primeiros exercem um poder sobre as segundas e esse pode ser abusivo. Porém, a necessidade de continuidade da relação entre patroas e empregadas faz com que haja muito mais informações naquilo que não é exatamente dito, no "não dito ", do que naquilo que está sendo dito.

Por razões distintas, tanto para patrões, quanto para empregados, os esforços exigidos para o bom desenvolvimento do trabalho do cuidado e para a manutenção da relação não devem ser destacados. Sendo assim, por razões históricas diretamente ligadas à manutenção do poder a não explicitação dos esforços físicos e psicológicos demandados pelo trabalho do cuidado no relato dos trabalhadores se dá porque não estamos habituados, não fomos educados a falar das atividades do cuidar, tendo como referência o repertório de esforços demandados para a sua execução. Além disso, por questões específicas de cada experiência, os esforços realizados se encontram diluídos na narrativa do locutor, desta forma, para pensarmos nos esforços exigidos na execução do trabalho do cuidado, é necessária uma codificação das entrelinhas do relato do seu executor com esse fim específico.

[220] O neologismo "inviabilização " é para denotar o movimento de procurar tornar invisível.

ANEXO II – Cronologia da política familiar na França

« Avant les années 1970, le modèle « dominant » est celui du père qui travaille et de la mère qui reste au foyer pour s'occuper de ses enfants. Cette orientation est identifiable dans les prestations familiales puisqu'elles sont surtout destinées aux familles où la mère n'exerce pas d'activité professionnelle (dispositif du quotient conjugal, allocation de salaire unique et allocation de mère au foyer). »
« Les années 1970 et 1980 s'éloignent de ce modèle et de réorientent vers l'objectif d'une organisation plus favorable à l'activité féminine. L'allocation de salaire unique est ainsi mise sous condition de ressources et une allocation pour frais de garde est créée et destinée aux familles modestes où la femme travaille. »
La question des crèches devient également plus centrale dans la politique familiale, car les nombreux enfants nés après la guerre sont devenus adultes et parents. Parallèlement à l'élévation de leur niveau d'éducation, les femmes aspirent plus souvent à travailler et moins fréquemment à rester au foyer pour s'occuper de leurs enfants » (Ancelin J., 1997).

1973
- Diminution des naissances

1976
- Les crèches ne couvrent que 6 % à 7 % des besoins

1982
- Le rapport Bouyala-Roussille sensibilise l'opinion publique sur la nécessité de développer une politique d'accueil de la petite enfance

1981
- Création d'une prestation versée aux familles qui emploient une assistante maternelle pour leur enfant âgé de moins de trois ans
- Lutte contre le fréquent travail "au noir"

1983
- Mise en place des "contrats-crèches" par la Caisse Nationale des Allocations Familiales (CNAF)
- Encouragement des collectivités locales à développer le parc de crèches
- Les Caisses d'Allocations Familiales (CAF) s'engagent à prendre en charge une partie des dépenses de fonctionnement
- Les municipalités construisent de nouveaux équipements

1985
- L'Allocation Parentale d'Éducation (APE)

1986
- Changement dans la garde à domicile

Création de l'Allocation de Garde d'Enfant à Domicile (AGED) qui couvre une partie des cotisations sociales payées pour l'emploi d'une ou plusieurs personnes employées par les familles pour garder leurs enfants à leur domicile

Objectifs :
_diversifier les modes de garde ;
_favoriser la liberté de choix des parents ;
_encourager la création d'emplois familiaux.

1988
- Environ 20 000 nouvelles places en crèches sont créées

- Réduction des frais occasionnés par la garde des enfants. L'État prend en charge les cotisations sociales et une partie du salaire des assistantes maternelles et des gardes à domicile

- Développement des activités de loisirs en direction des jeunes de 6 à 16 ans, les "contrats temps libres". Les CAF apportent leur appui technique et financier aux collectivités locales

1990

- Remplacement de la prestation de 1980 de l'Aide à la Famille pour l'Emploi d'une Assistante Maternelle Agréée (AFEAMA). Passage de l'âge de l'enfant de moins de trois ans à moins de six ans

- Les cotisations dues à l'URSSAF par l'assistante maternelle sont payées par la CAF. La famille perçoit chaque trimestre une somme variable selon ses ressources

- Augmentation de l'offre d'assistantes maternelles

- Croissance des naissances

- Progression du nombre de femmes travaillant à temps partiel

- « Dans les années 1990, la politique de la famille se trouve sous l'influence des politiques de l'emploi (Commaille *et alii).* En effet, cette décennie est marquée par un chômage de masse et toutes les politiques sociales, celle de la famille y compris, intègrent – dans des mesures différentes – la dimension de lutte contre le chômage. L'accueil des jeunes enfants est vu non seulement comme favorisant l'emploi des mères, en facilitant la conciliation entre les vies familiale et professionnelle, mais aussi comme un potentiel de gisement d'emplois, en particulier pour les femmes peu qualifiées. Cette politique est marquée par le soutien au recours à la garde individuelle, avec un renforcement des prestations destinées aux parents recourant à ce type d'accueil. De façon concomitante, le retrait du marché du travail est rendu plus attractif (notamment via la réforme de l'APE). »

1992

- Changement du statut des assistantes maternelles. Revalorisation de leur salaire et formation obligatoire de soixante heures sur cinq ans, qui ne sont pas rétribuées. Cette réforme va dans le sens des recommandations du rapport Bouyala-Roussille de 1982

- Les formations sont ponctuelles, suivies en cours d'emploi et non sanctionnées par un diplôme. Elles sont dispensées par les services de Protection Maternelle et Infantile (PMI)

1994

- Extension du champ de l'AGED aux familles ayant des enfants âgés de trois à six ans
- Augmentation du montant de l'AFEAMA, de l'AGED
- Réduction des coûts de garde à domicile. 70% du coût total de ce mode de garde est pris en charge par la collectivité

Les familles bénéficiaires de l'AGED peuvent désormais déduire de leur impôt sur le revenu la moitié des dépenses engagées dans le cadre d'impôts liés aux « emplois familiaux »

1997

- Les CAF font un investissement de plus de 2 milliards dans les activités de loisirs initiées en 1988
- La CNAF dépense 2,1 milliards de francs pour la garde à domicile d'enfants d'âge préscolaire

1998

- l'APE, l'AFEAMA ou encore l'AGED représentent une dépense d'un peu plus de 26 milliards de francs pour la CNAF contre seulement 2 024 millions pour les crèches collectives. L'accent est mis sur les politiques de l'emploi à place de la politique familiale

- Environ 330.000 enfants âgés de 0 à 6 ans sont accueillis en halte garderies qui disposent de 68 000 places

- Les CAF versent au total 1 227 millions de francs aux profits des "centres de loisirs sans hébergement" ou "centres aérés" qui accueillent les enfants le mercredi et durant les vacances

2000

- Impulsion donnée au développement des crèches
  Les modalités de financement des crèches collectives ont été modifiées avec mise à disposition des collectivités locales de 1,5 milliard de francs. Décision de la Ministre de la Famille, Ségolène Royal
- Création de la prestation d'accueil du jeune enfant (PAJE)
- Création des fonds d'investissement pour la petite enfance (FIPE)
- Modification du Code de la santé publique
  Les services d'accueil collectif, outre leur fonction d'accueil, ont pour mission de veiller à la santé, à la sécurité et au bien-être des enfants qui leur sont confiés ainsi qu'à leur développement psychomoteur

2001

- Conférence de la famille, création d'un congé de paternité de quinze jours

2002

- Création de l'aide exceptionnelle à l'investissement (AEI)

2004

- Le complément de libre choix d'activité (CLCA) offre une prestation financière aux mères avec un enfant unique âgé de moins de 3 ans
- Dispositif d'aide à l'investissement petite enfance (DAIPE) dont le budget s'élève à 200 millions d'euros

- Le financement accordé est majoré pour les créations de places en milieu rural

- L'accueil des enfants handicapés devient une condition de l'attribution de l'aide à l'investissement

- Une priorité est donnée aux projets de création de crèches innovants, notamment les projets de crèches reposant sur des financements tripartites (entre les communes, la CAF et les entreprises), les projets de crèches interentreprises ou encore les projets proposant des amplitudes horaires élargies et adaptées aux besoins des parents

- une enveloppe de 40 millions d'euros est réservée au financement des entreprises de crèche à but lucratif. Pour les années à venir, la CNAF anticipe une demande potentielle située entre 21 et 24

millions d'euros

- Modification dans la PAJE
  Depuis le 1er janvier 2004, la PAJE se substitue à l'ensemble des prestations antérieures liées à la petite enfance (allocation pour jeune enfant, aide à la famille pour l'emploi d'une assistante maternelle agréée, allocation de garde d'enfant à domicile, allocation parentale d'éducation) pour tous les enfants nés, adoptés ou recueillis en vue d'adoption à partir de cette date

2005

- Incitations à la création d'emplois dans les services aux particuliers. Objectif : 250 000 emplois en cinq ans
- Instauration du chèque emploi service universel (CESU)
- La qualification des assistants maternels est renforcée. Loi du 27 juin :
  _Formations obligatoires (60 heures pour l'accueil à la journée)
  _tests liés aux capacités éducatives et à la maîtrise du français oral

- Nouveau « plan crèches », destiné à financer 15000 nouvelles places dans les structures d'accueil de la petite enfance

2007

- Rapport du Centre d'analyse stratégique sur la création d'un service public de la petite enfance : rationalisation de l'offre d'accueil placée sous la responsabilité de multiples acteurs, information des parents, prise en compte de la diversité des territoires
-

2008

- 43 % des enfants de moins de 3 ans fréquentent en France un service d'accueil à "temps plein"/ pour un minimum de 30 heures par semaine la moyenne étant d'environ 30% dans les pays de l'OCDE

- il manque encore entre 300 000 et 500 000 places d'accueil pour satisfaire pleinement le besoin des parents d'enfants de moins de 3 ans
-

2009

- Plan d'accroissement de l'offre des places d'accueil ; visant à créer 200 000 nouvelles solutions d'accueil jusqu'en 2012 pour satisfaire pleinement le besoin des parents d'enfants de moins de 3 ans

2010

- 300 000 assistantes maternelles agréées proposent 855 000 places, croissance qui a commencé en 1990

ANEXO III - Diário dos primeiros dias com uma criança

Paris, le 7 septembre 2012,

C'était mon deuxième jour avec Aurelien. Il allait avoir 4 ans dans 2 jours. J'allais m'occuper de lui trois fois par semaine de 16h30min jusqu'à 19h.

Ma première rencontre avec lui et ses parents a été rapide. J'ai senti que la mère m'a bien aimée mais le père avait un doute. Il m'a demandé si je ne pensais pas chercher une autre sorte de boulot, car je suis en train de faire mon doctorat. En plus, j'ai ressenti qu'il était dérangé par mon sujet de recherche dont j'ai regretté d'avoir parlé, car il pourrait se sentir observé tout le temps. Pour essayer de ne pas laisser cette impression, j'ai dit que ma recherche était plutôt orientée vers les sentiments dans les rapports entre l'enfant et moi.

Je ne sais pas ce qu'ils ont pensé de moi, mais j'ai été embauchée. Je sais qu'ils ont appelé la dernière famille pour laquelle j'ai travaillé et je suis sûre qu'ils ont parlé positivement de moi.

Ma première impression d'Aurelien c'était qu'il était spécial. Je ne connais pas beaucoup d'enfants de son âge, mais le fait qu'il criait pour s'exprime (il était assez sauvage) m'a fait penser qu'il était plus au moins gâté. Il n'a eu pas voulu me dire bonjour ou au revoir et il ne m'a pas laissée rentrer dans sa chambre. J'ai plié les genoux pour être plus au mois de sa taille et je lui ai dit :

« Ce n'est pas grave que tu ne me la montre pas aujourd'hui, mais tu sais… je vais m'occuper de toi la semaine prochaine et si je ne rentre pas dans ta chambre on ne va pas pouvoir jouer…alors, il faut que tu sois prêt à me la montrer. D'accord ?

Je ne me rappelle pas exactement de sa réponse. J'ai remarqué que même s'il n'était pas très ouvert envers moi, il est venu me voir partir et il a essayé de communiquer.

Je suis allée avec sa maman le chercher le premier jour de maternelle. Il était un tout petit peu timide, mais de mon côte j'étais moins intimidée. Et même le fait que lui n'avait pas envie de me faire un bisou ou qu'il avait décidé de ne pas rester avec moi et sa maman ne m'ont pas dérangée. Cela m'a même arrangée, car j'ai eu envie de rentrer chez moi. En effet, pour moi, être avec un enfant et sa maman est toujours quelque chose d'étrange. Pendant ce

laps de temps court pendant lequel j'étais avec eux, j'ai remarqué que sa maman est quelqu'un de très très attentive à lui et qu'elle respecte ses désirs.

Quand je suis allée le chercher toute seule, j'ai remarqué qu'il était anxieux de me voir, autrement dit il m'attendait. Sa maman m'avait écrit un email dans lequel elle répétait des choses qu'elle m'avait déjà dites, justifiant cela par le fait qu'elles avaient dites en vitesse la dernière fois. Elle m'indiquait aussi qu'il m'attendait et qu'il aimerait finir son bateau avec moi…

Bonjour Michelle,

Excuse moi pour hier, notre discussion a été un peu rapide.

Voici quelques précisions:

Pour le goûter, nous essayerons de laisser du pain pour que tu puisses lui faire une tartine de pain, beurre (frigo) et chocolat (petit placard de la cuisine en bas à gauche.)

Lui servir un verre d'eau avec un peu de grenadine ou sans grenadine.

Tu peux lui proposer une compote (même placard que le chocolat) ou une pomme ou un autre fruit qui se trouve dans la coupe à fruit près du frigo.

Après vous pouvez ressortir jouer dans un des parcs du quartier ou jouer dans sa chambre. En fonction du temps et de son niveau de fatigue.

En ce moment, il est très content de son bateau de pirate, mais il lui manque une ancre. Tu peux lui proposer de bricoler une ancre à accrocher à son navire. Je te laisserai du carton, des ciseaux et un peu de scotch/ ou du fil pour attacher l'ancre. Je crois qu'il sera ravi de faire cela avec toi.

Il aime bien lire aussi, jouer avec les playmobil ou les lego. Danser ou chanter.

Il faut juste lui rappeler de ne pas trop courir dans l'appartement à cause de la voisine...

Pour le bain, tu peux lui donner une douche en le savonnant. Je lui ai demandé de se savonner seul, mais il faut parfois insister.

Une fois qu'il est savonné, tu peux le laisser remplir la baignoire d'eau pour qu'il joue un peu. Il peut rester une vingtaine de minutes à jouer dans le bain, mais faire attention à ce qu'il ne renverse pas de l'eau partout.

Voilà, nous préparons un contrat de travail pour demain. Il sera sur la table de l'entrée. Nous aurons besoin de la photocopie d'une pièce d'identité et de ton titre de séjour.

N'hésite pas si tu as des questions.

A bientôt

A ce moment là, j'ai réalisé que les parents avaient préparé Aurelien à ma venue et j'ai mieux compris la logique de sa maman de le laisser décider quand il serait prêt à m'accepter.

Le deuxième jour donc, nous sommes allés à la maison chercher son goûter. En rentrant dans le bâtiment j'ai réussi à le faire éclater de rire en jouant avec un miroir qui est dans l'entrée. Je me suis regardée dans le miroir et j'ai crié comme si me voir moi-même cela me faisait peur et je me suis écartée du champ du miroir. J'ai répété ce geste plusieurs fois. Après cela, j'étais assurée que, ce jour là, les choses se passeraient bien entre nous.

Dans la maison un petit mot m'attendait. C'était quelque chose de nouveau pour moi… j'ai trouvé que c'était un petit trop, car elle m'avait déjà envoyé un email, mais après j'ai pensé que peut être elle avait peur que je n'aie pas lu son email…

Aurelien a pris son vélo et on est parti…

Etre dans la rue avec un enfant qui n'est pas le sien n'est pas évident, même si ce n'est pas un vrai problème. Au début, je ressens toujours une légère tension liée au fait que je ne connais pas encore les réactions de l'enfant. Ensuite, grâce à une meilleure connaissance de l'enfant et une meilleure confiance en moi-même, je passe à un mode de surveillance plus automatique.

A priori, je ne sais pas si c'est un enfant qui s'arrête quand on lui dit de s'arrêter. S'il n'y a pas de feu, j'ai peur qu'une voiture apparaisse subitement. Dans ce cas là, souvent je fais comme le policier, de façon plus discrète bien sûr, je me mets au milieu du passage pour piétons et je fais une sorte de barrière en attendant que les enfants passent. Bien sûr que tout

cela est plus simple quand l'enfant est d'accord et te donne la main, mais parfois il n'a pas envie ou il est sur son vélo ou autre chose. Je ne suis pas sûre, mais je crois que je pourrais être plus à l'aise si j étais avec mon propre enfant. Souvent et dans d'autres situations, cette pensée traverse mon esprit.

Aurelien était à vélo, ce qui demande une attention supplémentaire….parce qu'on doit aussi contrôler la vitesse de l'enfant et les risques inhérents à ce moyen de transport.

Dans le parc un monsieur remarque: « Il va vite… »

C'était dingue, car j'étais en train d'y penser moi-même… J'ai décidé de le laisser faire, car j'avais l'impression qu'il était prudent, presque peureux. Mais, quand même, je lui disais de temps en temps… « doucement » ou « attention ». Mais c'était plutôt pour lui faire remarquer qu'il n'était pas tout seul et pour lui rappeler le danger… C'était lui qui choisissait le chemin. Il était plutôt gentil.

Habituellement, j'essaye de laisser l'enfant décider par où il a envie d'aller. Je crois que c'est une attitude simple, mais importante. Je ne suis pas là pour imposer des décisions qui ne changent rien pour moi, mais sont peut-être importantes pour lui. J'ai l'espoir qu'il comprenne que je suis plutôt cool, détendue et que si, à un moment donné, je lui dis ce qu'il doit faire, c'est parce que c'est important. S'il ne s'en rend pas compte, je lui rappelle que souvent je le laisse décider lui même.

Dans le parc, je le trouve plutôt solitaire et il n'ose pas monter sur les équipements de jeux. J'ai essayé d'y aller avec lui, mais il dit que c'est pour les grands…

Cette sorte de réponse m'étonne et, selon moi, peut signifier plusieurs choses. Il a mémorisé un commentaire d'un autre adulte, probablement ses parents. Même si un autre adulte essaye de l'accompagner sur ces jeux il n'arrive pas à désobéir. Cela montre peut être qu'il n'a pas encore confiance en moi et qu'il suit les règles de ses parents ou plus simplement qu'il a peur. La première hypothèse me dérange plus, car j'ai peur de ne pas arriver à construire une relation qui nous soit propre à nous, Aurelien et moi.

Sur un autre plan, je trouve curieux que, dans le parc fréquenté par une vingtaine des enfants, il n'y a pas d'enfants chinois, alors qu'ils sont majoritaires à l'école… j'ai passé quelque temps à y penser à cela…

Aurelien a eu envie d'aller aux toilettes, mais quand il a vu l'état de lieux qu'il a considéré très sales, il a voulu rentrer à la maison...

On n'est pas sorti par où nous étions rentrés. J'étais nouvelle dans le quartier, c'était la première fois que j'allais dans ce parc, je ne connaissais pas la rue où nous nous trouvions et j'ai eu peur de ne pas arriver à trouver la maison à temps. Comme c'était mon premier jour, je

n'avais pas envie qu'il remarque que je ne savais pas comment rentrer et en plus je pensais qu'il était important d'arriver vite chez lui pour qu'il puisse aller aux toilettes… On peut dire que j'étais en train de faire semblant que tout était sous contrôle.

On a réussi à rentrer à temps à la maison et c'est alors que j'ai eu à faire face à un deuxième défi : J'ai senti l'odeur du caca dans la maison (j'étais surprise qu'un enfant fasse un caca qui sente aussi mauvais) et je n'avais pas envie de lui essuyer les fesses.

_ J'ai fini !

_ Il faut tirer la chasse d'eau.

_ Mais je suis sale… tu peux venir ?!

_ Je ne t'ai pas dis de monter ton slip. Tire la chasse d'eau et après tu vas t'essuyer les fesses.

_ Mais je ne sais pas. C'est maman qui fait ça.

_ Je ne suis pas ta mère…Tu tire la chasse d'eau, stp, et après je viendrai….

Il a tiré la chasse d'eau. Je suis allée et je lui ai proposé de prendre une douche….

Là, ni moi, ni lui n'avions envie de le nettoyer.

Je pense qu'il a trouvé tout la situation bizarre; en tout cas, moi je l'ai trouvée…

J'ai alors pensé : si lui-même n'a pas envie de mettre la main sur ses propres fesses, ce n'est pas moi qui vais le faire… j'ai aussi pensé que comme sa maman le fait, je pourrais le faire…. mais je ne suis pas sa maman….

La première fille dont je me suis occupée avait 7 ans, elle ne savait non plus s'essuyer, c'est moi qui lui ai appris et après c'était réglé.

En ce qui concerne la deuxième fille dont je me suis occupé, je lui ai suggéré de prendre une douche, on en a parlé, et la fois suivante… elle ne m'a rien demandé, elle s'est débrouillée toute seule. J'ai pensé qu'elle en avait parlé à sa mère…

Dans le cas d'Aurelien, j'ai pensé que c'était mieux de prendre une douche. Je trouve que c'est plus pratique et plus hygiénique. Mais c'est vrai que j'étais moins à l'aise avec lui qu'avec les filles pour essayer de lui expliquer comment on doit faire pour se nettoyer. Car, j'ai senti que lui n'avait pas envie d'apprendre à le faire…

Dans la douche, il n'a pas eu envie de se laver lui-même les fesses. Du coup, j'ai senti qu'il avait un dégoût de lui-même. Moi non plus, je ne pouvais pas le faire. C'est bien de remarquer que je n'ai jamais lavé les fesses des enfants. Je ne me sens pas à l'aise de mettre la main dans ses fesses… comme j'ai déjà vu des mères le faire avec leurs enfants…je trouve que c'est normal quand c'est une mère, mais moi…je ne me sens pas a l'aise.

Finalement, je l'ai nettoyé avec la douche…il n'a pas beaucoup aimé car il me semblait qu'il était dégouté de voir le caca passer entre ses jambes. Il trépignait et rouspétait…

Deuxième jour.

Je suis arrivée à l'école, Aurelien était complètement muet. Je me suis doutée qu'il était fâché contre moi, car, je ne suis pas arrivée à 16h 20min, mais 16h 30min. J'ai senti les regards des autres enfants sur lui… Je ne savais pas si c'était un truc dans ma tête, mais j'ai eu l'impression que quelque chose s'était passé dans la classe. Il a eu envie de partir vite de l'école et il n'a pas dit au revoir à sa maitresse.

En sortant je lui demande ce qu'il a envie de faire…. C'était dur pour moi d'établir un contact avec lui. Je savais que quelque chose n'allait pas… il m'a dit qu'il n'avait pas envie d'aller au parc. Je lui ai alors dit qu'on pourrait aller au parc mais qu'on devait juste passer à la maison pour prendre le goûter et laisser les affaires. Je lui ai expliqué qu'en arrivant au parc, il aurait sans doute faim. Il a commencé à pleurer avant même la fin de mon explication…je lui dis qu'il n'avait pas besoin de pleurer et j'ai continué le chemin pour aller à la maison… j'ai pensé que je ne devais pas changer d'avis…

En rentrant dans son bâtiment, il a fait une vraie crise…il est devenu tout rouge, il pleurait fort…En plus, la clé ne marchait pas et du coup je n'arrivais pas à passer la deuxième porte qui nous laisserait prendre l'ascenseur. Pendant tous mes essais de faire marcher la clé. il pleurait fort, fort…je le regardais dans les yeux et lui disais d'arrêter. Je me suis vu m'énerver. Je me suis rappelée qu'il n'était pas mon enfant, que c'était un travail. J'ai dû me rappeler cela, car j'ai eu envie de le frapper…

Je me suis accroupie, j'ai respiré… je lui ai dit qu'on pourrait sortir, mais qu'il devait se calmer…que je ne comprenais pas ce qu'il disait et qu'on ne pouvait pas sortir avec lui dans un tel état, qu'on sortirait quand il serait plus calme… il est venu dans mes bras, il a mis son visage sur mes épaules, il pleurait, il est reparti et revenu deux fois. Chaque fois, je lui ai fait un câlin et je l'ai laissé repartir… je ne savais pas quoi faire… je ne comprenais rien…

C'est dur de rester en dehors et de garder son calme…

On est sorti, mais il était toujours triste, pour ne pas dire bizarre…

En arrivant au parc, j'ai essayé de lui montrer une belle vue de la Tour Eiffel….il m'a répondu : « Non, je n'ai pas envie »

En rentrant au parc, il a dit en pleurant : « J'ai faim ! »

Je lui ai dit qu'il n'avait pas besoin de pleurer pour parler…qu'il devait faire des efforts pour parler normalement, que je n'écouterais plus les enfants qui parleraient comme cela… il a crié, j'ai continué à marcher et après il est venu vers moi et il a dit qu'il avait faim. Je lui ai dit que là je pouvais comprendre et qu'on pouvait rentrer, que la prochaine fois il devrait me faire confiance, m'écouter et prendre le goûter avant de venir.

J'étais en train de sortir par une sortie différente de celle que nous empruntons d'habitude et il a failli pleurer encore une fois…

C'était pénible.

On est rentré…il a pris son goûter. Il est allé manger dans son lit. J'ai supposé que ce n'était pas bien, mais je l'ai laissé, j'ai vu qu'il était fatigué…j'ai attendu un petit peu et je suis allée lui parler. Je lui ai demandé s'il était fâché contre moi et il a fait signe que non avec la tête. Je lui ai demandé s il était fâche contre sa maîtresse et il a fait le signe que oui. J'ai demandé si les autres élèves de sa classe ont rigolé de lui et il a dit aussi que oui.

Je lui ai dit, si cela arrive encore tu dois rigoler avec eux et je lui ai montré comment faire. Aurelien a rigolé de ma solution. Après on a commencé à jouer et j'avais un nouvel enfant…

J'ai raconté à sa maman qu'il avait fait une crise…elle a dit qu'elle en parlerait avec lui…elle ne m'a jamais dit comme cela s'était passé, je ne lui jamais demandé.

Les bains.

Les parents d'Aurelien m'ont demandé de lui donner le bain. J'ai demandé à sa maman s'il savait le faire tout seul elle a dit oui, mais après, dans l'email qu'elle m'a envoyé, elle m'a dit que c'était mieux que je le savonne. Après l'épisode de la douche après le caca, il n'a eu pas envie de prendre le bain avec moi. De mon coté, après sa crise à la sortie de l'école, je n'ai jamais insisté pour qu'il prenne son bain.

Ce jour là, j'ai expliqué à sa maman que comme il était énervé je n'avais pas insisté. Le lendemain j'ai dit à son père : « Il n'a pas envie de prendre son bain avec moi, c'est bien que vous lui parliez. »

J'ai décidé de ne pas insister avec Aurelien. J'ai insisté avec Julie, la fille que j'ai gardé avant, mais je sens qu'avec lui ce n'est pas évident. J'ai peur de sa réaction et je pense que sa maman est bien différente de la maman de Julie.

La maman de Julie m'a dit depuis le début : « vous donnez le bain si cela vous va… » et j'ai toujours pensé que je serais une meilleure nounou si je réussissais à le faire. J'ai réussi à le faire presque tous les jours. J'ai senti Julie plus ouverte à mes suggestions, plus facile à gérer. J'ai toujours pensé que les petits problèmes que je pourrais avoir avec Julie resteraient des petits problèmes pour sa maman aussi. Avec la mère d'Aurelien je ne suis pas sûre. C'est une femme très gentille, je vois qu'elle a une vision du monde pas trop conventionnelle, mais le grand point pour moi c'est que je pense qu'elle est très très attachée à Aurelien. Je pense également que la mère de Julie était aussi attachée à sa fille. Parfois, j'ai même senti que Julie était sa chouchoute. Mais, je vois la mère d'Aurelien comme quelqu'un de moins détachée de son enfant. Il est fils unique, a quatre ans et elle doit en avoir presque 50. Ces faits ne parlent pas tout seuls. Chaque fois que je l'ai vue avec Aurelien, j'ai vu une mère qui laisse son enfant tout exprimer. Je pourrais presque dire que c'est lui qui commande, même si en apparence, il ne semble pas que ce soit lui. C'est après avoir constaté cela que j'ai essayé d'adopter les mêmes façons de faire que sa maman.

Quand j'ai expliqué au père d'Aurelien que, à nouveau, son enfant n'avait pas eu envie de prendre son bain, j'ai vu qu'il était contrarié…et il a dit à Aurelien que, la prochaine fois, il devait le prendre…du coup, la fois suivante, j'ai fait prendre son bain à Aurelien, étant assurée que les parents étaient avec moi.

Aurelien n'en avait pas très envie…mais sa résistance était petite.

Et là, dans la situation du bain, je me suis posé une question : Comment je devais laver le zizi d'Aurelien ? Je savais qu'on devait décalotter le zizi, passer le savon, mais je ne savais pas si je devais faire cela chez lui, si sa maman le faisait et je n'avais pas envie de prendre le risque de le voir en train de me regarder comme s'il ne savait pas ce que j'étais en train de faire… J'ai décidé d'en parler à sa maman.

En écrivant cela, je me sens bête avec cette question, mais j'y ai pensé…

C'était son papa qui est arrivé, Aurelien lui a dit qu'il préfère sa maman… Dans ce cas là, moi aussi, j'aurais préféré que ce soit sa maman. Evidemment, je n'ai rien dit à son père.

Cela pourrait être drôle : « Excuse moi, tu peux m'expliquer comment je dois laver le zizi d'Aurelien?! »

Quand je suis arrivée à la maison, j'ai raconté cela à mon colocataire et à une amie qui est aussi nounou… elle m'a expliqué comment le faire… j'ai dit que je savais, mais que je n'avais pas envie de le toucher, je ne touche même pas les filles…

La première fille que j'ai gardée, c'était la femme de ménage qui est entrée dans la salle de bain pour lui expliquer comment faire… et après, à chaque fois j'ai répété ses mots. C'est bien de remarquer qu'à cette époque, je parlais très mal le français. La deuxième fille, je lui ai expliqué et ensuite, je ne me rappelle plus si c'était après le we ou après un jour pendant lequel je ne suis pas allée travailler, mais je me rappelle bien que Julie a commencé à m'expliquer comment sa maman lui avait expliqué. J'étais soulagée. Les autres jours, je devais juste lui rappeler de laver chaque partie de son corps.

Claudia, ma copine, qui est aussi nounou, m'a raconté que, avec le garçon qu'elle garde, elle lui propose un jeu : elle dit le nom des parties du corps en espagnol et il doit laver chacune et pour le zizi il doit prendre la petite peau et la retourner.

Le lendemain, après avoir essayé, en vain, de convaincre Aurelien de prendre son bain, je l'ai pris dans mes bras et je l'ai emmené dans la salle de bain pendant qu'il pleurait. Même en train d'utiliser la force pour l'emmener, je faisais des petites blagues… je disais : on y va… on va rentrer dans le bain… on va s'amuser avec l'eau, le pied va rentrer… il a arrêté de pleurer, mais a commencé à dire le mot caca sans s'arrêter. Comme j'étais en train de laver son nez, j'ai dit : « Oui il y a plein de caca dans ton nez. » Il m'a répondu que c'était moi le caca ! Je lui ai alors dit « Je suis propre, je suis loin d'être du « caca » et c'est très moche de parler de cette façon. »

Il a changé de sujet et je lui ai donné son bain.

Je lui dis : « Tu dois laver ton zizi, comme ta maman le fait » et il l'a fait tout seul.

J'ai pensé que je m'étais cassée la tête pour rien et que j'avais bien fait de parler avec quelqu'un d'autre.

La deuxième crise…

Aurelien était encore muet…j'arrive pour le chercher et il ne me dit pas bonjour, il ne me fait aucun signe… je ne sais pas quoi faire… j'essaye de m'assoir pour le regarder et lui demander comment s'est passé sa journée. Il ne répond pas. On part et il prend ma main. Son contact avec moi se résume à cela. A toutes mes questions, il répond : « caca ! caca ! »

On rentre, j'accroche son manteau. Il crie que je ne dois pas le ranger. Je le regarde, je lui dis qu'il n'a pas besoin de crier et qu'il doit me dire stp pour que je retire son manteau de là où je l'ai mis. Il commence à pleurer, à crier encore et encore. Il me frappe. Je le voit réfléchir avant de le faire, mais quand même il me touche…je lui dis que cela ne se fait pas et que je ne vais pas retirer son manteau, sauf s'il me dit stp. Je me suis assise dans un fauteuil

pour essayer de prendre du recul par rapport à la situation. Il est venu plusieurs fois à coté de moi pour toucher mon bras en criant : « caca ! caca ! caca ! »

Je l'ai laissé faire… quand je l'ai entendu pleurer moins fort, je suis allée dans le couloir et je lui ai demandé s'il avait faim.

« On va prendre le goûter » et comme auparavant il n'a rien répondu. J'ai alors décidé de prendre mon livre dans mon sac et l'ai lu silencieusement à coté de lui. Il est parti sans rien dire, puis après quelques minutes, il est venu à coté de moi. Je lui ai demandé s'il avait envie que je joue avec lui. Il m'a dit « oui » et je suis allée jouer.

Quand sa maman est arrivée, je n'ai rien dit sur cette crise. J'avais déjà à raconter la difficulté à prendre le bain. Plus tôt dans la semaine, je lui avais déjà demandé si elle pensait qu'il mangeait bien à la cantine. En effet, j'ai observé qu'après le goûter son comportement s'améliore et qu'en plus il mange beaucoup pendant le goûter. Du coup j'ai imaginé que, peut être, c'est parce qu'il ne mange pas assez qu'à la sortie de l'école il est encore plus fatigué que la majorité des enfants. J'ai essayé de demander à Aurelien directement, mais il ne m'a jamais répondu.

Cette hypothèse est venue de l'expérience d'une copine. Quand je lui ai parlé de la différence d'Aurelien quand je vais le chercher à la sortir de l'école et après le goûter chez lui, elle m'a dit que peut être c'était parce qu'il mangeait mal à la cantine, car cela se passait aussi avec l'enfant qu'elle a gardé.

Paris, 20 septembre- Jeudi.

Aujourd'hui, c'est le deuxième jour que je sens qu'Aurelien m'aime bien. Le premier, c'était lundi.

Quand je suis arrivée à l'école, il était en train de pleurer, il ne m'a pas dit bonjour, comme d'habitude. J'ai senti son envie de partir vite, j'ai pensé que cela serait une dure journée, mais même avant d'avoir fini son goûter, il était déjà bien et très gentil avec moi.

Il m'avait préparé une surprise, des dessins enveloppés dans un joli papier. J'étais très contente et apparemment lui aussi. Je crois que cela était la conséquence d'une surprise que je lui avais laissée vendredi soir. Je lui avais fait un dessin d'un petit lutin et à coté je lui avais écrit un petit mot – « Bonne nuit Aurelien !!! » Et j'avais mis cela caché à coté de son oreiller.

Cela a fait que lundi il était très gentil. Il a même dit que je resterai « long-longtemps » avec eux comme son ancienne nounou et quand j'ai été prête à partir il m'a dit : « mais tu pars déjà ?! Pas tout de suite »…

Je l'ai trouvé trop mignon, j'ai fait des compliments sur lui à son père, et Aurelien a écouté. Par contre, avec son père, il n'était pas trop cool, il a dit « je préfère maman », il l'a poussé pour qu'il parte et a commencé à dire : « caca ! caca ! caca ! »

Aujourd'hui, en sortant de l'école, c'était pareil : pas de bonjour, la volonté de partir vite… mais le changement a commencé même avant de rentrer dans son bâtiment… il a commencé à parler, j'ai commencé à le faire bouger comme si on était en train de danser dans la rue. Il m'a fait un sourire, alors qu'avant je suis sûre qu'il ferait la tête. J'étais contente. On a pris le goûter ensemble. J'ai pris un yaourt pour moi et il n'a rien dit. Parfois les enfants font attention à la nourriture. On imagine que ce sont leurs parents qui leur disent quelque chose à ce sujet. Comment Aurelien ne m'a rien dit, j'étais à l'aise. Quand j'ai pris du miel pour la deuxième fois, il m'a dit de ne pas tout finir… J'ai trouvé cela normal, car je ne sais pas pourquoi mais tous les enfants que j'ai gardé ont peur qu'il n'y ait plus rien à manger.

Aurelien a beaucoup mangé et j'ai eu peur que ses parents pensent que c'était moi qui avait fini la compote. Mais, s'ils viennent me dire quelque chose, je suis prête à donner une réponse et de ne pas rester blessée

Je me sens différente après ces années d'expérience. Je me sens plus confiante, je pense que je suis une bonne nounou, que je fais bien les choses et que les parents n'ont rien à dire de mal sur moi…

Même aujourd'hui quand je me suis endormie un petit peu et je me suis réveillée d'un seul coup, et j'ai eu peur qu' il le raconte à ses parents, j'ai pensé….mais ce n'est pas grave, maintenant je dois jouer avec lui et c'est tout.

J'aime le fait que je ne sois tout les jours avec lui, cela rend les choses plus légères, car c'est comme si j'avais moins d'obligation de faire attention /devoir « élever » Aurelien. Bien sûr qu'il va prendre des petites habitudes avec moi, mais il n'est avec moi que ponctuellement.

En partant, j'ai dit « A demain Aurelien ! » Il m'a répondu : « A demain Caca ! » j'ai fait « Ah, non… » et après quelques minutes il a répété : « A demain » et m'a fait des bisous avec sa main. J'ai trouvé cela très mignon et je suis partie contente.

Je pense aux autres enfants que j'ai gardés :Julie, c'était mon chouchou et j'ai adoré sa tête la fois où j'étais allée la chercher. Selon moi, il me semble plus simple de m'occuper d'enfants qui ont des sœurs ou des frères.

J'ai pensé à beaucoup de choses qui, si je m'arrête sur elles, je vois que ce sont des bêtises. Je ne pense pas trop développer….mais il y des choses qui me touchent…A ce propos, je sens (c'est mieux que dire je pense) que c'est mieux d'avoir plus d'un enfant…et je pense que, si j'ai le temps (pour une question d'âge et de situation financière) j'aurai plus d'un enfant…et sinon…si je prendrai le risque d'en avoir juste un.

Oui, m'occuper des enfants me fait beaucoup penser à mon avenir…

Paris, 22 septembre

Sentiment de malaise

C'est sûr que pendant les crises d'Aurelien, j'ai eu des sentiments mauvais…

Quand je vais le chercher, lorsque je ne vois pas qu'il n'est pas comme les autres enfants et aussi qu'il ne me dit pas bonjour, je ne me sens pas bien.

Mais dans ce cas là, c'est je dirais que je me sens perdue…je ne sais pas quoi faire. La haine est plus petite que la sensation d'incapacité et de, pourquoi ne pas le dire, de ne pas être aimée ou même d'éprouver un sentiment de solitude.

Mais, hier je suis sortie de chez lui avec une haine… j'ai utilise le mot haine plusieurs fois quand j'étais en train de raconter l'histoire.

Aurelien a jeté de l'eau sur moi. Il n'avait pas envie de se savonner, ni que je le savonne et quand je lui ai dit que je dois le faire il s'est énervé et a commencé à jeter de l'eau partout y compris sur moi.

J'étais énervée (pas tout de suite, bien sûr), je lui ai demandé d'arrêter et, à un moment il a menacé de me battre alors qu'il pleurait. Là je peux dire que j'étais énervée… Je le regarde et je lui dis : « Je suis plus forte que toi, tu arrêtes ! Je l'ai pris dans mes bras pour le retirer de la baignoire… je lui ai dit que c'était le dernier jour que je venais, que j'allais partir, qu'il devait demander une nouvelle nounou à ses parents…

Je commence à le sécher. Il dit : « je vais te mettre à la poubelle »

_ Tu n'as pas besoin ! J'y vais toute seule … *(bien sûr que maintenant je réalise que je ne parle pas comme une adulte, que je suis rentrée dans son jeu…)*

Pendant quelques minutes, j'ai pensé l'embrasser pour casser cette dispute, mais je laisse passer cette envie… il m'a regardée et en pleurant m'a dit : « Mon père m'a dit que je suis le plus fort !! »

Là, j'ai compris pourquoi il pleure autant !

Je le trouve mignon, drôle, je le fais rigoler…

Mais je me dis: « C'est parce qu'il ne me connaît pas encore ! »

Et je pars chercher quelque chose….

Même avec ce moment assez drôle de la découverte de la raison pour laquelle il se comporte mal, je pense le laisser faire… j'ai réfléchis à comment raconter tout ce qui s'est passé à ses parents… Dans ma tête, je me suis dit : « il faut que tu dépasses cela, c'est toi l'adulte… les enfants oublient vite les choses. Et il n'est pas bien que les parents sachent tout ce qui se passe ici…

(j'ai pensé que j'allais écrire ce qui s'était passé dans quelques jours quand je me sentirai plus forte et à l'aise. Ce qui n'est pas le cas actuellement)

Je suis allée vers lui et lui ai demandé : « on va jouer à quoi ? ». Il m'a répondu tout de suite…comme si rien ne s'était passé !

Son papa est arrivé, et quand Aurelien m'a dit « Michelle Caca… »

J'ai répondu : « Michelle chaussettes mouillés. Et pourquoi elles sont mouillées ? »

Son papa a répondu : « Peut être parce qu'il pleut dehors… »

J'ai dit : « Non. Parce qu'Aurelien m'a mouillée. Il s'est énervé car je devais le savonner… »

Le papa : « Aurelien, on a dit que tu dois te savonne tout seul… »

Michelle : « Ah, oui, moi aussi je lui dis, mais aujourd'hui il n'a même pas envie que moi je le fasse »

Le papa : « Aurelien on n'aime pas cela, car tu peux mettre de l'eau partout. »

Michelle : « Ah, là c'était cela, il en a mis partout.

J'ai continué à remettre mes chaussettes et quand j'étais en train de prendre mes affaires je ne savais pas où j'avais mis mon écharpe… J'ai trainé pendant quelques minutes et j'ai pensé que je ne devrais laisser mes affaires de telle façon que je n'aie pas à les chercher.

Je pense au fait que le père pourrait penser de choses pas bien sur moi, à cause de cela. Finalement, mon écharpe était bien rangée dans l'entrée, comme il se doit…c'était ma tête qui n'était pas bien…

Tout se passe comme si quand on a commencé sur un mauvais pied on continue de même. j'ai demandé au père d'Aurelien s'il savait à quelle heure la poste fermait ? …

On a eu une petite conversation qui s'est finie avec lui me disant : « ah, tu dois marcher jusque là bas pour savoir. »

J’ai pensé lui répondre : « je demande l’heure parce que maintenant je dois passer chez moi pour me changer et comme je n'avais pas prévu de le faire, j’ai envie de savoir si j’aurais toujours le temps d’aller à la poste ensuite. »

La raison de cette réponse était qu’il me semblait qu’il avait pensé que je ne devais pas lui demander et/ou que j’étais bête de le faire…et du coup j’ai eu envie de lui montrer que je n’étais pas bête…c’était juste parce que j’avais été surprise par Aurelien.

Mais, même avec toutes ces pensées je n’ai rien dit et j’ai regretté d’avoir commencé cette conversation.

Je suis sortie pas du tout contente de moi. J’avais la haine, je pensais à tout ce que j’avais fait et qui s’était passé et je n’aimais pas…

J’étais dérangée aussi par le fait que la mère d’Aurelien était à la maison en train de dormir sans que nous le sachions. On a fait tellement de bruit que je ne crois pas que depuis qu’on était rentré elle ait continué à dormir… et du coup, je pensais à tout ce qu’elle pouvait penser à partir de ce qu’elle avait entendu… J’ai imaginé les dialogues sans le contexte et j’ai imaginé qu’elle m’a mal jugée

Comme, par exemple, quand Aurelien a crié des toilettes : »j’ai fini » et que je je lui ai dit : « il faut tirer la chasse d’eau. »

« Mais je n’arrive pas à monter tout seul mon pantalon »

« Tu peux arriver »

« Mais papa ne fais pas comme ça »

« Ton papa n’est pas là, c’est moi »

Après, il a appuyé plusieurs fois sur la chasse d’eau. Je l’ai lassé faire et après je lui ai dit : « c’est bon, tu a bien appuyé maintenant tu arrêtes ! »

Et juste après je suis allée le voir…

Je lui ai mis un nouveau slip car il avait mouillé le sien. Quand je pense à notre dialogue à ce moment là, je me trouve plutôt bien…

Mais je le laisse sans pantalon et j’ai vu que cela a dérangé sa maman. Je ne sais pas exactement quand…mais gentiment elle a dit qu’elle avait froid et qu’elle pensait que lui aussi et m’a demandé si moi non et comment j’étais par rapport à cela.

Je regrette de ne pas avoir dit qu’on sent moins le froid car nous sommes en train de bouger..mais cela dit, c’était justifier quelque chose qui ne me coûte rien…lui mettre un pantalon...et en plus je sens que les mères n’aiment pas qu’on argumente trop…nous ne sommes pas là pour cela mais pour apprendre comment elles aiment qu’on fasse les choses…Et là, j’ai appris qu’elle aimerait qu’il mette un pantalon et la prochaine fois, je ne

vais pas le laisser sans pantalon…mais, quand même, je pense que je n'ai pas eu de chance qu'elle soit là juste ce jour là ! Jamais je ne l'ai laissé comme ça.

En plus, j'ai eu un dialogue avec lui où je lui ai demandé s'il a raconté à ses parents que je l'ai lavé la dernière fois qu'on était ensemble et qu'il a fait caca…je n'ai pas demandé cela par hasard. Je lui demande s'il savait se nettoyer, il a dit oui, Je lui ai alors demandé quand il avait appris à le faire...il se rappelle que j'ai eu envie de le laver la dernière fois…

Savoir que sa maman a entendu ce dialogue me dérange car j'ai peur qu'elle pense que j'aie peur d'eux, que je demande, ou même que j'ai demandé cela, car je pense qu'il n'était pas bien que je lui donne le bain…

Enfin, j'ai été très dérangée d'apprendre que sa maman était là alors que je n'étais pas au courant…je me suis sentie surveillée. Comme si c'était une camera !

En plus, ce jour là, Aurelien n'a pas eu envie que je joue avec lui, il m'a dit pour aller dans son lit car il a eu envie de passer avec une voiture là où j'étais assise.

Du coup, je suis allée sur son lit et à la place de m'assoir, je me suis couchée…et quand la mère a ouvert la porte…quand on ne se parlait plus…je me suis assise, mais je pense qu'elle a vu par mes cheveux, ou ma tête que j'étais allongée. Evidement cela me dérange…Elle a fait comme si elle venait de se réveiller à cet instant. Au départ, je l'ai crue. Après, j'ai pensé, lorsque j'étais en train de lui parler que c'était incroyable qu'elle n'est pas été réveillée…et là, je me suis rendue compte que ce n'était pas possible…

Et je me sens un peu trompée. Si j'étais là depuis quelques temps, peut être que tout cela ne me dérangerait pas…mais, là je ne trouve pas du tout que ce soit une bonne manière de me connaître.

En plus, après son apparition, Aurelien a changé…et voilà, tout a changé comme à chaque apparition de sa mère.

Je n'étais pas contente !!